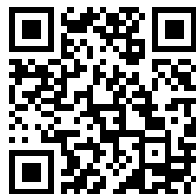

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

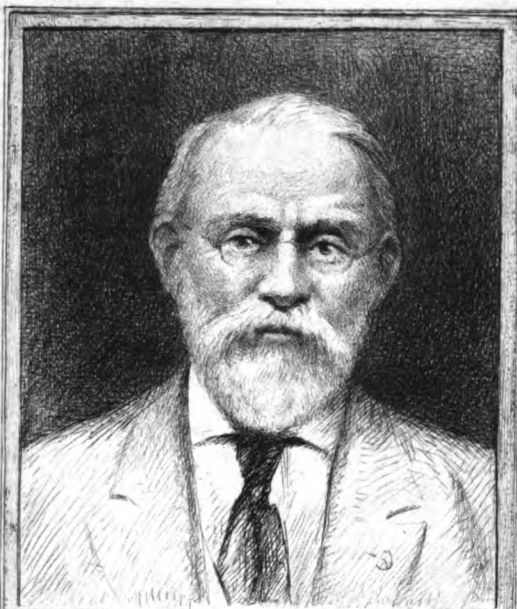
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49525 1 ^{DUPL}



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1140 R. B. H. 11/10

DC
611
A16
A2

REVUE DE L'AGENAIS

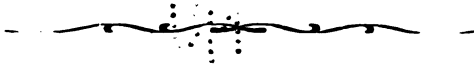
REVUE DE L'AGENAIS

ET DES

ANCIENNES PROVINCES DU SUD-OUEST

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE & ARTISTIQUE

Tome Cinquième — Année 1878



AGEN

P. NOUBEL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR. — F. LAMY, SUCCESSEUR

43, Rue Saint-Antoine, 43

1878



Dumming
Nijhof
10-11-26
13603

LES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

DE LOT-ET-GARONNE.

CRÉATION DU DÉPOT.

La centralisation des archives date de l'époque révolutionnaire. Avant 1789, les dépôts d'archives étaient distincts, et l'on pourrait dire personnels. Les particuliers, les communautés religieuses, les villes, les administrations diverses conservaient leurs titres, le plus souvent avec grand soin. Ces archives privées étaient parfois fort difficiles à consulter.

Des modifications dans l'ordre administratif et dans les divisions géographiques, des confiscations suivies de décrets pour la centralisation des titres et papiers, ont amené la création des Archives départementales, d'abord réparties entre les chefs-lieux de districts, réunies ensuite au chef-lieu du Département.

Dès le 16 octobre 1790, une instruction générale adressée par le Roi au Directoire du département de Lot-et-Garonne, traite de la constitution des archives.¹ Le Directoire devait se faire remettre tous les titres et papiers des administrations précédentes, en faire exécuter le triage et envoyer dans chaque district les pièces qui le concernaient. Le fonds de l'Intendance de Bordeaux devait être également trié par des commissaires spéciaux et divisé par lots entre les districts.

¹ Impr. in-4°, 46 pages.

Ces diverses mesures furent immédiatement appliquées, non sans soulever quelques résistances. Le Directoire pouvait procéder avec plus d'autorité; toutefois, il n'avait pas attendu l'expédition de ces instructions spéciales, suite des décrets généraux, pour procéder à la centralisation des archives. Le 2 octobre, le subdélégué de Nérac avait déclaré qu'il refusait de céder les Archives de son administration; mais, d'autre part, le 9 octobre, les papiers de la subdélégation de Villeneuve, renfermés dans une malle, trois sacs et un ballot, avaient été remis au chef-lieu. Le 12 du même mois, la subdélégation de Castillonès avait également envoyé ses archives.¹

Une commission intermédiaire de triage et de répartition des archives fonctionnait à Auch. On reçut, le 18 octobre, les papiers qui intéressaient le Lot-et-Garonne. Ce lot devait se composer sans doute d'une partie du fonds de l'élection de Condom.

Les scellés avaient été apposés par les municipalités sur les archives des greffes des justices royales et seigneuriales. Le Directoire rendit deux arrêtés² pour faire lever ces scellés.

Le décret du 24 juin 1792 ordonnant la destruction par le feu des titres féodaux ne fut pas appliqué, bien que dans une lettre, écrite au Directoire le 9 octobre 1792, on ait insisté sur l'obligation de détruire les généalogies et les contrats relatifs aux anciennes redevances.³

Proché, dans sa chronique manuscrite de l'époque révolutionnaire,⁴ décrit une fête populaire, célébrée spontanément le 25 septembre 1793, dans laquelle on avait brûlé, en même temps que divers tableaux (entre autres la série des portraits des rois), « tous les papiers seigneuriaux, féodaux, procès-verbaux fédéralistes du département, et ceux de l'ancienne Société populaire. »

Je n'ai trouvé dans les registres du Directoire aucune note relative à cette suppression d'une partie des archives. Le Directoire ne possé-

¹ Ces notes, ainsi que toutes celles de ce rapport dont l'origine n'est pas indiquée, sont extraites des registres des délibérations et des arrêtés du Directoire et des collections d'imprimés qui existent aux Archives départementales.

² 8 octobre 1790 et 11 mars 1791.

³ Registre de correspondance du Directoire.

⁴ M^{re}, Bibliothèque d'Agen.

dait alors que les papiers du district d'Agen. Le triage de ce fonds n'était pas fait. Ainsi les archives qui furent détruites, d'après Proché provenaient sans doute des châteaux voisins d'Agen, des maisons de religieux, vendues comme biens nationaux, et comprenaient des séries de pièces datant de moins de quatre ans.

Le bureau des archives fut créé le 15 messidor an II (3 juillet 1794). Pébernat fut nommé archiviste.

Le 13 pluviôse an V (1^{er} février 1797), le citoyen Delage fut chargé de faire exécuter le triage des papiers du ci-devant district de Marmande. Un arrêté du Directoire, en date du même jour, ordonna aux administrations municipales de réunir à leurs archives les papiers anciens des greffes de tous les tribunaux civils ou criminels.

A cette époque commença la centralisation au chef-lieu des archives des districts.¹ J'ai retrouvé une note de voiturier constatant que les papiers provenant du ci-devant district de Monflanquin, renfermés dans dix-neuf sacs, furent transportés à Agen.

L'archiviste départemental fut aussi chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour centraliser les doubles des registres de l'état civil de toutes les communes. Ces doubles sont actuellement conservés au greffe de la Cour d'Agen.

Dans certains districts on ne se hâtait pas de faire les envois d'archives. Le Directoire dut envoyer des délégués pour rassembler ces papiers et en dresser des inventaires. Le sieur Sarrafin fut chargé de cette mission pour le district de Tonneins.²

Le Directoire constitua définitivement le dépôt des Archives départementales par un arrêté en date du 19 nivôse an VI (8 janvier 1798).³

Le local choisi était l'ancien magasin militaire, un premier étage sain et en bon état de réparation, composé de deux pièces bien éclairées, la première de 86 pieds de longueur sur 21 de largeur, la seconde de 49 pieds de longueur sur 20 de largeur. C'est à peu près l'équivalent du local actuel des Archives départementales.

Le dépôt était alors composé de tous les papiers versés d'abord

¹ 12 floréal an V (4^{er} mai 1797).

² 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

³ Placard in-4^o, impr.

dans les chefs-lieux de district, centralisés ensuite au chef-lieu du département.

Les districts de Marmande, Casteljaloux, Tonneins, n'ayant pas encore fait de versement, l'administration ordonnait d'urgence des mesures sévères pour faire opérer le dépôt de ces titres et papiers. Il y avait de plus des prescriptions pour le versement des fonds appartenant aux particuliers.

« Tous les détenteurs ou dépositaires de titres manuscrits ou autres pièces spécifiées en l'article 12 de la loi du 7 messidor de l'an II, et appartenant à la République, sont tenus d'en faire la déclaration à l'administration municipale de leur domicile. Tous ceux qui, en exécution de la loi du 7 messidor, firent des déclarations, sont tenus de les renouveler.

« Les citoyens qui seront informés de l'existence de quelque titre, papier ou droit, appartenant à la nation, sont invités, au nom de la chose publique, à transmettre à l'administration centrale toutes les indications et renseignements qu'ils croiront utiles.

« Il n'y a pas lieu de former d'état de dépense, relativement à la nomination qui fut faite de trois citoyens préposés au triage. »

Ce dernier article répond à un considérant d'après lequel il est constaté que les trois commissaires nommés, en exécution de l'article 19 de la loi du 7 messidor an II, pour procéder au triage des papiers, n'ont fait aucun travail.

Ainsi les documents historiques de l'Agenais avaient échappé à l'application des décrets du 24 juin 1792, des 5 et 17 juillet 1793 qui ordonnaient la destruction des titres féodaux. En effet, j'ai vainement cherché dans les actes divers rédigés pendant les trois mois qui suivirent la promulgation de ces décrets un arrêté ou un procès-verbal du Directoire constatant la destruction d'une partie des archives.

Est-ce à dire qu'il n'y ait eu un grand nombre de faits particuliers à déplorer ? On m'a dit à Fumel que des vieillards se souvenaient d'avoir dansé devant les feux de joie où se consumaient les archives du château. A Moncaut, le seigneur alluma lui-même le bûcher sur lequel étaient amoncelés les vieux parchemins de sa famille. C'est encore une tradition du pays, qui m'a été certifiée.

Il faut croire qu'on avait peur de conserver les pièces constatant des rentes et des droits abolis. Nul doute que beaucoup de seigneurs et de Religieux n'aient opéré en cachette ces destructions des archi-

ves que d'autres livraient au feu publiquement, comme pour gagner un certificat de civisme. On aimait mieux supprimer les pièces que les livrer au Directoire en exécution des décrets. Ceci n'est pas une supposition. Veut-on un exemple des plus probants ?

L'abbé Labrunie avait été chargé de faire le catalogue des livres provenant de douze couvents supprimés du district d'Agen. On peut voir aux Archives ce catalogue qui contient les titres et la description de sept mille huit cent deux volumes devenus le premier fonds, et non le moins précieux, de la Bibliothèque d'Agen. Voici les lignes qui le terminent :

« J'avais été prié par M. Noguères de donner un coup d'œil aux
« parchemins et aux papiers que certaines communautés avaient re-
« mis avec leurs livres. Je m'en suis occupé dans les jours d'inter-
« valle du transport des ouvrages de ces douze bibliothèques. Ma
« tâche n'était pas remplie; mais je puis assurer les Messieurs du Dis-
« trict que tous ces parchemins et papiers que j'ai pu parcourir m'ont
« paru (surtout aujourd'hui pour le nouveau régime) parfaitement
« inutiles. Ils ne regardent que des biens qui sont vendus ou des ren-
« tes qui sont perdues. Tout le reste est composé de bulles, de livres
« de procure, de sacristie, de quittances. Et, en foi de quoi, j'ai clô-
« turé ce catalogue, commencé le 17 mars 1792 et fini ce 12 juil-
« let 1792.

« Signé : LABRUNIE, prêtre, député *ad hoc*. »

Ainsi donc Labrunie, auquel nous devons un résumé des ouvrages du meilleur de nos vieux historiens, Argenton ; lui qui continua avec un soin pieux la transcription des chartes de l'Agenais, recueillies par son maître et ami, Labrunie, condamnait d'un trait de plume ces titres de rente, ces bulles, ces archives des prieurés de Moirax, de Layrac, des Jacobins d'Agen, etc., fondés aux ^x^e, ^{xii}^e, ^{xiii}^e siècles. Toutes ces pièces, qui seraient si précieuses pour l'histoire, furent probablement anéanties. Labrunie serait inexcusable si l'on négligeait, en le jugeant, de se reporter à cette époque. Ce n'était pas probablement sans tristesse qu'il avait vu enlever violemment et entasser pêle-mêle tous ces fonds de bibliothèques que lui-même avait dû explorer bien des fois, alors qu'elles étaient possédées par ses amis. Tout le passé s'écroulait. Les couvents étaient détruits et il croyait pouvoir prononcer la condamnation de leurs archives. Ému de sombres pressentiments, il osa mettre en épigraphe sur le manuscrit du catalogue destiné à l'Ad-

ministration ces trois mots qu'on ne lit pas sans un serrement de cœur :
« Mourir n'est rien. »

On peut conclure des notes précédentes que si le Directoire n'avait point réussi à centraliser toutes les archives qui, en exécution des décrets, appartenaient au chef-lieu et si un grand nombre d'archives particulières avaient été brûlées ou dispersées, du moins la conservation de tous les fonds qui avaient été versés n'avait pas été compromise.

Je n'ai point fait le dépouillement complet des soixante-seize registres des arrêtés du Directoire; aussi ne puis-je certifier absolument qu'il n'y eut aucune destruction officielle de titres. Toutefois les termes de l'arrêté du 19 nivose an vi semblent prouver qu'on ne brûla aucune partie des archives parce qu'on ne fit pas le triage des titres féodaux.

Cette heureuse indifférence sauva les archives; ce fut aussi l'indifférence qui, plus tard, devait les perdre.

DESTRUCTION DES ARCHIVES ANCIENNES.

De 1800 à 1842, les archives furent complètement négligées. Leur translation dut s'effectuer en 1809 dans les dépendances de l'ancien évêché, devenu l'hôtel de la Préfecture. Le nouveau local était insuffisant. Tout fut mis en tas, laissé pêle-mêle. Aucune place n'était réservée pour les papiers administratifs dont on devait faire les versements périodiques. Et cependant budgets des communes, rôles des contributions, papiers du recrutement, des ponts et chaussées, etc., tous les fonds des administrations commençaient à se constituer et s'accumulaient dans les bureaux. On demandait à les déposer, comme cela devait se faire, aux Archives départementales. Ces versements étaient impossibles à cause de l'encombrement. Au lieu d'agrandir le local, ce qui était si naturel, on recourut, sans mauvaise intention, à un expédient désastreux, la mise en vente d'archives anciennes par vacations successives. Comment fut opéré le triage de papiers prétendus inutiles, dans un dépôt non classé, par des employés de bureau étrangers aux premières notions de la paléographie? On le devine aux résultats. Ce qui ne pouvait pas servir aux besoins administratifs était simplement rejeté. De l'histoire, aucun souci. Le point

de vue auquel on se plaçait était, on le voit, le plus primitif du monde.

La lecture de ces inventaires de papiers à vendre, si sommaire qu'en trois lignes on condamne liasses ou registres à remplir un tombereau, ne peut donner qu'une idée imparfaite de la nature ou de l'importance des documents ainsi sacrifiés.

Les citations pourraient être multipliées. Je me contente de transcrire un paragraphe de l'inventaire des papiers inutiles dont la vente devait achever la destruction des anciennes Archives départementales.

• **27 juin 1842. INVENTAIRE DES PAPIERS PROVENANT DES ARCHIVES ET QUI DOIVENT ÊTRE VENDUS.**

• *N° d'ordre de l'inventaire* : — 5.

• *Nombre de liasses, registres ou cartons* : — 40.

• *Analyse des papiers à vendre et leur date* : — Autres registres relatifs aux secours distribués par les couvents; copies de polices et baux à ferme; quittances; correspondances, etc., concernant : 1° les anciennes communautés religieuses établies dans le département; 2° les bâtiments communaux, etc., de 1500 à 1788, mais avec de nombreuses lacunes dans les années. Quelques titres originaux remontant jusqu'au xii^e siècle en ont été extraits parce qu'ils offraient quelque intérêt historique.

• *Observations de la Commission locale* : — Tous ces papiers informés, vérifiés pièce à pièce, étaient dans les Archives depuis 1793, et, après avoir servi aux besoins de l'époque (dépossession des biens du clergé), ils y ont dé péri, parce que, depuis longtemps déjà, ils avaient été jugés de la plus complète inutilité. Voir en outre les explications consignées dans la lettre de M. le préfet du 11 juin 1841.

• *Observations du Ministre* : — Il est à désirer qu'on restreigne autant que possible la vente des documents de cette catégorie. »

Cette vente fut autorisée par le Ministère à la date du 10 août 1842, La restriction notée en marge, sur laquelle on insistait dans la lettre, était, en somme, plutôt un conseil pour l'avenir qu'une interdiction formelle de vendre. On était las au Ministère. Depuis deux ans on recevait courrier sur courrier de la Préfecture, au sujet de l'urgence de cette vente, de la nécessité de faire de la place à tout prix. Ces instances et des lettres de rappel, dans une forme inusitée, tant elle est vive, avaient fini par lasser la résistance.

Outre les archives antérieures à 1790, les lots de papiers vendus avant 1842 comprenaient un grand nombre de documents de l'époque révolutionnaire. On donnait pour raison de leur suppression que les souvenirs qu'ils rappelaient pouvaient gêner quelques personnes.

Lorsque le service des Archives fut enfin organisé, lorsque, en 1854, un élève de l'Ecole des Chartes, M. Pécantin, fut appelé à faire l'inventaire des Archives anciennes, travail qui devait être continué par ses successeurs, MM. Crozet et Bosvieux, que restait-il aux Archives départementales, en fait de documents historiques? On en peut juger par les analyses de la première livraison de l'Inventaire-sommaire, c'est-à-dire :

Série A	2 pièces.
— C	52 liasses ou registres.
— D	3 pièces.
— E	10 liasses ou registres.
— G	11 liasses ou registres.
— H	19 liasses ou registres.

En tout 92 liasses ou registres et 5 pièces.

Ainsi moins de cent articles, le contenu d'une petite armoire, voilà tout ce qui restait de ces archives anciennes si importantes qu'en 1798 on avait affecté à leur conservation un local aussi vaste que celui qui suffit aujourd'hui à contenir les papiers administratifs versés depuis quatre-vingts ans.

De telles pertes sont irréparables. Le pilon, le service des épiceries et des bureaux de tabac ont dévoré presque tous les titres historiques de l'Agenais. Un marchand chiffonnier aurait-il conservé comme chose précieuse ce qu'une administration départementale considérait comme bon à rien? Tout fut vendu, revendu, au poids!

De temps à autre, cependant, il m'arrive de retrouver une liasse sauvée par hasard, et de la racheter. Ainsi, tout récemment, j'ai pu acquérir d'un relieur une vingtaine de cahiers contenant les comptes d'autant de communes pendant les cinq années que durèrent les troubles de la Fronde. L'expédition en avait été réclamée par l'intendant dans le but de faire accorder des réductions de tailles aux communes ruinées par les contributions de guerre. Ces comptes renferment les notes les mieux datées et les plus précises sur la position des armées

des deux partis, l'occupation des villes, les péripéties de la guerre. L'analyse de ces cahiers figure sous le titre de chaque commune dans l'inventaire du supplément à la série E.

Ces pièces proviennent sans aucun doute du fonds de l'Intendance de Guyenne dont la plus grande partie avait été vendue sous l'éternelle rubrique : *papiers inutiles*.

RECONSTITUTION DES ARCHIVES.

Il était encore possible d'atténuer ces pertes en réunissant tout ce qui subsistait d'archives anciennes éparses dans le département. C'est à quoi on s'est appliqué depuis vingt ans. Les résultats sont considérables.

Grâce à une entente entre les ministres de l'Intérieur et de la Justice, on a pu obtenir le versement aux Archives départementales de tout le fonds du présidial, assez complet depuis la fin du xvi^e siècle jusqu'à 1790.

Les registres des insinuations et les dossiers des procédures criminelles furent cédés en 1862.

Les sentences en matière civile et les fonds de quelques ordinaires furent centralisés en 1870.

De 1859 à 1864, les archives anciennes des communes furent en partie centralisées à l'Hôtel de la Préfecture, à la suite des tournées d'inspection. Leur inventaire, récemment terminé, a donné onze feuilles à l'impression. Ces fonds renferment des documents du plus haut intérêt.

La création de la Bibliothèque départementale, en 1861, vint ajouter la collection des documents historiques imprimés à celle des documents originaux.

La cession des archives des justices seigneuriales de l'Agenais, rattachées au fonds du Parlement de Bordeaux (Archives départementales de la Gironde) doit être effectuée aussitôt que le triage de ce fonds sera terminé. Elle a été autorisée par le Ministère.

Une tentative a été faite auprès des notaires pour obtenir le don, en faveur des Archives, de leurs minutes antérieures à 1790. Tous ont refusé, contrairement à ce qui s'est passé dans la plupart des départe-

ments. Dans cette demande officieuse, les notaires ont cru voir, bien à tort, une première atteinte portée à leurs privilèges. Ce point de vue n'était pas juste. En somme, les notaires n'ont point compris leurs véritables intérêts. Leurs minutes anciennes seraient certainement mieux conservées et mieux classées aux Archives que chez eux. Tous leurs droits de recherches, tous leurs revenus pour transcriptions seraient sauvegardés. La circulaire du Ministre est formelle à cet égard.

Il ne faut point désespérer de voir les notaires de Lot-et-Garonne revenir sur leur première décision.

Cependant un appel à tous ceux qui possédaient des documents dignes d'intérêt a été compris. Des dons importants ont été faits aux archives par M^{me} la comtesse de Raymond, par MM. Béchade-Labarthe, Bessièrès, Lafargue, de Laville-Montbazou, Le Sueur de Pérès, Magen Adolphe, Schneider, Tamizey de Larroque, Teulières Xavier. Le souvenir de ces donations est consigné dans l'Inventaire-sommaire.

Les Archives reconstituées à la Préfecture sont assez importantes pour fournir un gros volume d'inventaire, qui sera terminé cette année.

L'inventaire des Archives communales, composées presque partout d'anciens registres de l'état civil, assez fréquemment de vieux cadastres, quelquefois enfin de livres de jurades et de liasses de comptes, fournira plus tard un second volume.

Les Archives de l'Hôtel-de-Ville d'Agen, relativement complètes et d'un très grand intérêt historique, ont donné lieu à la publication d'un volume à part.

La moitié de cet inventaire est éditée et mise en vente.

J'ai sommairement énuméré les richesses historiques du Lot-et-Garonne. Me serait-il permis d'ajouter que les notes archéologiques prises dans mes tournées donneront lieu prochainement à la publication d'un répertoire qui ferait partie de la collection publiée par le Ministère de l'Instruction publique.

D'autre part, M. Magen, secrétaire perpétuel de la Société des Sciences et Belles-Lettres d'Agen, prépare le dictionnaire géographique du département selon le type adopté pour la collection du Ministère.

L'histoire locale, si dédaignée dans la première moitié de ce siècle, est devenue en honneur. La reconstitution des Archives a rendu possibles ces études que l'on ne peut faire sérieusement que d'après les

documents originaux. Le Conseil général a accordé ses encouragements à plusieurs monographies historiques.¹ La série de ces intéressantes publications sera certainement continuée.

(A suivre)

G. THOLIN.

¹ Voici la liste des ouvrages publiés aux frais du département : *Histoire de la commune de Port Sainte-Marie*, par M. l'abbé Barrère, 1866. In-8°, 23 p. — *Histoire de la commune de Hautesvignes*, par M. Philippe Tamizey de Larroque, 1869. In-8°, 42 p. — *Notice sur le prieuré de Sainte-Livrade*, par M. Ph. Tamizey de Larroque, 1869. In-8°. 36 p. — *Notice sur la commune de Saint-Barthélemy*, par M. Béchade-Labarthe, 1872. In-8°, 21 p. — *Notice sur la ville de Marmande*, par M. Ph. Tamizey de Larroque, 1872. In-8°, 439 p. — *Archives municipales d'Agen. Chartes (1489-1328)*, par MM. A. Magen et G. Tholin, 1876. In-4°, XII — 355 p.

Les ouvrages auxquels le Conseil général a souscrit, pour en favoriser la publication, sont : *Etudes sur l'architecture religieuse de l'Agenais*, par M. G. Tholin, 1874. In-8°, XVI 361 p., 32 pl. — *Contes populaires recueillis en Agenais*, par M. Jean-François Bladé, 1874. In-8°, 464 p. — *Notice historique sur la vie et l'épiscopat de Mgr Jean Jacoupy, évêque d'Agen*, par M. J.-B. Delrieu, chanoine, 1874. In-8°, 328 p. — *Notice historique sur la ville de Castillonès*, par M. J.-J. Oscar Bouyssy, 1875. In-8°, 420 p. — *Monographie de la villa gallo-romaine de Bapteste*. La publication de cet ouvrage, commencée en 1874, ayant été interrompue, toute l'édition, comprenant quatre planches in-folio en chromolithographie, tirées à 450 exemplaires, est restée acquise au département.

J.-B.-AUGUSTE BOSVIEUX.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE.

La correspondance qu'on va lire est l'œuvre d'un homme aimable et distingué qui est mort jeune, laissant à Agen, où il vécut quelque temps, de vifs regrets et des souvenirs fidèles. A ce titre et l'ayant intimement connu, nous croyons qu'on nous saura gré d'esquisser sa biographie.

Jean-Baptiste-Auguste Bosvieux naquit à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), le 22 janvier 1831, d'une famille honorable et honorée appartenant à la bourgeoisie. Son père y exerçait avec autorité les fonctions de juge de paix.

Son éducation, ébauchée dans cette ville qui possédait un petit collège, s'acheva au lycée de Limoges. Il fut de là envoyé à Paris pour y faire son droit. Le goût de l'histoire l'y prit et il résolut de mener de front ces deux études, qui ont, au reste, tant d'affinités et se servent l'une et l'autre de support. L'Ecole de Droit, surtout celle des Chartres,¹ eurent en lui un élève assidu. Il sortit de

¹ L'Ecole nationale des Chartres, fondée en 1821, réorganisée en 1829 et en 1846, est établie dans une dépendance de l'ancien hôtel Soubise, où est le dépôt des Archives nationales.

la première avec le titre de licencié et ce ne fut pas sa faute s'il quitta la seconde avant d'avoir fait consacrer par un diplôme ses études paléographiques. Le poste d'archiviste départemental de la Creuse était devenu vacant. Désireux de le rapprocher en l'asseyant dans une charge stable, ses parents l'y firent nommer. Il céda, mais à contre-cœur. Dans cette école de l'hôtel Soubise où sa vocation l'avait poussé, il laissait des camarades dont la sympathie lui était venue dès les premiers jours et à qui il avait donné la sienne sans compter. Leur fréquentation lui était un grand plaisir et, ce qui valait mieux encore, de grand profit. C'étaient, entre autres, MM. de La Borderie, Chazaud, Célestin Port,¹ tous fort en vue depuis, lauréats de l'Académie des Inscriptions, dignes bientôt d'y entrer. Bosvieux mit bien du temps à se consoler de cette séparation. Le joug de l'obéissance à ses parents, qui lui était doux à porter, lui devint, un moment, intolérable.

Il n'en prit pas moins son devoir au sérieux et se livra résolument au dépouillement, puis au classement des papiers confiés à sa garde. Le plus grand nombre, étant modernes, n'avaient d'intérêt, à proprement parler, que pour des statisticiens. Rien d'écœurant comme ce travail pour un jeune homme qui comptait satisfaire son goût passionné de l'histoire, remonter haut dans le passé et y vivre. Parfois, en dépouillant des liasses maussades, sa main rencontrait quelques vieux titres qui lui permettraient de remettre au jour des événements ou des personnages oubliés. Il

¹ M. Port, dont la forte érudition s'accompagne de hautes qualités littéraires et à qui nous devons un excellent *Guide de Paris à Agen* (collection Joanne) vient, pour la seconde fois, d'être couronné par l'Institut à l'occasion de son *Dictionnaire historique, géographique et biographique du département de Maine-et-Loire*, vaste recueil où l'abondance et la nouveauté des renseignements n'ont d'égale que leur précision.

recueillait pieusement ces épaves, s'efforçait d'en pénétrer l'esprit, les transcrivait en soulignant les passages qui lui paraissaient les plus curieux et les classait définitivement. Quand aux copies, une fois collationnées elles étaient mises en réserve pour le monument historique dont il espérait que sa province natale serait un jour dotée.

Très laborieux, Bosvieux aimait le monde et même y était répandu ; mais, comme il était fort modeste, il ne profitait pas, pour se faire valoir, de l'affectueux intérêt qu'on lui témoignait. Il ne songeait pas davantage à publier ses petites découvertes. Nous ne connaissons de lui que deux brochures correspondant à son séjour à Guéret. L'une est la reproduction commentée et annotée¹ d'une plaquette dont le seul exemplaire signalé jusqu'à ce moment figure, sous le n° 7285, à la Bibliothèque Mazarine. Elle a pour titre : *Brief discours sur la déffaite des Huguenots, advenue le 10 Juin 1588, au pais et comté de la Haute-Marche*. L'autre, dont l'objet est de prouver que l'hôtel connu à Guéret sous le nom de *Château des comtes de la Marche* n'a jamais été possédé par ces seigneurs, porte le titre suivant : *Le château de Monneyroux à Guéret et ses différents propriétaires*.² L'auteur cite, à l'appui de sa thèse, une série de documents conservé dans les départements de la Haute-Vienne et de la Creuse, puis il demande à l'archéologie, avec un tact qui trahit sa compétence, un complément de témoignages. Le lecteur est amené à conclure que le prétendu *Château des comtes de la Marche* n'a été fait ni par eux, ni pour eux, qu'il ne leur appartint jamais et qu'il n'a mêm-

¹ In-octavo de 42 pages. Guéret, imprimerie V° Bétouille, Avril 1855. L'édition originale (in-8° de 9 pages) se vendait à Paris chez Plumion, en 1585.

² In-octavo de 15 pages. Guéret, imprimerie Dugenest — Sans date.

me commencé à recevoir cette qualification qu'à la fin du XVIII^e siècle. Tout cela est dit simplement, clairement déduit en quelques pages d'une remarquable précision. Tel était le caractère du talent de notre ami quand il s'employait à l'Histoire. Hors de là, ce talent se transformait et, dans les causeries intimes entre amis ou la plume en main, se montrait souple, varié, plein de fantaisie et d'humour. La gaieté, l'enjouement plutôt, et une sorte de bienveillance ironique qui attiraient, étaient chez Bosvieux des dons de nature. On les retrouve dans ses lettres, comme les plantes spontanées dans la Flore de chaque pays.

Fait à son petit train de vie, il vivait tranquille à Guéret, s'y trouvant bien, ne souhaitant rien de mieux. La politique, en aucun temps, n'avait occupé son cerveau. N'étant pas sceptique, fanatique encore moins, il lui répugnait par instinct de se mêler aux luttes des partis, extrêmement vives dans la Creuse. Il s'y était vu pourtant impliqué par ricochet. Ayant, en tournée d'inspection et occupé à chercher une voiture, accepté la place que lui offrait dans la sienne un candidat jadis agréable, il fut, du jour au lendemain, jugé dangereux pour l'ordre public, qu'on sauva en le déplaçant.

Nous gagnâmes à cette disgrâce. Notre archiviste départemental¹ venait de résigner son emploi pour s'en retourner à Paris, d'où il était et où il devait mourir après avoir fait son devoir pendant la funeste guerre de 1870. Un arrêté, en date du 5 février 1864, chargea Bosvieux de sa succession.

¹ M. Edmond Crozet, archiviste-paléographe, avait remplacé, le 3 mai 1857 M. Charles Pécantin, nommé le 24 janvier 1853. Ce dernier ouvre dans notre département la série des archivistes pris dans l'Ecole des Chartes, conformément au décret du 4 février 1850. Employé du bureau des archives au ministère de l'Intérieur en 1857, il venait d'en être nommé sous-chef (25 décembre 1860), quand une grave maladie l'obligea à s'aliter. Il mourut deux mois après, jour pour jour, âgé de trente-trois ans et fort regretté.

Son expérience administrative et paléographique l'eut bientôt familiarisé avec le dépôt qu'on lui confiait. Il y put faire en peu de temps beaucoup de besogne, et de la meilleure. Ce qu'il mit d'ordre dans le tas de vieux papiers dont l'exiguité du local des Archives avait jusqu'alors empêché le classement, ce n'est pas ici qu'il faut le dire. Au reste, il remplit le même office dans les archives de la ville, livrées depuis un siècle au moins à toutes les chances, naturelles ou non, de destruction. Les cotes dont il revêtit chacune des pièces qui passèrent sous ses yeux donnent l'idée de la façon dont il avait conçu ce délicat travail. Au lieu d'un moyen, d'un signe de classement, on a un signalement complet, l'acte résumé dans ses traits essentiels. Un tel soin peut paraître exagéré, non pas inutile. Ceux que leur goût ou leur métier assujettit au déchiffrement des textes lui devront de pouvoir réaliser une notable économie de leurs peines. S'ils sont justes, ils loueront Bosvieux de leur avoir préparé des loisirs.

Ces constantes occupations au profit exclusif¹ de l'Agenais ne lui faisaient pas oublier le Limousin. Il avait, on le sait déjà, rêvé pour son pays natal un monument historique comparable à ceux dont s'honorent tant de province de France, le Languedoc particulièrement. Ce rêve, à l'occasion duquel il avait amassé tant de matériaux manuscrits, se continuait, prenait corps, pour ainsi dire.

¹ Il avait entrepris pour la série des monographies communales patronées par le Conseil général l'histoire de la Commune de Sainte-Colombe près Agen. L'impression en était commencée quand il partit pour l'Alsace, témoin ce passage d'une de ses lettres : « Le premier emploi que je ferai de ma prochaine activité sera de terminer la notice de Sainte-Colombe. Je suis bonteux de l'avoir fait attendre si longtemps. Veuillez demander à l'imprimeur un exemplaire du tirage ou des épreuves de la partie déjà composée, et me l'envoyer, pour que je puisse me remettre utilement à l'œuvre et faire cadrer ce qu'il me reste à faire avec ce qui est fait déjà. » Mai 1867 — Nous ignorons si cette notice, dont la première partie était excellente, fut menée jusqu'à son terme; c'est au reste, peu probable.

Pour mieux aider à sa réalisation, il convenait de réunir aussi les matériaux imprimés qui existaient, épars, où que ce fût, livres, journaux, cartes, dessins gravés, du plus magnifique au plus infime, se rapportant au Limousin, ayant pour auteurs des limousins ou produits par des presses limousines. Ce projet, qui lui était commun avec deux ou trois amateurs tenaces, il le menait à travers mille ennuis, l'hostilité bizarre du hasard, l'ardeur enfiévrée et la diplomatie froide de ses concurrents, par-dessus tout la folie des enchères. Une plaquette de quelques pages le tint en arrêt pendant des semaines et, que Baluze me pardonne, un limousin qui fit de si bons livres ! — je lui en ai beaucoup voulu des faiblesses où il entraîna ce bibliophile sans défense. Chez notre ami, le goût des livres s'ajoutait à celui des reliures, pas grave et d'autant plus qu'il implique une double et coûteuse opération, le lavage et l'encollage. Ce n'est qu'à Paris, pensait-il avec raison, qu'on peut hasarder cette épreuve, mortelle à tant de précieux bouquins ; or, la plupart lui venaient de Paris, où les ventes publiques de bibliothèques sont journalières. Il avait, dans le quartier des Ecoles, son commissionnaire attitré, brave homme qui jamais ne trahit sa confiance et, relativement, lui ménageait d'assez bonnes affaires. Un lot était-il acquis, vite on le lui expédiait. Il fallait le voir à la réception. Trop agité pour dénouer les liens, comme Alexandre il les coupait, puis déchirait les premières enveloppes. A la dernière, faite de papier doux, il s'arrêtait, semblait se recueillir, déplaçait lentement. Le paquet ouvert, il prenait les livres, les retournait dans tous les sens, les examinait page par page, les collationnait, les flairait, avec mille précautions d'avare, mille chatteries d'amoureux. Un peu blasé, après quelques semaines, sur les joies de la possession, il les repliait, les relicelait, les renvoyait à Paris par voie rapide, double dépense qu'à chaque envoi il jurait devoir être la dernière. Au reste, il était célibataire, et, si tendrement qu'il

aimât les siens, n'avait à songer qu'à lui. Equilibrer à peu près son budget et suivre sa belle folie lui suffisaient pour être heureux. Comme la nature, il avait horreur du vide et sa vie, disions-nous gaiement, s'emploierait à remplir ceux de sa collection.

Cette vie, malheureusement, fut courte, malgré la force de sa constitution. Peut-être eût-elle plus duré s'il fût resté fidèle à la carrière où une particulière vocation l'avait engagé. Un de ses parents, premier président de Cour d'Appel, le pressait d'en sortir. Il lui représentait qu'il n'y avait pas, à proprement parler, de loi hiérarchique dans la section administrative à laquelle il appartenait; qu'un simple caprice de son Conseil général, à défaut d'un sérieux motif d'économie, pouvait, d'un coup, réduire de moitié, même supprimer son traitement. La magistrature offrait d'autres garanties. Avocat, il y pourrait entrer et, bien appuyé qu'il serait, y faire son chemin. Ces raisons le déterminèrent. Il fit sa demande et fut agréé. On l'envoya juge à Wissembourg, c'était au commencement de 1867. Dix-huit mois ou deux ans après, il était appelé à Schlestadt où il allait se heurter, lui, homme d'étude et de paix, aux tristesses, aux embarras, aux horreurs impies de la guerre.¹

Nos cordiales préoccupations allaient vers lui dans ces heures sombres où tout semblait s'effondrer. Les scènes dont il était le témoin dans une ville tombée aux mains de l'ennemi, devaient lui

¹ Cette guerre, il la prévoyait, il la voyait, pourrait-on dire, dès 1867. On en verra par cet extrait d'une lettre qu'il nous écrivait de Wissembourg dans l'été de cette même année :

« Grâce à vous, mon cher ami, je me vois en mesure de faire mon excursion des bords du Rhin, qui sera encore possible cette année, si les choses conservent la tournure passifque qu'elles ont prise depuis quelques jours, mais qui ne le sera pas certainement en 1868... »

« Ici, quoi que nous soyons tout à fait à l'avant-garde et sur un des chemins habituels de l'invasion, on ne se préoccupe pas de la guerre. On laisse les fortifications dans l'état et l'aspect inoffensifs qu'elles présentent depuis cinquante ans; on diminue même la garnison qui, au lieu de se composer d'un bataillon, comme à l'ordinaire, ne comprend plus que quelques compagnies du 33^e de ligne, régiment de votre compatriote le

mettre la mort dans l'âme. Il avait, dans le cours ordinaire de la vie, une sorte de tranquillité philosophique et de dédain gouailleur qui le rendaient fort contre les petits chagrins; mais un séjour de trois ans sur la frontière l'avait attaché plus étroitement encore à sa nationalité et son cœur saignait de toutes les blessures faites à la patrie. Il nous arriva un soir d'Octobre, pâle sans maigreur, l'œil éteint, la voix atone, affectueux comme toujours, mais triste à navrer. Il s'était échappé de Schlestadt en trompant les sentinelles badoises et n'emportant nul bagage avec lui. Ses livres, empilés sans soin dans des caisses plus ou moins solides, étaient restés là-bas, à l'abandon. Les reverrait-il? Qui le savait? Au reste, que lui importait la possibilité d'une satisfaction égoïste quand la ruine et le deuil étaient partout! Il ne songeait plus qu'à sa famille où il serait reçu les bras ouverts, au Limousin dont son désir était toujours de préparer l'histoire.

colonel Bounetou. Mais, si on abandonne Wissembourg, qui n'est pas défendable et qu'avec des allures guerrières, on exposerait à un bombardement inutile, on arme et on ravitaile, à grand renfort de troupes et de munitions, les grandes places de la frontière. Des mouvements continuels de troupes se succèdent dans ces parages et l'on masse dans les garnisons de la Lorraine une quantité considérable de cavalerie. Tout cela se fait sans bruit, mais non sans émotion, et les grandes villes du pays, Strasbourg, Colmar, Mulhouse surtout, s'agitent dans une extrême inquiétude.

« De l'autre côté du Rhin, on ne reste d'ailleurs pas plus inactif que chez nous. Un de nos chefs-lieux de canton se trouve exactement en face de Hastadt et les rapports qui en arrivent constatent une agglomération de forces extraordinaires. Vous comprenez bien que ces préparatifs ne se font pas en vue de la paix, quoi que dise l'axiome: *si vis pacem* etc. En Bavière, on est plus calme et, sauf des inspecteurs généraux, de grands personnages qu'on envoie dans le Palatinat pour faire des tournées politiques, il n'y a rien de menaçant de ce côté. Seuls, ces diables de Badois ont juré notre perte. Ils ne nous pardonnent pas *l'Histoire d'un bouton*, un livre tout à fait de circonstance, que je vous engage à lire, si vous ne l'avez fait déjà.

« Mais toutes ces nouvelles, vous les avez ou à peu près par les journaux français, par *le Temps* surtout, feuille exclusivement alsacienne, qui emprunte ses inspirations aux gros industriels de Mulhouse, ses fondateurs. Que résultera-t-il de tout cela? La guerre, la guerre indubitablement. »

¹ Le danger que la guerre pourrait faire courir à ses livres, le préoccupait depuis

Longtemps il avait espéré d'y rentrer avec un titre qui lui eut ouvert tous les dépôts historiques de la région, celui d'archiviste de la Haute-Vienne; mais l'honorable fonctionnaire à qui ce titre appartenait depuis près d'un demi-siècle semblait disposé à ne s'en démettre qu'avec la vie, le service qui en dépendait lui étant devenu comme une nécessité organique.¹ Cette considération, bienveillamment exploitée pour pousser notre ami à changer de carrière, avait fait tomber ses derniers scrupules et, disons-le, ses dernières illusions. Mais, voyez la bizarrerie du sort? Moins de trois mois après son retour au pays, le titre ambitionné, disponible enfin, lui était offert. M. Ardant était mort et lui-même allait mourir. La Fortune, qu'il avait poursuivie sans l'atteindre, venait le prendre dans son lit, mais trop tard. Il rendait l'âme le 31 mai 1871, entre les bras de son frère, le docteur Albert Bosvieux.²

ADOLPHE MAGEN.

longtemps. Il en est question dans la lettre de 1867, dont on connaît déjà un fragment. — « Je tremble pour mes pauvres livres, dit-il, et, au premier signal, je les envoie tous en Limousin. Là, les Prussiens n'iront pas les prendre, tandis qu'ici ce serait leur première bouchée. Quoique Wissembourg me plaise fort, j'avoue que d'ici à quelques mois je préférerais infiniment aller juger mes semblables un peu plus loin du Rhin, en Limousin ou même encore plus bas. »

¹ Une lettre en date du 8 mai 1867 contient le passage suivant, pure boutade où l'on aurait tort de voir un désir égoïste et une irrévérence. — « On me remet une lettre de Limoges, où je lis que le père Ardant dégringole à grandes guides. J'avais toujours dit que ce brave homme ne s'obstinait à vivre que pour me faire enrager, mais je voudrais qu'il se pressât moins de justifier ma prédiction. J'aurais trop de regret d'avoir manqué de patience juste au moment où j'allais enfin pouvoir m'en passer. »

² La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* consacrait à Bosvieux les lignes suivantes : « Nous avons encore à enregistrer le décès de M. Aug. J.-B. Bosvieux. Après avoir été quelque temps archiviste, M. Bosvieux entra dans la magistrature et ne cessa jamais de s'adonner aux études historiques dont il avait pris le goût à l'Ecole des Chartes. Il occupait un siège de juge au tribunal de Schlestadt quand l'invasion allemande le força d'abandonner l'Alsace. » Année 1870, p. 589.

LETTRES D'ESPAGNE ET D'ALLEMAGNE.

Madrid, 17 mai 1868.

MON CHER AMI,

Si je n'avais si grande hâte de vous remercier du cordial accueil que j'ai trouvé ici, je crois bien que, malgré ma promesse, je serais moins exact à vous écrire. Il est neuf heures; j'ai à peine entrevu Madrid hier au soir, en arrivant. De ma fenêtre, qui donne sur la Puerta del Sol, je vois passer des ombres qui ne ressemblent nullement à celles de Burgos et d'Avila; c'est le mouvement de Paris, aussi animé, mais plus nouveau et moins assourdissant. Je grille de m'y mêler. Votre frère m'a donné rendez-vous chez lui à une heure, et peut-être de là irons-nous voir une course de taureaux; mais ce sont de jeunes taureaux qu'on combat, leurs cornes seront emmaillottées; à peine pourront-ils éventrer quelque pauvre cheval, et ils n'auront affaire qu'aux apprentis toréadors. Ne pensez-vous pas que ce sera bien mesquin et peu attachant? Décidément, je crois que je remettrai la partie à dimanche. Ce jour-là, c'est le grand jour, et on me promet une boucherie à me dégoûter pour toujours de mes appétits espagnols.

Jusqu'ici, je suis enchanté de mon voyage. L'imprévu, en laid et en beau, s'est succédé sans interruption. Si, en chemin de fer, j'ai constaté avec regret quelques habitudes par trop primitives dans la manière bruyante de digérer et la façon économique de remplacer le mouchoir, j'ai été amplement dédommagé par la splendeur des paysages. Vous connaissez le *Passage*, que vous avez vu en allant à Saint-Sébastien, je n'ai rien à vous en dire; mais après cette merveille de la mer viennent celles des montagnes, d'abord arrondies en croupes, dont toutes les sinuosités sont remplies d'eau et de verdure, bientôt déchiquetées et nues comme des ruines de vieilles forteresses. A Pancorbo, surtout, l'entrée des plaines de la Vieille-Castille, cet aspect invraisemblable de décor d'opéra-comique est surtout frappant. Grâce aux sinuosités du chemin de fer, qui serpente comme un sentier, dix minutes avant d'arriver à la muraille de rochers qu'il faut franchir, on a tout le loisir

d'étudier le cercle de rochers à pics qui forme tout l'horizon. On croirait aborder à quelque ville détruite, dont quelques bastions et quelques tours à moitié démolies font seuls saillie au-dessus des massifs des courtines. On cherche la porte pour pénétrer dans cette enceinte, mais inutilement : pas la moindre fissure apparente. Tout d'un coup, cependant, on s'engouffre dans une gorge naturelle, rendue si étroite, par une saillie du rocher qu'il n'y a place que pour une seule voie et pour une petite rivière qui se précipite au bas de la montagne, non pas en cascades, mais par mille filets étincelants. A la sortie de la *Garganta de Pancorbo*, on arrive aux premières plaines, assez pittoresques d'abord, tant qu'elles sont enserrées dans les montagnes, mais bientôt nues, marécageuses et glaciales.

A Burgos, j'étais gelé et j'aurais maudit de tout mon cœur le printemps éternel de l'Espagne, si j'avais eu le temps de songer aux seguidilles d'Alfred de Musset et compagnie. Mais j'avais la cathédrale à visiter, et, au milieu de ce trésor, j'oubliais complètement le froid et la pluie. J'ai passé trois jours entiers et une soirée à Burgos : il m'aurait fallu deux mois pour tout voir. Mais que de richesses j'ai entrevues ! soixante tombeaux au moins dans la cathédrale, en calcaire, en lave, en marbre d'Italie, en bronze, *en cuivre repoussé et émaillé* : (*opus Lemovicense!!!*) des inscriptions à tous les pas, des tableaux de maîtres dans tous les coins, allemands, flamands, italiens, espagnols; des merveilles de serrurerie, des forêts de bois sculptés. On se perd dans tous ces détails, qui sont charmants, et on n'éprouve nullement le besoin de reconstituer l'ensemble et l'unité de l'édifice qui disparaît sous le fouillis des retables, des grilles, des tentures et des boiseries. J'ai rempli un carnet de notes, et j'ai à peine étudié une rangée des stalles. La table qui se relève, la partie sur laquelle on s'assoit, est décorée de marqueteries incroyables. On dirait une ciselure sur cuivre, avec nielles et hachures. C'est dans ces sujets que l'artiste a déployé toute sa verve. Il y a des caricatures qu'on dirait d'aujourd'hui; il est vrai que tout cela date du xvi^e siècle.

A la Chartreuse de Miraflores, où l'on va voir le tombeau en marbre blanc du père et de la mère d'Isabelle la Catholique et de son frère, j'ai dû même renoncer à regarder seulement cet assemblage de dentelles qui forment l'ornementation du monument. Du reste, l'ex-chartreux qui m'accompagnait ne m'en donnait pas le temps. Il avait appris, aux chartreux de Nancy et de Pézenas, un peu de français, mais nullement l'hospitalité française, et, aussitôt qu'il eut reçu mes réaux,

il me déclara que, sans autorisation de l'archevêque de Burgos, je ne pouvais pas prendre de notes. Puis il alléguait ses offices à dire, il digéra tout haut cinq ou six fois et enfin me flanqua à la porte. Pour me consoler, je me mis à contempler les clous de la porte, gros comme des têtes d'enfant, ciselés en creux, en relief, et prodigués là sans prétention, comme de mauvaises pointes de Paris, mais si solides encore que je n'ai pu en enlever aucun, hélas!!! Du monastère, je n'ai vu que les cheminées, qui ne fument plus guère aujourd'hui et qui donneraient une triste idée de l'ascétisme des chartreux espagnols, si les cuisines leur correspondaient en étendue et en luxe. Ce sont les premiers spécimens que j'ai encore vus de ces vieilles cheminées des cuisines monachales en forme de tours pointues, dont M. de Caumont donne quelques modèles.

A Avila, il y a quatre mille habitants environ et plus de trente églises ou chapelles. Dans la population, les carmélites comptent bien pour un dixième. Il est vrai que c'est le pays de sainte Thérèse : on retrouve la sainte partout, on vous montre sa chaise, son christ et son miroir, jolie glace de Venise, ma foi ! Mais son portrait vous désillusionne, agréablement du reste. On s'attend à rencontrer un corps maigre, une face anémique ; la sculpture et la peinture vous montrent, au contraire, un visage grassouillet, à peine pâle, avec quelques traces de bistre, nullement effrayantes. Les accessoires des tableaux ou des statues sont chargés de vous révéler les étranges exaltations de la sainte, que ses portraits ne font même pas soupçonner. Là c'est Jésus-Christ qui lui souffle dans la bouche l'esprit divin au moyen d'une longue sarbacane ; ailleurs, des anges qui lui écartent les bras pendant qu'un amour ailé vient lui percer le cœur d'une flèche. Au-dessus du maître-autel de l'église construite sur l'emplacement de la maison où est née la sainte, il y a une statue qui représente la scène de la remise du scapulaire. Cette réunion de personnages tout dorés laisse le spectateur assez indifférent ; mais on a beau n'être pas M. Josse, on ne peut s'empêcher d'avoir l'œil accroché par les diamants qui ornent le scapulaire. Il y a surtout un rubis, le plus gros que j'ai jamais vu, qui, en plein jour, à vingt pieds de hauteur, vous éblouit comme un rayon de soleil. Il y avait cependant une double natte de cheveux noirs, placée tout près de là, qui, durant sa vie, devait bien être de mérite à faire concurrence au rubis. En général ces ex-voto ne font pas grand honneur aux chevelures espagnoles, et dans le nombre il y en a qui sont d'un blond si fade que je me plais à croire qu'on les a achetées en Allemagne.

Hors des églises et du paysage, mes impressions ont été modérément enthousiastes. Froid atroce à Burgos, cuisine détestable ; sur cent Espagnoles, quatre-vingt-dix-neuf de laides. Qu'il y a loin de là au portrait que me faisait M. T. des délicieuses *manolas* qu'il avait rencontrées en route ! Je doute cependant qu'elles fussent aussi charmantes que les deux Françaises qu'il m'a procuré l'occasion de voir chez son ami de Bayonne. Remerciez-le, je vous prie, pour moi, des amabilités que son billet m'a values.

Quant à vous, mon cher ami, si je veux pouvoir vous remercier d'une façon à peu près suffisante, il faut m'y prendre dès aujourd'hui. Dans quelques jours je ne saurais plus. On ne peut être plus accueillant que ne l'ont été votre frère et son fils. Ils m'ont choisi une chambre merveilleuse dans la maison où est leur table d'hôte, un véritable observatoire pour un étranger.

Je vous écris à bâtons rompus : le panorama de la vue m'attire, et, ma foi, je n'y résiste plus.

Au revoir et à bientôt mes bavardages.

Tout à vous.

A. BOSVIEUX.

Madrid, 25 mai 1866.

MON CHER AMI,

Il est probable que lundi j'aurai quitté la capitale de toutes les Espagnes. Si j'avais dix ans de moins, ce ne serait pas aussi sûr. Après tout, si je me trouve si bien à Madrid, c'est votre faute. Qu'avez-vous donc raconté à votre frère et à votre neveu, pour qu'ils m'aient accueilli comme ils l'ont fait. C'est à votre frère que je dois de pouvoir prolonger mon voyage bien au-delà du terme que me laissait mon billet de circulation. Il a obtenu de l'ingénieur en chef du chemin de fer que ma passe fût valable jusqu'au 14 juin, et il a bien voulu me fournir les moyens de profiter de ce répit. Aussi, quoique je parte d'ici lundi, je n'arriverai que le 1^{er} à Bayonne. Je m'arrêterai : le premier jour à l'Escorial, le mardi à Valladolid et le mercredi à Simancas. Comme une bonne chance ne marche jamais seule, j'ai eu le bonheur

rennoui de rencontrer ici M. de Latour qui était absent d'Espagne depuis deux ans et qui rentrait à Séville, précisément le surlendemain de mon arrivée à Madrid. Il m'a procuré une lettre de recommandation pour visiter les archives de Simancas, et je ne veux pas manquer d'en profiter. Jeudi, nouveau temps d'arrêt à Burgos, pour revoir encore une fois ses merveilles; vendredi, visite à Saint-Sébastien; samedi et dimanche, à Bayonne et Biarritz; dimanche à Pau. De là, je vous écrirai plus longuement. Aujourd'hui je veux seulement vous retracer *grosso modo* mes impressions les plus saillantes sur Madrid et Tolède.

A Tolède, j'ai éprouvé les plus vives émotions archéologiques que j'aie ressenties dans tout mon voyage. Quelle ville unique au monde! Il est impossible de faire un pas sans se heurter à quelque merveille. Toutes les portes sont des chefs-d'œuvre de serrurerie. Quels clous, quelles serrures, quels marteaux! Chacun est un objet d'art. Des clous gros comme des têtes d'enfants, forgés en forme de casques, bordés de bandes de fer, sculptés en roses, en étoiles! Il y aurait de quoi faire un splendide musée rien qu'avec cette ferraille. J'aurais bien voulu en rapporter une collection, mais impossible! Les Toledins, qui vendraient bien leurs portes, n'en veulent pas arracher un seul clou. Tout ce que j'ai pu faire, c'est d'acheter, à *prix d'or*, quatre échantillons provenant d'une maison qu'on démolissait près de la Puerta del Sol. Malheureusement, ils ne sont pas des plus beaux. Tels quels, je vous en destine une paire. Je rapporte aussi quelques *azulejos* ou briques vernissées dans le goût arabe, et, cela va sans dire, l'infailible lame de Tolède, vieille rapière du *xvii^e* siècle, de fabrication allemande, comme toutes les épées antiques qu'on rencontre dans cette patrie classique des dagues, des espadons et des colichemardes.

Lorsqu'on ne peut pas visiter toute l'Espagne, c'est Tolède qu'il faut voir, parce qu'on trouve réuni là tout ce qui est disséminé dans les différentes régions du royaume : le site le plus pittoresque, l'aspect le mieux conservé des vieilles villes espagnoles, et les souvenirs de toutes les civilisations qui se sont succédé dans ce beau pays. Ruines romaines, wisigothiques, synagogues, mosquées, cathédrales chrétiennes, palais de la Renaissance, rien n'y manque. A côté de l'Alcazar, qui est bien le monument le plus imposant qu'ait produit le *xvi^e* siècle, on a à admirer encore l'immense cathédrale, avec ses sept cent cinquante fenêtres toutes garnies de leurs vitraux, son peuple de statues, sa forêt de boiseries sculptées, ses trésors, dont une seule pièce, le manteau de la Vierge de Sagrario, renferme pour plus de quatorze

millions de diamants, de rubis, de saphirs, de perles et autres bijoux ; l'église de San Juan de Los Reges, avec son cloître, le bijou le plus fouillé du gothique fleuri, autour duquel se déroulent les chaînes de fer des captifs chrétiens, enlevées par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, à l'émir de Grenade, Boabdil. Puis ce sont les synagogues de Santa Maria la Blanca et de el Transito, avec leurs guipures d'arabesques, leurs plafonds de bois à caisson peints et incrustés, la mosquée du Christ de la Luz, dont chaque petite travée est surmontée d'une coupole. Là se voit un christ en bois de cèdre qui est l'objet d'une charmante légende. Les Juifs, raconte-t-on, furieux des miracles que ce crucifix ne cessait d'accomplir, eurent l'inférieure idée de répandre du poison sur ses pieds, pour que ceux qui viendraient les embrasser tombassent empoisonnés. Une pauvre femme, pécheresse, dit l'inscription, fut la première qui se présenta pour remplir la pieuse dévotion du baisement des pieds ; mais au moment où elle approchait ses lèvres du poison, le christ releva sa jambe, et depuis ce temps il l'a gardée dans cette position, qui serait inexplicable sans le miracle.

Mais quelque merveilleux que soient tous ces monuments juifs, chrétiens ou arabes, ce n'est pourtant pas ce qui surprend le plus à Tolède. Ce qui est vraiment unique, c'est l'aspect, le site, la configuration de la ville. Il n'y a pas plus de quatre rues où l'on puisse passer en voiture, il n'y en a pas une où l'on puisse voir à trente pas devant soi. C'est un écheveau de ruelles qu'on dirait embrouillé à dessein, et au milieu de ce labyrinthe se dressent à chaque pas des églises, des couvents, des palais. Les plus beaux sont ceux des pauvres qui n'ont pas eu de quoi moderniser leurs habitations. On se croirait là en plein moyen-âge, dans ces *pacios* à colonnes de marbre sculptées du haut en bas, avec leurs pavés de carreaux vernissés et émaillés, leurs balustrades en dentelles de bois, leurs charpentes saillantes, leurs puits arabes, leurs écussons, enfin tout ce que peut produire l'ornementation la plus riche et la plus variée.

Je suis resté trois jours à Tolède : en trois ans je n'aurais pas tout vu. Sans parler des *cent* églises, monastères, hôpitaux ou chapelles qui subsistent encore, il faudrait visiter toutes les maisons une à une. Il y en a mille au moins qui, hors de Tolède, seraient dignes chacune d'une excursion spéciale.

Madrid est tout l'opposé de Tolède ; mais quand on a vu Burgos, Avila et Tolède, qu'on est saturé d'archéologie, on est bien aise de passer à un autre ordre de distractions, et l'on aime à apprécier l'Es-

pagne sous un point de vue que les vieilles villes vous ont à peine laissé entrevoir. Le Musée est sans doute merveilleux avec ses *quarante-trois* Titien, ses *dix* Raphaël, ses *soixante-quatre* Velasquez, ses *quarante-six* Murillo, ses *cinquante-huit* Ribera, ses *cinquante-trois* Téniers, ses *soixante-deux* Rubens, etc., etc.; mais ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est le Prado par une belle soirée, de 6 heures à 8 heures, ou le théâtre royal, avec une représentation de Tamberlick. On dirait que toutes les jolies femmes de l'Espagne se sont donné rendez-vous à Madrid. Il y en a des moissons, de blondes surtout, de cette couleur improbable que j'avais toujours soupçonné le Titien d'avoir inventée, et qui est ici presque aussi commune que le blond filasse en Allemagne ou en Angleterre. Je ne parle pas des brunes, dont la réputation est mieux établie.

A côté de ce charmant spectacle, comment peut-on avoir un souvenir pour les horribles courses de taureaux ? Cependant, si peu sanguinaire qu'on soit, lorsqu'on a tâté une fois de ces empoignantes émotions, on y retourne avec frénésie, sinon avec plaisir. A la première course à laquelle j'ai assisté, je crus que je ne pourrais pas rester jusqu'à la fin. Ce n'était cependant qu'un simulacre de combat. Le premier taureau qui entra dans l'arène avait les cornes emprisonnées dans de grosses boules de cuir, et, quoiqu'il renversât facilement chevaux et cavaliers d'un seul coup de son énorme front, il n'y avait pas de sang répandu, et, par suite, pas de vraie bataille. Je n'en étais pas moins fort ému et prêt à fermer les yeux chaque fois que je voyais la bête se précipiter sur le picador. Mais après ce taureau pour rire, on en lâcha un second armé de toutes pièces, les cornes bien plantées, dardant le ciel, aiguës comme les plus fines bayonnettes. En moins de cinquantes minutes, il avait tué cinq chevaux tous raide et du premier coup : mon apprentissage était fait et je ne voulais plus m'en aller. Depuis j'ai vu deux autres courses et dimanche je m'en paierai une dernière. Pourtant, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ce spectacle est horriblement dégoûtant, et, si le taureau ne m'inspire aucune compassion, parce que c'est une brute aussi stupide que féroce, qui se laisse tuer comme un imbécile et qui meurt avec un calme écœurant, si l'homme lui-même me laisse sans émotion, parce qu'il ne court presque aucun danger, tant son ennemi est inepte, j'avoue qu'il est impossible de voir de sang-froid éventrer tous ces pauvres chevaux qui ne peuvent pas se défendre et qu'on expose presque toujours volontairement à un danger qu'il leur est impossible de fuir. Si le picador le voulait bien, il pourrait souvent protéger sa monture; mais ce ne

serait pas l'affaire des spectateurs, qui demandent du sang et des chevaux morts; et pour peu qu'un taureau soit un peu méchant, il trouve aisément le moyen de mettre à bas six ou huit chevaux avant qu'on sonne sa mort. C'est surtout lorsque les chevaux s'embarrassent et trébuchent dans leurs boyaux épars que les femmes poussent leurs exclamations les plus joyeuses, et si vous les regardez alors, elles ont des yeux de velours aussi calmes, aussi souriants que si elles étaient au Prado ou au théâtre à *flirter* avec leurs *compromettidos*. Je vous expliquerai plus au long ces deux termes franco-américains, qui sont ici d'une application on ne peut plus fréquente.

J'espère que mon Préfet aura continué sa marche triomphale à travers les cantons du département et qu'au milieu de ses ovations, il ne se sera pas aperçu de l'absence (presque autorisée cependant) de son archiviste. Tant pis, s'il en a été autrement. Il faudra que sa vengeance soit bien cruelle pour me faire regretter le charmant voyage que je suis, hélas ! sur le point de terminer.

A vous, cher ami, de tout mon cœur.

A. BOSVIEUX.

Pau (hôtel de l'Europe), mercredi soir (3 ou 4 juin).

MON CHER AMI,

En arrivant hier à Pau, j'y ai trouvé votre lettre et le bon sur la poste qu'elle renfermait. Je vous remercie de nouveau de votre obligeante exactitude. Quoique je n'aie passé encore que quelques heures aux archives, ce temps m'a suffi pour me permettre d'apprécier toute l'importance des collections qui intéressent le Lot-et-Garonne. Outre les registres des *xv^e* et *xvi^e* siècles, dont l'inventaire a déjà été publié, il n'y a pas moins de soixante cartons qui concernent l'Albret, en tout quinze cents titres au moins, originaux, à partir du *xiii^e* siècle. Il n'y en a pas moins sur le Limousin. Jugez donc de mon embarras, même pour choisir, puisque c'est à un choix que je dois me borner. Je vais me mettre à la besogne avec ardeur, sans me préoccuper du résultat final; et si le Préfet me laisse ici jusqu'à la fin du mois, j'espère que je vous reviendrai avec un butin satisfaisant. Mais ceci est de l'avenir;

occupons-nous, pour le moment, du passé. Je vous dois compte de mon voyage depuis Madrid jusqu'à Bayonne, et je tiens à m'acquitter.

L'Escorial a été ma première étape. J'arrivais, prévenu par la description qu'en donne Théophile Gautier, et, je l'avoue d'avance, je regrettais la journée que j'allais dépenser à visiter cet immense sépulcre. Le temps était froid, pluvieux, je m'étais levé matin, je grelottais, j'étais fort mal à l'aise : tout cela me disposait fort peu à l'admiration et un premier coup d'œil jeté sur l'espèce de caserne, nue, sans ornements, aux mille fenêtres basses et étroites, placée au fond d'un entonnoir qu'une ceinture de montagnes arides entoure de tous côtés, ce premier coup d'œil, dis-je, ne me séduisit que très médiocrement. Mais lorsque j'eus erré pendant cinq ou six heures dans ce labyrinthe de couloirs, d'escaliers, de cellules, dans cette demeure de moines à laquelle vient se souder, comme un appendice insignifiant, un palais qui, isolé et loin de ce colosse d'architecture, se présenterait avec des proportions très imposantes, lorsque j'eus passé en revue une faible partie des richesses qui sont disséminées dans toutes les parties de l'édifice, lorsque j'eus compris enfin l'Escorial, je m'expliquai l'admiration des Espagnols, qui en font naturellement la huitième merveille du monde.

Tout cela est triste, froid, sans vie ; mais l'émotion lugubre qu'on en rapporte n'en est pas moins très vive et très empoignante. Cette visite à l'Escorial m'a mieux fait connaître Philippe II que tout ce que j'en avais lu dans l'histoire. Ce monument est le rêve réalisé d'un moine fanatique, misanthrope et tout-puissant : c'est avant tout un tombeau, mais un tombeau royal qui devait concentrer autour de lui une armée de prêtres et prouver en même temps, par quelque hors-d'œuvre somptueux, qu'il aurait pu être un palais. Imaginez-vous un immense carré, percé sur deux faces d'innombrables ouvertures sans ornementation et de proportions tout à fait mesquines, comme celles de la plus vulgaire manufacture ; sur un autre côté, un immense portail avec fronton, d'une sévérité excessive, et enfin sur la façade parallèle à ce portail, un corps de logis s'implantant au centre de la muraille comme le manche d'un gril. Ce manche, c'est le palais ; le reste, c'est le monastère, qui renferme intérieurement une foule de constructions parallèles, laissant entre elles des espaces vides et affectant sur le plan la forme d'un gril, le gril de saint Laurent. Si l'on voulait parcourir tous les appartements, tous les corridors et tous les escaliers, je suis persuadé qu'il faudrait plusieurs journées de vingt-

quatre heures, en marchant d'un bon pas et sans s'arrêter. Après avoir fait cette exhibition de puissance, l'humble Philippe II, dédaignant le palais qu'il avait annexé à son couvent, s'installa dans une tribune de l'église, espèce d'alcôve sans jour, éclairée seulement par les fenêtres qui donnaient sur le corridor et sur l'église, et ce fut là qu'il passa deux années, fort peu tranquille derrière son triple rempart de montagnes, de murailles et de moines. Il avait eu la lugubre attention de faire préparer d'avance les tombeaux de ses successeurs, et, sur les étagères du caveau où les cénotaphes de marbre sont rangés, comme les caisses de denrées coloniales dans un magasin d'épicerie, il y a encore une quinzaine de cercueils vides qui attendent leurs habitants. Il est vrai que tous les membres de la famille royale n'ont pas droit à ce Panthéon : les infants et les infantes, de même que les reines qui n'ont pas laissé de succession, sont rejetés dans un charnier voisin, où aucune tombe et pas la moindre inscription ne rappellent leur souvenir.

Le palais est tendu de magnifiques tapisseries des Flandres et d'Espagne, ces dernières d'après des dessins de Goya, charmants comme tout ce qu'a fait ce maître. Il y a bien quelques tapisseries de Gobelins, mais peu remarquables. Elles représentent, dit le guide, des scènes des *Aventures de Télémaque d'après des dessins de Rubens*. Il est vrai que ce même guide montre aux visiteurs une médiocre copie du beau portrait d'Hortense Mancini, qu'il y a dans le salon de la préfecture d'Agen, comme un portrait de M^{me} de Pompadour. En revanche, il ne vous montre pas le christ en marbre de Benvenuto Cellini, signé et daté de 1562, qui est caché dans une armoire dont le curé a la clef, et que je n'ai pu voir malgré tous mes efforts. Il en a été de même de la Bibliothèque, qui était fermée, et de bien d'autres choses, sans doute, dont je ne soupçonne pas l'existence. Mais comment tout voir dans une montagne de granit qui ne compte pas moins de *douze mille* portes, de *deux mille six cent soixante-douze* fenêtres, ouvrant sur l'extérieur ou sur les cours, lesquelles sont au nombre de *vingt-sept*, qui renferme *quinze* cloîtres, *quatre mille cinq cent soixante-cinq* pièces, *cinq cent quarante* fresques, etc., etc. Je n'oublierai pas cependant une glace de Venise dans un cadre de cristal de roche garni de pendeloques, qui doit être le plus beau miroir du monde ; un prophète Isaïe, de l'école florentine ; une descente de croix de Van-der-Weide, x^v siècle, et un christ portant sa croix, qui est certainement le chef-d'œuvre du Guide.

En sortant de là, tout ahuri, j'allai visiter un petit palais, meublé dans le goût du premier Empire, aux appartements tellement bas et étriqués qu'un Anglais, mon compagnon de route, avait peine à s'y tenir debout. Ce palais de poupées, qu'on appelle le *Casino del Principe*, est garni de peintures, dont beaucoup sont fort bonnes, et d'une infinité de bibelots en ivoire, découpés dans un seul bloc, avec une habileté tout à fait digne des Chinois. Le soir, je courus les rues du village, et j'entendis chez un barbier, professeur de chirurgie élémentaire, *professor de cirujia menor*, la première mandoline qui soit venue chatouiller mes oreilles en Espagne, et la perspective de ne plus assister à de semblables concerts n'a nullement contribué à augmenter les regrets de mon départ.

Mardi soir.

Voilà huit jours, mon cher ami, que je me promets d'achever ma lettre; mais j'ai eu le malheur de mettre le nez dans les archives du Limousin et de l'Agenais et je n'en sais plus sortir. A onze heures, onze heures et demie, je me mets à la besogne jusqu'à six heures; puis, le soir, de huit heures et demie à deux heures. Aussi la copie marche à vue d'œil, et j'espère bien qu'en allant toujours de ce train, je pourrai avoir fini dans un... an ou deux. Je renonce à vous donner une idée de toutes les richesses que renferme le trésor de Pau; nous en parlerons plus tard au coin de la cheminée. Je reviens à mon grand voyage, et ma lettre, arrêtée sur un grinçant souvenir de seguidille espagnole, se reprend sur l'air du *Pied qui remue*, que me joue à tue-tête, depuis une heure, une jeune fille d'Albion, ma trop proche voisine. Il y a des gens qui n'ont pas de chance.

Après l'Escorial, Valladolid, ville active et commerçante, qui a déjà perdu en grande partie son aspect national. Je voulus y acheter du chocolat du cru, et n'y pus trouver que du chocolat de Bayonne. C'est, me dit-on, le meilleur qui se fabrique en Espagne. Valladolid a cependant conservé deux portails ou plutôt deux façades, l'une d'église, l'autre de couvent, qui donnent, mieux que tout ce que j'ai vu ailleurs, l'idée du style d'ornementation espagnol et de l'habileté d'exécution des artistes qui découpèrent ces dentelles à la fin du *xv^e* siècle. Sur toute l'étendue de ces murs, plats ou à peine évidés en niches peu profondes, il n'y a pas un pouce d'inoccupé. Statues, sujets en bas-relief, ornements courants, tout cela se mélange et s'entrelace dans

une confusion charmante. Sur une de ces façades, le plat du mur est sculpté de manière à présenter l'aspect d'un tapis de sparterie tressé, aux combinaisons variées à l'infini. Sur le fond se détache, en saillie vigoureuse, un arbre de Jessé, et nombre d'écussons immenses que soutiennent des hommes sauvages ou des hérauts d'armes.

Mais ce qui est surtout remarquable à Valladolid, c'est le musée. Il y a là plusieurs milliers de toiles, à peu près inconnues, ou du moins très mal connues, et dans le nombre une vraie merveille : c'est une série de grands tableaux représentant la vie du Christ, de l'ancienne Ecole italienne, qui n'a rien produit de plus charmant. Les vêtements des personnages sont tous figurés par des plaques de nacre niellées; mais cette singularité ne nuit en rien au charme de la peinture. A côté du musée de peinture, est le musée de sculpture, musée unique au monde sans doute, composé exclusivement de statues et de stalles en bois, œuvres des plus grands artistes d'Espagne, les Herrera, les Berruguete, les Becerra, etc. Il serait difficile en France d'imaginer à quel degré de souplesse et d'animation une matière aussi rebelle et aussi inerte que le bois peut atteindre entre des mains habiles.

Simancas est à dix kilomètres de Valladolid, par une fort belle route qui traverse la campagne la plus peuplée et la mieux cultivée que j'aie vue en Espagne. Quand j'arrivai, vers neuf heures du matin, le *senor Gonzalès*, archiviste général d'Espagne, n'était pas encore à son bureau, où travaillaient une dizaine d'employés. L'huissier me mena à la recherche de mon illustre collègue. Comme nous approchions de sa maison, je vis passer sous les cornières de l'endroit un monsieur à cheval, en bottes fortes, drapé jusqu'au nez dans son manteau (le 30 mai), sous lequel il me semblait entrevoir le bout d'une rapière démesurée. Dans un bois, je me serais signé à cette rencontre. Quelle ne fut donc pas ma surprise quand mon guide me présenta à ce personnage de mauvaise mine. C'était le seigneur Gonzalès qui se rendait, dans cet accoutrement de voyageur russe partant pour la foire de Nijni-Novogorod, à ses archives, situées à deux cents pas tout au plus de sa maison. Il est vrai qu'il est *beaucoup vieux*, à ce qu'il me dit, ce que je n'aurais pas deviné à sa manière lesté de sauter de cheval et de parcourir, toujours dans ses bottes de sept lieues, les quarante-six petites salles qui forment son domaine. Cependant il ne doit plus être fort jeune, puisqu'il est archiviste à Simancas depuis 1815, à preuve que lorsqu'il y vint, les cours étaient toutes blanches des papiers que les Français avaient fait voler par les fenêtres, comme s'il avait neigé.

Du reste, il ne me montra pas trop les dents — pour une bonne raison peut-être — et il ne s'étendit pas trop sur les déprédations des Français, comblées d'ailleurs, pour la plus grande partie, par les restitutions qu'a opérées depuis le ministère des affaires étrangères, où avaient été déposées les principales collections diplomatiques qu'on avait enlevées.

J'avoue que je me faisais une toute autre idée des archives de Simancas, et que je m'attendais à voir un dépôt bien plus considérable et bien plus riche. Rien d'antérieur à la fin du xv^e siècle, quatre ou cinq liasses au plus : ceci s'explique, car Simancas ne renferme que les archives de la Couronne, à partir de la réunion de la Castille à l'Aragon; les papiers des royaumes précédents sont restés dans les capitales, et ceux des églises et des monastères, dans les établissements religieux. Mais à dater du xv^e siècle, pour le xvi^e surtout, les fonds sont vraiment très importants. Les procès de l'Inquisition d'Espagne, des Iles Baléares, du Mexique, sont tous réunis dans une salle qu'ils remplissent en entier. La correspondance de Philippe II occupe aussi une pièce spéciale. On m'a montré, entre autres curiosités, un registre des comptes de Gonzalve de Cordoue, avec sa signature à chaque page, et un volume qui contient l'état de toutes les dépenses occasionnées par la conquête de Grenade en 1492. Tout cela dort tranquillement, sans qu'on y songe. Il n'y a personne en Espagne qui ait eu la pensée de publier des documents aussi précieux. Il est vrai que, si pour les indigènes les communications ne sont pas plus faciles que pour les étrangers, je comprends bien qu'un travail de longue haleine soit impossible à entreprendre. J'arrivais là avec une lettre d'un sénateur et je pensais que devant ce *Sésame* toutes les portes s'ouvriraient; mais, au premier mot d'explication sur le but de mon voyage, le *senhor* Gonzalez me dit que sans *orden real*, autrement dit sans autorisation du ministère des travaux publics, dont dépendent les archives, je ne pouvais prendre aucune note, ni même voir les papiers. Tout ce qui m'était permis, c'était de visiter les salles, sous la conduite du garçon de bureau, faveur du reste générale pour tout le monde. Enfin, après force pourparlers, je fus autorisé à examiner l'écriture et les cotes de quelques pièces, que je voulais voir pour m'assurer si les papiers diplomatiques découverts à Agen, par Croset, provenaient de Simancas. Je suis à peu près sûr aujourd'hui qu'ils ont une autre provenance, et qu'ils ont dû être rapportés de Belgique. D'ailleurs pas de catalogue, un simple répertoire d'une ligne par article, indiquant en bloc la nature des pièces de chaque liasse. Et quelles liasses! De petites monta-

gnes de papier, attachées, d'après le système barbare des anciens notaires, au moyen d'une ficelle qui traverse toute la pile, par un trou pratiqué au beau milieu du texte. Ces blocs sont superposés les uns sur les autres, sans cartons, sans chemises même, sur des tablettes en pierre disposées le long des murs. Il n'y a d'exception à la règle que pour quelques titres plus précieux, comme les bulles des papes, les traités de paix, les contrats de mariage et les testaments des rois, qui sont placés dans de jolies caisses en bois, peintes aux armes d'Espagne, et enfouies, toutes ouvertes du reste, dans les niches d'une petite tourelle. Tout accuse là l'enfance de l'art paléographique. Une autre raison qui rend plus difficile encore l'accès des archives de Simancas, c'est le manque de ressources du lieu, pauvre petit village, sale et en ruines, où il n'est possible qu'à un Espagnol de coucher et de manger. Il est vrai qu'il leur faut si peu pour vivre ! J'en ai eu là un exemple que je n'oublierai pas. En rentrant à l'infâme auberge où on avait dételé les mules, je vis arriver un beau colporteur, — peut-être même était-ce un négociant plus sérieux, — en veste courte, avec pots de fleurs brodés dans le dos, culottes, guêtres à demi-ouvertes sur le jarret, chemise brodée d'une blancheur et d'une tenue irréprochable, sombrero à pompon, enfin dans le costume du cru le plus élégant. Il entra là comme chez lui, sans parler à personne, plaça ses mules à l'écurie et revint s'asseoir sur le pas de la porte, où il se mit en devoir de déjeuner. De son havre-sac-manteau-couverture (car le même morceau de laine remplit ces trois destinations), il tira un morceau de beau pain blanc qui fut bientôt avalé et suivi d'une longue lampée de vin pompée à une petite outre taillée dans la peau d'un jeune bouc, dont une des pattes servait de biberon. Après cela, une cigarette. Puis l'homme fouille de nouveau dans sa besace, et, avec toute la délicatesse possible, il en retire un pied de laitue qu'il humecte d'eau, pour tout assaisonnement, et qu'il avale feuille par feuille, avec toute la lenteur que doit apporter à un pareil régal un véritable gourmet. Après ce premier pied, un second, puis un troisième, toujours à la même sauce, une vraie orgie de salade. Je le laissai au milieu de son festin, mais s'il a été malade, il ne faudra pas en accuser le veau. Du reste, aux Huelgos, dont je vais vous parler, près de Burgos, j'ai vu faire la même débauche à un monsieur en redingote et en chapeau à haute forme qui, pendant un quart d'heure, a croqué des laitues sous mon nez, sous prétexte de me parler archéologie. Et en vérité, pour un Espagnol, il ne s'y entendait pas trop mal ; mais assez de légumes pour une fois. En route pour France !

Je voulais m'arrêter à Burgos pour voir la grande procession du *Corpus* de la Fête-Dieu, qui est une des plus grandes solennités espagnoles. La pluie, qui tomba à torrents toute la journée, empêcha la fête; je dus me contenter de voir le cardinal-archevêque, en tête de ses trente-quatre chanoines et de son personnel de sacristains, noirs, blancs, rouges, pourpres, rentrer processionnellement dans son palais, et, pour me dédommager, je résolus d'aller, le lendemain, voir la fête des Huelgos.

Le couvent des Huelgos, à un kilomètre de Burgos, est, pour l'Espagne, ce qu'était autrefois le couvent de Remiremont pour la France. On n'admet là que les filles des premières maisons espagnoles, qui, faute de dot, sont obligées de faire vœu de célibat. Elles y sont une dizaine, ayant, chacune, un appartement complet : chambre, salon, cuisine, etc., avec une femme de chambre et une cuisinière, et elles se visitent comme il leur plaît, ne vivant en communauté qu'au chœur, où elles se rendent deux fois par jour seulement. Mais, en revanche, elles sont très sévèrement cloîtrées, et les personnes des familles royales sont seules admises à pénétrer dans l'intérieur du couvent, par une porte qu'on doit démurer à chaque visite. Il n'y a que le jour de la fête du couvent, le lendemain de la Fête-Dieu, qu'on peut apercevoir les nobles nones à travers le grillage qui sépare leur chœur de l'église et qui est toujours protégé par un voile en temps ordinaire. Aussi ce jour-là vient-on de fort loin aux Huelgos pour profiter de cette bonne occasion. L'église était remplie, de dames surtout; on en avait casé partout, jusque sur le couronnement des stalles du chœur des prêtres, et pour arriver à ces sièges improvisés, il n'y avait pas d'autre accès que des échelles portatives que les badauds tenaient au pied. Pour monter, passe encore ! L'ascension était peu compromettante; mais, à la descente, que de dangers, que de catastrophes ! Je me rappelle surtout une robe qui s'est accrochée par derrière au plus haut échelon et qui ne s'est rabattue qu'au dernier ; malgré les murmures de l'église, j'ai entendu derrière les grilles une gamme de petits rires argentins, d'un son franc et jeune, qui prouvaient hautement en faveur de l'âge et de la gaité des pauvres recluses. Pendant que la messe se disait, toute la foule tournait le dos à l'autel pour apercevoir les religieuses au fond de leur chœur, qui occupe toute la nef de l'église. A chaque instant, un chapelain était obligé de commander une volte-face qui durait tout juste le temps qu'il mettait à regagner sa place. Naturellement, je faisais comme les Espagnols, et comme j'étais tout contre la grille, et que je suis resté là pendant toute la messe et toutes les

vêpres, j'ai pu examiner à loisir le costume des religieuses et les magnifiques tentures qui tapissent le chœur. Le costume est celui de l'ordre de Cîteaux, auquel appartient le couvent, blanc et noir, mais modifié d'une façon très élégante et toute espagnole. Si la robe est en laine blanche, le capuchon est d'une forme tout à fait coquette, ni trop étroit ni trop ample, dessinant mollement la tête et relevé sur les tempes, comme un bonnet de page du ^{xv}^e siècle ; puis, à la place du lourd manteau noir, une simple résille qui descend jusqu'au milieu de la jupe, et pas le moindre chapelet, pas la moindre corde, de vraies nones d'opéra-comique, presque toutes jeunes et plusieurs fort jolies. Quant aux tentures, dont j'ai vu de près quelques panneaux dans une chapelle dressée au-dehors pour les besoins de la procession, ce sont de merveilleux velours de Venise du ^{xvi}^e siècle, violets ou verts, brodés d'or ou d'argent, avec des personnages dont les figures sont dessinées sur des pièces de soie peintes et rapportées, et dont les vêtements sont figurés par des *sous-taches* de fils d'or. Il y a bien aussi dans ce chœur, qui est comme le pendant de l'ancien Saint-Denis, une série nombreuse de tombes royales, mais je n'ai pu qu'en discerner la forme sous les étoffes dont elles étaient recouvertes.

Après les offices de l'intérieur, viut la procession dans les rues du village. En tête marchaient, ou plutôt sautaient, une douzaine de gamins, vêtus comme de petits saltimbanques, avec des culottes bouffantes en indienne bleue sur des bas d'une blancheur contestable, deux écharpes en haillons, l'une jaune, l'autre rouge, croisées sur la poitrine, un mauvais feutre gris avec une sale plume, qui avait la prétention d'être blanche, tous jouant des castagnettes et dansant une espèce de branle, sous la conduite de trois arlequins majeurs, vêtus, comme ceux de la foire, de losanges verts, rouges et jaunes, avec le chapeau pyramidal, mais ayant, au lieu de battes, des martinets en queue de cheval, dont ils allaient frapper dans la foule le premier venu, homme ou femme, bourgeois ou paysan. Cette pantomime était destinée à rappeler les sauts de joie de David devant l'arche. Venaient ensuite, portées sur des civières recouvertes de velours rouge et faisant plier sous leur poids les épaules de quatre vigoureux gaillards, les statues des Saints, le roi saint Ferdinand, l'épée au poing, saint Benoît et saint Bernard, ces deux derniers avec une auréole de fer blanc découpée et plantée comme un parasol au-dessus de leur tête, au moyen d'un fil de fer enfoncé dans le crâne. La Vierge après, et entre elle et le *Corpus*, la masse des fonctionnaires de Burgos, civils et militaires, commissaires de guerre et gouverneur ou préfet, en tête, celui-ci

courbé sous le poids d'un immense drapeau *musulman* en velours, qu'il portait comme étant le plus haut dignitaire de la province. Cet étendard est celui qui fut pris à la bataille de Tolosa de las Navas, gagnée par le roi Alphonse sur les Maures, et où les chrétiens ne perdirent que vingt-cinq hommes, pour deux cent cinquante mille qu'ils en tuèrent aux musulmans. C'est du moins ce que raconte une longue légende placée dans l'église, au-dessous d'une fresque du *xvi^e* siècle, qui représente la bataille de Tolosa et où l'on voit, entre autres choses fort belles, un évêque à cheval frappant à tour de bras, dans la mêlée, avec sa crosse où sont embrochés déjà une douzaine de musulmans. Avec des gaillards semblables, on s'explique que tant de pauvres païens aient pu être occis, ce qui paraît, malgré tout, quelque peu invraisemblable. En l'honneur de sa victoire, le roi Alphonse fonda le couvent des Huelgos.

Le soir, je rentrai à Burgos, et je me trouvai aux prises, pour la dernière fois, avec cette terrible cuisine espagnole que je n'avais subie du reste aussi complètement qu'à la *fonda del Norte*, grâce aux renseignements de notre ami T. Combien la jeune hôtelière fait payer cher le français qu'elle est allée apprendre à Angoulême, et comme elle aurait mieux fait d'y apprendre la cuisine ! C'est la seule Espagnole désagréable que j'ai rencontrée ; elle fait vraiment bien peu d'honneur à l'éducation française. A deux heures de la nuit, je m'embarquais pour Bayonne, et je faisais route avec une famille de Parisiens qui avaient vu tout ce qu'il y avait à voir depuis la frontière jusqu'à Tolède, excepté Burgos, Avila, Valladolid, les synagogues et la mosquée de Tolède etc. etc. En revanche, le chef de la bande avait remarqué que les tambours de l'armée espagnole n'avaient pas la même forme que les nôtres, et qu'ils n'étaient pas aussi bien battus que ceux de la garde nationale de Paris, du temps du général Lobau. Il avait bien fait aussi des observations importantes sur les gardes montante et descendante, mais ce maudit sommeil qui m'a joué tant de vilains tours, est venu m'empêcher de saisir la fin de ces précieuses révélations.

A Bayonne, je trouvai, comme je vous l'ai écrit, deux de mes amis de la Creuse, et après avoir vu défiler la procession, nous allâmes à Biarritz, que vous connaissez et que je n'ai par conséquent pas besoin de vous vanter. Le lendemain, lundi, nous allions passer la journée à Saint-Sébastien, et après avoir visité le port, avec sa jolie ceinture de montagnes et de bois, les rues et les églises, après avoir

fait un excellent diner à la *fonda nueva* de Berosa, sur la promenade, hôtel où tout est suffisamment français, cuisine et langage, nous rentrions à Bayonne. Le mardi matin, arrivée à Pau, sans autre accident que la rencontre en wagon d'une tribu anglaise, composée de la mère, du fils et de la belle-fille qui, à peine en marche, tirèrent, qui, de leur poche, qui, de leur robe, qui, de leur manteau, trois affreux spécimens de la race canine, un bull, un loulou et un king-charles, sans compter sept serins qu'ils portaient ostensiblement. La veille, ils étaient partis de Pau pour aller faire promener leurs bêtes à Bayonne, et ici je les ai rencontrés déjà plusieurs fois en voiture, toujours avec tout leur petit monde. Quelle agréable société !

De Pau, je ne vous dirai qu'un mot : C'est une des villes anglaises où il y a le plus de Français, mais pas encore assez pour que le séjour en soit gai. Je m'y ennuierais fort, si je n'y travaillais pas autant. Pour comble de malheur, mon collègue, qui est un charmant garçon, habite la campagne, et je suis réduit pour toute ressource, pendant mes deux heures de récréation, à passer en revue cette monotone suite d'insulaires, tous longs, lourds, blonds uniformément et mal vêtus. Quelles pattes à côté des petits pieds et des petites mains d'Espagne ! c'est ce qui m'a le plus frappé dans nos aimables voisins.

Les documents qui sont ici ont tant d'intérêt que vraiment il serait utile d'en copier ou d'en analyser la plus grande partie et que mon travail de Pau serait plus profitable que ma besogne habituelle d'Agen. Renseignez-moi, je vous prie, mon cher ami, sur ce point délicat, et j'agirai suivant vos sages conseils.

Au revoir donc et à bientôt,

Tout à vous de cœur.

A. BOSVIEUX.

Wissembourg, juin 1867.

MON CHER AMI,

Soyez généreux pour des faiblesses que vous n'éprouvez pas, et surtout ne jugez pas de mon amitié par l'irrégularité de ma correspondance. A ce compte, je n'aimerais personne au monde, car ma négligence est universelle : elle s'étend à tout et à tous. Mais je proteste de toutes mes forces contre cette conclusion. On peut avoir l'esprit fort paresseux, et le souvenir très actif. C'est mon cas.

.....

J'ai couru deci-delà les Vosges alsaciennes ; j'ai visité pas mal de châteaux ruinés, très curieux comme pittoresque et comme archéologie, de vrais repaires de brigands, immenses enceintes fortifiées au sommet de montagnes inaccessibles, avec des postes avancées à l'entrée des vallées voisines, pour surveiller les passages et détrousser les voyageurs ; mais, aux sites près, qui sont généralement admirables, et à quelques détails de construction spéciaux à cette région, ces ruines ressemblent à toutes celles de même nature qui existent dans les autres parties de la France. Je vous fais donc grâce de leur description.

C'est dans une de ces excursions que j'ai trouvé le premier souvenir agenais dont je m'étais promis depuis longtemps de vous parler. A Schlestadt, la plus ancienne église de la ville, très curieux édifice roman du XI^e siècle, où les arcatures en ogive se mêlent déjà aux voûtes cintrées et dont le clocher est surmonté d'une flèche octogonale dessinée et décrite par M. Viollet-Leduc, au mot *Clocher* de son Dictionnaire ; cette église, dis-je, est dédiée à la grande sainte d'Agen, *sainte Foi*, qui donne son nom à une bonne portion de la population féminine de l'endroit. Mais, suivant l'usage allemand, le mot

roman ou français est remplacé par le vocable latin, en sorte que les filleules de sainte Foi s'appellent ici *Fides*, et elles sont nombreuses en Alsace, même en dehors de Schlestadt. L'église de de Schlestadt fut fondée vers 1099 par un seigneur du pays qui, revenant de la croisade, s'arrêta à Conques demi-mort, et, en souvenir des bons soins qu'il reçut du grand abbé Begon, fit construire à son retour la basilique qu'il dota et plaça sous la dépendance de l'abbaye de Conques. Si vous avez besoin d'un renseignement plus développé à ce sujet, vous n'avez qu'à parler : je vous transmettrai un extrait de l'histoire de Schlestadt. Du reste, dans le titre de fondation, il n'est pas autrement question de sainte Foi. C'est à l'abbé de Conques, plutôt qu'à la patronne de son monastère, qu'on rend hommage.

L'autre personnage agenais dont j'ai trouvé trace par ici est moins antique et moins légendaire que sainte Foi ; mais par cela même, et aussi parce qu'il se rattache de très près à votre diable de Monluc, il doit vous intéresser davantage. C'est à Landau, la principale place forte du Palatinat, sur la frontière de France, dans une misérable église du xvi^e siècle, moitié protestante, moitié catholique, que j'ai fait ma découverte : une épitaphe, malheureusement détériorée dans une des parties les plus importantes, et si mal éclairée que, sans l'obligeance du sacristain qui m'a tenu pendant une heure un cierge allumé sous le nez, je ne serais jamais parvenu à la déchiffrer. Comme je n'ai ici à ma disposition ni la généalogie du P. Anselme, ni aucun autre ouvrage capable de m'éclairer, je n'ai pu déterminer quel est le Monluc dont il est question, mais la chose vous sera facile à vous. Je vous laisse donc le soin de découvrir le mot de l'énigme.¹

La pierre sur laquelle est gravée l'épitaphe est d'un calcaire jaune et mesure environ soixante-dix centimètres en largeur, sur un mètre de hauteur. Elle est encastrée dans la muraille à cinquante centimè-

¹ Pas si facile que pensait notre regrettable ami. Il nous a été impossible, même en nous aidant de l'érudition spéciale, si solide et si étendue de M^{me} la comtesse de Raymond et de M. J. de Bourrousse de Laffore, de déterminer le degré de parenté de cet Etienne de Monluc avec le maréchal dont il porte le nom et les armes. Si on s'en rapporte aux documents connus et au testament de l'illustre homme de guerre, il n'était ni son fils ni son petit-fils.

Ab. M.

tres du sol environ. En voici le dessin. Tout cela n'est pas d'un grand intérêt; et si je vous le donne, c'est uniquement pour vous prouver, malgré les apparences contraires, que *nihil Agennnesis a me alienum puto*. Faites-moi la grâce d'en être persuadé.

DEO	SOLI
(4)	
MÆT ²	HONOR
HIC IACET STEPHANVS DE MONLVC //////////////// NOMM. MAGNI ILLIVS FRANCIAE MARESCALLS VTRAQVE (ROSEINS?)... FORTITER IN BELGIA CHRISTANA IMO ETĀ³ IN SVA SÆPIVS VICTOR PVGNAVERAT ////////// SED HEV ////////////////////////////////////// IN ZINTZEMENTSI⁴ PRÆLIO CONFOSSVS VVINERI BVS MVLTIS LANDAVIÆ⁵ PIE VT VIXERAT FORTI TER VT A MAIORIBVS DIDICERAT 23 ÆTATIS SVÆ AŌ, X IVLII ANNO 1574⁶ OCCVBVIT INGENTI DESIDERIO FRATRIS CHARISSIMI FRANCISCI DE MONLVC CVIVS CVRA HOC EPITAPHIVM EST IN SCRIPTVM VT MORTVVM FRATREM HONORE PROSEQVATVR QVEM VIVVM VEHEMENTER DELEXERAT.	

En dehors de mes promenades dans les Vosges, j'ai fait, ces jours derniers, un petit voyage en Allemagne, par Mayence, Francfort, Darmstadt, Heidelberg et Manheim. J'en suis revenu enchanté. Les bords du Rhin sont splendides, et les Prussiens, vus de près, moins

¹ Ici, au centre, dans une couronne de feuillage, l'écu écartelé : aux 1 et 4 de Monluc, au loup rampant; aux 2 et 3 de Montesquieu, à un besan.

² Manet. — ³ Ettam. — ⁴ Aujourd'hui Intzheim, village près de Landau. — ⁵ Landau.
— ⁶ Le 4 est barré et le 5 retourné à la mode allemande.

désagréables qu'on ne se le figure. Si ce n'étaient les jeunes gens des écoles, les philosophes, les savants et les journalistes du pays, qui crèvent de jalousie à l'endroit de l'influence intellectuelle de la France, rien ne serait plus facile que de vivre en paix avec ces braves Allemands, les gens les plus doux, les plus obligeants et les plus lents du monde, pourvu qu'on leur concède que Schiller est le plus grand poète tragique de l'univers, Goëthe, l'esprit le plus encyclopédique qui ait existé, et le Rhin, le plus merveilleux des fleuves de l'Europe. Sur ce dernier point, je serais assez disposé à croire qu'ils ont raison. Pour le demeurant, je proteste. Et d'ailleurs, lorsqu'on a vu, dix fois, vingt fois, cent fois, sur toutes les places publiques, dans tous les musées, dans toutes les auberges, Goëthe pinçant de la lyre avec des poses d'Antinoüs, et Schiller faisant tous ses efforts pour apercevoir le bout de son nez, sous prétexte de regarder l'étoile qu'on a posée au sommet de sa couronne, lorsqu'on a vu toutes ces mièvreries prétentieuses et d'autres plus regrettables encore, des femmes qui n'auraient qu'à demeurer telles que le bon Dieu les a faites pour être charmantes, se couper les cheveux à la grecque et s'atiffier comme des singes savants pour se donner des airs de Muses, de Corinnes etc., on se dit que l'Allemagne a beau être poétique, savante et philosophe, qu'il lui manque une qualité essentielle que rien ne remplace, celle qui fait la supériorité de la France, le goût.

Le goût, non-seulement en littérature, en peinture, mais encore dans les arts plus matériels — et cependant fort recommandables — du confortable et de la cuisine. Partout des hôtels magnifiques, des chambres tendues de tapis, très fraîches, très propres, avec des lits où il faut dormir sur tranche, des draps larges comme des écharpes, et un mouchoir pour tout linge de toilette; des salles à manger dorées sur toutes les coutures, avec des plafonds en caissons peints par les Brücker du pays, des légions de domestiques en habit noir, croyant parler toutes les langues de l'Europe, et sous cette pompe, sous tous ces décors, une cuisine du moyen-âge avec laquelle le puchero espagnol est seul digne d'être comparé: des canetons enfouis dans la marmelade de pomme, des rôtis de bœuf à la compôte de prunes aigres, des omelettes à la mélasse, pas une viande cuite à la broche. Et quel café ! Tout cela plus cher que dans les bons restaurants de Paris. Il ne faut pas moins que la beauté du pays, la commodité des voyages, l'obligeance des gens avec lesquels on a affaire, et surtout la richesse des musées qui existent dans toutes les villes, pour vous faire passer sur ces misères.

Je ne veux pas vous raconter toutes les belles choses que j'ai vues, en fait d'antiquités et de tableaux, vous réservant tout cela pour ces vacances. Mon itinéraire est déjà tracé, et, si le premier président ne contrarie pas mes projets, ce que j'espère, parti d'ici le trente août, je visiterai Mézières, Cologne, Aix-la-Chapelle, Liège, m'arrêterai quelques jours à Paris pour étudier les émaux de l'Exposition, et, après avoir donné deux ou trois semaines à ma famille, vous arriverai dans les premiers jours d'octobre. J'arrête donc mon bavardage. Ici je n'en finirais plus, et là-bas vous me fermerez la bouche, quand vous serez fatigué de m'entendre.

Adieu, vous n'avez pas un ami qui vous aime et qui vous soit dévoué plus que

A. BOSVIEUX.



NOTICE

SUR LA

VICOMTÉ DE BEZAUME, LE COMTÉ DE BENAUGES,

LES VICOMTÉS DE BRUILHOIS ET D'AUVILLARS,

ET LES PAYS DE VILLANDRAUT & DE CAYRAN.

(Suite et fin)

SECONDE PARTIE.

**VICOMTÉS DE BRUILHOIS ET D'AUVILLARS , ET PAYS
DE VILLANDRAUT ET DE CAYRAN.**

La géographie de l'ancien diocèse de Condom, est de nature à jeter beaucoup de lumière sur la composition des deux vicomtés et des deux pays qu'il me reste à étudier. C'est donc par là que je dois commencer cette seconde partie.

I

DIOCÈSE DE CONDOM.

On sait qu'il fut érigé en 1317, et qu'il comprenait les archidiaconés de Bruilhois (*Archidiaconatus Bruilhiensis*) et de Cayran (*Archidiaconatus Cayranensis*), dont il est question dès le XI^e siècle. En 1604, nous trouvons l'évêché de Condom divisé en quatre archiprêtres, qui étaient ceux de Condom, de Bruilhois, de Villandraut, et de Cayran. L'archidiaconé de Bruilhois englobait les trois premiers ; et celui de Cayran ne comprenait que l'archiprêtré de Cayran.

Voici maintenant tous les renseignements, par moi recueillis, sur le diocèse de Condom, et condensés en un pouillé factice, dont je dois signaler les sources : 1° *Pouillé du diocèse de Condom en 1604*, imprimé par M. Jules de Laffore, dans le tome VII, du *Recueil de la Société d'Agriculture d'Agen* ; 2° *Cartulaire du diocèse de Condom*, manuscrit du paléographe Larcher, conservé aux archives municipales de Condom ; 3° *Pouillé général des bénéfices de l'Archevêché de Bordeaux et diocèses suffragants*, Paris, 1648.

J'ai emprunté la toponymie latine aux documents ci-après : 1° *Extrait du Livre Blanc* (perdu) de l'évêché de Condom, publié dans le *Spicilege* de Dachéry, et daté de 1076. La toponymie de Dachéry laisse fort à désirer, et a été corrigée, au XVIII^e siècle, par Larcher et l'abbé de Laguttère, qui avaient à leur disposition le Livre Blanc. La date de 1076 renvoie donc au *Spicilege*. Lag. indique les corrections de Laguttère, et Larch. celles de Larcher. 2° Manuscrit déjà mentionné de Jean de Valier, contenant une toponymie à peu près contemporaine de 1309. Je l'indique simplement par un V. 3° *Cartulaire du diocèse de Condom* de Larcher. Il contient des éléments toponymiques non datés, et que je signale un L.

ARCHIPRÊTRE DE CONDOM. — Saint-Pierre de Condom, réservé à l'archiprêtre Majeur.

Sainte-Eulalie de Condom, et Annexes de Saint-Christophe de Sieurac, et de N.-D. de Cazaulon.

Goulard, saint protecteur saint Luperc. Patron, le prieur de l'hôpital de la Teste de Condom.

Laressingle, saint protecteur saint Nicolas.

Cassagne, saint prot. saint Dons.

Beaumont, *Alaudus de Bigomonte*, 1076 ; s. prot. saint Pierre. Annexes : Luzan, et Routgès.

Larroque-Fourcès, s. pr. s. Jean. An. Balrin.

Eux, s. p. s. Martin ; patr. l'évêque. An. Sarraulte.

Fourcès, *P. de Forsariis*, V., s. p. s. Laurent ; patr. le prieur de Rombœuf. An. Saint-Géraud d'Arrac, et N.-D. de Lartigue.

Laspeyres, *P. S. Petri de Laspeyras, circa Forses*, V. Plus tard s. p. sainte Quiterie. An. Saint-Martin de Lamyran, Saint-Jean de Capgrand, Heret.

Corneillan, s. p. s. Jean ; patr. l'év. An. Saint-Nicolas, Sainte-

Gemme, Saint-Laurent de Sessaups, Saint-Jean de Gaudun, Saint-Blaise de Tarsac.

Lusanet, s. p. N.-D. An. Saint-Pierre de Lusam (ou Lusem), Saint-Blaisè.

Podenas, s. p. s. Etienne.

Mézin, s. p. s. Jean; patr. l'abbé de Cluny, à raison du prieuré de Mézin.

Grazimis, *E. Sancti Petri de Grassimis*, V., s. p. s. Pierre.

Pujos, *Poiol*, 1076, s. p. s. Jean.

Artigues, s. p. s. Clair. An. Pouy-sur-l'Osse, Saint-Aumély.

Marcadis, *locus nomine Marchiro*, 1076; *Marcadis*, Larch.; *Marchari*, Lag.; s. p. s. Pierre.

Lasserre, *Serra*, 1076; s. p. s. Laurent. An. la Hitte.

Saint-Cirissi. An. Vialère.

Calignac, s. p. s. Etienne; patr. l'év.

Francescas, *Alaudus S^{te}-Mariæ de Franciscano*, 1076; s. p. N.-D.

Vicnau, *Ecclesia quæ dicitur Bignau*, 1076; *Vicnau*, Lag.; s. p. s. Pierre. An. Saint-Martin d'Ostelhes.

Ligardes, *P. de Ligardis*, L.; s. p. s. Hilaire. An. Saint-Martin de Teulé.

Lialores, s. p. N.-D.; patr. l'év. An. Sainte-Raffine.

Fieux, *E. sancti Petri de Feudis*, L.; s. p. s. Pierre; patr. l'év. An. Guarlies.

Montréal, s. p. N.-D.; patr. le commandeur ou précepteur de la préceptorie d'Argentens.

Gazaupouy, s. p. s. Martin; patr. le prieur de Saint-Giny, près Lectoure. An. Sainte-Christine d'Estrepouy.

Goubloez, s. p. s. Pierre; patr. le chapitre de Condom.

Belmont-lès-la-Roumieu.

Tercens, s. p. s. Etienne.

Castelnau des Loubères (en Fimarcon), *E. de Castronovo Lupe-riarum*, L., s. p. Sainte-Marie. An. Saint-Pierre de Pugens, Saint-Pierre d'Estrezens, Saint-Germain.

Caussens, s. p. s. Martin; patr. l'év. An. Saint-Laurent.

Moncrabeau, *E. Montis Crapelli*, L., s. p. sainte Madeleine. An. Saint-Jean d'Arnézan.

Canenx, *E. de Canis prope Montem Crapellum*, L., s. p. N.-D.; patr. l'abbé de la Grande-Sauve, dans le diocèse de Bordeaux. An. Saint-Jean d'Espiassac, Saint-Laurent de Sarrazan, N.-D. des Crimis.

Lanne-Vieille, s. p. N.-D.

La Plaigne, s. p. N.-D.

Aupens, s. p. s. Luperc; patr. le Grand-Pieur de Toulouse, ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Trignan, s. p. s. Barthélemy. An. Fousseries, Plavis.

Gardère, *Ecclesia sancti Severini de Garderas*, 1076. A l'abbaye de Condom; s. p. s. Martin, aux ^{xviii} et ^{xviii} siècles.

Saint-Orens-lez-Condom, s. p. s. Orens. An. Saint-Pierre de Bolin.

Cazaugrand, s. p. s. Jean; patr. l'év. An. S... de Comelyes, N.-D. de Sieuze, Saint-Jean de Teux.

Prieurés de l'archiprêtré de Condom. Sainte-Marie de Salles, ou Hôpital de Teste, près Condom. Patrons les consuls de Condom. — L'Hôpital de Saint-Jacques de la Bouquerie, autrement dit de Compostelle. Patrons les gardes de la confrérie de Saint-Jacques de la Bouquerie. — Hôpital Saint-Jean de Barlet ou Berenjon, fondé par Raymond Berenjon, en 1645. — Saint-André de Thones, juridiction de Calignac. — Saint-Martin de Marcadis. — Filartigue de Gerini, en l'église paroissiale de Calignac. — Pieuré régulier de N.-D. de Romboeuf, ordre de Saint-Benoît, fondée en 1062, par Bernard, baron de Fourcès. — Lagraulet, au diocèse de Toulouse, dépendant de l'évêché de Condom. — Pieuré régulier et conventuel de Saint-Jean de Mézin, ordre de Cluny. — Prieuré régulier de Grange, et conventuel de Sainte-Marie-Madeleine de Lanne (juridiction de Mézin), ordre de Prémontré, membre de l'abbaye de Saint-Jean de la Castelle, dans le diocèse d'Aire. — Mascalat. — Moulins.

ARCHIPRÊTRÉ DE BRUILHOIS. — Auvillars, s. p. s. Pierre; patr. l'év. An. Saint-Loup d'Alys.

Saint-Loup-lez-Auvillars, *E. Sancti Lupi*, L.; patr. le camérier de Moissac.

Rouillac, patr. le précepteur ou commandeur de Rouillac, ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

- Barbonvielle, s. p. sainte Quiterie ; patr. l'év.
Astaffort, s. p. s. Philippe.
Taillac, s. p. s. Jacques.
Parays s. p. s. Avit ; patr. le prieur de Layrac.
Pachas, s. p. s. Martin ; patr. le prieur de Layrac.
Cuq, s. p. s. Caprais. An. Andiran, Saint-Thomas de Brugailh,
Saint-Marcel de Fals.
Donzac, s. p. N.-D.
Dnnes, s. p. sainte Madeleine. An. Cluzet.
Double, s. p. s. Sixte. An. Sainte-Catherine.
Caudecoste, s. p. N.-D. et sainte Madeleine ; patr. le prieur de
Layrac. An. Saint-Nicolas.
Amans, s. p. N.-D. An Saint-Pierre de Goulens.
Moirax, s. p. sainte Marie ; patr. le prieur de Moirax.
Brimont, s. p. N.-D ; patr. le prieur de Moirax.
Dolmayrac, s. p. s. Urbain.
Sérignac, s. p. N.-D. ; patr. le prieur de Layrac.
Goulard, s. p. s. Orens ; patr. l'év.
Brax, s. p. s. Pierre ; patr. le chapitre collégial de Saint-Caprais
d'Agen. An. N.-D. de Monbusc.
Aurignac ou Roquefort, s. p. s. Pierre ; patr. le prieur de Saint-
Caprais d'Agen.
Sainte-Colombe. An. Saint-Martin de Mourrenx.
Pleychac, s. p. s. Vincent.
Aubiac, s. p. N.-D.
Estillac, s. p. s. Jean-Baptiste.
Villars, *P. de Villariis*, L. ; s. p. s. Hilaire.
Lomontjoie, s. p. s. Louis.
Beaulens, s. p. s. Pierre ou s. Martin ; patr. l'év. An. Saint-Eutrope
de Bax.
Daubèze, s. p. s. Hilaire.
Moncaut, s. p. s. Pardon ; patr. le prieur de Saint-Caprais d'Agen.
An. Saint-Martin d'Agusan.

Fontarrède, *E. de Fontanfreda*, L.; s. p. s. Etienne.

Le Saumont, s. p. s. Giny; patr. l'év.

Bonnefont, s. p. s. Amand.

Montagnac, *P. de Montanhaco*, V., s. p. N.-D.; patr. l'év.

Béquin, s. p. N.-D.; patr. l'év.

Marmont, *Marmont*, 1113, Dachery; s. p. s. Jean; patr. l'abbé et les moines de Bouillas, diocèse d'Auch.

Le Nomdieu.

Cazaux-lez-Laplume, s. p. s. Pierre.

Montesquieu, s. p. s. Félix; patr. l'év. An. Saint-Jean de Restaux, Saint-Léger.

Ségougnac, s. p. s. Martin.

Laplume, s. p. . Barthélemy.

Prieurés de l'archiprêtré de Bruilhois. — Saint-Urbain de Dolmayrac. — Aubiac. — Prieuré séculier de N.-D. de Boussères, près Laplume. — Saint-Germain, près Laplume. — Prieuré ou sacristie de Saint-Pierre de Cazaux, près Laplume, régulier de l'ordre de Cluny, fondé en 106. (?) — Cavatum de Scrini, en l'église de Sainte-Marie d'Auvillars. — Prieuré régulier de Saint-Pierre d'Auvillars. — Prieuré ou doyenné de Moirax, régulier de l'ordre de Cluny. — Sacristie de Sainte-Geneviève d'Astaffort. — Prieuré conventuel et régulier de Saint-Martin de Layrac, de l'ordre de Cluny. — Goulens. — Hôpital Sainte-Catherine, près Auvillars. — Saint-Loup.

ARCHIPRÊTRE DE VILLANDRAUT. -- Lavardac, *Lavarmac*, 1076; *Lavardac*, Lag.; s. p. sainte Marie; patr. l'abbé de Grandselve, diocèse de Montauban.

Vianne, s. p. N.-D.; patr. le prieur du lieu. An. Saint-Jean de Calenzun, Montgaillard, Saint-Pardoux.

Saintrailles, *E. de sancta Aralha*, V., s. p. s. Jean; patr. l'év. An. Ambruch, Caubeyres.

Pompiey, s. p. s. Pierre et s. Jean; patr. l'év. An. N.-D. de Depmas.

Lisse, *Ecclesia sancti Marini de Lira*, 1194 Dachery; *de Lisa*, Larch.; s. p. s. Barthélemy et s. Sever. An. Saint Laurent de Réaup.

Andiran, *locus nomine Andirano*, 1076. s. p. sainte Marie; patr. l'év. An. Saint-Orens de Mazeret.

Le Fréchou, s. p. s. Christophe. An. Saint-Martin.

Lauseignan. An. Estussan.

Teux ou Teil, s. p. s. Jean ou s. Martin ; patr. le prieur du lieu.

Asquets, s. p. s. Jean.

Cabuyos ou Durance, s. p. s. Etienne. An. la Grange de Durance.

Puyos, s. p. sainte Marthe ; patr. l'abbé de Saint-Jean de la Castelle, diocèse d'Aire. An. la Grange de Viane.

Nérac, *Nerag*, 1076, à l'abbaye de Condom ; s. p. s. Nicolas.

Brazalem.

Aubéas, s. p. sainte Quiterie ; patr. le prieur du lieu.

Espiens.

Limon, s. p. s. Raphaël et sainte Marie-Madeleine. An. Saint-Par-doux, juridiction de Lavardac.

Feugarolles, s. p. s. Cirissi ; patr. les religieuses du couvent du Paravis.

Bruch, s. p. s. Amand. An. N.-D. de Molas, Saint-Martin de Lousset.

Saint-Laurent, près le Port-Sainte-Marie.

Saint-Lau d'Argentens ; patr. le commandeur d'Argentens, ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Saint-Pé de Ternex, s. p. N.-D.

Puyforteguilhe.

Bedeychan, *E. de Bedeicano, de Badaichano*, V., s. p. s. Côme. An. Saint-Jean de Bordes.

Prieurés de l'archiprêtré de Villandraut. — Saint-Martial, près Nérac. — Sainte-Catherine d'Albret, près Andiran. — Grange de Sainte-Marthe de Pujos, près Vianne ; patr. l'abbé de Saint-Jean de la Castelle, diocèse d'Aire. — Prieuré régulier et conventuel de Sainte-Claire de Nérac. — Nérac. — Sainte-Radegonde, près Nérac. — Prieuré régulier et conventuel du Paravis, ordre de Fonvetraut (femmes). — Prieuré de Saint-Germain, près Lavardac.

ARCHIPRÊTRE DE CAYRAN, Le Mas-d'Agenais, s. p. s. Vincent. An. Lagruère.

Villeton, s. p. s. Christophe ; patr. l'év.

Monheurt, s. p. sainte Marie.

Razimet, *E. de Razimeto*, L.; s. p. s. Jean ; patr. l'év.

Puch de Gontaud, *E. de Podio Gontaldi*, L. s. p. s. Pierre. An. Lompian, Viguès.

Damazan, s. p. N. D.; patr. l'év.

Saint-Léon, près Damazan ; patr. le commandeur de Saint-Léon. An. Saint-Jean de Moulères.

Leiques, s. p. s. Martin ; patr. l'év.

Buzet, *Buzel*, 1076 ; s. p. N.-D.; patr. le prieur de Buzet.

Saint-Pierre de Buzet (Grange de), patr. l'abbé de Saint-Jean de la Castelle, diocèse d'Aire. An. Sainte-Marie de Fontelare ; même patron.

Saint-Légier, *E. sancti Leodarii*, V.

Calonges.

Villefranche de Cayran, *E. de Villafranca*, L.; s. p. s. Sevin (?) ; patr. l'év.

Moncassin, s. p. s. Laurent. An. Gourbian.

Sainte-Gemme.

Pompogne, *E. de Sancta Pompinha*, L.; s. p. sainte Pomponie.

Houeillès, s. p. N.-D. An. Saint-Pierre d'Esquey.

Couthures.

Targues, s. p. s. Cirissi.

Pindères, s. p. s. Pierre.

Carbran.

Sauméjan, s. p. s. Laurent. An. Saint-Martin de Jaultan.

Anzex, s. p. sainte Christine ; patr. l'év. An. N.-D. de Balirac, dans la juridiction de Villefranche de Cayran.

Allons, dans la juridiction de Casteljaloux, s. p. s. Christophe. An. Saint-Jean de Goutz.

Beiries, s. p. N.-D. An. Saint-Amand de Lupiac. A la présentation du commandeur d'Argentens.

Cabades, s. p. s. Pierre. An. Saint-Etienne de Crespian, dans la juridiction de Villefranche de Cayran.

Monluc, s. p. s. Jean ; patr. l'év. An. Saint-Léger.

Saint-Julian.

La Bastide de Castel-Amouroux, s. p. N.-D. An. Lusignan.

Grezet.

La Breze, s. p. s. Paul. An. Saint-Jouyn de la Gruelle.

Mirannes, s. p. s. Martin ; patr. l'év. An. N.-D. de Couthures, dans la juridiction du Sendat.

Sainte-Marie. An. Saint-Sauveur.

Fourques, s. p. N.-D.; patr. l'év. An. Saint-Vincent de Coussan ou Coursan.

Lomon, s. p. s. Pierre. An. N.-D. de Lussac, juridiction de Villefranche de Cayran.

Escoubet, s. p. s. Hilaire. An. Saint-Pierre de Damazan, la Madeleine près Damazan.

Notre-Dame des Prés. An. Saint-Pierre de Leyritz, Saint-Pierre de Martalhac, Saint-Martin de Guirguit.

***Prieurés de l'archiprêtré de Cayran.* — Prieuré régulier de Notre-Dame de Buzet, ordre de Saint-Benoît, avec ses membres Saint-Félix d'Aiguillon, et Saint-Jean de Villeneuve. — Prieuré régulier de Notre-Dame ou Saint-Saturni de Monheurt, ordre de Saint-Benoît. — Prieuré régulier de Saint-Vincent de Coursan, sur le Port de Marmande, ordre de Cluny. — Prieuré séculier de Prades, dans la juridiction de Damazan. — Sainte-Marie d'Arez, près Damazan. — Saint-Laurent, près Buzet. — Prieuré séculier de Saint-Vincent du Mas-d'Agenais.**

La pouillé de 1604, signale en outre le diocèse de Condom comme possédant 376 chapellenies, dont 225 pour l'archiprêtré de Condom, 52 pour celui de Bruilhois, 54 pour celui de Villandraut, et 45 pour celui de Cayran.

II

VICOMTÉ DE BRUILHOIS.

Pierre II, vicomte de Gabardan ou Gabarret, après son père Pierre II (mort en 1097), avait épousé Guiscard, fille de Gaston IV, vicomte de Béarn, et sœur de Centulle V, à qui elle succéda. Ainsi se trouva réalisée l'union des vicomtés de Béarn et de Gabardan.

Oïhénart ¹ considère le Bruilhois comme une dépendance du Gabardan, et fait remonter à la même époque la réunion de la première de ces vicomtés, patrimoine des vicomtes de Béarn. Cette hypothèse peut être combattue de plusieurs façons.

Et d'abord, il suffit de jeter les yeux sur une carte du Sud-Ouest de la France pour se convaincre que le Gabardan et le Bruilhois n'étaient pas contigus. Ce n'est pas tout. Marca, ² et après lui d'autres historiens, considèrent comme prouvé que le Bruilhois appartenait à la maison de Béarn dès 1062, c'est-à-dire bien avant que le Gabardan eût la même destinée. Il affirment, en effet, que dès 1062, Centulle IV, vicomte de Béarn, aurait donné le Bruilhois à Hunald, son frère puîné, qui se fit moine à l'abbaye de Moissac. Le Bruilhois serait alors revenu à ses premiers maîtres. ³ Quoi qu'il en soit, ce pays était tenu par les vicomtes de Béarn en hommage des évêques d'Agen, sans que l'on sache rien sur les causes et les origines de cette suzeraineté, qui passa aux évêques de Condom en 1317, ainsi qu'il appert de quelques actes d'hommage.

Ce fut sous Gaston VI de Béarn, que le prieuré de Playssac près La plume, fut fondé en 1193. Nous trouvons, en 1207, un hommage du vicomte de Béarn à l'église d'Agen, pour la vicomté de Bruilhois.

¹ *Not. utr. Vasc.* 484.

² *Hist de Béarn*, t. IV, c. 15; SAINT-AMANS, *Hist. anc. et mod. du départ. de Lot-et-Garonne*, I, 67; SAMAZEUILH, *Hist de l'Agenais*, I, 151.

³ L'affirmation de Marca, suivi par Saint-Amans et Samazeuilh, n'a point rallié tout le monde, et particulièrement M. Jules de Laffore. Ce ne fut pas Hunald, dit M de Laffore, mais son frère Hugues qui reçut la vicomté de Bruilhois. Hunald n'avait que certaines terres dans ce pays, où il paraît avoir joui d'une grande autorité au point de vue ecclésiastique. Hunald serait le frère utérin de Centulle IV. Leur mère, qui ne possédait aucun fief connu, fut mariée à deux vicomtes, dont l'un, père de Hunald, avait la vicomté de Bruilhois. Hugues et sa mère Adalaïs sont nommés dans un acte de 1064, portant donation de Layrac et autres terres, en faveur de l'abbaye de Cluny. « Ego Hugo vicecomes Bruliensis et mater mea domina Adalaïs... donamus Deo et S. Petro Cluniensi... unam ecclesiam in villa Alairacus, duas in villa Casales, *Gal. Christ*, II, 903. » Arnaud Guillaume de Moirax (*de Moiriaco*), était fils d'Arnaud I^{er}, vicomte de Lomagne. Il paraît avoir été, de son chef, vicomte de Bruilhois, vers le milieu du x^e siècle. Jules de LAFFORE, *Notice généalogique* (inédite); MOULLIÉ, *le Doyenné de Moirax au XI^e siècle*, dans la *Revue de l'Agenais*, de 1875, p. 516 et s.

Durant la croisade albigeoise, Gaston VI prit parti pour le comte de Toulouse. Quand Simon assiégeait Biron, Gaston vint solliciter de lui la restitution du Bruilhois, dont les croisés s'étaient emparés. Montfort ne l'ayant pas rendu, Gaston recourut à la protection de Pierre, roi d'Aragon, dont il était vassal pour deux fiefs situés dans son royaume. Pierre écrivit au pape Innocent III (*Epist.* 213. l. 15), lequel adressa à Montfort une lettre demeurée sans effet, puisque le chef des croisés avait encore le Bruilhois, lors du concile de Lavaur (1213), où le roi d'Aragon tenta vainement de faire rendre justice à son protégé. L'année précédente, Montfort avait donné rendez-vous à Gaston dans la ville d'Agen, pour y traiter la question ; mais le vicomte de Béarn ne vint pas.¹

Le Bruilhois retourna pourtant à la maison de Béarn, ainsi qu'il appert notamment d'un hommage de 1237, fait à l'évêque d'Agen. Durant les années 1267 et 1268, Géraud, comte d'Armagnac, avait ravagé le Condomois et pillé la ville de Condom. Les malheureux habitants portèrent plainte à Alphonse IX, frère de saint Louis, comte de Poitiers, et seigneur d'Agenais, en sa qualité de mari de Jeanne, fille et héritière de Raymond VII, comte de Toulouse. Alphonse se plaignit à Géraud, qui ne s'en émut pas autrement. Par représailles, les gens du Condomois entrèrent en Armagnac, où ils firent de grands ravages. L'homme d'Alphonse IX, Sicard d'Alaman, se transporta dans le pays. Dans son *Histoire de Béarn*, Pierre de Marca accuse Sicard d'avoir envenimé la querelle au lieu de l'apaiser. La paix finit pourtant par renaitre, et les limites du Bruilhois furent fixées par des commissaires.

On trouve dans le tome I^{er} du recueil de Rymer, un acte de 1269, où il est dit que l'évêque d'Agen reçut alors (en sa qualité de seigneur de Bruilhois), l'hommage de Henri, fils aîné de Richard d'Angleterre, roi des Romains et de sa femme Constance : *ab illustri viro Henr. illustrissimi regis Alamanix primogenito pro se et domina Constantia uxore sua, et una lancea de acapto, pro toto territorio Brulhien, quod tenet a nobis*. Constance est assurément l'aînée des trois filles de Gaston VII, vicomte de Béarn. Elle avait alors le Bruilhois. Plus tard elle devint vicomtesse de Marsan, en vertu de ses droits héréditaires.

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, III, 229.

En 1285, Constance, alors unie à Edouard, fils du roi d'Angleterre, pria Jean Gerlandi, évêque d'Agen, de venir la joindre à Bazas, afin d'y recevoir son hommage comme vicomtesse de Bruilhois. Le 27 novembre, le prélat se rendit à Bazas, où Constance lui jura fidélité à genoux, et sur les saints Evangiles.

Dans un hommage de 1286 fait par Bernard, fils de Raymond, prieur du Mas, oncle et tuteur de Gautier du Fossat, au roi d'Angleterre, duc de Guienne et comte d'Agenais, on lit : *excepto quod tenet a domino Gastone de Brulhesio*. Il s'agit de Gaston VII, dont la fille Marthe apporta, en 1270, le Bruilhois à son mari Géraud, comte d'Armagnac.

Durant l'année 1308, le pape Clément V, se rendant à Toulouse, passa par Agen. Il y avait alors gage de duel entre les comtes de Foix et d'Armagnac, qui se disputaient les vicomtés de Gabardan et de Bruilhois. Ce différend attira aussi à Toulouse le roi de France, qui prit pour lui la décision de l'affaire.

L'érection du diocèse de Condom, en 1317, eut pour effet d'enlever la suzeraineté du Bruilhois aux évêques d'Agen, et de la faire passer à ceux de Condom, dans le diocèse desquels se trouvait cette vicomté.

L'an 1348, Jean, comte de Pardiac et vicomte de Bruilhois et de Fezensaguet, accorda des Coutumes aux habitants de Montesquieu. Jean V, comte d'Armagnac, vendit le Bruilhois, sous pacte de rachat, à Pothon de Xaintrailles, moyennant 10,000 écus d'or, en 1452 ou 1455. Pothon fit donation de cette terre au profit de sa femme, Catherine Brachet de Vendôme. Après la mort du donateur, sa veuve épousa Jean d'Estuer ou de Stuer, sire de la Barde, vicomte de Ribérac et premier baron de la Marche. Jean et sa femme revendirent le Bruilhois aux vicomtes de Rochechouart, le 27 juillet 1470. Henri d'Albret, roi de Navarre, racheta le Bruilhois, en cédant aux Rochechouart d'autres terres sises dans le Périgord. Il semblerait résulter d'autres documents, que le rachat dont s'agit aurait été fait par Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et qu'elle aurait obtenu le Bruilhois contre la châtellenie d'Aix sur la Vienne, en Limousin.

Au moyen-âge, et avant l'érection du Parlement de Toulouse, les appels des justices de Bruilhois furent successivement portés dans deux ou trois villes, et notamment à Agen. Le Bruilhois fut compris dans le ressort du Parlement de Toulouse. Après la mort de Jean V, comte

d'Armagnac, et la ruine de sa maison (1473), le roi décida que toutes les terres de ce seigneur situées en Gascogne, relèveraient, par appel, du sénéchal d'Armagnac. Cette prescription ne pouvait concerner le Bruilhois, aliéné par Jean V en 1452 ou 1455. Le roi François I^{er} ayant donné à la reine de Navarre, sa sœur, l'ancien patrimoine des Armagnacs, cette libéralité fut la cause et l'origine de la lutte relative aux appels des justices du Bruilhois. Nous savons qu'en 1365, les appels de ces justices étaient portés à Laplume, capitale de la vicomté. Après la donation de François I^{er}, ils furent, d'habitude, portés à Toulouse, ainsi qu'il appert, notamment, d'un arrêt de 1515, rendu par le Parlement de cette ville, sur une sentence intéressant Godailh, seigneur de Brimont en Bruilhois. Jusqu'en 1774, et suivant les préférences des notaires, ces officiers constatent, dans leurs actes, que le Bruilhois est compris dans le ressort du Parlement de Toulouse, ou fait partie de la sénéchaussée d'Armagnac. Durant la même période, on porte tantôt devant cette sénéchaussée, tantôt devant le Parlement de Toulouse, les appels des justices du Bruilhois. Une série d'actes authentiques (provisions de juges, d'huissiers, prestations de serment, etc.), allant de 1527 à 1537, constate néanmoins que, durant tout cet intervalle, le Bruilhois était généralement considéré comme une dépendance de la sénéchaussée de Lectoure. Il est également prouvé que, durant la même période, on porta devant ladite sénéchaussée les appels des justices suivantes : Bastide d'Aubiac, Layrac, baronnie de Moncaut, bastide de Caudecoste, le Pergain, Montesquieu, Taillac, Montagnac, Sérillac, Sainte-Colombe, le Nomdieu, Moncaup, le Sau-mont, Daubèze, Fals, Estillac, le Buscon, Brax, Roquefort, Beaulens, Taillac, Cuq, Goulard, marquisat de Lamontjoie. La chose me semble peu explicable pour Lamontjoie, qui était dans le Condomois propre et dans la sénéchaussée de Condom, et non dans la vicomté de Bruilhois. Peut-être en était-il de même de Daubèze.

Des documents de diverses époques, mais tous antérieurs au xvii^e siècle, constatent l'existence de plusieurs autres juridictions, qui avaient fini par disparaître. C'étaient : Saint-Martin d'Aucenat, Aute-rive, Béquin, Bonnefont, Bruch, Castrafons, Escalup, Goulens, Lartigue, Manlèche, Maripuey, Montastruc, Mouliès ou Molas.

En 1774, les officiers du sénéchal d'Armagnac, séant à Lectoure, réclament exclusivement l'appel de toutes les sentences des juridictions du Bruilhois. Refus des juges de la vicomté, suivi d'un procès au Parlement de Toulouse. La contestation se prolongea jusqu'en

1782, époque où un arrêt décida que désormais les appels des sentences rendues par le bailli de Bruilhois, séant à Laplume, seront portés devant le Parlement de Toulouse. A partir de 1782, le bailli de Laplume jugea donc, en appel, toutes les causes civiles et criminelles du Bruilhois, déjà portées en première instance devant les juges inférieurs de cette circonscription. Dans les affaires capitales, ce magistrat statuait avec l'assistance obligatoire de deux avocats. Le personnel total du siège de Laplume se composait d'un juge, un lieutenant de juge, un procureur juridictionnel et un substitut.

Il existe, pour la vicomté de Bruilhois, une délimitation du 7 juin 1365, qui circonscrit ce pays entre la petite rivière de l'Auvignon,¹ la Garonne, la petite rivière de l'Auroue,² la rivière du Gers, le ruisseau de *Nequapornio*, et celui d'*Ambrona*. Voici le passage significatif. *Inter rivum vocatum l'Auvinhon et inter fluvium vocatum Garona, et inter rivum vocatum Lauroa, et inter flumen Cercii, et inter rivum de Nequapornio, et inter rivum vocatum de Ambrona, et usque ad medietatem dictorum fluviorum, quæ omnia recognovit... fuisse intra limites seu volas vicecomitatus Brulhesii.*³ A cette époque, les appels des justices du Bruilhois étaient portés devant le bailli de Laplume. *Quod primæ appellationes veniant et debent venire ad locum Plumæ, coram bajulo dicti vicecomitis.* Une autre délimitation, aussi datée de 1365, donne pour bornes au Bruilhois la Garonne, la petite rivière de l'Auvignon, en remontant, d'aval en amont, jusqu'au ruisseau de l'*Ambrona*, dont la limite suit le cours, pour se confondre ensuite avec le ruisseau de *Torneto*, jusqu'à la rivière du Gers. La limite remonte alors le cours du Gers jusqu'au ruisseau de *Nequapornio* et jusqu'à la rivière de l'Auroue, et de l'Auroue à la Garonne. *Quos limites dixerunt esse tales: videlicet a medio fluminis Garonæ ad medium rivum vocatum l'Auvinhon, et ascendendo per dictum rivum de l'Auvinhon usque ad medium rivi vocati de l'Ambrona, et a dicto rivo de l'Ambrona usque ad medium rivi vocati de Torneto, et a dicto rivo de Torneto usque ad medium fluminis Cercii usque ad medium rivi vocati de Negrapornio (sic) et usque ad rivum de l'Auroa, et a dicto rivo usque ad Garonam.*⁴

¹ Affluent de la Garonne (rive gauche), où il tombe presque en face du Port-Sainte-Marie. — ² Affluent de la Garonne (rive gauche), où il tombe près de Saint-Nicolas.

³ Arch. dép. des Basses-Pyrénées. E. 283.

⁴ Arch. dép. des Basses-Pyrénées. E. 285.

Voilà tous les renseignements que je tenais à fournir sur le Bruilhois, avant de fournir, par ordre alphabétique, les notices relatives aux hautes-justices qui composaient cette vicomté.

AMPELLE, haute-justice en 1611, Arch. dép. du Tarn-et-Garonne, C. Fonds des Trésoriers de France (à classer).

AUBIAC, *Albiacum*, 1298, Coutumes de Lamontjoie.¹ Aubiac avait une Coutume (perdue), rédigée en roman, et datée du 18 octobre 1252. Un article de cette coutume prouve que les appels des justices du Bruilhois allaient alors à Laplume.

AUCENAT (Saint-Martin d'), *parochia beati Martini d'Aucenat* 1365, Arch. des Basses-Pyr., E. 283. Cette terre appartenait alors à Gaillard de la Mote, seigneur de Bruch et de Clermont-Dessus.

AUTERIVE, *juridictio de Altarippa*, 1365, Arch. des Bas.-Pyr., E. 285. Cette terre fut alors restituée, avec d'autres, par Jean II, comte d'Armagnac et vicomte de Bruilhois, à son vassal Gaillard de la Mote.

BAX, *Bads.*, *juridictio de Badis*, 1298, Cout. de Lamontj. Le 29 mai 1469, Jean V, comte d'Armagnac et vicomte de Bruilhois, donna à Pierre de l'Isle, seigneur de Saint-Aignan, *castrum et heremum de Batz in Brulhetio*.

BEAULENS, *Beaulenz*, 1298, Cout. de Lam. Baronnie en 1553.

BÉQUIN, *juridictio loci de Bequino*, 1365, Arch. des Bas.-Pyr., E. 283. Cette terre appartenait alors à Gaillard de la Mote.

BONNEFONT, *Bonus fons*, 1298, Cout. de Lam.

BRAX, haute-justice en 1540, Arch. dép. du Tarn-et-Garonne, C. Fonds des Trésoriers de France (à classer).

BRIMONT, *Bremont*, 1298, Cout. de Lamontjoie.

BRUCH, *parochia beati Amancii de Brugio*, 1365, Arch. dép. des Bas.-Pyr., E. 283. Cette terre appartenait alors à Gaillard de la Mote.

BUSCON (Le), haute just., en 1468, Arch. dép. de Tarn-et-Gar. C. Fonds des Trésor. de Fr. (à classer).

¹ Publiées par CROZET, dans la *Revue historique de droit français et étranger*, 1860.

CASTRAFONS, *Castrafons*, 1298, Cout. de Lam. Je n'ai pu identifier ce lieu.

GAUDECOSTE, *Cauda Costa*, 1259, Cout. de Layrac. *Calida-Costa*, 1340, Arch. des B.-Pyr., E. 149. Cette terre était tenue en paréage entre le roi, le prieur de Layrac, et l'abbé de Figeac.

CUQ, aliéné par Jean d'Albret, roi de Navarre, au profit de Pierre de Secondat. En vertu de cette aliénation, Secondat jouit des seigneuries de Roquefort, Sérignac, Montesquieu, Ségougnac, Playssac, Goulard, Cuq, jusqu'en 1559. Il eut alors, avec les États du pays, des démêlés trop longs pour être racontés ici. Néanmoins, les terres ci-dessus ne rentrèrent pas dans le domaine des vicomtes de Bruilhois.

DONZAC, h. just. en 1611, Arch. départ. de T.-et-G. C. Fonds des Trés, de Fr. (à classer).

ESCALUP, *Escalupt*, 1298, Cout. de Lam.

ESTILLAC. Dès le XIII^e siècle, *Fortius de Talhac de Monte Esquivo*, donna spontanément à l'évêque d'Agen la huitième partie des dîmes d'Estillac. *Castel d'Estilhac*, 1292. Baronnie au XVIII^e siècle.

FALS. Le 22 septembre 1464, le château de Fals, *vulgariter dictum lo loc de Fals*, fut aliéné par Jean V, comte d'Armagnac et vicomte de Bruilhois, au profit du seigneur de Pins (*de Pinibus*), contre une rente de dix écus d'or à prendre sur la terre de Layrac. Le seigneur n'obtint alors que la moyenne et basse justice jusqu'à soixante sols de Morlâas, *usque ad summam sexaginta salidorum morlanorum*. Arch. des B.-Pyr. E. 283. Fals était devenu une haute just. avant 1540. Arch. dép. de T.-et-G. Fonds des Trés. de Fr. (à classer).

GOULARD, *Castrum de Gualardo prope Nomendei*, 1298, Cout. de Lam. Aliéné par Jean d'Albret, roi de Navarre, au profit de Pierre de Secondat, Arch. dép. des B.-P. E. 283. Cette terre est parfois qualifiée de baronnie aux XVII^e et XVIII^e siècles.

GOULENS, *Golenxs*, 1259, Cout. de Layrac; *locus de Gualenx*, 1298. Cout. de Lam.

LAPLUME, *la Pluma*, 1252, Cout. d'Aubiac. Ce document prouve qu'alors les appels des hautes justices du Bruilhois étaient portés devant le bailli de Laplume. J'ai déjà cité un texte prouvant qu'il en était de même en 1365. La justice particulière de Laplume appartenait au Roi, comme ayant-droit des vicomtes de Bruilhois.

LARTIGUE, *Lartigua*, 1298, Cout. de Lam.

LAYRAC, *villa de Alayracus*, 1064, Gal. Christ. II, 903. Dans la ville et Dex, la haute-just. appartenait au prieur de Layrac; et hors *Dex*, elle était en paréage entre ledit prieur et le Roi. Layrac avait des coutumes en roman, formulées en 1259, sous forme de sentence arbitrale, et publiées par le regretté A. Moullié, dans le Recueil des travaux de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen* de 1861. Le prieuré de Layrac ne parait avoir été originairement qu'une dépendance de celui de Moirax.

MANLÈCHE, *Malhays*, 1298, Cout. de Lam.

MARIPUEY, *parochia beatæ Mariæ de Maripuey*, 1365, Arch. dép. des B.-P. E. 283. Cette terre appartenait alors à Gaillard de la Mote

MOIRAX. Le prieuré de Moirax, *de Moiriaco*, docum. du milieu du x^e siècle, cartul. inédit de Cluny, cité par Moullié, *Revue de l'Agenais* de 1875. p. 515, fut fondé en 1049. La haute-justice du lieu appartenait au prieur et au couvent de Moirax, ordre de Saint-Benoit, congrégation de Cluny.

MOLAS, *parochia beatæ Mariæ de Molas*, 1365, Arch. dép. des B.-P. E. 283. Cette terre appartenait alors à Gaillard de la Mote.

MONCAUP, *Mons Calbus*, 1298, Cout. de Lam. Baronnie dès 1518.

MONTAGNAC, *Montaignacum*, 1298. Cout. de Lam. Baronnie dès le x^{vii}^e siècle. Il existe, m'a-t-on dit, aux Archives municipales de Montagnac, la mention d'une Coutume de cette localité. Baronnie au x^{viii}^e siècle.

MONTASTRUC, *juridictio de Monteastruco*, 1298, Cout. de Lam.

MONTESQUIEU. On trouve, au xiii^e siècle, un *Fortius de Talhac de Monte Esquivo*, qui donne spontanément à l'évêque d'Agen la huitième partie des dîmes de la paroisse d'Estillac. Les Coutumes de Montesquieu, dont j'ai parlé plus haut, et qui datent de 1348, sont en latin. Il en a été donné une édition, d'après un manuscrit très fautif, appartenant à M. Jules de Laffore. La haute et moyenne justice de Montesquieu, appartenant d'abord aux vicomtes de Bruilhois, passa ensuite à Pierre de Secondat, en vertu de l'aliénation de Jean d'Albret, roi de Navarre. Les consuls du lieu exerçaient la justice avec le bailli vicomtal et puis seigneurial, mais sans recevoir aucun émolument. Baronnie aux x^{vii}^e et x^{viii}^e siècles.

NOMDIEU (Le), *Nomen-Dei*, 1298, Cout. de Lam. Cette terre avait pour seigneur le commandeur de Malte du lieu.

PERGAIN (Le), *Peyroganh*, 1298, Cout. de Lam.

PLAYSSAC, *Pletssagh*, 1298, Cout. de Lam. Aliéné par Jean d'Albret, roi de Navarre, au profit de Pierre de Secondat, Arch. dép. des B.-P. E. 283.

PLAISANCE, haute just. dès 1540, Arch. dép. de T.-et-G. C. Fonds des Trés. de Fr. (à classer).

ROQUEFORT, *locus de Rupeforti*, 1418, Arc. dép. de T.-et-G. C. Fonds des Trés. de Fr. (à classer). Aliéné par Jean d'Albret, roi de Navarre, en faveur de Pierre de Secondat, Arc. dép. des B.-P. E. 283. Erigé en baronnie en 1606.

SAINTE-COLOMBE. Guillaume, fondateur du monastère de Moirax, était seigneur de Sainte-Colombe en 1079. *Sancta Columba*, 1418, Arc. dép. de T.-et-G. C. Fonds des Trés. de Fr. (à classer). Cette seigneurie avait des Coutumes concédées en 1268, et dont il n'existe plus qu'une mention. Marquisat en 1789.

SAINT-VINCENT, *Sanctus Vincentius*, 1298, Cout. de Lam.

SAUMONT (Le), *Saumo*, 1259, Cout. de Layrac. Vicomté au ^{xviii}e siècle. Comté en 1789.

SÉGOUNAC, aliéné en 1562, par Jean d'Albret, roi de Navarre, au profit de Pierre de Secondat. Arch. des B.-P. E. 283. Baronnie aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles.

SERIGNAC, bastide fondée en 1273, par Gaston VI, vicomte de Béarn et de Bruilhois, et par Gailhard, abbé de Figeac. *Juridictio de Serinhaco*, 1365, Arc. des B.-P. E. 283. Baronnie aux ^{xviii}e et ^{xviii}e siècles. Les Coutumes de Sérignac, octroyées par Gaston VI, en 1273, sont en gascon. Il en existe un exemplaire dans les papiers d'Amédée Moulié, mort conseiller à la Cour d'appel d'Agen. Sérignac fut une des terres cédées par Jean d'Albret, roi de Navarre, à Pierre de Secondat.

TAILLAC ET LESPIASSE, au ^{xiii}e siècle, *Fortius de Talhac de Monte Esquivo*, donna spontanément à l'évêque d'Agen le huitième des dîmes de la paroisse d'Estilac. La haute-just. de Taillac et Lespiasse appartenait au Roi, comme ayant-droit des vicomtes de Bruilhois.

Certains chroniqueurs placent à tort Lamontjoie dans le Bruilhois. Cette localité était comprise dans le Condomois proprement dit. Les délimitations du Bruilhois, en 1365, ne permettent aucun doute à ce sujet. Néanmoins, je dois parler ici de Lamontjoie, dont la fondation

date de 1298, ainsi qu'il couste d'un acte rédigé en latin et publié par feu Crozet, dans la *Revue historique de droit français et étranger* de 1860. C'est une Coutume, dont la première partie nous apprend qu'à la date ci-dessus, le pays où devait bientôt s'élever Lamontjoie était couvert de bois où se réfugiaient les voleurs. Ces prétendus voleurs n'étaient peut-être que les soldats du roi d'Angleterre, qui disputait alors l'Agenais au roi de France, et qui occupait notamment une partie du Bruilhois, dépendance de l'Agenais. Quoi qu'il en soit, le sénéchal d'Agenais pour le roi de France, voulant probablement assurer un centre commun d'administration et de justice aux possessions de son maître dans le Bruilhois, fonda au lieu de *la Planha* la bastide de Lamontjoie, *la Monjoya sancti Ludovici*. Était compris dans la juridiction particulière de Lamontjoie, tout le territoire circonscrit par les juridictions de Daubèze, Montastruc, Pouy-Carregelard ou Pouy-Roquelaure, Ligardes, Bax, Baulens, Laplume. Relevaient alors par voie d'appel, *ratione ressorti*, du siège de Lamontjoie, toute la partie de la juridiction d'Astaffort sise sur la rive gauche du Gers, *totus honor de Astaforti citra rivum Gercii versus Lamontjoyam*; les lieux de Goulens, du Pergain, de Manlèche, de Saint-Mézard, de Berrac, de Saint-Martin de Gaoeyne, de Rignac, de Pouy-Carregelard ou Pouy-Roquelaure, de Ligardes, de Francescas, de Goulard, de Montastruc, d'Escalup, de Baulens, de Bonnefont, du Nomdieu, de Plaichac, de Brimont, de Lartigue, de Saint-Vincent, de *Castrafons*, d'Aubiac, de Moncaup, de Montagnac, et du Saumont. *Loca Gualenæ, Peyroganh, Malhays, Sanctus Medardus, Frinhanc, podium Carrejelardi, Ligarde, Francescas, Bads, Guolard, Daubeza, Montastrucus, Escalupt, Bonus fons, Nomen Dei, Pleissagh, Bremont, Lartiga, Sanctus Vincentius, Castrafons, Albiacum, Mons Calbus, Ursus Mons*. On voit, par cette énumération, qu'indépendamment de plusieurs justices du Bruilhois, Lamontjoie avait alors dans son ressort d'appel des terres comprises dans le Condomois proprement dit. L'organisation de 1298 ne dura guère; et nous voyons, dès le commencement du xiv^e siècle, Lamontjoie redevenue une simple justice du premier degré, comprise dans l'Agenais de la rive gauche de la Garonne. La terre de Lamontjoie passa des rois d'Angleterre à ceux de France, en attendant d'être engagée au duc d'Aiguillon, en 1642. Lamontjoie est parfois qualifiée de marquisat, au xviii^e siècle. Cela tient à ce que les marquis de Marins, château bâti sur le territoire de Lamontjoie, réclamaient quelques droits à la justice de ce siège.

On me permettra de terminer cette notice sur le Bruilhois, par un

aperçu du régime municipal. Chaque communauté avait sa jurade. Les jurats étaient pris parmi les notables, proposés par les consuls. Ceux-ci étaient élus (à vie) par l'assemblée des jurats.

La communauté de Laplume comprenait les treize paroisses suivantes : Saint-Pierre de Cazaux, Saint-Martin d'Aguzan, Saint-Germain, Plaichac, Saint-Jean de Lagarde et Saint-Cernin de Laprade, Fontarrède, Caubiet, Notre-Dame de Boussières, Saint-Hilaire de Villars (Saint Lary), Saint-Vincent, Pachas, Marmont, Brimont. Il y avait, à Laplume, quatre consuls nommés tous les ans. Avant l'expiration de leur mandat, ils proposaient deux jurats pour chaque place consulaire; et la jurade optait, pour chaque place, à la pluralité des voix, sur chaque candidat proposé. Les personnes aptes à devenir consuls, l'étaient, tout au plus, chaque cinq ans. Elles ne pouvaient obtenir le troisième rang qu'après avoir occupé le quatrième, et ainsi de suite.

Le Saumont n'avait que deux consuls; et il en était généralement de même pour les autres communautés de petite importance.¹

III

VICOMTÉ D'AUVILLARS.

Cette vicomté était comprise dans l'archiprêtré de Bruilhois, dont on connaît la composition; mais elle se trouvait en dehors de la vicomté du même nom. La chose est clairement prouvée par les délimitations de la vicomté de Bruilhois en 1365. On sait que ces deux documents donnent pour limite à ce dernier fief, du côté du levant, la petite rivière de l'Auroue.

Auvillars passa de bonne heure, mais à une époque indéterminée, aux vicomtes de Lomagne, dont on peut voir la série dans la *Notitia utriusque Vasconiae* d'Oihénart. A cette série, il convient d'ajouter entre Vivien et Odon, un vicomte dont Oihénart ne parle pas, et qui

¹ Jules de LAFFORE, *Etudes histor. sur le xve siècle*, dans le recueil des *Travaux de la Société d'Agriculture d'Agen*, VI. J'ai aussi fait plus d'un emprunt au même auteur, *Rapport sur l'excursion du Congrès archéologique aux ruines de Bapteste*, dans les travaux du Congrès archéologique (1874). Ce recueil contient une étude de M. THOLIN, *Bastides du département de Lot-et-Garonne*.

se nommait Saxet. Il résulte, en effet, d'un cartulaire des archives de l'abbaye de Moissac, que, dans la première moitié du ^{xii}^e siècle, Saxet octroya des Coutumes à Auvillars.¹ Il est extrêmement probable que le titre de vicomte, possédé par le suzerain de Lomagne, s'étendit à Auvillars, quand ces grands feudataires en furent devenus les maîtres, Voilà, sans doute, comment ils prirent le titre de vicomtes de Lomagne et d'Auvillars.

Voici ce qu'il convient de savoir sur les Coutumes d'Auvillars. Ces Coutumes, « de même que celles de Moissac et de bien d'autres lieux, existaient avant d'avoir été rédigées de manière à former une sorte de code. De plus, comme le démontrent l'acte de confirmation de 1279 et celui de 1387, certaines de ces Coutumes avaient été concédées successivement, et pour ainsi dire article par article ; ce qui explique parfaitement pourquoi plusieurs dispositions, se rapportant au même objet, ne sont pas rapprochées les unes des autres, et ce qui permet de supposer que, sous l'administration des prud'hommes, il était tenu un registre spécial sur lequel étaient inscrits tous les privilèges, à mesure qu'ils étaient accordés par le seigneur.² »

Dans le principe, les Coutumes d'Auvillars étaient en latin, ainsi que le prouve un titre authentique. Les Coutumes dont M. Lagrèze-Fossat a publié le *vidimus* furent rédigées en roman par Pierre de Cabiran, notaire à Lectoure, en 1265, avec l'autorisation du vicomte Arnaud-Othon. Dans la suite, elles furent confirmées et ratifiées par les successeurs d'Arnaud-Othon, notamment en 1279, 1289, 1304, 1387 et 1515.³

Voici les formes anciennes du nom d'Auvillars : *Villa Altivillaris*, document du ^{xii}^e siècle, dans lequel est mentionné le vicomte Saxet.⁴ *Probi homines Altivillaris et Leomanie*, 1204.⁵ Le même document porte *ad Altamvillam*. Dans sa chronique des abbés de Moissac (1^{re} v^o c. 2), Aymery de Peyrac désigne Auvillars de la même façon, et dit, à propos de l'abbé Asquelinus : *Acquisivit ecclesiam Sancti Lupi, prope Altamvillam*. Les documents gascons portent généralement *Hautvillar*.

¹ LAGRÈZE-FOSSAT, *La Ville, les Vicomtes et les Coutumes d'Auvillars*, 26 et 358.

² *Id. Ibid.* 37.

³ *Id. Ibid.* 38-39.

⁴ *Id. Ibid.* 238. — ⁵ *Hist. gén. de Lang.* XX, C. 67.

Quoique appartenant aux vicomtes de Lomagne, Auvillars ne fut jamais distrait du diocèse de Condom, et demeura longtemps compris dans l'Agenais, au point de vue judiciaire. J'ai, en effet, sous les yeux un document de 1305, transcrit sur la copie de la collection Bréquigny. Dans cet acte, Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, organise la justice dans tout le duché d'Aquitaine. Il y a une ordonnance spéciale pour chaque sénéchaussée. Voici la traduction des passages importants de l'ordonnance relative à l'Agenais :

« Il y aura un sénéchal pour régir la terre d'Agenais, la bastide de Castelsagrat, celle de Montjoye, et toutes nos terres du diocèse d'Auch. Un juge, adjoint à ce sénéchal, devra tenir ses assises dans les lieux accoutumés, de mois en mois, et de façon à ce qu'il y ait douze assises par an dans chaque localité.

« Il y aura un juge ordinaire pour la portion de l'Agenais située Outre-Garonne. Ce juge tiendra ses assises, de trois en trois semaines, dans les lieux ci-après, savoir : Agen, Puymirol, Tournon, Penne, Monflanquin, Monclar, Sainte-Foi, Miramont, Valence. Dans ce dernier lieu, viendront ceux de Dunes, d'Auvillars et de Donzac. Le juge siégera aussi à Castelsagrat, et là viendront ceux de la bastide de Montjoye.

« Il y aura, en deçà de la Garonne, et pour les diocèses de Lectoure et d'Auch, un juge qui tiendra ses assises dans les lieux ci-après, savoir : Montréal, Mézin, la bastide de Bologne, Damazan, Vicnau, Lectoure, Saint-Clar, le Sempuy, Fleurance.¹ »

Valence est sur la rive droite de la Garonne, et c'était là que le juge statuait sur les procès des gens de Dunes, de Donzac et d'Auvillars,

¹ Quod sit unus senescallus ad regendum terras Agenesii cum bastida Castri Sacraei et Montis Gaudii, necnon et terras in dioc. Ausc. et cum eo unus iudex, et teneantur assisiae suae in locis assuetis de mense in mensem, ita quod quolibet loco teneantur duodecim assisiae per annum. -- Item ordinatum est quod sit unus iudex ordinarius ultra Garumnam versus partes Agen. qui teneat assisias suas de tribus septimanis in tres septimanas in locis suscriptis, videlicet apud Agen, Grande Castrum, Turon. Penne, Montem Flanquini, Montem Clarum, Sanctam Fidem, Myremond, Valenc. et ibi veniant illi de Dunis, de Donzaco et de Altovillari. - Item ordinatum est quod sit unus iudex citra Garumnam in Agen. et dioc. Lector. et Ausc. et teneat assisias suas in locis suscriptis, videlicet apud Montem Regalem, Medicinum, bastidam Bononiae vel Correbani, Damazanum vel Frankvillam, Vicnau, Lectoriam, Sanctum Clarum, summum Podium et Flor.

localités de la rive gauche. Dès 1280, Dunes formait une seigneurie particulière, dont la moitié appartenait alors à Jourdain V, seigneur de l'Isle-Jourdain.¹

La vicomté d'Auvillars finit par échapper à la juridiction du sénéchal d'Agenais et Condomois, et fut rattachée par les comtes d'Armagnac, vicomtes de Lomagne et d'Auvillars, à la sénéchaussée de Lectoure.

D'après Lagrèze-Fossat, la vicomté d'Auvillars s'étendait sur les deux rives de la Garonne. Sur la rive gauche, ces limites formaient une ligne qui, partant des bords du fleuve, en aval de la ville, remontait le ruisseau de la Vyssoca, coupait l'Arax en un certain point, touchait au pont de la Corneille, sur le ruisseau de ce nom, et aux églises de Gresas, Pidéra et Pausafont, aboutissait au ruisseau de l'Ayroux ou de Cande, se dirigeait vers le Pin, et se prolongeait, de ce dernier lieu, en passant par les dépressions (*nauses*), de Pechdavy et de la Bernade, jusqu'à la Garonne, presque en face de Malause. La ligne qui limitait ce territoire sur la rive droite du fleuve, partait de l'embouchure de la Saudège, petit ruisseau qui, sur ce point, séparait alors l'Agenais du Quercy, et qui sépare aujourd'hui les communes de Malause et de Pommevic, remontait ce petit cours d'eau jusqu'au pont supérieur, probablement celui de la voie romaine de Toulouse à Agen, se dirigeait de là vers l'Ouest, côtoyait, à Pommevic, le ruisseau appelé le Braguel, touchait à une source désignée sous le nom de Barrifontaine, peut-être une des fontaines de Valence-d'Agen, touchait aussi à la fontaine de Roja ou de Rouch, lieu dit au-dessous de Valence, entre la route impériale et le canal latéral, en amont du point de croisement de ces deux voies de communication, en passant par la fontaine de Grazet, dont nous ignorons la position, aboutissait à la Garonne, en amont de Golfech.²

¹ SAINT-AMANS, *Hist. anc. et mod. du dép. de Lot-et-Gar.* t. 1. 167.

² LAGRÈZE-FOSSAT, *la Ville, les Vicomtes et la Coutume d'Auvillars*, 18. Cette délimitation est empruntée à l'art. 172 de la Coutume d'Auvillars, dont je transcris le texte d'après le même ouvrage, p. 215-16. — « Es costuma en ladicha villa d'Haut-villar que ly dectz de ladicha villa sestendon et son entro al pont de la Cornelha et entro al riu de Vyssoca, ayssi com lo dich riu devala entro Garona, et del dich pont de la Cornelha entro al riu d'Arrach, et del riu d'Arrach entro la gleysa de Gresan, et de ladicha gleysa entro la gleysa de Pidéra, et de ladicha gleysa directament entro

Voici quelle était, en 1683, la composition de la juridiction d'Auvillars (justice royale) : Saint-Pierre d'Auvillars, Saint-Pierre des Ponts (Candes), Espalais (devenu justice seigneuriale), Saint-Loup, Saint-Martial, Saint-Cirice, Grézas, Saint-Jean de Casterus, et une partie de Notre-Dame des Arènes, de Montbrison, et de Saint-Nicolas (de la Balerne).¹

IV

PAYS DE VILLANDRAUT.

Villandraut était, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, le nom d'un archiprêtre du diocèse de Condom, dont j'ai déjà fourni la composition détaillée. On ne trouve alors aucune paroisse ni annexe du nom de Villandraut. Cette particularité permettrait déjà de supposer qu'à une époque indéterminée, il existait dans l'Agenais primitif, et plus tard dans le Condomois, un pays de Villandraut, comme il y avait un archiprêtre du même nom. La chose est d'ailleurs prouvée directement par un extrait du Livre Blanc de l'Eglise de Condom. Cet extrait, daté de 1076, se trouve dans le *Spicilège* de Dachery. Le Livre Blanc a disparu lors de la Révolution ; mais l'extrait 1076 énumère quantité

la gleysa de Pausafont, et de ladita gleysa de Pausafont entro al riu de l'Airra, et del dich riu directament entro al Pin de Caumont et entro la nausa de Pechdavy et entro la nausa de la Bernada, et de la nausa de la Bernada entro jus Garona. Et ly dectz de la villa duron doutra Garona, so es assaber del pont sobiran de Saudeja, directament entro al Braguel ques endesa Pomavic, et del dich Baraguel directament entro a la font de Barifontana et entro la font Aroja, et de la font Aroja entro a la font de Grazet, sus la riba de Garona. »

J'emprunte trois notes à Lagrèze-Fossat relatives à trois éléments toponymiques du texte ci-dessus. — *L'Airra* « Ce petit cours d'eau est aujourd'hui appelé l'Ayroux ou le ruisseau de Cande. » — *Saudeja* « Ce petit pont était très certainement situé en amont du premier moulin qu'on rencontre sur la Saudège en remontant son cours. Il fut supprimé au siècle dernier, lorsqu'on fit la route de Montauban à Agen, et remplacé par celui qu'on appelle encore, à Malausc et à Pommevic, le pont neuf. » — *Barifontana*. « Cette fontaine ne serait-elle par une de celles qui coulent au midi de Valence d'Agen, au pied du plateau sur lequel cette ville est assise ? Nous ne pouvons rien préciser à cet égard. »

¹ Dénombrement cité par M. MOULENCQ, *la Justice au ^{xviii}^e siècle, épisode de l'Histoire d'Auvillars*.

de terres ecclésiastiques, et notamment les possessions de l'abbaye de Condom. Voici trois passages significatifs.

1° *In Barandraldo Ecclesia Sancti Martini de Alanzed*. Dans son *Cartulaire du diocèse de Condom*, conservé aux archives municipales de Condom, le paléographe Larcher, qui avait utilisé le Livre Blanc, écrit *Barandalro* et *Alauzed* ;

2° *Locus qui dicitur Escoubed in Provincia (Barandaldi)* ;

3° *Ecclesia vocata Sanctus Johannes de Garda (in Barindraldo)*. C'était une possession de l'abbaye de Saint-Pierre de Condom.

On pourrait y ajouter un quatrième passage : *Villa Doaldo habet Ecclesiam Sancti Petri*, en corrigeant *Villa Droaldo*, terre que je n'ai pu retrouver d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence de trois formes latines incontestables : 1° *Barandraldo* (à l'ablatif) ; 2° *Provincia (Barandraldi)* ; 3° *Barindraldo* (à l'ablatif).

Si l'on veut bien se souvenir que dans le dialecte gascon *b = v*, et *r* médial = *l*, on est bien près de *Villandraut* ; car *aut* ou *aud* représente régulièrement *aldum*.

L'assimilation à peu près complète, sur le rapport de la prononciation et de l'écriture, entre l'archiprêtré de Villandraut, diocèse de Condom, et celle du bourg de Villandraud, compris dans le diocèse de Bordeaux, archiprêtré de Cernès, s'explique par une circonstance particulière. Ce bourg formait une seigneurie appartenant, au XIII^e siècle, à famille de Goth, et notamment à Béraud de Goth, père de Bertrand de Goth, qui fut pape de 1305 à 1314, sous le nom de Clément V. Cette particularité, fort connue en Gascogne, durant la période féodale et monarchique, est certes de nature à avoir produit l'identification presque complète de *Villandraut* et Villandraud¹

Rien n'empêche de supposer que le pays de Villandraut eut les mêmes limites que l'archiprêtré du même nom.

¹ Dans ses *Variétés bordelaises*, l'abbé BAUREIN dit que le bourg de Villandraud, diocèse de Bordeaux, fut fondé par un seigneur nommé Andrault. Quoi qu'il en soit, nous trouvons au XII^e siècle, dans le Bordelais, la famille noble d'Andron (*Gal. Chr.* II, 802), qui fournit à cette ville un archevêque et un maire en 1118. En 1130, l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux eut pour chef un membre de cette famille, à qui Gérard, archevêque de Bordeaux, donna l'église de Vensac, en Médoc

V

PAYS DE CAYRAN.

On écrivait aussi Queyran. Ce pays, considéré comme circonscription laïque, ne se trouve mentionné que dans un document de 1286-

(*Gal. Chr.* II 860.) On peut supposer, avec probabilité, que Villandraud passa de la famille d'Andraut à celle de Goth, qui transporta sa résidence d'Uzeste à Villandraud, après que Bertrand de Goth, fut devenu pape. Dans son *Dictionnaire géographique*, Corneille appelle Villandraut *Villandrandus*. Le *Gallia Christiana*, II, 829, écrit *Villandrado*, en parlant de Béraud, père du pape. Les vieux cartulaires portent *Vignandrandum* et quelquefois *Vinhandraldum*. Plusieurs bulles de Clément V sont datées ainsi : *Datum apud Vignandraldum*, et d'autres *Vinhandraldum diocesis Burdigal*. Le testament de Regine de Goth, nièce de Clément V, porte *Vinhandrando*. La Chronique Bazadaise appelle cette localité *Vignandrando*. Ce bourg avait une collégiale fondée par Clément V. La seigneurie de Villandraud passa par alliance des de Goth aux Durfort ; *lo loc de Bilandraus*, 1407. *Arch. hist. de la Gir.* VI, 1407. On trouve dans le même recueil, III, 447, une *Inquisition sur la sainte vie de saint P. Berland*, où Rodrigue de Villandandro est signalé comme suit : *quemdam cappitaneum Rodericum vocatum de Vinhandandro*. M. Jules Quicherat a donné une curieuse vie de ce personnage dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. I, deuxième série. On nous annonce comme très prochaine une édition fort augmentée de ce travail. Rodrigue de Villa-Andrando ou Villandrando était natif du village de ce nom, situé en Espagne, dans la province de Burgos. D. José Pellicer en fait mention dans son ouvrage intitulé : *Informe del origen, antigüedad, calidad y sucession de la excellentissima casa de Sarmiento de Villamayor*, in-4°, 1663. Ce chroniqueur a dit, et d'autres ont répété, que, vers 1200, Alonzo Lopez, apanagé de Villandandro, eut deux fils, dont le plus jeune nommé Andrès, s'étant trouvé fort pauvre, passa en France à la suite de Blanche de Castille, et se fixa en Guienne, où il acquit la seigneurie de Villandraud, qui passa, un demi-siècle après, dans la maison de Goth, par la fille ou la petite-fille dudit Andrès. Rodrigue de Villandandro, disait en parlant de Clément V : « Notre cousin le pape Clément. » M. Quicherat traite à bon droit « d'étranges... ces allégations déduites de la tradition espagnole, » que Pellicer ne se donne pas la peine de prouver, et qui sont d'ailleurs contredites par ce que nous savons authentiquement sur la famille d'Andro, et sur les véritables formes du nom de Villandraud en Bordelais. La *Lera*, où Rodrigue de Villandandro faillit périr, et que M. Quicherat ne retrouve pas, doit être la Leyre, qui vient des Landes et se déverse dans le bassin d'Arcachon. — Pour en finir avec les noms qui se rapprochent plus ou moins de celui de l'archiprêtre de Villandraut, je signalerai *ecclesiam Sancti Martini in Valle Andrald* (Bazadais), dépendance du couvent de la Réole, nommée dans les Coutumes de la Réole (977) O GAUBAN, *Hist. de la Réole*, 546.

1287, contenant les hommages faits au roi d'Angleterre, duc de Guienne, par ses vassaux de l'Agenais et du Condomois. Voici la traduction de tout ce qui concerne le Cayran.

« Fief que Garsie de Lascourreges (*de las Correias*) tient dudit (duc de Guienne), et tout ce qu'il a dans le Cayran (*in Cayrano*); et pour cela il doit faire serment de fidélité au seigneur d'Agenais (*domino de Agenesio*), » qui était le roi d'Angleterre.

« Item, Guillaume-Raymond Ferréol (*Ferrioli*), damoiseau, seigneur de Tonneins (*dominus de Thonenx*), avoue qu'il tient du seigneur roi le lieu de Villefranche (*locum de Villafranca*), avec ses appartenances et le Cayran (*et Cayranum*), pour lesquels il est tenu de faire hommage et serment de fidélité, et de fournir à l'armée un chevalier ou damoiseau. »

« Item, Arnaud de Salhinoce (*de Salhinoce*), chevalier, Arnaud de Sainte-Marse (*de Sancta-Marsa*), damoiseau, et Arnaud de Taris (*de Taris*), bourgeois de Caumont (*de Caumonte*), ont reconnu qu'ils tiennent du seigneur roi d'Angleterre tout ce qu'ils ont dans la paroisse de Sainte-Marse (*parrochia de Sancta-Marsa*), savoir : les terres, vignes, moulins (*molendina et molendaria*), sauf le fief de Lafitte (*feudo de Lafitta*), qu'ils affirment tenir du seigneur de Caumont (*domino de Cavomonte*), pour lesquels fiefs ils ont reconnu qu'ils doivent faire les devoirs ci-après, savoir : lorsque le seigneur d'Agenais (*dominus Agenesii*) entre pour la première fois (*de novo*) en Cayran, ils doivent chasser partout le pays (*per totam* (sic) *Cayranum*) avec leurs colons et à leurs propres frais, durant deux jours, pour le seigneur, auquel ils doivent porter leurs prises, en quelque lieu de l'Agenais que soit celui-ci. Mais si le seigneur d'Agenais veut qu'ils chassent plus longtemps, ce sera à ses frais.¹ »

¹ Feudum quod tenet Garsias de las Correias ab ipso et omne quod habet in Cayrano; et de hoc debet facere sacramentum fidelitatis domino de Agenesio.

Item, Guillelmus Ramundi Ferrioli, domicellus, dominus de Thonenx confitetur se tenere a domino rege locum de Villafranca cum suis pertinentiis et Cayranum; pro quibus tenetur facere homagium, et juramentum fidelitatis, et unum militem vel domicellum de exercite.

Item, Arnaldus de Salinchoce, miles, Arnaldus de Sancta-Marsa, domicellus, et Arnaldus de Taris, burgensis de Caumonte, recognoverunt se tenere a domino rege Angli quicquid habent in parrochia de Sancta-Marsa, scilicet : terras, vineas, molendina et molinaria, excepto feudo de Lafitta quod asserrunt se tenere a domino de Cavo-

En 1590, Villefranche de Cayran, et Villandraud (diocèse de Bordeaux), appartenaient au sire d'Albret, comme le prouve un hommage par lui fait au roi François I^{er}.¹

APPENDICE.

Il est rare que l'on imprime, sans se préparer des repentirs plus ou moins prochains. Ces remords, limités encore à la vicomté de Bezaume, commencent pour moi quand il n'est plus temps de modifier la première partie de mon travail. Voilà l'explication de cet *Appendice*.

Les conclusions par moi formulées relativement à la vicomté de Bezaume me semblent aussi justes que jamais, pour l'époque où je me suis placé ; mais j'ai eu tort de ne pas remonter plus haut, et j'en vais donner la preuve à mes dépens.

J'ai fourni, dans la présente *Notice*, la composition détaillée de la partie du diocèse de Bazas située sur la rive droite de la Garonne, et comprise entre les diocèses de Bordeaux et d'Agen, de façon à limiter partiellement ce dernier du côté de l'ouest. Cette portion du diocèse de Bazas est appelée par Oïhénart le pays de la Réole, *Regulensis pagus* ; mais il ne faut pas prendre ici *pagus* dans l'acception usitée durant la domination romaine. Voici la phrase tout entière d'Oïhénart. *Vicissim Gasconia Comitibus parebat REGULENSIS pagus, citra Garumnā in Aginnensi Comitatu constitutus.*² Le fondateur de l'histoire de la Gascogne, affirme donc que le pays de la Réole, tel que nous devons l'entendre, avait fait partie du comté d'Agenais, avant de passer dans la domination des ducs de Gascogne. Sans doute, Oïhénart n'en fournit aucune preuve, car il n'a pas toujours l'habitude de documenter. On verra tout à l'heure com-

monte ; pro quibus recognoverunt se debere facere de veria infra scripta ; scilicet quod quando dominus Agenesii intrat in Carrono de novo per totam Cayranum debent venari, cum suis partionariis, per duos dies ad expensas proprias et prædicta debent portare ubicumque sit in Agenesio. Verum tamen si dominus Agenesii vellet quod ipsi ulterius venarentur ipsi debent venari ad expensas domini de Agenesio. *Arch. hist. de la Gir.* I, 365-68.

¹ *Id.* III, 216.

² *Not., utr. Vasc.*, 444.

ment j'ai tâché de suppléer à cette lacune. En attendant, on ne saurait douter qu'un homme tel qu'Oïhénart, qui distingue toujours si soigneusement le probable du certain, ne fût parfaitement édifié sur la valeur et la portée de son affirmation.

Le géographe Danville,¹ parlant du rétablissement du monastère de la Réole par Guillaume Sanche, duc de Gascogne, et par son frère l'évêque Gombaud, semble croire que le territoire de ce couvent, situé, comme l'on sait, sur la rive droite de la Garonne, avait auparavant dépendu du comté d'Agenais.

A l'appui de l'affirmation d'Oïhénart et de l'hypothèse de Danville, on peut invoquer la colonne miliare découverte par Grivaud de la Vincelle.² Cette colonne, qui semble avoir été placée sur la route d'Agen, indique une distance de vingt-trois mille pas, soit environ dix lieues françaises.

Néanmoins, le démembrement de la portion du diocèse et comté d'Agen, représentée par la portion du diocèse de Bazas située sur la rive droite de la Garonne, remonterait plus haut que l'époque de Guillaume et de son frère Gombaud. Il est, en effet, certain qu'en 1004,³ c'est-à-dire vingt-six ans après la mort de Gombaud, la Réole dépendait du comté de Bordeaux, dont Bazas faisait alors partie. Dès lors, rien de plus naturel que de faire remonter le démembrement présumé au x^e siècle, époque où les comtes de Bordeaux s'emparèrent du Bazadais,⁴ et purent aussi mettre la main sur toute la portion de l'Agenais située sur la rive droite de la Garonne, et qui désormais aurait été comprise dans le diocèse de Bazas.

« Voici, dit Saint-Amans, un fait qui peut prouver aussi l'ancienneté du démembrement dont il s'agit.

« Raymond-Bernard du Fossat, évêque d'Agen, revendiquait sur l'évêque de Bazas une portion de son diocèse qu'il prétendait avoir été envahie par les prédécesseurs de cet évêque. Selon la jurisprudence du temps, il se ligua avec les seigneurs de Caumont et de Cantiran ; puis ayant endossé la cuirasse, il marcha sur Bazas, petite

¹ *Notice de l'ancienne Gaule*, 278-79.

² *Recueil des Monuments*, II, 294, tab. XX, n° 5.

³ AIMON. *Vit. S. Abbonis*, C. VII.

⁴ MARCA, *Hist. de Béarn*, I. III, c. 8.

ville, et la brûla. L'évêque de Bazas, ne pouvant sans doute alors user de représailles, invoqua la ressource des faibles : il se plaignit. Le pape Innocent II, auquel il s'adressa, commit l'archevêque de Bordeaux et quelques autres prélats pour arbitrer ce différend, et rétablir, entre les évêques belligérants, les relations de bon voisinage. Un jugement intervint, qui recula, au préjudice de Raymond-Bernard, les limites du diocèse d'Agen jusqu'à Casteljalous, situé vers le lieu désigné par *Tres Arbores* dans la carte des Gaules. Ce jugement, qu'on pourrait qualifier peut-être d'*ab irato*, fut modifié ou rapporté dans la suite, puisqu'à l'époque de la révolution de 1793, Casteljalous était depuis longtemps du diocèse de Condom; mais on ne voit pas qu'il ait été alors question de la partie du territoire de *Squirs*, dans la sentence des commissaires du Pape. On peut donc présumer que le démembrement de ce territoire était alors déjà ratifié par des traités, peut-être, ou consacré par le temps. Au reste, il paraît incontestable que cette portion du Bazadais pouvait dépendre originairement de l'évêché d'Agen, et par conséquent du territoire des Nitiobriges, attendu que l'évêque de Bazas, frère de Sanche, duc de Gascogne, était aussi évêque d'Agen. De plus, il est certain que le territoire des Nitiobriges, sur la rive gauche de la Garonne, s'étendait à peu près jusqu'à la hauteur du monastère de *Squirs*. En voici la preuve :

• L'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger indiquent une voie romaine dirigée de Bordeaux à Agen, et qui côtoyait le territoire des Vasates, sur la rive gauche de la Garonne. La première station marquée sur cette route est *Sirione*, aujourd'hui le pont de *Siron* (Ciron),¹ dont la distance de Bordeaux est fixée dans l'itinéraire à 15 lieues gauloises. La seconde station est *Ussubium*, appelé *Vesubio* dans la table : c'est *Urs* ou *Ure*, jadis en Bazadais, aujourd'hui dans le département de la Gironde. L'itinéraire et la table marquent également 20 lieues gauloises de *Sirione* à *Ussubium*. A 20 lieues au-dessus d'*Ussubium*, était un lieu nommé *Fines*,² dépendant du territoire des *Nitiobriges*. La direction de la voie romaine tournait alors vers la Garonne qu'elle traversait; ensuite, continuant sur la rive droite de cette ri-

¹ *Mutatio Sirione*, Anton. Itin. Lieu que Walkenaer croit retrouver au pont et embouchure du Ciron (Gironde).

² *Fines*, La Marque, près Tonnneins, d'après Walckenaer. La commission topographique des Gaules penche en faveur d'Aiguillon, dans le même département.

vière, elle aboutissait à *Aginnum*, capitale des Nitiobriges, après avoir parcouru un espace porté, dans la table et dans l'itinéraire, à 15 lieues gauloises. Total : 70 ou 74 lieues gauloises, qui, réduites en lieues de France, n'en font que 35 ou 37, parce que la lieue gauloise n'était que de 1,500 pas.

« Comme il est visible, pour peu qu'on y fasse attention, que cette mesure est défectueuse, et qu'une partie des chiffres qui l'expriment ont éprouvé une altération semblable à celle qu'on observe dans beaucoup d'autres anciennes mesures itinéraires, nous sommes forcés de nous y arrêter un instant. Danville, frappé de la même inexactitude, s'y est également recueilli, avec l'intention d'y porter une correction nécessaire. — Je remarque, dit-il,¹ que si l'on se borne à une indication de quinze lieues gauloises, en partant d'Agen pour se rendre aux *Fines* de son territoire, on ne descend pas plus bas, eu égard au cours de la Garonne, que vers la hauteur de Tonneins, sans aller jusqu'au Mas-d'Agenais, nonobstant le surnom qui le distingue. Pour le renfermer et atteindre les limites du diocèse de Condom, qui a fait partie d'Agen, il faut substituer 20 au nombre qui paraît 15, etc. — L'observation du savant critique est juste ; mais son opinion sur la manière de corriger l'erreur constatée entre *Aginnum* et *Fines*, présente une difficulté. En effet, la substitution qu'il propose n'exprime pas encore la vraie distance de la capitale des Nitiobriges aux *Fines* de leur territoire, et l'erreur, quoique moindre à la vérité, ne serait point entièrement rectifiée. Il nous paraît tout simple d'attribuer la différence dont il s'agit à une transposition de chiffres opérée par les copistes, qui auront pris, par inadvertance et réciproquement, entre *Ussubium* et *Fines*, les chiffres qui devaient être placés entre *Fines* et *Aginnum*. Cette transposition semble d'ailleurs démontrée par la seule inspection de la table de Peutinger, où *Vesubio* est le double plus près de *Fines* que *Fines* ne l'est d'*Aginnum*, bien que ce dût être le contraire, selon les chiffres qui expriment les deux distances. Le seul renversement de ces chiffres suffirait donc pour expliquer la difficulté : il ne serait question que de substituer, dans la table et dans l'itinéraire, le nombre 24 au nombre 15, et *vice-versâ* ; en tenant compte alors des sinuosités de la route, on trouverait 24 lieues gauloises ou 12 lieues de France, entre Agen et le *Fines* des Nitiobriges, c'est-à-dire la véritable distance qui les sépare. Or, le nom générique

¹ Not. des Gaul. 366.

de *Fines* désignait, sur les anciennes voies romaines, les bornes des territoires; il est aisé de voir ici que celles de la cité des Nitiobriges, au lieu actuellement nommé *Figneis* ou mieux Higneis, selon la carte de Delille, parce que, dans l'idiome gascon, le *f* se remplace toujours par l'*h* aspirée. La position de ce lieu vers Caumont, dont le seigneur embrassa la cause armée de notre évêque, sa dénomination qui n'est presque point altérée, ne laissent aucun doute qu'il ne soit le *Fines* de l'itinéraire et de la table de Peutinger; ¹ d'autant que la distance, soit d'*Aginnum*, soit d'*Ussubium*, se trouve conforme à celle qui est portée dans la table et dans l'itinéraire, au moyen de la rectification proposée. C'était donc là, vers la hauteur de la Réole, quoique un peu plus haut sur la rive opposée, qu'existait la ligne de partage entre le territoire des Nitiobriges et celui des Vasates. Cette ligne, qu'il est facile de tracer sur les cartes de cette partie de la Guienne, se prolonge, dans la direction du village de Grignols, dans le département de la Gironde, jusqu'à l'extrême frontière de celui de Lot-et-Garonne, et sépare ensuite, du côté des Landes et de l'Armagnac, le diocèse de Bazas de celui de Condom, qui, compris dans celui d'Agen, formait la partie méridionale.² »

L'ensemble des arguments que je viens d'exposer ne permet guère de douter que le territoire des Vasates ait été moindre que le futur Bazadais, et ait été circonscrit, à l'aspect du levant, par le cours de la Garonne, dont la largeur et la profondeur sont déjà fort considérables dans tout le parcours qui distingue les deux portions du Bazadais. Durant l'antiquité et le moyen-âge anté-féodal, il n'y avait pas un pont sur cette partie du fleuve, et la batellerie était alors bien

¹ Dans la carte de Danville, *Fines* est placé trop près de la Garonne. Situé à trois lieues environ de ce fleuve, il doit en être plus éloigné qu'*Ussubium* ou *Vesubio*. Note de SAINT-AMANS.

² SAINT-AMANS, *Essais sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne*, 9-14. Quand Saint-Amans parle de son chef, il fait preuve généralement d'un esprit fort peu critique, et ne mérite guère de confiance. Mais il ne fait ici que suivre un raisonnement qu'il était incapable de produire par lui-même, et qu'il faut rapporter à deux historiens inédits de l'Agenais, Argenton et Labrunie. Le chanoine Argenton, dont Saint-Amans avait les manuscrits, était un esprit aussi patient que sagace. Il est fort à désirer que ses travaux soient acquis et publiés aux frais du département de Lot-et-Garonne. En attendant, nous avons la loyale et très estimable publication de M. Adolphe Magen, *Extraits des Essais historiques et critiques d'Argenton*, dans le tome VIII du *Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*.

peu de chose. Dans ces conditions, la Garonne formait un obstacle très puissant, qui ne permet guère de supposer que les Vasates aient occupé les deux rives ; et cette raison vient s'ajouter à celles que j'ai déjà produites.¹ Cet obstacle était au contraire beaucoup moindre dans le cours moyen et supérieur du fleuve, où nous trouvons les Nitiobriges et les Convenæ établis sur les deux rives.

Si l'on donne, pour limite, aux Vasates, du côté du levant, le cours de la Garonne, la portion du futur pays de Bazadais, située sur la rive droite, ne pouvait appartenir qu'aux Bituriges Vivisci ou aux Nitiobriges. Rien ne prouve qu'à l'aspect du sud-est, le territoire des Bituriges-Vivisci, représenté par le diocèse de Bordeaux et le Bordelais, ait subi des modifications, et que l'extrême limite de l'archiprêtré de Benauges, dont la composition est connue, ne soit pas toujours demeurée la même. Cela étant, il faudrait attribuer d'abord aux Nitiobriges, et ensuite au diocèse d'Agen et à l'Agenais primitif, la portion du futur pays de Bazadais sise sur la rive droite du fleuve.

A ces arguments viennent s'ajouter : 1° l'existence constatée, dès le ^x^e siècle, d'un archidiaconé de Bezaume, compris dans le diocèse d'Agen ; 2° l'existence prouvée, dès 982, d'une vicomté de Bezaume, sise en partie dans l'archidiaconé du même nom, et absorbant certainement la majeure partie, sinon la totalité de la portion du Bazadais, située sur la rive droite de la Garonne. La portion du pays de Bezaume comprise dans l'Agenais se continuait donc, sans intermédiaire, dans le Bazadais, et devait former un vaste territoire dépendant de l'Agenais primitif. L'étendue considérable de la vicomté de Bezaume s'explique d'ailleurs aisément, par la présence de la villa carlovingienne de Cassignogilum, et par les fortifications importantes que cet empereur avait fait construire au lieu de Squires ou la Réole, pour surveiller et arrêter les incursions des Vascons établis de l'autre côté de la Garonne.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

¹ Cependant les Bituriges-Vivisci, ou habitants du Bordelais, étaient établis encore plus en aval, sur les deux rives de la Garonne. — J'ai écrit une fois, dans le cours de ce mémoire : « pays ou district d'*Aliargs*. » C'est *Aliardgs* qu'il fallait mettre.

RONCEVAUX.

(Suite) ¹

III

LA MORT DE ROLAND.

Efforts inouïs de Turpin, d'Olivier et de Roland. Voyant ses hommes succomber sous le nombre, Roland se décide, mais trop tard, à sonner du cor. Charlemagne entend cet appel et retourne sur ses pas, malgré Ganelon, qui cherche à l'en détourner. Mort d'Olivier. Turpin bénit les morts et meurt à son tour. Roland demeure maître du champ de bataille Il essaie en vain de briser son épée, la place sous lui et rend à Dieu son âme que deux anges portent au ciel.

I — LE COMBAT CONTINUE.

La lutte continue ; à longs flots le sang coule,
Et dans les rangs païens les morts tombent en foule,
Et tout ce qui peut fuir, fuit loin de Roncevaux.
— « Est-il, dit Olivier, des preux égaux aux nôtres ? » —
— « Dix d'entr'eux, fit Roland, en valent cent des autres. » —
Mais ce n'est pas fini. Des combattants nouveaux

Accourent. C'est Marsile avec sa grande armée.
De cette multitude, en colonnes formée,
Rayonnent au soleil les casques gemmés d'or,
Couronnés de dragons ouvrant l'aile, et de guivres.
Sept fois ont éclaté les tonnerres des cuivres.
— « Las ou non, dit Roland, il faut combattre encor ;

¹ Voir la *Revue*, année 1875, page 365 et 412 ; année 1876, p. 84 ; année 1877 page 437.

« Eh bien ! Soit ! Compagnon, vous avez Hauteclair, J'ai Durandal, deux sœurs d'un mérite exemplaire ! L'une et l'autre en nos mains aiment à besogner ; Laissons-les donc agir à leur guise, et je jure Que nul mauvais plaisant ne leur fera l'injure D'y trouver à redire et de les chansonner. » —

Or, les Français, voyant, en phalanges serrées,
Les Sarrasins monter comme l'eau des marées,
Et, sans fin, noir troupeau, surgir de toutes parts,
Ainsi que des fourmis allant à la maraude :
— « Roland, sire Olivier, l'affaire sera chaude,
Disaient-ils ; de vos corps faites-nous des remparts. » —

Prompt à lâcher la bride à toute sa pensée :
— « La peur ne germe point dans une âme sensée,
S'écria l'archevêque ; au nom de Dieu, barons,
Du sang-froid ! pas de crainte et pas de reculades ;
Plutôt mourir ! Je sais que nous sommes malades,
Que les dangers sont grands et que nous périrons ;

« Mais l'éternelle gloire est le prix que j'espère ;
Et le Sauveur, parmi les élus de son Père,
Nous réserve une place au cœur du Paradis. » —
Ce mot rend à chacun sa première assurance.
Chacun, à pleine voix, cria : « Vive la France ! »
Les regards sont plus hauts et les fronts plus hardis.

Climorin, qui baisa Ganelon sur la bouche,
Criait, en talonnant son cheval Barbamouche :
— « A vous le déshonneur, mais à nous le succès ! » —
Il atteint Engelier de Gascogne et le tue.
— « A les vaincre, dit-il, il faut qu'on s'habitue. » —
— « Quel homme nous perdons ! » se dirent les Français.

— « Olivier ! Voyez-vous Engelier qui rend l'âme ? »
Dit Roland. Olivier répondit : « Je réclame
Et j'aurai, grâce à Dieu, l'honneur de le venger. »
Il plonge l'éperon aux flancs de sa monture,
Bondit sur le païen, et, droit dans la ceinture,
Son fer, jusqu'à la garde, est prompt à s'engager.

Pas un n'eut eu le temps de dire trois syllabes
Qu'il a désarçonné sept cavaliers arabes ;
Hauteclaire jamais n'avait mieux travaillé.
— « Bravo ! Mon compagnon me paraît en colère ;
J'adore voir ainsi besogner Hauteclaire,
Fit Roland ; sur ma foi, j'en suis émerveillé. »

Qui vient là ? Valdabron , lui qui, par sortilège,
Surprit Jérusalem, d'une main sacrilège,
Pilla le temple saint bâti par Salomon,
Au fond du sanctuaire, égorgea le Grand-Prêtre,
Et donna son épée à Ganelon le traître.
Il court, éperonnant son cheval Gramimon,

Léger comme un faucon et doux comme une biche.
Sur Sanche, noble duc aussi vaillant que riche,
Il court et, d'un seul coup, lui fait vider l'arçon.
— « Victoire ! » cria-t-il, enflammé de superbe.
— « Malheur, malheur à nous ! Voilà, couché dans l'herbe,
Se dirent les Français, voilà le duc Samson ! » —

Le regardant par terre, et qui plus ne remue,
Roland se sentit l'âme affreusement émue.
Sa cuisse à Vaillantif imprime un vif élan.
Il poursuit Valdabron, l'atteint, frappe, l'enferme,
Et, l'abandonnant mort : — « Ah ! vous avez beau faire,
Cria-t-il ; Durandal déjouera votre plan. » —

Sur le champ de combat, voici venir Grandoce,
Géant, fils de Capeuil, le roi de Cappadoce.
Il monte un fier cheval dont Marmore est le nom.
S'il lui faut dépasser la course des gazelles,
Même les éperviers emportés par leurs ailes,
Cheval irréprochable, il n'a jamais dit non.

Grandoce l'éperonne ; il lui cède la rêne,
Et frappe au cœur Gérer, qui va mordre l'arène.
Il tue aussi Gérin, Guyon, Guy, Béranger,
Austoire, un duc puissant des bords de la Durance.
Les païens triomphaient, tandis que ceux de France
Se disaient tristement : « Nous sommes en danger. »

Roland, tenant au poing Durandal toute rouge,
Accourt, et voit ces corps dont pas un seul ne bouge.
— « C'est trop, s'écria-t-il. A nous deux, inécréant.
Le tonnerre du ciel te vise et te foudroie !
Ta vas me payer cher ton imprudente joie. »
Voici le paladin en face du géant.

Roland lève le bras et le géant tressaille.
— « C'est Roland, » se dit-il. A sa voix, à sa taille,
Reconnaissant celui qu'il n'avait jamais vu,
Il regarde en arrière, il veut fuir ; impossible !
Roland, sur son nasal, comme sur une cible,
Porte un coup de tranchant dont l'effet est prévu.

Casque et mailles d'acier qui hérissent le Maure,
Selle, caparaçon, vertèbres de Marmore,
Tout cela, divisé d'aplomb par le milieu,
S'échappe à droite, à gauche, et s'ouvre comme un livre.
Et les Français disaient : — « Que Roland nous délivre !
C'est un autre David ! Qu'il soit béni de Dieu ! » —

La bataille grandit. Nos preux sont fous de rage.
Le sang coule à torrents comme les eaux d'orage.
— « Nous n'y pouvons tenir, s'écriaient les païens.
O France, Mahomet te maudisse et t'accable !
Ton peuple envers nous couve une haine implacable ;
De le vaincre, ô Marsile ! offrez-nous les moyens. » —

Les Franks ont le dessus ; ils prennent leur revanche.
Comme ils vengent Guyon, Anseïs, le duc Sanche,
Béranger, Guy, Gérer, Engelier de Bordeaux !
Les païens tournent pied du côté de l'Espagne.
Les survivants des preux laissés par Charlemagne,
Talonnent les fuyards, les épieux dans le dos.

Des morts jusqu'à Marsile arrive la trainée.
Il écume de voir la lice abandonnée,
Et ses hommes partis comme un troupeau de daims.
L'œil plein de sang, ainsi qu'une louve affamée,
Lui-même il vient, suivi de sa dernière armée.
Mille clairons, pareils aux ouragans, soudains,

Tonnent. En tête on voit, suant l'odeur du crime,
Un païen que ses gens nomment du nom d'Abîme.
Toujours ivre à la fois de colère et de vin,
Impie, il donnerait tout l'or de la Galice,
Pour avoir le plaisir de cracher au calice
Où les prêtres du Christ boivent le sang divin.

Jamais ses yeux n'ont ri ; le vice le déprave ;
Le roi l'aime pourtant, parce qu'il le sait brave
Et puissant. Mais Turpin ne peut s'habituer
A voir d'un œil ami sa face d'hérétique,
— « Autant que le démon il m'est antipathique,
Se dit-il, et je vais sur le champ le tuer. » —

Il monte un alezan, noble bête ravie
Au roi normand Gorsal, duc de Scandinavie.
Nul trésor ne paierait le prix d'un tel cheval.
Pieds petits, membres plats, poitrail large, encolure
Haute, et d'où les crins d'or, comme une chevelure,
Retombent ; à la course, il n'a pas de rival.

Son maître l'éperonne, et court sus au barbare ;
Abîme, en vain, du coup, sous son écu se pare.
Don de l'émir Galaf, cet écu rayonnait ,
Escarboucles, rubis, gemmes mêlant leur flamme
Sur l'orbe échiqueté. Du revers de sa lame,
Comme un verre, aussitôt, Turpin le brisa net.

Abîme a peur ; l'effroi paralyse sa force.
Malgré sa taille énorme et l'ampleur de son torse,
En deux il est coupé par le héros chrétien.
— « Voici, dirent les Franks, un nouveau Machabée ;
Des méchants, à ses pieds, l'insolence est tombée.
La Croix n'aura jamais de plus ferme soutien. » —

— « A voir comme son fer saigne, tranche, dissèque,
Ami, n'êtes-vous pas d'avis que l'Archevêque
En brave chevalier se comporte aujourd'hui ?
Dit Roland. Par le ciel, son pareil est à naître :
Le plus vaillant soldat et le plus digne prêtre ! » --
Olivier dit : — « Tâchons de faire comme lui. » —

Pour la troisième fois, la lutte recommence.
Nos soldats sont noyés dans la mêlée immense.
Sur eux passe, à grand bruit, la tempête de fer,
Et la mort dans leurs rangs fauche une moisson large.
Ils résistent cinq fois. A la sixième charge,
Soixante restent seuls. Ceux-là se vendront cher.

II — LE COR.

— « La mort sur nos barons a posé sa main lourde,
Dit Roland, le cœur triste et la parole sourde.
Plaignons la France, ami, cette mère au grand cœur,
Qui va tomber en deuil et veuve de tels hommes.
Ah ! sire roi, si vous saviez où nous en sommes,
Vous qui fûtes toujours, partout, maître et vainqueur !

« Pour qu'il le sache, ami, comment pourrons-nous faire ? » —
— « Le sais-je ? Au déshonneur, quant à moi, je préfère
La mort, dit Olivier. » — « Je vais sonner du cor ;
Les Français m'entendront et reviendront, j'y compte. » —
— « Vous ne sonnerez pas ; ce serait une honte
Maintenant. Tout à l'heure, il était temps encor ;

« Vous feriez sûrement une œuvre peu sensée.
Le pourriez-vous, d'ailleurs ? Votre cotte est percée,
Vos bras saignent. » — « Ami, ce n'est pas étonnant ;
Ils ont tant besoin ! N'importe ; par ma barbe,
Lorsqu'il serait déjà dans la plaine de Tarbe,
Charle entendra le bruit que fait mon cor sonnante » —

— « C'est jouer mauvais jeu que braver la fortune.
Vous deviez, pour sonner, choisir l'heure opportune
Où je vous en priais avec grande douceur ;
Ma prière, trois fois, d'une âme courroucée,
Vous l'avez, pas malheur, durement repoussée.
Si je revois jamais la belle Aude, ma sœur,

« Je doute qu'elle soit d'humeur à vous complaire ! » —
— « Paix, mon compagnon, paix ! Pourquoi tant de colère
Et de mots enfiellés pour une simple erreur ? » —
— « Simple erreur, dites-vous ? C'est une faute immense ;
Votre témérité va jusqu'à la démente ;
Et je vous le dirai, fussiez-vous l'empereur :

« Le plus grand doit toujours souffrir qu'on le conseille.
Si vous m'aviez ouvert votre âme et votre oreille,
Cette malaventure eût autrement tourné.
Nos compagnons sont morts ; vous, moi, le peu qui reste,
Ce soir tout dormira dans ce vallon funeste,
Et l'honneur du pays sera découronné. » —

— « Au nom de Dieu le Père et du Fils de Marie,
La paix soit entre vous, ô mes frères, s'écrie
L'Archevêque ; à présent, rien ne peut nous sauver,
Si ce n'est un miracle ; or, c'est trop tard sans doute ;
Et cependant, sonnez ; il faut, coûte que coûte,
Que Charle, à votre appel, se hâte d'arriver.

« Il nous trouvera morts ; mais aux gens de Marsile.
Il fera payer cher un triomphe facile ;
Et, nous ayant vengés, il pleurera sur nous ;
Et puis, objets sacrés de la ferveur publique,
Nous serons inhumés dans quelque basilique
Où les foules viendront prier à deux genoux.

« Charle y viendra répandre aussi ses pleurs augustes. » —
— « C'est bien, lui dit Roland, vos paroles sont justes. » —
Il embouche le cor et souffle à pleins poumons ;
Et des pics inégaux frappant les cimes bleues,
De vallons en vallons, à plus de trente lieues,
La voix du cor gémit dans les gorges des monts.

L'Empereur entendit, et, redressant sa taille :
— « C'est le cor de Roland. Nos hommes ont bataille. »
— « Non pas ! dit Ganelon ; seigneur, vous vous trompez.
L'attaquer, lui, Roland ! Qui l'oserait ? Personne.
Se mettre ainsi martel en tête, quand il sonne,
C'est folie ; à chasser ses preux sont occupés ;

« Et voilà ce qui met l'oliphant à sa lèvre.
Connaissez mieux Roland. Mon beau-fils, pour un lièvre
Rencontré par hasard, tout un jour cornerait.
Croyez-moi, votre esprit mal à propos s'exalte.
La France est encor loin ; à quoi bon faire halte ?
Laissez donc nos chevaux déployer leur jarret. » —

Mais Roland a repris l'oliphant ; il l'embouche
Et sonne à se briser la gorge. De sa bouche
Jaillit un flot de sang. Charlemagne a pâli.
— « On se bat, à coup sûr, s'écria le duc Nayme.
Ce sont là des appels pour un danger suprême,
Et non pas les accents d'un joyeux hallali.

« L'on a trahi Roland et vous oyez sa plainte,
Accusant d'un félon l'abominable feinte. » —
— « Volte-face ! cria tout à coup l'Empereur,
Volte-face ! » — Chacun s'affermir sur la selle.
Au bras gauche agrafé, le pavois étincelle ;
L'épieu luit ; les clairons grondent avec fureur.

— « Au galop ! mes barons ; hâtons-nous, le temps presse ! » —
Et tous, oyant l'appel du héros en détresse,
Au ventre des chevaux plongeaient leurs éperons.
« Quels bons coups à frapper ! se disaient à voix basse
Cent mille cavaliers, en dévorant l'espace,
Si Roland n'est pas mort quand nous arriverons. » —

Mais, avant de partir, sur un signe du maître,
Des valets ayant pris et garrotté le traître,
Pour monture, en gaussant, lui donnent un roussin.
— « Grande est sa forfaiture ; elle sera punie,
Dit l'Empereur ; sitôt la campagne finie,
On jugera cet homme ainsi qu'un assassin. » —

Comme les pics sont hauts et les gorges profondes,
Et comme le torrent roule à grand bruit ses ondes !
Aux appels de Roland, trompettes et clairons
Ne cessent de gronder. L'angoisse et la colère
Aiguillonnent les cœurs ; le galop s'accélère :
— « Hâtons-nous, disait Charle, et nous le sauverons. » —

A quoi bon ? C'est trop tard ! Sur les monts, sur la lande.
Aussi loin que sa vue autour de lui s'étende,
Roland, navré, regarde, et ses vingt mille preux,
Dont le sang noble et pur a gonflé les ravines,
Et des pins effrayés abreuvé les racines,
Tout du long sont couchés dans le val ténébreux.

Ainsi, lorsqu'un grand fleuve a noyé ses rivages,
Et que ses flots, lassés d'étendre leurs ravages,
En son lit de graviers retombent assoupis,
Les peupliers, géants aux charpentes robustes,
Arrachés par milliers, comme d'humbles arbustes,
Gisent sous les limons, à côté des épis.

(*A continuer.*)

J.-B. GOUX.



HONNEURS FUNÈBRES

RENDUS A LA MÉMOIRE DE CHARLES VIII,

PAR L'ÉVÊQUE, LES CONSULS ET LES HABITANTS D'AGEN.

Les cérémonies religieuses dont la mort des rois était l'occasion se faisaient autrefois dans les provinces avec plus de solennité qu'aujourd'hui. On en jugera par une pièce que nous empruntons textuellement au registre de Jurades BB, 2, des Archives municipales d'Agen, et où est décrit minutieusement le service funèbre qui fut célébré dans cette ville en l'honneur de Charles VIII. C'est exact comme un procès-verbal, emphatique, souvent naïf. Les sentiments de regret et de pitié que les Agenais éprouvèrent et qui durent être généraux en France, ont manifestement empreint ce récit du notaire Borgada, secrétaire du Conseil de ville. Le défunt méritait bien cet hommage.

Fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie, il avait été appelé au trône, ayant tout au plus douze ans. Il était de pauvre santé, de peu d'esprit et de mine. Son bonheur fut d'avoir pour tutrice sa sœur Anne de Beaujeu, « fine femme et déliée », comme dit Brantôme, dont ce trait la peint au vif. Maître de lui-même et se sentant trop faible pour la tâche qui lui incombait, il refit son éducation

jusque-là plus que négligée, se passionna pour les faits héroïques, étudia César dans les *Commentaires*, Charlemagne dans les *Gestes*, se les donna pour modèles. Sa vie fut courte, mais brillante. Il prit en quelques mois le royaume de Naples (1494) et, ne le pouvant conserver, remporta, en se retirant, pour s'indemniser de cette perte, la glorieuse victoire de Fornoue (1495). Il se préparait, après s'être montré grand, à devenir de plus en plus juste et bon, quand il mourut par accident, en un coin abject du château d'Amboise. A peine eut-il le temps de se reconnaître. — « Trois fois luy revint la parole, dit Comines,¹ mais peu lui dura ; » et, ajoute-t-il gravement : « ainsi départit de ce monde si puissant et si grand roy, et en si misérable lieu, qui tant avoit de belles maisons et en faisoit une si belle,² et si ne sceut a ce besoin finer d'une pauvre chambre. Combien donc se peut connoistre... la puissance de Dieu estre grande, et que c'est peu de chose que de nostre misérable vie qui tant nous donne de peine pour les choses du monde, et que les roys n'y peuvent résister non plus que les laboureurs ! »

AD. MAGEN.

¹ Edition Godefroy, Brusselle. MDCCVI, p. 632.

² Il édifiait un palais sur l'emplacement du vieux château d'Amboise, avec le concours d'architectes et sculpteurs qu'il avait amenés d'Italie. Sa mort arrêta les travaux ; « il n'y eut d'achevé, dit M. de la Saussaye (*Blois et ses environs*, 2^e édition, p. 240) que les deux grandes tours, la chapelle, cette merveille de la Renaissance, et les jardins fleuristes et potagers établis à Château-Gaillard. »

CE SONT LES ORDONNANCES faictes par messeigneurs les officiers, consulz et jurez de la ville et cité d'Agien, touchant le fait des honneurs et funérailles de nostre souverain seigneur le feu roy Charles huitiesme de ce nom que Dieu absoille ¹ lequel sans oyrs ² alla de vie a trespas le septiesme jour d'avril qu'estoit samedi vigille de Ramps ou Pasques flories ³ en quel temps on comptoit de l'incarnation mil cccc quatre vings et dix huit avant Pasques et de son regne le quinziesme, lesquelz honneurs furent faiz en lad. cité d'Agien aud. an et le samedi ving et sixiesme jour du moys de may, semblable jour qu'il trespassa en la forme et maniere qui s'ensuyt.

Et premierement ont ordonné que ce dit jour du samedi seroit coulé ⁴ comme une des festes de lad. année tant que le divin office se feroit en solemnité par Révérend père en Dieu messire Léonard du Royre, ⁵ évesque de lad. cité d'Agien en pontifficat, ensemble messeigneurs les canoines ⁶ et chappellains ⁷ de son église cathédrale Saint Estienne ⁸ et aussi de l'église collégielle de Saint Caprase, ⁹ avec toutes autres églises parrochiales ¹⁰ et les quatre ordre mendians ¹¹ de

¹ Absolve. — ² Sans hoirs, sans héritiers.

³ Le dimanche des Rameaux.

⁴ Peut-être de *colere*, cultiver, c'est-à-dire honorer.

⁵ Léonard de Rovère, 61^e évêque d'Agén, institué par Innocent VIII en 1487, à peine âgé de 15 ans. Il fit son entrée solennelle en 1492, se démit en 1519 et mourut à Rome en 1520.

⁶ Chanoines.

⁷ Bénéficiers titulaires d'une chapelle à desservir dans une église désignée par le fondateur.

⁸ La cathédrale Saint-Etienne, remplacée par une halle en 1832.

⁹ La Collégiale de Saint-Caprais, aujourd'hui Cathédrale, avait un *Collège* ou Chapitre composé de douze chanoines et d'un prieur.

¹⁰ La ville d'Agén était divisée en trois paroisses, Saint-Etienne, Sainte-Foy et Saint-Hilaire. La paroisse des Jacobins a été créée après la Révolution.

¹¹ Les Carmes, établis sur l'emplacement actuel de la rue de Belfort ; les Domini-

lad. ville, lesquelz evesque etant en son d pontifficat et ensemble les dessus dits environ les sept et huit heures du matin vindrent en procession chacun en son endroict, en grande dévociion, humilité et trionfle de douleur, avecques les croix desd. églises, *par devant la maison commune du dit Agien pour illec faire en partie lesd. honneurs* et solemnitez d'icelluy seigneur ainsi que en tel cas doulereux est acoustumé de faire; et icelle procession a lad. maison commune venue, le recteur de l'église dud. S^t Estienne entra dedans, lui accompagné de plusieurs autres chappellains pour faire les bénédictions, absolutions et autre solemnitez à cause dud. honneur. En laquelle maison les d.officiers, consulz, jurez, et autres plusieurs bourgeois en grant multitude, nombre et quantité des habitants de lad. ville qui estoient illec congreguez¹ et estoient en grant douleur et tristesse et non sans cause; *lesquels consulz les quatre d'eulx* tenoient en leurs mains ung pavillon² ouvré de sarge noire en ses pendans et quatre bourdons³ teintz en noir, au milieu duquel avoit une croix blanche et a ung chacun des bouts estoient les armes dud. Seigneur, le champ d'icelles en couleur noire et les fleurs de lys en couleurs⁴ d'or, et au dessoubz d'icelluy *avoit ung drapt d'or lequel pareillement portoient les quatres autres consulz*. Lesquels après, tous ensemble, ordre par ordre, sortirent de lad. maison commune en pourtant led. pavillon en la maniere dessus dite.

Item pour mieulx et plus solemnément faire lesd. honneurs, fut ordonné que lesd. officiers dud. seigneur, iroient et chemineroient après led. pavillon de deux en deux et aussi pareillement tous les

cains, dont le couvent avait pour chapelle l'église N.-Dame des Jacobins; les Franciscains, qui occupaient l'église Saint-Hilaire actuelle et l'emplacement de la caserne de gendarmerie, et les Augustins, dont le couvent des Filles de Marie représente les possessions.

¹ Assemblés là

² Un dais.

³ Long bâton, analogue à ceux des pèlerins et comme en ont porté depuis les Pénitents.

⁴ M. Gaullieur a retrouvé aux Archives municipales de Bordeaux un acte où l'on voit, sous la date du 11 septembre 1461, qu'un certain Gaciot de Cazes, peintre de cette ville, avait, pour le prix de 15 sols tournois, fabriqué 25 écussons aux armes de France, destinés au service funèbre célébré à Agen pour le feu roi Charles VII. Il est probable que ce sont les mêmes qui sont mentionnés dans notre document,

praticiens,¹ bourgeois, marchans et plusieurs autres personnaiges et peuple menu, ordre par ordre, chascun en son d. endroict, selon leur estat, condicion et qualité, lesquelz, comme dit est, estoient en grant multitude et nombre de gens inextimable; laquelle chose firent bien piteusement et pour iceulx faire tenir en bon ordre, fut ordonné que chascun sergent royal,² bailles³ et messaigiers⁴ desd. consulz de lad. ville que chascun pourteroit en sa main une verge noire.

Item fut ordonné que en faisant lad. procession que au dessoubz d'icelle, après les d. ordres, chappellains et chanoines au devant dud. pavillon, iroit led. evesque et a ses coustes les diacres et sub-diacres qui seront de beaulx ornemens habillés en pontificat⁵ et chanteront tous mélodieusement.

TOUCHANS LES HONNEURS de la luminiere⁶ dud. seigneur et autres faiz tant par messeigneurs les gens d'église, officiers et consulz.

Et premierement pour la lumière dud. honneur y estoient toutes et chascunes les torches des illuminairies des confrayries de lad. ville et de la partie desd. consulz en y avoit *trois douzennes chascune du poix de une livre allumées ou assencées*⁷ et en chascune d'icelles, les d. armes dud. seigneur y estoient des couleurs dessus d. et par trante et six petits enfans innocens furent pourtées devant led. pavillon.

Item de la partie⁸ de mesd. seigneurs les officiers en y eust aultres trois douzennes de semblable poix ausquelles pareillement estoient lesd. armes et pourtées après led. pavillon.

¹ Procureurs, avocats, greffiers et autres gens de loi.

² L'équivalent ou à peu près de nos huissiers.

³ Ou Bayle, de *Baylet*, *Valet de ville*, appariteur.

⁴ On trouve fréquemment dans nos livres de jurades la mention de messagers chargés de porter au gouverneur de la province ou à d'autres personnages les correspondances des consuls, etc.

⁵ En pompe, en grande cérémonie.

⁶ Du luminaire.

⁷ Du mot latin *accensus*, allumé — répétition parfaitement inutile.

⁸ Du côté de, etc.

Item et du cousté de Messieurs les collegiez et chanoines de Saint Caparase ¹ furent portées deux douzennes de torches et semblablement firent Messieurs les chanoines et chapitre de l'église cathédrale dud. Saint Estienne, toutes du poix dessusd. ensemble aussi lesd. armes dud. S^r d'un cousté et les armes desd. églises d'autre, en faisant leur honneur chacun en son endroict.

Item aussi pareillement du cousté dud. évesque par ses serviteurs faisant son devoir furent pourtées autres deux douzennes de torches dud. poix, ensemble lesd. armes comme dessus, c'est assavoir celles dud. s^r d'un cousté et celles dud. évesque d'autre.

Item et icelle procession à lad. église cathédrale arrivée, lesd. consulz qui led. pavillon et drapt d'or pourtoient, le misdrent dedans le cueur de lad. église sur le tombeau ² qui est au devant du popitre en grant solemniter et illec oyrent led. divin service lequel se commença de Requiem par led. évesque environ les huit et neuf heures et fait moult solennel office, eulx estans dedens led. cueur de lad. église, c'est assavoir *lesd. officiers à main dextre et lesd. consulz à main senestre.*

Item et par dessus ledit tombeau ³ avoit une chappelle faicte de bois ou menuserie au dessus dessus (sic) de laquelle avoit *huit vings torches alumées* du poix de deux onces la pisse.

Item pour plus solennement faire et solenniser led. honneur et divin service, mesd. seigneurs les chanoines dud. Saint Estienne et Saint Caprase, ensemble les serviteurs dud. évesque sortirent par ordre, avec leur lumière, du parfont ⁴ de lad. église du lieu ouquel lesd. chanoines dud. Saint Estienne ont acoustumé *tenir leur chapitre, pourtans un drapt d'or* et firent le tour en environant le

¹ Chanoines collégiaux de Saint-Caprais. On dit en patois pour *Caprasy*, qui est la forme régulière, plus souvent *Grapasy* ou *Crapasy* par métathèse de consonne.

² Bière vide représentative de celle qui contiendrait le défunt si on procédait réellement à la cérémonie des funérailles.

³ Cénotaphe ou catafalque.

⁴ D'après le plan de M. Brety (*Esquisses pittoresques. archéologiques, etc., sur Saint Etienne*) la maison claustrale était appuyée au côté nord de l'église, sur un tiers environ de la longueur de celle-ci, vers la porte d'entrée (entrée actuelle de la halle).

grant autiel du cueur de lad. église et après le posèrent et misdrent led. drapt sur led. tombeau.

Item et du cousté de messeigneurs les officiers semblablement en sortissant de la secretaire,¹ estant au cousté dud. cueur, en leur torches alumées pourtoient *ung autre drapt d'or*, lesquelz pareillement firent led. tour dud. autiel et misdrent après ledit drapt sur led. tombeau.

Item et pareillement par *Messeigneurs les consulz* semblables honneurs faisans en sortissant en venant de la chappelle du Purgatoire,² fut pourté *ung autre drapt d'or*, lesquelz firent comme les dessus d'. en faisant led. tour dud. autiel et mettant led. drapt sur led. tombeau.

Item et ainsi faiz lesd. honneurs, l'offerende cessa à cause de la prédication et y eust un solemnel sermon recomptant³ les bonnes meurs, vaillantises, prouesses, ardiesses, entreprises et conquestes faictes durant le jeune age dud. seigneur qui n'estoit que de *vingt et huit ans ou environ*, ainsi que recomptoit led. sermoneur, et après led. sermon achevé, ung chacun se mist en dévotion pour Dieu prier pour led. feu roy trespacé et pour celluy qui est dé présent, et tout incontinant icellui sermon dit, la préface se commença et aussi les exaudi.

In quorum fidem premissorum

BORGADA, Not.

¹ L'ordre du cérémonial fait préjuger que la *secrétairerie* (ou le secrétariat) était attenant au chœur, du côté du nord.

² La chapelle du Purgatoire s'ouvrait dans la nef latérale de droite, du côté sud comme on peut voir dans le plan du xvi^e siècle reproduit par M. Tholin, p. 334 de ses excellentes *Études sur l'Architecture religieuse de l'Agenais*.

³ Racontant.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur Adolphe MAGEN, Secrétaire-Perpétuel de la Société d'Agriculture,
Sciences et Arts d'Agen.

Monsieur et très honorable Secrétaire,

Dans votre article *Du droit de grâce dans l'ancienne monarchie* (voir la Revue agenaise du 31 décembre 1876), vous vous étonnez, par une de vos notes, à propos de l'engagement meurtrier entre Lescazes et de Ferron, de voir un écolier porter l'épée au côté. Tout s'explique : le jeune homme était gentilhomme et appartenait par sa mère à la vieille famille de Lustrac.¹ M. Charles de Lustrac, ayant pris ces jours-ci connaissance de votre travail, a retrouvé dans ses papiers de famille deux lettres relatives à l'événement, lettres qu'il a bien voulu me confier, en me laissant toute liberté de m'en servir à ma guise.

Ces lettres sont écrites par les parents mêmes de l'écolier, M^{me} et M. de Lescazes, et adressées, celle du père à M^{lle} de Lustrac de Canabasès, celle de la mère à son frère, M. de Canabasès, à Canabasès.²

¹ Etienne de Lescazes était fils de noble Guillaume de Lescazes, écuyer, sieur de La Mothe, et de noble Antoinette de Lustrac de Canabasès. Il épousa, le 3 juin 1723, dans le château de Plaisance, près Lévigac, noble demoiselle Marie de Loze, fille de noble Jacques, sieur de Plaisance, et de dame Françoise de Lescazes, habitants en la Juridiction de Puymirrol, — assisté de nombreux parents, parmi lesquels noble Nicolas de Lustrac de Canabasès, son cousin germain. — AD. M.

² Canabasès était une terre appartenant à la famille et faisant aujourd'hui partie de la commune de La Caussade, canton de Monflanquin. — L. G.

Je vous en adresse un copie littérale, en ajoutant que la mieux pensée et la mieux écrite est la plus mauvaise chirographiquement dans l'original.

Mademoiselle

Mademoiselle de Lustrac de Canabasès à Canabasès.

MADemoisELLE

Ie nay nulement doubté que vous naies été penetrée aussi vivement que nous du malheur qui et arrivé à nostre anfan. — La seul consolation que nous avonns et que personne ne blasme mon fils. Il ne pouvét pas ce dispanser de faire se qu'il a fait ; i espere que le Saigneur ne l'abandonera pas. Il et en lieu de sureté et j'espere que l'affaire viendra a un acomodement ; sil ce passe quelque chose de nouveau nous vous le fairons scavoir. Iai ressu carante et une livres que vous mavies envoié, ie vous en fairai quittance quant il vous plera. Ie suis avec toute la considération possible et respect

Mademoiselle

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LESCASES.

Agen ce 18^{me} avril 1722.

Monsieur

Monsieur de Canabasès à Canabasès

Mon cher frere dieu a bien voulu m'affligé par un androit sansible, mes sa toute puissance a preservé mon fils d'un péril qu'il semblait estre évident, tout passe la force de l'imagination, tout ayt glorieux pour mon fils dans un cens mes tout est triste et affligeant dans l'autre. dieu l'a permis, sa volonte soit faite ; i espere que dieu ne ne l'abandonera pas ; l'action ayt approuvée de tout le monde. Monsieur le Maréchal an a été informé. Lon ne peut comprendre comme quoy un anfant a peü tenir une conduite pareille ; cest sa main toute puissante qui ne voulet pas quil perit — Ie ne puis pas vous dire tout ce qui a ete dit d'avantageux pour mon fils a M. le Maréchal — priez dieu pour lui, ie vous demande votre secours. mon fils est en lieu de sureté, il vous demande votre

amitié et vous de me croire, mon cher frere, votre tres humble et obeissante servante

T. DE LUSTRAC DE LESCAZES.

M. de Lescazes vous offre ses compliments, il vous demande votre secours, je vous laisse à penser son etat.

D Agen, ce 18^{me} avril 1722.

Les lettres portent toutes les deux la même date : 18 avril 1722. Il faudra donc reporter l'accident à une date antérieure d'au moins quatre jours à la date que vous donnez.

Elles ont été évidemment écrites sous le coup de l'émotion profonde produite par cet événement. — Pleines de noblesse et de dignité, elles ne se répandent ni en vaines lamentations, ni en reproches. — Elles gardent envers l'offenseur une entière réserve et laissent discrètement échapper une parole de regret. — On sent à leur lecture l'orgueil légitime, la fierté contenue des parents, leur tranquillité d'âme, leur confiance dans la justice de leur cause, leur satisfaction de l'approbation « de tout le monde » et plus particulièrement de celle de « Monsieur le Maréchal, » enfin leur ferme espoir d'une approbation supérieure.

La froideur de la lettre de M. de Lescazes, moins haute de ton et plus prosaïque, s'explique, d'après les renseignements qu'on me donne, par l'état maladif où se trouvait alors M. de Lescazes.

Celle de M^{me} de Lescazes trahit une noble fierté maternelle. Il me semble voir cette mère, glorifiée dans son fils, marchant, quelques jours après, le front haut dans les rues d'Agen, non pas souriante mais grave, comme il convenait en un si terrible événement.

Au point de vue littéraire, la lettre de M^{me} de Lescazes a de l'accent et rappelle par des expressions, ses tours, sa manière, son grand siècle d'une lieue.

Recevez, mon cher Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

D^r L. COUYBA.

Sainte-Livrade, ce 19 février 1878.

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.

Nous nous proposons de signaler régulièrement à l'attention de nos lecteurs les ouvrages nouveaux qui nous paraîtront susceptibles de les intéresser, soit par le sujet traité, soit par le nom de l'auteur. A ce dernier titre nous détachons aujourd'hui du rapport sur le concours des Antiquités de la France, lu par M. de Rozière, à l'Académie des Inscriptions (séance du 18 janvier 1878), un passage qui fait le plus grand honneur à un de nos compatriotes les plus modestes et les plus distingués. L'auteur de l'ouvrage couronné, M. G. Demay, archiviste aux Archives nationales, est, en effet, natif d'Aiguillon.

.....

Cette maturité se fait déjà sentir dans quelques-uns des ouvrages soumis chaque année à notre examen. Elle forme un des mérites distinctifs de celui auquel nous avons décerné la première médaille et qui a pour titre : *Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie, recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières des départements du Pas-de-Calais, de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne, avec un catalogue de pierres gravées ayant servi à sceller et vingt-quatre planches photoglyptiques*, par M. Germain Demay, archiviste aux Archives nationales. — Le titre du livre et le nom de l'auteur étaient l'un et l'autre d'heureux augure. M. Demay est, en effet, un de vos anciens lauréats. Il a obtenu la première médaille au concours de 1873, pour un *Inventaire des sceaux de Flandre*, auquel son nouveau travail fait suite et sert en quelque sorte de complément. Les deux ouvrages ont été conçus sur le même plan et exécutés avec le même soin. Dans l'un

comme dans l'autre, on trouve, à côté des monuments sigillographiques qui appartiennent en propre à la Flandre, à l'Artois et à la Picardie, la description des sceaux de toute origine que les relations extérieures ont fait entrer dans les archives de ces provinces. Dans l'un comme dans l'autre, la nature, la date et la provenance de la pièce à laquelle le sceau est attaché sont indiquées avec une précision qui permet de contrôler la lecture des légendes et souvent même en facilite le déchiffrement. Dans l'un comme dans l'autre, enfin, il existe à la fois des tableaux systématiques qui reproduisent l'ensemble des subdivisions adoptées par l'auteur, et des tables alphabétiques, au moyen desquelles on retrouve aisément chacun des monuments qu'il a décrits. L'inventaire des sceaux de Flandre, formé de deux volumes, comprenait 7,689 sceaux; celui d'Artois et de Picardie en comprenait 4,475, dont 2,942 pour la première de ces provinces et 1,533 pour la seconde. La plupart de ces monuments offrent un véritable intérêt au point de vue de l'histoire politique; il s'en rencontre qui fournissent en outre des détails curieux pour l'histoire de l'art. Le choix des figures qui accompagnent le texte a été fait avec beaucoup de discernement, et les planches, grâce à l'habileté de leur exécution, peuvent être considérées comme de précieux éléments d'instruction.

Le nouveau travail de M. Demay réunit donc toutes les conditions d'un bon répertoire archéologique. En lui décernant la première des récompenses dont elle dispose, votre commission a voulu tout d'abord reconnaître la persévérance de son consciencieux auteur et marquer l'estime qu'elle professe pour ses connaissances spéciales en paléographie et en blason; mais elle a voulu aussi témoigner à M. Demay sa satisfaction de la déférence avec laquelle il a suivi ses conseils. On sait que pendant le cours du moyen-âge plusieurs personnages ont fait enchâsser des entailles antiques, voire même des camées, dans les matrices de leurs sceaux. L'inventaire des sceaux de Flandre en offrait d'assez nombreux exemples, à l'examen desquels il semble que M. Demay aurait dû consacrer quelques pages. Le rapporteur du concours de 1873 lui avait courtoisement signalé cette lacune, en lui donnant rendez-vous pour une des années suivantes. L'invitation a été entendue et comprise. M. Demay a joint à son inventaire des sceaux d'Artois et de Picardie, un catalogue de trois cent soixante-sept sceaux appartenant à la catégorie qui vient d'être indiquée. Ce catalogue est suivi de la reproduction phototypique de

quatre-vingt-quatorze empreintes et précédé d'une notice qui renferme quelques aperçus très exacts, auxquels on ne peut reprocher que leur extrême brièveté. Catalogue, empreintes et notice fournissent d'ailleurs d'excellents éléments pour étudier l'adaptation des œuvres d'art antiques à la sphragistique des temps moyens. C'est un nouveau service que M. Demay vient de rendre à la science de la diplomatique ; votre commission, qui l'avait en quelque sorte provoqué, s'est empressée de le reconnaître et de le récompenser.

Lou Trésor dou Felibrige, ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la Langue d'oc moderne, par FRÉDÉRIC MISTRAL. — 2 forts volumes in-4°, comprenant environ 2,000 pages, imprimées sur trois colonnes. (En cours de publication à partir du 1^{er} mars prochain.)

Cette œuvre nationale, immense monument ethnographique élevé au Midi et à sa langue par l'illustre auteur des *Isclò d'Or*, de *Calendau* et de *Mirèio*, est indispensable à tous ceux qui voudront connaître à fond les divers idiomes et le génie de nos provinces méridionales. On jugera de ce travail de bénédictin par l'exposé suivant des matières qu'il comprend :

- 1° Tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et les diminutifs, et un grand nombre d'exemples et des citations d'auteurs ;
- 2° Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes ;
- 3° Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies ;
- 4° La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens ;
- 5° Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes ;
- 6° Les paradigmes des verbes réguliers ; la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable ;
- 7° Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers ;
- 8° Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique ;

9° La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes ;

10° Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité ;

11° Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux ;

12° La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiomatismes, locutions et formules populaires ;

13° Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales ;

14° Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi.

Comme le dictionnaire de Mistral est publié par souscription, et qu'il ne sera tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires en dehors de ceux des souscripteurs, il importe à toutes les personnes qui désirent posséder cette vaste encyclopédie de s'adresser *dès maintenant* à l'auteur, à Maillane (Bouches-du-Rhône) ; elles recevront le prospectus de l'ouvrage et toutes les livraisons au fur et à mesure qu'elles seront imprimées. Le nombre de ces livraisons s'élèvera de 40 à 50. Le manuscrit de l'œuvre étant complètement achevé, l'impression, qui va commencer, sera continuée sans interruption jusqu'à la fin.

Nous ne saurions trop recommander ce beau travail, dont nous avons un spécimen sous les yeux et qui mérite tous les encouragements, aux conservateurs des bibliothèques publiques, aux maires des communes du Midi, aux présidents de cercles, aux sociétés scientifiques et littéraires, aux chefs d'institutions et aux membres du corps enseignant. Cette œuvre si utile manquait au Midi, et l'on doit être reconnaissant au grand poète qui a eu le courage de l'entreprendre et de la mener à bon terme, uniquement soutenu par l'amour et le dévouement sans bornes qu'il porte à son pays. Nul mieux que Frédéric Mistral n'était apte à accomplir une pareille tâche, et nous pouvons affirmer qu'il l'a remplie de main de maître et de savant. Toutes les classes de la société méridionale consulteront avec fruit, chaque jour et dans une multitude de circonstances, ces deux volumes si précieux, dont le succès, quel qu'il soit, sera toujours au-des-

sous du mérite, des peines et des sacrifices pécuniaires de l'infatigable écrivain.

Nous formons les vœux les plus sincères pour la réussite pleine et entière de ce monument littéraire, aussi glorieux pour le pays qui aura contribué à son édification, que pour l'auteur lui-même, et nous ne doutons pas que l'œuvre de Mistral ne soit bientôt dans toutes les bibliothèques méridionales, particulières et publiques, où elle a sa place obligatoirement marquée. Mais il faut, nous le répétons, que tous ceux qui ont à cœur de la posséder, se hâtent de s'en rendre souscripteurs, car ils risqueraient, en apportant de la négligence à cet égard, de ne plus pouvoir obtenir ces volumes si désirés, dans le cas où le nombre des demandes viendrait à excéder trop tard les prévisions de l'auteur. Actuellement, ces prévisions ne seront jamais dépassées au-delà de nos souhaits, car Mistral a assez fait en faveur de la Provence, dont il est le légitime orgueil, pour avoir droit d'attendre en retour l'appui de ses concitoyens, qui lui est si nécessaire dans les circonstances présentes.

Cet appui, nous osons l'espérer pour l'honneur de sa patrie, ne lui fera pas défaut.

G. D.-B.

Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne (Abbayes, Chapitres, Commanderies, Eglises, Seigneuries, etc.), publiés sous les auspices du Conseil général et de la Société archéologique du département de Tarn-et-Garonne, par M. FRANÇOIS MOULENO, Secrétaire général de ladite Société, Membre de la Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Montauban, de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agén, Correspondant de la Société archéologique du Midi de la France, etc. — 2 beaux volumes in-8°, imprimés en caractères elzévirien, sur papier vergé, par M. FORESTIÉ, imprimeur à Montauban.

L'élan donné à l'étude des sciences historiques par MM. Guizot, Thierry et Sismondi, a produit, depuis longtemps déjà, d'admirables résultats sur presque tous les points de la France. Il est peu de départements, peu de villes de quelque importance, dont le passé n'ait été laborieusement fouillé; mais le travail d'ensemble n'est pas complet.

Jusqu'à ce jour, rien n'a été publié dans le Tarn-et-Garonne, peut-être à cause de la diversité de ses origines, et nous voulons essayer

de combler cette lacune si importante de notre histoire générale. Depuis de longues années, M. Moulenq réunissait, avec une conscience et une patience rares, des documents du plus grand intérêt pour ce département. Les bibliothèques publiques et privées, les archives des familles, celles des communes, des départements et de l'Etat ont été explorées par lui avec les soins les plus minutieux, et ce sont ces documents coordonnés et classés qui forment la matière de l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public.

Aucun travail aussi complet et aussi sérieux n'a encore été publié sur les Abbayes, les Chapitres, les Doyennés, les Commanderies, les Paroisses du diocèse ou leurs Annexes, sur les Seigneuries et sur les Institutions civiles ou religieuses, dont l'existence s'associait intimement à la leur.

L'auteur s'est attaché spécialement à ne donner que des renseignements basés sur des preuves authentiques ou sur les leçons des historiens qui l'ont précédé, et à soutenir toutes ses assertions, même les moins importantes, par des notes indiquant les sources où elles sont puisées.

Ce travail sera donc d'un intérêt particulier pour toutes les personnes qui voudront avoir une connaissance exacte et précise à la fois de l'histoire du pays. Il sera surtout indispensable aux hommes d'étude, par le grand nombre de documents inédits qui leur seront révélés, et aux Ecclésiastiques, qui y trouveront, avec d'innombrables additions, tous les renseignements donnés par le *Gallia*, en même temps que l'historique de la localité qu'ils habitent, de leur église, des églises disparues, et des seigneuries qui existaient dans l'étendue de la paroisse, le tout condensé en quelques pages et parfois en quelques lignes.

Plusieurs notices historiques ont déjà paru et ont montré ce que devait être l'ouvrage complet. Aussi le Conseil général du département, reconnaissant l'importance de cette œuvre locale, s'est empressé de lui accorder, en même temps que son approbation, de précieux encouragements.

L'ouvrage va être publié par souscription, à raison de 5 francs le volume pour les personnes qui auront envoyé leur adhésion avant le 1^{er} juin 1878.

Après la clôture de la souscription, le prix sera porté à 6 francs.

Le tome I^{er} paraîtra avant la fin de l'année 1878.

Le tome II sera publié dans le courant de l'année 1879.

On souscrit :

Chez M. FORESTIÉ, imprimeur à Montauban.

Chez M. CHAMPION, libraire, quai Malaquais, 15, à Paris.

Chez M. Edouard PRIVAT, imprimeur-éditeur, rue des Tourneurs, hôtel Sipièrre, à Toulouse.

Chez M. Charles LEFEBVRE, libraire-éditeur, Allées de Tourny, 6, à Bordeaux.

REVUE DE GASCOGNE

(*Bulletin mensuel de la Société historique de Gascogne*).

Depuis le 1^{er} janvier, la *Revue de Gascogne* est entrée dans sa dix-neuvième année. Il est absolument superflu de faire l'éloge de ce recueil, qui se recommande assez par lui-même. Patronnée par les archevêques d'Auch, dirigée par un archéologue éminent, M. l'abbé Canéto, la *Revue de Gascogne* a pour rédacteur en chef un érudit et un critique de premier ordre, M. Léonce Couture. Autour d'eux sont venus se grouper bon nombre d'hommes dévoués à l'histoire du Sud-Ouest de la France et versés dans des spécialités très diverses. Il nous est impossible de signaler ici, même de la façon la plus brève, les travaux nombreux et importants qui forment les dix-sept premiers volumes de la *Revue*, dont la collection est devenue fort rare. Nous espérons pouvoir être plus exacts à l'avenir. En attendant, signalons les publications les plus remarquables du volume de 1877.

Archéologie et Beaux-Arts. — Le chevet de la cathédrale d'Auch (J. Canéto).

Sculpture. — La statue du cardinal Jean d'Armagnac (A. Lavergne).

Peinture décorative. — Décoration de la chapelle de Saint-Louis à Lamontjoie, par M. Tartas, (J.-F. Bladé).

Géographie. — Les archiprêtres de l'ancien diocèse d'Auch (A. Lavergne).

Histoire ecclésiastique. — Ordres religieux et militaires de la Gascogne (J.-F. Bladé). — Essai critique sur saint Sever, martyr et ses compagnons, (le R. P. Labat. — Saint Frajou, martyr en Gascogne, (le R. P. Carles). — Christophe et François de Foix-Candalle (Tamizey de Larroque).

Histoire civile et politique. — Monographie de la Devèze (J. Dulac).

Histoire féodale et nobiliaire. — Naudonnet de Lustrac (P. La Plagne-Barris). — Deux seigneurs de Lustrac (G. Tholin). — Notes concernant la maison du Lau (Tamizey de Larroque). — Maintennes de noblesse en Gascogne (J. de Carsalade du Pont). — Familles Saviac, Chastenet de Puysegur, Rivière-Lengros, d'Auxion, Lartigue d'Arné, Noaillan de Lamezan, Barbotan de Mormès, Ferragut (seigneur du Cos), de Pins d'Aulaignères, du Faur de Louboey, du Coussal, Gestas, Ferragut de Pascau, d'Aymier, de Bus, Fabas de Lamothe, Fabars du Castera, Percin de Lauret.

Histoire de l'enseignement. — L'instruction publique à Gimont avant 1789, (R. Dubord).

Nous regrettons de ne pouvoir indiquer ici qu'en masse quantité de compte-rendus, rédigés pour la plupart, et avec une haute compétence, par M. Léonce Couture. La *Revue de Gascogne* contient aussi des documents inédits (mémoires, actes privés, lettres missives), d'intéressantes *notes diverses*, des *questions et réponses* sur des questions obscures et difficiles, touchant à toutes les parties de l'histoire locale, sans préjudice de tout ce qui se rapporte à la bibliographie de la région.

Nous voulons croire que cette nomenclature, forcément froide et aride, inspirera aux lecteurs de la *Revue de l'Agenais* le désir de faire plus ample connaissance avec les travaux de la *Revue de Gascogne*, dont nous reproduirons désormais le sommaire tous les mois.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE ; SEPTIÈME SÉRIE, T. IX (CLASSE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

Table des Matières. — Etude sur l'inondation de la Garonne du 23 juin 1875; par M. SALLES. — Observations sur un projet de défense de la rive gauche de la Garonne, à Toulouse; par M. DE PLANET. — Quelques mots en réponse au mémoire de M. de Planet,

sur le projet de défense du faubourg Saint-Cyprien, à Toulouse, contre les inondations; par M. ENDRÈS. — La marque des cinq plaies, étude bibliographique; par le docteur DESBARREAU-BERNARD. — Anomalie des signatures dans les premiers livres où on les rencontre; par le docteur DESBARREAU-BERNARD. — Explication des mots : *Azotica lingua*; par M. AD. BAUDOUIN. — Les Capitouls de Toulouse tenant le sceau vert; par M. VICTOR PONS. — Notice historique sur une condamnation à mort d'un nommé Căhuzac, maçon au faubourg Saint-Cyprien, à Toulouse, sur son exécution et sur la réhabilitation de sa mémoire, après que son innocence eut été établie; par M. VICTOR MOLINIER. — L'église et le monastère des Cordeliers à Toulouse; par M. ESQUIÉ. — Histoire de l'Université de Toulouse, Fragment; par M. GATIEN-ARNOULT. — Quelques détails nouveaux sur Laromiguière, d'après une correspondance inédite; par M. COMPAYRÉ. — Trois lettres inédites de Champollion, accompagnées de détails intimes sur sa jeunesse et sur sa famille; par M. CHARLES BARRY. — L'économie politique devant l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse au XVIII^e siècle; par M. DUMÉRIL. — Rôle politique des aubergistes dans la Suisse allemande, au XVIII^e siècle; par M. DUMÉRIL.

Le Propriétaire-Gérant ,

FERNAND LAMY

Agén, imprimerie Noubel. — F. Lamy, successeur

WALTER SCOTT

ET LE ROMAN HISTORIQUE.

Comme ici-bas on se lasse de tout, et que toute chose ne tarde guère à laisser voir son défaut ou son point faible, la vogue de Walter Scott a un peu baissé ; et bien des personnes, enveloppant dans la même condamnation toute une classe d'ouvrages inspirés par lui, disent . « Le roman historique est un genre faux ; car on y attribue aux personnages réels des propos qu'ils n'ont jamais tenus et des actes qu'ils n'ont jamais faits. »

A ce compte, la liste des genres faux est considérable ; toute tragédie, tout drame, tout poème fondé sur l'histoire mérite ce reproche. Evidemment Nérone n'a pas dit et n'a pas fait tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait dans le *Britannicus*, de Racine. Il y a dans cette pièce des mots qui sont de lui ; mais la plupart ne sont pas authentiques, et leur mérite consiste à être dignes de lui, bien qu'il ne les ait pas prononcés. On en peut dire autant de toute œuvre d'art à qui l'histoire sert de fond ou qu'elle suggère. Le personnage le mieux imité sur la scène, le mieux représenté dans un poétique récit tient des discours et souvent accomplit des actes que nul témoignage sérieux ne lui attribue. Le *Qu'il mourût* du vieil Horace est admirable, mais le génie de Corneille l'a seul inventé.

Soutiendra-t-on que, pour éviter toute inexactitude semblable, il faudrait s'interdire de puiser dans l'histoire les sujets de drame ou de poème narratif ou de fiction en prose ? Mais alors le poète ou le romancier se priverait des avantages sérieux qu'il trouve à raviver les souvenirs du genre humain. Prenons un exemple qui vous fera comprendre tout ce qu'on perdrait à suivre ce conseil et à respecter l'histoire de cette façon-là. Deux romanciers s'entretiennent de leurs

projets, des idées qui leur viennent et qu'ils songent à développer. • Moi, dit l'un, je veux peindre une femme assise sur un des premiers trônes du monde et qui unit les faiblesses féminines avec toutes les hautes pensées, toute la persévérance, toute la réflexion dont les hommes d'Etat sont rarement capables ; je la représenterai amoureuse, jalouse, assez maîtresse d'elle-même toutefois ou assez guidée par la politique pour ne sacrifier ni sa gloire ni l'intérêt de son peuple à l'amour. — Très bien, dit l'autre romancier, qui sera, si vous le voulez, Walter Scott lui-même ; très bien ; mais ce sujet, je l'ai trouvé aussi, non dans ma tête, mais dans l'histoire, et cette femme-politique, ce politique-femme s'appelle Élisabeth, et je lui laisserai son nom. — Eh bien ! moi, reprend le premier, j'ai peur de falsifier l'histoire ; j'ai peur de supposer un seul acte, un seul mot, qui ne soit pas réellement d'Élisabeth ; en conséquence, j'invente tout : le nom de la reine, le pays, le temps où elle vit ; mon œuvre est une étude morale, psychologique, animée de tous les mouvements du drame ; mais elle n'a rien à débattre avec l'histoire ; elle ne lui prend rien, ne l'éclaire, ne la fausse, ne la complète, ne l'altère en quoi que ce soit ; je suis tout romancier, et ne veux être que cela. — Je vous le demande, lecteur ; à émotion égale et en supposant les péripéties également bien menées dans les deux ouvrages, celui où Élisabeth est nommée, étudiée, dépeinte, n'inspirera-t-il pas un plus vif intérêt ? Ne nous donnera-t-il pas, au moins, la satisfaction de penser qu'un tel personnage exista ; que dans ce récit tout n'est pas faux et que, jusqu'à un certain point, l'auteur instruit ceux qu'il intéresse ? D'ailleurs, le prestige des souvenirs est grand ; les noms célèbres éclairent, rehaussent tout ce qu'ils avoisinent et multiplient les associations entre nos idées. Un roi, par ruse plus que par audace, dompte ses grands vassaux : sujet intéressant, plein de promesses, mais de promesses vagues. Louis XI trompe et dépouille Charles le Téméraire ; voilà qui est plus précis, voilà qui me suggère bien plus de pensées ou de sentiments ; la figure vivante et fouillée d'un roi fictif attirera moins mes regards que la figure non moins vivante et non moins fouillée d'un roi réel et historique. Une reine captive de ses sujets, victime de ses imprudences, de sa beauté, de ses grâces même, peut m'émouvoir, quelque nom qu'on lui donne ; mais si elle s'appelle Marie Stuart, à ce nom seul des nuées de souvenirs se raniment en moi. Qu'un peuple s'affranchisse ou se perde par sa sagesse ou sa folie, j'aime à voir sous mes yeux se dérouler un tel spectacle ; mais si ce peuple est la Suisse ou la Pologne, je

reconnais en lui un voisin, un allié ; je sais ce qu'il fut, ce qu'il est ; je sais du moins qu'il a existé, qu'il existe ; nul peuple imaginaire ne pourrait m'inspirer si aisément, si vite, une pareille sympathie. Un peuple ou un personnage fictif, bien dépeint, peut beaucoup sur mon cœur ou sur mon esprit ; mais, dès que je me mets à réfléchir, l'illusion diminue ; tout cela n'est pas vrai, me dis-je en rougissant de mon émotion ; ne prodiguons ni nos larmes ni notre sympathie à une vaine ombre, si réelle qu'elle nous paraisse ; n'aimons et ne plaignons d'une façon sérieuse et durable que ce qui a été ou ce qui est encore.

Voilà l'avantage naturel du drame *historique* des vieux poètes, et du roman *historique* de Walter Scott. Ces œuvres là, franchement empruntées à l'histoire, mais qui ne sont pas l'histoire elle-même, offrent un caractère très distinct, et produisent un effet que d'autres ne produisent pas ; or, dans l'intérêt de nos plaisirs, tout ce qui ne ressemble pas à autre chose ne doit pas être trop légèrement pros- crit ; la variété est un besoin de l'âme humaine ; l'invention de Walter Scott, le roman historique, varie le domaine de l'art, l'élargit, je dirai plus : il répond à un vœu que tout homme a pu former dans le cours de ses études ou de ses lectures.

Car enfin, je vous le demande, dans la vie des individus ou dans celle des peuples, n'y a-t-il pas mille choses que l'on voudrait savoir et que nul témoignage certain ne pourra jamais nous apprendre ? Quels mouvements ont agité l'âme de telle personne, quand elle a médité ou ce crime ou cette noble action ? Qui a déterminé Marie Stuart à abdiquer, le duc d'Albany, régent d'Ecosse, à tuer secrètement son neveu, Hélène Walter à témoigner contre sa sœur, puis à la sauver, les écossais à trahir Charles I^{er}, Montrose à servir tour à tour la liberté et le despotisme ? L'histoire le dit plus ou moins, mais elle laisse toujours quelque secret à deviner au moraliste et quelque chose d'incomplet aussi, que l'artiste voudrait achever. Le romancier vient, et que fait-il ? Ce que ni l'histoire, ni la réalité n'ont fait. Il observe, devine, conjecture, ose affirmer ses suppositions ; de plus, il remplit bien des vides, supplée à bien des insuffisances et crée le beau, en ajoutant l'idéal au réel. De l'abdication de Marie Stuart il forme (nous l'avons vu) une scène magnifique, où cette femme paraît tout entière. Elle avait, en réalité, résisté quelque temps aux exigences des lords ; mais l'avait-elle fait avec éloquence ? Oui, par instants ; mais pas toujours. La cause de la reine captive et

celle des seigneurs révoltés n'avaient été, dans l'entrevue réelle, plaidées que très imparfaitement; et l'émotion, au lieu de croître, avait plutôt semblé, vers la fin, se refroidir.¹ Walter Scott corrige hardiment ces réalités défectueuses; il fait œuvre de poète tragique, combine et enchaîne les effets, ne permet pas à l'intérêt de languir, et sans rien attribuer ici à ses personnages qui soit contraire à leur caractère historique, il rétablit le beau dans tous ses droits.

Ailleurs, je l'avoue, sa hardiesse est moins scrupuleuse, moins véridique; il transforme ses héros et dément leur histoire; Rob-Roy (vous vous en souvenez) est sous sa plume un brigand plein d'honneur. Figure irrégulière, mais plus noble que nature, le Rob-Roy de Walter Scott attache; certains traits du Rob-Roy réel l'auraient rendu trop méprisable. Pour les amateurs de poésie, ce bandit de roman vaut beaucoup; pour un critique jaloux de l'exactitude, il y a là un mensonge flagrant; mais, je me hâte de le dire, un mensonge franchement avoué. Dans son introduction, l'auteur raconte au vrai la biographie et les méfaits de Rob-Roy; si l'on s'y trompe encore, c'est qu'on le veut bien.

Sans doute, le *roman* historique n'ayant point de forme distincte, étant écrit, comme l'histoire, en prose narrative, on est porté à le confondre avec elle; du moment néanmoins qu'il s'intitule *roman*, c'est votre faute si vous faites cette confusion.

Le plus souvent l'effet dramatique a gagné aux altérations que se permet Walter Scott. Je ne nierai pas que, pour soutenir l'intérêt ou pour éviter de choquer son lecteur, il n'ait quelquefois adouci les rudesses de la vie sauvage ou la grossièreté des vieilles mœurs; mais quel auteur n'a fait de tels sacrifices à son public ou à ses propres idées de convenance! Les Grecs de Racine sont-ils vraiment Grecs, le sont-ils toujours? Et les Troyens de Virgile, sont-ils Troyens? La cour d'Auguste n'a-t-elle pas déteint sur eux? Tous les poètes ont été de leur temps, même en reproduisant des sujets anciens; et, parmi eux, Walter Scott peut passer pour un prodige d'exactitude.

Du reste, on aurait beau signaler dans ses peintures mille détails

¹ Voy. le récit de M. Mignet *Hist. de Marie Stuart*, t. II, p.

faux ou altérés, il n'en resterait pas moins certain, incontestable que l'histoire lui doit beaucoup. Plus que personne, il l'a fait aimer ; or toutes les fois qu'on aime une science on l'étudie mieux et elle marche. Les poètes, les inventeurs de fictions aident la science lorsqu'ils en inspirent la passion. J'en trouve la preuve chez nous, dans notre siècle. Il y avait en 1810, au collège de Blois, un écolier qui se prétendit souffrant pour ne pas aller en promenade et pour rester tout seul, dans une étude, à lire les *Martyrs* de Chateaubriand. Arrivé au passage où l'auteur dépeint ces terribles Francs, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs, des sangliers, barricadant leur camp avec des bateaux de cuir, des chariots attelés de grands bœufs, ou disposant leur armée en un triangle où l'on ne distingue qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, l'enfant vit surgir sous ses yeux tout un vieux monde dont il n'avait aucune idée. Bientôt se déroula le contraste si dramatique-entre le sauvage de Germanie et le soldat civilisé de Rome ; puis éclata le chant guerrier des Francs, inspiré par de vieilles poésies saxonnes ou tudesques : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons
« combattu avec l'épée. Les corbeaux nageaient dans le sang. Les
« vierges ont pleuré longtemps... Nous sourirons quand il faudra
« mourir. » A la dernière strophe, l'enfant n'y tint plus, il se leva de son banc, parcourut la salle à grands pas, et répéta d'une voix enthousiaste : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée ! »

Cet enfant s'appelait Augustin Thierry ; et plus tard il a déclaré que cet accès de poétique émotion avait fait naître son penchant pour l'histoire. Il n'accepta ni les anachronismes, ni les faussetés matérielles des *Martyrs* ; il fut historien érudit autant qu'historien pittoresque ; mais, sans la lecture de ce poème, il ne l'aurait jamais été.

Chateaubriand avait révélé à Thierry le caractère et la vie des races barbares heurtant les peuples civilisés ; Walter Scott révéla aux Anglais et au monde la vie ancienne et récente des Ecossais : habitants de la plaine et de la montagne, Saxons et Celtes, gens de dialecte anglais et de langue gaëlique, hommes en culottes et en jupe bariolée, parurent, avec leurs mœurs, leurs principes, leurs traditions. Etudiant bientôt l'Angleterre, il y montra la même lutte, le même contraste entre deux races, destinées pourtant à se fondre, à féconder, à civiliser en commun la terre que toutes deux appellent leur patrie. Chez David Hume, historien anglais du XVIII^e siècle, les consé-

quences de la conquête s'aperçoivent à peine ; entre un roi d'Angleterre saxon et un roi d'Angleterre normand, il ne marque pas de différence ; il semble que tous les habitants soient, au même titre, les sujets de Richard Cœur-de-Lion. Dans l'*Ivanhoé* de Walter Scott, les vrais rapports entre les hommes de ce temps sont rétablis ; les Normands règnent, les Saxons obéissent en murmurant. Et maintenant, que les historiens proprement dits arrivent après le romancier ; ils rempliront bien mieux leur tâche ; ils rechercheront l'exactitude des faits, et ils y joindront ce qu'il leur a donné, la vérité des mœurs, le mouvement et la vie.

S'il appartient à l'*historien* d'exposer l'enchaînement des faits et les causes dont ils découlent, quelles meilleures pages *historiques* peut-on voir que certains chapitres de Walter Scott ! Où expliqua-t-on jamais mieux l'esprit des guerres civiles d'Ecosse, et les motifs intéressés qui poussaient tel chef ou tel autre à suivre l'étendard royal ou puritain ? Que de raisons locales, domestiques, tenaient lieu de toute conviction ! Le clan d'Argyle déteste le clan de Lennox ; donc Argyle prendra parti pour l'opinion que Lennox attaquera. Mais Lennox attend, pour se décider, que Graham, l'ennemi d'Argyle, ait formé une résolution. Or, Graham, marquis de Montrose, a d'abord, par ambition, soutenu les idées nouvelles ; mais les novateurs (ô mécompte !) ne l'ont pas nommé général en chef. Cette ingratitude lui ouvre les yeux, et il va offrir au souverain ses services méconnus par les libéraux. Voilà pourquoi il se fait royaliste, entraînant Lennox avec lui. Argyle, pour combattre Graham, passe aux libéraux et défie le roi. Après un mois d'expédition, Graham-Montrose, quoique vainqueur, ne peut plus tenir son armée. Pourquoi ? Parce que tout montagnard veut revenir chez lui avec son butin, veut revoir sa femme et ses enfants, les défendre contre ses voisins, faire sa pauvre moisson de seigle et d'avoine, mener ses vaches d'une montagne à l'autre. Voilà les mœurs, les besoins de ces gens-là ; ils s'inquiètent seulement des nécessités présentes et n'ont de haine ou d'amour que pour leur voisin, pour celui dont le champ ou le pâturage confine au leur, et qui lui laisse ou lui vole ses troupeaux. Ajoutez à cela des rancunes de famille, de prétendus devoirs de vengeance, des superstitions nullement raisonnées ; tels sont les ressorts qui font agir ces âmes ignorantes et irritables. Dans les villes, on réfléchit plus ; on discute, souvent on délire, et, bible en main, croyant faire œuvre pie, on tue son semblable qui a le malheur d'interpréter tout autrement un texte. De là les guerres civiles et les révolutions dont l'his-

torien cherche trop souvent la cause dans le caractère et les actes de quelques hommes, tandis que Walter Scott nous en fait voir le germe dans les mœurs et la situation de tout le monde. Sur ce sujet, il est aussi complet que possible, et Macaulay, qui le reprend après lui, ne l'emporte que par la vivacité du style et l'exactitude rigoureuse des faits. Oui sur l'esprit des partis écossais, sur la cause des agitations, sur la manière de guerroyer en ce pays, quiconque a lu Walter Scott avec soin sait tout ce qu'il faut, et de façon à ne pas l'oublier; car, au raisonnement se joint l'image, à l'exposé général, la narration; l'esprit s'amuse et le cœur en est ému.

Bien qu'il n'omette et ne dédaigne dans ses livres aucune classe de citoyens, Walter Scott, nous le savons déjà, n'est ni démocrate ni novateur. Une société patriarcale, rangée autour de quelques grandes familles, soumise toutefois à des lois générales que tous observent, depuis le roi jusqu'au mendiant, voilà son idéal; et, en 1815, lorsqu'il voyage en Belgique et en France, il s'étonne et s'alarme presque d'y voir rompus tous les liens féodaux. Là, plus de seigneurs révéérés, suivis, soutenus dans leurs opinions et leurs intérêts, par des tenanciers qui les reconnaissent, qui les défendent, qui votent pour eux. Chacun, en Belgique et en France, a son lopin et le travaille pour lui-même; nul ne se croit obligé envers un plus grand; la société belge et française s'agite, comme réduite en poussière et en atomes; elle vit, mais elle ne se tient pas; Walter Scott en est effrayé pour elle. Plus tard, il montra fort peu de sympathie aux aspirations politiques des grands centres formés par l'industrie moderne; il résista, en conservateur obstiné, à tous les bills de réforme électorale; il exposa, dans la mêlée, son grand nom à quelques insultes, et commit l'erreur de désapprouver l'extension juste et nécessaire des droits de suffrage. Malgré son aversion pour les mesures populaires, il était, dans sa vie privée comme dans ses œuvres d'imagination, équitable et bienveillant pour tous. Semblable en ce point à plus d'un conservateur que nous connaissons, il réservait le pouvoir, l'influence et les droits à un très petit nombre; mais il voulait que tous eussent leur part de bien-être et que le petit nombre y veillât. C'est bien en effet le meilleur moyen de rendre le peuple heureux que de lui retirer à lui-même le soin de son bonheur; nous n'avons pas à le discuter ici. Il est certain que le peuple se laisse prendre aux sophismes; la plupart des lois qu'il désire le plus et dont il attend sa félicité, ne feraient qu'aggraver sa misère; mais si peu de cas que l'on fasse de sa sagesse, il faut prêter l'oreille à ses plaintes, ne pas

le négliger; l'humanité et la justice le crient; l'intérêt même le conseille; car tout gouvernement qui ne s'occupe pas du peuple, le peuple le renverse ou le laisse tomber.

Prenant ses types dans toutes les classes de la société écossaise, Walter Scott a donné au monde la plus complète image de sa propre patrie. L'empreinte nationale, gravée sur ses œuvres, ne leur a pas nuï chez les autres peuples; on se plut, au contraire, en France et ailleurs, à étudier des mœurs si peu semblables aux nôtres, et encadrées dans des paysages auxquels nos yeux sont si peu habitués. On eut le plaisir d'un voyage, sans la fatigue et la dépense, et d'un voyage dans l'espace et dans les siècles. Il y a d'ailleurs une forte présomption en faveur des figures qu'un étranger a peintes et qui diffèrent des nôtres par beaucoup de traits. Si ces romans, venus d'Écosse, n'avaient offert aucun signe de leur provenance, on aurait pu croire que l'auteur avait mal consulté la nature qui l'environnait, et l'on aurait rangé ses conceptions au nombre des fantaisies banales. Si, d'autre part, nous n'avions pas reconnu, sous ces costumes étrangers, la nature humaine de tous les pays, nous aurions vite renvoyé à nos voisins ce portrait extérieur et superficiel de leurs personnes. Heureusement il n'en est pas ainsi. Walter Scott excelle à peindre les surfaces; mais bien rarement il s'y arrête. Le plus souvent il creuse les caractères, en met à nu les ressorts de tout ordre, les fait jouer devant nous dans des situations variées, et ne nous permet pas de les méconnaître. Que de passions il a su peindre dans leurs rapports avec tous les âges, tous les accidents, toutes les fortunes! Que de figures il a fait vivre, si ressemblantes qu'on pouvait nommer les modèles, mais si complètes, ou si fortement relevées, que le modèle pris dans la nature, le modèle du temps et de la société de Walter Scott, ne paraissait plus qu'une esquisse! Témoin le vieux M. Constable, qui, sans le savoir, posa pour l'Antiquaire, mais qui ne valut jamais ce personnage, tant il était ordinaire à Walter Scott de peindre tout à la fois ressemblant et idéal! tant la nature et le travail l'avaient bien placé parmi ceux qui observent, qui savent et qui créent!

L'*Antiquaire*, j'ai prononcé ce titre; je le répète avec plaisir, en y joignant la *Prison d'Édimbourg*; le genre du roman historique peut perdre ou recouvrer sa faveur près du public; quoi qu'il arrive, ces deux études de caractères et de passions, l'une si vivante et si gaie, l'autre si terrible et si haute, ne souffriront jamais des inconstances du goût; pour qu'on cessât de les lire et de les admirer, il faudrait

que les hommes eussent renié tout ce qui les amuse, les moralise ou les émeut, tout ce qui parle à leur bon sens, à leur conscience et à leur cœur.

Mais parmi tant de types créés par Walter Scott, et si nombreux que Shakespeare seul pourrait lutter avec lui de fécondité, aperçoit-on, de face ou de profil, la figure si chère aux siècles de doute, celle du sceptique, du rebelle ou du voluptueux, que le mystère de la destinée inquiète, qui s'arrête effaré aux bords du précipice éternel, ou se jette éperdu dans les plaisirs, cherchant, dès ici-bas, la jouissance infinie, ou se perd dans la rêverie douloureuse et sans terme, ou arbore à jamais l'étendard de la révolte contre les hommes et contre Dieu ! Hamlet, Manfred, Don Juan, Faust ou René trouvent-ils des frères parmi les créations de Walter Scott ? Je ne le crois pas : des athées, comme Varney ou comme ce sinistre apothicaire (qui joue un rôle dans la *Jolie Fille de Perth*), ne sont que des coquins qui refusent de croire en Dieu pour commettre sans crainte tous les crimes. Certains bohémiens et sauvages de Walter Scott sont plutôt païens qu'in-crédules ; ils admettent l'influence surnaturelle des astres, font des enchantements, adorent des esprits ; s'ils ne pratiquent pas de religion précise, c'est pour se tenir mieux séparés des autres hommes. Le templier Bois-Guilbert est plus grand qu'eux et plus instruit. Son cœur se gonfle et se consume de superbes et brûlants désirs qu'il veut assouvir ici-bas, se moquant des rêves d'immortalité, prétendant même pouvoir rendre raison de son mépris pour les croyances ; mais s'il le prétend, il ne le fait pas. Walter Scott ne lui en laisse ni le loisir ni la permission. Étranger lui-même à ce genre de doutes, il ne veut pas le suggérer aux autres ou l'entretenir dans leur âme ; il craint de nous intéresser aux objections contre la morale et Dieu. Il admirait vivement le génie de Byron, grand rebelle celui-là et posant pour la révolte. Il louait avec sincérité, mais non sans réserve, le troisième chant de Childe-Harold : C'est très beau de forme, disait-il ; mais c'est « trop mauvais d'intention. » Plus tard, Byron lui dédia son *Caïn*, cet effrayant réquisitoire contre la Providence et contre le dogme du péché originel. Walter Scott le remercia, lui dit qu'il était fier de se voir dédier un si beau poème, et qu'il n'était nullement scandalisé des impiétés de Caïn et de Satan. L'ange déchu et le fratricide ne pouvaient guère, ajoutait-il, parler autrement.

A un ami, Walter Scott écrivait que lord Byron aurait dû opposer aux révoltes et aux arguments de son Satan et de son Caïn des répon-

ses plus fortes que celles qu'il fait faire par son Abel et son Adam. Il est certain, en effet, que, dans cette œuvre, la cause de Dieu est merveilleusement attaquée et défendue avec une faiblesse insigne. Rien de pareil n'est jamais sorti de la plume de Walter Scott, et n'est probablement jamais venu à sa pensée. Ni l'irrégion, ni la volupté n'ont trouvé en lui un apôtre ; et, sans être toujours aussi prude que les romanciers anglais d'aujourd'hui, il a eu soin de ne pas dépasser les limites d'une gaieté décente. « C'est pour moi, disait-il, une consolation suprême de
• n'avoir pas ébranlé les principes et la foi ni fait rougir la pudeur de
• personne. »

A. DE TRÉVERRET.



LES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

DE LOT-ET-GARONNE.

ÉTAT ACTUEL. — CLASSEMENT.¹

[Deuxième et dernière Partie.]

SÉRIE A.

Trois pièces seulement sont comprises dans cette série. La pénurie des Archives départementales en ce qui concerne les actes du pouvoir souverain s'explique tout naturellement. Durant le Moyen-Age, les documents relatifs à la constitution politique de l'Agenais, aux rapports entre ce pays et le souverain étaient généralement adressés aux officiers municipaux de la ville principale. Ils ont été conservés dans le fonds des Archives de l'Hôtel de Ville d'Agen. A l'époque moderne, les pièces de cette nature étaient adressées au sénéchal. A défaut des originaux, il en subsiste des copies transcrites dans les registres qui font partie de la série suivante.

SÉRIE B.

Cette série, qui est la plus importante, comprend les archives administratives, civiles et criminelles de la sénéchaussée d'Agenais

¹ Ces notes, jointes à celles qui ont été publiées dans la livraison précédente, doivent servir d'introduction au volume de *l'Inventaire sommaire des Archives départementales*. Cet ouvrage sera mis en vente avant un mois à la librairie de MM. Michel et Médan, rue Pont-de-Garonne, Agen.

et les fonds du présidial et de quelques ordinaires. Elle est représentée dans l'inventaire par 1,672 articles qui se répartissent ainsi :

Registres. Liasses. Articles. Dates extrêmes.

Enregistrement d'actes, insinuations et réceptions.....	212	»	212	1591-1790
Sénéchaussée criminelle et maréchaussée.....	349	5	344	1604-1790
Présidial, causes civiles.....			856	1596-1790
Ordinaires.....	»	»	260	1711-1790

On voit que ces divers fonds ne renferment pas de documents antérieurs au règne de Henri IV. Il importe cependant de dire quelques mots sur les origines de la sénéchaussée d'Agenais

Durant le Moyen-Age, le sénéchal s'occupait beaucoup plus des affaires militaires que de l'exercice de la justice. Il ne pouvait juger au criminel que conjointement avec les consuls d'Agen. Mais ses lieutenants tendaient à absorber peu à peu les attributions de ces derniers. La série des chartes d'Agen n'est pas assez complète pour qu'il soit possible de préciser la date et la portée de toutes les modifications successivement introduites dans le régime en usage au *xiii^e* siècle, qui lui-même est imparfaitement connu.

Depuis le règne de Louis XII, les consuls d'Agen continuèrent à lutter contre les officiers du roi dans toutes les occasions où il s'agissait de déterminer la limite respective de leurs attributions judiciaires ou même les préséances. Au contraire, ils ne manquèrent point de faire avec eux cause commune dans toutes les circonstances où il fallait s'opposer aux prétentions des villes qui visaient à l'autonomie. Les projets de création des sénéchaussées de Sainte-Foy-la-Grande, de Villeneuve-d'Agenais, de Condom, donnèrent lieu à des protestations sans cesse renouvelées, à des enquêtes qu'on réussissait à rendre interminables. Les consuls d'Agen, qui traitaient de toutes les grandes affaires comme syndics du pays d'Agenais, avaient bien compris quel échec subirait leur influence et combien serait réduit le rôle si prépondérant au Moyen-Age de la capitale de l'Agenais du jour où trois grandes villes voisines seraient devenues le siège d'autant de sénéchaussées.

L'histoire des conflits entre Agen et les villes voisines d'une part, entre les consuls et les magistrats d'autre part, au sujet du ressort

de la sénéchaussée, et du partage des attributions, est encore à faire. Nos annalistes, qui se sont attachés beaucoup moins à l'étude des institutions qu'au récit des faits, ont complètement négligé cet important sujet.

Ce n'est pas ici le lieu de le traiter à fond, d'autant plus que la lecture de l'inventaire démontrera bien vite que, pour trouver la solution de ces démêlés, il ne suffirait pas de compulser les Archives départementales.

On pourra consulter avec fruit les Archives de l'Hôtel de Ville sur les diverses questions qui se rattachent aux origines du présidial d'Agen. Nous savons que ce tribunal fut institué par édit du roi Henri II, en date de 1551. C'était un nouveau coup porté aux privilèges en vertu desquels les consuls d'Agen et ceux de la plupart des villes de l'Agenais avaient l'exercice de la justice civile et criminelle. Il fallait dorénavant faire un nouveau partage, mais dans quelles limites ? Un esprit naturel de résistance d'un côté et d'empiétement de l'autre, rendait tout accord difficile. Chacun d'ailleurs avait ses raisons. Les textes trop sommaires des édits étaient sujets à controverse. La jurisprudence souvent contradictoire des Conseils du roi et des Parlements ajoutait à la confusion. Plus encore. Au milieu des troubles politiques et religieux de la fin du *xvi^e* siècle les rois durent faire des concessions aux villes pour s'assurer de leur fidélité. Ils restituaient parfois aux magistrats municipaux quelques-uns des privilèges anciens relatifs à l'exercice de la justice, en restreignant par le fait les droits des officiers du roi. De là, de nouvelles difficultés pour distinguer les privilèges abolis des privilèges restaurés. Quelle condition par exemple était faite au présidial quand les consuls d'Agen refusaient de se soumettre aux prescriptions de l'édit de Moulins de 1566 ? Ceux-ci ne cessaient pas d'obtenir des souverains divers amendements en opposition avec les termes généraux de l'édit. C'est ainsi qu'après une série de conflits, en 1582, Henri III leur avait rendu l'exercice de la justice civile.

Les documents insérés dans les livres consulaires de la ville d'Agen seraient insuffisants pour nous guider sûrement à travers le dédale des institutions judiciaires du *xvi^e* siècle, mais ils peuvent nous fixer sur quelques points.

Un arrêt du Conseil privé, en date du 16 juillet 1539, avait décidé que les consuls étaient simplement conjuges au criminel. L'assesseur du bailli royal devait se joindre à eux et présider les audiences. Le

tribunal ainsi constitué fonctionna longtemps encore après la création du présidial. Ses attributions furent maintenues telles quelles par la jurisprudence.

Ainsi fut confirmée, en appel au Parlement de Bordeaux, une sentence des consuls, par laquelle deux assassins avaient été condamnés à mort. Le présidial avait contesté vainement le droit des consuls d'instruire ce procès.

Le Parlement décide également que les consuls et les ordinaires ont juridiction, de préférence aux présidiaux, pour juger les voleurs.

Des procès intentés contre des faux-monnayeurs, contre un protestant briseur d'images, contre un ministre prédicant, Lafontaine, donnèrent lieu à des conflits. Ces procès étaient instruits des deux côtés à la fois.

Cependant il fut admis, non sans débats, que les poursuites contre les protestants, devaient être faites par le présidial.

Naturellement, les accusés et les plaideurs étaient les premiers à souffrir de cette sorte d'anarchie, qui déshonorait les institutions judiciaires. Les procès s'éternisaient par les appels, par les complications et la lenteur de la procédure. D'une part, l'incertitude ; de l'autre, des frais énormes. « Il n'est chose en France si chère que la justice », disaient, dans leurs doléances, les députés du tiers-état de l'Agenais aux États généraux de 1588. Dans les cahiers de 1614, mêmes plaintes. On trouvera dans ce dernier document (Archives de l'Hôtel de Ville, AA. 45.) tout un chapitre sur les suppressions d'offices judiciaires, qui sont proposées au roi. Le personnel des cours était devenu beaucoup trop considérable.

Il serait inutile, je crois, d'entrer dans les détails de l'organisation si variable des divers tribunaux. Ces préliminaires, sur le rôle de la sénéchaussée et les origines du présidial, doivent suffire. Il est temps d'aborder l'étude spéciale des fonds divers qui proviennent de ces juridictions.

REGISTRES DES ENREGISTREMENTS ET DES INSINUATIONS (1591-1790. B. 1. — B. 212).

Les actes insérés dans ces registres offrent une telle variété que, s'ils existaient à l'état de pièces isolées dans le dépôt d'archives, ils pourraient se répartir dans toutes les séries. A défaut d'autres fonds, ils suffiraient à nous conserver le souvenir de tous les principaux

actes politiques et administratifs dont l'ensemble permettra de reconstituer les annales de l'Agenais pendant les temps modernes. L'importance de cette collection ressortira de quelques indications sommaires sur la nature des pièces qu'elles renferment.

Afin d'établir une division dans ces analyses, je les groupe fictivement selon la méthode qui s'appliquerait à un classement par séries des pièces détachées.

A. — Confirmation par les rois des privilèges des villes. Traités pour la soumission des places. Édits d'amnistie.

Pièces diverses : établissant les droits des engagistes du domaine royal ; portant cession de partie dudit domaine, donation de biens échus au roi par droit d'aubaine. Baux de ferme.

B. — Lettres de jussion et committimus.

Édits, lettres royales, arrêts rendus sur des conflits d'attributions, des contestations sur les préséances, sur des juridictions exceptionnelles, sur des règlements de procédure et de tarifs.

Édits sur les monnaies.

Création, réunion, suppression d'offices judiciaires.

Provisions des offices de juge-mage, de conseiller au présidial, d'avocat du roi, de procureur du roi, de bailli, de juge royal, de substitut, de sergent royal, d'assesseur criminel, de commissaire examinateur, d'huissier-audiencier, de chirurgien expert, de commissaire aux saisies réelles, de vérificateur des criées, de contrôleur aux dépens, de greffier des insinuations.

C. — Édits, ordonnances, arrêts relatifs : à la levée des impositions, à l'approbation des dépenses ; à des exemptions de taille ; à la confection des terriers. Brevets des offices d'arpenteur mesureur, de juge gruyer.

Travaux publics, routes, navigation. Provision des offices de grand voyer, de maître des chemins, de lieutenant de la grande voirie.

Établissement des postes, messageries et bateaux-poste. Brevets des offices de maître des postes, de messenger porte-sacs.

Réforme des compagnies et recrutement. Brevets de maître de camp, de commandant, de capitaine. Certificats de présence au service. Lettres de vétéranee. Sauvegardes et exemptions des logements militaires.

Provisions des offices de gouverneur de la province, d'intendant, de maréchal, de vice-maréchal, de lieutenant-général, de capitaine des châteaux de l'Agenais.

Police de la chasse. Ordonnances et privilèges relatifs à la chasse. Provision des charges de veneur louvetier et de lieutenant de louterie.

D. — Brevet d'imprimeur et de libraire.

Règlement pour l'administration du collège.

E. — Confirmation des privilèges des communes. Règlements relatifs aux élections consulaires, à la reddition des comptes, à l'exercice de la police municipale. Application des édits sur les offices municipaux. Création de foires et de marchés.

Érections de baronies et de marquisats. Lettres d'anoblissement. Hommages aux seigneurs. Dénombrements de seigneuries. Cession des droits de prélation. Recherche des usurpations.

Lettre de naturalisation, de légitimation, d'émancipation. Lettres de grâce et de rémission. Contrats de mariage, testaments, donations. Accords, transactions et procurations. Actes d'exhédération et de tutelle. Ratification de contrats, etc. (Les documents de cette nature remplissent plus de la moitié des registres.)

Homologation des statuts des corporations et des confréries.

Provisions des offices de notaire royal et de notaire royal apostolique. Ventes des charges de notaire. Démission. Garde des minutes. Tarifs des actes. Délibérations de la communauté des notaires.

G. — Édits, arrêts, ordonnances sur l'exécution de l'édit de Nantes et de l'édit de révocation, sur le rétablissement et l'exercice du culte catholique.

Règlements de droits appartenant aux chapitres. Provisions des offices de vicaire-général, de chanoine, d'aumônier. Prises de possession des cures. Pensions-ecclesiastiques. Donations pour servir de titre clérical. Commissions de marguilliers.

Fondations de chapellenies.

H. — Nominations de vicaires-généraux des abbayes, d'économes préposés à la régie des biens des abbayes, de syndics et de pères spirituels. Fondations et dotations de couvents. Donations aux couvents.

Créations des hôpitaux généraux.

Cette simple énumération peut faire comprendre l'intérêt et la variété que présentent ces documents. Dans un inventaire qui devait être *sommaire* on a cité la dixième partie tout au plus des titres réunis dans cette collection. Il est impossible d'analyser en 15 ou 20 lignes des registres de 200 à 500 pages. Les érudits et les chercheurs devront consulter les tables qui accompagnent généralement les registres. Pour les sujets spéciaux réduits à des dates extrêmes les recherches sont généralement faciles. Il en est autrement quand il s'agit de trouver tous les titres qui peuvent intéresser une famille. C'est un travail énorme que de compulser toute la série.

PROCÉDURES CRIMINELLES. — Réparties en 349 articles, elles comprennent une série non interrompue de près de deux siècles (1604-1790). Elles offrent peu d'intérêt au point de vue de l'histoire générale, mais elles peuvent fournir le sujet de curieuses études sur la condition des personnes et sur les mœurs. Il s'y trouve de nombreuses informations sur des vols commis la nuit ou avec effraction, sur des meurtres qui ont pour mobile la colère, la vengeance ou la convoitise, ces crimes qui sont de toutes les sociétés et de tous les temps, et qui forment les dossiers ordinaires de nos cours d'assises. Passons. Voici, d'autre part, des scènes plus ou moins tragiques, ou même comiques, pleines de couleur locale, des anecdotes, des faits divers. Les bandes de brigands ne sont pas encore un sujet de vaudeville; elles battent la campagne et menacent les routes. Ces gentilshommes, exagérant le point d'honneur, cherchent les duels. C'est sans doute faute d'ennemis qu'ils se donnent entre eux le plaisir de la petite guerre. Habituels à se faire obéir, employant parfois la violence pour se faire craindre, on leur voit braver les arrêts de la justice, et ce n'est qu'en tremblant que les huissiers leur rappellent une dette, ou les citent à comparaître; il y va pour ceux-ci des étrières. Ils conservent des privilèges jusque dans les condamnations les plus infamantes: leur droit est de mourir par l'épée et non par la corde. Presque toujours jugés par contumace, ils sont presque toujours absous par des lettres de grâce. Les étudiants et toute une jeunesse turbulente portant l'épée remplissent de leurs querelles les carrefours que l'on n'éclaire pas le soir et les auberges. Des placards facétieux, des pamphlets, des charivaris agitent les foules et les égalaient. Pour rétablir l'ordre public, voici venir, gravement coiffés de leurs chaperons, les consuls accompagnés de leurs *mandes*

au costume pittoresque. Les mutins et les mauvais plaisants n'obéiront pas toujours à leurs sommations quasi paternelles. La sorcellerie est un forfait qui peut être puni de mort. Les juges eux-mêmes redoutent ses pratiques. Le rapt accompagnant la séduction n'est pas rare. On donne souvent aux coupables le choix entre la potence et le mariage, et les intéressés se résignent toujours à la seconde peine. Enfin, les poursuites contre les protestants, les horribles procès faits à la mémoire des relaps et des suicidés, cette catégorie de crimes qui ne sont plus même aujourd'hui des délits ; des pratiques barbares consistant dans les supplices exceptionnels, dans la torture si fréquemment appliquée avant la sentence pour avoir des preuves, après la sentence pour avoir des aveux : tout nous reporte au milieu d'une société bien différente de la nôtre, mobile, violente, passionnée, superstitieuse, pleine d'inégalités, régie par des lois heureusement abolies.

Les dossiers criminels peuvent être étudiés au point de vue de la procédure. On y verra que les informations entourées de secret étaient le plus souvent fort sommaires, et l'on regrettera que le souvenir des plaidoiries des défenseurs ne nous ait pas été conservé au moins par quelques notes.

Ceux que la statistique criminelle intéresse pourront faire une constatation toute en faveur de l'époque moderne. Les attentats contre les personnes ou les propriétés étaient plus fréquents durant les deux derniers siècles que de nos jours. Pour établir la comparaison dans de justes termes, il faut tenir compte de ce fait que le ressort de la sénéchaussée ne comprenait que l'Agenais. Tout le territoire sur la rive gauche de la Garonne, c'est-à-dire plus d'un tiers de notre département, en était exclu.

Un grand nombre d'informations étaient faites par les juges ordinaires, qui les transmettaient au sénéchal, et qui, selon les cas, rendaient parfois des sentences dont on pouvait faire appel à la cour de cet officier. Les dossiers de cette nature fourniront quelques éléments pour les monographies communales.

Des appels au Parlement de certaines sentences criminelles sont l'objet de quelques mentions. Un petit nombre de pièces relatives à des accusations portées contre des prêtres permettent d'établir la nature des rapports qui s'établissaient entre l'Officialité et les juridictions laïques.

PROCÉDURES CIVILES. — 856 articles (1596-1790). — On peut tirer le plus grand parti de ces innombrables documents pour faire l'histoire des familles et rédiger des généalogies. Quiconque a beaucoup de terres risque fort d'avoir beaucoup de procès. C'est une règle qui avait beaucoup plus d'applications autrefois qu'aujourd'hui, en raison de l'insuffisance et de la diversité des lois et des coutumes. Cet amas de papiers judiciaires forme donc un répertoire dans lequel figurent à chaque génération les représentants de toutes les grandes familles, noblesse et bourgeoisie, avec leurs titres et qualités. L'indication fréquente des degrés de parenté entre les demandeurs associés ou les demandeurs et les défendeurs, donne à certaines pièces une importance presque égale à celle des actes de l'état civil.

On pourra puiser également, dans ce fonds des causes civiles, des renseignements sur les divers régimes de la propriété et sur la nature des redevances féodales qui donnaient lieu à de nombreuses contestations.

Les analyses très brèves des procédures civiles sont tissées de noms de personne en si grand nombre qu'il n'a pas été possible d'en faire un index. Le volume de l'inventaire en eût été augmenté dans de trop fortes proportions.¹

¹ C'est ici le lieu de placer quelques observations sur l'orthographe que j'ai cru devoir adopter pour la transcription des noms propres. Je n'ai pas toujours rectifié les formes défectueuses qui se rencontrent si fréquemment dans les actes. Vouloir ramener à l'unité, à la forme généralement adoptée ou à la forme moderne toutes les variantes anciennes d'un même nom, serait commettre une imprudence. Le rédacteur d'un inventaire ne saurait avoir toutes les références qui peuvent guider un généalogiste. Il doit souvent hésiter devant des corrections. Voici, par exemple, le nom d'Hallot écrit dans vingt pièces de dates différentes Alot, Allot, Halot, Hallot, d'Halot, d'Hallot, Dalot, Dallot. Ce nom peut appartenir à plusieurs familles. Peut-être même se rencontre-t-il pour le nom tout différent d'Alaux. Je pourrais citer des fautes plus grossières que celle-ci. Ne serait-il pas téméraire de rétablir partout la forme d'Hallot?

Quelques formes anciennes sont intéressantes parce qu'elles fixent sur l'étymologie ou sur l'origine d'un nom. Par exemple, le nom de Mausacré s'écrivait autrefois Montsacré. Cette variante méritait d'être consignée dans l'inventaire.

Une autre observation doit être faite relativement à la particule, qui a acquis de nos jours une signification qu'elle était loin d'avoir si exclusivement autrefois. D'une part,

Les dossiers des procès civils sont généralement moins considérables que ceux des causes criminelles. On n'y puiserait que des notions incomplètes sur la procédure si quelques sentences ne nous donnaient l'énumération des actes. Assez souvent les greffiers se sont contentés de garder simplement les jugements. Les autres pièces étaient sans doute supprimées comme inutiles quand on faisait le classement des vieux dossiers.¹

ORDINAIRES. — 260 articles (1711-1790.) C'est probablement à l'époque révolutionnaire qu'on a réuni aux Archives de la sénéchaussée les fonds de douze justices ordinaires. On ne trouve parmi ces papiers aucune pièce antérieure au XVIII^e siècle. Ce sont des dossiers plus ou moins complets de procédures dont quelques-uns peuvent nous fixer sur l'état des institutions judiciaires du dernier degré. Dans plusieurs communes les consuls ont conservé jusqu'en 1790 le droit d'instruire les causes criminelles conjointement avec le juge royal ou seigneurial. Les juges de cette dernière catégorie ont quelquefois des attributions administratives, par exemple un droit de contrôle sur les élections consulaires. A la fin du siècle dernier, la diversité des coutumes s'accusait encore sous l'apparente unité du régime des édits. On n'était pas encore arrivé à faire disparaître tous les anciens privilèges à réduire aux mêmes attributions les tribunaux du dernier ordre. La compétence des cours ordinaires est généralement limitée et comparable de tous points à celles de nos

dans les anciens actes, le *de* accompagne souvent des noms de roturiers ; d'autre part, il arrive fréquemment que cette particule n'est pas accolée aux noms des familles nobles. Fidèle à la méthode que je viens d'exposer, j'ai transcrit les noms tels qu'ils se trouvent dans les actes. Le lecteur n'aura donc aucune conclusion à tirer pour ou contre la nobilité des familles de l'adjonction de la particule à leurs noms ou de son absence.

¹ Ceux qui voudraient étudier les archives judiciaires au point de vue de la procédure ne devront pas négliger de consulter une sorte de petit code imprimé dont un exemplaire a été conservé aux Archives de l'Hôtel de Ville d'Agen : *L'estil et règlement de la Cour qui doit se garder et observer de point en point au siege presidial d'Agen, sur l'instruction et abbreviation des procez, de nouveau redigé et augmenté en certains articles par les anciens procureurs*, etc. In-16, Agen, pour I. Condomine, 1621, 96 p.

justices de paix ; et cependant dans quelques sièges nous voyons instruire et juger des causes qui de nos jours ressortiraient des tribunaux correctionnels et même des cours d'assises.

L'origine des ordinaires serait souvent difficile à déterminer. L'acte le plus important que je connaisse sur ce sujet est une lettre en forme d'édit du roi Charles IX (1572) par laquelle il créa pour l'Agenais onze justices royales composées chacune d'un juge et d'un procureur. En voici la liste : Agen et Castelculier ; Gontaud ; Miramont et La Sauvetat ; Castillonès ; Villeréal ; Monflanquin ; Castelnau-de-Gratecambes, Saint-Pastour et Monclar ; Villeneuve ; Penne ; Monjoie et Castelsagrat ; Puymirol et La Sauvetat-de-Savères ; Port-Sainte-Marie.¹

SÉRIE C.

Les fonds de l'Intendance de Guyenne et des subdélégations de l'Agenais sont peu considérables et ne renferment pas de pièces antérieures au XVIII^e siècle. On pourra néanmoins tirer de ces quelques liasses des renseignements utiles sur la situation des villes et l'exécution des grands travaux publics.

Les cinq registres (C. 48 — C. 52.) qui proviennent du Bureau des finances de Guyenne contiennent exclusivement des reconnaissances faites en faveur des rois (1545-1608) pour les terres et biens de la vicomté de Bruilhois.

Il existe aux Archives départementales de la Gironde, dans les fonds de l'Intendance de Guyenne, un grand nombre de pièces qui se rapportent à l'Agenais. On a cru devoir donner quelques indications sommaires sur la nature de ces documents et sur leurs dates extrêmes (1650-1789).

SÉRIE D.

A citer seulement pour mémoire. Les trois pièces qui figurent sous cette cote sont relatives au collège d'Agen. Il existe des doubles de ces actes aux archives de l'Hôtel de Ville qui peuvent fournir les renseignements les plus complets sur la fondation et l'organisation du collège des Jésuites.

¹ Archives de l'Hôtel de Ville d'Agen, série FF.

SÉRIE E.

TITRES DE FAMILLE. — Les documents qui rentrent dans cette catégorie ne sont ni fort nombreux ni fort anciens. Ce sont des actes de vente, des baux de ferme, des actes de l'état civil, suffisants pour fixer sur quelques degrés dans la rédaction des généalogies. Les correspondances, les pièces d'un caractère intime, quelquefois si curieuses au point de vue de l'étude des mœurs et de la condition des personnes, sont absolument défaut.

La pénurie est encore plus grande pour tout ce qui concerne les notaires et tabellions, les confréries et les sociétés laïques. Les pièces de ce genre, assez modernes, ne composent pas plus de cinq articles.

ARCHIVES COMMUNALES. — Les archives anciennes de 81 communes, qui ont fait l'objet d'un supplément, offrent un tout autre intérêt. On y trouve : quelques chartes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, entre autres six textes de coutumes dont trois sont encore inédits ; quelques séries de livres consulaires du ^{xvi}^e siècle à la fin du ^{xviii}^e ; des minutes anciennes de notaires ; des actes de fondation de couvents ; des comptes ; des cadastres ; des plans, etc.

Là sont réunis les éléments de ces monographies communales dont plusieurs ont été déjà publiées grâce aux encouragements accordés par le Conseil général. Le fonds est loin d'être épuisé. Les futurs historiens de l'Agenais recueilleront dans les archives communales des notes précises et nombreuses sur les guerres qui agiterent le pays jusqu'au milieu du ^{xvii}^e siècle. Ils pourront constater la diversité des institutions municipales survivant à toutes les tentatives de centralisation faites par le pouvoir royal. Jusque sous le règne de Louis XVI on remarque de notables différences dans la constitution des municipalités ; les unes gardant quelques droits d'élection, les autres placées sous la dépendance des abbayes ou des seigneurs.

Un certain nombre de villes ont tenu à conserver leurs titres historiques. Parmi celles dont les archives sont les plus riches on peut citer, après Agen, Casteljaloux, Caumont, Clairac, Couthures, La-plume, Sos. L'inventaire de ces fonds n'a pas encore été rédigé.

SÉRIE G.

CLERGÉ SÉCULIER. — Les Archives du diocèse d'Agen renferment des actes fort anciens dont quelques-uns ont été transcrits au siècle

dernier dans les recueils manuscrits de Lavenasie et d'Argenton. Ces archives ont été restituées à l'Évêché.¹ Il n'en existe pas d'inventaire imprimé, ce qui les rend difficiles à consulter.

Il ne saurait être téméraire d'exprimer ici le vœu que M^r l'Évêque d'Agen voulût bien consentir à céder aux Archives départementales la partie la plus ancienne de ce fonds précieux. Plusieurs évêques, entre autres celui de Montauban, n'ont pas hésité à verser au dépôt départemental les archives anciennes de leur diocèse. Elles y sont l'objet d'un classement méthodique et leur inventaire doit être publié, ce qui en facilite singulièrement l'étude.

Les archives de l'Évêché d'Agen ont d'autant plus d'intérêt qu'il s'y rencontre des pièces relatives à l'administration de l'Agenais au **Moyen Age**. Le titre de comte d'Agen que portaient nos évêques n'était point purement nominal à l'origine.

8 liasses et 3 registres telles sont les seules épaves des archives du clergé régulier qui aient échoué à la Préfecture, pour y rappeler bien incomplètement les souvenirs des évêques, des églises, des fondations pieuses.

SÉRIE H.

CLERGÉ RÉGULIER. — Les couvents de l'Agenais ne sont pas mieux représentés. C'est peu que **9 registres et 10 liasses**. Il semble que les documents de cette nature aient eu plus encore à souffrir que les autres du vandalisme des vendeurs de papiers soi-disant inutiles.

HOSPICES. — On ne doit point s'étonner que les hospices du Lot-et-Garonne aient fourni seulement quelques pièces à cette série. Les établissements de bienfaisance ont tous conservé leurs archives anciennes dont il a été fait des inventaires insuffisants qui, sans doute,

¹ J'ignore la date précise de cette restitution. On paraît avoir reconstitué les archives de l'Évêché avec des titres qui ne devaient pas faire partie de ce fonds. Voici le fragment d'une lettre écrite au Préfet par le vicaire général, le 29 mars 1844. Au sujet d'une demande de recherche, il écrit : « Je n'ai pas trouvé la lettre adressée par le pape, en 1250, à l'archidiacre d'Agen. Toutefois il y a encore quelques papiers que *M. le Maire* a bien voulu nous rendre et qui ne sont pas en ordre. »

seron prochainement refondus pour être publiés. Les fonds des hospices d'Agen et de Villeneuve sont les plus considérables.

Le volume qui va paraître contiendra l'analyse ou l'indication sommaire de tous les documents anciens qui existent aux Archives départementales, à part quelques pièces récemment ajoutées aux séries C, G, H. Leur inventaire n'aurait formé que des suppléments trop insignifiants à une livraison depuis longtemps parue.

Cette première livraison, dont il ne subsiste plus que les 21 pages des séries A, C, D, G, H, a été publiée, en 1863, par M. Crozet.

M. Bosvieux, mon prédécesseur immédiat, a publié les 12 premières feuilles de la série B.

Au souvenir de ces deux collaborateurs je tiens à associer celui de M. Pécantin, le premier archiviste de Lot-et-Garonne choisi parmi les élèves de l'Ecole des Chartes.

Tous trois, MM. Pécantin, Crozet, Bosvieux, sont morts jeunes encore et loin d'Agen. Ils ont subi les hasards de la vie et le temps leur a manqué pour achever les tâches qu'ils avaient entreprises.

Les quelques années qu'ils ont passées dans le Lot-et-Garonne ont été remplies par un labeur ingrat : l'organisation matérielle des Archives, la centralisation des actes anciens et leur premier triage. Ces documents ont été arrachés par eux au désordre, à la poussière. Puisse la publication de l'inventaire les arracher à l'oubli !

G. THOLIN.



POÉSIES POPULAIRES

EN LANGUE FRANÇAISE

RECUEILLIES

DANS L'ARMAGNAC ET L'AGENAIS.

INTRODUCTION.

La *Revue de l'Agenais* veut bien accepter la publication de *Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, dont la valeur et l'importance seront plus amplement et plus utilement expliquées quand ce recueil sera complet. En attendant, je crois devoir fournir quelques brèves indications aux lecteurs encore peu familiarisés avec ce genre d'études.

La littérature populaire comprend tous les produits de l'imagination, conçus et exécutés en dehors des règles des littératures classiques. Ces produits se divisent naturellement en deux classes : la prose et les vers. La prose comprend toutes les créations affranchies de la double condition du rythme et de la rime, qui caractérisent nécessairement les œuvres poétiques. Les unes et les autres sont anonymes, et se conservent dans la mémoire du peuple, par voie de tradition orale. Cette tradition est néanmoins compatible avec des variantes plus ou moins nombreuses, et d'importance inégale.

Il n'en faut pas davantage, pour démontrer que la littérature populaire se recommande tout à la fois aux ignorants et aux savants. Les premiers y recherchent plus particulièrement le charme simple et naïf de la pensée et de la forme. Les lettrés s'inquiètent surtout, et selon leurs spécialités diverses, de la langue, du rythme, des par-

ticularités historiques, des ressemblances ou dissemblances entre les productions recueillies dans divers pays.

Les travaux sur la littérature populaire sont déjà très considérables chez la plupart des nations de l'Europe. La France, longtemps retardataire, semble vouloir rattrapper le temps perdu ; mais elle a beaucoup à faire avant de s'élever, sur ce point, au niveau de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Russie et des pays scandinaves. Mes études spéciales me permettent pourtant d'attester que le trésor de nos traditions françaises est au moins aussi riche que ceux de l'étranger. Il ne dépend donc que de nous d'égaler vite, sinon de surpasser, les peuples qui ont pris l'avance.

Pour collaborer à cette œuvre selon mes faibles aptitudes, j'ai déjà prélué à la publication d'un grand recueil des monuments prosaïques de la Gascogne, en imprimant un choix de contes populaires colligés en Armagnac et en Agenais. L'accueil fait à ces essais par la critique française et étrangère est fait à coup sûr pour m'encourager à étendre aux productions poétiques des recherches limitées jusqu'à présent aux monuments prosaïques.

C'est pourquoi j'ai recueilli dans l'Armagnac, mon pays natal, un assez grand nombre de poésies populaires en dialecte gascon. Cette collection est maintenant à peu près complète ; et elle ne tardera pas à être imprimée. Pendant que j'en rassemblais les éléments, j'ai pu colliger aussi, en Armagnac et en Agenais, beaucoup de poésies françaises que l'on ne trouve pas dans les *romanceros* des autres provinces, ou que l'on y rencontre avec des variantes considérables.

Tel est précisément l'objet de la présente publication, qui se divise en quatre parties. La première comprend les *Poésies religieuses*, la seconde les *Poésies diverses*, la troisième les *Chansons de danse*, et la quatrième les *Proverbes, Énigmes et Jeux enfantins*.

J.-F. B.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES RELIGIEUSES

PRIÈRES.¹

I

PATENÔTRE BLANCHE.

Petite patenôtre blanche,
Que Dieu fit,
Que Dieu dit,
Que Dieu mit en paradis.
Au soir, m'en allant coucher,
Je trouvai trois anges en mon lit couchés :
Un au pied,
Deux au chevet ;
La bonne Vierge Marie au milieu,
Qui me dit que je m'y couchis,
Que rien ne doutis.
Le Bon Dieu est mon père,
La bonne Vierge est ma mère,
Les trois apôtres sont mes frères.

¹ Je sais, depuis mon enfance, les quatre prières ci-après. Ces prières se retrouvent, d'ailleurs, dans bon nombre de provinces où les paysans parlent français.

La chemise où Dieu fut né,
Mon corps en est enveloppé.
La croix sainte Marguerite
A ma poitrine est écrite.
Madame la Vierge s'en va par les champs,
Dieu pleurant,
Rencontrit Monsieur saint Jean.
— Monsieur saint Jean, d'où venez-vous?
— Je viens d'*Ave Salus*.
— Vous n'avez pas vu le Bon Dieu?
— Si est.
Il est sur l'arbre de la Croix,
Les pieds pendants,
Les mains clouants,
Un petit chapeau d'épine blanche sur la tête.—
Qui la dira trois fois au matin,
Gagnera le paradis à la fin.

II

JÉSUS ET SA MÈRE.

Je vais au jardin des Olives,
Je trouve ma mère endormie.
— Mère, dormez-vous?
— Non, mon fils ; je pense à vous.
J'ai fait un songe si piteux :
Vous étiez mort sur la croix.
— Oui, ma mère, c'est bien vrai. —

Ceux qui diront cette oraison ,
Trois fois le matin
Et trois fois le soir,
Seront sauvés du feu d'enfer.

III

AU PETIT JÉSUS.

Où est le petit Jésus ?
— Dans mon cœur. —
— Qui l'y a mis ? —
— La grâce. —
— Qui l'en a ôté ? —
— Le péché. —
— Allez, allez,
Maudit péché.
Revenez, petit Jésus ;
Je ne pécherai plus.

IV

CONTRE LE TONNERRE.

Sainte Barbe, sainte fleur,
Gardez bien Notre-Seigneur.
Quand le tonnerre tombera,
Sainte Barbe nous gardera.

NOËLS.¹

I

CHANTONS.

Chantons, peuple fidèle,²
Chantons dévotement ;
Car voici la nouvelle
De notre sauvement.

La princesse Marie,
Fille du roi David,
Grosse du fruit de vie,
Enfante cette nuit.

Elle est mère et pucelle,
Et son fils est vrai Dieu ;
Qui est une nouvelle
Que l'on croit en tout lieu.

Il est aussi vrai homme,
Qui doit mourir pour nous,
A cause de la pomme
Qui nous perdit à tous.

¹ Les Noël's que je donne ici ne sont pas très anciens. On les trouve dans divers recueils, manuscrits et imprimés, et notamment dans une petite brochure intitulée : *l'Élite des bons Noël's*. Je ne donne que ceux qui me semblent avoir un caractère suffisamment populaire, et qui n'ont pas encore disparu des souvenirs de mes compatriotes. Les pièces qu'on va lire m'ont été chantées notamment par deux vieilles femmes dont j'ai oublié le nom. L'une était de Gimbrède (Gers), et l'autre de Foulayronnes (Lot-et-Garonne). Ma grand'mère paternelle les savait aussi, de même que feue Justine Dutilh, femme Duplan, de Marmande.

² Ce Noël se chante sur l'air : *Réveille-toi, fidèle*.

Mais sa mort est la vie
Qui règne sur la mort,
Et la Vierge Marie
Sera notre support.

A part donc la tristesse,
A part nos déplaisirs,
Puisque cette princesse
Accomplit nos désirs.

Satan est en déroute,
Et tous nos ennemis,
Vaincus sans point de doute,
En désordre sont mis.

Les anges, avec gloire,
Sur terre descendant,
Ont conté la victoire
Aux pasteurs vigilants.

Les pasteurs à l'étable,
Arrivent à minuit,
Et trouvent véritable,
Des anges le récit.

Ils saluent la dame,
Mère du rédempteur,
Et puis, de cœur et d'âme,
Adorent le Sauveur.

Revenant avec joie,
Remplis de vive foi,
Ils crient par la voie :
—Vive, vive le Roi !

Vive le roi Messie,
Petit-fils de David,
Qui est né de Marie,
Dans cette même nuit.

Nous venons de l'étable,
Où nous avons trouvé
Cet enfant admirable,
Vu sa nativité.

Il est, entre deux bêtes,
Étendu sur le foin,
Qui sont, avec leurs têtes,
Honneur au Tout-Puissant.

Nous avons vu les Anges,
Qui, venant de là-sus,
Chantent mille louanges
A l'honneur de Jésus.

Telle est bien l'assurance
Que rendent les pasteurs,
De l'heureuse naissance
Du Seigneur des seigneurs.

De quoi chacun s'étonne;
Mais du peuple méchant,
Il n'y a personne
Qui visite l'Enfant.

II

EN CETTE NUIT.

En cette nuit brillante ¹
Naît le doux Jésus-Christ,
D'une Vierge puissante,
Comme il était prédit,
A l'heure de minuit.

Marie, Vierge et mère,
Vaisseau d'élection;
Elle enfante son Père,
Le vrai roi de Sion,
Pour notre rédemption.

¹ Ce Noël se chante sur l'air : *Célébrons le mystère.*

L'étoile matinière
N'a pas si beau brillant,
Qui égale cette Mère,
Moins encore l'Enfant,
Cent fois plus éclatant.

Joseph, au lieu de père,
Admire cet Enfant,
Ce beau lys de la terre,
Ce parfait ornement,
Le Fils du Tout-Puissant.

Quoiqu'il soit sur la paille,
Et couché sur du foin,
C'est le Dieu des batailles,
Des rois le souverain,
Sauveur du genre humain.

L'astre qui nous éclaire
Paraît moins reluisant
Que le roi de la gloire,
Qui naît comme un enfant.
Oh mystère très grand !

Isaïe le prophète,
L'appelle Emmanuel ;
C'est l'amitié parfaite,
De son Père Éternel,
Comme on lit sur l'autel.

Une troupe angélique,
Dans cet heureux moment,
Vient chanter un cantique,
A ce beau Dieu naissant,
Dauphin du firmament.

Cette troupe éloquente,
Par son chant mélodieux,
D'une voix résonnante,
Chante gloire ès hauts lieux,
Pour le Maître des Cieux.

Les bergers qui entendent.
Cet air si ravissant,
Sans différer s'avancent,
Et tout en s'humiliant,
Adorent cet Enfant.

Les bergères, heureuses
D'entendre le récit,
Courant toutes joyeuses,
Adorent Jésus-Christ,
Le Messie prédit.

Chrétiens, en diligence,
Marchons dévotement,
Adorer la présence,
De ce Dieu Tout-Puissant,
Qui est au Saint-Sacrement.

III

MARIE ET JOSEPH.

Noël pour l'amour de Marie ,¹
Nous chanterons joyeusement ;
Elle porta le fruit de vie,
Ce fut pour notre sauvement.

Marie et Joseph s'en allèrent
Un soir, fort tard, en Béthléem ;
Ceux qui tenaient l'hôtellerie,
Ne les prisèrent comme rien.

Ils allèrent parmi la ville,
D'huis en huis logis quêtant ;
Alors la Vierge Marie
Était bien près d'avoir enfant.

¹ Ce Noël se chante sur les airs : *Trahison et Dieu maudit*

S'en allèrent chez un riche homme,
Logis demandant humblement,
Et on leur répondit en somme :
— Avez des chevaux largement ?

— Nous n'avons qu'un bœuf et un âne.
Voyez-les bas près l'huis donnant.
— Vous ne semblez que truandaille ;
Vous ne logerez point céans.

Ils s'en allèrent chez un hôte,
Logis demander pour argent,
Et on leur répondit en outre :
Vous ne logerez point céans. —

Joseph si regarda un homme,
Qui l'appella : — Meschant paysan,
Où mènes-tu cette nuit femme
Qui n'a pas plus haut de quinze ans ?

Joseph lors regarda Marie,
Qui avait l'air triste et dolent,
En lui disant : Ma chère amie,
Ne logerons-nous autrement ?

J'ai là vu une vieille étable ;
Logeons-nous y pour le présent.
A l'heure, la Vierge Marie
Était bien près d'avoir enfant.

Or, à minuit, en cette nuitée,
La douce Vierge eut enfant ;
Sa robe n'était pas fourrée,
Pour l'envelopper chaudement.

Elle le mit emmy la crèche,
Sur un peu de foin seulement,
Une pierre dessous la tête,
Pour reposer le Roi puissant.

Très chères gens, ne vous déplaie,
Si vous vivez bien pauvrement,
Si fortune nous est contraire,
Prenez-le patiemment ;

En souvenance de la Vierge,
Qui prit son logis humblement,
En une étable découverte,
Qui n'était pas fermée devant.

Or, prions la Vierge Marie,
Que son fils veuille supplier,
Qu'il nous fasse mener telle vie,
Qu'en paradis puissions aller.

Si une fois y pouvons être,
Jamais ne nous faudra plus rien.
Ainsi fut logé notre maître,
Le doux Jésus, en Bethléem.

Noël pour la Vierge Marie,
Nous chanterons joyeusement,
Elle porta le fruit de vie,
Ce fut pour notre sauvement.

IV

VENUE DE NOËL.

A la venue de Noël.¹
Chacun se doit bien réjouir,
Car c'est un Testament Nouvel,
Que tout le monde doit tenir.

Quand, par son orgueil, Lucifer,
Dedans l'abîme trébucha,
Nous allions tous en enfer,
Mais le Fils-Dieu nous racheta.

¹ Ce Noël se chante sur un air connu.

En une Vierge s'obombra,
Et en son corps voulut gésir :
La nuit de Noël enfanta,
Sans peine et sans douleur souffrir.

Incontinent que Dieu fut né,
L'Ange l'alla dire aux pasteurs,
Qui se mirent tous à chanter,
Un chant qui était gracieux.

Après un bien petit de temps,
Trois rois le vinrent adorer,
Lui apportant myrrhe, et encens,
Et or, qui est fort à louer.

A Dieu les vinrent présenter.
Et quand il vint au retourner,
Trois jours et trois nuits sans cesser,
Hérode les fit rechercher.

Une étoile les conduisit,
Qui venait de vers l'Orient,
Qui à l'un et l'autre montrait
Le chemin droit de Bethléem.

Là virent le doux Jésus-Christ,
Et la Vierge qui le porta,
Celui qui tout le monde fit,
Et les pécheurs ressuscita.

Bien apparut qu'il nous aime,
Quand à la croix pour nous fut mis.
Dieu le Père, qui tout créa,
Nous donne à la fin paradis.

V

NOËL

En forme de dialogue entre Marie et Joseph

Marie.

Joseph, mon cher fidèle,
Cherchons un logement :
Le temps presse, et m'appelle
A mon accouchement.
Je sens le fruit de vie,
Ce cher enfant des Cieux,
Qui, d'une sainte envie,
Veut paraître à nos yeux.

Joseph.

Dans ce triste équipage,
Marie, allons chercher,
Par tout le voisinage,
Un endroit pour loger.
— Ouvrez, voisins, la porte :
Ayez compassion
D'une Vierge qui porte
Votre rédemption.

Les Voisins.

Holà ! dans la bourgade,
Craignons trop le danger,
Pour donner la passade
A des gens étrangers.
Au logis de la lune
Vous n'avez qu'à loger ;
Les chiens de la commune
Pourraient bien se venger.

Marie.

Oh ! changez de langage,
Peuple de Bethléem.
Dieu vient ici pour gage :
Hélas ! Ne craignez rien.
Mettez-vous en fenêtre,
Ecoutez ce dessein :
Votre Dieu, votre maître
Doit sortir de mon sein.

Les Voisins.

O ! quel stratagème
Pour arriver la nuit !
O ! retour de Bohême ,
Quand le soleil ne luit,
Sans voir ni clair ni lune,
Les méchants font leur coup.
Gardez votre fortune,
Passants, retirez-vous.

Joseph.

O ciel ! quelle aventure !
Que faire ? Où nous ranger ?
Dans ce temps de froidure.
Ne savoir où loger !
Créature barbare,
Ta rigueur lui fait tort :
Ton cœur déjà le prépare,
Avant d'être à la mort.

Marie.

Puisque la nuit approche,
Pour nous mettre à couvert,
Ah ! fuyons ce reproche ;
J'aperçois un désert,
En forme de cabane.
Allons, mon cher époux,
J'entends le bœuf et l'âne
Qui nous seront plus doux.

Joseph.

Que ferons-nous, Marie,
Dans un si méchant lieu,
Pour conserver la vie
Au petit Enfant-Dieu.
Le Monarque des Anges
Doit-il être si mal,
Sans feu, sans draps, sans langes,
Ni sans palais royal ?

VI

L'ANGE ET LES PASTEURS.

L'Ange.

Éveillez-vous, ô pastoureaux ¹
Chantez Noël, Noël nouveaux,
Et les cantiques les plus beaux.
Chantez Noël, etc.

Les pasteurs.

Ah ! Que veut dire cette voix
Qui, d'un langage très courtois,
Vient de nous parler cette fois ?
Chantons Noël, etc.

L'Ange.

Je suis un ange du ciel,
De la part du Père éternel,
Vous annonçant l'Emmanuel.

¹ Ce Noël se chante sur l'air : *O flii et flia*.

Les pasteurs.

Hélas ! Où le trouverons-nous ?
Dites-le donc, nous courrons tous,
Et l'adorerons avec vous.

L'Ange.

En Bethléem le trouverez ;
L'ayant trouvé, l'adorerez
Et à vos troupeaux retournerez.

Les pasteurs.

Comment est-ce que nous ferons ?
Et qu'est-ce que nous lui dirons ?
Et comme quoi le prions ?

L'Ange.

O bon roi descendu des Cieux,
Votre règne, dans ces bas lieux,
Nous puisse rendre tous heureux
Chantez Noël, etc.

VII

LES TROIS MAGES.

Nous sommes trois souverains princes,¹
De l'Orient,
Qui voyageons, de nos provinces,
En Occident,
Pour saluer le Roi des rois
A sa naissance,
Et recevoir de lui les lois
Que nous donne son enfance.

¹ Ce Noël se chante sur l'air de : *Saint-Jacques*.

Apprenez-nous, peuple fidèle,
De ce beau lieu,
Si vous savez quelque nouvelle
Du Fils de Dieu.
Enseignez-nous, par charité,
Quel est le Louvre
Qui cache la Nativité
Que le Ciel nous découvre.

Nous voulons rendre nos hommages
A sa bonté,
Et saluer tous trois, en Mages,
Sa Majesté.
Nous lui portons, pour tous présents,
Nos diadèmes,
Avec l'or, la myrrhe et l'encens,
Pour nous offrir nous-mêmes.

Le firmament, dessous le voile
De cette nuit,
Découvre une brillante étoile,
Qui nous conduit.
Nous nous guidons par les beaux feux
Qu'elle fait naître.
Pour tâcher d'accomplir nos vœux,
Adorons notre Maître.

Suivons-la donc, puissants monarques,
Dans tous les lieux,
Puisque ce sont des sûres marques
Du Roi des Cieux.
Suivons ces beaux chars attelés,
Qu'on voit reluire.
Ils ont paru sur nos palais,
Afin de nous conduire.

Mais où court toute cette foule,
Près de ce bois?
Il semble que la terre croule
Sous un tel poids.
Remarquez-vous ces étrangers,
Tout pêle-mêle,
Avec la troupe des bergers,
Qui chantent avec zèle.

Hélas ! pour admirer la fête
De tant de gens,
Je vois qu'une étoile s'arrête,
Sur ces paysans.
Serait-ce bien ce petit lieu,
Sans couverture,
Qui vous cache le Fils de Dieu,
Dessous notre nature ?

Faites-nous quelque peu de place,
Nos chers amis,
Pour voir ce fils rempli de grâce,
S'il est permis.
Nous venons trois, en même temps,
De l'Arabie,
Pour consacrer quelques présents
A ce beau fruit de vie.

O grand Dieu, de qui tout empire
Chérit les lois !
Nous sommes, l'oserons-nous dire,
Trois petits rois,
Qui venons rendre ce devoir
A votre enfance,
Lui présentant notre pouvoir
Et notre obéissance.

Nous vous portons, dedans ces boîtes,
Quelques présents,
Et vous offrons, avec nos têtes,
Un peu d'encens.
Agréez de nous ce trésor,
Pour nos hommages ;
En recevant la myrrhe et l'or,
Bénissez les trois Mages.

VIII

LE MASSACRE DES INNOCENTS.

Nous pleurons le martyre ¹
Des petits Innocents,
Qu'Hérode fit occire
Au-dessous de deux ans.

Ce tyran plein de rage
Et de malignité,
Entendant le Roi-Mage,
Est tout épouvanté.

Il apprend que l'étoile
De Jésus a paru,
Et porte la nouvelle
Qu'il est déjà venu.

Il conjure sa ruine,
En celant son désir;
En faisant bonne mine,
Le veut faire mourir.

¹ Ce Noël se chante sur l'air : *Réveille-toi fidèle*,

O la folle sagesse !
O le vilain abus !
De penser, par finesse,
Faire mourir Jésus.

Sa mort est volontaire;
Hérode ne peut pas
Du Sauveur débonnaire
Avancer le trépas.

Lors un cri lamentable
Jusqu'au ciel s'éleva,
Pour ce meurtre damnable,
Dans Bethléem pour cela.

Selon la prophétie,
Rachel, se lamentant,
Pleurait, avec sa vie,
Ce martyr sanglant.

Si les morts ont tristesse,
Pour les petits enfants,
Quelle sera l'angoisse
De ceux qui sont vivants?

Nous entendons des pères,
Qui les ont engendrés,
Et de dolentes mères,
Qui les ont enfantés.

Quelles étaient les larmes,
Les voyant massacrer,
Des soldats et gendarmes,
Ne pouvant les sauver !

Ceci ne peut se dire,
Si grand est le malheur,
Ni ne se peut décrire
Qu'en pleurant de douleur.

Les mères désolées
Courent de tous côtés,
De douleur accablées,
Pour les tenir cachés.

Autres fruyant tremblantes,
Regardent les bourreaux,
Les épées sanglantes,
Dehors de leurs fourreaux.

Enfin tout est en larmes,
Tout est rempli de cris,
Pendant que les gendarmes
Massacrent les petits.

Mais Hérode s'abuse
En ce dessein maudit,
L'Enfant pour cette ruse
Faire mourir le Christ.

Car Joseph et Marie,
Mère du Rédempteur,
Evitent la furie,
De ce persécuteur.

Prenant tous deux la fuite,
A l'ombre de la nuit,
Ils s'en vont en Egypte,
Pour sauver le petit.

Mon âme, ne te fâche,
En ton adversité,
Puisque Jésus se cache,
Étant persécuté.

CHANSON DE MENDIANTS.

Le Bon Dieu s'habille en pauvre,¹

A la charité s'en va,

Trouve trois messieurs à table :

— Faites-moi la charité.

— Que veux-tu que je te donne?

Je n'ai rien à te donner.

Les miettes de sous la table,

Je les garde pour le chien.

Les miettes de sous la table,

Je les garde pour le chien.

Le chien m'apporte le lièvre,

Toi, pauvre, n'apportes rien.

— Madame, de la fenêtre,

Faites-moi la charité.

— Montez vite ici, bon pauvre,

Avec moi vous souperez.

Quand le pauvre sort de table,

Il demande pour coucher.

— J'ai préparé votre chambre,

Je m'en vais vous la montrer.

Mais en entrant dans la chambre,

Les anges les éclairaient.

— N'ayez pas peur, bonne dame,

Suis Jésus, de Nazareth.

Jésus a placé la dame

A côté du bon larron,

Et son mari dans la flamme,

Dans la flamme et le charbon.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance. Les petits mendiants la chantaient sur la porte de notre maison, en attendant leur morceau de pain. Air : *Adieu, prauve Carnabal*.

INVENTAIRE

DES

MEUBLES D'ANNE DE MAURÈS.

Quelques lecteurs se souviennent peut-être d'une *Note sur M^{lle} de Maurès plus connue sous le nom de Manon L'Artigues ou de Nanon de Lartigue*, note que rendent assez piquante divers documents inédits, surtout une lettre écrite par la trop célèbre Agenaise au confesseur du duc d'Épernon.¹ M^{me} la comtesse Marie de Raymond a eu la gracieuseté de me signaler l'existence, au milieu des minutes de l'étude de M^e Bache, aujourd'hui conservées par M^e de Lacvivier, d'un acte qui complète et couronne mon petit recueil.² Si le mot : *Dis-moi quel est ton ameublement, je te dirai qui tu es* a quelque vérité, l'inventaire du 20 août 1689 achèvera de peindre, en nous révélant le luxe *effronté* qui entourait cette simple petite bourgeoise, l'intrigante dont le souvenir a probable-

¹ Brochure in-8°, de 14 pages, extraite du *Cabinet historique* de Janvier-Mars 1874, tirée à 60 exemplaires.

² Qu'il me soit permis de remercier ici M^{me} la comtesse de Raymond de son aimable renseignement, et M. De Lac-Vivier de son obligeante communication !

ment décidé l'abbé Prévost à donner le fringant prénom de *Manon* à la plus fragile de toutes les héroïnes de roman. On m'objectera charitablement que certains livres graves et mêmes pieux, catalogués par l'honorable M^e Bache, semblent élever la voix en faveur de celle qui les possédait. Mais ces livres n'étaient sans doute, aux yeux de l'*amie* de Bernard de Nogaret, qu'un ornement, et je gagerais que sa belle pécheresse ¹ n'avait jamais daigné les feuilleter. Quand même, du reste, on ne verrait pas dans la description des meubles d'Anne de Maurès un texte accusateur, on y trouverait encore assez de curieuses indications pour que l'insertion de ce document dans la *Revue Agenaise* paraisse amplement justifiée.

PR. TAMIZEY DE LARROQUE.

¹ Un contemporain, Pierre Lenet, assure que Mlle de Maurès n'avait ni beaucoup de beauté ni beaucoup d'esprit, mais on peut victorieusement opposer au témoignage de l'écrivain bourguignon le témoignage d'un concitoyen qui, sur ce point, devait être bien mieux informé, je veux parler de Bernard de Labenazie. Voir la note 10 de mon opuscule (p. 13). Ce qui trancherait plus sûrement encore le débat, ce serait un portrait authentique et pas trop flatté d'Anne de Maurès. J'appelle sur ce portrait, qui ne peut pas n'avoir pas été fait — et dix fois plutôt qu'une, l'attention de tous les chercheurs sous le regard desquels ces lignes tomberont.

INVANTAIRE des meubles qui sont dans la maison qui appartenoit à feu damoiselle Anne de Maurès dame Dartigues contesse de Monricoux, size en la presente ville d'Agen rue de St Hierosme paroisse de St Estienne¹ à la requisition de dame Rose de Maurès,² veuve de M. M^r Amanieu de Marlartie quand vivoit conseiller du roy president ancien en l'eslection dagennois³ faict par nous notaire royal en la ville et cité d'Agen en presence des tesmoingz bas nommés cejourdhuy vingtiesme aoust mil six cens quatre vingt neufz comme en suit :

Premierement une tanture de tapisserie de verdure de Flandres reausée de soye en sept pièces garnie de toille verte.

Plus autre tenture de tapisserie de verdure de Flandres reausée de soye garnie de toille blanche en sept pièces.

Plus une vielhe tanture de tapisserie de haute lisse contenant dix pièces représentant les sauvages garnie de toille blanche.

Plus une tanture de tapisserie de haute lisse vielhe à personnages à huit pièces représentant listoire de Salomon et Sara⁴ garnie de toille fort estroite.

Plus une tanture de tapisserie de haute lisse à personnages fort entique représentant des eslephans de huit pieces tant petites que grandes en y ayant une de coupée pour metre à la cheminée.

¹ M. Adolphe Magen croit que c'est la maison occupée maintenant par M. de Parades, conseiller à la Cour d'Appel (*Une émeute à Agen en 1635*, dans le *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, t. VII, 1854, p. 210, note 1.) C'est aussi l'opinion exprimée par M. l'abbé Barrère (*Ermitage de Saint-Vincent de Pompéjac* Agen, 1865, in-12, p. 189.) M. l'abbé Barrère juge avec une grande mansuétude, en ce même ouvrage (p. 185), la bienfaitrice du couvent des Dominicains d'Agen : « S'il y eut à son égard, dit-il, quelques médisances, il faut aussi reconnaître qu'il y eut de grandes calomnies. »

² Rose était la troisième fille de Guillaume de Maurès et de Clémence du Gravier.

³ Sur Amanieu de Marlartie, qui fut aussi premier consul de la ville d'Agen, voir le tome XII du *Dictionnaire* de la Chenaye-des-Bois.

⁴ Est-ce bien cela ? Ne serait-ce pas plutôt Salomon et la reine de Saba ? Autant le rapprochement de ces deux noms est naturel, autant le rapprochement des deux autres est extraordinaire.

Plus une tanture de tapisserie de cuir peinte à personnages en dix pièces.

Plus une autre tanture de tapisserie de cuir doré à fon d'argent représentant des parroquez ¹ en six pièces.

Plus une tanture de tapisserie de broquatelle ² aurore blanq et bleu garnie de toile bleue en sept pièces.

Plus un lict de broquatelle aurore blanq et bleu doublé d'un satin des mesmes couleurs avec quatre grands bouquetz de soye aussy de mesme coleur, six fautulz, ³ six chezes et six plians, un tapis de table de la mesme broquatelle du lict, trois petitz carraux et un écran de mesme satin de la doubleure du lict.

Plus un lict de velours vert avec la crepine bouton et molet ⁴ et frange or et argent doublé de toille d'or argent et soye incarnate avec six fautulz, six chezes, six plians aussy de velours vert avec un écran la frange et molet or et argent sauf un dossiè d'une cheze de manque.

Plus une ousse de taffetas vert d'Angleterre avec le molet et frange or et argent pour le susdict lict de velours.

[Plus] une ousse du tapis de dix huict sieges du mesme taffetas vert sans molet ny frange.

Plus un lict à ousse de taffetas jaune.

Plus un lict à ousse avec la couverture de mesme de Raze ⁵ bleu avec un molet d'argent et un tapis de mesme.

¹ Cette orthographe reproduit la prononciation du mot, en Gascogne, au xvn^e siècle. Dans le patois de l'Agenais, le perroquet est toujours appelé *parrouquet*.

² On sait que la brocatelle est une étoffe qui imite le brocart. Michel de Montaigne écrivait : *brocatel*. Dans l'*Inventaire des meubles du château de Nérac en 1598* (1867, p. 22) est mentionné un livre « couvert de velours rouge en *broquetel*. »

³ La forme *fautuls* nous montre comment on prononçait le mot *fautueil* dans la bonne ville d'Agen, il y aura bientôt deux cents ans. Quelques vieillards disent encore, surtout en Quercy, *fautul Cercul*, et j'en connais même un qui, comme notre cher Henri IV, dit *asture* pour *à cette heure*.

⁴ « Mollet, terme de rubanier. C'est une petite frange large d'un travers de doigt, qui sert à garnir les ameublemens. On en fait d'or, de soie, de laine. Ce prélat a un lit fort modeste, garni d'un simple mollet de soie. » (*Dictionnaire de Trévoux*, 1771.)

⁵ « Raze ou Raze de Maroc. Espèce de petites serges qui se fabriquent en divers endroits de Champagne, particulièrement à Reims. » (*Dictionnaire de Trévoux*.)

Plus un lict de Raze feuilhe morte à ousse avec un molet de soye et deux fautulz.

Plus un autre lict à ousse de Raze couleur de pourpre avec la couverture trainante et six fautulz le tout garny d'un molet de soye de diverses couleurs avec le tapis de mesme colleur et estoffe.

Plus un petit lict de camp à ousse de damas bleu turquin avec des nates et molet or et argent.

Plus un autre lict de camp à ousse tout d'une piece de damas cramoisy avec sa couverture trainante de mesme la frange, crépine, molet, or, argent et soye.

Plus un autre lict à ousse de damas blanq et orange avec la couverture de tafetas de mesme couleur, la crepine, bouton, frange, molet et nates de soye de mesme couleur avec un tapis de velours figuré aussy de mesme couleur.¹

Plus un autre petit lict de camp à ousse d'escarlade avec la crepine et boutons, or et argent, la couverture trainante de ratine rouge tout unie et un tapis de drap rouge avec frange de mesme couleur.

Plus un lict de tafetas bleu fait à l'ange garny d'un molet d'une petite dantelle d'argent avec les cordonnetz et rubans, tapis de table, un fauteuil² et trois plians de mesme.

Plus un autre lict à ousse de satin jaune à petite façon avec un petit molet d'argent.

Plus une couverte de lict³ de satin à pieces rapportées de diverses colleurs doublée d'un tafetas violet changeant garnie de frange de diverses couleurs.

Plus une couverte de soie blanche.

Plus un lict à pantès de tafetas rayé jaune, bleu et blanq avec la couverte trainante.

¹ *Couleur* et *couleur* se trouvent ainsi dans la même phrase. Rien ne montre mieux combien l'orthographe était alors inconstante et capricieuse, surtout en province.

² Même observation pour *fauteuil* et *fautul*.

³ Mathurin Régnier (*Satire XI*) appelait, au commencement du xvii^e siècle, comme le notaire d'Agen à la fin de ce même siècle, la *couverture* une *couverte*. Le *Dictionnaire de Trévoux* nous apprend que dans quelques provinces, vers 1770, *couverte* se disait encore pour couverture de lit.

Plus une courtepointe piquée de toille painte.

Plus un grand tapis de pied de Turquie.

Plus trois petitz tapis de Turquie l'un desquels est fort rompeu.

Plus une courte pointe trainante piquée de toille blanche.

Plus un grand cabinet de bain esculturé¹ et en bas reliezf | ar De-
zons² et gravé en dedans fermé à deux portes.

Plus cinq urnes qui sont au bas dudict cabinet avec seiz vases
porcelene dorée et unie en plusieurs façons.

Plus un tapis de pied de moquette.

Plus douze carreaux de velours de diverses couleurs.

Plus huit tableaux paintz sur du bois représentant les huit mer-
veilles du monde.

Plus deux tableaux représentant la Sainte-Vierge.

Plus un coffre dans lequel il y a plusieurs petits tableaux représen-
tant des paysages et autres choses.

Plus un tapis de velours cramoisy avec une frange et molet argent
et soye.

Plus quatre chezes de moquette.

Plus dans un grand coffre bahut garny de bandes de fer il y a deux
peres de draps de Holande.

Plus deux peres de draps de toille de batiste.

Plus deux peres de draps de toille de maison.

Plus de [la] toille de Piquardie pour faire une pere de drapz de la
largeur de deux aunes trois quart sans couture.

Plus une autre piece de toille de Picardie de trois pans et demy de
large.

Plus onze napes et onze douzaines de servietes de beau linge.

Plus dix huict sieges de tapisseries garnies d'un molet de soye
meslée de diversses couleurs.

¹ Nouvelle image d'une prononciation vicieuse qui était autrefois très répandue et qui n'a
pas entièrement disparu.

² Quel est ce Dezon ? Serait-ce un artiste agenais oublié, une gloire locale obscurcie ?
Qu'en pensent nos savants archéologues ?

Plus une forme de tapisserie avec deux fautulz de mesme faite à petit point de soye avec des bandes de velours cramoizy en broderie.

Plus un carreau de satin bleu double plain de santeurs.

Plus un autre petit carreau de satin bleu en broderie aussy plain de santeurs.

Plus quatre petitz sachetz faitz de rubans or et argent de diversses colleurs.

Plus une courte pointe piquée à carreaux sur deux toiles de Hollande sans couton (*sic*).

Plus un lit de toile et coton à ousse.

Plus une cheze à porter avec des chiffres d'or.

Plus six portrais l'un desquels est celluy de Madame de Malartic.¹

Plus six grands platz d'argent, six plus petitz, sept autres petitz creux, deux grandes assietes et quarante petites de diversses façons.

Plus un bassin ou bolle, une aiguière couverte, deux autres ayguières avec le pied doré sans estre couvertes et une pere de flambeaux le tout d'argent.

Plus douse platz, six assietes plates, six cruzes,² deux douzaines d'assietes communes et une douzaine d'assiettes potagères, deux sossières et deux cuillères le tout d'estaing.

Plus les œuvres de Seneque mises en françois par M^r Chalvet, president.³

¹ Quelqu'un pourrait-il nous dire si le portrait de la sœur de Anne de Maurès a été conservé ? Je suppose que parmi les cinq autres portraits indiqués par le trop discret notaire devait se trouver le portrait du second duc d'Epemon.

² Nouvelle preuve de la transformation de l'*eu* en *u* dans l'écriture comme dans la prononciation du siècle de Louis XIV.

³ Il s'agit ici de Mathieu de Chalvet, né en mai 1528, en Auvergne, mort à Toulouse, le 20 juin 1607, presque octogénaire. Il fut président des enquêtes au Parlement de Toulouse, mainteneur des Jeux Floraux, conseiller d'Etat. Sa traduction des œuvres de Seneque le philosophe parut à Paris (in-folio, 1604) et reparut dans la même ville (1638, aussi in-folio), avec abrégé de la vie du traducteur. L'auteur du *Manuel du Libraire* n'indique cette traduction, pourtant assez rare, ni à l'article *Chalvet*, ni à l'article *Seneque*.

Premier volume de l'histoire de France,¹ les œuvres de Flave Joseph fils de Mathias couvertes de bazane,² St Augustin, de la Cité de Dieu couvert de maroquin rouge et doré in folio,³ la conduite des Illustres fait par Jacques d'Autun, capucin, couvert de maroquin rouge et doré en deux volumes in quarto,⁴ la Pucelle d'Orléans couverte de veau in folio,⁵ les Œuvres de Seneque de la version de messire François de Malherbe tome premier, second tome de mesme œuvre par Pierre Durier couvertz de veau in folio.⁶

¹ De quelle Histoire de France ? ô trop vague notaire ! Nous en avons déjà tant à cette époque-là ! Les deux plus répandues étaient alors celle de Scipion Du Pleix (1621-1643, 5 volumes in-folio) et celle de Mézeray (1643-1651).

² Était-ce la traduction d'Arnauld d'Andilly, qui parut pour la première fois à Paris en 1667 et 1663, en deux volumes in-folio ? Les traductions du seizième siècle (en 1534, en 1558, en 1569) ont aussi paru dans le format in-folio.

³ Je ne connais d'autre traduction in-folio de la *Cité de Dieu* que celle de Raoul de Presles, qui parut d'abord en 1486 à Abbeville, et qui reparut à Paris en 1531.

⁴ Le capucin Jacques d'Autun a été oublié dans tous nos recueils biographiques, même dans les plus amples, tels que le *Moréri* de 1759. Son livre n'est pas cité dans le *Minuel du Libraire*, où je trouve seulement cette indication : *L'incrédulité savante et la crédulité ignorante au sujet des magiciens et des sorciers*, etc., par Jacques d'Autun (Lyon, 1671, in-quarto). Un savant bibliographe, M. l'abbé Bertrand, l'auteur de ce travail remarquable sur *Laurent Jasse Le Clerc, sa vie et ses écrits* (Techener, 1877, in-8°), a bien voulu m'apprendre, avec une bonne grâce des plus empressées, qu'il est question du P. Jacques d'Autun dans l'article *Chevanes* du *Dictionnaire de Moréri* (tome III, p. 604-605), dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, de l'abbé Papillon, et surtout dans le recueil du P. Denys de Gènes (*Bibliotheca scriptorum Ord. Min. Sancti Francisci Capucinatorum*, Genève, 1691, in-f°, p. 1685). Ce dernier auteur vante beaucoup le P. Jacques d'Autun, qu'il appelle *vir elegantis sapientia, solilo ingenio*, etc., et il mentionne comme très célèbre (*præclarissimum*) l'ouvrage intitulé *Iustæ expectationes nostræ salutis oppositæ desperationi sæculi* (Lyon, Laurent Anisson, 1649, in 4°).

⁵ *La Pucelle ou la France délivrés, poëme héroïque en douze chants*, par Jean Chapelain, parut à Paris, chez Courbé, en 1656, grand in folio. L'édition, ornée de planches et de portraits, est magnifique et atteint aujourd'hui des prix très élevés.

⁶ *Les OEuvres de Sénèque, de la traduction de messire François de Malherbe, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, continuées par Pierre du Ryes, de l'Académie françoise*, parurent à Paris, chez Ant. de Sommaville, en 1659 (2 vol. in-folio).

Plus la Bible avec les tailhes dousses in folio couvert de bazane.¹

Plus la Vie des Saintz in folio couvert de bazanne.²

Plus un devant d'autel de vellours violet fassonné garny d'un galon or et argent avec la chasuble, l'estolle, manipule et le corporal, le voile du calice de tabis violet.

Plus une pandure (*sic*) sonnans avec des plaques de cuivre doré.

Plus un miroir d'écaillie de tortue garny de feuilhe d'argent dans sa bouète.

Plus les Mémoires de la Ligue en six tomes couverts de veau.³

Plus cinq petitz livres de dévotion en italien couvertz de veau.

Plus l'Istoire romaine couverte de velin.⁴

Plus les Confessions de Saint-Augustin.⁵

Plus les Méditations de St Bernard et St Anselme.⁶

Plus un petit cabinet d'ébène.

Plus une table d'ébène avec deux tiroirs.

Plus une autre table bois de Sèdre à pièces rapportées.

Plus six bois de lict.

¹ Peut-être la *Sainte Bible en françoys translattée*, par Jacques Le Fèvre d'Étaples, avec gravures sur bois (Anvers, 1530, in-folio), réimprimée dans le même format et avec les mêmes figures, en 1534, en 1541, etc.

² Sans doute les *Vies de plusieurs Saints illustres de divers siècles, choisies et traduites des écrivains originaux*, par Arnauld d'Andilly (Paris, P. Le Petit, 1664, 1 vol. in-folio).

³ C'est le recueil de Simon Goulart, dont la première édition est de 1587 (Genève), et qui a été si augmenté par l'abbé Goujet (1758, 6 vol. in-4°).

⁴ Est-ce l'ouvrage de Scipion Du Pleix : *Histoire romaine* (Paris, 1638, 3 vol. in-f°) ? Le livre de l'écrivain gascon avait été précédé de celui de Nic. Coeffeteau : *Histoire romaine* (Paris, 1621 in-f°). Il faut ensuite descendre jusqu'au xviii^e siècle pour trouver les recueils des PP. Catrou et Rouillé (1725-1748, 21 vol. in-4°), de Rollin et Cuvier (1752, 8 vol. in-4°), etc.

⁵ Paris, 1649, in-12, réimprimé en 1678, in-8°.

⁶ Les Méditations de saint Anselme et celles qui ont été attribuées (peut-être à tort) à saint Bernard ont été souvent réunies. Le catalogue de la bibliothèque de la ville de Bordeaux en mentionne une édition italienne. (Venise, 1640, in-8°.)

Plus cinq peres de chenetz tant grands que petitz un desquels sont de fer pour la cuisine.

Plus un grand armoire (*sic*)¹ à deux portes [en] bois de noyer.

Plus quatre tables communes.

Plus deux grands chaudrons et un petit de cuivre et une bassine de leton.

Plus un grand miroir avec la bordure d'ébène dans sa caisse.

Plus un autre miroir moyen avec des plaques d'argent.

Finalement un grand coffre de bois dans lequel il y a quantité de papiers que la dicte dame de Malartic a dict que se sont les papiers des affaires de la famille anciens. Dans une grande caisse il y a les papiers et titres de Monricoux ; dans une autre cassette basse de fer sont les papiers concernant les denombrementz et recognoissances d'Artigues, tous lesquelz meubles, linge, papiers et autres choses la dicte dame a dict à nous le tout en son pouvoir dans la susdicte maison.

Faict en presence de M^e Jean Boscq , greffier en l'eslection
• d'Agennois, et Bernard Boucan, clerc, du dict Agen habitans, qui ont signé avec la dicte dame et moy.

Rose de Maures

Bosq

Boucan

BACHE, *notaire*.

¹ Ne reprochons pas trop au bon notaire cette faute de français. M. Littré (*Dictionnaire de la langue française*) nous rappelle que le genre de ce mot a été longtemps incertain, si bien que Ménage le tenait pour masculin et féminin. Or le docte Ménage vivait encore (il ne mourut que le 23 juillet 1692), quand M^e Bache donnait, en vertu du dicton : *in dubiis libertas*, le genre masculin à un mot qu'un des plus pittoresques de nos vieux écrivains, Olivier de Serres, faisait du même genre.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU LANGUEDOC ¹

Suite et complément par M. E. ROSCHACH.

Si je viens un peu tard rendre compte des tomes xiii^e et xiv^e de la belle publication de M. Privat, c'est que l'ouvrage de M. Roschach n'est pas de ceux dont on s'expose à parler légèrement. Pourtant, l'auteur, qui est modeste à l'exemple des vrais savants, a voulu mettre ses lecteurs à l'aise. Pour leur éviter de confondre ce qui est simplement de lui avec l'œuvre Bénédictine, il l'a marqué d'un titre spécial qui, par crainte de promettre trop, ne dit pas assez ce que tient son livre. Ce sont bien des *Études historiques sur la province de Languedoc* que nous donne le bibliothécaire de Toulouse, mais ces Études, — par la manière dont elles sont traitées, par l'exactitude et l'abondance des faits, par l'élégante fermeté d'un récit dont seize cents pages in-4^e ne suffisent pas à exploiter l'intérêt, — sont vraiment à la hauteur de l'œuvre qu'elles complètent. Sans doute le style n'est pas le même. Il a, malgré sa parfaite convenance, plus de mouvement et de couleur; on sent qu'une révolution a passé entre les deux, emportant ceci apportant cela, créant plus ou moins et établissant un régime nouveau; mais ce n'est pas avec indifférence, encore moins avec regret qu'on voit un livre consacré à l'histoire d'une société sur son déclin, refléter les vagues lueurs qui annon-

¹ 14 vol. in-4^e, accompagnés de planches et cartes géographiques Toulouse, Ed. Privat, éditeur. Ont paru les tomes I, II, III, IV, V, XIII, XIV.

Les tomes VI et VII sont sous-presse.

cent l'aube prochaine. L'auteur, au reste, n'a pas eu à forcer son naturel pour adoucir les transitions et ménager les contrastes. Bien que jeune encore, il a trop vécu, par les livres, dans l'histoire, pour n'y avoir pas acquis à un degré suffisant, non le droit de se désintéresser des événements qu'il raconte, mais la faculté d'en parler avec cette simplicité noble qui est de tous les temps. Ainsi a fait M. Roschach, et ce n'est pas un petit mérite.

Ce n'en est pas un moindre, on l'avouera, que de n'avoir, dans le cours d'un tel travail, rien affirmé qui n'ait sa preuve. Celui qui se sentirait porté à contester certaines assertions, pourrait aisément se satisfaire. Le tome xiv, avec les trois cents colonnes de sa table générale des matières renvoyant à ses mille et onze documents, transcrits, du premier au dernier, de la main même de l'auteur, tel est le moyen de contrôle, telle la garantie offerte à qui de droit. Si récompense fut méritée, c'est celle dont l'Académie des Inscriptions a honoré ce beau travail, en décernant à M. Roschach un des prix de la fondation Gobert.

Pour qui s'engage dans cette lecture, l'impression est celle qu'éprouverait un homme assis à la pointe d'un ilot, dont la mer battrait la base. Cela commence par l'avènement d'un roi de quatre ans et la régence d'une princesse espagnole. Richelieu est mort, Mazarin exécré, la cour aux mains des favoris, l'esprit d'intrigue partout. L'ambition brouillonne de Gaston d'Orléans songe moins que jamais à désarmer, Beaufort expie à la Bastille le complot mal mené dont il fut l'âme et Condé prélude par des succès aux hontes de sa défection. On citerait malaisément une phase de notre histoire où la paix publique ait couru plus de périls.

Elle n'en court pas moins en Languedoc qu'à Paris. Une institution toute nouvelle, celle des Intendances, dont Richelieu avait fait comme la clé de son système d'administration unitaire, inspirait au Parlement de Toulouse un vif sentiment de jalousie. Ce qu'elle promettait et ce qu'en effet elle donnait de force à l'autorité royale, constituait, aux yeux des conseillers, une usurpation pratiquée sur la leur. De là, un mauvais vouloir flagrant à qui tout prétexte serait bon pour éclater. — Une autre occasion de conflit résidait dans l'omnipotence des prélats, maîtres absolus et presque indiscutés de leurs diocèses.

L'esprit de corps, dit M. Roschach à qui je laisse volontiers la parole, « l'esprit de corps et les intérêts particuliers avaient pris un

empire absolu sur la conscience des parlementaires. Il semblait que le pouvoir royal eut créé ces compagnies pour leur propre grandeur, non pour le bien des peuples à qui elles avaient charge de rendre la justice. On trouve, entre mille, une marque bien frappante de cette déviation dans les raisons que firent valoir les députés de la Cour auprès du roi Louis XIII, pour s'opposer à la création d'un nouveau parlement projeté à Nîmes. Cette mesure, qui n'était qu'une application nouvelle du principe suivi par les rois en instituant les grands corps judiciaires, afin de mettre le tribunal d'appel plus à portée des justiciables, fut représentée par les magistrats toulousains comme la perte et l'ignominie de la plus vertueuse compagnie du royaume. Ils ne craignaient pas d'ajouter que si l'on retranchait la moitié de son ressort, le Parlement se verrait peut-être contraint d'augmenter de moitié les épices des procès, ce qui rendrait la justice tellement chère, que les sujets du roi ne pourraient plus la demander et la poursuivre sans ruiner leurs familles. Le Parlement de Toulouse oubliait qu'il avait été lui-même, dans l'origine, un dénombrement du Parlement de Paris et que la royauté obéissait à une pensée très logique et très équitable en rapprochant de plus en plus les juges des plaideurs, suivant le vœu exprimé par les populations dans leurs cahiers de doléances.¹ »

Veut-on voir à l'œuvre cette infatuation parlementaire qui dépassait ce qu'on appelle l'orgueil de caste en intensité et en ridicule ? Un épisode des *Études*, que j'essaierai de résumer largement, va nous en offrir le moyen.

Après la funeste issue de l'aventure de Montmorency en 1632, le roi promulga un édit qui, faisant litière des anciens usages, restreignait considérablement l'initiative des États. Naturellement ceux-ci s'émurent ; ils mirent en jeu toutes les influences dont ils disposaient et, après s'être donné beaucoup de mal, réussirent. L'édit fut révoqué en octobre 1649.

Ce n'était pas l'affaire du Parlement. L'abaissement des représentants de la province, s'il n'avait pas été décrété pour son profit, y avait beaucoup servi. Restaurer un ordre de choses que des nécessités

¹ *Études Historiques sur la province de Languedoc*, p. 137-138.

d'État avaient fait supprimer, constituait aux yeux des parlementaires, en même temps qu'une grande faute politique, un injustifiable attentat à ce qu'ils jugeaient être un droit acquis. Mais le coup était porté, la parade pour le moment inutile. On rongait impatiemment le frein, en attendant une bonne occasion de prendre sa revanche.

On la trouva dans une résolution que les désordres causés par les gens de guerre venaient d'inspirer à MM. des États. D'odieuses déprédations signalaient le passage des troupes, dont indiscipline était telle qu'on ne pouvait leur appliquer les règlements de la province. Une sorte de dictature fut déférée, le 5 janvier 1657, à l'archevêque de Narbonne, président-né des États. Ce prélat, pendant l'intervalle des sessions, pourrait, de lui-même, convoquer autant d'évêques, de barons et de consuls, qu'il jugerait utile et, d'accord avec eux, faire valoir les délibérations prises par l'Assemblée.

Il n'en fallait pas davantage au Parlement pour jeter le cri d'alarme, ce qu'il fit en conscience. Le 16 février, le procureur général traduisit MM. des États à la barre de la Cour, les accusant de tendance manifeste à former une assemblée permanente, d'entreprendre sur les finances et sur la justice, de rêver, en un mot, l'usurpation du pouvoir souverain. Le corps provincial fit le mort, mais pour cause, se sentant appuyé et assisté. En effet, la Cour des comptes, aides et Finances de Montpellier, venant à sa rescousse, se chargea de répondre pour lui. — Seule, elle était en possession du droit de connaître souverainement et en dernier ressort des tailles et impositions, tant ordinaires qu'extraordinaires ; et elle entendait qu'on se le tint pour dit.

Le Parlement s'empessa de riposter. Il y mit une violence dont on a peine à se faire l'idée. MM. des comptes n'avaient, selon lui, d'autre pensée en tête que « d'anéantir les privilèges de la province pour établir les fondements de leur fortune particulière. » C'était proprement les vouer à l'animadversion publique. En attendant qu'elle éclatât, des commissaires devaient violer leurs domiciles, en procédant, conformément à l'arrêt, par fraction des portes de leurs maisons et châteaux.

• Leur passage, dit M. Roschach, occasiona une foule de mouvements locaux, les officiers de la Cour des comptes, de concert avec des chefs militaires ou gentilshommes, ayant organisé la résistance. A l'approche des parlementaires, les villes se barricadaient, les gens de guerre attroupés prenaient les armes, et des

promoteurs d'insurrection parcouraient les rues , alarmant le peuple par de faux bruits. • En vain le conseil du roi déclara-t-il annulés les décrets du Parlement. Le Parlement , comme affolé , s'abandonna aux démonstrations les plus violentes , les plus subversives de l'ordre public. Il fit dresser une liste des coupables, où figuraient le gouverneur, son lieutenant , les consuls de Toulouse et les condamna à mort. Les uns devaient avoir la tête tranchée sur l'échafaud, les autres être pendus. La confiscation était prononcée contre tous les biens.

Ce déploiement de fureur parlementaire avait, au reste, son correctif naturel dans l'impossibilité où l'on était d'exécuter de pareils arrêts, tous les condamnés étant contumaces. Il y a plus , les ordres du Parlement, dont l'un, comme les coups de foudre dans un orage, n'attendait pas l'autre, étaient en réalité contradictoires. M. Roschach le fait remarquer avec raison : tout en tonnant contre les factieux qui s'opposaient à la justice et provoquaient des attroupements de gens de guerre, le Parlement prescrivait lui-même des mesures de rigueur dont l'assistance de la force armée pouvait seule assurer l'exécution. Prises à la lettre, comme dit l'auteur, leurs injonctions auraient déchainé la guerre dans les moindres bourgs du Languedoc. Il y a même lieu de s'étonner que toutes les têtes n'aient pas pris feu, quand on voit le Parlement pousser l'esprit de vertige jusqu'à s'attribuer, comme il fit par son arrêt du 22 avril , le droit de régler lui-même les contributions de la province et user de ce droit immédiatement.

Un décret de prise de corps contre l'archevêque de Narbonne signala le paroxysme de cette rage de domination. L'Église de France, justement émue, fit présenter à la régente et au roi, par les évêques qui se trouvaient à Paris, de solennelles remontrances. Ce ne fut d'ailleurs que malaisément, tant l'équilibre politique était troublé, quelle obtint réparation. Un arrêt du Conseil d'Etat prescrivit aux lieutenants du roi, gouverneurs de villes, officiers de justices et consuls, sous peine d'être traités en criminels de lèse-majesté, d'opposer leur autorité aux entreprises d'une compagnie qui « attendait sur la puissance royale » en se mettant au-dessus des lois.

Si je me suis ainsi étendu sur une simple épisode des annales que M. Roschach excelle à raconter, c'est qu'il éclaire d'un jour vrai une époque longtemps mal connue. Ces faux errements d'un grand

corps judiciaire n'y constituent malheureusement pas une exception. L'intéressante et judicieuse Étude d'un de nos amis, M. Moulencq, sur *la Justice au xvii^e siècle*,¹ nous a montré combien sous Louis XIV, au plus fort de ses années florissantes, il était difficile à l'équité de se faire donner raison par la justice. Dans l'ouvrage dont j'essaie de signaler les mérites, l'affaire du marquis de Rabat avec l'évêque de Rieux, si frappante à ce point de vue, produit une vive impression d'étonnement. On a peine à s'expliquer que le haut clergé de France, humilié dans un de ses membres, n'ait pu obtenir, après treize mois d'instances, la sérieuse réparation d'une insulte tracée en lignes sanglantes avec la pointe d'une épée.²

Ces récits, pleins d'intérêt, sont pleins aussi de tristesse. On en sort le cœur oppressé. Qu'est-ce donc quand on a lu l'exposé des guerres de religion qui troublèrent le grand règne. Celle des camisards — un fin critique l'a dit avec raison — « n'a jamais été si bien racontée, ni jugée par une raison plus égale et plus haute. »³ Il y a là une infinité de faits puisés aux meilleures sources, dont la plupart sont absolument nouveaux. L'auteur, n'oublions pas de le dire, les a utilisés avec un rare talent et une parfaite loyauté. Quelques-uns de ses jugements peuvent être discutables, il a pu se tromper parfois, mais c'a été sans intention. Son impartialité n'est pas de surface ; on la sent ferme, bien assise, même cuirassée et armée.

Je n'aurais pas rempli ma tâche si je n'ajoutais que jamais livre fut plus complet que celui-ci. Aujourd'hui que l'histoire touche à tout, le lecteur a le droit d'être exigeant. Il le serait plus que de raison si, arrivé au bout de l'imposant ouvrage où M. Roschach a mis neuf ans de sa vie, il se déclarait médiocrement satisfait. Les faits religieux et militaires y tiennent sans doute beaucoup de place, mais les faits d'ordre économique y figurent dans de larges proportions, faisant, par moments, oublier les autres, à la grande satisfaction de l'esprit. C'est qu'ils constituent autant d'épisodes de la victoire des principes de raison sur les abus traditionnels dont vivait, dont mourait plutôt l'organisme administratif de notre époque. Citons la

¹ *Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, t. IV, p. 1 (2^e série) —

² P. 255-265.

³ *Le Progrès Libéral de Toulouse*, n^o du 29 août 1877, article de M. Ad. B.

création du canal de Beaucaire, pour l'assainissement de la région du bas Rhône ;¹ celle, autrement considérable, qui a rendu justement immortel le nom de Paul Riquet ;² la recherche des faux nobles ;³ réformation des forêts ;⁴ l'institution des conseils de commerce ;⁵ et Il y a aussi un curieux exposé de la fameuse peste bovine de 1772 qui a laissé de si tristes souvenirs dans les pâturages de l'Agenais. Bien que décrite plusieurs fois et par des savants spéciaux, elle attendait encore, on peut le dire, mais elle a trouvé son historien.⁶

Il faut clore ce compte rendu, qui paraîtra long par ma faute, bien qu'il effleure à peine le sujet. On me saura gré de l'orner, en finissant, d'un portrait de littérateur qui prouvera que, même en ces matières, M. Roschach peut prétendre au suffrage des délicats. Entre l'épicurien Maynard et l'érudit Pierre de Marca, tous deux peints de main de maître, je choisis le poète toulousain si connu, dont la vieille gloire a pâli devant l'éclat grandissant du *Félibrige*. C'est nommer Pierre Goudelin, l'aimable auteur du *Ramelet moundi*.⁷

• Tandis que Maynard s'éteignait, un autre poète méridional, Pierre Goudelin, achevait sa carrière assez tristement, dans la maladie et la pauvreté. Il avait vu tout le règne d'Henri IV, dont il célébra la mort par des stances demeurées célèbres, et, sous Louis XIII, s'était vu rechercher de tous les hauts personnages qui affectaient de fréquenter les beaux esprits. Fils d'un chirurgien de Toulouse, portant lui-même le titre d'avocat en la cour, mais ne plaidant jamais, il s'était laissé vivre doucement, avait consumé son maigre héritage et atteignait le terme au milieu de cruelles inquiétudes.

• Bien qu'il ait écrit la plupart et les meilleures de ses compositions

¹ P. 363-368. — ² P. 451-465. — ³ P. 447-450. — ⁴ P. 466-474. — ⁵ P. 845-854. — ⁶ P. 1232-1266.

⁷ L'histoire littéraire est amplement représentée dans les *Études historiques sur la province de Languedoc*. On y trouve, en même temps que d'ingénieux croquis biographiques, l'histoire suffisamment détaillée des Académies et Sociétés littéraires qui se sont fondées ou ont fleuri à Toulouse et dans la province dont elle est la métropole, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Nous n'avons constaté qu'une lacune ; elle est relative à la *Société des Lanternistes*, si connue depuis la publication du savant docteur Desbarreaux-Bernard.

dans l'idiome toulousain, qu'il se rattache, à ce point de vue, aux vieux poètes indigènes du gai-savoir et qu'en mainte occasion il ait recherché, avec une délicatesse de philosophe et d'érudit, les expressions qui gardaient encore, malgré la dégénérescence évidente du roman méridional, une franche saveur de terroir, Goudelin n'en a pas moins subi, sans y songer, la puissante influence de la langue et de la littérature nationales. Ce n'est plus aux troubadours de Provence ou aux fins *aymans* du verger des Augustins qu'il emprunte le moule de ses petits poèmes. Malherbe, Racan, Ronsard, peut-être, sont ses vrais modèles. Son alexandrin, harmonieux et sonore, découle directement d'une source française; la combinaison de ses rimes et le rythme de ses strophes, l'observation de toutes les règles de la versification classique, dont la plupart auraient été des nouveautés inconnues pour les rédacteurs des lois d'amour, trahissent de plus en plus une pénétration irrésistible des idiomes méridionaux par la grande langue d'outre-Loire, pénétration qui ne s'affirme pas avec moins d'éloquence dans les modifications orthographiques, déjà si nombreuses et si éloignées de la pureté originelle. Avec un idéal médiocre et sans élévation, des tendances d'épicurisme bourgeois et un peu mesquin qui caractérisent assez nettement la nuance dominante de l'esprit local, Goudelin a rencontré quelquefois de fraîches et gracieuses inspirations et une mélodie de langage presque italienne.

« Il fut enseveli en 1649 dans le cloître des Carmes. On a souvent raconté que, dans sa vieillesse, il faisait de ce lieu le but journalier de ses promenades et qu'on entendait régulièrement son bâton trainer sur les dalles. Un de ses amis lui reprocha, en plaisantant, le bruit qu'il faisait dans ces galeries. « Je frappe, répondit le poète, afin qu'on vienne m'ouvrir. » »

AD. MAGEN.

¹ P. 248-249.

CHRONIQUE LOCALE ET RÉGIONALE.

MUSÉE D'AGEN.

Les lecteurs de la *Revue* ont été informés depuis longtemps¹ du projet de création du Musée d'Agen. Cette entreprise, après avoir subi quelques retards, est aujourd'hui réalisée. Tout fait présager que les résultats dépasseront les espérances des premiers fondateurs. De même qu'on voit s'élever bien vite et dans des proportions grandioses un édifice auquel chacun apporte sa pierre, de même une œuvre à laquelle tout le monde s'empresse de concourir est assurée du succès.

La Société du Musée avait été désignée d'abord officiellement. Elle n'en devait pas moins garder toute sa liberté d'action. Elle s'est empressée d'ouvrir largement ses portes et de faire un appel à toutes les bonnes volontés. On y a répondu : Les ouvriers de la première heure étaient au nombre de quarante-cinq ; aujourd'hui on compte deux cent cinquante-six sociétaires, et la liste n'est pas close.

Le Conseil municipal d'Agen a mis à la disposition de la Société un local admirablement approprié à sa nouvelle destination : l'ancien Hôtel de Ville, plein des souvenirs historiques des trois derniers siècles ; la maison dite de Monluc, spécimen unique dans le pays, de l'art gracieux de la Renaissance.

Le Conseil général de Lot-et-Garonne a fait comme un don princier de bienvenue en votant le dépôt au Musée d'Agen de quelques objets d'art, entre autres de la statue antique découverte l'année dernière au Mas-d'Agenais. A lui seul ce chef-d'œuvre mériterait d'attirer l'attention sur la fondation nouvelle.

L'appropriation du local du Musée exigera des dépenses assez

¹ Voir, t. II, 1875, p. 43.

considérables. La Société a pris l'initiative d'une souscription qui a déjà produit une somme de plus de 13,000 francs. Ce chiffre sera sans doute de beaucoup dépassé, car il reste à parcourir plus d'un tiers de la ville. Quatre-vingt-quatre personnes, qui se sont fait inscrire pour une somme de 100 francs, auront le titre et les privilèges de fondateurs.

On avait décidé que les souscriptions en travail seraient admises. L'idée était bonne. On a pu admirer l'empressement et la générosité avec lesquels les plus modestes ouvriers ont offert leur collaboration. Depuis les peintures et les sculptures exécutées par les artistes jusqu'aux menus détails de la restauration, l'œuvre entière portera l'empreinte des efforts collectifs. A la fondation du Musée se rattachera le souvenir d'une libre initiative et cette œuvre, d'une portée élevée, sera vraiment agenaise dans son origine.

Le Musée fournira les sujets de nombreux articles qui trouveront naturellement leur place dans cette *Revue*. Toutefois il convient d'attendre la mise en ordre des collections avant de décrire les richesses que l'on possède déjà et qui vont bientôt s'accroître. En rédigeant cette simple note, on ne prétend qu'annoncer une bonne nouvelle et faire un appel à tous ceux qui, s'intéressant aux arts et aux sciences, ne sont pas encore inscrits comme sociétaires ou comme souscripteurs.

Cet appel ne s'adresse point seulement aux habitants de la ville. Le Musée est bien une propriété municipale, mais sa situation au chef-lieu du département lui donne un intérêt d'un ordre plus général. La Société serait heureuse de recruter des adhérents dans tout le Lot-et-Garonne et de s'assurer des correspondants dans toutes les communes. Cette organisation est déjà projetée. Si elle se réalise, elle produira les meilleurs effets au point de vue de l'accroissement des collections. Aucune découverte ne passerait inaperçue.

Au moment où nous écrivions ces lignes, nous arrivait la nouvelle de dons importants faits au Musée par deux de nos compatriotes dont l'un est étranger au chef-lieu, dont l'autre y était né et vient prématurément d'y mourir. Nommons M. Martinaud, conseiller d'arrondissement à Galapian, qui offre une collection d'ornithologie, et M. le Dr Achille Larivière, dont le testament, rendu public, contient les clauses suivantes :

« Je donne et lègue à la ville d'Agen, comme devant être affectés à son Musée :

« 1^o La vitrine de mon cabinet de travail renfermant des chinoïseries avec ce qu'elle contiendra. Sans en faire une condition d'acceptation de la part de la ville, j'exprime le désir que ce legs et ceux qui suivent conservent le nom de donateur ;

« 2^o Ma panoplie d'armes et curiosités contenues dans la salle d'attente ;

« 3^o Mes collections de coquilles, d'objets pré-historiques, de minéralogie, d'anthropologie, de numismatique ; mes albums et tableaux chinois faits sur soie, ceux faits sur papier de riz et mis sous verre, trois cadres contenant des ivoires peints venant de Chine ;

« 4^o Les volumes de sciences et de médecine contenus dans la bibliothèque du premier étage et dans les vitrines de la serre, au nombre desquels se trouve un traité chinois sur l'acupuncture. Je les destine à être placés dans la Bibliothèque de la ville. Les meubles, vitrines et boîtes contenant les objets donnés seront offerts au Musée, s'ils peuvent être utilisés, sauf la bibliothèque du premier étage.

« 5^o La somme de cinq cents francs destinée au Musée, ci 500 fr. »

Cet acte de libéralité intelligente n'est pas le seul qui recommande à la reconnaissance publique la mémoire de notre compatriote. Il a légué à la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, dont il était président, une somme de 500 fr., aux pauvres une somme égale, et, par le fait, il laisse à tous un patriotique exemple. Puisse, cet exemple, être compris et, ce qui vaut mieux, imité !

On nous permettra d'esquisser la biographie de ce citoyen dévoué, qui fit le bien simplement. Quelques lignes sans apprêts suffiront à ce devoir public.

Larivière (Achille-Vincent) naquit à Agen, en 1811, d'une famille qui gardait la tradition des bonnes et vieilles mœurs. Il fit ses études au collège de sa ville natale, et entra au service comme élève de santé. Médecin-major de 2^e classe en 1853, il fut attaché, pendant la durée de la guerre d'Orient, aux hôpitaux de Constantinople, où se déployèrent ses qualités naturelles, l'activité, la bonté, l'esprit d'or-

dre et de justice, une probité inflexible. La croix de chevalier de la Légion d'honneur lui fut donnée au cours de la campagne (14 septembre 1855), sans préjudice d'une promotion prochaine à la 1^{re} classe de son grade. Il reçut la rosette d'officier à la suite de l'expédition de Chine, d'où il rapporta, avec des objets d'art honnêtement acquis, les germes de l'affection de poitrine qui devait avancer sa fin.

Là se termine sa carrière errante. Il avait besoin d'un repos actif; il le trouva à Bordeaux comme médecin principal de 2^e classe à l'hôpital militaire en 1865, de 1^{re}, en 1869. Dix années environ de sa vie se passèrent dans ce milieu on ne peut plus convenable à ses goûts.¹ Au reste, la dernière guerre lui fournit l'occasion d'y rendre de grands services en dirigeant les ambulances, avec son tact et son zèle accoutumés. Il était membre de la Société de Médecine et de Chirurgie de Bordeaux, qui lui fit l'honneur de le placer à sa tête en 1872. Ainsi avait fait, au commencement de cette année, la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, à qui, depuis vingt-cinq ans, même en ses plus lointaines campagnes, il donnait des preuves d'un intérêt qu'elle lui rendait largement. M. Bladé, son successeur au fauteuil de la présidence, a dignement interprété les sentiments de ses confrères en rendant hommage à la mémoire de cet homme de bien, dont la dernière pensée s'est réalisée pour ainsi dire en une série de bonnes actions qui ne valent pas seulement par elles-mêmes, mais comme exemple de charité chrétienne, d'aspiration sincère vers le beau, de patriotisme intelligent.

LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES ET SON PREMIER CONCOURS PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE.

Publiée dans la ville où vécut Jasmin, la *Revue* ne saurait se désintéresser des destinées de la langue populaire du Midi. On sait les efforts qu'a tentés, pour sa régénération, une pléiade de poètes d'une valeur hautement reconnue, MM. Mistral, Roumanille, Aubanel, Gabriel

¹ Le docteur Larivière avait obtenu une médaille d'argent de l'Académie nationale de médecine, en 1862, et deux rappels de médaille, en 1865 et 1868, enfin une médaille d'or de l'Association scientifique de France, en 1865.

Azaïs, Félix Gras, Langlade, Tavan, Frizet et d'autres encore. *Mireille* et *Calendal*, les *Vespres de Clairac*, les *Charbonniers*, la *Grenade entr'ouverte*, les poésies de Roumanille, etc., sont des œuvres que lisent avec délices les populations méridionales de la France, depuis l'Océan jusqu'au Var, même au-delà, jusqu'à Barcelone. Notre Jasmin, qui en a précédé, formé, inspiré, sans doute les auteurs, garde sa place d'honneur dans les prédilections des lettrés. Quelques-uns des poètes que nous venons de nommer lui en ont rendu l'éclatant témoignage lors de l'inauguration de sa statue, à Agen, en 1870.

Ce n'est pas seulement par des œuvres capitales que la Société des *Félibres* affirme son existence et son but ; son active propagande se manifeste aussi par des concours et des fêtes publiques, où sont couronnés et applaudis les lauréats de ces nouveaux Jeux floraux.

Après les fêtes du centenaire de Pétrarque, à Avignon, la dernière et la plus importante de ces solennités a eu lieu à Montpellier. Le concours était à la fois philologique et littéraire. A côté des nôtres, MM. Egger, Gaston Paris et Michel Bréal, de l'Académie des Inscriptions, siégeait M. Mila y Fontanals, le restaurateur inspiré du *Gai savoir* à Barcelone.

La distribution des couronnes s'est faite sous la présidence de MM. Egger et Mistral. Des discours ont été prononcés par MM. Révilout, professeur à la Faculté des Lettres, président de la *Société des Langues romanes*, Egger et Mistral. MM. Boucherie, Delpech et Glaize ont lu les rapports sur les concours de philologie et de poésie. La liste des lauréats est assez longue; elle a presque la dimension d'un palmarès de Lycée. Ou les juges ont voulu se montrer indulgents, ou le concours a été riche. Nous aimons à croire que la dernière supposition est la vraie. On a décerné des objets d'art, des médailles d'or, de vermeil, d'argent, de bronze, et des mentions. Il y a eu quarante-huit nominations : six pour la philologie; douze pour des sujets historiques ou divers, traités en prose provençale ou autres idiomes du Midi, et trente pour la poésie. Si la race des poètes est irritable, selon l'adage latin, elle est féconde aussi, à en juger par le grand nombre de lauréats. Parmi les élus, relevons les noms de MM. Félix Gras, de Villeneuve-lez-Avignon (Vaucluse), auteur du poème *Les Charbonniers*; Alphonse Tavan, de Marseille, auteur d'un recueil intitulé *Amour et Pleurs*; Langlade, de Lausargue (Hérault), auteur du poème *L'Étang de Lort*; Achille Mir, de Carcassonne, auteur du recueil ayant pour titre : *La Chanson de l'Alouette*; Marty y

Folguera et Pirozzeni y Marty, de Barcelone (Espagne); Malachie Friez, à Pérac (Vaucluse), auteur d'un sonnet, le *Premier Baiser*, que nous allons essayer de traduire, sans prétendre, à coup sûr, à conserver la grâce de l'original. Ce sonnet a pour épigraphe : *Initium amoris*.

Adam et sa compagne admirable et féconde,
Vivaient, depuis un jour, dans l'Eden embaumé ;
Ignorant la douceur d'aimer et d'être aimés,
Ensemble ils savouraient la jeunesse du monde.

Mais, le second matin, quand le soleil inonde
Le vert tapis des champs, par ses feux ranimé,
Dans l'œil du premier père un éclair allumé
Éveille un autre éclair dans l'œil d'Eve la blonde.

Un désir inconnu les enivra tous deux.
Sous la clarté des cieux, leurs lèvres se cherchèrent
Et, d'une chaude étreinte, un moment se touchèrent.

Tout, à ce bruit divin, fit silence autour d'eux :
Perchés sur les buissons, les oiseaux écoutèrent...
Et les anges, jaloux, d'en haut les regardèrent !...

Revenons au discours dit par le prince des poètes provençaux, l'auteur célèbre de *Mireille*, discours qui a été l'événement de la séance, et, du commencement à la fin, un éloquent et chaleureux plaidoyer en langue d'Oc, pour la langue d'Oc. Ce plaidoyer nous a rappelé l'admirable épitre qu'adressa Jasmin à M. Dumon, pour défendre le vieil idiome de l'Agenais, et qui débute ainsi : « La plus grande douleur qui frappe l'homme sur la terre, c'est lorsque notre mère, vieille, pâle et défaillante, s'accroupit et s'alite, condamnée par le médecin. A son chevet, que l'on ne quitte pas, l'œil sur son œil et la main dans sa main, on peut bien, pour un jour, sauver sa vie; mais, hélas ! elle vit aujourd'hui pour s'éteindre demain. »

M. Mistral se plaint de voir la langue naturelle du Midi de la France perdre dans les usages de la foule et céder le pas à la langue française, surtout dans les villes. Il constate qu'on lui fait une guerre inconsciente, mais journalière, et, à la fin, mortelle, au palais, à l'école, à l'église; qu'il y a cinquante ans, les curés prêchaient encore dans la langue du Midi, et qu'aujourd'hui cette habitude est perdue, entière-

ment, partout ; que les enfants, garçons et filles, qui, dans leur enfance, parlaient le gascon ou le provençal avec leurs parents, dédaignent de faire usage de la langue maternelle, en revenant de la pension ou du Lycée. Il n'en saurait être différemment, étant donnés les chemins de fer, les voyages plus faciles et plus fréquents, enfin le mélange des races, qui ont porté un coup mortel à l'individualité de chaque province. Il faut en prendre son parti ; mais que les Félibres se rassurent. Si les centres de population un peu importants abandonnent les vieux idiomes, les campagnes garderont fidèlement les traditions du passé. Jasmin l'a prédit et sa prédiction se réalisera, Après l'avoir comparé à l'arbre centenaire que l'on essaie en vain d'arracher, il ajoute, en son magnifique langage : « Ainsi en sera-t-il de cette enchanteresse, de cette langue harmonieuse, notre seconde mère. Les savants la condamnent à mort depuis trois cents ans ; mais elle n'en vit pas moins. Ses notes toujours charment l'oreille ; chez elle, les saisons passent, chantent, résonnent, et cent mille milliers encore y passeront, chanteront et résonneront. »

Le second concours de la Société des Langues romanes, depuis longtemps annoncé, a dû avoir lieu dans le courant de la semaine dernière. Nous nous ferons un plaisir d'en exposer les principaux résultats dans une de nos prochaines revues.

Nous trouvons dans le livret du Salon de 1878, les deux mentions suivantes que l'on nous saura gré de reproduire.

FAVIER (Victor), né à Versailles, élève de H. Vernet, à Agen.

883. — *Portrait de M^{me} F...*

YOULLET (M^{me} Ixia née Duteis), née à Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne.

2312. — *Portrait de M^{me} la comtesse de C...*

M. FAVIER est, comme on sait, professeur de dessin au Lycée d'Agen, qui lui doit de nombreux succès aux concours généraux des Lycées de France et à ceux des Lycées de l'Académie de Bordeaux. Quant à M^{me} Youllet, elle est la fille de M. Duteis, un maître en l'art typographique qu'il a quitté trop tôt au gré de nombre d'amateurs.

Le Propriétaire-Gérant,

FERNAND LAMY

Agen, Imprimerie P. Noubel.— F. Lamy, successeur.

LES ANCIENS HOTELS DE VILLE

ET LE LOCAL DU MUSÉE D'AGEN.

Les édifices que l'on restaure actuellement pour y installer le Musée d'Agen offrent un certain intérêt archéologique ; ils rappellent aussi de nombreux souvenirs d'histoire locale. Une courte description et quelques notes fixeront à propos l'attention sur des monuments heureusement conservés et si bien appropriés à leur destination nouvelle.

Une partie de ce local passe à tort pour être un reste de l'ancien Hôtel de ville. Une autre partie, qui servait de prison, il y a peu de temps encore, serait, d'après la tradition, la maison de Monluc. L'étude de quelques documents originaux m'a permis de proposer à ce sujet des attributions nouvelles. En exposant le résultat de mes découvertes, j'aurai donc à rectifier des erreurs accréditées que longtemps j'ai partagées moi-même.

On voudra bien me pardonner quelques détails techniques et des analyses de pièces qui ne valent que par leur précision. Les notes sur les anciens Hôtels de ville paraîtront peut-être un hors d'œuvre. Cependant ce sujet m'a paru se rattacher indirectement à l'étude du local du Musée, car l'Hôtel de ville était soudé à ce groupe d'anciens hôtels autrefois bien distincts qui offre aujourd'hui, après des ruines et des reconstructions partielles, une certaine solidarité.

LES ANCIENS HOTELS DE VILLE.

Au moyen âge, la maison commune était située à peu de distance de la cathédrale Saint-Étienne, probablement au point où la rue Grande-Horloge débouche sous les Cornières. La tour qui a donné

son nom à la rue que je viens de citer avait une double destination. Elle défendait une porte et servait de beffroi. En 1498, on y établit une horloge dont la cloche pesait plus de 32 quintaux.¹

Le motif qui porta les consuls à choisir pour la maison commune un autre emplacement ne nous est pas connu, non plus que la date exacte de cette translation, qui était accomplie dans la seconde moitié du xvi^e siècle.

On peut supposer que les Agenais, en faisant ce nouveau choix, s'étaient avant tout préoccupé de la défense de la ville. En temps de guerre (et pendant quatre siècles et demi, depuis la lutte des Albigeois jusqu'à la Fronde, on eut toujours à subir ou à redouter la guerre) la maison commune devait, dans une ville mal fortifiée comme Agen, jouer un rôle analogue à celui des donjons dans les châteaux. C'était le point de ralliement, le siège du commandement ; c'était aussi un dernier refuge pour la résistance. A ce point de vue on ne pouvait choisir de meilleur emplacement que celui du théâtre actuel. On était très rapproché du château de Monrevel. On s'appuyait sur la gâche de Bézat, qui formait au nord une ceinture toute hérissée de maisons hautes, prenant leur jour par des baies étroites sur tous les points où l'on craignait l'escalade, pressées

¹ Cet emplacement de l'ancienne maison commune est déterminé approximativement d'après quelques notes insérées dans l'enquête faite sur la sédition de l'année 1514. Il n'existe dans les archives municipales qu'une seule pièce qui paraisse se rapporter à cette maison. C'est une lettre, en date de 1348, par laquelle l'évêque Amanieu autorise les consuls à construire une chapelle à l'intérieur de cet édifice.

On sera peut-être surpris que le siège de l'administration municipale ait été établi sur la bordure des anciens remparts, dont la ligne paraît assez bien représentée par la rue de Garonne. Mais il faut remarquer que les faubourgs situés à l'est de l'enceinte primitive de la ville avaient pris, dès le moyen âge, une grande extension. Ils étaient d'ailleurs protégés par deux forteresses, l'évêché, logis féodal flanqué de grosses tours (situé au sud de notre halle) et le château de Monrevel, qui s'élevait sur l'emplacement de la Mairie actuelle.

La tour de la Grande-Horloge était donc un point relativement central et suffisamment défendable. Ce poste fut complètement à l'abri d'un coup de main lorsqu'on eut reporté les fortifications sur la ligne qui s'étend de Sainte-Foy à la Porte du Pin et à la Porte-Neuve, immense travail qui n'était pas encore terminé au milieu du xiv^e siècle. (Voir : EE. 5.)

dans quelques ilots que séparaient à peine des ruelles tortueuses.¹ Au midi la maison de Secondat² aux murailles massives pouvait également servir de bastion ou de poste avancé.

Le cadastre de 1566 nous apprend que l'Hôtel de ville était enserré entre la maison de Lucas Barilhart, libraire, qui donnait sur la rue de Garonne, à l'ouest, et la maison d'Estrades³ située au Nord, ainsi que je l'établirai.

Un local réduit à des proportions moindres que celles du théâtre actuel devait être bien insuffisant. On s'en contenta néanmoins pendant un siècle. On sut y trouver place pour une salle de justice, une salle d'audience affermée au présidial, un dépôt d'armes. Plusieurs pièces étaient décorées de tapisseries et de tableaux.⁴

¹ Il en reste comme témoin tout le réseau qui aboutit à la rue des Juifs. Une simple inspection peut faire juger combien il était facile de s'y barricader en cas d'alarme.

En face de la maison dite de Monluc on peut pénétrer dans une cour intérieure, qui date de la fin du ^{xii}e siècle ou du commencement du ^{xiii}e. Un des murs de clôture est percé de baies géminées dont les arcs sont ornés de boutons, motif d'ornementation qui se trouve dans quelques parties anciennes de la cathédrale Saint-Caprais.

² Elle occupait l'emplacement du café de la Comédie. Les vieillards se souviennent encore d'avoir vu les ruines de cette construction du moyen âge. Ses murs, épais comme des courtines, abritaient un des logis les plus vastes et, paraît-il, les plus confortables du vieil Agen. Durant une partie ^{xvii}e siècle, les consuls louèrent cet hôtel pour y loger les grands personnages.

M. Ad. Magen a donné de curieux détails sur le logis de F. d'Estrades et sur la physionomie primitive de la place où s'élevait celui de M. de Secondat, aux notes 1 et 3 de sa notice intitulée : *Une émeute à Agen en 1633. (Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, t. VII, p. 219. — 1^{re} série.)*

³ CC. 17, p. 25 et 47. Je cite l'article relatif à la maison d'Estrades : « Jehan d'Estrades, fils et héritier de feu M^e François d'Estrades, de son vivant lieutenant criminel en la seneschaussée d'Agenois, pour une maison, jardein, establirie en ladicte rue des Juifs, joignant la maison du susdit Michel (Gerauld Michel, dit Ferron, marchand) et la maison commune de ladicte ville sortant en la place de Monravel, ung sol et huict deniers. » CC. 17, p. 47. Ce texte, notons-le pour y revenir, nous apprend qu'à la suite de la maison d'Estrades venait la maison de Gérauld Michel.

⁴ Les renseignements que contient cette notice sont extraits des articles DD. 22, 23, 26, CC. 17, EE. 19 des archives de l'Hôtel de ville. On peut citer entre autres les documents suivants : 16 juillet 1560. Acte par lequel le présidial déclare qu'il occupe une salle de la maison commune seulement à titre de précaire. Ce contrat fut renouvelé en 1664. — 7 Février 1601. Les consuls de Nérac, pressés de faire l'installation de la

En 1658, les consuls achetèrent pour la somme de 18,000 livres la maison d'Estrades, qui fut désignée depuis lors sous le nom de maison du roi. Une partie de ce nouveau local servit peut-être d'annexe à la maison commune, mais le corps de logis principal fut destiné à servir de logement au sénéchal ou aux grands personnages, gouverneurs, intendants, présidents au Parlement, etc., lors de leur passage dans la ville. C'est pourquoi l'entretien et l'ameublement de cet hôtel furent à la charge non de la ville, mais du pays. Durant le siècle dernier on consacrait encore à cet objet une somme annuelle de 1,500 livres.

En 1678, on acheta, pour en faire une annexe de la maison commune, le logis de Bavignac, qui menaçait ruine et qui bientôt après fut démoli.

Quelques années auparavant on avait construit la tour de l'horloge. La porte principale était ouverte sous ce beffroi, dont la date et la description sommaire nous sont donnés par un texte contemporain :

« Les sieurs consuls des années soixante un et soixante et deux
« auroient fait bastir un portal et sur les deux arceaux d'icelluy
« une grosse tour d'une excessive hauteur ; mesme sur les deux cos-
« tés d'icelle deux tours basties de pierre de tailhe a demy suspen-
« dues en l'air d'une haulteur presque esgale, et du costé de la rue
« qui va du pont d'Angoine au palais une galerie aussi bastie de
« pierre de tailhe joignant lesdites tours aussi a demy suspendue en
« l'air. »

La tour de l'horloge¹ s'élevait sur l'emplacement du magasin de la Belle Jardinière. Une lithographie faite par M. Brécy, en 1833, nous permet de compléter la description précédente.

Chambre de l'Édit, demandent aux consuls d'Agen s'ils voudraient leur vendre les tapisseries de la salle de justice.

Pour être aussi complet que possible et donner quelque idée de la division des salles de l'Hôtel de ville, de leur ameublement, de l'importance de l'arsenal, je crois devoir publier à la suite de ces descriptions un inventaire détaillé de l'année 1613.

¹ On y logea les archives et l'on y établit une horloge sans pourtant se décider à supprimer celle de l'ancien beffroi de la gache de Saint-Étienne. C'était un vrai luxe. Ces deux grosses machines qui avaient la prétention de marcher d'accord avec le soleil exi-

Cette tour n'était pas bâtie hors œuvre. C'était une étroite façade qui coupait l'angle aigu formé par deux corps de logis, l'un sur l'alignement de la rue de Garonne, l'autre sur la rue Moncorny. Le bas de la tour, jusqu'au tiers de sa hauteur, était occupé par un placage simulant un fronton sur pilastres qui encadrait la porte. Au niveau du second étage de l'Hôtel de ville s'élevait un balcon en porte-à-faux orné de balustres. Il reliait deux tourelles semi-circulaires qui se dégageaient sur les angles par une série d'encorbellements. Trois cordons coupaient horizontalement, comme pour simuler des étages, la masse un peu lourde formée par ce groupement des trois tours. Telle quelle, cette construction était une des curiosités de la ville. Elle dominait tout le quartier. Elle offrait de curieux détails. Les culs de lampe avaient été superposés avec une grande hardiesse. Les architectes de cette époque, comme leur devanciers du ^{xvi}^e siècle, aimaient à tenter de pareils tours de force, au risque même de compromettre la solidité de leurs ouvrages. Un an après l'achèvement des travaux, des fissures s'étaient déjà produites dans les tourelles.¹ On s'en inquiéta fort. On prit l'avis de quatre maîtres maçons qui firent simplement boucher les fissures afin de constater si le mal s'aggravait. Des balcons bâtis sur encorbellements à proximité de la tour furent démolis.

En 1692, le couronnement de ce beffroi, une charpente recouverte d'ardoise, était dans un état de délabrement complet. Pierre Grenier, maître maçon (c'est-à-dire architecte), de la ville de Toulouse, lui substitua une sorte de dôme en pierre recouvert de tuiles.

geaient un coûteux entretien. J'ai lu, dans je ne sais quel livre de jurade, qu'un habitant de Port-Sainte-Marie s'étant moqué des Agenais, parce que leur horloge n'allait pas aussi bien que celle de sa commune, les consuls, piqués d'émulation, s'émurent et firent au plus tôt et pour la centième (j'affirme ce chiffre d'après les comptes que j'ai dépouillés année par année) mais non la dernière fois, réparer les rouages mal ajustés.

Les œuvres primitives ou ingénieuses de l'ancienne horlogerie avaient le don d'émerveiller nos pères dont quelques-uns pensaient peut-être comme ce Chinois qui, à la vue d'une montre, s'écria : « Sans doute vous choisissez vos grands mandarins parmi ceux » qui inventent de si belles choses. »

¹ Indépendamment de l'exagération dans l'emploi des porte-à-faux, une autre cause non moins grave pouvait compromettre la solidité de l'édifice. Plusieurs actes nous apprennent que les fondations avaient été jetées sur les ruines des anciennes murailles de ville. La résistance de ces substructions n'avait pas été suffisamment éprouvée.

En 1764, on fit un devis des grosses réparations que semblait exiger la tour de l'horloge. Ces travaux furent-ils exécutés ? Toujours est-il qu'en 1787, les consuls furent autorisés à démolir les dômes dont la ruine paraissait imminente.

La tour de l'horloge fut complètement rasée dans la seconde moitié de l'année 1844. C'était le dernier reste de l'ancien Hôtel de ville.

On avait fait, en 1776, un projet de reconstruction totale de cet édifice. On commença par démolir. Sur un plan dressé par Lomet, en 1790, pour l'installation dans la maison du roi des administrations départementales, on lit sur toute une bordure les notes suivantes : *Hôtel de ville ruiné ; — emplacement de la salle de spectacle ; — ruines.*

Le projet de construction d'un théâtre sur l'emplacement de l'Hôtel de ville fut réalisé quelques années après. On sait que cet édifice fut bâti avec les matériaux enlevés à la cathédrale Saint-Étienne. Sans doute les fondations furent posées en arrière de la façade de l'ancienne maison commune qui aurait été vraiment trop étroite si elle n'eut pas débordé dans la rue Moncorny.

Il semble également, d'après le plan de Lomet, que l'Hôtel de ville se prolongeait assez avant au sud-est dans l'espace compris entre l'angle du théâtre et le café de la Comédie.

HOTEL D'ESTRADES

(OU MAISON DU ROI).

Cet hôtel était possédé, en 1566, par Jean d'Estrades, fils de François. C'est là sans doute que naquit, en 1607,¹ Godefroid, comte d'Estrades, un des meilleurs diplomates du xvii^e siècle.

¹ Cet acte de naissance n'existe pas à l'Hôtel de ville. Le plus ancien registre de l'état civil de la paroisse de Saint-Étienne remonte seulement à l'année 1621.

Godefroid d'Estrades fut trop mêlé à la politique pour avoir eu le loisir de résider longtemps à Agen. Dans plusieurs circonstances il usa de sa faveur pour rendre des services à ses compatriotes. Les consuls d'Agen lui ont témoigné à maintes reprises combien ils se trouvaient honorés par son élévation et combien ils lui étaient reconnaissants de ses bons offices.

Comment se fait-il que le nom si français et si agenais du maréchal d'Estrades n'ait été donné à aucune rue, à aucune place de sa ville natale ? C'est une ingratitude à réparer.

C'est à lui que les consuls achetèrent cet hôtel qui depuis fut désigné sous le nom de maison du roi.

En raison de ses destinations diverses, cette habitation a subi des remaniements de toute sorte qui ont porté principalement sur les divisions intérieures. Les toitures ont été refaites ainsi que le beffroi. Les meneaux croisés qui garnissaient toutes les fenêtres ont été arrachés. Un crépissage badigeonné déjà fruste masque sur bien des points le bel appareil des murs en assises alternées de pierre et de brique.

Néanmoins les anciennes clôtures subsistent. Dans son ensemble, cet hôtel, vu de l'extérieur, doit avoir la même physionomie, à peu de chose près, qu'au temps de sa construction.

Il se compose de trois corps de logis séparés par une cour intérieure en forme de trapèze. Une annexe considérable, dont les murs et les fenêtres ont été en partie refaits, s'étend au delà de cette cour jusqu'à la rue de Garonne. Elle est parallèle et jointe au théâtre comme elle l'était autrefois à la maison commune. Il y a peu de temps que ces divers corps de logis étaient occupés par les justices de paix,¹ les bureaux du commissariat de police, de la Mairie, de la caisse d'épargne. Tous ces locaux sont actuellement inoccupés et dans un grand état de délabrement. On doit cependant citer une salle décorée de belles boiseries dans le style Louis XV.

Le Conseil municipal a mis à la disposition de la Société du Musée le grand escalier, l'ancien commissariat de police et les anciennes justices de paix, avec les rez-de-chaussée qui leur correspondent.

J'aurais voulu pouvoir déterminer la date de la construction de l'hôtel d'Estrades ; mais je ne connais à ce sujet ni texte ni inscription. Les motifs de sculpture, qui viennent si souvent en aide pour le classement des styles et la distinction des époques, font ici absolument défaut.

¹ Cette portion ne figure pas sur le plan de Lomet. La raison en est bien simple. Il n'était pas question de l'utiliser pour l'installation projetée. Diverses indications fournies par les documents relatifs à la maison du roi prouvent que l'ancien local des justices de paix faisait bien partie de cet édifice. Le style, l'appareil, l'unité de la construction ne laissent d'ailleurs aucun doute à cet égard.

Dans le nord et le centre de la France, ce ne fut guère que **sous** les règnes d'Henri IV et de Louis XIII que cette façon de bâtir moitié en brique et moitié en pierre devint à la mode. On adopta **cet** appareil alterné, par fantaisie, même dans les régions où jusqu'alors on n'avait jamais utilisé la brique. Ces derniers matériaux ont été au contraire employés de tous temps dans l'Agenais. Rien de plus simple que de les combiner avec la pierre. Je crois que les architectes du pays ont devancé ceux du Nord dans l'application de ce procédé. En somme, la maison de Jean d'Estrades, citée dans le cadastre de 1566, devait être la même que celle que nous avons sous les yeux. Son escalier, d'ailleurs fort simple, a la façon des escaliers Henri II.

Les larges baies de cette maison tranchent complètement avec le mode d'ouvertures étroites qui était appliqué aux anciens manoirs. On n'avait point cependant négligé les précautions pour s'abriter en temps de guerre. La cour était close par une vraie courtine. Nous retrouverons la même disposition dans la maison voisine dite de Monluc.

La tourelle sur cul de lampe qui flanque un angle rentrant du logis est trop petite pour avoir pu servir de poste d'observation. On l'a construite dans un but d'ornementation; et l'on a réussi, car cette petite pièce fait le meilleur effet.

HOTEL DE VAURS.

(MAISON DITE DE MONLUC.)

On lit dans le cadastre de 1566 f° 46 :

« Sire Gerauld Michel, dict Ferron, marchand, pour une maison
« assize en ladict rue des Juifz, joignant celle dudict de Verges,
« qu'il a acquise de feu Jacques de Vaur, sortant au carrerot de
« Monravel, dix deniers et maille. »

Ce texte doit être rapproché de celui que j'ai déjà cité et qui établit les confrontations de l'hôtel d'Estrades. Il y est dit que la maison de Ferron joignait ce dernier hôtel. C'était donc celle à laquelle se rattache à tort le souvenir de Monluc.

Nous savons par le testament du maréchal qu'il avait acheté sa maison d'Agen de Jehan Secondat, sieur de Roques, et de la reine

d'Écosse, Marie Stuart.¹ Cette acquisition était antérieure à l'année de la rédaction du cadastre.² Cependant la maison de Monluc n'est pas mentionnée avec les autres. Cette omission est assurément volontaire et d'ailleurs s'explique très bien. Le cadastre était fait uniquement au point de vue de la perception des impôts. Il existe de la part de ceux qui se prétendaient exempts des tailles de nombreuses protestations contre « l'encadastrement » de leurs biens.³ C'est parce que Monluc était exempt des tailles (les consuls pouvaient eux-mêmes accorder de ces exemptions) que sa maison ne figure pas au cadastre.

Toutefois ces rôles des tailles permettent de procéder par voie d'élimination. L'hôtel qui joignait la maison d'Estrades ne pouvait appartenir à la fois à Ferron et à Monluc.³

Ferron était un riche négociant qui possédait six maisons en ville et des terres. Il n'avait pas construit l'hôtel de la rue des Juifs, mais l'avait acheté à Jacques de Vours.

La famille de Vours était une des plus anciennes et des plus con-

¹ *Le testament du maréchal de Monluc publié en entier pour la première fois, avec un codicille inédit*, par G. Clément Simon. *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 2^e série, t. II, p. 409.

² La pièce suivante le prouve :

« Tresaurier baillez a Ramond Ausac, dict Patiolle, charretier, vingt-deux soulz pour « treze charretées de sable qu'il a appourte pour faire le pave de la rue de Montrebel « devant le logis de Monsieur de Monluc; et rapportes la présente. Ladicté somme vous « sera alouee à voz comptes. Faict Agen le viue jour de Juillet MV⁶LXV. Dubourgdiu, « consul. (CC. 305.) » On trouve dans cette même liasse plusieurs pièces relatives aux dépenses faites par la ville pour l'écurie de Monluc ou pour des réparations à son logis où l'on avait déposé l'artillerie de la ville. Rien de plus qui permette de distinguer cette maison.

³ L'opinion la plus vraisemblable est celle qui a été émise par M. Clément Simon (*loc. cit*) et qui fait de l'hôtel appartenant à M. Recours le logis de Monluc. Précisément cet hôtel, qui vient à la suite de la maison autrefois à Jehan Vergès, médecin (sur laquelle je dirai quelques mots) n'est point cité dans le cadastre. Il est plus vaste que l'hôtel de Vours. Sa façade sud date du xiii^e siècle, comme l'indiquent la nature et la dimension des briques qui entrent dans sa construction ainsi que le style des fausses arcades qui la décorent. Une partie de la façade au nord paraît être de la seconde moitié du xvi^e siècle. Le portail est plus moderne.

sidérables de la ville d'Agen.¹ J'attribuerai volontiers à Jacques de Vaur la construction de cette maison qui paraît être un peu plus ancienne que l'hôtel d'Estrades. Elle doit dater du règne de Henri II ou des dernières années du règne de François I^{er}.

Si Gérald Michel, dit Ferron, eut des descendants, ceux-ci n'avaient pas conservé l'hôtel de Vaur qui appartenait, en 1658, aux héritiers de Jean de Monmejan.²

Je n'ai pas continué au-delà de cette date mes recherches sur les divers propriétaires de cette maison. A quoi bon un travail fastidieux qui n'aurait d'autre résultat que de grossir démesurément une notice déjà trop pleine de petits détails.³

Mieux vaut décrire en peu de mots un édifice, qui doit être tout entier consacré au Musée.

Des constructions d'une certaine importance ont dû se succéder sur son emplacement. On trouve dans les caves au-dessous de l'escalier des portions de murs en petit appareil bien cimenté, qui pourraient remonter à l'époque romaine. Le mur en briques, couronné de créniaux, qui est mitoyen avec l'hôtel d'Estrades paraît être du xiii^e siècle. Tout le reste, moins quelques additions et la plupart des divisions intérieures qui sont modernes, date, comme je l'ai déjà dit, de la meilleure époque de la Renaissance.

L'hôtel est construit sur un plan rectangulaire. Les deux petits côtés forment les façades, l'une un peu plus large, donnant sur la rue des Juifs, l'autre au sud, en regard de la Mairie, flanquée d'une tourelle carrée hors œuvre. Ces deux façades sont construites en pierre. Celle de la rue des Juifs est remplie aux deux tiers par un

¹ Un Sicard de Vaur est cité dans un acte de l'année 1304 (p. 207 du volume des *Chartes* d'Agen). J'ai raconté dans cette *Revue* (1876, p. 453) un voyage fait à Paris, en 1585, par Alain de Vaur, député par les consuls.

² Cette indication se trouve dans le contrat de vente de l'hôtel d'Estrades.

³ J'emprunte cependant les notes suivantes au cadastre de 1694. (CC. 4, f^o 49 et suiv.) A cette époque la maison de Monluc (hôtel de M. Recours) appartenait à Vincent de Pésille ; la maison de Jehan Vergès aux héritiers de Caprasy Delas. L'acquisition par Jean de Monmejan de la maison de Ferron (hôtel de Vaur) est également notée. On est surpris, en feuilletant les anciens cadastres, de constater combien souvent les maisons changeaient de propriétaires, en passant d'une famille à l'autre.

mur de clôture fort élevé, sorte de courtine protégeant une cour intérieure. Sur cette cour s'ouvre la porte principale, à plein cintre, qui est d'une rare élégance. Ses claveaux sont ornés de rosaces à l'extérieur et d'entrelacs sur leur intrados. On remarque à la base des pieds-droits quelques moulures qui attestent une époque de transition entre le style purement gothique et le style de la Renaissance. L'architecte a modifié son plan après avoir posé les premières assises ; il a décoré les impostes, ordonné les plates-bandes et dessiné les cartouches qui surmontent le cintre en se conformant à toutes les règles de l'art nouveau, art si varié, si capricieux que les œuvres qu'il a inspirées échappent à la description. Le crayon seul peut les rendre.

La jolie porte de l'hôtel de Vaur a subi malheureusement de nombreuses mutilations.

Au fond de la cour s'ouvre une baie plus étroite donnant accès à l'escalier intérieur, qui sera une des curiosités de notre Musée. C'est un escalier à vis, plus large que ceux de l'époque féodale. Le noyau ne forme pas une pile droite ; il est contourné en spirale et décoré d'un boudin. Un cordon de moulures, parmi lesquelles figurent des oves, rampe sous les marches aux points d'amortissement. Des repos correspondent aux étages. Là règnent des balustrades coupées par des colonnettes d'une grande légèreté ; là des rosaces, des culs-de-lampe portant des colonnettes tronquées s'appliquent aux murs. Tous ces motifs d'ornementation sont variés et d'un goût parfait.

Cet escalier dessert quatre étages éclairés sur la cour intérieure et sur la façade sud. De ce dernier côté, les étages ont chacun deux larges fenêtres que l'on peut décrire en quelques mots :

1^{er} étage. Fenêtres rectangulaires à meneaux croisés (détruits) encadrées de moulures prismatiques.

2^e étage. Fenêtres rectangulaires à meneaux croisés (détruits) flanquées de pilastres cannelés, ouvertes entre deux cordons.

3^e étage. Fenêtres plein cintre, entre deux cordons. Le cordon supérieur est accompagné de couronnements dans lesquels figurent comme motifs d'ornementation des volutes, des croissants et des étoiles.

4^e étage. Galerie couverte, crénelée. Les merlons sont décorés de moulures qui encadrent un caisson au centre. Ils sont surmontés de gables pointus ornés d'enroulements et de contre-courbes.

La tourelle, flanquée d'un édicule, qui lui sert de contre-fort, n'a de curieux que l'encadrement de sa fenêtre supérieure. Elle devait être autrefois plus élevée de quelques assises et coiffée d'une toiture pointue. Restaurée, elle fera bonne figure sur le premier plan. Elle est voisine d'une autre tourelle appliquée à l'angle de la maison d'Estrades.

L'hôtel de Vaur avait aussi, du côté du *carrerot* de Monrevel, une petite porte qui correspond avec l'escalier par un couloir voûté en berceau plein cintre. Ce passage est étroit et fort obscur.

La transformation en prison de l'hôtel de Vaur devait forcément causer de grands dégâts. Toutes les fenêtres ont été plus ou moins mutilées. On regrette particulièrement l'arrachement des meneaux de deux ouvertures donnant sur la cour. Ces meneaux étaient décorés de petites cariatides. Sauvés de la destruction par M. Bourrières, ils se voient encore dans la maison de M. Espenan. Ils pourront être copiés pour la restauration du local du Musée.

HOTEL DE JEHAN VERGÈS.

A la suite de l'hôtel de Vaur, se trouve la maison qui, d'après le cadastre de 1566, appartenait à Jehan Vergès, médecin.¹ Si l'on se fie à l'inscription suivante encastrée dans ses murs du côté de la rue des Juifs : AN. CHR. MVLXXV. (pour MV^CLXXV.) la maison aurait été reconstruite en 1575. Quoi qu'il en soit, le style des arcades et des baies de la cour intérieure est incontestablement d'une époque plus récente que celui de l'hôtel de Vaur.

Cette maison, sur un plan carré, est pourvue au sud d'une annexe complètement refaite, sans ornementation, déjà lézardée, qui fait un encadrement des plus disgracieux à l'hôtel de Vaur. C'est la seule partie ² qui figure dans les dépendances du Musée. Il ne saurait être question pour le moment de son appropriation.

¹ Jehan Vergès possédait la seigneurie de Brimont. Sa fille épousa un membre de la famille Delas qui acquit ainsi ladite seigneurie.

² La chapelle des prisons qui empiète sur la maison Vergès a été mise également à la

Le reste de la maison Vergès a été réservé par le Conseil municipal pour l'installation de divers services.

Les notes qui précèdent permettent de se rendre compte de l'étendue du local que le Conseil municipal a affecté au Musée par une décision prise en date du 8 août 1876.¹ Ce local comprend un hôtel tout entier et de notables portions de deux autres hôtels contigus. Il est facile d'établir des communications entre toutes les dépendances de ce groupe d'ailleurs desservi par deux grands escaliers.

Les rez-de-chaussée, très-vastes, seront utilisés pour le dépôt des objets lourds. Les salles des anciennes justices de paix peuvent, réunies, faire une fort belle galerie pour les tableaux. C'est sur ce point que sont exécutés les premiers travaux d'aménagement. La Société du Musée ne disposant pas de ressources assez considérables pour songer à une restauration complète, on a pensé à mettre d'abord en état toute une aile de l'hôtel d'Estrades. On attaquera plus tard l'hôtel de Vaur qui donnera une pièce immense à chaque étage. Les cloisons intérieures, sans intérêt et de dates diverses, peuvent être supprimées sans inconvénient. La restauration des fenêtres, de la porte, des sculptures sera exécutée avec un soin scrupuleux. Avant tout on tient à conserver le style de ces anciens édifices curieux par eux-mêmes. On ira jusqu'à respecter tout ce qui rappelle les précautions prises pour la défense de ces logis. Mieux vaut par exemple se priver un peu de jour que d'ouvrir des fenêtres dans ces murailles massives que les constructeurs avaient songé à mettre à l'abri de l'escalade.

disposition de la Société du Musée ; mais il est douteux qu'on puisse en tirer parti. On sera probablement obligé d'abattre ces clôtures modernes pour donner du jour aux salles très profondes de l'hôtel de Vaur.

Une simple remarque sur les anciens usages observés dans les constructions mitoyennes du vieil Agen. Les trois maisons que je viens de décrire sont isolées le plus possible les unes des autres. Aucune ne subit des servitudes de jour. Il n'y a pas d'ouvertures dans le mur qui clôt l'hôtel d'Estrades du côté de la cour de l'hôtel de Vaur. De même ce dernier hôtel ne prend pas de jour sur la cour de la maison de Vergès.

¹ Une légère rectification a été faite en février 1878. Le local des justices de paix a été mis à la disposition de la Société en échange de la salle des pas-perdus que l'on préfère réserver pour la ville.

Et maintenant n'oublions pas que l'œuvre du Musée est seulement à ses débuts. Ne nous laissons point de la soutenir.

INVENTAIRE DES MEUBLES DE L'HOTEL DE VILLE.

Inventaire des meubles, armes et aultres choses de la maison de ville, estant fait suivant la délibération de la jurade du pénultiesme decembre mil six cens tretze, estant consulz : noble Joseph Delas, escuyer, sieur de Gayon ; Pierre de Prevost, sieur de Bédât, bourgeois ; Bernard Corne, bourgeois, marchant ; noble Gratien de Godail, sieur d'Arasse ; M^r Bertrand Douazan, advocat en la cour de Parlement et siège présidial de la present ville ; Jehan Bacquier, bourgeois et marchant.

Pour servir à l'advenir pour la conservation des armes et autres choses qui sont dans ladite maison de ville, auquel a esté procédé par lesdits sieurs consulz soubz signés, le dernier jour de decembre audit an 1613.

Premièrement, dans la chambre consulaire a esté trouvé :

Quatre tapisseries tendues.

Ung tableau a l'huyle représentant ung *Ecce homo*.

Aultre, ung Christ portant sa croix.

Aultre, ung Christ attaché a la colonne.

Aultre, ung saint Sébastien.

Aultre, la dessante de la croix de Nostre Segneur.

Aultre, ung saint François capussin.

Aultre, ung crucifix avec la Vierge et ung saint Jehan

Aultre, une Magdelaine.

Aultre, l'effigie du feu Roy Henri quatriesme.

Aultre, du Roy, a presant regnant.

Plus doutze tapisseries de drap, parsemées de fleur de lis avec les armes de France, de feu Monsieur le mareschal d'Ornano et de la ville.

Plus ung paire de landiers de leton grands, et 1 pals de fer, une table, et quatre bancqs alentour, et ung tapis vert dessus icelle.

Une aultre table et pres le cabinet des secretaires avec aultre tapis de coleurs diverses.

Autour de laquelle salle y a de bancqs, dossiers, dans lesquelz y a une enseigne de taffetas incarnat vieux, une... blanche de taffetas et les armoiries de la ville; aultre drap de taffetas incarnat servant au mortuaire des consulz mourants, aulx deux extrémités duquel y a une bande large de taffetas violet parsemé de fleur de lis, avec les armories de la ville.

Ung aultre drap de taffetas incarnat doublé de trenet bleu, parsemé de fleur de lis et d'images peintes, fort entien.

Deux cuissinetz d'estoffe entienne avec deux figures a chescu en broderie.

Deulx meschans draps, l'ung jaulne et vert de trenet et l'aultre de viuz oustade violets.

Une chasuble de damas blanc et vert a fasson entienne a petites carreaux, l'estolle et manipule de mesmes, avec une aube et capitel de toyle de maison et cordon avec les corporalliers de toyle asses grosse.

Une clochette ou sont les armories du Roy, de la ville et de monsieur de Cambefort, qu'il donna estant consul l'année 1612, manchée d'ung manche de bois.

Deulx chandeliers de leton pour la chapelle, 1 bassin d'estain, un aultre de leton et deulx burettes d'estain et une pierre sacrée pour mettre a l'autel.

Neuf nappes grosses ou primes rompues et uzées et de divers ouvrages et trois pour la chapelle.

Plus trois nappes uzées servant à la chapelle.

Unze servietes uzées primes ou moyennes de divers ouvrages, la plus part rompues.

VI touailhons gros et uzés, ung linsul de cheminée.

Plus dans le grand coffre des archives, dans la salle basse, y a deulx calices d'argent, l'ung vieux, fort entien, tout plainier, et l'autre ouvré et en partie doré avec leurs platines (*sic* pour patènes) chescun aussi d'argent.

A la Salle neuve.

A esté trouvé une table et ung vieux tapis vert sur icelle et les bancs dossiers contre la muraille ez environs d'icelle.

Plus ung garde robe de noyer, fermant a clef, servant a tenir les papiers ordinaires des sieurs consuls, dans lequel y a ung drap de velours noir servant au mortuaire des jurats, avec les armories de la ville.

Le tour de pavillon de velours rouge cramoisi, semé de fleurs de lis en quatre pieces, au mitan de chescune les armes de France.

Le ciel dudit pavillon de mesme velours rouge.

Ung tapis vert, servant a la table de la salle basse en temps d'esté.

Ung paire de petits landiers de fer.

Tretze tableaux de destrampe representant la figure de Nostre Seigneur et doutze apostres.

Ung vieux coffre ou y a force papiers entiens.

Ung aultre coffre où sont les comptes des trésoriers et collecteurs.

Ung aultre coffre bahut entien.

Sept seringues, servant a estaindre le feu.

A la Chambre verte.

Deulx cheres, une a l'entienne, de bois, et l'autre couverte le siège de broderie, le bas d'icelle rompu.

Ung banc dossier au dernier la table qu'y est couverte d'ung drap vert cloué.

Ung paire de landiers de fer petits.

Pour les armes qui sont dans ladite maison de ville :

Premièrement, au bas d'icelle, deulx grands colovrines montées et équipées au montage.

Trois pièces de campagne de fonte montées sur des roues, les deulx, compris celle que le fondeur doit rendre, qu'il a entrepris fondre, suivant le contract passé avec le fondeur.

Six mousquets de fonte ou arquebuses a croc, montées sur deulx roues.

A la Salle des armes y a :

Cinquante six mousquets.

Vingt forchettes montées et dix a monter.

Dix-neuf bandoulières rouges garnies de chaîne.

Setze arquebuzes.

Huict douzainnes de picques ferrées.

Cinq demy picques.

Vingt six fers de picques neufz et ung uzé.

Trois mourrions.

Deulx molles de fonte pour faire de balles pour lesdites pièces de campagne, mousquets et arquebuzes.

Et à la porte du Pin y a deulx mousquets ou arquebuzes a croc de fonte.

Force balles desdites pièces dans un long bois fait a estages, près la fenestre de ladicte salle.

Trente ung baril de pouldre.

Quatre petards de fonte.

Six pertuisanes.

Le carton de cuivre de la mesure de la ville, qui est ches Rivière, qui le tient pour appationer les mesures.

Le demy carton et picotin de cuivre qui est a la salle des armes dans ung coffre.

Dans la chambre des secretaires une table, banc, et ung meschant tapis vert rompu au dessus.

Le code Henry, dans leur garde pieces.

Plus trois escriptoyres de plomb.

Deulx trompettes.

SIGNÉ: de PRÉVOST, consul ; DELAS, consul ; CORNE, consul ;

BACQUIER, consul ; DOUZAN, consul.

(*Archives de l'Hôtel de ville*, EE. 19, f 1.)

G. THOLIN.



LA COUR DE FRANCE

A AGEN.

1564 — 1565

L'édit d'Amboise avait, le 12 Mars 1563, mis fin à la première de ces guerres intestines qui désolèrent la France au xvi^e siècle, et durant lesquelles le pays fit preuve, pour se déchirer de ses propres mains, d'une incroyable vigueur et d'une inépuisable vitalité.

Les résultats de la paix se firent immédiatement sentir, en permettant, par le commun effort des catholiques et des protestants, la reprise du Havre-de-Grâce, récemment livré par le vidame de Chartres aux Anglais d'Élisabeth.¹ C'était un peu de gloire jetée sur les calamités publiques, et la puissance nationale se trouvait affirmée aux yeux de l'étranger.

Mais l'état intérieur du Royaume n'en était pas moins navrant ; et les écrivains du temps sont unanimes à déplorer les maux inouïs dont avaient à gémir les victorieux et les vaincus.

La lutte avait étendu ses ravages du Languedoc à la Normandie, de la Guyenne au Dauphiné. Partout l'agriculture était délaissée, le commerce anéanti ; on voyait quantité « inestimable » de villes et

¹ « Un gentilhomme nommé Maligny, visdame de Chartres, rendist aux Anglois un lieu et place nommé le Havre de Grâce qui appartenoit au Roy et se retira en Angleterre. »
Mém. de Condé.

de villages brûlés, d'églises saccagées, de sépulcres violés.¹ Personne n'était plus assuré de son bien ni de sa vie, et « quant à la justice qui est le fondement des royaumes et républiques, et de toute la société humaine, elle ne pouvoit estre administrée, veu que, où il est question de la force et violence, il ne faut plus faire estat du magistrat ny des loix.² »

Si terribles que fussent ces plaies, elles eussent pu cependant se cicatriser rapidement sans la dévorante ambition des chefs de parti décidés à ne reculer devant rien pour s'emparer du gouvernement, dussent-ils déchaîner à nouveau la guerre civile sur la patrie. A la faveur des difficultés sans nombre inhérentes à la régence d'une femme et d'une étrangère, le connétable de Montmorency, et le prince de Condé aspiraient à dominer la France ensanglantée. Leurs chances respectives étaient grandes : ils ne manquaient ni d'amis actifs ni d'ardents soutiens. Si l'on pouvait se demander lequel des deux l'emporterait, le succès de l'un ou de l'autre paraissait chose certaine; et personne ne semblait en état de résister à leurs prétentions rivales.

Catherine de Médicis osa le tenter et sut y réussir.

Entourée d'envieux et d'ennemis, elle se trouvait, comme elle l'écrivait elle-même, isolée « en heun regne tout dyvysé ny ayant henn se l à qui » elle se pût « du tout fyer.³ » Mais elle reçut un conseil habile du chancelier de l'Hospital; et, jalouse du pouvoir suprême, elle feignit de l'abandonner pour mieux l'affermir entre ses mains. Une vieille loi de Charles V décidait que les rois seraient majeurs à quatorze ans : elle la renouvela, et, le 17 Août 1563, fit déclarer par le Parlement de Rouen la majorité de Charles IX.

Menacée comme Régente agissant au nom d'un prince mineur, elle

¹ Arraché de son tombeau, le corps de Louis XI fut jeté aux flammes; on profana, entre mille, les sépultures de Jean comte d'Angoulême, aïeul de François I^{er}; du cardinal Pierre de Luxembourg; de saint Amadour en Quercy; de saint Gervais d'Eys-ses à Villeneuve d'Agenois; de saint Phébade et de saint Caprais à Agen, etc., etc.

² *Mémoires de Michel de Castelnau*, l. V, ch. 1^{er}.

³ Lettre de Catherine à sa fille la reine d'Espagne, rapportée par M. Armand Baschet : *Les Princes de l'Europe au XVI^e siècle*, 3^e partie, ch. VIII.

devenait inattaquable comme mère inspirant les volontés d'un fils majeur.

Dans une séance solennelle, en présence des princes du sang et des grands officiers de la couronne, elle déclara se démettre avec joie de l'administration du Royaume que les États lui avaient confiée; et, la première, elle prêta au jeune souverain serment de fidélité. Le Roi répondit immédiatement « qu'il seroit plus que jamais au pouvoir de la Reine sa mère.¹ »

Il disait vrai; et depuis lors, tant qu'elle vécut, Catherine exerça sur les Rois ses enfants une influence prépondérante. Il ne lui fut pas donné de l'établir sans lutte; et, pour la maintenir, elle dut accomplir d'incessants prodiges d'habileté politique: politique italienne, toute de dissimulation, de pénétration et d'astuce, sans principes fixes, souvent ondoyante et diverse; et n'ayant, à vrai dire, d'autre but, à raison de la multiplicité des événements, de la soudaineté des dangers, que de parer, par quelque moyen que ce fût, au péril le plus pressant.

Or, à ce moment, au lendemain même du traité de paix, rien n'eût été plus funeste pour la royauté que d'en violer les clauses. Elle eût ainsi comblé les vœux des amis du dehors et des ennemis de l'intérieur qui, pour des causes diverses, cherchaient simultanément à entraver l'exécution de l'édit de pacification.

L'Empereur, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, d'autres princes encore, se disant alliés de la France, désiraient ardemment que cet édit demeurât lettre morte. Ils espéraient que la reprise des hostilités, à laquelle ils excitaient Charles IX, amènerait, d'une part, l'anéantissement des idées nouvelles dont ils redoutaient la contagion; et, de l'autre, l'épuisement complet, sans risques pour leurs propres armes, d'un voisin redouté. Dans les premiers jours de Janvier 1564, la cour ayant quitté Paris « où les affaires et rompemens de teste sont toujours plus grands qu'en autre lieu,² » et s'étant transportée à Fontainebleau, les ambassadeurs de ces souverains y accoururent. Ils avaient charge de rappeler au Roi son titre de Très-Chrétien, et

¹ *Histoire Universelle* de Jacques-Auguste de Thou, l. XXXV.

² *Mémoires de Castelnau*, l. V, ch. 5.

de lui faire entendre que tout nouvel effort tenté pour chasser l'hérésie du Royaume recevrait l'approbation, au besoin même l'appui de leurs maîtres.

Le piège caché sous ces offres ne pouvait échapper à la Reine-Mère ; mais tandis qu'elle employait à les éluder sans froissements les ressources de sa diplomatie, elle trouva l'occasion favorable pour montrer à l'Europe quelles ressources et quelle force restaient à ce pays dont on venait épier la faiblesse et le dénûment.

Par ses ordres, et grâce au génie de mise en scène de ses artistes, des fêtes magnifiques, dignes avant-coureurs des merveilles du siècle prochain, furent organisées à Fontainebleau.

Le souvenir des chansons de geste s'y mêlait aux réminiscences d'Homère, les traditions chevaleresques aux légendes héroïques. Les féeries des jardins d'Armide étaient réalisées. Tant que duraient les festins, des sirènes chantaient, s'ébattant sur les eaux vives. Un jour on représentait, plaisir encore tout nouveau, une tragi-comédie sur la belle Genièvre,¹ et la fleur de la cour se disputait l'honneur d'y figurer à côté des enfants de France. Tantôt douze guerriers grecs et douze troyens échangeaient de mélodieux cartels par l'entremise des hérauts d'armes, et se mesuraient pour l'amour d'une dame. Une autre fois, le jeune Roi lui-même, armé de toutes pièces, délivrait, à la façon d'Amadis et de Galaor, des beautés captives enfermées par des géants et des furies infernales en une tour enchantée, qui bientôt s'épanouissait en un bouquet d'artifice.

Mais il y avait en ces fêtes un côté plus sérieux et de plus haute portée : c'est qu'aux tournois, rompements de lances et courses à la barrière se pressait la foule des gentilshommes des deux religions, rivaux de vigueur et d'adresse, pépinière brillante où la gendarmerie française, en dépit des dernières guerres, demeurait assurée de se recruter d'une façon digne d'elle. Là était la réponse directe aux tentatives de pression étrangère.

Si de telles démonstrations pouvaient, étant donnée l'époque, n'être pas sans utilité au point de vue de la politique extérieure, elles étaient entièrement impuissantes à parer aux complications intérieures.

¹ La *Cléopâtre captive* de Jodelle avait été représentée en 1552.

Avant de se rendre à Fontainebleau, la Reine-Mère s'était, à la vérité, hâtée d'« appointer » les princes et les grands dont la turbulence lui paraissait le plus à redouter. Mais la satisfaction des chefs était loin d'impliquer l'entier apaisement des partis; et, dans ce temps de personnalités tranchées, le corps recevait moins docilement qu'aujourd'hui l'impulsion de la tête. En face de la capitale, la province vivait de sa vie propre tant intellectuelle que politique; et, là aussi, les ambitions étaient déchainées, les appétits ardents, les compétitions furieuses.

Le sol de la France était comme saturé de poudre. Pour causer un embrasement général, il eut suffi d'une étincelle; et cette étincelle était à la merci du premier gouverneur insoumis, de quelque ligue minuscule s'agitant en un coin oublié, ou d'un hobereau mécontent, infatué de l'artillerie garnissant ses murailles. Avec des routes difficiles, des troupes sans cohésion, des agents peu sûrs, on ne pouvait à distance dominer une pareille situation qui rappelait l'anarchie italienne du xv^e siècle.

Catherine pensa qu'au sein même du mal elle trouverait plus facilement le remède, et décida que, sous sa conduite, le Roi visiterait en personne les diverses contrées de son Royaume.

On a beaucoup discuté pour savoir quel était le but réel de ce voyage : nous n'avons pas ici à rentrer dans cette discussion. Nous nous bornerons à dire que si, au cours de cette longue pérégrination, des mesures restrictives à l'édit d'Amboise furent adoptées; si à Bar, à Lyon, à Bayonne, les conseils des Lorrains et du duc d'Albe purent rendre la Reine-Mère décidément hostile au parti huguenot audacieux, remuant, puissamment organisé; au début, ce que voulait cette princesse, c'était examiner l'état réel du pays, démêler les véritables tendances des masses, et surtout s'efforcer de créer entre les fanatismes extrêmes un parti de milieu groupé autour du Roi, le seul personnage peut-être de son royaume dont le nom ne fût alors un drapeau pour personne.

Les préparatifs du départ se terminèrent durant les fêtes de Fontainebleau; préparatifs immenses dont nos mœurs modernes laissent difficilement comprendre l'étendue.

C'était le centre politique, la capitale qui se déplaçait. Le gouvernement avec tous ses services, la cour avec toutes ses pompes, se faisaient nomades. La chancellerie suivait le Roi; le connétable l'ac-

- compagnait. Sauf son dernier fils Hercule,¹ trop jeune pour de telles fatigues, la Reine-Mère avait voulu qu'aucun de ses enfants ne demeurât derrière elle. Elle emmenait Alexandre, duc d'Orléans ;² elle emmenait Madame Marguerite, sa troisième fille.³

Cette dernière avait passé le temps des troubles au château d'Amboise, et venait occuper à la cour son rang élevé de fille de France. Ce voyage était pour elle l'occasion de revoir l'une sur son trône de Lorrainc, l'autre à sa frontière d'Espagne, ses sœurs aînées Claude et Élisabeth, compagnes à Saint-Germain-en-Laye de ses plus jeunes années. Fraiches années de leur premier printemps, toutes radieuses de leurs grâces enfantines et que n'avait point dédaigné de chanter Ronsard, le prince des poètes, émerveillé de ces filles de Roi « brunettes comme les Charites » qui, disait-il :

« ... dessous leur mère croissent,
« Ainsi que trois arbrisseaux,
« Et ja grandes apparoissent,
« Comme trois beaux lis qui naissent,
« A la fraîcheur des ruisseaux.⁴ »

Fille en sa fleur, femmes en leur plein épanouissement, ces trois sœurs charmantes allaient, au milieu des splendeurs de royales entrevues, ravir les yeux des courtisans. Aussi l'éclat des merveilles attendues, non moins que les soucis ambitieux et les nécessités de la politique, avaient attiré à la cour une affluence inusitée. Princes du sang, cardinaux, maréchaux, grands seigneurs s'y pressaient à l'envi ; et il « faisait merveilleusement bon veoir une si très illustre et très excellente compagnie qui n'espargnoient nullement la despence et somptuosité d'habits pour honorer leur Roy et souverain Seigneur.⁵ »

¹ Plus tard François duc d'Alençon.

² Plus tard Henri III.

³ La notice que nous insérons ici fait partie d'une étude dont les matériaux sont réunis sur la « Reine Marguerite, comtesse d'Agénois, » ses entrées dans Agen, ses séjours dans le pays et la guerre qu'elle y soutint en 1535.

⁴ Ronsard : A mes dames filles du Roy Henry II, Ode 6^e, l. III.

⁵ *Mémoires de la vie de François de Scepeaux, sire de Vieilleville et comte de Durestal, mareschal de France*, liv. IX, ch. 35.

Une imposante escorte militaire rendait plus brillant encore l'entourage de Charles IX. Il avait avec lui son régiment de gens de pied dont le seigneur Strozze était colonel, quatre compagnies d'hommes d'armes, une de cheval-légers. Le duc d'Orléans menait aussi ses gardes.

Puis venait le service de tous rangs, tumultueux et innombrable : pages,¹ huissiers, vengeurs, officiers de bouche et d'écurie, suivantes, fous, naines, laquais, vivandiers, muletiers; tourbe rude, impérieuse et plus onéreuse même que ses maîtres aux pays traversés.

Ce fut le Lundi 13 Mars 1564² que s'ébranla cette multitude. Véritable migration, elle quitta Fontainebleau menant avec elle de longues files de litières, de coches, de chariots, de trains et de bêtes de charge. Le premier jour, elle gagna Montereau. Elle ne devait rentrer à Paris que le Mercredi 1^{er} Mars 1566, ayant fait le tour de la France.

Durant ce long temps, partout où elle passa, elle acheva d'épuiser, par les dépenses qu'elles devaient forcément subir, les provinces et les villes encore haletantes de la guerre.

La marche était lente. Le nombre des voyageurs, l'appareil du cortège ne permettaient pas qu'il en fût autrement. L'étape du matin menait en quelque petite ville, abbaye ou château. Après la dinée, on repartait pour aller coucher quelques lieues plus loin. Si l'endroit était de conséquence, le Roi faisait une entrée solennelle. Dans les grandes villes, il séjournait : parmi les ballets, comédies et « courre-mens » de bagues, on s'occupait d'affaires; et quelques nœuds venaient s'ajouter à l'inextricable lacis des intrigues de politique et d'amour.

Au commencement de Mai le Roi était à Bar-le-Duc, et y tenait sur les fonts baptismaux son neveu, premier fils du duc de Lorraine et de Madame Claude de France.

¹ Brantôme rapporte qu'Henri II avait porté le nombre des pages seuls tant de la chambre que de la grande écurie, de la petite écurie, de la vénerie, de la fauconnerie à cent vingt ou cent quarante. *Vie des Hommes illustres et Capitaines françois*, discours 61^o.

² Nouveau style.

En Juin, il recevait à Lyon le duc et la duchesse de Savoie ; et le lord Honsdon, parent de la reine d'Angleterre, lui offrait la Jarretière au nom de sa souveraine, comme à Bayonne le duc d'Albe lui devait offrir la Toison d'or au nom de Philippe II.

Bientôt éclatait une peste horrible. La cour fuyait devant le fléau ; et quelques semaines plus tard elle était en Avignon, recevant du légat du Pape une absolution solennelle.

A Marseille, elle admirait une bataille navale; à Arles, elle se passionnait pour un combat de taureaux. A Carcassonne, bloquée par l'hiver, la Maison du Roi soutenait, par passe-temps, dans un bastillon de neige, l'assaut des habitants qui ne pouvaient prendre le bastillon et se retiraient « bien battuz. »

Cependant en quelque lieu que l'on fût, quelque contrée que l'on traversât, la Reine-Mère, toute à ses plans, cherchait à se faire des créatures. Elle prodiguait les lettres de noblesse et les colliers de l'Ordre; et n'épargnait discours, présents, ni caresses, pour s'attacher les plus remuants et les plus influents.

Quant aux « muguets parfumés, » quant aux « belles et honnêtes dames, » ils allaient à travers pays, étalant insoucieusement leurs mœurs élégantes et dépravées, rendues plus libres encore par les licences du chemin et les hasards des logis. Brantôme seul a osé dire les scènes étranges qu'à Toulouse un fils de France put contempler de son cabinet de travail.¹

Le Roi était arrivé, le 1^{er} Février 1565, en cette dernière ville ; nulle en France ne s'était montrée plus affectionnée à son service et n'avait mieux combattu pour se conserver sous son obéissance. On l'y reçut magnifiquement. A son entrée, une compagnie montée de huit cents gentilshommes languedociens se pressait autour de lui, et des fêtes de toutes sortes lui étaient offertes.

Charles devait un long séjour à cette ville dévouée, capitale d'une grande province, et théâtre, lors des troubles derniers, d'événements considérables. Le lieu était propice pour donner ordre aux affaires du Midi. Il y convoqua l'assemblée des États du Languedoc et les députés des provinces voisines. Celles-ci saisirent avec empresse-

¹ Brantôme. *Vie des Dames galantes*. Discours premier.

ment cette occasion rare et tout exceptionnelle de remontrer au souverain leurs plaintes et leurs doléances.

L'Agenais, si fort éprouvé par la guerre, ne fut pas des derniers à répondre à l'invitation royale. Le Tiers-État de la Sénéchaussée députa ses syndics, leur donnant charge de se concerter avec les délégués des autres pays de la Guyenne sur les moyens d'obtenir qu'il fût fait droit aux remontrances.

De son côté, la jurade d'Agen désigna deux des consuls, M^r Jehan du Bourdieu et M^r Pierre Langelier, pour accompagner les envoyés du Tiers. Elle pria de plus de se joindre à eux le conseiller au Présidial de Nort et l'avocat du roi Delas.

Vers le milieu de Février, ayant rempli sa mission, la députation agenaise était de retour dans ses murs. Elle apportait une nouvelle importante, bientôt confirmée par Blaise de Monluc : Charles IX avait décidé qu'au départ de Toulouse il se dirigerait sur Agen en passant par Montauban.

Vers la fin de Mars, en effet, il réalisait ce projet.

Dans la relation qu'il a donnée de l'itinéraire royal et « des choses dignes de mémoire faictes en chacun endroit, » Abel Jouan, homme de lettres et sommier de cuisine,¹ consacre quatre ou cinq lignes précises et sèches à ce passage du Roi dans le chef-lieu de l'Agenais ; mais les archives municipales ont gardé une trace plus profonde de ces quelques journées durant lesquelles la ville eut l'éphémère honneur d'être comme la capitale du Royaume. Il nous a paru qu'il ne serait pas sans quelque intérêt d'y rechercher un exemple de ce que fut, pour les cités visitées, ce voyage dont les historiens n'ont envisagé que les grands traits et les résultats généraux.

Une telle recherche, c'est de l'histoire encore, prise à la vérité par le petit côté ; mais, à la condition de n'en point abuser, celui-là peut n'être pas sans exciter quelque curiosité et contenir quelque enseignement.

¹ *Recueil et discours du voyage du Roy Charles IX^e de ce nom à présent régnant es années mil cinq cens soixante-quatre et soixante-cinq faict et recueilly par Abel Jouan l'un des serviteurs de Sa Majesté. A Paris pour Jean Bonfous libraire en la rue neuve Notre-Dame à l'enseigne St-Nicolas, MDLXVI.*

Depuis le départ de Fontainebleau une accalmie avait, en Guyenne, succédé aux orages de la guerre civile.

Appelé à partager avec M. de Burie la lieutenance de Roi dans ce gouvernement, Montluc, après la paix d'Amboise, avait établi sa résidence à Agen. Il jugeait la surveillance de la province plus facile à exercer de ce point qu'elle ne l'eût été de Bordeaux. Ayant ses canons sous la main, envoyant impartialement au gibet tous les transgresseurs de l'édit, « tantost faisant le doux puis le collere, » il maintenait autour de lui une tranquillité au moins extérieure. « ... Par l'espace de cinq ans, dit-il en ses Commentaires, homme de pied ny de cheval ne mangea en toute la Guyenne une poulle tenant les champs.... Bref, le Roy y estoit recogneu et la justice obeye.¹ »

Néanmoins, si le Roi était reconnu, il n'en résultait pas que les esprits fussent réellement apaisés et les passions de la guerre civile éteintes. Il est des plaies que le temps seul sait fermer. Le parti catholique était alors prédominant dans l'Agenais et dans sa capitale ; mais ses adversaires étaient au fond loin d'avoir désarmé, et les haines couvaient sourdement. Les catholiques d'Agen ne pouvaient oublier leurs sanctuaires violés, leurs églises saccagées. Après s'être vus une première fois traités « pys que entre les Turcz ² » ils avaient été de nouveau, en 1562, terrorisés par les soldats du capitaine Truelle. Les notables auxquels « on présenta cent fois la corde pour les pendre ³ » se souvenaient d'avoir été conduits au prêche entre deux haies d'arquebuses. D'autre part, au contraire, il ne manquait point d'oreilles où retentissaient encore les prédications des ministres de la Réforme. Montauban n'était pas éloigné, Nérac était aux portes : deux foyers ardents des idées nouvelles ; et, dans le populaire, plus d'un n'avait pas oublié les doctrines sociales qui, tout récemment, avaient si profondément remué les paysans de la contrée. Cette Majesté qui parcourait triomphalement ses provinces pacifiées, demeurait toujours pour ceux-là le « petit reyot de m.... » auquel, peu de mois auparavant, il s'agissait de donner les verges et d'apprendre un métier pour gagner sa vie.

¹ *Commentaires de Messire Blaise de Montluc, mareschal de France*, l. V.

² *Archives municipales*. BB, 30, f° 89.

³ *Commentaires de Montluc*, l. V.

De plus, opinions religieuses et politiques à part, les bourgeois n'ignoraient pas que la venue du Roi entraînerait pour eux de lourdes charges, difficilement compensées par la satisfaction de voir étinceler les hallebardes damasquinées des gardes et ondoyer les panaches des chambellans. Il leur faudrait abriter dans leurs étroits logis cette foule d'étrangers habituée à ne point mettre de bornes à ses exigences et rendue parcimonieuse par un voyage de plus d'une année. Ils devraient, outre la taille, le taillon, les aides, les crues, les gabelles, payer bientôt de nouvelles taxes destinées à couvrir les dépenses de la réception; et aucun d'eux ne pouvait se faire la moindre illusion de ce chef.

Il y avait en tout cela plus d'une cause de tiédeur; et malgré l'habituelle fascination exercée sur les masses par le splendide aspect de la pompe royale, il était permis de craindre que la population ne manifestât pas au moment voulu tout l'enthousiasme désirable.

Aussi la venue du Roi imposait-elle aux consuls d'Agen des devoirs de diverse nature. Ils avaient, dans l'intérêt municipal, à faire en sorte que la ville parût, comme il convenait, honorée de la visite qu'elle recevait; et, au point de vue matériel, à la munir des ressources supplémentaires de toute sorte nécessitées par l'affluence des hôtes.

Ils prirent sans retard les mesures que comportait ce double but.

Par leurs soins, dès le 13 Février, la jurade fut convoquée. Le syndic du pays d'Agenais de Boyssonade, et les autres membres de la députation qui avait fait le voyage de Toulouse, assistaient à la réunion. Il fut décidé par l'assemblée que l'on s'entendrait avec « Messieurs du clergé, magistratz, officiers du Roy, juratz et autres notables » pour arrêter l'ordre à tenir lors de l'entrée du souverain, « aux fins » dit le procès-verbal, « que chascun se prépare pour faire l'honneur audit sieur telle qu'il est requis.¹ »

En outre, deux jours plus tard, le trompette de ville, en présence des consuls de Nort et de Thibauld publiait à son de trompe, par les rues, cantons et carrefours d'Agen l'ordonnance suivante :

¹ Arch. mun., BR. 30, n° 125

« De par le Roy

et messrz les consulz de la présent ville et cité d'Agen,

Il est enjoinct aux habitanz de la présent ville d'Agen de faire provision de bledz, farines, boys, foins, palliez, avoyennes et de tous autres vivres, meubler leurs maisons et chambres de lictz et autres meubles, dresser lurs ostelleries ; avoir de linge, tapisseries pour parer les rues et le dessus dicelles ou le Roy passera ; avoir du sable pour mettre sur le pave, et faire provision de tous autres choses necessaires et requises, tenir les rues nettes ; oster les boys, fustayes, pyerres, amas et pillas de terre, mortier, flant et autres ordures et empeschemens ; et ce apeine de cent livres t¹ et de prison.¹ »

C'étaient là pour les habitants des prescriptions aussi assujétissantes qu'onéreuses ; et les consuls ne pensèrent pas, malgré l'amende et la prison qui menaçaient les récalcitrants, que la seule publication de leur ordonnance pût suffire à en assurer la pleine exécution. Ils résolurent donc, pour y tenir la main, d'établir des commissaires auxquels il comberait plus directement, et plus lourdement par conséquent, la responsabilité des négligences constatées ou des refus opposés. Soixante habitants environ mandés par eux furent chargés de surveiller la ville divisée en huit zones. Les choix étaient habilement faits. Ils ne portaient que sur des hommes dont la situation était importante ou les relations étendues, et dont l'influence devait agir sur les diverses classes de la population. Parmi les délégués, de simples praticiens se trouvaient à côté d'avocats en vogue et de jurats marquants ; des mangonniers et des maréchaux à côté de l'élite des marchands et des bourgeois. Tous s'engagèrent à agir avec activité.

De plus, les consuls en personne et les notables parcoururent la ville, entretenant chacun en particulier de l'arrivée prochaine du Roi et des obligations qu'elle créait à tous. Les habitants promirent de « faire leur devoir. »

Du côté des particuliers, toutes les mesures utiles étaient prises ; mais on ne devait pas oublier que la ville aurait pour son propre

¹ Arch. mun. BB. 30, fo 125.

compte des dépenses considérables à supporter. Il s'agissait non-seulement des charges prévues en pareil cas, mais le Roi avait transmis par Monluc l'ordre de dresser en face d'Agen un pont de bois sur lequel il traverserait la Garonne pour gagner Nérac.¹ Or, les ressources manquaient absolument et jamais les finances municipales n'avaient été plus basses. La nécessité d'emprunter s'imposait d'une façon absolue.

Les consuls proposèrent de fixer l'emprunt au chiffre de 4,000 livres tournois² produisant 10 0/0 d'intérêt et hypothéquées sur tous les émoluments et biens communs de la cité. Le 19 Février, la jurade le vota ; et sur la requête que vint, en sa chambre du conseil, lui adresser le corps de ville, la Cour présidiale l'autorisa.

Il ne restait plus qu'à trouver un prêteur. On s'adressa à Monluc. Malgré quelques largesses royales, celui-ci n'avait qu'une fortune médiocre ; et en ces temps de morale facile, il était demeuré incorruptible. On l'avait vu repousser, au début de la campagne, l'offre de sommes considérables dont les Églises voulaient acheter sa neutralité ; et les accusations de malversation portées contre lui n'avaient pu tenir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à cette époque la guerre, même civile, offrait au général heureux des sources de gain, qui semblaient licites et qui de nos jours seraient inavouables. L'habileté administrative n'avait pas encore trouvé le moyen, par une pression régulière, d'extraire des populations des contributions de guerre effrayantes. Par contre, en des cas nombreux, le pillage, le rançonnement étaient pour le vainqueur des droits incontestés ; et, lors de l'emprunt, d'où qu'ils lui vinssent, Monluc était en fonds.

« Pour faire plaisir à la ville, » à la première requête qui lui fut adressée, il consentit au prêt pour un an, sans négliger les garanties, et immédiatement compta les espèces.³

¹ Les projets du Roi s'étant modifiés, il ne visita Nérac qu'à son retour de Bayonne, en Juillet 1565, et le pont dont on parle ici ne fut point exécuté.

² D'après une notice de M. François Moulenq publiée dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne* (quatrième trimestre de 1877), les frais faits pour la réception de Charles IX à Montauban atteignirent une somme à peu près égale à celle qu'Agen dut emprunter.

³ *Arch. mun.* BB. 30, fo 127. (Voir la pièce justificative à la p. 37.)

Deux cents écus sol furent, pour les dépenses courantes, remis au consul mage Pierre Siris ; et quant au gros du trésor, précieusement enfermé sous huit clefs dans le coffre aux privilèges, il fut chaque nuit, de crainte d'accident, veillé par deux mandes. Précautions minutieuses, insuffisantes néanmoins pour empêcher le ruisseau d'or de s'écouler par les voies multiples qui le sollicitaient.

L'argent trouvé, on activa les préparatifs. Mais les exigences de l'alimentation excitaient surtout à juste titre la sollicitude des consuls. On attendait un surcroît de bouches considérable, et nous ne soupçonnons même plus les difficultés d'approvisionnement alors existantes. On avait ordonné aux particuliers de garnir leurs garde-manger ; on appela à la maison commune les marchands de fruits secs et de poisson salé pour s'assurer de leurs réserves, et la ville elle-même fit directement des achats.

C'est que ce temps de fréquentes famines était aussi le siècle de Gargantua et de Pantagruel. Florissante même en haut lieu, était la race des mangeurs insatiables et des « beuveurs très illustres » : il eût été fâcheux de ne pouvoir satisfaire à l'estomac des uns ou au gosier des autres.

Le voyage du Roi avait permis d'ailleurs aux amateurs de « purée septembrale » l'étude comparée de crus nombreux ; et l'amour-propre local exigeait que l'on s'efforçât de présenter sans trop de désavantage les produits des coteaux de Garonne à tous ces seigneurs experts qui venaient de déguster les vins des côtes du Rhône. L'on invita donc les consuls du Port de Layrac à diriger leurs meilleurs vins sur Agen. Ils ne pouvaient qu'être accueillis de bonne grâce, si l'on en juge par le passage suivant d'une lettre qu'écrivait pour son service M. de Rochechouart, l'un des maîtres d'hôtel du Roi :

« Messrz les Cappitoulz, » disait-il tout imbu des dénominations toulousaines, « je vous prie de regarder ou il y aura de bons vins, et en faictes arrêter de quarante ou cinquante pièces des meilleurs tant blancs que cleretz pour l'avenue du Roy en la ville d'Agen. du tout serez bien payez et satisfaitz que vous prie derechef qu'il ny ay faulte affin que quant on sera la vous ne soyez despourveu. ... » et plus bas : « Je vous envoyere ung somelier deux ou troys jours devant que le Roy arrive.¹ »

¹ Arch. mun., BB. 30, fo 127.

La lettre était du 16 Février 1564.

Un mois plus tard, vers le milieu de Mars, le sommelier était arrivé, les vins emmagasinés, le gros bois pour la cuisine du Roi arrivé de Moissac, les armoiries peintes expédiées de Toulouse, les chemins parés, le devant du logis royal sablé.

La cour approchait.

Déjà les routes se noircissaient d'un essaim de vagabonds, goujats et mendiants, gent loqueteuse et dépenaillée, parasites faméliques de la troupe fastueuse qui faisait le tour du Royaume, prêts à tout pour ramasser une miette ou subtiliser un denier.

Enfin le 22 Mars, à trois heures de l'après-midi, précédant le Roi d'un jour, M^{re} Anne de Montmorency, connétable de France, fit le premier son entrée par la porte du Pin.

C'était un puissant seigneur, le cinquième de sa race investi de cette charge dont aucune aujourd'hui ne rappelle la grandeur. Favori des rois, homme d'armes intrépide, ayant en selle fière mine avec sa barbe blanche, sa venue eut fait événement si l'on n'eût attendu le souverain lui-même. Personnellement néanmoins le connétable était peu populaire : général malheureux, on l'avait pris à Pavie, pris à Saint-Quentin, pris à Dreux, toujours, il est vrai, menant bravement les mains. On savait qu'il fallait se garder de ses redoutables patenostres ; et la Guyenne se souvenait encore avec épouvante de la vengeance impitoyable qu'il avait, en 1542, tirée de la sédition de Bordeaux. Nul, qu'il fut capitaine, président ou consul, n'avait à broncher devant lui ; et quiconque, en sa présence, faisait du suffisant, se voyait à tout le moins qualifier d'âne, de veau et de sot.¹

Si un tel « rabroueur de personnes » n'était pas, on le comprend, des plus aimés, on était peu tenté de manquer aux devoirs qui lui étaient dûs. Aussi fût-ce avec un profond respect que le corps de ville et les notables le conduisirent à la maison du président Hermand Sevin, où son logis était préparé.

Le lendemain, l'émoi était au comble : on attendait le Roi et son lieutenant général au gouvernement de Guyenne, le prince de

¹ Brantôme. *Vie des Hommes illustres et Capitaines français*. Discours 62^e.

Navarre. Le premier devait loger au palais épiscopal ; le second, en la maison de sire Pierre Cambesfort, marchand.

De la porte du Pin aux demeures princières les rues étaient parées et tapissées ; on avait même, sauf en l'espace à trop large voie compris entre l'enceinte et le portail des Carmes, réuni par des draperies et des étoffes les maisons opposites, fermant ainsi d'un ciel aux mille couleurs le corridor bordé de verdure et tout peint de saints et de héros, le long duquel devaient s'avancer les princes.

Dès neuf heures du matin parut Henri de Navarre. Il faisait avec le connétable le plus parfait contraste : à peine âgé d'une douzaine d'années, de joli visage sous sa chevelure un peu ardente, l'œil doux et vif, il montrait déjà toute l'assurance d'un homme fait sans avoir rien perdu des grâces familières de l'enfant. Il savait, au dire d'un contemporain,¹ s'insinuer dans le cœur avec une adresse incroyable, et l'on pouvait augurer dès lors qu'il plairait fort aux dames. Deux astrologues, assurait-on, avaient prédit qu'il deviendrait un jour un des plus grands monarques de l'Europe. Si ce n'eût été prévoir les malheurs de bien loin, ils auraient pu compléter l'horoscope en annonçant aussi que, fidèle aux traditions des rois navarraïis, il serait un des pires maris du monde.

Les consuls reçurent à la porte du Pin le jeune lieutenant général qui, en cette qualité, jura entre leurs mains d'observer les coutumes de la ville, de maintenir les habitants en leurs privilèges, et de les garder de tort et de force à son pouvoir. Serment politique qu'il devait respecter à l'égal d'un serment d'amour, et violer quelques années plus tard à l'endroit même où il le prêtait.

Sous un poêle de satin violet il fut conduit à son logis, et quelques heures plus tard il montait à cheval pour se rendre au devant de Charles IX.

Le Roi avait, la veille, couché à La Magistère « qui ne sont que trois pauvres maisons au bord de la Garonne.² » Laissant ses équipages filer par la route de terre, il avait monté un bateau somptueux présent des capitouls de Toulouse, s'était arrêté avec la famille

¹ Lettres d'un magistrat de Bordeaux citées par Mongez dans son *Histoire de la Reine Marguerite de Valois*, p. 10 et 11.

² Abel Jouan, p. 38.

royale pour dîner au château de Lafox, et, vers trois heures de l'après-midi, avait débarqué un peu en amont d'Agen.

Un cortège splendide s'était formé dont il prit la tête. Derrière lui venaient son frère aux belles mains M^{re} d'Orléans,¹ les princes du sang, et les cardinaux de Bourbon et de Guise dont la pourpre tranchait sur les brillants costumes des plus grands du Royaume.

On rencontra bientôt le prince de Navarre avec lequel, chevauchant en bon ordre, parés de leur mieux, mais sans armes, s'avançaient les magistrats, officiers royaux, consuls, jurats et bourgeois d'Agen.

Les deux troupes n'en firent plus qu'une; et lorsque le Roi parut en vue des murailles, une clameur immense emplit les airs. Les cloches lancèrent à toute volée leur joyeux carillon; les canons de la ville et ceux de Monluc tonnèrent, faisant de leur bronze puissant trembler les coteaux de Pecaon; le peuple, entassé de toutes parts, cria : « vive le Roi ! » et les chœurs des quatre églises et des quatre couvents² saluant l'oint du Seigneur et tonnèrent à pleine voix le « Te Deum laudamus et autres psalmes bien dévotement. »

Le moment de la harangue officielle et de la présentation des clefs était arrivé. Pour cette cérémonie M^{re} Estienne Thibault, Jehan du Bourdieu, Pierre Langelier et Pierre Siris, revêtus de leurs robes et chaperons de consulat, attendaient Charles IX sous la voûte qui reliait les deux tours du Pin. La harangue fut prononcée à genoux et sans encombre probablement : de ces quatre consuls, trois étaient avocats et l'autre procureur. Le Roi prit les clefs qui lui étaient offertes; et avec cette majesté dont les Valois avaient le secret, répondit, en quelques mots, qu'il voulait entretenir les habitants en leurs privilèges, franchises et libertés; mais qu'il leur commandait d'obéir

¹ Les documents conservés aux archives le nomment encore Alexandre; mais son nom venait d'être, à Toulouse, changé en celui d'Henri et le nom d'Hercule en François; sur le désir de la Reine-Mère qui voulait en ces princes renouveler la mémoire de leur père et de leur aïeul.

² Les quatre paroisses étaient la cathédrale Saint-Étienne, la collégiale Saint-Caprais, Sainte-Foy et Saint-Hilaire. Les couvents étaient ceux des Jacobins, des Augustins, des Grands-Carmes et des Frères Mineurs.

à ses édits, promettant en ce cas « qu'il leur seroient Roy et père.¹ »

Puis il fit avancer son cheval sous le poêle de velours incarnat semé de fleurs de lys d'or que portaient les consuls; et la pompe royale se déroula lentement au long des rues étroites. Les frocs bruns et blancs des moines s'y mêlaient aux vêtements éclatants des prêtres, les robes rouges des présidiaux aux hoquetons des gardes; la procession marchait dans l'ombre colorée que projetaient les tentures, et parfois un rayon de soleil, filtrant entre les draperies, faisait briller l'or des chapes ou reluire l'acier des épées.

La foule continuait d'acclamer.

Parvenu devant Saint-Étienne, le Roi mit pied à terre. Pénétrant dans la vieille basilique, il fit son oraison agenouillé devant le grand autel, et de là se retira à l'évêché.

Pendant que le peuple, courant au bruit, s'étouffait sur le passage du Roi, il entra par la porte de Garonne, sans cloches, fauconneaux ni couleuvrines, un cortège d'aspect tout autrement attrayant et d'importance politique plus grande encore que le premier. C'étaient la Reine-Mère et sa fille Marguerite avec la troupe pressée des dames de la cour et des filles d'honneur, réunion, demeurée fameuse, des plus jolies femmes de France.

Catherine trouvait parmi elles des agents séduisants et terribles aux charmes desquels pas un cœur ne résistait. Aussi, quelque amie qu'elle voulut paraître des bienséances, leur laissait-elle, les apparences sauves, « leur libéral arbitre pour estre religieuses aussy bien de Vénus que de Diane.² » La liste de leurs conquêtes est historique; elle n'était alors qu'au début et déjà cependant on y pouvait lire des noms illustres. Blessé au siège de Rouen, le roi Antoine de Navarre était venu mourir aux pieds de M^{lle} du Rouet;³ et au cours du voyage, Isabelle de Limeuil venait, à Dijon, dans la garde-robe même de la Reine, de donner le jour à un fils du prince de Condé.⁴

¹ Arch. mun., BB. 30, f° 129.

² Brantôme. *Vie des Dames illustres françoises et étrangères*. Discours 2^e.

³ Louise de la Béraudière, demoiselle du Rouet. Elle eut du roi de Navarre un fils nommé Charles de Bourbon.

⁴ Isabelle de Limeuil, de la maison de la Tour d'Auvergne. Le duc d'Aumale, dans

De telles aventures suivies de mainte autre, ont, à juste titre, mis en mauvais renom près de la postérité les filles d'honneur de Catherine. De nos jours où, quoi qu'on en ait dit, la régularité des mœurs privées est en réel progrès, on a peine à comprendre ces femmes bien nées, d'esprit délicat et cultivé, et à la fois hardies, galantes et passionnées. On a jugé leurs faiblesses avec sévérité. N'y pourrait-on mêler un peu d'indulgence en se rappelant en quel milieu le destin les avait jetées ? Elles vivaient en un siècle intelligent et raffiné, mais licencieux et parfois cynique. Toutes ignoraient le foyer domestique. Jetées presque enfants, sans défense, au sein d'une cour dépravée, toute imprégnée de Boccace et d'Arétin ; entendant et répétant le mot cru ; un jour figurant dans un ballet mythologique, le lendemain menées dans la tranchée au milieu des cadavres ; objet partout d'un culte ardent et de violents désirs ; poursuivies sans trêve par des hommes élégants, audacieux et sans scrupule ; sachant que, dans quelques heures peut-être, celui qui les aimait serait couché sur le pré par un adorateur nouveau, elles eurent le tort de céder parfois. Mais pour emprunter à Pasquier une énergique expression : « fleurs de plaisir teintes de pourpre sanglante, » on doit leur reconnaître au moins cette heureuse influence d'avoir maintenu au sein d'une société profondément bouleversée, un reste des traditions chevaleresques, une politesse et une courtoisie qui, sans elles, se fussent entièrement évanouies au vent des querelles et des combats.

Au milieu de ses dames et de ses filles d'honneur se détachait le type accusé de la Reine-Mère : de teint olivâtre, déjà grosse femme malgré son activité et sa recherche des exercices corporels. Sa fille se tenait auprès d'elle.

Marguerite n'était point encore cette beauté parfaite « miracle de Dieu et de nature » qui éblouissait don Juan d'Autriche, et dont chacun demeurait « perdu ; » mais elle avait déjà cette grâce hâtive des jeunes Florentines. D'épais cheveux noirs crespelés faisaient valoir son teint mat aux reflets roses ; et son visage brillait de l'éclat de ces grands yeux transparents qui, sous le voile de leurs longs cils,

son Histoire des princes de Condé, établit que cette aventure eut lieu à Dijon et non à Lyon, comme on l'avait écrit avant lui. Le scandale cette fois dépassant toutes les bornes, la Reine-Mère enferma sa fille d'honneur au couvent.

étincelants d'esprit ou brûlants de passion, devaient bientôt inspirer tant d'amour.

Ne prenant point part à l'entrée solennelle, n'ayant ni hommages à recevoir, ni audiences à accorder,¹ elle pénétrait insouciant en cette ville inconnue. Elle se doutait peu que, dans quelques années, les mêmes murailles la reverraient reine adulée, comtesse d'Agenais ; et que plus tard encore, ligueuse et fugitive, elle viendrait leur demander asile, trainant après elle la guerre, la famine et la peste.

Les deux princesses rejoignirent à l'évêché les autres membres de la famille royale, et leur suite féminine se dispersa ; chacune courant à son logement, et se disposant, à l'ordinaire, à poursuivre de ses doléances les maréchaux des logis et les fourriers du Roi.

Peu à peu le tumulte de l'installation s'apaisa, et, la retraite sonnée, la ville s'endormit.

La déesse du lieu n'était point, en une conque superbe, descendue du faite des portes pour adresser au souverain des vers de bienvenue ; la nymphe du fleuve n'avait pas, pour lui faire accueil, déserté ses grottes azurées. Ces magnificences mythologiques, souvent usitées, d'après les récits du temps, lors des entrées royales, étaient réservées à de plus riches cités.² Néanmoins le Roi avait été dignement reçu en sa bonne ville d'Agen. Les consuls pouvaient reposer satisfaits ; leurs soins n'avaient point été sans fruit.

Le jour qui suivit, encombrant les places et les carrefours, circulant dans l'inextricable labyrinthe des ruelles et des rues, fourmillant sous les Cornières, les nouveaux hôtes d'Agen examinaient la ville ; les Agenais examinaient leurs hôtes. Retirée avec ses conseillers intimes, la Reine-Mère vaquait aux affaires.

Les princes ne sortirent point. A peine le populaire curieux put-il les apercevoir traversant pour aller « oyr vespres, » l'étroit espace qui séparait l'évêché de la cathédrale. L'unique dédommagement des badauds fut de contempler aux abords de la maison épiscopale, em-

¹ Elle n'était point sans avoir déjà quelque influence à la cour. M. Charles Yriarte (*Vie d'un patricien de Venise au xvie siècle*) rapporte la visite qu'elle reçut à Lyon de l'ambassadeur Marc-Antoine Barbaro.

² Voir notamment la relation de l'entrée de Charles IX à Bordeaux quelques jours plus tard. De Thou, *Hist. Univ.*, l. XXXVII.

pressés à leur service, les officiers du Roi portant brodées sur leurs casaques les deux colonnes devise de leur maître¹ et ses grands laquais bleus tout chamarrés de blanc et d'incarnat.

Chacun d'ailleurs se préparait à la solennité prochaine.

On était en effet au Samedi 24 Mars 1564,² et le lendemain fête de l'Annonciation était le premier jour de l'an 1565. Par un récent édit daté de Roussillon,³ le commencement de l'année avait été fixé au premier Janvier; mais le Parlement avait fait opposition à l'enregistrement de l'ordonnance, et l'ancien système était encore en vigueur.

Dès le matin, les consuls attendaient que le Roi sortit de sa chambre pour lui offrir, avec les vœux d'usage, un présent au nom de la ville. C'était une pièce d'orfèvrerie d'argent massif et doré : on y avait « pourtraict » les armoiries d'Agen ; et, du milieu des deux tours qui y figurent, surgissait une Vierge tenant d'une main une palme et de l'autre une targe. On savait que Sa Majesté, élève d'Amyot, était lettrée et goûtait fort la poésie ; et si l'état des finances n'avait point permis les prodigalités en dictons, inscriptions et devises qui, pour satisfaire à ce penchant, vinrent maintes fois au cours du règne gonfler l'escarcelle des poètes français, latins ou grecs,⁴ néanmoins on avait pris soin de montrer au Roi que le pays n'était pas infécond en nourrissons des Muses. Des vers rehaussaient la valeur du métal précieux.

C'était un distique en la langue du cygne de Mantoue :

- « Carole constabit semper tibi quam dat Agenum
- « In te non ficto corde dennyque (*sic*) fides. »

sous lequel on avait inscrit ce quatrain inspiré par Apollon à M^e Jehan Camus :

¹ *Hist. de Charles IX* par Papyre Masson.

² Nous avons conservé seulement en ce qui concerne la venue du Roi à Agen, les dates en vieux style telles que les donnent les registres municipaux.

³ 9 août 1564

⁴ A l'entrée du Roi et de la Reine à Paris en 1571, la ville paya pour ce que l'on pourrait appeler des poésies décoratives à Marc-Antoine Marguonne 40 livres tournois, à Ronsard 270 liv., à Amadis Jamyn 27 liv. et à Jean d'Aurat 29 liv.

- « Ceste cité pleine de bon vouloir
- « Avec le cœur et la foy sortant delle
- « Te veult montrer, ô Roy, comme peulz veoir
- « Que cest Agen quy de cœur test fidèle. »

En faveur sans doute de la poésie de l'honorable avocat, confrère, méconnu par la postérité, du grand du Bartas, de la Pujade et de Guillaume du Sable,¹ Charles reçut gracieusement le présent que portait le premier consul Marcial de Nort. Puis, suivi de sa famille et de toute la cour, il se dirigea vers Saint-Étienne où l'appelaient deux cérémonies bien diverses : il allait toucher les écrouelles et présider au baptême d'une fille de Monluc.

La foi au pouvoir miraculeux départi aux rois Très-Chrétiens de guérir les écrouelles par l'imposition des mains « à l'ayde de Dieu le créateur » était alors des plus profondes et des plus répandues même à l'étranger. On citait nombre de cures merveilleuses; et peu après, à Bayonne, il y eut une telle presse d'Espagnols accourus pour recouvrer la santé qu'au passage d'une porte, vingt-cinq ou trente furent étouffés.

Aussi, le 25 Mars, le cloître de la cathédrale, désigné comme lieu de réunion, regorgeait-il de malheureux attirés par l'espoir d'un soulagement à leurs maux. A l'issue de la grand'messe solennellement célébrée par M^{re} Janus Frégose, évêque et comte d'Agen, le Roi se rendit au sein de la triste assemblée, lamentable échantillon des misères humaines. Il remplissait là un devoir; dit son biographe Sorbin, auquel « il se plaisoit excellemment, » et « il le faisoit singulièrement beau voir faire le signe de la croix, ores qu'il touchoit les malades.² »

Mais ceux-ci étaient en telle multitude que la matinée ne suffit point; et il fallut au Prince, dans l'après-dinée, revenir au cloître, après avoir entendu les vêpres et un sermon de M. de Calix, cha-

¹ Guillaume du Sable et Antoine de la Pujade sont des poètes agenais du xvie siècle auxquels M. Tamizey de Larroque a consacré une intéressante étude dans le t. II. 2^e série du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*.

² *Histoire contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus du Roy Très-Chrétien et débonnaire Charles IX...* par A. Sorbin dit de Sainte-Foy, son prédicateur, doct. théologal de Toulouse.

noine de la cathédrale, lequel sans doute ne prêcha qu'une fois en sa vie devant un pareil auditoire.

Cependant l'aspect de l'église se faisait plus brillant encore ; de toutes parts étincelaient des milliers de flambeaux ; le chapitre était au chœur, les consuls à leur banc, la nef regorgeait de capitaines ; un appareil guerrier se mêlait à la pompe sacrée ; les fanfares joyeuses des trompettes et des clairons emplissaient les vieilles voûtes gothiques. On apporta la fille de Monluc « pour luy donner baptême avec grand solemnité.¹ »

Le Roi était parrain ; la Reine-Mère, marraine.

C'était la consécration de la faveur et de l'autorité du lieutenant de Roi. Ses cruautés étaient oubliées, ses ennemis confondus ; Catherine ne voulait se souvenir que des victoires remportées, et aussi de ce jour, lointain déjà, de tristesse et d'abandon où Monluc, accourant auprès d'elle, lui avait juré que tous les siens mourraient à ses pieds pour son service.

L'enfant reçut nom Charlotte-Catherine. Ainsi s'appelèrent toutes les filles tenues sur les fonds au cours de la route par les illustres personnages. Bien plus, une galère baptisée à Marseille avait partagé le sort commun.

Le baptême achevé, Leurs Majestés, accompagnées des cardinaux de Bourbon et de Guise et d'autres grands seigneurs, allèrent rendre l'enfant au logis du père où la collation leur était préparée.

Ce premier jour de l'an, consacré tout entier aux obligations du rang suprême, avait dû sembler lourd à Charles IX. Jadis plus amateur de toupie que d'étude, maintenant aimant mieux voir danser la volte et la martingale que siéger en son conseil, il avait droit à quelque divertissement. On le lui offrit le lendemain.

Le Gravier était alors une large place couverte d'herbes, et dont les piles d'un vieux pont, depuis longtemps ruiné, tachaient seules le tapis verdoyant. Il était bordé d'un côté par le lit de la Garonne conservant ses libres allures de gave pyrénéen ; et enserré de l'autre par les murs de la ville où pendaient encore les anneaux de fer, points d'amarre des bateaux, aux époques lointaines où le fleuve

¹ *Arch. mun.*, BB. 30, f° 129.

emplissait les fossés.¹ C'était pour les montres et les parades un admirable emplacement.

La cour entière s'y rendit pour jouer à l'arbalète.

C'était plaisir pour le Roi que passionnaient tous les exercices de force ou d'adresse ; plaisir aussi pour la Reine-Mère qui tirait des nieux et qui sortait rarement sans faire porter avec elle son arbalète à jalet.²

Quant au populaire, tenu forcément éloigné des cérémonies de la veille, couvrant le pont Long de ses flots pressés et bordant le rempart de la tour des Écluses à la porte Saint-Antoine, il pouvait juger des coups et contempler les groupes pittoresques des dames, diaprant le fond de la pelouse de leurs toilettes aux riantes couleurs.

Ainsi s'écoula dans les jeux cette dernière journée du séjour royal ; et l'aube suivante vit de longues files de cavaliers et de chariots sortir par la porte Saint-Georges, et s'allonger dans la direction de Bordeaux.

Le Roi, remontant le bateau qui l'avait amené, fut diner à Port-Sainte-Marie ; et le soir du 27 Mars la ville, tassée dans ses remparts, avait repris sa physionomie sombre.

Le 29 encore cependant, arriva le chancelier de l'Hospital, grave et austère figure égarée parmi les conseillers de Catherine. Il ne demeura que le temps d'un repas et continua en hâte pour rejoindre la cour.

Puis il ne resta plus aux Agenais que le fugitif souvenir des grandeurs entrevues, et des dettes à payer.

Un personnage néanmoins put se féliciter du passage de Sa Majesté, ce fut M^e Jehan Rebure, chirurgien auquel la ville alloua trente sous pour avoir « pancé et médicqué » l'hospitalier du Martyr, lequel avaient rossé et blessé les pauvres attirés par les fêtes et logés dans son hôpital.³

¹ *Les rivières de France, 1^{re} partie, dédiée à Mgr le duc d'Orléans par le sieur Coulon. — Remonstrance ou harangue solennelle faite en la cour de la Seneschaucée et siège présidial d'Agenois et Gascongne à Agen, . . . par maistre Jehan Darnalt.*

² Le jalet était une balle de terre cuite que poussait le ressort de l'arbalète.

³ *Arch. mun.*, CC. 305.

Quant aux affaires de la cité elle-même, on les avait traitées de telle sorte qu'il fallut dès le mois d'Avril expédier à Bordeaux, pour en entretenir le souverain, le consul Langelier et le jurat Thibault.

De longues années devaient s'écouler avant qu'Agen reçût de rechef en ses murs la visite d'un roi de France.

FRANCISQUE HABASQUE.

Délibération de la jurade sur la nécessité et les moyens de contracter un emprunt à l'occasion de l'entrée à Agen du roi Charles IX.
— Montluc prête 4,000 livres.

(Voir page 207.)

Dans la maison commune et chambre de conseil des S^r Consuls de ladite ville, cejourd'hui dix-neufiesme de febvrier mil v^e soixante quatre, illec assemblez Messieurs de Nort, Thybault, du Bourdieu, Langelier et Siris, consuls de ladite ville, lesquels ont remonstré aux juratz cy dessoubz nommez que suyvant la remonstrance que leur feust faicte vandreidi dernier passe par Monseigneur de Montluc, lieutenant pour le Roy au gouverneur de Guiene que le Roy a délibéré venir en brief dans ceste ville d'Agen et a commandé qu'on fist faire ung pont de boys sur la riviere de Garonne au-devant la presente ville ; de tant que estant le Roy en ceste ville pretend passer la riviere de Garonne avec la suyte de sa court por s'en aller a Nérac, parquoy est besoing que ladite ville se prepare de faire faire ledit pont et aussi de faire provision de tous vivres et autres choses necessaires et requises pour l'entrée dudit Seigneur pour faire ung reculh (*sic* pour accueil) et honneur telle que appartient à Sa Majeste. Et d'autant que ladite ville est povere nayant de quoy pour fornir et supler a une telle et si grande despance, ont requis lesdits juratz leur bailler advis et moyen de recouvrer une bonne somme pour supplier a ladite despance.

Dauree, de Cahusieres, Berard, Boyssonade, Michel, Chabrity, Domerg, Ferron, Cere, Lafargue, S^t Memet, Goldemary, Miramond, Vernet, Corne.

Lesquelz juratz ayant entendu ladite remonstrance ont consenty et consentent que lesdits S^r consulz empruntent a interest a dix pour

cent la somme de quatre mil livres tournois pour supplier a la despance que conviendra faire tant pour la faction dudit pont que autres frays necessaires et requis pour ladite entrée, et pour raison de ladite somme de quatre mil livres et interestz d'icelle, obliger et ypothequer tous et chescuns les esmolumens et biens communs de la ville et requerir ledit Sr de Monluc de faire ledit prest a ladite ville en luy payant les interests, et remonstrer ce que dessus a Messieurs les magistratz et officiers du Roy de la court presidiale de la presente ville.

Tout incontinent lesdits S^r consulz a la compagnie desdits S^r juratz s'en sont allez a la chambre de conseil desdits S^r magistratz et officiers du Roy et illec ont remontre ce que dessus a Messieurs de Redon, d'Aspremont, lieutenant principal et particullier de la court de la seneschaucée d'Agenois, Duluc, Gaucher, Jourdain, du Repaire, Cantarel, de Nort, Saubin, Dupin, Vallier, conseillers de la court presidiale, Delas advocat et procureur du Roy en ladite seneschaucée, lesquelz apres avoir entendu ladite remonstrance, d'autant que ladite ville na d'argent pour supplier a une si grand despance ont ete d'avis et donne permission auxdits S^r consulz d'emprunter a l'interest a dix por cent la somme de quatre mil livres et por raison dicelle, obliger et ypothequer les esmolumens et biens communs de ladite ville d'Agen.

Ledict jour (19 Février 1564, nouveau style 1565), lesdicts sieurs consulz sont allez par devers le sieur de Monluc, lequel onct supplie faire ce bien a ladiete ville de leur prester ladiete somme de quatre mil livres tournois pour ung an en luy payant l'interest d'icelle a raison de dix pour cent ; lequel sieur de Monluc a dict qu'il est prest faire plaisir de ce qu'il pourra et offert prester ladiete somme de quatre mil livres pour ung an, ce que par lesdicts sieurs consulz suyvant la susdicte deliberation a este acceptee et promptement par ledict sieur de Monluc ladiete somme de quatre mil livres tournois leur a este baillee et delivree en or ; pour raison de laquelle lesdicts sieurs consulz sen sont oblige envers ledict sieur de la luy randre et payer dans ung an, en paiant les interest dicelle a raison de dix pour cent, comme appert par oblige par moy reçu et pour raison dicelle somme onct oblige les esmolumens de ladiete ville.

DELAROCQUE, notaire, *secretaire*.

UN JOUR DE FÊTE

A NÉRAC.

C'était fête à Nérac le 4 novembre 1788. Ce jour-là, la ville s'éveilla au son des cloches mises à la volée et au bruit des tambours battant la diane à la porte des magistrats du Sénéchal-Présidial d'Albret. A neuf heures du matin, par les rues jonchées de fleurs, la troupe bourgeoise, commandée par le sieur Dansos, major, et précédée de la musique urbaine, escortait cinq enfants habillés en bergers, qui portaient une couronne civique au lieutenant-général, M. de Mazellières.¹ La milice, après avoir pris dans sa maison, au coin de la rue Bourges, M. de Mazellières, le conduisit en grande pompe jusqu'à la place du Marché au Blé, au siège du Présidial, dont la porte était décorée de festons et de guirlandes de feuillage.

Tout à l'heure nous dirons tout au long, d'après un récit du temps, ce que fut cette fête civique qui, commencée par une solennité judiciaire, se termina par des illuminations, des concerts sur les places du

¹ Louis-Henri-Joseph de Mazellières avait succédé à son père dans la charge de lieutenant-général d'Albret, au siège de Nérac. De son mariage avec Anne de Rolland, fille de Jean-Joseph Rolland, seigneur de Lastous, naquit le chevalier de Mazellières, capitaine au régiment royal Piémont-Cavalerie, qui, après avoir émigré en Espagne à la Révolution, rentra secrètement en France et, d'après M. Samazeuilh, fut surpris et mourut sur l'échafaud. Louis-Henri-Joseph de Mazellières, que nous avons en vue et dont M. Samazeuilh dit dans son *Dictionnaire biographique* : *Il vivait encore en 1786*, était plein de vie, on le verra, en 1788. Sa maison, située au coin de la rue de Bourges et des Petites-Allées, est occupée aujourd'hui par Mme V^e Astié. M. le lieutenant-général de Mazellières mourut, en Espagne, à Malaga. Dans une note manuscrite trouvée après sa mort, il était dit que, dans son écurie, à la place du deuxième cheval, il y avait *quelques choses de caché*. On fouilla le sol de fond en comble et on ne découvrit rien.

Palais,¹ du Temple, de Normandie, de Saint-Nicolas, et par des danses qui durèrent toute la nuit ; mais, auparavant, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, en quelques mots, les événements qui justifiaient cette explosion de l'allégresse populaire, dont le souvenir se serait perdu à coup sûr, s'il n'était resté dans une relation imprimée qu'un honorable menuisier de Nérac, M. Copens, a bien voulu offrir à la bibliothèque de la ville. Hélas, combien de faits similaires, auxquels nous attachons de notre vivant une grande importance, courent le risque d'être ainsi dédaignés par la postérité ! L'histoire apporte dans ses classements une méthode plus impartiale que notre passion et ce qui, exagéré par l'intérêt du moment, paraît un cède à nos yeux, n'est aux siens qu'une touffe d'hysope. *Et nunc erudimini.*

Toutefois, cette page oubliée de nos fastes, s'il est vrai que l'avenir soit éclairé par le passé, est pleine d'utiles enseignements. Elle nous commande le respect des aïeux et nous donne un noble exemple. C'est ce qui nous a décidé à la faire revivre en l'accompagnant de quelques commentaires.

En l'année 1788, à la veille de cette terrible Révolution, dont on ne saurait fixer les préludes tant son origine se perd dans la nuit des siècles qui en avaient lentement accumulé les éléments volcaniques, la France, comme aux approches d'un orage, était sous le coup d'une prostration qui se traduisait par de sourds mécontentements. L'inquiétude, la misère étaient partout, à l'état aigu dans les villes, à l'état latent dans les campagnes. Il y avait de l'électricité dans l'air et, à Nérac principalement, où l'immortel Jacques de Romas venait d'en découvrir les lois, à Nérac, la vieille cité huguenote où le levain de l'opposition n'avait jamais cessé de fermenter, on sentait s'agiter, plus qu'ailleurs peut-être, en raison des affronts essuyés, cet ancien esprit de révolte, qui avait armé contre l'intolérance religieuse et contre le pouvoir royal les compatriotes de Henri IV.

Une occasion de protester contre ce pouvoir s'était présentée le

¹ La place du Palais était celle du Marché au Blé ; celle du Temple existe encore ; celle de Normandie, plantée d'ormes et encadrée de banquettes, sur laquelle on montait par quatre perrons, fut détruite lors de la reconstruction de la caserne de gendarmerie, vis-à-vis de laquelle elle se trouvait ; celle de Saint-Nicolas est la place qui s'ouvre devant l'église paroissiale.

8 mai 1788, lors de la présentation de ces édits royaux, qui prescrivait l'érection de quarante-sept grands bailliages chargés de juger les procès civils. C'était, il est vrai, la désorganisation complète de l'ancienne magistrature parlementaire et l'institution de tribunaux exceptionnels à la discrétion du gouvernement, créés au mépris de la loi et du Parlement qu'à tout prix, le premier ministre, Loménie de Brienne, voulait renverser.

Une comédie, devenue presque introuvable aujourd'hui : *La Cour plénière héroï-tragi-comédie, jouée par une société d'amateurs dans un château voisin de Versailles,*¹ le 14 juillet 1788, et signée du nom de l'abbé de Vermond, lecteur de la reine, en même temps qu'elle montre l'hostilité systématique dont était entouré Louis XVI, dans sa propre maison, met en pleine lumière la physionomie des ministres également perfides qui persécutèrent sans merci les parlements et leur firent cette guerre acharnée, dont d'Espréménil fut le héros. Le prétexte fut l'enregistrement de l'impôt, un privilège dont le Parlement s'était montré jaloux jusqu'alors, mais qu'il refusait à cette époque néfaste, devant le gouffre tous les jours plus béant du déficit, pour le rendre à la nation assemblée en État généraux.

Brienne et Lamoignon, ne pouvant forcer la main au Parlement, essayèrent, en torturant les lois, « ces petites scrupuleuses qu'on trouve toujours moyen d'humaniser, » — selon le mot que l'abbé de Vermond prête au premier ministre, — de substituer à leur gardien traditionnel une Cour plénière à leur dévotion, qui eut aveuglément approuvé leurs actes. Le Parlement de Paris protesta ; la province fit cause commune avec Paris et, de tous les côtés, les ministres rencontrèrent la même résistance légale.

Voyez plutôt ce qu'on en dit dans la curieuse comédie de l'abbé de Vermond :

SCÈNE VI.

Le premier ministre, Lamoignon, l'abbé Mauri, Albert, Esclaves.

LE PREMIER MINISTRE. (Loménie de Brienne.)

Macte animo, generosus doctor ! Allons, mon ami, nous voici dans

¹ Sans doute le Petit-Trianon. L'éditeur dit dans une note : *Cette pièce a été réellement jouée dans un château voisin de Versailles, en présence de plusieurs personnes de la première qualité.*

la crise. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » C'est le moment de le montrer ou de le feindre. J'ai reçu des nouvelles des provinces ; la bataille est engagée. Notre pauvre *Cour plénière* est traitée partout comme une vieille catin ; elle est devenue le plastron de toute la Robinaille du royaume.

LE GARDE DES SCEAUX. (Lamoignon.)

Les insolents ! Traiter ainsi notre poupée, si jolie, si bien fardée !

LE PREMIER MINISTRE.

Trêve aux plaisanteries ! Les drôles ne plaisantent pas avec nous. Tout est enregistré ; encore avons-nous bien fait de mettre les plumes au bout des bayonnettes. Mais sommes-nous plus avancés ? Non, ma foi ! Ces parlements sont treize têtes dans un bonnet et, malgré la précaution prise de les frapper tous au même instant, pour ne leur pas donner le temps de s'entendre, toutes leurs protestations semblent modélées sur celle de Paris ; il n'est pas un cuistre de buvette qui ne soit un d'Epréménil. C'est partout le même bavardage et la même routine. L'exemple du Châtelet a tourné la tête de tous les bailliages, et, à l'exception de quelques vils coquins qui, comme votre Basset de Lyon, nous ont coûté assez cher, tous les autres se pavanent en sénateurs romains. Et ne vous flattez pas d'en enrôler davantage. Ils ont imaginé un singulier stratagème pour dérouter nos recruteurs. N'ont-ils pas déclaré infâmes et traîtres tous ceux qui prendraient notre livrée ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oui dà, belle finesse ! Oh ! je suis plus fin qu'eux. Je leur répondrai par un bel arrêt du Conseil, dans lequel, en supprimant leurs arrêts, je vais mettre nos coquins sous la sauvegarde du Trône et de la Nation, et les déclarer fidèles au Roi, aux Lois et à la Patrie. Que dites-vous de l'idée ? Est-ce là du génie ?... *Et moi aussi, je suis peintre !*

L'ABBÉ MAURI.

Je crains, Monseigneur, que l'opinion publique ne se moque de votre arrêt du Conseil ; je serais d'avis de parler plutôt à l'opinion publique et je voudrais que, dans quelque beau discours, revu et corrigé par des académiciens, on prouvât, ce qui est facile, que les infâmes et les traîtres sont ceux qui n'encensent pas le dieu Brienne et le dieu Lamoignon.

LE PREMIER MINISTRE.

Pourvu que ce beau discours ne ressemblât pas à toutes ces rhapsodies que nous faisons jeter dans les boutiques. Dites donc, M. de Lamoignon, où ramassez-vous tous vos écrivailleurs ? C'est la plus triste canaille !

LE GARDE DES SCEAUX.

Trop bonne pour le peuple.

LE PREMIER MINISTRE.

Ah ! je suis votre serviteur. Il échappe à nos Cicérons des absurdités qui feraient secouer les oreilles de tous les baudets de la Limagne.....

LE GARDE DES SCEAUX.

Je n'ai d'ailleurs besoin de personne pour mon arrêt du Conseil et je vous le livre d'avance comme un chef-d'œuvre de raison, d'éloquence et de style.¹

LE PREMIER MINISTRE.

A la bonne heure, mais votre arrêt ne répondra pas à tout. La noblesse s'est assemblée en Bretagne, en Dauphiné, en Provence, en Franche-Comté, en Béarn. Partout les esprits fermentent, les têtes s'échauffent. A Rennes, deux mille gentilshommes réunis menacent, les armes à la main, nos amis ou nos esclaves ; à Grenoble, les municipalités se sont formées en États, et défenses ont été faites aux receveurs de la province de verser dans le Trésor royal ; les montagnards ont quitté leurs retraites pour venir dévaster l'hôtel du commandant et mettre la hache sur sa tête... A Bordeaux, le premier président a été reçu avec des couronnes et des feux de joie ; en Béarn, le peuple a forcé les magistrats de rentrer au Palais et d'exercer leurs fonctions... Tous ces corps ont juré de désobéir...

LE GARDE DES SCEAUX.

Écoutez, toutes ces assemblées, ces réunions sont des attroupe-ments défendus par nos ordonnances. Voyez Denisart au mot *Assemblées*. J'ai la loi toujours présente et je m'en trouve bien... Je ne répondrai à ces séditeux qu'avec des canons. Faites marcher une vingtaine de régiments contre chacune de ces provinces rebelles. Parbleu ! les ministres de Louis XIV ont bien fait la guerre à toute l'Europe. Nous sommes plus puissants qu'eux et nous n'avons que la France à combattre.

LE PREMIER MINISTRE.

Oui ; mais, croiriez-vous que les officiers, les soldats même, commencent à croire qu'ils sont Français ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien ! faites pendre le premier qui refusera de marcher, fût-il maréchal de France...

LE PREMIER MINISTRE.

J'adopte et j'admire votre manière de protéger la loi ; mais la force

¹ On lit dans une note du livre : *C'est l'arrêt du Conseil du 20 juin 1788, dans lequel, avec les idées les plus basses et les raisons les plus plates, on trouve quelques fautes grossières de syntaxe.*

n'exclut pas l'adresse. L'intrigue, Monsieur, l'intrigue, vous ne l'estimez pas assez...

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah ! oui, le mensonge ! c'est une jolie chose ! J'avais jadis quelque répugnance pour le mensonge, mais vos leçons m'ont bien formé et je commence à mentir avec assez d'impudence, n'est-il pas vrai ?

LE PREMIER MINISTRE.

Je voudrais quelquefois plus de finesse. Vous voyez avec quelle sagacité le roi nous écoute et nous interroge. Il se méfie de tous les moyens qui s'écartent de sa bonté naturelle. Malgré tous les pièges dont nous avons environné sa justice et sa sagesse, voyez quelle résistance il a fait avant d'adopter nos projets. Peut-être même résisterait-il encore sans l'adresse merveilleuse avec laquelle je l'ai persuadé que nos projets allaient fonder le repos, l'aisance et la félicité de la classe la plus pauvre et la plus intéressante de ses sujets. Étudiez votre leçon sur ce texte... En mêlant à cette thèse quelques mots de révolte, de sédition, j'espère que le roi repoussera les mains perverses qui voudraient déchirer le voile dont nous l'avons enveloppé.

ALBERT.

Prenez garde au moins qu'à travers le voile, il ne reconnaisse la main de son frère ou celle de sa tante. J'ai avis, Monseigneur, que Monsieur, que le comte d'Artois lui-même, que M^{me} Adélaïde gémissent de nos folies et qu'ils se disposent à parler.

LE PREMIER MINISTRE.

Je ne crains rien. En respectant leurs vertueuses intentions, j'ai rendu suspect tout ce qui les entoure.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et la reine ? C'est la reine qu'il faut surveiller.

LE PREMIER MINISTRE.

Je répondrais d'elle, je la tiendrais dans ma main, si le Breteuil était éloigné. Pardieu, mon ami, perdons ce faquin-là, si vous ne voulez pas qu'il nous perde.

Nous pourrions continuer indéfiniment une citation déjà trop longue. Écrite, à la veille des événements que nous allons raconter, par un familier de la cour, cette scène suffit amplement à montrer avec quelle hypocrisie d'un côté, quelle effronterie de l'autre, avait été menée une de ces conspirations de palais, qui mettent en péril la constitution d'un peuple et dont un chef d'État, crédule et trop confiant, est exposé à devenir l'inconsciente victime.

On a vu, par les aveux même du ministre de Brienne, que toute la

province s'était soulevée contre les édits. Nérac apporta son contingent d'opposition et les officiers du Sénéchal-Présidial d'Albret, sans en excepter un seul, malgré l'ordre exprès du roi, signifié par le comte de Fumel, commandant de la province, et M. de Nèville, commissaire départi, refusèrent l'enregistrement des édits et se rallièrent d'un commun accord, à l'arrêt du Parlement de Paris, qui déclarait nuls et illégaux les nouveaux édits et ordonnait aux sièges subalternes de n'y avoir aucun égard.

C'était bel et bien de la rébellion au pouvoir royal, mais de la rébellion fondée sur le vieux droit communal, sur la doctrine du *jus contra legem* de ces anciens consuls :

Que, quand sentien lou dret dedin,
Sabien laissa lou Rey déforo.¹

comme le dit si bien le grand poète provençal.

Les magistrats néracais firent plus encore. Ils protestèrent par deux arrêtés, l'un du 19 mai, l'autre du 31 mai 1788, rendus publics, et quand on leur signifia des lettres de cachet leur ordonnant *d'enregistrer sans différer*, ils maintinrent leurs résolutions et, dans un délibéré très énergique, déclarèrent *ne pouvoir obtempérer*. Il va sans dire qu'ils furent chassés de leurs sièges.

Cette ferme attitude avait excité au plus haut degré l'enthousiasme des habitants de Nérac. Ses magistrats municipaux convoquèrent en octobre une assemblée des trois ordres, où, d'une voix unanime, il fut décidé, sur la proposition de la noblesse, qu'un mémoire serait rédigé au nom de la ville et communauté de Nérac, pour supplier Sa Majesté d'accorder à la province le rétablissement de ses tribunaux réguliers.

On ne peut dire qu'il fut tenu compte de cette réclamation dont la noblesse avait pris la généreuse initiative, car la conspiration antinationale avait déjà échoué, et, le 25 août précédent, Brienne, ce foudre d'incapacité, qui avait tout prévu *même la guerre civile*, était tombé sous le mépris universel. Le roi Louis XVI, débarrassé des funestes influences de Lamoignon et de l'archevêque de Sens, put suivre désormais l'impulsion naturelle de son cœur, et son premier

¹ Mistral, dans *Li Isolo d'or*.

acte fut de rappeler Necker, qui le réconcilia avec le Parlement, et reprit la promesse abandonnée de convoquer les États-généraux.

Ce retour aux saines doctrines gouvernementales, qui avait eu lieu le 25 août 1788, explique comment, quelques jours seulement après l'envoi à Paris du mémoire de la municipalité de Nérac, effectué en octobre, survint une déclaration du roi rétablissant tous les officiers de justice du Sénéchal-Présidial d'Albret dans l'exercice de leurs fonctions.

Ce fut le 31 octobre 1788 que l'avocat du roi au Présidial, M. de Monnier,¹ reçut, de l'envoi de M. le procureur général, la déclaration royale datée du 6 du même mois ; mais, comme les vendanges retenaient encore à la campagne bon nombre de membres du tribunal, auxquels les persécutions avaient créé des loisirs, le 4 novembre fut fixé pour la solennité de la lecture et publication de cette loi.

C'est à l'occasion de cet acte de réparation qu'eut lieu la fête dont nous allons donner quelques extraits, en suivant textuellement la relation imprimée :

« Le présidial de Nérac, dans les conjonctures critiques où il s'était trouvé, avait reçu, de la part de tous les corps et communautés de la ville, des différents ordres de citoyens, des preuves d'intérêt et des marques de zèle et de patriotisme.

« MM. les officiers municipaux, M. le maître particulier des eaux et forêts et les officiers de son siège, MM. les curés de la ville et des paroisses de la juridiction, les vicaires et coopérateurs, le recteur du collège de la congrégation de la doctrine chrétienne, les membres de sa communauté, les corps religieux, la noblesse, la bourgeoisie, MM. les négociants de la ville désirèrent assister à la lecture, publication et enregistrement de la déclaration du roi ; les avocats du siège, corps nombreux, aussi distingué par ses lumières que par son désintéressement, s'empressa, ainsi que le corps des procureurs, à se disposer pour la solennité de ce jour.

« Il arriva enfin ce jour tant désiré. Dès le commencement du crépuscule, la cloche de l'Hôtel de Ville, les cloches de la paroisse, du collège et des maisons religieuses annoncèrent une fête patriotique et un jour de joie et d'allégresse.

« Au point du jour, une musique guerrière vint battre des dianas à

¹ M. de Monnier, Jean, avocat du roi au Présidial, avait 86 ans en 1788, et exerçait, depuis 56 ans, les fonctions du ministère public. Il habitait rue Bourges et avait épousé Suzanne du Roy, le 28 février 1740. Il mourut en 1790, à l'âge de 88 ans.

la porte de chacun des magistrats du siège, que des citoyens, transportés de reconnaissance et de patriotisme, avaient décoré de lauriers et de couronnes civiques. Toutes les rues par lesquelles chacun des officiers devait passer pour se rendre au Palais, étaient jonchées de fleurs, la porte du Palais garnie de guirlandes de lauriers ainsi que l'intérieur; et, dans la salle d'audience, on voyait, dans l'angle où est le portrait du roi, une couronne civique entrelacée de toutes les fleurs de la saison; au haut du grand escalier, était une inscription en gros caractères, couronnée de lauriers, où on lisait ces mots : *Vive le roi ! Vive notre Parlement ! Vive notre Présidial !*

« A sept heures du matin, tous les tambours de la ville avaient battu la générale pour assembler les troupes bourgeoises.

« Au moment où l'horloge de la ville sonna neuf heures, toutes les cloches annoncèrent au peuple l'instant où les magistrats allaient se rendre au Palais. La troupe bourgeoise, déjà sous les armes, commandée par le sieur Dansos, major, se mit en marche pour se rendre à la maison de M. de Mazellères, lieutenant-général, précédé de la musique. Cinq enfants de la plus jolie figure, habillés en bergers, portaient sur un coussin de velours cramoisi, galonné d'or et garni de glands, une couronne civique. Quatre d'entr'eux la soutenaient avec des rubans. Le sieur Dansos, major, étant monté dans la salle de M. le lieutenant-général avec quelques-uns de ses officiers, y trouva tout le corps des avocats et les procureurs du siège, et, adressant la parole au magistrat, il lui dit :

« Monsieur, nous venons vous offrir, à vous et à MM. du Présidial, en votre personne, la couronne civique que les habitants de cette ville vous ont décernée par un vœu unanime. En vous la donnant, Monsieur, la ville de Nérac suit le mouvement de sa reconnaissance; elle était due à votre patriotisme et à vos vertus. Puisse l'exemple que vous avez donné, et la manière dont nous reconnaissons les services des véritables citoyens contribuer à en former de nouveaux pour le bien et l'avantage de la patrie. »

M. de Mazellères lui a répondu de l'air le plus obligeant :

« Il est heureux pour nous, Monsieur, que nos devoirs se soient si parfaitement conciliés avec ce que nous inspire l'amour de la patrie. Des magistrats soumis à l'empire des lois ne connaissent que ce qu'elles prescrivent. Dans toutes les circonstances, nous nous empresserons, Monsieur, de vous prouver combien nos citoyens et leurs intérêts nous sont chers. Nous recevons avec la plus vive sensibilité ce témoignage que vous nous présentez de l'approbation et de l'estime publiques. »

Après ce discours, M. de Mazellères, lieutenant-général, précédé des huissiers et accompagné des avocats et procureurs du siège, est sorti, escorté de la troupe bourgeoise, portant le fusil et une branche de laurier au lieu de bayonnette, précédé de toute la musique guerrière; il s'est rendu au palais. Devant ce magistrat, marchaient les cinq jeunes bergers qui portaient en pompe la couronne civique; deux autres enfants répandaient des fleurs sur ses pas.

En arrivant au palais, au bruit de continuelles acclamations, M. le

lieutenant-général a trouvé sur la grande porte deux jeunes enfants vêtus de blanc qui lui ont offert une branche de laurier, ainsi qu'ils l'avaient fait à chacun des officiers du Présidial qui étaient déjà entrés.

La couronne civique fut déposée à la place du roi, à la droite de celle de M. le lieutenant-général.

MM. du Présidial étant rassemblés dans la chambre du conseil, le bruit des tambours et de la musique annonça bientôt l'arrivée de MM. les officiers municipaux. La compagnie députa M. de Sensac,¹ lieutenant particulier, pour les accueillir et les conduire à la chambre du conseil.

Les officiers municipaux sont entrés en robe de cérémonie, précédés de leurs licteurs, au milieu des acclamations d'un peuple nombreux qui ne cessait de répéter : Vive le Roi ! Vive le Parlement ! Vive notre Présidial ! Vivent nos dignes officiers municipaux !

Successivement sont arrivés les officiers de la maîtrise des eaux et forêts, les différents corps ecclésiastiques séculiers et réguliers, qui ont tous reçu l'accueil le plus distingué.

La salle d'audience était déjà remplie de tout ce qu'il y avait de plus considérable dans la ville : la maîtrise des eaux et forêts de même que les corps religieux étaient placés sur des chaises dans le parquet ; les avocats étaient au barreau ; les procureurs à leur place ordinaire et le reste de la salle rempli d'un peuple immense.

Le Présidial est sorti de la chambre du conseil, précédé par M. de Mazellières, lieutenant-général, et suivi par MM. les officiers municipaux, MM. les curés de la ville et juridiction, M. le recteur du collège et les autres membres du clergé qui tous ont pris place au banc présidial, y ayant été invités par MM. du Présidial.

Le respectable M. de Monnier, avocat du roi, que quatre-vingt-six ans voient encore plein du plus noble feu, s'est levé et a dit avec une émotion qu'il est impossible de rendre, à cause des différentes nuances de joie et de saisissement qu'éprouvait son âme sensible :

¹ Nous avons encore aujourd'hui, à Nérac, un représentant de cette famille dont le nom se trouve écrit aussi Sansac ou Saintsac. Est-ce un parent de ce M. de Saintsac dont le guidon, M. de Chateaurenard, eut l'honneur d'être *collaté* par le roi de Navarre à la bataille de Coutras ? « Le roi de Navarre y est venu aux mains jusques à colleter M. de Chateaurenard, guidon de M. de Saintsac, » dit un certain Duplessis (serait-ce Duplessis-Mornaix ?) dans une lettre datée de Coutras, qu'il écrit à *Madame sa femme étant à Nérac*, et qu'on trouve transcrite tout au long dans la *Chronique Perès*, un manuscrit précieux qu'on devrait bien livrer à l'impression et dont la publication serait une bonne fortune pour la *Revue de l'Agenais*. La famille de Saintsac était originaire du Port-Sainte-Marie. C'est ce qui explique comment, à l'inverse de presque toutes les maisons nobles de l'Albret, M. de Saintsac et son guidon, M. de Chateaurenard étaient, à Coutras, du côté des troupes catholiques.

Messieurs,

Nous avons été longtemps consternés à la vue des événements qui se sont passés, nous avons gémi des coups accablants et multipliés qui ont affligé toute la magistrature. La justice, qui fleurissait avec l'éclat le plus pur dans ce royaume, a vu, pendant quatorze mois, ses autels renversés et profanés, les dignes magistrats menacés, chassés de son sanctuaire, déplacés, transportés dans divers lieux. L'exil, la prison, les fers, les traitements les plus durs ont été le partage de ces héros du patriotisme, de l'honneur et des devoirs sacrés de la magistrature

Gardons-nous, Messieurs, d'accuser de tous ces maux la volonté d'un roi essentiellement bon, juste et bienfaisant. Une erreur fatale, une illusion funeste avaient trompé le vœu de son cœur. Un voile impénétrable avait été tendu par des mains détestables et interceptait les cris touchants des peuples et les constantes réclamations de tous les corps. La vérité ne parvenait plus jusqu'au trône, et le meilleur des rois, trompé, paraissait permettre des maux dont on lui dérobait toute l'amertume et l'horreur.....

M. de Monnier rend grâces à la divine bonté qui a *terrassé et confondu les ennemis de la félicité publique, de la justice et de la vérité*. Il remercie le plus juste des monarques de s'être enfin rendu aux vœux unanimes de son peuple et, en même temps qu'il requiert, *avec une satisfaction inexprimable*, la lecture, la publication et l'enregistrement de la déclaration du roi, qui fixe l'assemblée des États généraux au prochain mois de janvier et ordonne à tous les officiers des Cours de reprendre leurs fonctions, il demande qu'avant cet acte ait lieu le renouvellement solennel du serment annuel.

Le lieutenant-général remercie l'avocat du roi du *zèle qui lui a fait saisir la pompe et la solennité de cette audience pour donner au renouvellement du serment annuel une nouvelle majesté*. Il est heureux que *cette nombreuse assemblée soit témoin du vœu que chacun d'eux va faire d'être, à tous les restants de sa vie, scrupuleusement fidèle à ses devoirs*.

« Cela dit, M. de Mazellères, lieutenant-général, s'est levé avec toute sa compagnie et ouvrant avec respect le livre des saints Evangiles sur lequel il a posé la main droite, il a prononcé, découvert, le serment ordinaire. Tous les officiers l'ont imité et cette auguste cérémonie a continué pour tous dans les formes ordinaires.

« Après le serment prêté, lecture ayant été faite de la déclaration du roi du 6 octobre dernier, M. de Mazellères, adressant la parole à M. l'avocat du roi, a dit :

« Respectable magistrat, digne organe des lois bienfaisantes qui assurent désormais le bonheur et la tranquillité publique ; vous

qui, depuis si longtemps, gémissiez avec nous des ordres funestes qui enchaînaient le tribunal suprême qui nous est enfin rendu, nous vous félicitons du plaisir ineffable que vous goûtez aujourd'hui en prêtant votre ministère à la réquisition de l'enregistrement d'une loi que tous nos vœux n'ont cessé de solliciter. C'est le plus beau jour de votre vie. »

Et, s'adressant au public :

« C'est le plus beau jour de la mienne. Oui, Messieurs, la Cour sénéchale partage avec transport la joie universelle qu'inspire ce moment heureux où le meilleur et le plus juste des rois, trop longtemps abusé, vient enfin de rendre à cette vaste province ses dignes magistrats.

Elles sont donc à jamais détruites ces barrières que de cruels ministres avaient osé élever entre la vérité et le monarque le plus juste ; entre le meilleur et le plus accessible des rois et le peuple qui connaît le mieux et chérit le plus ses rares vertus ! Désormais, l'accès le plus consolant nous est ouvert aux pieds du trône. Nous pouvons, avec une entière confiance, déposer nos larmes dans le sein de notre bon roi, retracer à son cœur sensible le tableau touchant des maux que nous avons soufferts.

Aujourd'hui, mes larmes sont essuyées, messieurs. Aux inquiétudes, aux alarmes, à la douleur, succèdent le calme et la joie. Il nous est enfin rendu dans tout son éclat, ce corps auguste de magistrats, de zélés citoyens, de sujets si scrupuleusement fidèles à leurs devoirs et à leur maître, l'unique ressource des peuples de son ressort, l'interprète nécessaire, auprès du trône, de nos vœux brûlants et des cris touchants de nos misères.

Qu'il soit à jamais béni, ce prince adoré à qui nous devons un bien si précieux ! Que la divine Providence répande avec profusion ses plus rares faveurs sur son règne à jamais heureux, sur sa personne sacrée et sur toute son auguste famille !

Qu'il soit aussi béni, cet homme excellent, que l'unanimité des vœux de la nation rappelait depuis si longtemps au ministère (Necker) ! Qu'il jouisse toujours, pour notre bonheur et pour sa gloire, de toute la confiance d'un prince essentiellement bienfaisant ! Qu'il soit toujours le dispensateur éclairé des remèdes que l'âme sensible du roi veut apporter à nos maux et des biens qu'il désire de répandre sur nous !

Il n'est pas de citoyens, qui, dans le transport de sa reconnaissance et de sa joie, ne s'écrie avec moi : « *Vive le roi ! Vive le Parlement !* »

Le public a répondu avec l'enthousiasme le plus attendrissant à cette invitation, et M. le lieutenant-général a continué et a dit :

« C'est avec une satisfaction inexprimable que la Cour sénéchale, donnant acte de la lecture et publication de la déclaration du roi du 6 octobre dernier et des lettres patentes concernant la chambre des vacations a ordonné et ordonne que le tout sera enregistré pour être exécuté conformément à l'arrêt de la Cour du 25 du mois dernier, et qu'à la diligence des gens du roi, copie en sera envoyée dans toutes les bastilles du ressort de la Sénéchaussée, pour y être fait

pareille lecture, publication et enregistrement et être exécutée conformément au susdit arrêt de la Cour. »

M. de Mazellières ayant cessé de parler, M^e Larrive, l'un des avocats du siège, portant la parole pour son ordre, a prononcé un discours où il célèbre *la fermeté des magistrats poussée jusqu'à l'héroïsme*, et flétrit, en termes indignés, *ces tribunaux éphémères et illégaux imposés par un pouvoir tyrannique et qui sont rentrés dans le néant tout couverts d'opprobre et de la réprobation publique*.

M. le lieutenant général remercie en quelques mots M^e Larrive et, à l'instant, M. de Larrard de Villari,¹ écuyer, portant la parole au nom de tous les citoyens, s'est exprimé ainsi :

MESSIEURS,

Organe des sentiments de mes concitoyens et particulièrement de ceux d'un ordre auquel j'ai l'honneur d'appartenir, qu'il m'est doux, dans cette circonstance, de pouvoir élever ma voix dans cet auguste sanctuaire pour vous offrir en leur nom ces hommages, ces palmes, ces couronnes, que vous avez si justement méritées de notre reconnaissance !

La déclaration du roi, dont vous venez d'ordonner la publication, fixe la tenue des États généraux presque oubliés, rétablit le cours de la justice souveraine si longtemps interrompue, rend aux magistrats l'exercice de leurs fonctions, dissipe les alarmes, ramène la tranquillité et répand dans tout le royaume les biens inestimables de la justice et de la paix.

Ainsi dans la saison des orages, lorsque la foudre, tonnant dans la profondeur d'un nuage, couvre le ciel de feu et menace nos moissons d'une dévastation prochaine, la providence bienfaisante change ce spectacle qui nous glace d'effroi en une pluie douce et salutaire qui ranime la végétation, renforce les couleurs de la nature et contribue merveilleusement à l'embellissement de nos campagnes. Nous devons ces avantages aux magistrats, gardiens du dépôt inaltérable des lois

¹ M. Larrard de Villari, qui fut commissaire du gouvernement près le tribunal du district de Nérac, se vantait à bon droit de représenter *particulièrement* l'ordre de la noblesse. Il descendait des Larrard, marquis de Peguillhem, d'après M. Samazeuilh. M. Larrard lui-même, dans sa généalogie qu'il a pris le soin de dresser, affirme son antique origine. C'était un érudit et un esprit distingué. C'est lui qui fournit à M. de Villeneuve-Bargemont la plus grande partie des documents qui servirent à la *Notice historique sur la ville de Nérac*. Il a laissé plusieurs manuscrits, entr'autres, un qui s'est perdu sur les familles de la ville de Nérac, et un autre volumineux, d'un vif intérêt, sous ce titre : *La Révolution d'Angleterre sous Charles I^{er}, en 1649, comparée avec la Révolution de France sous Louis XVI, en 1789.*

qui assurent aux citoyens les droits imprescriptibles de la liberté et de la propriété. Nous le devons à leur fermeté patriotique mais respectueuse, qui n'a jamais cessé d'éclairer la justice du meilleur des rois.

Vous porterez vos hommages, Messieurs, à ces pères de la patrie, à ces généreux défenseurs de ses droits constitutionnels. Daignerez-vous en même temps leur offrir nos vœux et les sentiments de notre vive reconnaissance ?

Nous n'oublions pas, Messieurs, ce que nous devons à votre attachement aux principes de la législation, à votre amour de l'ordre et à la fidélité avec laquelle vous avez observé les formes si sagement établies.

Cette loi que vous venez de faire publier consacre à jamais la justice bienfaisante du roi et son amour pour ses peuples ; elle couronne la constance des magistrats, elle atteste que votre résistance respectueuse était légitime.

La reconnaissance de nos cœurs sensibles ajoutera, s'il est possible, à notre vénération pour vous et au respect que nous imposent les fonctions augustes que vous exercez au nom de la loi.

Descendants des anciens concitoyens du bon Henri IV. cette ville, son ancien séjour, et qu'il appelait sa maison ; ces lieux témoins si longtemps de sa bonté, de son amabilité, de sa bienfaisance et de toutes ses vertus ; cet H couronnée, l'initiale de son nom, que l'amour autant que le pinceau s'est plu à multiplier sur les murs de cette enceinte ; tout ici nous rappelle sa mémoire chérie.

Quel bonheur pour nous de retrouver toutes ces vertus dans le monarque qui nous gouverne ! Le bien, dit-il, est difficile à faire ; mais je ne me lasserai jamais d'en chercher les moyens.

Expressions sublimes d'amour et de bonté qui nous montrent le digne successeur de notre bon Henri, dont la tradition nous a conservé tant de traits ressemblants.

Si, pour notre bonheur, la Providence, Messieurs, a régénéré dans ce siècle notre bon Henri, elle a ajouté à ses bienfaits la régénération du vertueux Sully dans la personne d'un ministre qui n'ambitionne ni l'éclat des places, ni les faveurs de la fortune, et qui n'a d'autre aliment de son zèle que le seul désir de la gloire du roi et de la prospérité de la France. Que d'actions de grâce nos âmes sensibles et reconnaissantes n'ont-elles pas à rendre à celui qui dirige les cœurs des rois, qui préside à leurs conseils et protège les empires ! Oh ! que sa divine providence veille avec sollicitude sur les jours précieux d'un souverain cher à ses peuples et dont la justice égale la bonté !

Suit la réponse de M. de Mazellères :

Il est flatteur pour ma compagnie, Monsieur, de réunir le suffrage de tous mes concitoyens et d'en recevoir les assurances en ce jour solennel, par la bouche de celui à qui l'unanimité les accorde depuis longtemps ; vous venez de nous prouver, Monsieur, que personne ne pouvait mieux que vous, et avec plus de noblesse et de dignité,

rendre des sentiments si honorables pour nous. Nous partageons avec vous et avec tous nos concitoyens votre amour pour le roi et pour son auguste famille, et nous portons, Monsieur, avec intérêt les vœux des trois ordres de cette ville, aux pères de la patrie, et notre empressement répondra à la confiance dont vous nous honorez.

Un jeune enfant, fils du sieur Darodes, un des citoyens de Nérac, est monté, de l'air le plus attendrissant, sur le marchepied du banc présidentiel, et, adressant la parole à MM. les officiers, il leur a dit, avec la grâce la plus touchante :

Messieurs, je ne suis point le génie de la cité, mais souffrez que je vous adresse le discours qu'il m'inspire. Généreux citoyens, vrais serviteurs de mon roi, sages magistrats, puissiez-vous longtemps, pour le bonheur de cette ville, survivre à la gloire que vous avez acquise.

C'est le génie tutélaire de cette ville, qui, par nos faibles mains, a porté sur vos têtes ces couronnes si méritées.

M. le lieutenant-général lui a répondu :

Aimable enfant, conservez précieusement la mémoire de ce que vous avez vu, et que la postérité instruite un jour par vous, voie, par ce qui vient de se passer, que les magistrats n'obéissent jamais si bien à leurs devoirs que quand ils mettent une sage lenteur dans leurs délibérations et qu'ils éclairent avec respect et fermeté la justice des rois ; et que nos descendants sachent tous qu'un roi de France ne désire et ne veut jamais que le bonheur de ses sujets.

M. de Mazellières ayant recueilli l'avis de MM. les officiers et de MM. du corps de ville, s'adressant au peuple immense qui remplissait la salle, a dit :

MESSIEURS,

La Cour sénéchale, réunie avec MM. du corps de ville, me charge de vous dire que la joie dont vous êtes transportés dans ce grand jour doit être infiniment décente, infiniment calme, comme elle est infiniment pure. Loin de vous, mes chers amis, ces démonstrations inutiles, par lesquelles tant d'autres ont cru se signaler ; la joie des citoyens de Nérac doit avoir une expression plus noble et porter un caractère plus réfléchi. Plaignons, mes chers amis, ceux qui n'ont pas été assez heureux pour penser et agir avec autant de patriotisme que nous ; mais gardons-nous de les insulter ; oublions les nous désastreux des auteurs des maux dont nous avons gémi, leur souvenir altérerait la sérénité de ce beau jour. Nous vous y exhortons, Messieurs ; nous vous le commandons s'il le faut. Mais non, la trempe de vos âmes généreuses nous rassure suffisamment ; et je n'hésite pas, mes chers amis, à me rendre avec sécurité votre caution auprès de ma compagnie et de MM. vos magistrats, bien assuré qu'il n'est aucun de vous capable de nous donner la mortification sensible d'avoir aujourd'hui le moindre reproche à lui faire.

Et, de suite, M. de Mazellières, adressant la parole au public, a dit :

Allons, Messieurs ; vous, MM. du corps de la ville, dignes patriotes, qui, dans la délibération de la communauté, et dans votre mémoire au roi, avez manifesté une énergie si noble et un vœu si

généreux ; et vous, mes chers concitoyens, qui partagez si délicieusement avec nous la joie de ce grand jour, allons tous au pied des autels offrir à l'auteur de tous les biens le divin sacrifice en actions de grâces de ceux dont il nous comble aujourd'hui ; allons chanter le *Te Deum*, en signe de notre reconnaissance et de l'hommage que nous lui rendons ; allons chanter aussi l'*Exaudiat*, pour consacrer les vœux que nous ne cessons de faire pour la gloire de notre bon roi, la prospérité de son règne et la conservation de son auguste famille.

Alors M. de Mazellières s'est levé en criant avec le ton du sentiment le plus exalté : Vive le roi, qui l'aime me suive !

Tout le peuple y a répondu par une acclamation générale, longtemps soutenue, et est sorti avec sa compagnie, MM. les officiers municipaux, et tous les différents corps, escortés par la milice bourgeoise, et suivis de tous les ordres des citoyens et d'une foule innombrable au son de la musique guerrière et au son de toutes les cloches de la ville.

Arrivé à l'église, M. Libéral, curé de Nérac, a dit une messe solennelle d'actions de grâces, après laquelle il avertit le peuple que pendant le reste de la journée le Présidial ferait distribuer du pain aux pauvres dans la maison de M. le lieutenant-général.

Ensuite, ayant passé à la sacristie pour prendre la chape, il est revenu avec tout son clergé et tous les curés et vicaires des paroisses voisines, en surplis, et tous les corps religieux devant le maître-autel, où il a entonné le *Te Deum* ; le *Te Deum* fini, le chœur a entonné l'*Exaudiat*, et M. Libéral a dit la prière pour le roi. La cérémonie finie, M. Libéral, encore revêtu de sa chape, s'est tourné vers les assistants et a dit : Je me joins de grand cœur, Messieurs, aux sentiments qui vous animent dans cette mémorable journée et je m'écrie avec vous : Vive le roi ! Vive notre parlement ! Vive notre Présidial, et tous les assistants ont répété ! Vive le roi, etc. !

MM. du Présidial se sont retirés et M. de Mazellières, lieutenant-général, a été reconduit chez lui avec la même pompe et le même cortège qui l'avait conduit au palais.

La couronne civique est restée au palais sur le même lieu où elle était placée.

Le soir, toute la ville a été illuminée ; on avait placé des instruments sur les places du Palais, du Temple, de Normandie et de Saint-Nicolas, où le peuple a dansé bien avant dans la nuit.

Le bon ordre a été maintenu, et le peuple a été fidèle à la recommandation de ses magistrats.

Telle est cette Relation de ce qui s'est passé, le 4 novembre 1788, dans la ville de Nérac, à l'occasion des publications et enregistrement de la déclaration du roi, du 6 octobre dernier. C'est le titre même de l'imprimé qui n'a pas plus de trente pages.

Avions-nous tort de dire que ce document perdu renfermait de

précieux enseignements ? Il nous apprend quels dignes magistrats siégeaient, il y a quatre-vingt-dix ans, au Sénéchal-Présidial d'Albret, et nous montre les sentiments qui, partant de haut, agitaient les masses à la veille de la Révolution. Les noms de M. le lieutenant-général de Mazellières et de l'avocat du roi, M. de Monnier, ont droit à l'admiration et au respect de la postérité. Victimes des excès d'un pouvoir qui foulait aux pieds les lois et les traditions nationales, chassés de leur siège, en butte aux persécutions et aux calomnies, rien ne lassa leur courage et, sans forfanterie comme sans défaillance, comme il sied à des hommes de conviction honnête et sincère, ils surent, par leurs protestations énergiques, maintenir sans tache l'honneur de leur glorieux mandat. Ils ont donné là un grand et salutaire exemple. Cours plénières, cours prévôtales, commissions mixtes, autant d'atteintes portées à l'indépendance de la magistrature, autant d'outrages à la loi et au droit qu'en tout temps et en tout lieu on ne saurait trop cruellement flétrir.

La leçon, d'ailleurs, ne s'arrête pas là. Écrite quelques mois avant la réunion des États généraux, cette relation révèle la complicité de tous les ordres dans la préparation des événements qui allaient s'accomplir. *Tout le monde a poussé à la roue*, dit un témoin du temps. Il a raison, et nous reconnaissons même que les premières victimes de la Révolution furent ses initiateurs. Ne sentez-vous pas déjà comme un esprit nouveau couvrir sous les formules souvent déclamatoires de ces discours judiciaires ? Ces troupes bourgeoises portant des rameaux de laurier en guise de baïonnette, ces tambours battant la diane pour célébrer une défaite du pouvoir royal, ces enfants habillés en bergers, ces couronnes, ces guirlandes, ces jonchées de fleurs, retour à la nature si longtemps oubliée, — ces mots de *patriotisme*, de *civisme*, de *sensibilité*, appartenant à un vocabulaire inusité, ne vous apparaissent-ils pas comme le prélude d'un remaniement social dont on est encore loin de prévoir les terribles conséquences ? Dans tous ces discours empreints de couleurs locales, on crie trop souvent *vive le roi* pour que déjà son autorité, atteinte par des actes d'arbitraire sanctionnés par lui, ne fût pas fortement ébranlée. On s'efforce de dégager sa responsabilité en lui faisant déchirer *le voile ténébreux de l'erreur* où l'avaient enveloppé d'odieuses intrigues ministérielles, mais on sent le besoin d'associer à ces cris de *vive le roi*, celui de *vive le Parlement*, qui est le cri national de l'époque. Plus tard, on criera *vive la nation*, en attendant mieux.

Or, il ne faut pas l'oublier, vainqueur à cette heure, le Parlement incarnait l'opposition qu'avait fait reculer le pouvoir royal, et c'était bien la concession ou la défaite du roi, qu'on acclamait de la sorte.

Au Sénéchal-Présidial d'Albret, le 4 novembre 1788, nous voyons bien l'ordre de la noblesse : épée et robe, représentée par M. Larrard de Villari, qui parle en son nom, et par M. de Mazellières ; nous voyons le clergé avec le curé Libéral, suivi des différents corps ecclésiastiques séculiers et réguliers ; nous voyons les officiers de la maîtrise des eaux et forêts, les magistrats, les avocats, les procureurs ; mais le tiers-état, où était-il ? C'est à peine si on peut l'entrevoir dans le cortège des officiers municipaux et dans quelques négociants convoqués. Il n'était rien encore et déjà, cependant, on eût dû comprendre, comme le demandait Sieyès, qu'il allait devenir tout. Où était-il, nous demandions nous ? Partout et nulle part. A vrai dire, c'était lui qui donnait la fête. C'est lui qui tresse les couronnes civiques, lui qui pousse des cris de joie, lui qui remplit les rues et bat de sa houle les murailles du Sénéchal, où il n'a pas encore une place réservée. C'est à son impulsion qu'on obéit sansse douter que, poussé de la sorte, il faudra fatalement ou aller jusqu'au bout, ou s'exposer à être écrasé en faisant tête. En 1788, le vertige semblait s'être emparé des meilleurs esprits. *Les estomacs étaient trop vides*, a-t-on dit, *pour que les têtes fussent fortes*. C'est une raison physiologique. Toujours est-il que personne ne prévoyait, ne réfléchissait, ne calculait : on descendait la pente. Or, malheur à ceux qui, exerçant et tenant à garder leur empire sur les foules, aux heures terribles d'explosion populaire, ne savent point au juste où ils vont et ne mesurent pas leur essor à l'envergure de leurs ailes. A l'avance, ils sont inévitablement condamnés. Quand on a la conscience de sa force et le sentiment juste de sa responsabilité, on ne fait pas les révolutions, on les mène.

FAUGÈRE-DUBOURG.



SECONDE PARTIE.

POÉSIES DIVERSES

CHANSONS, COMPLAINTES, CHANTS SPÉCIAUX.

I

LA PRISONNIÈRE.

CHANSON.

Le roi appelle le geôlier :¹
— Geôlier, je voudrais te parler.
Prends ma fille, et va la mener
Dans une tour bien renfermée. »

Mais au bout de sept ans passés,
Son père vint la visiter.
— Eh bien, fille, que faites-vous ?
— Certes, papa, le voyez-vous.

J'ai les côtés rongés de vers
Et les deux pieds pris dans les fers.
Donnez deux écus au geôlier,
Pour soulager un peu mes pieds.

— Certes, ma fille, nous avons
Plus de quarante millions.
Plus de soixante à vous donner ;
Mais au garçon faut renoncer.

¹ Chantée par Pierre Lacoste, tisserand au Pergain-Taillac (Gers).

— Mais, quant au garçon renoncer,
Je l'aimerai pour sa beauté.
Je l'aime plus que mes parents,
Ah ! mon papa, je l'aime tant !

— Adieu donc, ma fille, bonjour.
Tu finiras ici tes jours. •
Mais le garçon, passant par là,
Un bout de lettre lui jeta.

Dans cette lettre il y a :
— Belle, la morte tu feras. —
— Puisque la morte je suis,
Que l'on me porte à Saint-Denis ;

Avec cent prêtres ou curés,
Autant d'évêques couronnés. •
Mais son amant, passant par là,
Sur le chemin les arrêta.

— Puisque ma mie vous emportez,
Je veux encor la regarder. •
Il tire son couteau d'or fin,
Pour découdre le drap de lin.

Le garçon a fait un soupir,
Et la belle a fait un sourire.
Le roi, qui était là présent,
Fait venir aussitôt l'amant.

— Monte à cheval, cours à la ville :
C'est pour la nœce de ma fille.
Puisque tu l'as ressuscitée,
Je veux enfin te la donner.

II

LA MARQUISE.

(HANSON.)

Quand le roi entra dans la cour,¹
Pour saluer les dames,
La plus belle, par son amour,
Elle a ravi son âme.

Le roi demande à ces messieurs :

— A qui est cette dame ?

Le beau marquis a répondu :

— Celle-là, c'est ma femme.

— Marquis est plus heureux qu'un roi,

D'avoir si belle dame,

Car, je le jure sur ma foi,

Je la prends pour ma femme.

Le beau marquis a dit au roi :

— Vous faites injustice.

Ma femme m'a promis sa foi ;

Je quitte le service.

Le roi l'a prise par la main,

L'a menée en sa chambre ;

La belle, en montant les degrés,

Pleurait toutes ses larmes.

— Marquise, ne pleurez pas tant ;

Quand vous serez princesse,

De mon or et de mon argent

Vous serez la maîtresse.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers). Cette pièce, assurément relative à Madame de Montespan, prouve une fois de plus avec quelle rapidité les faits historiques se transforment en légendes.

La reine lui donne un bouquet,
Fait de fleurs tant jolies;
Mais en flairant ce beau bouquet,
Elle a perdu la vie.

Le roi lui fit faire un tombeau
En terre de Baïse,
Et il a fait tracer en haut
Le nom de la marquise.

Les gens ont dit au beau marquis :¹
— Priez pour votre dame.
— Dieu lui ferme son paradis;
Je n'ai ni roi ni femme.

III

L'AMANT MALADE.

CHANSON.

Veux-tu venir, charmante blonde,²
Faire campagne avecque moi ?
— Ah! non, vraiment, répond la belle,
Je n'irai pas.
Tout garçon qui part pour les Iles
Ne revient pas.
En arrivant dedans les Iles,
Tomba malade dans son lit.
— Apportez-moi mon écritoire,
Du papier blanc;
C'est pour écrire à ma mignonne
Des compliments.

¹ Le marquisat de Montespan, dont on peut voir la composition détaillée dans Monlezun *Hist. de la Gascogne*, II, 455-56, n'était pas dans la vallée de la Baïse, qui se trouve un peu plus à l'ouest.

² Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Je vais mourir, charmante blonde ;
Jamais tu ne me reverras.
Je te laisse mon or, mes armes
Et mes habits.
Tu feras prier pour mon âme,
Dans le pays.
L'amant est mort. Réponse arrive,
Réponse arrive de là-bas.
— Cher amant, si tu es malade,
Soulage-toi.
Tout garçon qui part pour les îles
Ne revient pas.

IV

FLEUR D'ÉPINE.

CHANSON.

— Je vais à la promenade.¹
Ma mignonne, y viendrez-vous ?
— Non, non, non, Dieu m'en garde,
D'aller seulette avec vous.
— Taisez-vous, mademoiselle ;
On vous a vue, l'autre jour,
L'autre jour, sous les grands chênes,
Trois galants autour de vous.
— Oui, j'étais sous les grands chênes,
Avec trois jolis garçons.
Ils me parlaient d'amourettes
Et j'ai perdu mon renom.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

Ils me parlaient d'amourettes
Et j'ai perdu mon renom.
Je m'appelle Fleur-d'épine,¹
Fleur-d'épine est mon surnom.

Mais ce nom de Fleur-d'épine
M'a été bien cher vendu :
Il m'a coûté triple et double
La valeur de cent écus.

— Cent écus, c'est peu de chose.
Je vous en donnerai plus.
— Je suis fille abandonnée,
Mon âme et mon corps perdus.

V

LE JEUNE SOLDAT.

CHANSON.

C'est un jeune soldat,²
Qui est parti pour l'armée,
Dans son cœur regrettant
Sa belle tant aimée.

Il a certes raison.
C'est la plus belle fille
Qu'il y a dans Lyon,
Dans Lyon la grand'ville.

Le soldat est allé
Trouver son capitaine.
— Bonjour, mon capitaine,
Donnez-moi mon congé;

¹ Variante : Je m'appelle Belle-Rose.

² Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Pour aller voir Nanette,
Car je meurs de regret ;
Pour aller voir Nanette,
Et puis je reviendrai.

Le capitaine répond :
— Voilà ton passe-port.
Pars ; va-t-en voir Nanette,
Et reviens de Lyon.

Le soldat est allé,
Est allé chez son père.
Bonjour, père et mère,
Frères, sœurs et parents.

— Bonjour, père et mère,
Frères, sœurs et parents,
Où est-elle , Nanette ,
Celle que j'aime tant ?

— Soldat, Nanette est morte,
Elle n'est plus ici.
Elle a son corps en terre,
Son âme en paradis.

Le bon soldat s'en va
Prier Dieu sur sa tombe ;
Nanette se montra,
En forme de colombe.

Le bon soldat repart
La tristesse dans l'âme ;
S'en revient à Lyon,
Trouver son capitaine.

— Bonjour, mon capitaine ,
Me voici de retour.
Puisque Nanette est morte,
Je veux servir toujours.

VI

PROSPÈRE.

CHANSON.

Le bon dragon s'en va ¹ } *bis.*
Trouver son capitaine
— Bonjour, mon capitaine :
Donnez-moi mon congé
Pour aller voir Prospère,
Car je meurs de regret. *bis.*

Le capitaine a dit : } *bis.*
— Voici ton portefeuille :
Voici ton portefeuille,
Ton joli passe-port.
Tiens, va-t-en voir Prospère
Et reviens à Lyon. *bis.*

Le bon dragon s'en va } *bis.*
Au château de son père.
— Bonjour, père et mère,
Frères, sœurs et parents,
Sans oublier Prospère,
Celle que j'aime tant. *bis.*

On lui a répondu : } *bis.*
— Il n'y a plus de Prospère.
Il n'y a plus de Prospère ;
Elle n'est plus ici.
Son corps est en poussière,
Son âme en paradis. *bis.*

Le bon dragon s'en va } *bis.*
Trouver son capitaine.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

— Bonjour, mon capitaine,
Me voici de retour.
Puisque Prospère est morte,
Je veux servir toujours. *bis.*

Le capitaine a dit :
— Va-t-en au corps de garde ; } *bis.*
Va-t-en au corps de garde,
Va-t-en te reposer.
Demain, à la parade, } *bis.*
Tu seras officier.

VII

L'ENLÈVEMENT.

CHANSON.

Je suis lasse d'être fille,¹
Je le suis à grand regret.
En passant dans la ville,
On rit, on me badine.
— Ma mère, me faut un mari,
Aujourd'hui.
— Tais-toi donc, petite sotte,
Tu n'as pas encor quinze ans.
Tu me parles de mariage
En badinage.
Le mariage fait heureux
Les amoureux.

¹ Chantée par Pierre Lacoste, tisserand au Pergain-Taillac (Gers).

— Ce n'est pas un badinage,
De la façon qu'il me prend.
Il m'a promis son cœur en gage,
En mariage.
Le mariage fait heureux
Les amoureux.

— Ma fille, voilà ta route ,
Pour aller droit au couvent.
— Ma mère, voilà la mienne,
Dans la plaine,
Pour aller joindre mon amant
Qui m'attend.

Mon amant est dans la plaine.
Sur son cheval qui m'attend.
Je monterai bien hardiment
Sur la selle ;
Je monterai bien hardiment
A cheval.

Le cheval court comme un diable
Au galop dans le château.
— Dans le château de mon amant
Je serai dame.
Le mariage fait heureux
Les amoureux.

J'aurai robe couleur de lune,
Et robe couleur de soleil ,
Bagues et diamants aux doigts,
A mes oreilles,
Et mon amant à mon côté
Pour parler.

VIII

JEANNETTE.

CHANSON.

Batelier, dit Jeannette '
Veux-tu me passer l'eau ?
Passe-moi la Garonne,
A moi et mon amant,
Passe l'eau promptement. *bis.*

— Pour passer la rivière,
Faut avoir de l'argent ;
Faut avoir mille livres.
Pour passer promptement
Et vous et votre amant. *bis.*

En montant dans la barque,
Entendit une voix.
C'est l'enfant de la belle,
Qui criait : Ah ! maman,
Ne m'abandonne pas ! *bis.*

— Pour un amant que j'aime,
J'ai tout abandonné ;
J'ai quitté père et mère,
Frères, sœurs et parents,
Pour suivre mon amant.

' Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

— Ce n'est pas un badinage,
De la façon qu'il me prend.
Il m'a promis son cœur en gage,
En mariage.
Le mariage fait heureux
Les amoureux.

— Ma fille, voilà ta route,
Pour aller droit au couvent.
— Ma mère, voilà la mienne,
Dans la plaine,
Pour aller joindre mon amant
Qui m'attend.

Mon amant est dans la plaine,
Sur son cheval qui m'attend.
Je monterai bien hardiment
Sur la selle ;
Je monterai bien hardiment
A cheval.

Le cheval court comme un diable
Au galop dans le château.
— Dans le château de mon amant
Je serai dame.
Le mariage fait heureux
Les amoureux.

J'aurai robe couleur de lune,
Et robe couleur de soleil,
Bagues et diamants aux doigts,
A mes oreilles,
Et mon amant à mon côté
Pour parler.

VIII

JEANNETTE.

CHANSON.

Batelier, dit Jeannette ¹
Veux-tu me passer l'eau ?
Passe-moi la Garonne,
A moi et mon amant,
Passe l'eau promptement. *bis.*

— Pour passer la rivière,
Faut avoir de l'argent ;
Faut avoir mille livres,
Pour passer promptement
Et vous et votre amant. *bis.*

En montant dans la barque,
Entendit une voix.
C'est l'enfant de la belle,
Qui criait : Ah ! maman,
Ne m'abandonne pas ! *bis.*

— Pour un amant que j'aime,
J'ai tout abandonné ;
J'ai quitté père et mère,
Frères, sœurs et parents,
Pour suivre mon amant.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

II

LE DEVOIR DE L'ENFANT

PROSE

—

De ses biens ses biens :
Fidèle à tous presque temps,
C'est son bien qu'il a de l'argent,
C'est son bien qu'il a son argent,
C'est son bien qu'il a son argent,
C'est son bien qu'il a son argent

De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien

— De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien

De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien
De son bien de son bien de son bien

De son bien de son bien de son bien

— Retire-toi, amant violent ,
Elle n'a pas besoin d'amant.
Nous avons peur que tu la charmes.
Nous la tenons dans le couvent,
Pour y pleurer toutes ses larmes,
Jusqu'au jour de l'enterrement.

— Ma Mère, ayez pitié de moi,
Je viens du service du roi.
Auparavant que je m'en aille,
Laissez-la moi voir une fois.
La bague d'or que je lui porte,
C'est pour la marque de ma foi.

— O belle, votre doigt tirez,
Un anneau d'or vous donnerai.
Dès le plus loin ils se saluent,
Versant des larmes tous les deux.
Elle dit : Je suis religieuse.
Mon cher amant, n'y pensons plus.

Quand la Mère s'en est allée ,
Pour aller ramasser des fleurs,
L'amant se relève, il emmène,
Il emmène la jeune sœur.
La mère avance un pas avant ,
Les entend parler doucement.

— Reviens ce soir à la fenêtre,
A la fenêtre du jardin.
Nous passerons la nuit ensemble,
Pour accomplir notre dessein.
Nous passerons la nuit ensemble.
Pour accomplir notre dessein.

— Que diront mon père et ma mère ,
Que d'ici je m'en vais aller ?
Adieu, couvent des Orphelines,
Sans regret je vais te quitter.
Adieu , couvent des Orphelines,
Avec mon amant je m'en vais.

IX

LE RETOUR DE L'AMANT.

CHANSON.

Je suis fillette sans amant,¹
Fillette depuis quelque temps.
J'ai mon amant qui va en Flandre,
S'en va joindre son régiment ;
Mais je suis fille pour attendre.
Ça me cause mille tourments.

Au bout de trois mois tout au plus,
Son cher amant est revenu.
S'en va-t au château de son père,
En lui apportant ses saluts,
En lui disant : Où est ma belle,
Celle que mon cœur aime plus.

— Vous avez resté si longtemps.
S'est réduite dans un couvent,
Dans le couvent des Orphelines,
Passer le restant de ses jours.
Elle est là-bas, triste et chagrine,
Portant le deuil de ses amours.

L'amant, éperdu et violent,
S'en est allé droit au couvent,
Trois petits coups frappe à la porte.

— Ma mère, je voudrais parler
A cette jeune religieuse,
N'a pas longtemps que vous l'avez.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

— Retire-toi, amant violent ,
Elle n'a pas besoin d'amant.
Nous avons peur que tu la charmes.
Nous la tenons dans le couvent,
Pour y pleurer toutes ses larmes,
Jusqu'au jour de l'enterrement.

— Ma Mère, ayez pitié de moi,
Je viens du service du roi.
Auparavant que je m'en aille,
Laissez-la moi voir une fois.
La bague d'or que je lui porte,
C'est pour la marque de ma foi.

— O belle, votre doigt tirez,
Un anneau d'or vous donnerai.
Dès le plus loin ils se saluent,
Versant des larmes tous les deux.
Elle dit : Je suis religieuse.
Mon cher amant, n'y pensons plus.

Quand la Mère s'en est allée ,
Pour aller ramasser des fleurs,
L'amant se relève, il emmène,
Il emmène la jeune sœur.
La mère avance un pas avant ,
Les entend parler doucement.

— Reviens ce soir à la fenêtre,
A la fenêtre du jardin.
Nous passerons la nuit ensemble,
Pour accomplir notre dessein.
Nous passerons la nuit ensemble.
Pour accomplir notre dessein.

— Que diront mon père et ma mère,
Que d'ici je m'en vais aller ?
Adieu, couvent des Orphelines,
Sans regret je vais te quitter.
Adieu , couvent des Orphelines,
Avec mon amant je m'en vais.

X

MARION.

CHANSON.

Marion se promène ¹
Le long de son jardin,
De son jardin, dans l'île,
Au bord de l'eau,
Tout auprès du vaisseau.

Aperçoit une barque
De trente matelôts.
De trente matelôts, dans l'île, etc.

Le plus jeune des trente
A dit une chanson.

— Cette chanson charmante,
Je voudrais la savoir.

— Entrez dans la barquette,
Belle, vous l'apprendrons.
Quand elle fut entrée,
Se prit à tant pleurer.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez à tant pleurer ?

— J'ai bien raison si pleure,
Même de soupirer.

L'anneau de ma main blanche,
Dans la mer est tombé.

— Que donnez-vous, la belle,
Que je l'aïlle chercher ?

— Que voulez-vous que donne ?
N'ai rien à vous donner.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

— Votre cher cœur en gage,
Belle, si vous l'avez.
Votre cher cœur, dans l'île
Au bord de l'eau,
Tout auprès du vaisseau.

XI

LA MAÎTRESSE DÉVOUÉE.

CHANSON.

Dessus le pont de Nantes,¹
M'en allant promener,
Je rencontre une fille,
Ai voulu l'embrasser.

La fillette était jeune,
Elle en a tant pleuré :
La justice de Nantes
M'a rendu prisonnier.

L'hiver s'en est allé,
Le temps de la froidure.
Moi, je suis prisonnier
Dans une tour obscure.

Je suis seul en soucis,
En soucis et tristesse.
Je pense à mon pays,
Je pense à ma maîtresse.

Quand la belle entend dire
Que son amant est pris
Pour l'amour d'une brune,
Pour Nantes elle partit.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Elle s'habille en page.
En page, en postillon,
S'en va tout droit à Nantes,
A Nantes, à la prison.

— Dites, dites, geôlière,
Donnez-moi permission
De parler à mon maître,
Qui est dans la prison.

— Entrez, entrez, beau page,
Beau joli page, entrez ;
Faites courte parole,
Avec le prisonnier.

— Quitte tes habits, quitte ;
Prends les miens, les voici.
Dessus mon cheval monte ;
Va-t-en droit à Paris.

Au retour de mon père,
Tu reviendras un jour,
Au château de ta belle,
Qui garde ton amour.

L'amant, sur sa monture,
S'en va droit à Paris ;
Et, dans la tour obscure,
La belle *demeurit*.

Un jour, le juge arrive,
Tout de rouge habillé.
— Lève-toi, dit le juge ;
Lève-toi, prisonnier.

— Allons, allons, vieux juge ;
N'as-tu pas compassion
De juger une fille
Sur le fait d'un garçon ?

Le juge est en colère :
Ce n'est pas un garçon.
— Si vous êtes bien fille,
Dites-moi votre nom.

— Je m'appelle Clorinde,
Vieux juge, c'est mon nom ;
Fille d'un capitaine
De bonne condition.

XII

JEANNETON.

CHANSON.

La Jeanneton, de bon matin ¹
Va au jardin :
C'est pour cueillir la rose blanche
Et le jasmin.
Au jardin, y a-t-un beau jeune homme,
Lui tend la main.

— Mie, faites-moi un bouquet
Qui soit bien fait.
Qu'il soit lié d'une soie verte,
Bien proprement ;
Et que vos amours et les miennes
Y soient dedans.

La belle, en faisant son bouquet,
A soupiré.

— Ah ! dites, qu'avez-vous, la belle,
A soupirer ?

Regrettez-vous les amourettes
Du temps passé ?

— Si je pleure, je sais pourquoi
Je dois pleurer ;

Car vous m'abandonnez enceinte
D'un bel enfant.

Quand vous reviendrez de l'armée,
Il sera grand.

¹ Ma grand'mère maternelle, Marie Couture, veuve Liaubon, me chantait souvent cette chanson, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

Que ferons-nous de cet enfant,
Quand sera grand ?
Nous lui ferons une cocarde
D'un ruban blanc,
Et nous l'enverrons à son père,
Au régiment.

XIII

LA BELLE AFFLIÉE.

CHANSON.

Promenant sous l'ombrage,¹
Tout le long d'un ruisseau,
J'ai entendu la belle,
Là-bas dans le vallon,
Qui dit une chanson. *bis.*

Me suis rapproché d'elle
Pour l'entendre chanter.
— Chantez, chantez, la belle,
Chantez, chantez toujours
Le plaisir de l'amour. *bis.*

— Que veux-tu que je chante ?
Chanter, je ne puis pas.
Mon amant est malade ;
Peut-être qu'il mourra.
Non, je ne chante pas. *bis.*

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

XIV

DE BON MATIN.

CHANSON.

De bon matin me lève,¹ }
J'entends le rossignol chantant : } *bis.*
J'entends la voix du matelot,
Qui dit, en son langage :
— Malheureux sont tous les amants, }
De se mettre en ménage. } *bis.*

Pour se mettre en ménage, }
Faut avoir du talent ; } *bis.*
Faut nourrir la femme et l'enfant,
Tout le petit bagage.
Adieu plaisir, adieu bon temps, }
Voilà que je m'engage. } *bis.*

Le jour de ma nôcette, }
Quel habit prendrai-je ? } *bis.*
Il faudra prendre l'habit blanc,
Le cordon de souffrance,
Adieu plaisir, adieu bon temps, }
Faut faire pénitence. } *bis.*

¹ Je suis depuis mon enfance, cette chanson que l'on retrouve, avec quelques variantes, dans d'autres provinces françaises.

XV

LA MAÎTRESSE.

CHANSON.

M'ai fait une maîtresse,¹
Il y a trois jours passés.
Hier, la trouvai seule,
Sur son lit, à pleurer.

— Oh ! dites-moi, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
— L'anneau de ma main blanche,
Dans la mer est tombé.

— Que donnez-vous, la belle,
Si je vais le chercher ?
— Que voulez-vous que donne,
N'ai rien à vous donner.

— Votre cher cœur en gage,
Belle, si vous l'avez.
— Mon père me le garde ;
C'est pour me marier.

XVI

LA FILLETTE DE BAYONNE.

CHANSON.

Adieu, fillette de Bayonne,²
Adieu, fillette de quinze ans.
Je vais partir dans trois semaines ;
Je reviendrai dans peu de temps.

¹ Chanté par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

² Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Veux-tu venir, charmante blonde,
Faire campagne avecque moi ?
Tu seras riche vivandière,
Auras de quoi vivre chez moi.

— Si je dois être vivandière,
Je veux me prendre un officier ;
Qui me fera porter dentelles
Et galons d'or à mes souliers.

J'entends tambours, j'entends trompettes,
J'entends le son du violon ;
J'entends la voix de ma maîtresse,
Elle est là-bas dans ce vallon.

Passant par la Porte Marine,
J'entends le rossignol chanter.
Il me disait, dans son langage :
— Tous les amants s'en sont allés. »

Auparavant que je m'en aille,
Je veux lui faire un testament.
Je veux donner à ma mignonne
Tout ce que j'ai de plus charmant.

Les filles sont comme la lune,
Sont sujettes au changement :
Par devant vous font des caresses,
Par derrière s'en vont riant.

XVII

DE BON MATIN.

CHANSON.

De bon matin me suis levé ¹
Plus matin que l'alouette.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès Gers).

Suis allé me promener
Le long d'un bois.
J'ai aperçu une beauté,
Qui m'a charmé. *bis.*

J'ai mis mon chapeau à la main,
Du plus loin l'ai saluée
Lui disant : Mie, bonjour,
Belle comme jour.
Je viens pour vous parler
De nous marier. *bis.*

— Mariage, n'en parlons pas :
Ce n'est pas à moi de le dire.
Si il y consent,
Je vous rendrai le cœur content
Mon bel amant. *bis.*

Mon bel ami, si vous m'aimez,
Offrez-moi quelques promesses,
Bague d'or ou diamant.

— Je vais à l'armée.
C'est pour parler au capitaine
De mon congé. *bis.*

XVIII

SÉPARATION.

CHANSON.

M'ai fait une maîtresse,¹
Trois jours, y a pas longtemps.
L'ai faite le dimanche :
Lundi, sans plus tarder,
L'ai faite demander
Celle que j'ai aimée.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Passant devant sa porte,
Trois fois la saluant.

— Bonjour la compagnie,
Sans oublier ma mie.
Le bonjour m'a donné,
Celle que j'ai aimée.

Son père est sur la porte,
Entend ces discours-là.

— Ma fille est bien trop riche,
A deux cent mille livres.
Un garçon qui n'a rien,
Ma fille n'aura point.

Son frère est dans la chambre,
Entend ce discours-là.

— Mon père, cruel père,
Calmez votre colère.
C'est un garçon d'honneur :
Mérite avoir ma sœur.

— Ma fille, elle est trop riche,
A deux cent mille livres.
Un garçon qui n'a rien,
Ma fille n'aura point.

— Mie, ma douce mie,
Prête-moi ton mouchoir :

Le mouchoir de ta poche.

— Amant, je ne l'ai pas.
Il est dans la chambrette
Où j'ai fait ma toilette ;
Il est dessus mon lit.
Adieu donc, mon ami.

— Mie, ma chère mie,
Prête-moi tes ciseaux,
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
La bague de l'amour.
Adieu belle, à toujours.

XIX

J'AI TROIS AMANTS.

CHANSON.

J'ai trois amants devant ma porte,¹
Devant ma porte, à minuit,
Sous la fenêtre de mon lit.

— Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, si vous dormez;
Car votre amant veut vous parler.

Moi, je ne dors ni ne sommeille.
Toute la nuit je pense à vous.
Mon petit cœur, marions-nous.

— Galant, parlez-en à mon père;
Et si mon père le veut bien,
Nous passerons contrat demain.

— Galant, ma fille est bien trop jeune,
Elle est bien trop jeune d'un an.
Faites l'amour en attendant.

— J'ai fait l'amour; n'en veux plus faire.
Garçon qui fait l'amour un an,
Risque fort de perdre son temps

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

XX

LA FIANCÉE D'UN VIEILLARD.

CHANSON.

C'était à la saison dernière.¹
Marchant le long de la rivière,
Sur mon chemin j'ai rencontré
Une brune faite à mon gré.

Je lui ai dit et demandé :
— Belle, êtes-vous mariée?
Elle m'a répondu tout bas :
— Mariée, je ne suis pas.

Je suis encore jeune fille ;
Pourtant mon père me marie.
A un vieillard me veut donner,
Qui n'est pas du tout à mon gré.

.
.
.
.

XXI

DÉPART DE MONTAUBAN.

CHANSON.

Adieu, ville de Montauban,²
Adieu, la fleur de ma jeunesse.
Je vous quitte et m'en vais bien loin.
Faut dire adieu à ma maîtresse.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

² Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Tout en sor'ant par le faubourg,
Par le faubourg de cette ville,
J'ai rencontré la jeune fille
Qui m'avait donné son amour.

J'approche, tout en badinant.
Si, m'a dit tout doux à l'oreille :
— Gentil galant quoi, tu t'en vas,
Sans que ta main touche la mienne!

Ah ! lorsque tu étais blessé,
Tu me faisais mille promesses ;
Mais à présent tu es lassé,
Et tu cherches d'autres maîtresses.

— Pas de montagnes sans vallons,
Et pas d'amours sans amourettes.
Belle, garde-toi des Gascons ;
Ils trompent tous les Quercynettes !

XXII

LES FILLES D'ASTAFFORT.

CHANSON.

Dans Astaffort, le petit bourg,²
Les filles sont faites au tour.
Elles voudraient se marier.
On ne les a pas demandées.

Cinq ou six se sont assemblées,
Pour une lettre composer.
Elles l'ont remise au curé ;
C'est pour la faire publier.

² Les filles du Quercy. Montauban était la capitale du Bas-Quercy.

³ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Le curé n'y a pas manqué :
Un dimanche est monté en chaire,
En surplis et bonnet carré,
En leur disant : Mes très chers frères,

Les jeunes filles d'Aslaffort
M'ont écrit sur leur triste sort.
Elles voudraient se marier,
Vous n'aurez qu'à vous présenter.

— Merci bien, Monsieur le curé,
Elles ont trop mauvaise tête.
Il vaudrait mieux être brûlé
Que choisir entre ces coquettes.

XXIII

LA BREBIS RETROUVÉE.

CHANSON.

Entre Paris et Saint-Denis ¹
Il y a une bergère
Qui garde ses brebis,
Sur la verte fougère.

Un loup vient à sortir du bois,
Avec sa gueule ouverte,
Et la plus belle du troupeau
A pris à la bergère.

La belle jetait de grands cris
Disant : Vierge Marie !
Celui qui me rend la brebis,
Je serai son amie.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Le fils du roi passait par là,
Il tire son épée,
S'en va faire le tour du bois :
La brebis est trouvée.

— Tenez, la belle, la voilà,
Pour mettre avec les vôtres ;
Ou, je vous jure sur ma foi,
Fera comme les autres.

— Monsieur, en vous disant merci,
De vous et de vos peines,
Quand j'aurai tondue la brebis,
Vous en aurez la laine.

— Je ne suis pas marchand d'apier,
Ni revendeur de laine ;
La belle m'a promis son cœur,
Faut qu'elle me le tienne.

— Non, non, Monsieur. Retirez-vous.
Ma mère nous écoute ;
Et si mon père vous entend,
Vous fera passer outre.

XXIV

DE BON MATIN.

CHANSON

De bon matin me suis levé ¹
Pour aller battre le pavé.
C'est pour aller voir une fille,
Peut-être un jour sera ma mie.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers):

— Allons, ma mignonne, venez ;
Mignonne, allons nous promener.
Allons promener sur la place :
Nous verrons tous les gens qui passent.

Les gens qui passent sont passés.
— Allons, mignonne, déjeuner. »
Le galant s'en va chez l'hôtesse.
— Qu'y a-t-il de bon pour ma maitresse ?

— Bonnes perdrix et bons chapons,
Et de bons gigots de mouton.
Et de bons vins dedans ma cave.
— Buvons, trinquons, cher camarade. »

Le galant n'a pas eu diné :
— Hôtesse, tu as mal compté.
Ma pochette est fort mal garnie.
Avez-vous de l'argent, ma mie ?

La belle tire ses gants blancs,
Pour lui compter l'or et l'argent.
— Galant, sortez en assurance :
J'ai l'or, l'argent en abondance.

Jamais je ne conseillerai
A un amant, quand je l'aurai,
D'aller faire boire une fille,
Sans avoir la poche garnie.

— Poche bien garnie j'aurai ;
D'autres maitresses trouverai,
De plus belles, de plus gentilles.
Adieu, la belle ; je vous quitte.

— Jamais, galant, n'aurais pensé.
Que cela t'aurait tant fâché.
Jamais, galant, je ne puis croire,
Que tu ne reviennes me voir.

XXV

LES GARÇONS DUPÉS.

CHANSON.

Ils étaient trois garçons bons drilles, ¹
Tous les trois du même pays :
Tous les trois du même pays ,
Cherchant fortune :
Sur leur chemin ont rencontré
Trois jolies brunes.

Ils les ont prises et menées
Au cabaret boire et manger :
Au cabaret boire et manger,
Les jeunes filles.
C'est pour manger de bon rôti,
Boire chopine.

Ils n'ont pas eu sitôt diné,
Les trois garçons s'en sont allés :
Les trois garçons s'en sont allés,
Par leur finesse,
En laissant l'écot à payer
A leurs maitresses.

Lors, se regardant l'une l'autre,
— Avoir de l'argent pour payer ?
Avoir de l'argent pour payer ?
La plus volage
A tiré l'anneau de son doigt,
L'a mis en gage.

Elle part d'un pas dégagé,
Chez la mère ² s'en va frapper :

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

² La mère des Compagnons.

Chez la mère s'en va frapper.

— Bonjour la mère.

Votre fils est tombé dans l'eau,
Dans la rivière.

Je viens pour chercher son manteau.

Il est là-bas au bord de l'eau :

Il est là-bas au bord de l'eau,
Tremblant sans cesse.

Je le couvrirai comme il faut ;
Suis sa maîtresse.

Quand la belle tient le manteau,

Chez l'hôtesse court au galop :

Chez l'hôtesse court au galop.

— Ma belle hôtesse,

Rendez-moi mon anneau doré,
Buvons sans cesse.

Apportez-nous, sur cette table,

Trente-cinq bouteilles de vin :

Trente-cinq bouteilles de vin.

Amant volage,

Cherche bien ton manteau demain :

L'ai mis en gage.

XXVI

FRAGMENT.

CHANSON.

Je suis natif d'une ville ²

Où, jadis, j'ai pris le jour.

Elle est au milieu d'une île,

Il y a de l'eau tout autour.

Ma mère, native de Contaud (Lot-et-Garonne), m'a chanté souvent ces couplets, dans mon enfance.

L'été, jamais il n'y gèle ;
L'hiver, il n'y fait point chaud.
Si l'on y est infidèle,
C'est pour un objet nouveau.

Lorsque je perdis ma mère,
Mon père alors devint veuf.
Sa douleur fut si amère,
Qu'il s'en fit un habit neuf.

XXVII

LA SERVANTE PUNIE.

CHANSON.

Y a-t une dame dans Paris,¹
Cent fois plus belle que le jour.
Elle avait une servante,
Qui aurait, qui aurait, qui aurait voulu,
Être aussi jolie comme elle :
Elle a pas pu.

Elle va chez l'apothicaire.
— Monsieur, vendez-vous du fard ?
Combien le vendez-vous l'once ?
— C'est deux, c'est deux, c'est deux écus.
— Donnez-m'en une demi-once,
Pour un écu.

— Quand vous serez pour vous farder,
Prenez bien garde à vous mirer.
Eteignez votre chandelle,
Débi, déba, débarbouillez-vous.
Le lendemain, vous serez belle
Comme le jour.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

Le lendemain, avant le jour,
La belle prit ses beaux atours.
Elle prit sa jupe blanche,
Son vert, son vert, son vert corset ;
S'en alla faire un tour en ville
Sans se mirer.

Elle n'eut pas fait quatre pas,
Son cher amant la rencontra.
— Où donc allez-vous, la belle,
Si bi, si ba, si bien barbouillée ?
Vous avez la figure noire
Comme la cheminée.

Elle va chez l'apothicaire :
— Monsieur, que m'avez-vous donné ?
— Je t'ai vendu du cirage,
Pour tes, pour tes, pour tes souliers.
Ce n'est pas à une servante
De se farder.

XXVIII

LE COMBAT NAVAL.

CHANSON.

Nous sommes partis de Toulon,
Quatre vaisseaux et cinq frégates :
Nous sommes partis de Toulon,
Sur les vaisseaux de la Nation.

Le jour où nous sommes partis,
Les grand'voiles nous avons pris ;
Le jour où nous sommes partis,
Les grand'voiles nous avons mis.

En arrivant en pleine mer,
Nous avons fait bonne rencontre :
Rencontre que nous avons fait,
Quatre vaisseaux et cinq frégates.

Sont venus pour nous emmener,
En Angleterre prisonniers.
Le capitaine nous a dit :
— Prenons courage, mes amis.

Il faut tâcher de nous défendre :
Il faut combattre les Anglais.
Il faut tâcher de nous défendre.
En France il faut les amener.

Nous avons tiré mille fois,
Mis en morceaux tous les cordages.
Tous les cordages sont brisés.
Nous faisons baigner l'équipage ;

Et par un beau revirement
Le reste tombe sur le champ.
Tous les Anglais criaient : Français,
En France nous voulons aller.

En arrivant devant Toulon
Nous avons salué la ville :
Nous avons tiré le canon,
Nous avons fait un feu de file.

XXIX

LE VOLEUR DE CALICES.

COMPLAINTÉ.

Mon père m'a nourri,¹
Au temps de ma jeunesse.
Au temps de ma jeunesse,
Je fus un libertin,
Passant la nuit entière
Aux bals et aux festins.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

J'ai souvent fréquenté
Mauvaise compagnie :
Mauvaise compagnie
J'ai fréquenté souvent.
Au clair de la chandelle,
J'ai perdu mon argent.

Lors on m'a accusé
De grande volerie ;
De grande volerie
N'y ayant pas pensé,
Dérobé, dans l'église,
Le calice doré.

Je m'en vais à Lyon,
Vendre ma marchandise :
Vendre ma marchandise,
A mon accoutumé.
Les bourgeois de la ville,
M'ont rendu prisonnier.

M'ont rendu prisonnier
Dans une tour obscure :
Dans une tour obscure,
Ne vois ni clair ni jour,
Et lorsque le vent souffle,
Je sens trembler la tour.

J'ai trois petits enfants,
Une si belle femme :
Une si belle femme,
Le bon Dieu m'a donné.
Elle est bien malheureuse
De m'avoir épousé.

Le plus petit enfant
S'en va dire à sa mère,
S'en va dire à sa mère :
— Où mon père est allé ?
— Sur la place de ville
Il va être roué.

XXX

L'ENFANT TUE.

COMPLAINTE.

La Jeanneton s'en va au bois, ¹ *bis.*
Au bois, au bois toute seulette,
Pour ramasser des violettes.

Elle chantait dedans le bois, *bis.*
Le mal d'enfant sitôt l'a prise,
Toute seulette, pauvre fille.

La mère entend un grand bruit. *bis.*
— Fille, garde la créature,
Pour te garder d'être pendue.

La pauvre fille a mal compris, *bis.*
Elle prend un couteau et tue,
Tue la pauvre créature.

La justice vient à passer, *bis.*
L'a prise et l'a emmenée;
Dans la prison l'a renfermée.

Elle chantait dans la prison, *bis.*
Elle chantait sa chansonnette
Ressemblait une Sirénette.

Le roi, le roi passant par là, *bis.*
Demande : Quelle prisonnière
Chante ainsi les chansons nouvelles ?

— Mon roi, vous la verrez demain, *bis.*
Vous la verrez en la carrière,
Bourreau devant, juge derrière.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

Elle chante sur l'échafaud, *bis.*
Et tournant la tête en arrière,
Aperçoit sa très-chère mère.

— Ma fille, voici de l'argent; *bis.*
Présente-le à la justice,
Pour te garder d'être punie.

— Ma mère, gardez votre argent. *bis.*
Toute fille qui fait folie
Mérite de perdre la vie.

XXXI

L'HÔTESSE.

COMPLAINTÉ.

— Dites, dites, la belle hôtesse,¹
Avez-vous de bon vin à vendre?
— Oui, j'en ai, mon jeune soldat.
J'en ai du rouge et du muscat.

— « Dites, dites, la belle hôtesse,
Pourriez-vous m'avoir une chambre?
— J'ai une chambre et un bon lit,
Où vous pourrez passer la nuit.

Mais quand vint l'heure de minuit,
La vieille gueuse se relève,
Dans sa main droite un couteau luit,
Et dans la gauche la chandelle.

En écartant les rideaux blancs,
Lui lance un grand coup de couteau.

— Dites, dites, jeune soldat,
Regrettez-vous pas la jeunesse ?

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

-- Oui, je la regrette, dit-il ;
Car ma mère me fait mourir.

.
.

Mais, quand vint la pointe du jour,
C'est la marchande qui arrive :

— *Ma sò, cun es aquet sounlat,*
*Qu'aquesto nèyt auelz couchat ?*¹

— Il est parti de bon matin,
De bon matin, avant trois heures.
S'il a toujours voulu marcher,
Longue journée il a fait.

La marchande n'écoute pas,
Monte là-haut dedans la chambre ;
Elle écarte les blancs rideaux,
Et le voit mort par le couteau.

— Qu'as-tu fait là, ma chère sœur ?
Oh ! qu'as-tu fait là, malheureuse ?
Tu as tué ton cher enfant :
Tu dois mourir cruellement.

— Si j'ai tué mon cher enfant,
Je mérite d'être brûlée,
Brûlée dans un feu ardent,
Et mes cendres jetées au vent.

XXXII

CHANT NUPTIAL.

Ouvrez la porte, ouvrez,²
La jeune mariée,
Lire lon la.

¹ Ma sœur, quel est ce soldat, — que vous avez couché cette nuit ?

² Ces couplets sont chantés, le soir des noces, par les filles d'honneur (*dounzelos*), pendant le coucher de la mariée.

Ouvrez la porte, ouvrez,
La jeune mariée,
Lire lon fa.

— Comment l'ouvrirais-je ?
Suis dans mon lit couchée.
Lire lon la, etc.

Après de mon mignon
Qui me tient embrassée.
Il me tient, me tiendra,
Toute la nuit entière.

Devant la porte, il y a
Un beau nid d'hirondelles.

Les hirondelles ont
Les plumes bien dorées.

Il y a trois pigeons blancs,
Qui ont pris la volée.

Ils vont se reposer
Sur le sein de la belle.

Son père dit toujours :
— Ils te voleront belle.

— Ils ne le feront pas,
Suis fille bien gardée,
Lire lon la.

Ils ne le feront pas,
Suis fille bien gardée,
Lire lon fa.

XXXIII

LA GUILHONNÉ.

Nous sommes vingt-cinq ou trente¹ } *bis.*
La guilhonné je vous demande,
Vingt-cinq ou trente chevaliers,
La guilhonné, Madame, il nous la faut donner.

Guilanèu.

Bèno lèu. ²

Mettez-nous la nappe blanche,
La guilhonné je vous demande, } *bis.*
Du pain, du vin, si vous n'avez.
La guilhonné, Madame, il nous la faut donner.

Guilonèu.

Bèno lèu.

Si vous avez la fille grande,
La guilhonné je vous demande, } *bis.*
La fille grande à marier,
La guilhonné, Madame, il nous la faut donner.

Guilonèu.

Bèno lèu.

¹ Chantée par ma tante, Marie Liaubon, de Contaud (Lot-et-Garonne). C'est tout ce dont elle se souvient ; car la chanson a d'autres couplets, que je n'ai pu retrouver. Ceux qu'on vient de lire prouvent que l'usage de la Guilhonné, encore très vivant en Gascogne, existait encore, il y a cinquante ans, dans le pays de Marmande et le Bazadais. On sait en quoi consiste cet usage. Pendant l'Avent, les jeunes gens de la campagne s'assemblent pour aller chanter, de nuit, la chanson spéciale de la Guilhonné devant la porte des maisons. On leur donne, en récompense, des œufs, de la farine ou un peu d'argent. Les Aguilhonnés ou Guilhonnés prélèvent généralement sur leur recette de quoi offrir un pain béni à la paroisse, la nuit de Noël. L'excédant est employé à faire un bon repas.

² En patois agenais : « Guilhonné, viens bientôt. » C'est un simple cri, qui revient après chaque couplet.

XXXIV

BERCEUSE.

—

Maman a dit ¹
Qu'il fallait dormir } *bis.*
Dors, dors le petit,
Puisque maman l'ordonne.
Dors, dors le petit } *bis.*
Puisque maman l'a dit.

Maman est là-haut,
Qui fait de la bouillie.
Dors, dors le petit,
Puisque maman l'ordonne.
Dors, dors, le petit } *bis.*
Puisque maman l'a dit.

XXXV

Là TOILETTE DE BIRON.

CHANSON ENFANTINE.

—

Quand Biron voulut danser ²
Ses souliers se fit apporter.
Ses souliers tout ronds,
Firent danser Biron.

Quand Biron voulut danser,
Ses boucles se fit apporter.
Ses belles boucles
D'escarboucles,
Ses souliers tout ronds
Firent danser Biron.

¹ On berce souvent les enfants avec cette chanson de nourrice.

² Écrit sous la dictée de M. Félix Guillon, de Lectoure (Gers).

Quand Biron voulut danser,
Ses bas se fit apporter.

Ses beaux bas
Ses peaux de rats,
Ses belles boucles, etc.

Quand Biron voulut danser,
Ses jarretières fit apporter.

Ses jarretières
De lisière,
Ses beaux bas, etc.

Quand Biron voulut danser,
Sa chemise fit apporter.

Sa chemise,
En toile grise,
Ses jarretières, etc.

Quand Biron voulut danser,
Ses chausses fit apporter.

Ses chausses
En peau de taupe,
Sa chemise, etc.

Quand Biron voulut danser.
Sa ceinture fit apporter.

Sa ceinture
De dorure,
Sa chemise, etc.

Quand Biron voulut danser,
Son pourpoint fit apporter.

Son pourpoint,
Neuf et brillant,
Sa ceinture, etc.

Quant Biron voulut danser,
Son chapeau fit apporter

Son chapeau,
Qu'il était beau !
Son pourpoint
Neuf et brillant,

Sa ceinture
De dorure,
Ses chausses
En peau de taupe ,
Sa chemise
En toile grise,
Ses jarretières
De lisière,
Ses beaux bas
De peaux de rats,
Ses belles boucles
D'escaliboucles,
Ses souliers tout ronds,
Firent danser Biron.

XXXVI

MONSIEUR DE BEAUMONT

CHANSON ENFANTINE.

Monsieur de Beaumont ¹
A perdu ses gants,
Sa pomme en argent.
Il a bien déjeûné.
Il a mangé un œuf,
La tête d'un bœuf,
Quatre-vingts moutons,
Autant de chapons,
Cent miches de pain,
Un tonneau de vin.
Encore il a grand'soif et grand'faim.

¹ Cette chanson m'a été apprise, dans mon enfance, par une femme de chambre de ma mère, Adélaïde Bellangé, native d'Auch.

XXXVII

LA FILLE PRESSÉE.

CHANSONS ENFANTINE

Mon père, Ribon, ribaine,¹
Pensez à me marier.
Je vous donne trois semaines
Ou un mois pour y penser.
Autrement, tire lire lire,
Vous savez ce que je veux dire,
Si vous ne me mariez. *bis.*

XXXVIII

LE SAVOYARD.

FRAGMENT.

Ce Savoyard était un homme ²
Qui entendait bien son latin.
Son père était un Limousin,
Natif de la ville de Rome ;
Et sa mère, à Montauban,
Accoucha d'un moulin à vent. ²

(*A suivre.*)

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

¹ Écrit sous la dictée de feue Justine Putilh, de Marmande.

² Je sais cette chansonnette depuis mon enfance.

POÉSIE.

I

CHARITÉ.

SONNET.

C'était une humble femme, une âme bonne et tendre,
Elle aimait les enfants, les ois aux et les fleurs;
— Comme elle avait parfois de subites pâleurs,
Nous sentions que le ciel allait bientôt la prendre. —

Douce, indulgente et bonne, on la voyait répandre
Un regard consolant sur toutes les douleurs;
De tous les affligés elle essuyait les pleurs,
Elle savait charmer les cœurs, et les comprendre.

Jamais le malheureux ne l'implorait en vain;
Elle donnait à ceux qui n'avaient pas de pain
Et le pauvre pouvait sans crainte ouvrir sa porte.

Nous avions bien souvent en silence admiré
Sa charité discrète, — et nous avons pleuré
Lorsqu'on nous a conté, ce soir, qu'elle était morte!

CYRILLE FISTON.

II

UN SONNET A FRÉDÉRIC MISTRAL.

A la fin d'avril dernier, un de nos amis intimes apprit par la *Revue de l'Agenais*, que Fr. Mistral préparait un dictionnaire général de la langue d'Oc moderne sous ce titre : « *Lou Trésor dou Felibrige.* »

Notre enthousiaste eut une inspiration, subite comme un vertige.

Mistral abandonnait un moment la lyre de l'inspiré pour le *style* de l'érudit. — Le fruit, après la fleur : telle fut la pensée mère du sonnet qu'on va lire.

Les louanges, bien imméritées au dire de notre ami, que le poète provençal a daigné lui adresser, et de sympathiques sollicitations l'ont encouragé à livrer ces quelques vers à la publicité, comme un double hommage d'abord à la vieille langue de nos pères, ensuite à Fr. Mistral.

L'auteur, qui n'est poète que par accident, m'a chargé d'être son introducteur auprès du public et de présenter à ce dernier ses excuses pour sa témérité grande.

D^r L. C.

AL FELIBRE FR. MISTRAL.

O felibre balen ! Fas coume las abeillos :
Lour play pas soulomen de fa de mel tant dous,
De boula per las flous, de rounca din las treillos,
S'afanoun al trabal lou loun de lour besjous. —

Coumo, aban de dintra, l'aigo as prats se soureillo,
Coumo embaumoun las flous, aban que de grana,
Coumo lou blat herdis et apey se cabeillo,
Coume l'aoubré s'espand, aban de se carga :

As cantat, as flourit, felibre musicayre !
L'estiou es arribat et granes, gran troubayre !
Nosto lengo del clot fas sourti à gran pas. —

Et de tas *Is clo d'or* dinquos à la Garouno,
Un loun crit, rebeillan *Jasmin*, per l'ayre touno :
• O ma lengo, mille ans enquero sounaras ! •

X.

Le Propriétaire-Gérant ,

FERNAND LAMY

Agen , Imprimerie P. Noubel. — F. Lamy, successeur.

NOTES

POUR L'HISTOIRE DU COUVENT DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME, A AGEN.¹

M^{lle} Rose de Cahuzières² « désirant fonder un monastère de religieuses à la gloire de Dieu et l'honneur de Nostre Dame, en reconnaissance des grâces et faveurs que sa divine majesté luy a faite, que qu'elle en feut indigne » « et considérant que parmy les ordres et companies religieuses de l'ordre de nostre dame quy, seul en France, ce trouve fondé en la ville de Bourdeaux (duquel ordre dame Jeanne de L'Estonac³ est la première supérieure) est très utile pour le publiq en l'instruction des junes filhes et très dévot en l'exersise religieux » pria, le 15 août 1619, M^{sr} Claude de Gélas,⁴

¹ Ces notes ont été prises dans une liasse des Archives départementales de Lot-et-Garonne, série H. 17.

² Fille unique de M^{re} Florimond de Cahuzières et d'Antoinette de Raymond, laquelle, devenue veuve, épousa Pierre de Noyer, conseiller au Parlement de Bordeaux.

³ Veuve de François de Montferrand, baron de Landirac. Elle n'est guère plus connue que par son nom de famille et c'est, dit M. Delpit (*Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel Montaigne, réunis par le docteur J.-F. Payen*, Bordeaux, 1877, page 277), sous le nom de M^{me} de Lestonnac qu'a commencé son procès de béatification.

⁴ Il succéda en 1609, en qualité d'évêque d'Agen, à son oncle Nicolas de Villars, qui avait été comme lui conseiller au Parlement de Paris, et mourut le 26 décembre 1630, des suites d'une apoplexie qui l'avait frappé, la veille, à la messe de minuit. C'était, disent nos chroniqueurs, un prélat exemplaire et de grande piété. Jean de Gaufreteau raconte, dans sa Chronique, l'histoire assez piquante de sa querelle avec un chanoine, qui, l'ayant accusé « de faire à son plaisir de l'argent des décimes, » le fut lui-même d'un péché autrement grave. « La mort inopinée de l'évêque fit pendre au croc, ajoute-t-il, ce procès criminel. » (*Chronique bordelaise*, t. II, p. 162.)

évêque d'Agen, d'avoir pour agréable qu'elle instituât et fondât un monastère de ce même ordre. A cet effet, elle offrait d'abandonner, par donation pure et simple et à jamais irrévocable, deux maisons contiguës qui lui appartenaient et qui étaient situées dans la ville d'Agen sur la place dite de *Paulin*. Elle donnerait, en même temps, les cours, jardins, appartenances et dépendances desdites maisons, plus une grange y joignant, sise rue *Pontarique*. Munie de l'approbation de M^{sr} d'Agen, M^{lle} de Cahuzières, représentée par M. M^e Fr^e de Raymond,¹ conseiller du roy en la cour de Parlement de Bordeaux, son procureur, fait à Bordeaux, le 24 août 1619, par devant M^e Maucier, notaire royal, la donation proposée à M^{me} de L'Estonac, supérieure de l'ordre, « tant pour elle que pour les autres religieuses quy sont de présent et seront à l'advenir, » se réservant seulement, sa vie durant, « une desdites maisons, celle dans laquelle Anthoinette de Raymond,² damoiselle, habite, et le haut de la gallerie quy est le long de son jardin. » M^{me} de L'Estonac sera tenue, de son côté, de payer annuellement une somme de cent cinq livres, partie par partie, à M^{lle} de Cahuzières ou à M^{lle} de Raymond, leur vie durant et, — après leur mort, — de recevoir leur corps à jamais dans un caveau qui sera creusé près de la muraille de l'église, au voisinage de ceux où seront inhumées les religieuses. Il est convenu d'ailleurs que M^{lle} de Cahuzières fera, à ses dépens, élever un tombeau « au lieu le plus esminant et honnorable, avec ses armories en pierre de malbre pour y graver son nom comme fondatrice dudit monastère, » qu'elle pourra aussi faire placer ses armoiries à l'entrée dudit monastère au dedans et au dehors et, — dans l'église, au lieu le plus en vue, — un banc pour elle et les siens à l'avenir. A dater du jour où les religieuses entreront dans leur couvent elles recevront, pour l'instruire en la profession de leur ordre, une des filles du sieur de Raymond, celle qu'il voudra, au-dessus de sept ou huit ans, la nourriront, l'entreliendront de tout ce qui pourra lui être nécessaire,

¹ Conseiller au Parlement de Bordeaux, comme l'avait été son père Florimond. Ce célèbre auteur de l'*Anti-christ*, de l'*Anti-papesse* et de *La naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle* a trouvé un exact et habile historien en M. Ph. Tamizey de Larroque. (Voir son *Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond*, in-8°, Paris, 1867.)

² Antoinette de Raymond était probablement la sœur de François.

sans que, « pour raison de ce, » la donatrice, ni aucun des parents de la future professe soient tenus de lui constituer une dot.

10 février 1625. — Claude de Gélas, évêque d'Agen, vient en aide aux religieuses de l'institut de Sainte-Marie. « Elles font briller dans la ville d'Agen les fruits d'une éminente sainteté » et à peine ont-elles les moyens de pourvoir sérieusement à leur subsistance. C'est donc un devoir de les assister. Il se trouve, par un heureux hasard, qu'un petit bénéfice vague en ce moment dans le diocèse, c'est l'ancienne chapellenie de Saint-Sacerdos,¹ dernièrement possédée par Jean La Loge qui vient de faire ses vœux solennels dans la Chartreuse de Bordeaux. Elle est « entièrement ruinée et abattue par le ravage des dernières guerres » et ses revenus n'excèdent pas la valeur de 24 écus d'or. L'unir, l'annexer et l'incorporer au monastère, c'est perpétuer un azile assuré aux bonnes sœurs et « au jeune sexe » des instructions salutaires. En conséquence, l'évêque prononce ladite union, annexion et incorporation à perpétuité, de sorte que, « désormais, les droits, fruits, revenus, produits, cens, appartenances et autres émoluments, quels qu'ils puissent être, puissent être acquittés dans l'église dudit monastère par le prêtre qui en a le soin, lequel prêtre et ses successeurs auront à dire une messe tous les ans dans l'église du monastère pour le fondateur de la chapellenie. »

M^r Anthoine Carle, prêtre, docteur en théologie et chapelain de la chapellenie de Saint-Sardos, appelle comme d'abus de l'union prononcée par M^r de Gélas. M^r Géraud de Grimard,² avocat et syndic des Religieuses, se présente pour défendre les droits de ses clientes à la grand'chambre du parlement de Bordeaux, audience du 15 juin 1637.

L'avocat de l'appelant dit d'abord qu'Anthoine Carles a pris régulièrement possession du bénéfice en vertu d'une provision expresse de la cour de Rome et des lettres de la chancellerie, qu'il s'est vu troublé dans sa jouissance par le syndic des dames reli-

¹ Saint-Sardos, chef-lieu de commune du département de Lot-et-Garonne, canton de Prayssas.

² Géraud de Grimard, avocat à Agen, épousa, le 26 avril 1633, damoiselle Fleurette de Durieu.

gieuses « lequel luy auroit présenté certaine prétendue union de ladite chapelle faite à leur monastère, sans cause, sans forme, sans solennité quelconque, » et qu'il a dû se porter appellant comme d'abus en la cour. « La prétendue union est pleine, dit-il, d'une infinité d'abus, si est ce néantmoins que ledit Carles se contentera d'en colter trois ausquels il n'y peut echoir de response quoy que soit pertinente. » Le premier abus, suivant l'appellant, est le défaut d'enquête suffisante sur la vraie valeur du bénéfice, les canons n'admettant l'union à la manse abbatiale, ou toute autre, que dans le cas où le bénéfice ne peut nourrir le Religieux envoyé pour le servir ; le second, c'est que le consentement de l'église cathédrale n'a pas été donné à cette union ; le troisième moyen d'abus est pris de ce que la chapelle étant de patronage lay, l'union n'a pu être faite sans le consentement du patron. Au surplus, il n'est pas exact de dire que la chapelle est abattue et détruite, les quatre murailles sont restées debout et il n'y manque que la toiture.

Jean Carrière, marchand de la ville d'Agen, intervient dans le procès comme patron du bénéfice fondé par son frère Guillaume Carrière, Religieux, quand vivait, de l'ordre de Saint-Benoit, s'inscrit contre une union faite au préjudice de son droit de nomination et demande qu'elle soit reconnue et déclarée nulle et abusive.

Delpach, syndic des Dames Religieuses, se présente à son tour contre l'appellant. Il fait remarquer d'abord que le mot : *comme d'abus*, mot substantiel et nécessaire, ne se trouve pas dans les lettres qui donnaient au sergent droit d'assignation ; défaut de forme capital qui rend ces lettres « du tout inconsidérables. » En second lieu, l'appellant n'a pas satisfait au *concessum* en ne produisant au procès aucune attestation de l'Ordinaire concernant sa bonne vie, mœurs et capacité. En troisième lieu, l'appellant n'a présenté que ses lettres de prêtrise, sans communiquer ses autres lettres d'ordre, omission qui le rend non recevable à obtenir les fins de sa demande. Pour ce qui est de l'intervention du sieur Carrère, elle ne peut être d'aucune considération, l'intervenant n'étant, malgré son dire, parent que de nom avec le fondateur.

La Cour, par un arrêt en date du 28 juillet 1638, donna raison aux Religieuses en confirmant l'union du bénéfice et mettant « tant sur l'appel comme d'abus interjetté par ledit Carles que conclusions prises par ledit Carrère, les parties hors de cour et de procès sans dépans. »

27 mai 1665. — Noble Jacques de Courtète, écuyer, sieur de Belisle,¹ cède et transporte en faveur de Révérende Mère Jeanne de Grimard, supérieure du monastère, assistée de Révérendes Mères Françoisse Dubernel,² Mère seconde, Marguerite Hopil,³ Janne de Rabaine,⁴ Anne de Pélissier,⁵ conseillères, Anne Hopil,⁶ discrète et Marthe de Cambes,⁷ procureuse, un moulin à eau appelé à *Roudigou*,⁸ et autrement *del Brenga*, sis sur la rivière de la Séoune, juridiction de Castelcuillier, un bateau, une grange et deux pièces de terre, l'une d'une carterée, quatre cartonats et quatre picotins,

¹ Jacques de Courtète, fils de François de Courtète, le spirituel auteur de la *Miramoundo*, de *Ramounet tournai de la guerre* et d'une comédie encore inédite dont Sancho Pansa est le héros. (Il serait fort à désirer que M. L. Daurée de Prades, descendant de l'aimable écrivain, autorisât la publication de cet ouvrage que M. le docteur Noullet mentionne très favorablement dans son piquant *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris 1859, in-8°.) — Ce Jacques, seigneur de Belisle, se maria avec damoiselle Anne Foy de Faure, le 19 février 1645, et, en deuxième noces, avec Marie Diane de Burin, le 23 septembre 1661.

² Françoisse du Bernet, fille de Joseph du Bernet — conseiller du roi en son conseil d'État, premier président du Parlement de Bordeaux — et de Catherine de Benoist. Elle fut la tante de Charles de Secondat, baron de la Brède, et de Montesquieu, auteur de *l'Esprit des lois*.

³ Noble homme Jean Hopil, secrétaire de la chambre du roi, était receveur des décimes du diocèse d'Agen, office qu'il céda moyennant finances, le 13 septembre 1612, à noble homme M^e Jean Barbier, avocat au privé conseil du roi. Il avait épousé Suzanne de Gélas, parente de l'évêque, dont il eut un fils nommé Claude, qui fut chanoine et archidiacre de la cathédrale Saint-Etienne. Geneviève d'Hopil épousa, en 1633, Géraud de Boissonnade, président et juge-mage d'Agenais.

⁴ Peut-être la fille de Paul 1^{er} de Rabaine, seigneur de Tazac, Briagne et Usson.

⁵ Une Anne de Pélissier fut mariée avec Jean du Cros, seigneur de la Cassaigne, avocat en Parlement. Entra-t-elle, devenue veuve, en religion ? Les Pélissier étaient de riches bourgeois d'Agen, ayant fait leur fortune dans le commerce. La famille, croyons-nous, s'est éteinte à Agen, du moins, avec M^{me} de Lugat, femme de l'ancien maire de cette ville, décédé le 23 janvier 1854.

⁶ Voir à la note 3.

⁷ Un Claude de Cambes était conseiller du roi et lieutenant principal en la Cour de l'Élection d'Agen, en septembre 1664. Marthe était-elle sa sœur ou sa fille ?

⁸ Petit hameau situé sur la rive droite de la Séoune, vis-à-vis de celui de La Barthe.

l'autre de cinq cartonats ou environ, moyennant la somme de 6,200 fr. De cette somme, les Religieuses retiendront 2,400 fr. pour la dot constituée par le vendeur à sa fille, Religieuse novice audit couvent, 100 fr. pour l'ameublement de la profession et 65 fr. pour la pension de son noviciat.

1718. — « A Monseigneur l'illustrissime et révérendissime évêque et conte d'Agen,

« Jeanne de Brousse,¹ supérieure des Religieuses de Nôtre-Dame de Paulin dans la ville d'Agen et Marie Boyleu,² Mère seconde, Anne Thérèse Leblanc,³ Mère conseillère, Françoise de Rance de St-Julien,⁴ conseillère, Marie de Gênevois,⁵ Mère discrète, et Marguerite de

¹ Un Jean-Baptiste de Brousse était, à cette époque, conseiller au Présidial d'Agenais. Il prend ce titre dans un testament écrit de sa main, le 6 septembre 1713, sous la dictée d'un habitant de Paillères, près Galapian, nommé Pierre Balguerie

² Marie Boyleu appartenait vraisemblablement à la famille agenaïse des *Beaulaigue* (forme patoise du mot *Boileau*) qui doit à l'un de ses membres, l'abbé J.-J. Boileau, une honorable notoriété. Notre savant collaborateur et ami, M. Tamizey de Larroque, a publié l'an dernier une notice pleine d'intérêt sur la vie et les ouvrages de cet ancien curé d'une paroisse d'Agen, né en 1649, mort chanoine de Paris en 1735.

³ Une demoiselle Anne de Le Blanc assista, le 26 mai 1736, au lieu du Noble, près Saint-Pierre de Clairac, au mariage d'un de ses frères « noble Bernard de Le Blanc, écuyer, sieur de Vignes, y habitant, paroisse de Saint-Côme, juridiction d'Aiguillon, » avec « demoiselle Jeanne de Loze de Plaisance, fille de feu noble Jacques, écuyer, et de dame Françoise de Lescazes. » Leur père, « noble Joseph de Le Blanc, mari de dame Anne de Touton, » était décédé à cette époque. (Anciennes minutes de CANET, notaire à Puymirol.)

⁴ Noble Guillaume de Rance acquit, le 17 décembre 1571, de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, la seigneurie, justice et juridiction de la Perche, près de Saint-Barthélemy, en Agenais. Il était déjà seigneur de Plaisance et autres places, conseiller secrétaire ordinaire et auditeur en la Chambre des comptes de Nérac. Son héritier général fut Henri de Rance, son fils, conseiller au Parlement de Bordeaux. Marie de Rance, fille sans doute de ce dernier, apporta en 1652, la baronnie de la Perche à son époux et cousin, Henri de Secondat, fils de Jacob de Secondat, baron de Montesquieu, né à Agen en 1576, mort au même lieu, en 1619.

⁵ Une métairie de l'hospice d'Agen, située dans la plaine de Renaud, porte le nom de *Gênevois*, qui fut celui de la famille à qui elle appartenait avant la Révolution. Ces Gênevois, dont j'ai trouvé quelques traces dans des recherches antérieures, étaient, si mon souvenir ne me trompe pas, des magistrats au Présidial ou à l'Élection, tout au moins de riches bourgeois.

Tartas ,¹ procureuse... représentent très humblement à Vôte Grandeur qu'il y a plusieurs fondations faites dans leur église ou chapelle qui leur imposent l'obligation de faire dire un grand nombre de messes chaque jour ou dans le cours de l'année, scavoir est :

« En premier lieu, le titre de l'union de la chapellanie dite de Saint-Sardos faite à leur communauté par Monsieur de Gélas, évêque, le 10 février 1615, à la charge d'une messe, chaque semaine.² En second lieu la fondation faite par Mademoiselle d'Hopil, nièce dudit seigneur de Gélas, évêque, à la charge aussi d'une messe chaque semaine.³ En troisième lieu, la fondation faite par feu Madame de Boissonnade, présidente, à la charge d'une messe par mois.⁴⁻⁵ En quatrième lieu, la fondation faite en 1687 par Mademoiselle de Crusel⁶ qui donna 3,070 francs à la charge d'une messe chaque jour.⁷ Enfin la donation faite par feu M. Barreau, prêtre, en 1706, réglée par transaction de 1716, qui leur assure la rente annuelle de nonante livres à la charge d'une messe chaque jour.⁸

« Les suppliantes ont exactement fait acquitter toutes lesdites messes,

¹ Une demoiselle Marie Isabeau de Tartas, âgée de 22 ans, assistée de M. Mc Joseph de Tartas, professeur royal en médecine à Bordeaux, se maria dans la paroisse Saint-Projet, le 10 septembre 1704 avec, » Messire François Henri Bêcheau de Ferrachapt, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, commissaire aux requêtes du Palais, âgé de 29 ans, en présence de M. Charles de Villemon, conseiller à la Cour des Aydes, et de dame Jeanne de Tartas, femme dudit M. Villemon et sœur de la future épouse. Samuel de Tartas, nommé, en 1708, commissaire des guerres aux armées du roi, sous le maréchal de Boufflers, fut bisaïeul d'Émile de Tartas, général de division, grand officier de la Légion d'honneur, né en 1797, mort en 1860.

² Le revenu de Saint-Sardos, était de 120 fr.

³ Le fonds de cette fondation était consommé

⁴ De même pour celui-ci. qui était de 150 fr.

⁵ Il y a eu deux présidentes de ce nom, Françoise d'Orty, qui épousa, en 1605, Antoine de Boissonnade, et Geneviève d'Hopil, mariée, en 1633, à Géraud de Boissonnade.

⁶ La filiation de la famille de Cruzel est connue depuis noble Paul de Cruzel, chevalier, qui fit son testament le 15 octobre 1433.

⁷ Le fonds de cette fondation avait été employé à payer une métairie que les religieuses avaient conservée.

⁸ La fondation de M. Barreau produisait annuellement 87^l 6^s 8^d.

autant de temps que leurs facultez le leur ont permis, mais depuis quatre ou cinq années qu'elles ont comencé de manquer des choses les plus nécessaires, comme il est très notoire à V^{otre} Grandeur, elles n'y ont satisfait qu'en partie et ayant tout lieu de craindre que de longtemps elles ne scauroit être en état de les faire acquiter en entier, elles ont recours à votre autorité, Monseigneur, aux fins qu'atandu l'impuissance où elles se trouvent, il vous plaise, de vos graces, par provision et jusqu'à ce que leurs affaires soit rétablies en tout ou du moins en partie, de diminuer et régler le nombre des dites messes qu'elles devront faire dire et comuer, si bon vous semble, les autres en telles prières ou suffrages que V^{otre} Grandeur jugera à propos de leur imposer et qu'elles pourront acquiter en communauté pour le soulagement des ames de leurs dits bienfacteurs, le tout pour le repos de la conscience des suppliantes, lesquelles attendent cette charité de votre bonté paternelle. Elles continueront d'offrir leurs prières et leurs vœux à Dieu pour la santé et prospérité de V^{otre} Grandeur. »

(Suivent les signa'ures.)

5 février 1719. — Faisant droit à cette requête et sur les conclusions favorables du chanoine Ratier,¹ promoteur, l'évêque, M^r François Hébert² réduisit à 4 messes au lieu de 7 par semaine la fondation

¹ La famille de Ratier compte, à notre connaissance, trois chanoines : M. M^e Michel de Ratier, docteur en théologie, chanoine de l'église collégiale de Saint-Caprais d'Agen, Guillaume, frère de celui-ci, chanoine et trésorier de Bayeux, qui était décédé avant 1733, et Guillaume Ratier de Longueval, leur neveu, chanoine de Saint-Étienne d'Agen. Le premier de ces dignitaires de l'Église fit enregistrer ses armes à l'Armorial général de France, registre Guyenne, en 1700, les déclarant : *d'azur au chevron d'or, accompagné, en chef, de deux étoiles d'argent, et en pointe, d'un croissant du même.*

² François Hébert, évêque d'Agen depuis 1703, mort à Paris en 1728. M^{me} de Maintenon, dont il avait été le conseil, parle dans sa correspondance, de mémoires que ce prélat aurait composés étant curé de Versailles, et qui contenaient de curieux détails sur la cour de Louis XIV. Ces mémoires, non publiés, ont disparu à jamais, ayant servi, chose navrante à dire, à l'usage le plus vulgaire dans un des séminaires d'Agen.

de feu Barreau, déclara exécutable celle de M^{lle} Cruzel et déchargea les pauvres Religieuses du soin d'acquitter les autres, dont les fonds étaient perdus ou consommés.

En 1739, le monastère avait pour Supérieure Marianne de Brousse ¹ et pour Mère seconde Marie de Cieutat.² Marie de Bonnet.³ Marguerite de Tartas ⁴ étaient conseillères, Marguerite Leblanc,⁵ discrète et Thérèse de Montesquieu,⁶ procureuse. Il leur fut fait, le 23 avril, donation d'une somme de 3,000 fr., par dame Marie de Secondat,⁷ veuve de messire Marc-Antoine de Nargassier, seigneur de Lacépède, habitante de la ville d'Agen. Les Religieuses s'obligèrent, en échange, à payer à la donatrice une rente annuelle de 150 fr. devant prendre fin l'année de sa mort et à recevoir, nourrir, loger et convenablement élever une jeune fille, non infirme, de dix à quinze ans, qui leur serait désignée et présentée par les héritiers de ladite dame ou leurs représentants. (*Acte signé par Barènes, notaire d'Agen.*)

1743. — Les règlements du diocèse ont été changés : la rétribution pour les messes s'est élevée de 5 sols à 8. Les Religieuses

¹ Voir à la note 1, page 290.

² Elle appartenait à la famille de noble Pierre de Cieutat, s^r de Breuval, en 1627, et de messire Cieutat, chevalier de l'ordre du roi et lieutenant général pour sa Majesté de l'artillerie de France au département de la Guyenne. Ce dernier était en 1647, seigneur de la maison noble de Roy et baron de Tombeboucq, près Sainte-Livrade.

³ Probablement de la famille des Bonnet, s^{rs} de Fontenilles, dont Pellat et Bazin de Bezons, intendants de Guyenne, prononcèrent la maintenue de noblesse, par jugements du 6 décembre 1667 et du 28 juin 1697.

⁴ Voir à la note 1, page 291.

⁵ Voir à la note 3, page 290.

⁶ L'une des sœurs de l'auteur de l'*Esprit des lois*. Elle était née le 31 août 1691 et mourut, le 10 septembre 1772, supérieure du couvent de Notre-Dame de Paulin, comme on verra un peu plus loin.

⁷ L'une des huit enfants de Gaston de Secondat, — seigneur de la Fleyste et de Roques, baron de Roquefort, — et de Gabrielle de Gardes, elle avait épousé à 25 ans, en 1699, Marc Antoine de Nargassier, seigneur de la Cépède et mourut âgée de 83 ans en 1756.

s'adressent de nouveau à l'évêque, alors M. de Chabannes,¹ pour le prier de vouloir bien « réduire le service du nombre des messes de la fondation de feu M^{lle} Suzanne de Gélas et de la fondation de feu M^o Géraud Barreau. La requête est signée par M^{me} de Montesquieu,² Révérende Mère Supérieure.

M^{re} de Chabannes réduit à 53 par an le nombre de messes dues à la fondation Gélas et à 200 celles de la fondation Barreau.

Les derniers documents que j'ai trouvés dans nos archives se réfèrent à la période révolutionnaire.

7 frimaire an iv. — Les Religieuses ont été expulsées et leur monastère est devenu propriété nationale. On veut y loger des soldats et des chevaux. Un ouvrier nommé Dergny est chargé de dresser un devis estimatif des travaux à faire au cloître pour l'approprier à cette destination. Son rapport est du 7 frimaire an iv.

1^{er} prairial an vi. — Le 1^{er} prairial an vi voit se consommer la ruine de la maison qui, durant plus d'un siècle et demi, avait abrité de pieuses et obscures existences. Les citoyens Raymond Noubel, président, Lamarque, Lespiault et Jalabert, administrateurs du département, procèdent à la vente par enchères et criée de « l'église, couvent et jardin des ci-devant Religieuses de Paulin, appartenances et dépendances. » La mise à prix est de dix-neuf mille cinquante francs. Un industriel agenais fut déclaré adjudicataire pour la somme énorme, mais payable en assignats, de cinq cent vingt-cinq mille francs, qu'il s'obligea à payer entre les mains du receveur des domaines nationaux. Il devait aussi compter à cet agent la somme de cent vingt-cinq francs pour réparations faites au pavé de la rue Pontarique, sur le devant de l'édifice vendu.

Une fabrique de toiles peintes, industrie alors nouvelle et qui devint bientôt florissante, fut établie dans les bâtiments du monastère. « Comme l'église n'était pas voutée, dit Proché (*Annales de la ville d'Agen*, manuscrit), on étendait au-dessus les pièces d'indienne. Ce commerce, ajoute-t-il, étant tombé dans Agen, le propriétaire loua

¹ Joseph-Gaspard-Gilbert de Chabannes, né à Riom en 1701, évêque d'Agen en 1736, mort dans son château de Monbran en 1767.

² Voir à la note 35.

la maison à divers particuliers, parmi lesquels des maisons de pension, dont l'un, M. Boë, y est depuis quelques années. Il y a eu aussi deux loges de francs-maçons, qui sont maintenant désertes comme toutes les autres. Quant à l'église, il n'en reste que les quatre murailles. »

La place sur laquelle donnait la façade du couvent s'appelle aujourd'hui place *Paulin*; une des rues qui y aboutissent porte le même nom. MM. de Pommaret sont propriétaires du principal lot; le reste est aux héritiers de M. Platelet, ancien bibliothécaire de la ville d'Agen, et à ceux de M. Laboubée, ancien chef d'institution.

6 octobre 1867.

• AD. MAGEN.



LETTRES SUR L'ÎLE DE LA RÉUNION.

(Huitième Lettre)

Agen, le février 1877.

MON CHER AMI,

Un soir, sous la dunette d'une frégate amiral, deux médecins se trouvaient à table parmi une dizaine de convives. Ce n'étaient plus les causeries du début, à voix basse, entre voisins. Le premier appétit satisfait, les vins « généreux » aidant, les voix s'étaient un peu élevées et les paroles se croisaient des deux côtés de la table. Cependant, un silence presque respectueux avait accueilli un magnifique dindonneau truffé : le plus sincère hommage rendu à l'animal et au talent du cuisinier. Depuis quelques minutes on n'entendait guère que le bruit des fourchettes, quand, tout à coup, un des convives :

--Tous les médecins sont gourmands, dit-on J'ai lu ça quelque part. Qu'en pensez-vous, docteur ?

Ce n'était pas à moi qu'il s'adressait. Fins connaisseurs ! brillantes fourchettes ! Les fusées partirent des quatre coins de la table à la même adresse. — Gloutons, que le diable emporte ! dit d'une voix creuse et rauque un convive au teint bilieux, au facies hypocondriaque, qui avait à peine touché à son assiette et à son verre depuis le commencement du repas. Mon confrère avait entendu ; il se contenta de jeter à l'impertinent un regard de dédain et de pitié. Tous les lardons ne le déconcertèrent pas, du reste. Il acheva méthodiquement sa bouchée, la fit suivre d'un verre de Nuits lentement dégusté ; puis, s'essuyant les lèvres du bord de sa serviette : — Que voulez-vous, mon cher monsieur, nos fatigues sont si grandes ! — Il allait continuer, quand regardant son assiette, il reprit

fourchette et couteau, et sa bouche se referma sur un nouveau morceau de dinde accompagné d'une truffe d'un volume respectable.

La pantomime eut le succès qu'elle méritait. Le sujet n'était pas épuisé. Chacun parla pour ou contre, avec un anecdote à l'appui. Le plateau de la gourmandise l'emportait de beaucoup, je dois en convenir. J'avais gardé le silence jusqu'alors. L'amiral voulut avoir mon avis.

— Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée là dessus, amiral. Cependant j'ai, moi aussi, mon petit raconter. Je connais intimement un médecin qui ne se rappelle plus, en sortant de table, ce qui lui a été servi...

Ici un haussement d'épaules du confrère.

— Il y a mieux. Il assure que les truffes et les huitres sont des mets de convention...

— Quelle hérésie !

— Et qu'il leur préfère un plat de haricots en salade.

— Mais c'est un sauvage !

— Vous avez bien raison, confrère. Mon ami s'attira pareille ruade, un soir à son cercle, pour avoir proféré cette hérésie. Et, s'il m'en souvient, un de ses contradicteurs — ce n'était pas un médecin — s'éloigna en disant : J'ai mal au cœur ; je vais me remettre avec deux douzaines d'huitres, une bouteille de sauterne et un pâté de foie gras truffé.

— Ce fut bien dit et bien fait ! s'écria mon confrère. Qu'est-ce qu'elle prouve, d'ailleurs, votre histoire ? Que votre ami -- j'en mettrais le main au feu — est un être malfaisant, un mauvais estomac, un mauvais médecin ! *non dignus intrare* ! Sait-il que tout médecin doit être bon cuisinier ? Ignore-t-il donc que, sans bonne cuisine, il n'est pas de bonne hygiène ? Que notre devoir n'est pas tant de guérir nos clients, mais de les tenir en bonne santé et surtout de leur prêcher d'exemple ? Pouvons-nous ordonner sans expérience ? Et quoi de meilleur que l'expérience personnelle, la pratique de nous-même ? Avons-nous le droit de passer indifférents à côté du progrès ? Si l'expérience m'a prouvé que le blanc de poulet est le plus fade manger, la plus grosse erreur de la cuisine et du médecin, mon devoir n'est-il pas d'en défendre les autres ? Si Noé s'est grisé avec du mauvais vin nouveau, ai-je tort d'insister sur l'âge du mien et de recommander

les bons crus du Médoc ou de Bourgogne ? Alors, dites-moi, je vous prie, où mèneront votre ami son indifférence et sa théorie sacrilège ? Comment satisfera-t-il la gourmandise d'un goutteux sans risquer de faire remonter sa goutte ? Comment dirigera-t-il les mille détails d'une convalescence ! Il ignorera les précieuses ressources que la nature a mises autour de lui. Je l'entends d'ici prescrire cette huile immonde, plus immonde que le poisson qui la fournit ; ces drogues amères mélangées à des vins d'Espagne venus en droite ligne des fabriques de Cette. Il gorgera ses patients de ces eaux écœurantes que Dieu nous départit dans un jour de colère. Il prescrira...

— Du champagne ? dit le maître d'hôtel s'avancant sur un signe de l'amiral.

Mon confrère se retourna d'un air colère, mais la bouteille cravatée d'argent avait son éloquence. Il tendit sa coupe et, l'ayant vidée :

— Eh bien, maintenant, qu'est-ce que prouve votre histoire ?

— Qu'il y a des médecins bavards, dit l'amiral en se levant de table. Maître d'hôtel, des pipes et des cigares ! Messieurs, allons prendre le café.

L'amiral avait-il raison d'accuser les médecins de bavardage ? Qu'en pensez-vous, mon cher ami ? Allez, dites votre opinion hardiment, tout haut. Mais attendez un peu, que je me bouche les oreilles et que, comme l'escargot, je me mette à l'abri dans ma coquille.

Est-ce fait ? Je n'ai rien entendu. — Je continue.

Ce souvenir se lie d'une façon intime à ma mésaventure ; et, tout à l'heure, nous retrouverons en plein Océan et bien empêché mon excellent confrère, le plus grand original et le plus fleffé gourmand qu'ait produit la Faculté.

Donc, il était une heure du matin quand le canon du port donna aux navires en rade l'ordre d'appareillage immédiat. En moins de dix minutes, grâce aux précautions prises et au renfort apporté par les hommes de ma baleinière, nous nous éloignâmes de terre sous le moins de voile possible.

La route donnée, le capitaine vint à moi.

— Ne restez pas ici, docteur. Avant longtemps, la place sera mauvaise. Je n'entends pas que vous couriez un danger inutile. Veuillez me suivre.

Nous descendîmes sous la dunette.

— Voici votre poste de combat, ajouta-t-il. Vous savez où est le coffre aux médicaments. Espérons que vous n'aurez pas à vous en servir.

Il entra dans sa chambre, en ressortit presque aussitôt revêtu de son sur-ouêt (ample vêtement de toile huilé, avec capuchon). Il avait l'air préoccupé.

— Le baromètre baisse vite, disait-il ; le mouvement de translation doit être plus rapide qu'à l'ordinaire. Le vent a tendance à haler l'est. Le centre va passer un peu au nord à nous. Dans deux ou trois heures nous serons en plein dans le gâchis. Je ne veux pas cependant rester dans ce côté du cyclone, je veux gagner le demi-cercle maniable. Dieu veuille que j'en ai le temps. *Tenacem propositi virum...* J'entendais sans écouter ces phrases qui certainement ne s'adressaient pas à moi. Le capitaine pensait tout haut. Mais ces trois mots latins me firent lever la tête, mes yeux rencontrèrent ceux de mon homme.

— Hé ! hé ! ça vous étonne ! Eh bien ! oui, on a fait ses humanités, mon cher monsieur. On sait encoreson Horace. C'est un vieux compagnon que je n'oublie jamais à terre. Je lui dois de bonnes heures dans mes longs jours de solitude. Mais, assez causé ! ajouta-t-il brusquement, et, jetant sur sa tête le capuchon du sur-ouêt, il me serra la main et regagna le pont.

Un instant après, je l'entendis donner des ordres et il se fit un bruit de pas pressés, de manœuvres assez longues, de cordages roulés et déroulés. Je voulus voir, je ne vis que l'obscurité et la pluie fouettante. Je fermai la porte de la dunette et restai seul.

Ma première impression fut une sensation de bien-être. J'éprouvai tout entier le plaisir d'être à l'abri du vent, de la pluie, de la mer. Mais cette impression ne fut pas de longue durée. Bientôt, l'ennui, l'anxiété m'envahirent. Et si vous saviez combien l'anxiété est proche voisine de la peur ! Eh ! oui, mon cher ami, de la peur ! Appelez la raison à votre aide, la peur s'infiltrer par tous les pores et ne vous permet pas de l'entendre.

Voyez ma situation : la chaleur était extrême, l'air chargé d'électricité. J'étais dans une chambre assez vaste où une lampe jetait une lumière insuffisante. Tout mouvement m'était interdit. Le roulis, trop prononcé, ne me permettait pas ce va et vient, véritable mouvement de pendule qui est la promenade à bord. Je m'étais accoré

entre la grande table et le banc au haut dossier qui l'entoure. Arc-bouté sur mes jambes et sur mes coudes, je cherchais à résister, juste ce qu'il faut, aux mouvements du navire dont les oscillations de la lampe écrivaient devant mes yeux l'amplitude. Du sommeil, je n'avais ni le besoin ni la possibilité. J'écoutais les craquements du bois auxquels le cliquetis de la vaisselle venait joindre une note aiguë et comique. J'interrogeais les hurlements des rafales, le choc des paquets de mer, la course de l'eau sur le pont, ballottée à droite, à gauche, et se brisant sur les pavois. Marchait-on au-dessus de ma tête, sur la dunette ! Que se passe-t-il ? Que va-t-on faire ? L'immobilité des hommes de l'équipage était un autre motif d'anxiété. Le temps me paraissait d'une longueur inouïe. Je n'y pus tenir. Mille fois mieux valait être sur le pont, voir, sentir, lutter, que rester là inerte, inutile, en proie à une peur bête mais insurmontable. J'allais sortir, monter sur la dunette ; une misérable question m'arrêta net. N'allez pas vous moquer de moi, ce fut une question de vêtements.

J'avais été appelé en service au port au moment où je me disposais à ma promenade du soir, au moment où, sous les armes, irréprochablement coiffé, chaussé, ganté de beurre frais, nous allions, le long des rues de Saint-Denis, guetter les jolis minois sous les tonnelles, et peut-être, par-ci, par-là, ramasser un sourire. Avec une redingote neuve, car elle était neuve, aux parements d'un velours rouge éclatant, aux galons brillants, aux boutons ancrés d'un or irréprochable, avec un gilet et un pantalon blancs, avec de légers escarpins vernis, qu'allais-je faire là-haut, dans la bagarre ? Pas un rechange, et combien de jours allait durer mon agréable excursion ? Et puis, dans le service de la marine, même avec la solde coloniale, le médecin n'est pas riche, « chacun sait ça. » A ma bourse déjà bien légère, quel accroc !

En un tour de mains, l'anxiété, la peur s'envolèrent. Là où tout à l'heure ma volonté s'était montrée impuissante, une misère, un rien venait de raffermir mon système nerveux. J'eus un peu honte de moi-même, mais ce n'était pas le moment de philosopher.

La porte de la dunette s'ouvrit, le capitaine entra.

— Tout va bien, docteur. Je viens voir où en est le baromètre. Et vous, que faites-vous ?

— Je m'ennuie.

— Mais il y a des livres dans ma bibliothèque. Pardon de ne vous

en avoir pas averti plus tôt. Ils sont là, dans ma chambre, et si vous avez besoin de repos, mon lit est à votre disposition.

— Merci, capitaine, je profiterai de vos livres. Mais, je voudrais bien...

— Quoi donc?

— Regardez-moi.

— Ah ! ma foi, ajouta-t-il en riant de bon cœur, voilà une tenue qui est peu de circonstance. Attendez, je vais vous envoyer mon pilotin. Il est à peu près de votre taille et pourra vous tirer d'embarras.

Quelques instants après, j'étais transformé des pieds à la tête. Je n'aurais certainement pas affronté les yeux moqueurs des curieuses de Saint-Denis, mais je pouvais sans crainte affronter la tempête. J'étais fait « comme un voleur, » ou, pour parler juste, comme un pilotin en tenue de travail, pas mal grasseux, beaucoup trop goudronné, sentant la mâtüre, le magasin général et la cambuse. Il ne me manquait plus que le baptême de l'eau. J'allai le chercher et je le trouvai, je vous l'assure.

Dès en ouvrant la porte, je mis les pieds dans quinze centimètres d'eau. Étourdi par le vent, cinglé par la pluie, ballotté par le roulis, il me fallut l'appui du maître d'équipage pour faire les quelques pas qui me séparaient de l'échelle (escalier). Cramponné à la rampe, j'arrivai sur la dunette. En suivant la balustrade, je me heurtai à un corps humain ; c'était le second.

— Tiens, c'est vous, docteur ! Où en est le baromètre ?

Vous le voyez, mon cher ami, c'était là pour tous la première question, la question capitale.

— 742. Où est le capitaine ?

— A l'arrière, près de la barre. Si vous y allez, tenez-vous bien à la filière tendue jusqu'au mât d'artimon. Là, vous en trouverez une autre qui s'en va obliquement et vous y conduira.

Vous décrirai-je ce voyage de quelques mètres ? Je m'y lançai tête baissée, les jambes écartées, ne mettant un pied devant l'autre qu'après un long calcul. Si j'étais mathématicien, je vous dirais de combien les six pieds qui séparent le pont de la plateforme de la dunette, avaient augmenté l'amplitude du roulis. Je ne voyais de la mer que l'écume des lames dans lesquelles nous paraissions prêts à

plonger d'un côté, puis de l'autre. Par l'obscurité, je me croyais dans un chaos plein de hurlements. J'arrivai à l'arrière. A la lueur du fanal d'habitacle, j'entrevis le capitaine se tenant des deux mains à un cordage. Deux hommes étaient à la barre, la taille prise dans une large ceinture attachée par un filin à un pilier du garde-fou.

En voyant quelqu'un s'approcher, le capitaine se pencha en avant.

— Vous, docteur ! Je ne vous ai pas permis de venir ici. Votre présence est inutile. Rentrez.

J'hésitais.

— Rentrez, monsieur ; rentrez, je vous l'ordonne.

La mercuriale était courte et rude. Pourquoi étais-je allé la chercher ? Je repris le même chemin et « plus vite que ça. » Le vent me repoussait plus rudement encore que le capitaine.

Je retrouvai le second. — Il vous a reçu « comme un chien dans un jeu de quilles, » me dit-il. J'étais derrière vous, je l'ai entendu. Il a eu raison. La place est dangereuse ; une lame mal parée peut nous inonder et tout emporter. Sacrée mer des Indes ! ajouta-t-il. Le navire fatigue beaucoup. Quand ça finira-t-il, mon Dieu ! Attendez-moi un instant. J'ai un ordre à demander au capitaine ; nous descendrons ensemble.

Avec quel plaisir je retrouvai mon abri ! J'étais guéri de ma curiosité ; elle m'avait valu une rebuffade et une forte douche mi-partie d'eau douce et d'eau salée. Je me secouais comme un barbet sortant de la rivière, quand le second appela le maître d'équipage. Il avait à la main une bouteille de rhum et un petit verre.

— Maître ; réunissez les hommes.

« Range à border l'artimon ! » cria celui-ci.

Les hommes groupés à l'abri de la dunette entrèrent l'un après l'autre dans l'avant-carré. La distribution faite : — A mon tour, dit le maître d'équipage. Alors, arrondissant le bras droit, la tête légèrement penchée en avant, les yeux et la bouche en arrêt, tenant avec habileté le verre en équilibre, il le porta lentement à ses lèvres. Puis, d'un coup de poignet accompagné d'un brusque mouvement de la tête en arrière, il lança la ration dans le gouffre. Il ne manqua pas de passer sur ses lèvres le revers de sa manche ruisselante et souleva son bonnet de travail.

— Voyez-vous, major, me dit-il ensuite, le rhum, c'est fameux ! Quand le gosier il est humide, le matelot il est sec de partout le corps.

— C'est fini, ajouta-t-il en se tournant du côté du second.

— Et les hommes de barre ! fit celui-ci.

— Et moi ! cria le mousse.

Je suivais avec curiosité cette scène nouvelle pour moi. Je n'avais encore vu le matelot qu'au service de l'État, et d'assez loin, de la distance qui sépare l'arrière de l'avant du navire.

Ici, la scène tourna au comique.

— Toi, moussaillon, répondit le maître, va-t-en me chercher un autre verre.

Ce second verre apporté, les deux furent remplis jusqu'au bord.

— Prends le fanal et va-t-en me porter ça aux hommes de barre.

— Mais, maître....

— Et si tu en verses une goutte, gare à ta peau !

Un verre à chaque main, le fanal pendu au petit doigt de la main droite, le mousse restait là immobile, anxieux. Il sentait la mission impossible, et cependant il fallait la remplir.

— Tenez bien ça un instant, maître, dit-il après réflexion ; et lui passant les deux verres, il disparut.

Machinalement le maître d'équipage les saisit et mit toute son habileté à ne pas verser une goutte du précieux liquide. Sa physionomie était curieuse à voir. Il aurait bien voulu se fâcher et faire payer au « moussaillon » ce manque absolu à la hiérarchie ; mais l'équilibre si difficile à obtenir exigeait toute son attention. Ses yeux lançaient des éclairs et un grondement sourd annonçait l'approche d'une tempête d'un nouveau genre.

Le mousse reparut avec un grand verre, y jeta lestement le contenu des deux petits et s'éloigna bien vite, non sans avoir tiré la langue à son chef qui, interloqué et subitement radouci, ne parut pas s'apercevoir de la gaminerie.

— Hein ! major, a-t-il de l'esprit, le moussaillon. C'est fin comme une aiguille. Et il ajouta modestement : C'est mon élève, ça fera un fier matelot.

J'ai voulu insister sur cette petite scène tant elle faisait, à mes yeux, contraste avec notre situation. Je ne pouvais être que vivement

frappé de l'indifférence d'un enfant et surtout de la tranquillité et du calme d'un vieux marin qui « en avait vu bien d'autres. » Au reste, me disait-il plus tard, ce n'est pas notre affaire à nous, ces « coups de tabac, » c'est l'affaire du capitaine, de celui qui commande.

Resté seul à nouveau, je n'étais plus l'homme nerveux, timoré de tout à l'heure. Je respirais à l'aise. Si j'entendais, je n'écoutais pas, je n'interrogeais plus les bruits extérieurs. La marche même m'était assez facile et je résistais sans fatigue aux mouvements désordonnés du navire. Je me rappelai l'offre du capitaine et j'allai droit à ses livres.

Décidément, mon homme était un humaniste et un lettré. Le sentiment de doute dont je n'avais pas su me défendre quand il m'avait parlé de son amour pour Horace n'était qu'une impertinence gratuite.

Les rayons d'une jolie bibliothèque étaient garnis et bien remplis. Je vis Horace, son cher Horace, une jolie édition elzévirienne, avec de nombreux signets annotés. Je crus même apercevoir des lignes de diverses longueurs, avec force ratures, peut-être quelque tentative de traduction en vers. Qu'Horace lui pardonne ! Virgile, Tacite, Tite-Live, César, Juvénal, Plaute, Térence A côté, Plutarque, Aristophane, Sophocle, Homère. Tous les grecs, par exemple, avaient leur traduction. Rabelais, la satire Ménippée, Corneille, Molière, Saint-Simon, quelques volumes de Voltaire, P.-L. Courier, nos historiens. Puis Goethe, Schiller, l'Arioste, le Dante, Milton. Enfin, d'assez nombreux romans de l'époque qui me parurent triés sur le volet.

Je pris Homère. Mais à quel grain de folie étais-je en proie, grand Dieu ! Ulysse, le sage Ulysse, me fit l'effet d'un saltimbanque et d'un arracheur de dents. Pénélope était une coquette sur le retour ; je vis ses charmes trop abondants et le maquillage de ses joues. Le vieux Nestor radotait ; Achille était un cocodès posant en hercule du Nord ; Diomède, un palefrenier.. Le bouffon Thersithe était le moins fou de la bande.

Indigné contre moi-même, je fermai le livre. Je me suis souvent demandé d'où m'était venue cette hallucination d'un nouveau genre. Était-ce un souvenir inopportun des nombreuses retenues que m'avait values le père de la poésie ? Peut-être. J'ai ri de trop bon cœur, plus tard, aux bouffonneries de Meilhac et Halevy, pour n'avoir pas obéi, dans ces circonstances, à un sentiment de rancune rétrospective et assez légitime.

Molière me rendit à moi-même. Je m'amusai au *Malade imaginaire*, je me délectai des *Femmes savantes*. Rien n'avait interrompu ma lecture que de rapides apparitions du capitaine ou du second venant consulter le baromètre, et me jetant un « tout va bien » rassurant. Le jour se faisait. J'avais commencé le *Tartufe* et je souriais au « paquet » que la peu commode madame Pernelle donne à chacun des membres de sa famille, quand j'entendis le sifflement d'une rafale suraiguë. Le navire, soulevé par une impulsion immense, frémit dans toute sa membrure. Puis un cri de commandement, aussitôt couvert par un coup de canon de gros calibre.

Debout, l'oreille en éveil, j'attendais. Une secousse effroyable jeta le navire sur le flanc et me lança contre la cloison. Je me relevai vite. Ce n'était pas le moment de tâter quelques endroits contus, de constater mes meurtrissures. L'eau se précipitait en cataracte par la claire-voie défoncée et entraît à flots par la porte ouverte. J'en avais jusqu'à la hanche. La cage du pont était presque pleine.

Quelques secondes d'accalmie me permirent d'entendre une partie des ordres donnés : Deux hommes à la barre ! Appelez le major ! C'était la voix du maître d'équipage. Qu'étaient devenus le capitaine et le second ?

Je me hissai sur la dunette. Je vis le capitaine étendu sur le plancher, sans mouvements et maintenu contre le roulis par le maître. Le second était à la barre, et des deux timonniers, l'un, couché, plaqué contre le garde-fou ; l'autre, accroupi et des deux mains comprimant sa poitrine.

Voici ce qui s'était passé : La rafale avait défoncé et enlevé le petit hunier en bas riz, sur lequel nous courions ; de là ce bruit qui m'avait semblé un coup de canon de gros calibre. Pendant que les hommes de barre cherchaient à redresser la marche du navire, une lame monstrueuse l'avait pris par la hanche et une montagne d'eau s'était abattue sur la dunette et sur le pont. Surpris sans soutien au moment où il donnait un ordre, le capitaine avait été jeté dans les porte-haubans d'artimon d'où le maître d'équipage venait de le retirer évanoui. Le second, cramponné à la balustrade, avait pu résister à la lame, et, l'avalanche passée, s'était précipité au gouvernail abandonné par les deux timonniers. De ceux-ci, l'un, celui de sous le vent, arraché de la roue, avait décrit un arc de cercle (rappelez-vous que les hommes de barre étaient amarrés) et paraissait brisé contre le

garde-fou. L'autre, la lame l'avait comme écrasé contre les rayons de la roue.

Dès que la grand'chambre fut abordable, j'y fis transporter les blessés. La commotion cérébrale du capitaine fut heureusement de peu de durée, et malgré de nombreuses contusions, moins d'une demi-heure après l'accident, il se trainait à son poste de bataille. La lutte devait devenir de moins en moins pénible. Le baromètre, qui était descendu à 732, remontait franchement. Non-seulement nous étions dans le côté du cyclone que les marins appellent le demi-cercle maniable, mais le centre nous avait dépassés et s'éloignait dans la direction du S.-O.

La manœuvre réclamait tous les bras; le pilotin et le cuisinier étaient restés seuls à mon aide. J'avais affaire à une luxation de la cuisse et à une fracture du bras chez le premier timonnier, à une double fracture de côtes chez le second. La luxation réduite, j'eus facilement raison des fractures, grâce aux appareils que contenait le coffre aux médicaments, et mes blessés reposaient dans une cabine de la dunette quand je pus aller chercher un peu de repos. J'en avais besoin.

▲ demain.

D^r GAUBE.



LE SCEAU

DU PRIEURÉ DE SAINT - ANTOINE

D'AGEN.

Il y a environ vingt ans, en abaissant à peu près d'un mètre le niveau du sol d'un jardin d'Agen, situé jadis derrière l'ancienne cathédrale Saint-Etienne (aujourd'hui la Halle au blé), on découvrit par hasard, enveloppé de terre et comme une masse informe, le sceau d'un prieur de Saint-Antoine. Ce sceau, qui est notre propriété, nous a toujours semblé, tant par son état parfait de conservation que par les souvenirs curieux qu'il réveille, devoir appeler l'attention de ceux qui s'intéressent aux choses d'autrefois. Nous en donnerons donc aujourd'hui la description et nous grouperons sur cette page et comme autour de son empreinte les quelques faits historiques concernant ce prieuré de Saint-Antoine, qu'il nous a été donné de recueillir çà et là épars, soit dans nos archives locales, soit dans les vieilles chroniques et les anciens manuscrits d'Agen.

Le sceau dont nous parlons est un sceau-matrice, en cuivre bronzé, de forme ovale, muni à son extrémité d'une sorte de poignée-anneau qui sert soit à le suspendre, soit à le tenir lorsqu'on veut en obtenir l'empreinte sur la cire ou sur une pâte quelconque. Dans le champ se trouve saint Antoine, nimbé, le capuce sur la tête, avec toute sa barbe, les épaules couvertes d'un manteau agrafé sous son cou, la main droite reposant sur un long bâton, la gauche portant un livre qu'il tient serré sur sa poitrine; au dessous, dans une petite niche, le prieur du couvent à genoux, les mains jointes, en prière et comme invoquant le saint; enfin tout autour, en majuscules :

S. PRIORIS SANCTI ANTONII

(Sceau du prieur de Saint-Antoine).

Longueur : 41 millim. — Largeur : 24 millim — Epaisseur : 3 millim. —
Poids : 20 grammes.



Ce sceau du prieuré de Saint Antoine appartient, tant par sa forme que par celle des capitales de sa légende au ^{xiv}^e siècle.¹ Bien qu'à cette époque la plupart des ordres religieux se trouvent déjà sur une pente de décadence, quelques uns d'entre eux n'en conservent pas moins encore tout leur éclat d'autrefois. En tous cas chaque ordre, chaque communauté delient momentanément les marques de sa puissance et à ce titre se plait à transmettre par des signes durables le souvenir de son autorité. Différent du droit de monnaie, qui est l'apanage exclusif des princes et des monarques, le droit de sceau au contraire appartient à chaque individu, pris tant en particulier que collectivement. Aussi voyons-nous les papes, les rois, les princes, les ducs, les comtes, les grandes dames, les communautés ecclésiastiques, les villes, les bourgades et jusqu'aux particuliers en user largement, et, la plupart ne sachant écrire, s'en servir au bas d'un acte ou sur l'enveloppe d'une lettre en guise de signature. Il en existe de tous genres,

¹ C'est du moins l'opinion de notre savant compatriote M. Demay, archiviste aux Archives nationales, basée sur la comparaison de notre empreinte avec toutes celles des sceaux de Saint-Antoine de Vienne que renferme la splendide collection de l'Etat.

de toutes formes, de toutes lettres : sceaux authentiques, sceaux pendants, sceaux urbains, sceaux équestres, sceaux burlesques, etc. Presque tous, dans les légendes qui les entourent, contiennent des abréviations : le mot *sigillum* notamment n'est presque jamais représenté que par un S majuscule. Les sceaux anciens sont ronds et ne représentent en général que le patron du lieu ; les plus rares sont les sceaux carrés, triangulaires, polygones ; les plus communs sont ovales, en ogive ou en écusson. En général les rois et les villes semblent affectionner pour leurs sceaux la forme ronde ou orbiculaire ; les abbayes au contraire, les églises, les chapitres, les prieurés la forme ogivale ou gothique, surtout à partir du xii^e siècle. Les prieurs scellent en leur nom, ou au nom du prieur seul, ou avec leur titre seul. L'institution des prieurés d'ailleurs ne remonte guère qu'au xi^e siècle, et ce n'est même que plus tard qu'érigés en titre ils donnent légalement droit de sceau. Dès lors les évêques, les abbés se font représenter avec toutes les marques de leur dignité ; les uns assis sur leur chaise abbatiale et le doigt levé comme pour bénir ; les autres debout, généralement mitrés, quelquefois la tête nue, tenant d'une main soit leur crosse, soit tout autre emblème de commandement. Le sceau, du reste est la propriété privée de chaque individu : il est sa marque propre et comme sa signature. Aussi est-il d'usage, quand un prélat meurt ou qu'un seigneur disparaît, de briser son sceau pour qu'il ne puisse plus servir, ou plus souvent encore de l'enfermer avec lui dans son tombeau. C'est peut-être à cette dernière coutume, bien que nous n'ayons trouvé à côté ni ossements ni sarcophage, que nous sommes aujourd'hui redevable de notre découverte, l'intérieur des cathédrales ainsi que les terrains qui les avoisinaient ayant toujours servi autrefois de cimetières, au moins pour les personnages importants.

Voyons maintenant ce qu'était jadis, dans Agen, ce prieuré de Saint-Antoine, en quel endroit il se trouvait et quelles furent ses destinées.

Il existait avant 1789, dans la rue Saint-Antoine, en face de la petite rue Londrade qui mène aux Jacobins, un prieuré fort ancien, dont l'origine reste encore enveloppée d'ombre et de mystère. Au siècle dernier et avant qu'il ne devint la proie de la Révolution, il se composait d'une chapelle, appelée la chapelle Saint-Antoine, d'un cloître et de deux salles, l'une basse, l'autre haute, et il appartenait aux pénitents blancs qui s'y réunissaient et y célébraient leurs offices. Mais la

chapelle était beaucoup plus ancienne que le prieuré. La cause de sa fondation est fort curieuse et mérite d'être signalée.

Labénazie, chanoine et prieur de l'église collégiale de Saint-Caprais nous apprend dans son manuscrit sur l'histoire de la ville et du diocèse d'Agen, ¹ « que l'église Saint-Antoine fut bâtie à l'occasion du *feu ardent*, vers le tems que ce mal commença à se faire sentir, c.-à.-d. vers l'an 994, et qu'elle fut fondée par les libéralités de quelques personnages qui avaient des dixmes inféodées ou usurpées et qui les donnèrent à cette église. »

C'est, en effet, vers le milieu du x^e siècle que s'abattit tout à coup en France une série de maladies horribles, jusqu'alors inconnues et dont on ne trouve aucune trace dans l'antiquité. *Feu sacré, feu de Saint-Antoine, les ardents, mal des ardents*, tels furent les noms sous lesquels on confondit longtemps ces terribles épidémies et sur lesquelles la science moderne n'a peut-être pas encore dit son dernier mot. Le plus ancien monument connu sur le feu de Saint-Antoine est la chronique de Frodoart sur l'année 945 : c'est la principale source où depuis ont puisé tous ceux qui en ont parlé, notamment Sauval et Belleforest. Sauval nous dit, en effet (*Antiq. de Paris* livre X) : « Quantité de monde tant à Paris qu'aux environs périt d'un mal appelé le *feu sacré* ou *les ardents*; ce mal les brûlait petit à petit et enfin les consumait sans qu'on pût y remédier. » Il place la première apparition de ce fléau sous Hugues Capet, comte de Paris, quelque temps avant qu'il ne devint roi de France.

Rodolphe, dans son livre *De Incendiis*, rapporte qu'en 993, il régnait une mortalité effrayante parmi les hommes; « c'était, dit-il, un feu caché (*ignis ignotus*), qui, dès qu'il avait atteint quelque membre, le détachait du corps après l'avoir brûlé. Plusieurs éprouvèrent l'effet de ce feu dans l'espace d'une nuit. »

Mezeray confirme le fait dans son abrégé chronologique.² Il dit qu'en 994, on observa une maladie qui emporta en peu de jours, dans l'Aquitaine, le Périgord, le Limousin et l'Angoumois, plus de

¹ Mss. tome II, chap. vi, livre III, p. 191. — Ces deux précieux volumes sur l'histoire de notre ville appartiennent à Mme Benjamin Martinelli, à l'extrême obligeance de laquelle nous en devons la communication.

² Tome II, p. 355 et 543.

40,000 personnes : « C'était le feu sacré, ou mal des ardents, ajoutait-il, qui avait fait une autre fois de grands ravages; il prenait tout à coup et brûlait les entrailles ou quelque partie du corps qui tombait par pièces; bienheureux qui en était quitte pour un bras ou une jambe. Ce fléau donna lieu à des fondations d'hôpitaux pour recevoir ceux qui en étaient atteints. »

Au **xi^e** siècle, même maladie, mêmes douleurs, même effroi. En 1089, Sigebert parle d'une attaque de feu de Saint-Antoine qu'on observa dans la Basse-Lorraine : « Les membres noirs comme du charbon se détachaient du corps et les sujets mouraient misérablement. » L'épidémie fut générale en France; tous les écrivains la racontent avec les détails les plus navrants.

Pendant les dix dernières années du **xi^e** siècle et les premières du **xii^e**, ce mal sévit continuellement et exerça ses plus cruels ravages. C'est, en effet, l'époque des croisades, des guerres civiles, des guerres privées de seigneur à seigneur, des plus sauvages dévastations des Normands : la peste, la famine, la misère sont partout, et les maux les plus hideux envahissent la France. Nous lisons dans la chronique d'Hugues de Fleury que « la peau devenait livide; les chairs se consumaient, les os se séparaient et les douleurs étaient telles que les malades y succombaient. Ce feu agissait sans chaleur et pénétrait d'un froid glacial ceux qui en étaient atteints au point que rien ne pouvait les réchauffer. Puis à ce froid succédait tout à coup la plus grande chaleur et le malade ne tardait pas à mourir. »

Ce fut alors, en 1093, sous le pontificat d'Urbain II, que l'Église fit un appel à la charité des fidèles et que l'ordre de Saint-Antoine fut institué. Entre autres provinces, le Dauphiné était ravagé cette année-là par le mal du feu ardent. Un gentilhomme du pays, Gaston, d'une famille illustre, vit son fils Guérin frappé de la cruelle maladie. Dans son désespoir, il eut recours à saint Antoine dont le corps, rapporté en 1050 de Constantinople par Jocelin, seigneur de la Mothe-Saint-Didier, était déposé dans la chapelle du petit bourg de Saint-Didier, depuis bourg de Saint-Antoine, non loin de Saint-Marcellin, dans l'Isère. Gaston fit vœu que, si son fils guérissait, il se consacrerait avec lui au soulagement des pauvres malheureux atteints du même fléau et logerait les pèlerins qui venaient de toutes parts implorer l'intercession du saint. D'après la légende, Gaston, dans son sommeil, vit saint Antoine lui apparaître et lui promettre la guérison de son fils, mais à la condition qu'il tiendrait expressément sa pro-

messe et qu'il marquerait son manteau d'un T de couleur cèleste ; il lui en montra même la figure au haut de son bâton qu'il planta en terre et qui aussitôt lui sembla reverdir.¹ Guérin revint à la santé ; il se transporta avec son père au bourg de Saint-Didier, et tous deux firent bâtir près des reliques du saint un hôpital pour recevoir les malades. Le 28 juin 1095, ils quittèrent leurs habits mondains et ils se revêtirent d'un costume noir marqué d'un T bleu. Le pape Urbain II, qui se trouvait alors au concile de Clermont, approuva cette fondation, institua l'ordre de Saint-Antoine de Vienne et lui octroya de nombreux privilèges qui furent confirmés par ses successeurs. Gaston mourut en 1120, mais l'ordre était fondé, et les services qu'il rendit à l'humanité étaient trop considérables pour que la jalousie des bénédictins de Montmaïour et les nombreux procès qu'ils lui suscitèrent pussent dans la suite diminuer sa légitime influence. De nombreuses maisons s'établirent en effet bien vite dans toute la France, et Boniface VIII, en 1297, ordonna que les religieux de Saint-Antoine, d'abord laïques, dépendraient de la maison-mère de Saint-Antoine en Dauphiné, où fut bâtie une splendide abbaye qui conserva le corps du saint, qu'ils vivaient sous la règle de saint Augustin et qu'ils formeraient désormais une congrégation indépendante de chanoines réguliers.

Cependant, le fléau ne disparaissait pas avec toutes ces fondations, et malgré les nombreux pèlerinages que l'on faisait à Saint-Antoine, il sévit cruellement pendant tout le xii^e et une partie du xiii^e et du xiv^e siècle. Au xvi^e et au xvii^e siècle, il reparut encore, moins violent il est vrai, sur certaines portions du territoire. C'est alors que les compagnies savantes s'emparèrent de la question, et que le mal, regardé jusque-là comme un instrument de la vengeance divine, fut généralement attribué à l'humidité marécageuse et surtout à la mauvaise nourriture, notamment à l'usage du seigle ergoté ou corrompu. Un important mémoire de la Société royale de médecine, ayant pour titre : *Recherches sur le feu de Saint-Antoine* et auquel collaborèrent MM. de Jussieu, Paulet, Saillant et l'abbé Tessier,² en l'année 1776, vint fixer les vrais caractères de cette incroyable maladie. Depuis une

¹ Voir le père Hélyot : *Histoire des ordres monastiques*, t. II, p. 108.

² Mémoires de la Société royale de médecine — Année 1776, page 260.

remarquable brochure de M. le Dr Eugène Bacquias, parue à Troyes en 1865,¹ conclut dans le même sens et résume ainsi les connaissances positives acquises de nos jours par la science sur ces diverses maladies : le feu de Saint-Antoine doit être distingué du mal des ardents. « Le feu de Saint-Antoine, c'est l'ergotisme gangréneux, maladie endémique dont le développement est favorisé par l'humidité et toutes les causes qui tendent à altérer la qualité des grains ; on le voit sévir dans les pays marécageux, lorsque le temps a été humide et malsain, aux époques de guerre et de disette, où la nécessité conduit les malheureux à se nourrir de farine de mauvaise qualité, altérée par l'ergot de seigle. C'est donc la gangrène sèche avec, pour cause prédisposante, la misère, une alimentation insuffisante, et, pour cause occasionnelle, la présence de l'ergot de seigle dans le pain. C'est la plupart du temps une maladie chronique entraînant plus souvent la perte du membre atteint que la mort du malade. »

« Quant au mal des ardents, ajoute le même auteur, que Mezeray a confondu avec le feu de Saint-Antoine, c'est la peste noire, caractérisée par une marche très aigüe, par des bubons aux aines, aux aisselles, par des charbons, par une fièvre très violente, le délire, et une mortalité effrayante. » C'est ainsi que ce fléau terrible fit à Avignon, en 1348, 60,000 victimes ; à Milan, en 1607, 160,000 victimes ; à Venise, en onze mois, 94,236 victimes ; à Moscou, en 1771, 70,000 victimes sur 150,000 habitants, et que la peste égyptienne de 1708 enleva 200,000 hommes dans l'espace de cinquante jours.²

— C'est au moment de la terrible épidémie de 994, dont les effets furent si désastreux pour nos contrées méridionales, que dut être construite à Agen la chapelle de Saint-Antoine. Seulement nous ne croyons pas, bien qu'elle soit toujours restée sous le patronage de ce saint, que des religieux antonins l'aient jamais desservie. Cet ordre, ainsi que nous venons de le voir, ne fut en effet fondé en Dauphiné qu'en 1093, et nous voyons qu'à cette époque l'humble cha-

¹ Recherches historiques et nosologiques sur les maladies désignées sous les noms de feu sacré, feu de Saint-Antoine, mal des ardents, etc., par M. le docteur Eugène Bacquias (Troyes, 1865, in-8° de 16 pages).

² Voir Pariset, Mémoire sur les causes de la peste (Annales d'hygiène publique, t. VI, p. 303, 1831)

pelle agenaïse était déjà tombée dans le plus grand abandon. La maladie avait cessé depuis longtemps chez nous ; on oublia la peur qu'on avait eue, et les revenus ainsi que les aumônes ne tardèrent pas à décroître. Vainement le clergé essaya de ranimer en faveur de cette fondation la piété et la générosité des habitants d'Agen : personne plus ne répondit ; la pauvreté arriva. C'est alors que Simon, évêque d'Agen, voulant à tout prix relever l'église de Saint-Antoine, la donna, d'après le conseil des chanoines de Saint-Étienne et de Saint-Caprais, et avec la permission de la consacrer et d'y célébrer les offices divins, à l'abbaye de la Grande-Sauve, que saint Gérard venait de fonder près de Bordeaux, le 11 mai 1080. Il se réservait toutefois que les religieux qui la desserviraient seraient toujours soumis à la juridiction de l'ordinaire.¹ Sollicité même par l'évêque d'Agen, saint Gérard se rendit dans notre ville, et comblé tout à coup des bienfaits des seigneurs de Beauville, d'Albret, de Pressac et de Puybarzan, il y jeta, près de l'ancienne chapelle, les fondements d'un prieuré.² Labenazie nous dit à ce sujet que ce prieuré fut doté de dîmes inféodées sur trois paroisses, celles de Sainte-Rafine, de Fraïches et de Vitrac, dont l'abbaye de la Sauve avait le patronat ; le 9 mars 1093, Guillaume de Beauville donna au prieuré de Saint-Antoine la moitié des revenus de l'église de Sainte-Rafine, et les seigneurs de Calezun et de Fumel des revenus sur les paroisses de Fraïchesou Fraysses et de Vitrac.³ Toutefois, en prenant possession de l'église Saint-Antoine, les nouveaux religieux ne voulurent pas que leur arrivée fit disparaître l'hôpital fondé à l'occasion du feu ardent, dont on craignait toujours les funestes retours : il fut changé seulement de place, et installé à côté, « dans la maison qu'acheta plus tard M. de Sa-

¹ Nous lisons en effet dans la *Gallia Christiana* (t. II, p. 905), à propos de Simon, 20^e évêque d'Agen : « *Circa hoc tempus, consilio canonicorum suorum, ecclesiam S. Antonii in civitate aginnensis dedit Silvæ Maj, monasterio et domino Geraldo abbati, etc.* » Voir aussi Mss de Labenazie et l'ouvrage de M. l'abbé Barrère, t. I, p. 288.

² Archives de la Grande-Sauve. Mss du père du Laura. Chartul. Maj. fol. 191 et min. fol. 99. Voir aussi l'histoire de la Grande-Sauve, par l'abbé Cirot de la Ville, t. I, p. 375.

³ Archives de la Grande-Sauve, Mss Labenazie, etc.

baros, » ajoute Labenazie. Il ne faut pas croire cependant que l'ordre de Saint-Antoine de Vienne, fondé à cette époque, n'ait pas eu de ramifications dans l'Agenais. Labénazie nous apprend, au contraire, que cet ordre posséda longtemps, à deux lieues environ d'Agen, une commanderie, « consistant en domaine et rentes au lieu de Saint-Antoine de Figue d'Alba, laquelle était unie à la mense de l'abbaye de Saint-Antoine de Vienne, » ainsi qu'il résulte d'un registre des insinuations d'Agen, de l'année 1572, et qu'il reproduit *in extenso*. D'après cet acte du 22 mars 1572, l'abbé du monastère de Vienne, Ludovicus Langliacus, conserve à Nicolas Regnaut, religieux antonin, la maison de Figue d'Alba du diocèse d'Agen, et lui fait même prêter serment de ne rien aliéner.¹

Le prieuré de Saint-Antoine d'Agen devint donc, dès 1093, un prieuré bénédictin sous la règle et la réforme de Cluny. On sait, en effet, qu'à cette époque Hugues était abbé de Cluny et qu'il réforma en l'améliorant la règle de Saint-Benoit. L'habit des bénédictins de Cluny consistait en une robe noire et un scapulaire : au chœur, ils portaient une grande coule ; mais quand ils sortaient, leur costume ne différait de celui des prêtres séculiers que par un scapulaire étroit. A dater du ^{xii}e siècle, notre prieuré suivit en tous points les phases de prospérité et de décadence de l'abbaye de la Grande Sauve dont il relevait. Nous retrouvons souvent son nom dans les archives de la maison-mère, qui grâce au zèle et à l'intelligente administration de saint Gérard ne tarda pas à étendre au loin ses nombreuses possessions et à prendre dans nos contrées une importante capitale. Quoique d'un revenu assez faible, le prieuré de Saint-Antoine fut toujours pris en grande estime par les religieux de la Sauve, auxquels il payait un cens annuel de 15 sols pour le cierge de saint Gérard,² et il occupa longtemps un des premiers rangs dans la congrégation. Les quelques faits suivants le prouvent suffisamment.

¹ Mss Labenazie, t. II, chap. VI, liv. III, p. 191 et suiv.

² Mss. du père Du Laura. p. 132. L'origine de cet honneur, qui consistait à tenir devant le tombeau de saint Gérard des cierges continuellement allumés, remontait presque à la mort du saint ; et il fut si bien gardé que cinquante-cinq paroisses payèrent longtemps à cet effet une redevance annuelle.

— Peu de temps après la fondation du prieuré de Saint-Antoine, en 1096, Agen reçut dans ses murs une des célébrités de la chrétienté. C'était l'ancien moine de Cluny, Bernard, aujourd'hui archevêque de Tolède, primat d'Espagne et légat du pape, qui, au retour d'un voyage à Rome, passa, pour revenir en Espagne, par son pays natal. Bernard était en effet Français et qui plus est Agenais, étant né à la Sauvetat. Nous ne raconterons pas ici les faits si glorieux et si multiples de sa longue existence, M. l'abbé Barrère,¹ et avant lui l'abbé Fleury,² nous ayant à cet égard largement et suffisamment devancé. Nous rappellerons seulement que Bernard, après avoir porté les armes, embrassa la vie monastique à Saint-Orens d'Auch, et qu'il fut appelé par Hugues à Cluny où ses vertus et son grand savoir le désignèrent au roi de Castille Alfonse VI qui venait de prendre Tolède aux Sarrasins, le 25 mai 1085, et qui s'adressa à la grande abbaye bénédictine pour qu'elle lui envoyât son plus illustre sujet. Bernard, arrivé en Espagne fut comblé par Alfonse et élu archevêque de Tolède. Après de nombreux exploits remportés à mains armées sur les Maures et des fondations de toutes sortes faites dans ces pays nouvellement conquis, Bernard se croisa pour la Terre Sainte et se mit en chemin. Une révolte de ses clercs le força à revenir à Tolède où il réprima bien vite la sédition. Il repartit aussitôt et arriva à Rome où le pape Urbain, considérant que sa présence était plus utile en Espagne qu'en terre sainte, le releva de son vœu et lui enjoignit de reprendre le chemin de son évêché. Bernard obéit et c'est à son retour qu'il passa par Agen.

Il trouva dans le pays tant de moines savants et vertueux qu'il les prit avec lui et les amena en Espagne où, grâce à lui, leurs destinées furent des plus brillantes. C'est ainsi qu'à Agen seulement, il en prit quatre : Bernard qu'il fit chantre de Tolède, puis évêque de Sigüenza et enfin archevêque de Compostelle ; Raymond, originaire comme lui de la Sauvetat, qui le remplaça plus tard sur le siège de Tolède ; Pierre qui devint évêque de Ségovie ; et, enfin un autre Pierre qui fut

¹ Tome Ier, p. 288 et suiv., *Histoire monumentale et religieuse du diocèse d'Agen*.

Histoire ecclésiastique (37 volumes in-4°), tome XIII, livres 63 et 64, pages 504 et suiv.

évêque de Palencia. C'est du prieuré de Saint-Antoine que Bernard sortit un de ces deux Pierre, et ce fut même lui qui remplaça son archidiacre Montassin, encore un Agenais qui l'avait suivi en Espagne et qui, par une singulière coïncidence, vint mourir dans sa ville natale, lors du passage de son évêque. Ce Montassin fut, paraît-il, enseveli au cloître Saint-Caprais où l'on voyait encore son épitaphe avant la Révolution.

Le prieuré de Saint Antoine ne fut pas dans Agen la seule possession bénédictine de l'abbaye de la Grande-Sauve. Ainsi que l'avait voulu Simon, il était placé sous la main directe de l'évêque d'Agen. Un moine de la Sauve, Raymond-Bernard du Fossat monta alors sur le trône épiscopal de notre ville, et, se souvenant de son origine, créa dans l'Agenais de nombreuses maisons qu'il fit dépendre de l'abbaye de Bordeaux. C'est ainsi qu'en 1130, il fonda sur les bords de la Garonne le Paravis, ce célèbre monastère de filles de l'ordre de Fontevrault ; qu'en 1142, il transforma en un prieuré de religieuses bénédictines les vieilles ruines de Renaud, aux portes d'Agen, qui désormais appartint à la Sauve,¹ et qu'il donna à la même abbaye l'église de Sainte-Rafine, dont la cession, au dire de l'abbé Cirot de la Ville,² fut le fruit de la conversion fort curieuse d'un prêtre, due à la charité de deux religieux, Arnaud de Calezun, prieur, et Guillaume de Senon, conventuel de Saint-Antoine. Aussi voyons-nous sans cesse dans les actes de cette époque le nom du prieuré de Saint-Antoine ; notamment dans une bulle célèbre du pape Célestin III, qui, récapitulant et confirmant les terres et privilèges accordés à l'abbaye de la Sauve, y mentionne spécialement le prieuré de Saint-Antoine d'Agen.

— En 1381, un événement important vint troubler pour un moment le calme dans lequel prospérait notre établissement bénédictin, et il obtint dans notre pays un retentissement considérable. L'Agenais et toute la Guyenne étaient encore sous le coup de la première conquête anglaise et comme terrifiés par les pillages, les massacres et

¹ Voir dans cette même Revue (livraison du 31 janvier 1877) notre étude sur le prieuré de Renaud : *Une chapelle disparue*.

² Histoire de la Grande-Sauve, tome, II, 40.

les dévastations du prince Noir. Vainement le roi de France Charles V avait-il, grâce à sa prudence et à la valeur de ses braves chevaliers tels que Clisson et Duguesclin, reconquis à peu près tout le territoire du royaume, et remplacé une partie de la Guyenne et notamment l'Agenais sous l'autorité française ;¹ vainement, le vieil Edouard III, lors de la trêve de Bruges, en 1377, ne possédait-il plus en France que Calais, Bordeaux et Bayonne : on redoutait sans cesse dans nos provinces de nouvelles invasions de nos voisins d'outre-mer, que justifiaient malheureusement trop d'ailleurs la faiblesse du gouvernement central ainsi que les ambitions effrénées et les rivalités des seigneurs féodaux. A ces pénibles incertitudes vint se joindre encore une autre émotion qui remua profondément l'Église, les couvents et les communautés religieuses, comme si ces derniers refuges du repos, du travail et de la prière ne pouvaient plus offrir un asile inviolable aux cœurs pieux et timides qui essayaient de fuir les tristes spectacles, les poignantes agitations de ces malheureux temps. La double élection du pape Clément VII, à Avignon, et du pape Urbain VI, à Rome, fit éclater au sein de l'Église un schisme terrible, connu sous le nom de Schisme d'Occident et qui, malgré les efforts des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, divisa pendant plus de soixante et dix ans toute la chrétienté. Nommé en 1378 par quinze cardinaux du parti français, Clément VII vint s'établir à Avignon et fut aussitôt reconnu par la France, l'Espagne, l'Écosse et la Sicile, tandis qu'Urbain VI, proclamé par les cardinaux romains, continua à siéger à Rome et fut accepté par l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre; à la question religieuse vint donc se joindre la question politique. Et maintenant qu'on se reporte à cette époque où le pape était tout et primait les souverains de l'Europe par son prestige, sa puissance, sa majesté et les foudres redoutables de son excommunication; et qu'on se rende compte de ce que devait être en France l'état des esprits, ainsi que l'hésitation du clergé et des fidèles, alors que, partagés entre leur foi religieuse et leur patriotisme, ils se voyaient forcés par leur obéissance à la cour de Rome

¹ Lettres patentes de Charles V, décrétant, le 18 mai 1370, la réunion du pays d'Agenais au domaine de la couronne. (Archives municipales d'Agen, série AA. — Liasse II.)

de reconnaître un pape que recommandait leur plus mortelle ennemie, l'Angleterre ; et que, d'un autre côté, par leur amour pour leur pays et l'enthousiasme national, ils se sentaient entraînés vers Clément VII, que protégeait de son épée victorieuse et de sa bannière fleurdelisée leur seigneur et maître, le roi de France. Aussi le schisme se fit-il partout sentir. L'abbaye de la Sauve ne fut point épargnée. En l'an 1380 mourut Guillaume III, trente et unième abbé du monastère. Réunis en assemblée générale, les religieux désignèrent Arnaud de Caverroche pour le remplacer. Mais, bientôt, ce dernier reconnut Clément VII pour seul pape, tandis que toute la communauté, obéissant sans doute à la pression de l'Angleterre, maîtresse encore de l'Entre-deux-Mers, se prononçait énergiquement pour le pape romain. Il en résulta une opposition formidable contre l'abbé nouvellement élu, Arnaud de Caverroche, qui se manifesta, ainsi que nous l'apprennent les archives du couvent, par la déclaration suivante de tous les religieux :

« Sachent tous présents et à venir qui verront ces lettres, que Nous, Jacques de la Tache, prieur claustral ; George de Menesserre et Arnaud Vigier, sous-prieurs ; Bernard d'Albanie, prieur de Bellebat ; Jean de Tachon, sacristain ; Hélie Raymond, chantre ; Arnaud de Malartic, prieur de Langon ; Gaillard Fabre, hôtelier ; Guillaume de la Couture, Itier de Blamont, Arnaud de Passaget, Étienne de Monthels, Guillaume de Blanchet, Rainulphe de Guiscard, Itier de Guiscard, Pierre de Borie, etc., et tous les autres religieux du monastère et abbaye de la Sauve-Majeure, ordre de Saint-Benoit, diocèse de Bordeaux, étant assemblés en chapitre à l'heure que l'on a coutume de le tenir, et considérant les malheurs et les dangers dans lesquels nous nous trouvons ou nous pourrions nous trouver chaque jour, étant privés de pasteur, parce que celui que nous avons élu s'est détourné de la bonne voie et est tombé dans l'infidélité, ce qui fait que nous nous opposons à lui de tout notre possible pour le soutien de la foi catholique ; de plus, n'étant pas certains que Notre-Saint Père le Pape Urbain VI nous ait pourvus d'un abbé comme l'on nous l'assure depuis longtemps ; en vertu de notre exemption et de nos privilèges et conformément à la règle de Saint-Benoit, nous constituons, ordonnons, établissons et créons notre syndic, vicaire et procureur au spirituel et au temporel, pour tout le temps que nous n'aurons point de pasteur dans le monastère, George de Menesserre, l'un de nous, comme étant un homme judicieux, prudent, prévoyant et juste,

le plus âgé, le plus savant, le plus noble et le plus vertueux d'entre nous. Nous lui remettons et cédon's tout le droit et toute l'obligation que nous avons en commun et en particulier de régir et gouverner les biens de notre abbaye et de ses dépendances et toute action qui peut nous appartenir à cet égard..... Fait et donné dans notre chapitre, le 15 du mois de décembre 1383.¹ »

Malgré la déposition et l'excommunication qu'Urbain VI lança naturellement contre Arnaud de Caverocbe,² ce dernier ne se tint pas pour battu et ne donna pas sa démission d'abbé. Forcé de quitter la Grande-Sauve, il se retira au prieuré de Saint-Antoine d'Agen qu'il prit pour lieu de résidence, et d'où « il exerça, ajoute l'abbé Cirot de la Ville³ d'après le manuscrit du père Du Laura, différents actes d'autorité dans la congrégation, entre autres la levée des dimes de plusieurs paroisses du Bordelais, du Bazadais, du Périgord et du Sarladais qu'il fit faire par Guillaume de Lhorin, recteur de Montaut, en 1394. » De son côté, George de Meneserre continua à diriger les affaires de la Grande-Sauve jusqu'à la fin de l'année 1389. Quant à Arnaud de Caverocbe, contrairement à ce que dit l'abbé Cirot de la Ville qui le fait mourir à cette époque, on le trouve encore vivant le 24 janvier 1394.⁴ Il est permis de penser que s'il se retira ainsi au prieuré de Saint-Antoine, c'est qu'il y fut poussé par la certitude qu'il avait d'y être bien accueilli, non-seulement par les religieux, mais encore par le clergé tout entier d'Agen, qui, débarrassé de la domination et de la pression étrangère, pouvait apporter dans cette grande question du schisme catholique, en même temps que dans le règlement de ses affaires spirituelles, plus d'indépendance, de tolérance et de liberté. En tous cas, nous ne saurions faire un reproche au pauvre abbé repoussé par ceux-là mêmes qui l'avaient élu, d'avoir compté sur l'hospitalité de notre ville, d'avoir assimilé à son

¹ Mss. du père Du Laura, p. 469. (*Histoire de l'Abbaye de la Sauve-Majour Entre-deux-mers, divisée en cinq livres et comprenant la vie de saint Gérard, par Étienne du Laura, religieux de la Congrégation de Saint-Maur, 1683, in-4°. (Propriété de Monseigneur l'archevêque de Bordeaux.)*)

² *Gallia Chistiana*, t. II, p. 875, art. Silva-Major.

³ Tome II, p. 273.

⁴ *Gallia Christiana*, t. II, p. 875, art. Silva-Major.

patriotisme ses croyances religieuses et d'avoir en cela préféré suivre l'opinion de son roi et de son pays.

— Au ^{xv}^e siècle, pour l'abbaye de la Sauve, comme d'ailleurs pour tous les monastères de nos contrées, la décadence commença. Les guerres continuelles, les révoltes civiles, l'émigration constante des agriculteurs que l'on arrachait aux champs pour leur faire prendre les armes malgré eux, firent tomber les abbayes dans l'indigence la plus extrême. Benoit Guiton, 38^e abbé de la Grande-Sauve, essaya bien de réformer les mœurs des religieux, de réédifier les églises qui se trouvaient sous son autorité et de faire un appel à la charité publique. Il étendit bien son attention sur les établissements les plus éloignés, notamment sur le prieuré de Saint-Antoine d'Agen, « avec lequel, nous dit l'abbé de la Ville,¹ il renoua les liens d'obéissance et de discipline. » Malgré tous ces efforts, le beau temps de la foi monastique était à jamais passé. Comme pour jeter un dernier éclat, le prieuré de Saint-Antoine eut vers cette époque l'honneur de fournir un abbé à la maison-mère. Ce fut son prieur Aymery du Château, que les bénédictins bordelais vinrent chercher dans notre cité pour l'élever à cette dignité et succéder à Benoit Guiton, mort le 22 février 1485. Son élection fut confirmée par le vicaire général de l'archevêque de Bordeaux. Le nouvel abbé ne paraît pas cependant avoir joui bien paisiblement de son titre, car nous voyons dans la *Gallia Christiana*,² que dès cette année 1485, le 13 novembre, Audoin d'Abzac l'avait remplacé, et qu'il semble d'ailleurs avoir permuté en 1487 pour d'autres prieurés. Il serait même mort le 19 novembre de cette même année au prieuré d'Agen où il serait revenu.

Quoi qu'il en fut, notre prieuré se maintenait toujours sous la dépendance de la Grande-Sauve et jouissait encore au commencement du ^{xvi}^e siècle d'une assez grande célébrité, puisque nous trouvons dans ses archives qu'un inventaire, fait en 1500, mentionne entre autres richesses, « un calice et une croix d'argent, un reliquaire de

¹ Tome II, p. 284.

² « Aimericus de Castro, prior S. Antonii aginnensis, occurrit abbas Silvæ-Majoris, annis 1485 et 1487, qui permutasse dicitur anno seq. pro quibusdam prioratibus, tandemque obiisse in dicto S. Antonii prioratu, die 19 nov. »

Saint Antoine, une dent de Saint Laurent, un ossement d'une épaule de Saint Gérard, une relique de Sainte Madeleine et des onze mille Vierges, l'os d'un bras de Sainte Apollonie, le chef de Sainte-Rafine dans une tête de bois bien travaillée, avec plusieurs autres reliques, enfin un missel manuscrit en parchemin, selon l'ordre de la Grande-Sauve.¹ »

La commende vint porter le dernier coup à l'abbaye de la Sauve et se joindre à tous les fléaux qui s'abattirent sur la France à la fin du xvi^e siècle pour entraîner les ordres religieux dans une ruine irrémédiable. Tandis que la maison-mère devenait la proie d'abbés commendataires, qui, sans jamais y venir, se contentaient d'en toucher les revenus, abandonnant complètement au prieur la direction spirituelle, le prieuré de Saint-Antoine, en 1572, fut sécularisé. Ce fut sous le gouvernement d'Élie de Contaut de Saint-Geniès, le 45^e abbé et le second commendataire. Dans le tome II de son manuscrit,² Labénazie nous dit que le frère de Chartres, religieux de la Grande-Sauve et prieur de Saint-Antoine d'Agen, ayant remis volontairement entre les mains de l'abbé le gouvernement dudit prieuré, cet acte fut reconnu bon et approuvé par l'abbé Élie de Saint-Geniès, lequel, ne voulant pas que ledit prieuré supportât trop longtemps les conséquences d'une telle « vacation, » le donna et le conféra avec toutes ses annexes et dépendances à Jean Boivesle, prêtre de Bordeaux, connu par la probité de ses mœurs et l'étendue de sa science ; il ordonna en outre à tous les religieux, prêtres, clercs et sujets de ladite abbaye de le mettre et de le reconnaître en possession réelle dudit prieuré. (Du monastère de la Grande-Sauve, le 27 octobre 1572.) Les religieux de la Sauve se réservèrent toutefois sur le prieuré d'Agen dix livres de pension que le nouveau prieur séculier dut payer annuellement à l'abbaye.

La pauvreté s'accrut-elle à ce moment ? La diminution croissante des revenus de la Sauve obligea-t-elle les évêques d'Agen à pourvoir à l'entretien du prieuré de Saint-Antoine ? Ce prieuré adopta-t-il alors, comme la maison-mère, la pieuse réforme de la congrégation de Saint-Maur ? Nos archives sont muettes sur ces différents

¹ Mss. du Père Du Laura, p. 565.

² Mss. de Labénazie, t. II, chap. vi, liv. III, p. 191 et suiv.

points. Nous voyons seulement que vers 1570, il fut décidé par les consuls d'Agen¹ que l'hôpital Saint-Antoine serait vendu en même temps que l'hôpital Saint-Jacques et que l'École vieille, et que l'argent de ces ventes serait employé à réparer l'hôpital du Martyre.² En tous cas, le prieuré de Saint-Antoine fut alors en partie démembré; car quelques-unes de ces ventes furent effectuées; et en 1597 M. de Sabaros acheta la maison de l'hôpital Saint-Antoine, située derrière l'autel de cette église.

Cependant, un siècle plus tard environ, notre illustre évêque Mascaron constatait que le sieur Fougères (ce qui n'indique plus un religieux conventuel, mais seulement le possesseur d'un simple bénéfice soit ecclésiastique, soit laïque) jouissait : 1° sur les dîmes de Sainte-Rafine, d'un quart et demi, le reste revenant aux deux chapitres d'Agen, et le curé se trouvant réduit à la portion congrue; 2° que, sur celles de Saint-Denis-de-Vitrac, il partageait le revenu d'environ 350 livres avec le chapitre cathédral et donnait 100 livres au curé; 3° enfin, qu'il jouissait d'un quart et demi sur les dîmes de Fraysses, en même temps que le chapitre de l'église Saint-Étienne. Les dotations des seigneurs de Beauville, de Calezun et de Fumel s'étaient donc, pendant six siècles, perpétuées en faveur du pauvre prieuré.

Vers les premières années du xviii^e siècle, le prieuré de Saint-Antoine, qui, au dire de Labrunie, avait alors pour titulaire un nommé Andrieu, et dont le revenu se montait à la somme de 500 livres, fut donné par l'Evêque d'Agen à la confrérie des Pénitents-Blancs. — Organisés en France sous le règne d'Henri III, mais institués depuis 1264 à Rome, sous le nom de Gonfalons, les Pénitents-Blancs s'établirent à Agen en l'année 1600, sous l'épiscopat de Nicolas de Villars et grâce à la générosité de la reine Marguerite. Leur but était de marier les

¹ Arch. municipales d'Agen, BB. Rég. 30. (1558-1576).

² On sait qu'il existait autrefois à Agen plusieurs hôpitaux; outre celui de Saint-Antoine, dont nous venons de nous occuper, on comptait encore l'hôpital du Martyre, sous la dépendance du collège Saint-Caprais; l'hôpital Saint-Jacques, dont les biens furent unis, en 1560, à l'hôpital du Martyre; l'hôpital Saint-Georges, situé près du moulin de ce nom; et enfin l'hôpital Saint-Michel, établi au Carné, près des Pénitents Bleus.

pauvres filles, de soigner les pauvres malades pour lesquels ils entretenaient un médecin et de faire les frais des enterrements. Leur costume primitif consistait en un sac de toile blanche; sur l'épaule, un cercle avec une croix rouge et blanche, une ceinture et un capuce pointu, avec deux petits trous près des yeux, afin de voir et de n'être point vus. Ils suivaient les processions et comptaient parmi eux les principaux membres des familles les plus honorables de la ville, tant de la noblesse que de la bourgeoisie. On sait d'ailleurs qu'il y eût longtemps à Agen trois confréries de Pénitents : les *Bleus*, établis au quartier Saint-Louis, dans la rue Saint-Jérôme, à laquelle ils ont donné le nom de leur patron, et qui avaient pour église la chapelle de la Madeleine ou des Filles Repenties ; les *Gris*, qui occupèrent d'abord l'église de Sainte-Quitterie au bout de la rue du Temple et appartenant aux chevaliers de Malte, mais qui firent ensuite bâtir dans la rue Fon-Nouvelle la chapelle qu'ils ont conservée jusqu'à la Révolution ; enfin les *Blancs*, qui s'établirent au XVIII^e siècle au prieuré Saint-Antoine, et qui, quelque temps avant 1789, le restaurèrent, l'agrandirent et réparèrent notamment la chapelle et l'autel. Malheureusement ils ne furent pas plus privilégiés que les autres ordres religieux d'Agen, et ils ne purent sauver leur local des ravages de la Révolution. Le vieux prieuré du X^e siècle dut subir la loi commune ; il fut vendu comme bien national. Le procès-verbal rédigé en l'an IV estime à 9,000 fr. l'ensemble du couvent, église, cloître, maison, jardin et basse-cour. Quand la pioche des démolisseurs vint s'abattre sur ces vieilles bâtisses, on remarqua cette inscription gravée sur une pierre enchâssée dans le mur du cloître et qui fut donnée à M. de Saint-Amans :

DIS MANIBVS
IVENES. A. FANO
IOVIS
SIBI. ET. SVIS.¹

¹ Marbre blanc de 8 pouces 7 lignes de haut et d'un pied 9 lignes de large. (*Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne, par M. de Saint-Amans, 8^e Notice, p. 183.*) M. de Saint-Amans en conclut qu'il existait autrefois à Agen, sur

Dans ce même cloître on trouva également deux ou trois tombeaux en maçonnerie et en briques, renfermant des ossements et divers objets en fer, notamment une faucille à couper le blé. L'église fut détruite, le cloître renversé, et il ne resta bientôt plus rien de cet antique monument de la foi monastique à une autre époque que des masures modernes élevées sur son emplacement.

Qui se souvient aujourd'hui du prieuré de Saint-Antoine, qui pourtant a donné son nom à une des rues les plus fréquentées d'Agen? Qui se rappelle les services que ses religieux ont rendus autrefois à nos pères, à ces époques, si nombreuses dans l'histoire de notre ville, de drames terribles, de peste, de famine, de disette, de troubles civils, de guerres religieuses, d'émeutes, de pillages, de dévastations? Nous-mêmes, sans doute, n'aurions jamais songé à fouiller à ce sujet les archives régionales ni à évoquer les souvenirs de ces quelques épisodes, si nous n'eussions découvert ce sceau du prieuré de Saint-Antoine, jeté peut-être autrefois par quelque main indifférente ou profane, et que le hasard semble avoir fait surgir de terre, comme pour nous ordonner de rechercher l'histoire de ce monastère et de raconter les phases si diverses ainsi que les faits les plus saillants de sa longue existence.

PH. LAUZUN.

l'emplacement même du prieuré de Saint-Antoine, un temple de Jupiter au service duquel étaient attachés de jeunes néophytes. Les restes de ce temple étaient, selon lui, parfaitement visibles en 1793, au moment où un atelier de salpêtre y fut établi.

DEUX LETTRES INÉDITES

DE LACÉPÈDE ET DE LACUÉE.

J'emprunte à ma modeste collection d'autographes quelques lignes tracées par deux des plus célèbres enfants de l'Agenais, Bernard-Germain-Étienne de La Ville, comte de Lacépède, et Gérard-Jean de Lacuée, comte de Cessac, l'un et l'autre membres de cet Institut de France auquel notre petite province a eu l'honneur de fournir encore Bory de Saint-Vincent, Silvain Dumon (si dignement loué, le 29 mai de cette année, par la jeune et brillante parole de M. Henri Brocq), M. H. de Lacaze-Duthiers et le docteur Serres (de Clairac).¹ Je voudrais que, dans la *Revue de l'Agenais*, on publiât peu à peu — à côté des majestueux articles de fond — le plus grand nombre possible de documents inédits relatifs à nos *illustrations*. Ce serait, d'abord, le sûr moyen de sauver de la destruction une foule de papiers précieux ; ce serait, ensuite, le moyen non moins sûr d'ajouter beaucoup d'intéressantes pages à toutes celles qui ornent déjà notre recueil. Que chacun donc nous apporte tour à tour son épi ! Nous formerons, à la longue, de ces savoureux épis trouvés un

¹ Je ne rappelle pas sans une patriotique fierté que deux des plus grandes gloires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Boissonnade et Daunou, appartenaient à des familles originaires de l'Agenais.

peu partout, une grosse gerbe dont nous seront reconnaissants tous ceux qui, plus tard, étudieront l'histoire littéraire de l'heureuse région où sont nés, — pour ne parler que du xvi^e siècle, — un artiste et un écrivain tel que Bernard Palissy, un érudit tel que Joseph Scaliger.

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

I

ÉGALITÉ, LIBERTÉ.¹

6^e division;

3^e section;

Bureau des prisonniers de guerre.

Citoyen ministre.²

Je m'empresse d'avoir l'honneur de vous remercier de toutes les démarches que vous avez bien voulu faire pour briser les fers de l'illustre Dolomieu.³ de celles que vous vous proposez de faire encore, et de la complaisance que vous avez eue de m'instruire des soins que se donne, à cet égard, le commissaire François. Ma reconnaissance sera vivement partagée, citoyen ministre, par tous les amis de ce célèbre et infortuné citoyen françois, par tous ceux qui s'intéres-

¹ Le mot *fraternité* manque dans le document.

² Le ministre des affaires étrangères ou, comme on disait alors, des relations extérieures. L'autographe est sans suscription, la feuille où se trouvait l'adresse du correspondant de Lacépède ayant disparu.

³ On sait que l'habile géologue T. Gratel de Dolomieu, se rendant d'Alexandrie à Marseille (mars 1799), avait été pris par les Napolitains dans le golfe de Tarente, à la faveur d'une tempête, et avait été jeté dans un cachot où il passa près de deux années. Notre captif y rédigea deux de ses plus beaux mémoires.

sent aux lettres, et particulièrement par tous les membres de l'Institut national. Agréez l'hommage de ce sentiment.

Salut et respect,

B. G. E. L. LACÉPÈDE.

Le 13 brumaire an VIII de la République.¹

II

Conseil d'État.

Paris, le 12 frimaire an XIII de la République.

Le président de la section de la guerre à Monsieur Bory de Saint-Vincent, adjoint à l'état-major général du camp de Bruges.

J'ai reçu, Monsieur et cher compatriote, la lettre infiniment aimable que vous avez pris la peine de m'écrire, et l'exemplaire de votre grand ouvrage que vous avez bien voulu m'adresser.² Votre lettre m'a flatté et votre ouvrage, dont j'ai déjà lu une très grande partie, m'a fait un très grand plaisir. Je n'ai pas le bonheur de pouvoir

¹ Dolomieu ne fut remis en liberté que quatre mois et dix jours plus tard, le 15 mars 1801. Il allait mourir peu de temps après (26 novembre 1801), âgé de 50 ans. Lacépède, au moment où il rendait un aussi sympathique hommage au savant Dolomieu, avait 43 ans. Il avait déjà publié la plupart de ses ouvrages, y compris le commencement de l'*Histoire des poissons*, et il était sur le point de devenir (après le 18 brumaire) membre du Sénat, corps qu'il devait présider l'année suivante. Rappelons que l'on doit à Lacépède une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Dolomieu*, lue à la séance publique de l'Institut, le 6 juillet 1802.

² Bory de Saint-Vincent avait alors 24 ans à peine. Il venait de publier la relation de son *Voyage dans les îles d'Afrique* (3 vol. in-8° avec atlas in-4°). Cet ouvrage avait été précédé (1803) d'*Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide* (Paris, in-4°).

suivre avec un égal intérêt toutes les branches de l'histoire naturelle que vous avez traitées, mais d'après le peu que je sais de cette science, j'ai vu que les savans vous doivent de la reconnoissance, et que les Agenois ont déjà à se féliciter sous une infinité de rapports de vous compter au rang de vos concitoyens.

Recevez, Monsieur, mes remerciements, du bon exemple que vous donnez à l'armée ainsi que des marques de votre souvenir. Je vous prie d'être convaincu du mien, ainsi que de mes sentimens les plus distingués.

F. G. LACUÉE.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.

ACHILLE MILLIEN : *Premières Poésies* (1859-1863). — *Nouvelles Poésies* (1864-1873).

— Paris, A. LEMERRE (1875-1877), 2 vol. gr. in-8°, gravures et eaux fortes.

Prix : 40 fr.¹

Je les connais, ces poésies, je les ai lues, je les ai admirées, je les sais par cœur. Il y a vingt ans qu'elles ont commencé à paraître; la date en fait foi : 1859. Vingt ans de plus sur une tête de 20 ou 25 ans, c'est quelque chose, surtout quand les épreuves se sont accumulées avec les années. Mais le poète a toujours vingt ans parce que sa vie, c'est son cœur, et que son cœur est jeune sous la virilité, jeune même sous la vieillesse. Il y a vingt ans nous applaudissions à ces chants nouveaux, *carmina non prius audita*, qui s'appelaient la *moisson* et les *Chants agrestes*, les *Poèmes de la nuit* et *Humouristiques*; plus tard nous saluions de nos voix enthousiastes *Paulo majora*, *Musettes et Clairons*, *Légendes d'aujourd'hui*, puis plus récemment nous admirions ces œuvres plus mâles qui répondaient si bien aux tristesses de l'heure présente : *Lieder et Sonnets*, *Voix des ruines*, *Légendes évangéliques* et *Paysages d'hiver*. Et voilà que nous éprouvons les mêmes sentiments en parcourant ces deux splendides volumes. Sous leurs formes luxueuses, ces pièces n'ont pas changé. Nous y retrouvons les émotions d'autrefois et nous remercions le poète de nous les avoir fait éprouver.

¹ M. Ach. Millien obtint une médaille d'or au concours ouvert par la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, en 1863. Il est correspondant de cette Société et comme un compatriote littéraire, — honneur et plaisir pour nous. — A. M.

M. Achille Millien a réuni en deux ses divers volumes de poésies publiés de 1859 à 1873. Ce sont deux magnifiques volumes de 800 pages, imprimés par Quantin, édités par Alphonse Lemerre. Vingt quatre gravures à l'eau-forte les illustrent. Les artistes qui les ont signées se nomment Pierdon, Chabry, Queyroy, Ballin, Isnard-Desjardins, Ch. Courtry, Max. Lalanne, Lançon, Hanoteau, Soffroy, Appian, Teyssonnières, Taiée, Lurat, Vidal. Louerai-je les dessinateurs et les graveurs qui ont prêté leur concours à M. Achille Millien ? Peintres et poète étaient faits pour s'entendre et je sais que c'est avec joie que les uns ont orné l'œuvre de l'autre. L'amitié a produit ces petits chefs-d'œuvre d'art, qui complètent ou traduisent la pensée de la pièce. Beaucoup sont des paysages, le pâtre, le matin d'automne, l'étang, le ravin, la mare même ; quelques-uns représentent l'homme, le bûcheron, en avril, la guerre, la paix. Ah ! que de charmantes compositions ! Que de talents réunis ! Depuis cette gracieuse couverture, liserons et épis, depuis les frontispices si légers, si gracieux, jusqu'aux deux portraits de l'auteur, c'est un enchantement. La plume et le burin sont d'accord et nous avons une œuvre monumentale.

M. Achille Millien s'est fait une place à part dans la poésie moderne, dont le caractère sera, pour les critiques à venir, l'élegie. Car de même qu'il est une époque pour l'ode, une époque pour l'épopée, de même il est des siècles élégiaques. Quand le premier enthousiasme a disparu, quand les fortes croyances, toujours un peu mêlées de superstitions et de surnaturel, ont fait place à la froide raison qui cherche, examine et discute, quand l'histoire a remplacé les légendes, et la science les contes, il n'est plus guère permis d'évoquer les grands souvenirs ni facile de susciter les fortes passions. Chantez donc les héros, quand la critique scrute leurs moindres actions et sait pertinemment qu'ils mangeaient, buvaient et dormaient comme nous, ou bien les dieux, quand le scepticisme chaque jour les nie, les discute et consent à peine à en faire de vulgaires mortels. L'âme humaine qui ne peut ouvrir ses larges ailes vers les vastes horizons, qui n'ose plus, honte ou crainte, aspirer aux cieux déserts et dépeuplés, aux cieux qui ne sont que de l'air atmosphérique, se replie sur elle-même ; elle devient son sujet et son objet. Elle au moins, elle existe, puisque Descartes nous l'a appris : je pense donc je suis ; elle existe au moins puisqu'elle vit. Le passé lui est interdit, l'avenir..... y a-t-il un avenir ? Le présent est tout. Ses pei-

nes et ses joies, ses deuils et ses fêtes, ses pensées factices ou réelles, ses rêves, ses émotions, ses sensations, voilà son domaine. La poésie personnelle envahit peu à peu la littérature. Que chanter ? Le nuage qui passe, la vallée que je parcours, un billet reçu, l'événement du jour, l'idée triste ou bouffonne qui m'a traversé le cerveau, un premier amour ou une dernière déception ? Il y a beaucoup de réalisme dans ce genre ; ou plutôt il glisse par une pente douce vers le réalisme. Sans doute, il est des amoureux transis qui ne savent que bénir leur martyre, adorer leur prison, qui vantent bien haut leurs bonnes fortunes chimériques et se créent des félicités qui les font pleurer de tendresse ; il est des êtres malheureux qui passent leur vie à se lamenter, qui gras et dodus, bons vivants, râlent leur dernier souffle et n'attendent plus que la chute des feuilles pour achever de tomber. Mais les malades imaginaires souffrent-ils moins parfois que les autres ? et n'est-ce pas encore le réel qu'ils s'efforcent de saisir et de peindre ?

Le poète des *Chants agrestes* et de la *Moisson* a dans la poésie élégiaque moderne, pris le genre idyllique. C'est l'idylle qu'il nous présente, mais l'idylle de Virgile qui peint les bergers, les laboureurs, les animaux, l'idylle de Théocrite qui chante aussi bien les héros que les chevriers, et mêle sous ce nom l'ode à l'épître, l'épithalame à la scène dialoguée. Et en effet, on retrouve tout cela dans les poésies de M. Millien. Les campagnes du Nivernais ne valent peut-être pas les campagnes de la Sicile ; l'auteur ne les aime pas moins.

Quand j'aspire, le soir, la fraîcheur de tes brises,
O mon beau Nivernais ! pays des vallons verts,
Je crois voir à mes yeux des formes indécises
Passer sous les rameaux de tes chemins couverts,....

Le bouton d'or en touffe entoure tes fontaines ;
La fauvette se mire au bord de tes étangs,
Où le roseau soupire en plaintes incertaines,
Où le poisson se joue aux nymphéas flottants,

A côté de tes champs se couvrant d'épis jaunes,
Juin pare le sainfoin des plus vives couleurs,
Et cherchant la rivière en tes prés, sous les aulnes,
Tes grands bœufs sont couchés sur un tapis de fleurs,....

Tu n'es pas seulement le pays de la plaine,
Où le pâtre en avril va chantant dans les prés ;
Aux crêtes des ravins la bise se déchaine
Et les nocturnes loups hurlent dans tes fourrés....

Tu dresses tes massifs de chênes séculaires
Pour dominer le front des abruptes hauteurs,
Où tes échos, bravant l'orage et ses colères,
Hantent en mugissant les abris protecteurs.

Tel est le cadre où se meut l'idylle nivernaise. Puis viennent les détails. Voici l'étang :

Si vous le connaissiez, l'étang de mon village,
Où se mire un bouquet de sorbiers et d'ormeaux ;
Si vous aviez foulé les fleurs de son rivage
Et cueilli le fruit rouge à travers les rameaux ;

Vous ne chercheriez pas ailleurs plus calme asile,
Plus limpide cristal sous l'ombrage mouvant ;
Et, pour rêver en paix devant l'onde tranquille,
Vers ces bords enchanteurs vous iriez bien souvent.

Voici le gué, la source, la fontaine, le puits, la saulaie, la maison blanche. C'est le descriptif, c'est le paysage. Voici maintenant les scènes de la vie champêtre : la méridienne, la rentrée des foins :

Des prés que la faux tondit jusqu'à terre
Les bœufs attelés sortent à pas lents,
Et les chariots, grinçant sur la pierre,
Roulent les foins secs en amas branlants.

Le défilé, c'est-à-dire les gens qui s'en vont à la fête voisine :

Au village voisin se rendent pour la fête
Les jeunes, les anciens, les filles, les garçons.
Le vieux ménétrier qui chemine à leur tête
Accompagne gaiement leurs naïves chansons.

Ils sont de leurs atours parés comme au dimanche :
Veste neuve, chapeau luisant, cornette blanche,
Souliers fins, clair fichu, robe aux vives couleurs....

La dernière gerbe, le char rustique, instruments de la vie agricole et occupations de l'existence champêtre. Ne croyez pas pourtant que tout se borne à la peinture de la nature. Qu'est-ce qu'un paysage dont l'homme est absent ? Qu'est la campagne sans le campagnard, la prairie sans le faucheur, le sillon sans le moissonneur ou la glaneuse, le troupeau sans le pâtre ? M. Achille Millien s'est bien gardé de négliger l'élément humain. Pourrait-on même trouver dans ses nombreuses petites pièces une seule où l'homme n'apparaisse ? A-t-il montré un seul coin de terre, lande ou champ, montagne ou vallée, qu'il n'y ait appelé un de ses paysans, ou bien ne s'y soit placé lui-même, à défaut d'autre ? Il a raison. Les savanes désertes, les forêts vierges même sont habitées. L'immensité n'apparaît que si l'homme, penseur ou poète, est là pour la voir.

Ma petite vallée ! Au soleil qui l'inonde
Elle étale ses prés où mugissent les bœufs,
Ses champs où sous le vent flotte la moisson blonde
Et ses arbres touffus qui montent vers les cieux.

Sous le grand marronnier des maisons du village
Le regard du passant voit s'étagier les murs ;
Le pampre en gais festons y roule son feuillage
Et l'abeille y bourdonne autour des raisins mûrs.

Que j'aime son ciel bleu !

Le plus souvent, ce sont des paysans de Beaumont-la-Ferrière et de Frémery, les paysans morvandiaux qui sont en scène. M. Achille Millien les connaît bien, il les a vus et pratiqués ; il les peint. Quelle bonne galerie de portraits ! quelles fines esquisses ! Voyez ce gars, robuste travailleur ! La peine ne lui fait pas peur, ni un coup de vin. Sobre ordinairement, vivant d'épargne, il ne se refuse pas, quelque jour, le plaisir de se dédommager d'une longue austérité. Aujourd'hui il chante, il s'en va gaiement à l'ouvrage, l'outil sur l'épaule, ou guidant ses bœufs. Pourquoi ?

Tous les bois rayonnaient de lumière splendide,
Tous les champs étaient blonds, tous les prés étaient verts ;
Dans le verger, Mary, la fille au front candide,
Écoutait les oiseaux chanter leurs plus beaux airs.

Et derrière la haie épaisse et fleurissante,
Le pâtre conduisant ses bœufs à l'abreuvoir
Laissait s'acheminer la bande mugissante
Et riait à Mary qui rêvait sans le voir.

Mais la patrie l'appelle ; il part, non sans regret ; il faut quitter les champs, ses bœufs, ses parents et sa fiancée, *linquenda domus et placens uxor*. Si encore la guerre l'épargnait ! Et s'il revenait fidèle ! Un jour, un beau hussard attroupe les enfants dans le village ; on admire son colback, son dolman, sa sabretache, ses éperons et sa fine moustache. Lui, fier, s'avance, heureux de l'admiration qu'il provoque. C'est lui, c'est le paysan lourdaud, parti les sabots aux pieds. Il a vraiment bonne mine. Comme il a changé ! Hélas ! oui, il a changé : Mary le sait bien.

Le poète de la *Moisson* et des *Chants agrestes* décrit toutes les étapes du voyage de la vie, tous les incidents qui sont les événements de l'existence champêtre, noce et baptême, mort d'animaux ou mort d'hommes. Il ne fait pas de son paysan un philosophe en blouse ou un citoyen en bonnet de Ségovie ; si son pâtre est parfois rêveur, son laboureur un peu poétique, c'est qu'il y a et qu'il faut de la poésie dans les champs et dans les bois. Mais, point de thèses, point de déclamations. Que j'aime mieux ces rudes compagnards du Morvan que leurs voisins du Berry, au moins tels que nous les montre Georges Sand ; et que le poète en cela a mieux saisi la nature que le romancier ! Pourtant M. Millien sent bien que, sous sa bure, le villageois a aussi sa gaieté. Chez lui, la joie est ordinairement sévère ; mais il se déride, et alors c'est pour de bon. La série de pièces intitulée *Grotesques* nous montre quelques types assez bien réussis.

Tel est le trait distinctif de l'auteur des *Poésies*. Mais, dans sa solitude calme et sereine, le poète n'a pu se défendre d'entendre les bruits du dehors. Son cœur a tressailli. Qui donc peut tellement s'absorber, loin des villes et des agitations, dans la contemplation du ciel et des étoiles, des prés, des bois et des sillons, qu'il demeure indifférent si la foudre éclate et frappe autour de lui ? M. Millien n'est pas ce sage, ce dur et égoïste stoïque de Lucrèce qui voit d'un œil sec le malheur d'autrui ; c'est l'homme de Térence qui regarde comme siennes les douleurs de la patrie. J'estime moins ses légendes, dont le cadre est un peu monotone, et ses récits, où le vers est trop souvent

ADIEUX A MA CHAMBRETTE.

A Monsieur Fernand Lamy.

I

Je pars. Tout mon courage sombre ;
Et mon cœur a plus de regrets
Qu'il n'est de flots dans la mer sombre
Ou de rameaux dans les forêts.

Comme le vent, l'homme varie.
L'on aime et l'on s'en va... Pourquoi
Quitter ma chambrette chérie.
Douce, tiède, faite pour moi ?

C'est là que j'ai rêvé de gloire.....
Un instant j'en fus ébloui.
Mon rêve, éclair dans l'ombre noire,
A jamais s'est évanoui.

Dans un coin était mon pupitre ;
Sur la droite, en entrant, mon lit ;
La croisée en face, et ma vitre
S'ouvrant au soleil qui lui rit

Deux chaises, une vieille table,
Un grand fauteuil en peuplier,
Et puis, suprême confortable,
Un bahut en bois de noyer.

de la prose. Mais je prise fort ses *Voix des ruines*. Il y a là, et dans *Paulo majora*, *Légendes évangéliques*, des chants fiers et émus qu'on relit avec enthousiasme comme une consolation et un espoir.

Plaines de France, ô mes vallées !
Votre sol qu'a meurtri le fer
Des épouvantables mêlées
N'est encore devenu plus cher
Depuis que vos glèbes tremblantes,
Hélas ! ont vu tomber les forts,
Et que la sève de vos plantes
Est faite du sang de nos morts !

M. Achille Millien est jeune encore. Il nous a prouvé qu'il savait manier toutes les cordes de la lyre et que l'idylle pouvait, de la pastorale, s'élever à l'hymne guerrier. Ses premières et ses nouvelles poésies ne seront pas les dernières.

Louis AUDIAT.



ADIEUX A MA CHAMBRETTE.

A Monsieur Fernand Lamy.

I

Je pars. Tout mon courage sombre ;
Et mon cœur a plus de regrets
Qu'il n'est de flots dans la mer sombre
Ou de rameaux dans les forêts.

Comme le vent, l'homme varie.
L'on aime et l'on s'en va... Pourquoi
Quitter ma chambrette chérie.
Douce, tiède, faite pour moi ?

C'est là que j'ai rêvé de gloire.....
Un instant j'en fus ébloui.
Mon rêve, éclair dans l'ombre noire,
A jamais s'est évanoui.

Dans un coin était mon pupitre ;
Sur la droite, en entrant, mon lit ;
La croisée en face, et ma vitre
S'ouvrant au soleil qui lui rit

Deux chaises, une vieille table,
Un grand fauteuil en peuplier,
Et puis, suprême confortable,
Un bahut en bois de noyer.

Une carte géographique,
Une glace au cadre bruni,
Des papillons, une relique,
Le portrait de Paganini.

Voilà pour le luxe... Oh ! J'oublie,
— Ma mémoire est un feu follet, —
Ma bibliothèque établie
Dans l'embrasure d'un volet.

Hugo, de Vigny, Lamartine,
Gautier, Sainte-Beuve, Musset
Donnaient l'accolade à Racine,
A d'Alembert, à Condorcet.

Despréaux, La Harpe, Corneille
Ne dédaignaient pas leurs voisins,
Et s'accommodaient à merveille
Des romantiques spadassins.

Ce peuple vivait en liesse.
Si le vent râlait au dehors,
Alors j'étais ma richesse,
Comme l'avare ses trésors.

Gautier me menait en Espagne,
Et je m'attardais en chemin,
Buvant, à travers la montagne,
Le vent embaumé de jasmin ;

L'œil noir brillait sous les mantilles,
Et je suivais les boléros,
Dansés au bruit des séguidilles,
Par un essaim de gitanos.

Victor Hugo qui, de son aire
Plus haute encor que la Yung-Frau,
Domine le bruit de la terre
Comme l'orage un chant d'oiseau ,

Sur l'aile puissante de l'ode,
M'emportait au-dessus des monts.
Satellite du grand rapsode,
Dans cette course de démons.

II

Soupir divin, harpe éolienne,
Lac, aigle ou cygne tour à tour,
Soit qu'il module un chant d'amour
Chargé de brise italienne ,

Soit que, dans un psaume éploré,
Il atteigne une haute cime,
Et sonde l'insondable abîme
D'un œil serein, calme, inspiré,

Aux sons de sa lyre immortelle,
Lamartine berçait mon cœur,
Comme la vague la nacelle.
Comme le zéphyre la fleur !

Si j'étais triste, avec Mardoche
Je courais à quelque festin,
Et je me mettais en débauche,
Depuis le soir jusqu'au matin.

En rentrant brisé de l'orgie,
Je savourais , pour m'assoupir,
Quelqu'harmonieuse élégie,
Un souffle du cœur, — un soupir '

Poète entre les plus poètes,
Le chantre immortel d'Éloa,
De Paris, de Dolorida,
Me montrait de sublimes faites,

D'où l'espace sans horizon.
Se déroulait immense, et l'homme
M'apparaissait comme un atome,
Un imperceptible ciron !

III

Ma chambre, il le faut, je te quitte ;
Donc, adieu jusqu'à la saison
Où la première marguerite
Étoilera le frais gazon.

L. HUGONEL.



CHRONIQUE RÉGIONALE.

Un érudit dont chaque pas dans la voie de la critique historique, a été marqué par des succès de l'ordre le plus élevé, vient de donner son sentiment sur une question qui a longtemps et beaucoup occupé les chercheurs de l'Agenais, celle du lieu où Saint-Vincent subit le martyre. Les uns placent ce lieu auprès d'Agen, les autres auprès de Bordeaux, d'autres enfin auprès du Mas-d'Agenais. Voici comment M. A. Longnon traite, à son tour, ce problème historique dans sa *Géographie de la Gaule au vi^e siècle*, important et superbe ouvrage à qui l'Institut de France vient de décerner sa plus haute récompense. Nous transcrivons textuellement ce passage précieux pour notre histoire (p. 549-552).

« SANCTI VINCENTII BASILICA. — Lorsque, en 585, le prétendant Gondevald eut quitté Bordeaux pour se réfugier dans le chef-lieu du pays de Comminges, le roi Gontran dirigea contre lui des troupes qui passèrent la Garonne à la nage et arrivèrent, dans leur course précipitée, auprès de la « basilique de Saint-Vincent, située sur le territoire d'Agen,¹ » à l'endroit où le martyr consumma, dit-on, son

¹ « *Juxta terminum Agennensis urbis.* » — Pour quiconque connaît la légende de saint Vincent, il n'est pas douteux que *juxta* doive s'entendre ici au sens de *in*. Nous rappellerons à ce que nous avons dit plus haut de l'acception du mot *terminus* dans la langue de Grégoire de Tours les personnes qui, à l'exemple de certains érudits, seraient tentées de traduire le passage précité par les mots : « près des confins de l'Agenais. »

sacrifice pour le nom du Christ. Les habitants s'y étaient réfugiés avec ce qu'ils possédaient de plus précieux ; mais l'armée royale mit le feu aux portes, les brisa à coups de hache, envahit l'édifice, passa au fil de l'épée tous ceux qui y étaient renfermés, et enleva les richesses qu'on avait déposées dans la basilique, ainsi que les ornements du culte.¹

« Le théâtre de ce lamentable événement n'est pas encore parfaitement déterminé, car la vie de saint Vincent, au jugement des érudits de l'Agenais, a été tellement altérée dans les légendes, que le désaccord porte même sur le lieu de son martyre.² Cependant, on reconnaît généralement que le saint fut mis à mort *in Agennensi territorio, Reonemensis ruris, agro Vellano*, et non loin d'une rivière, sur une colline où s'élevait un temple païen.³ Son corps resta enseveli dans cet endroit pendant cent-cinquante ans, après lesquels il fut transporté à cinq milles (7,500 mètres) de là, au *castrum Pompeiacum*,⁴ où l'on éleva une basilique qui, depuis, fut considérée par certains légendaires comme le lieu même du martyre de saint Vincent.

« Le poète Fortunat indique la position de la basilique contenant la dépouille mortelle de saint Vincent, sur la rive gauche de la Garonne,⁵ et il fait honneur à Leontius II, évêque de Bordeaux, qui

¹ *Historia Francorum*, l. VII, c. xxxv. — *De gloria martyrum*, c. cv.

² Nous parlerons ici des trois travaux les plus récents où la question du lieu du martyre de saint Vincent a été étudiée : A. Magen, *De quelques difficultés géographiques relatives au martyre et à l'inhumation de saint Vincent* (1856). — A. Magen, *Solution proposée d'une des difficultés géographiques que soulève la légende de saint Vincent* (1861). — Boudon de Saint-Amans, *Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne* (1859).

³ A. Magen et Boudon de Saint-Amans, ouvrages cités. — Cf. les *Acta martyrii sancti Vincentii*, apud Bolland., t. II, Junii, p. 167. D'autres actes parlent seulement de la *regio Melensium* et de *Nemetum* (*ibid.*, p. 166). — C'est à tort que Boudon de Saint-Amans (p. 103) fait de *Vellanium* un *castrum*, en substituant le mot *castro* à *agro*.

⁴ « *Castrum quod ab incolis Pompeiacum dicitur, fere quinis millibus a Reonemense separatum.* » (*Acta martyrii sancti Vincentii*, p. 168.)

⁵ Fortunat, qui écrivait à Poitiers, intitule la pièce de vers relative à la basilique de saint Vincent : « *De basilica ultra (alias apud) Garumnam* ; » de sorte que la combinaison

vivait en 560, de la toiture d'étain qui recouvrait cet édifice.¹ Au dire de Fortunat, le même Leontius aurait aussi consacré au vrai Dieu et à saint Vincent le temple païen d'un lieu appelé *Vernemetis*, ce qui, en langue gauloise, signifiait « grand temple.² » On croit communément que cette seconde basilique était située dans la localité où saint Vincent avait souffert pour la foi.³

« Le *castrum Pompeiacum*, où les restes de saint Vincent avaient été transportés, a fait place à la petite ville du Mas-d'Agenais (Lot et-Garonne, arrondissement de Marmande, chef-lieu de canton) dont l'église, ancienne église collégiale, dédiée précisément à saint Vincent était le plus célèbre des sanctuaires agenais placés sous le vocable de ce martyr, que les anciens bréviaires du diocèse appellent saint Vincent du Mas.⁴ Selon M. Adolphe Magen, on voyait encore, en 1861, en face de cette église, dans un enfoncement formé par deux maisons dont l'une était en recul sur la place, un fragment d'arcade sans caractère, mais qui paraissait être le dernier débris d'une cha-

des deux leçons permet de spécifier la situation de ce sanctuaire par rapport au fleuve.

1

Quo sacra membra jacent, stannæ tecta dedit.

(*Venantii fortunati Carmina*, l. I, c. viii, v. 11.)

2

Nomine Vernemetis voluit vocitare vetustas

Quod quasi fanum ingens gallica lingua refert.

(*Ven. fort. Carmina*, l. I, c. ix.)

La basilique de Vernemetis est ordinairement attribuée par les érudits bordelais au diocèse de Bordeaux, en raison de la part que leur évêque Leontius prit à son établissement, et M. Jules Quicherat partageait jadis ce sentiment, mais il s'est rallié depuis à l'opinion des savants agenais. (*Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1877, p. 102.)

³ Les partisans de cette opinion l'établissent sur la pièce de vers de Fortunat, intitulée *De basilica sancti Vincentii Vernemetis* (*Carmina*, l. I, c. ix.), qui cependant ne renferme rien de précis à ce sujet. On a aussi rapproché de *Vernemetis* le mot *Nemetum* qu'on lit dans certaines versions des *Acta martyrii sancti Vincentii*.

⁴ L'église du Mas ne possède pas le corps de saint Vincent, parce que, — il est utile de le rappeler, — cette précieuse relique fut déposée, au ix^e siècle, lors des invasions normandes, à l'église de Sainte-Foy d'Agen, d'où elle passa, peu après, dans l'abbaye de Conques, au diocèse de Rodez. (B. de Saint-Amans, ouvrage cité, p. 107.)

pelle conservant le nom de Pompéjac, lequel s'appliquait encore à l'emplacement dénudé du sanctuaire, ainsi qu'à la place, aux dépendances de celle-ci et aux propriétés qui l'enceignent. Rappelons, en outre, que les découvertes archéologiques ne laissent aucun doute sur l'existence au Mas-d'Agenais, dans la direction de Caumont, d'une importante localité gallo-romaine.¹

« Si l'emplacement du *castrum Pompeiacum* et de l'une des deux basiliques agenaises de saint Vincent ne peut plus offrir de doute aujourd'hui, on n'a pu encore retrouver l'emplacement précis de l'autre basilique, celle qui rappelait le lieu du martyre et qui doit être cherchée dans un rayon de 7 kilomètres et demi du Mas, où l'on ne trouve d'ailleurs aucun nom dérivé de ceux du *rus Reonemense*, de l'*ager Vellanum* ou de *Vernemetis*. Notre carte indiquera donc seulement le nom de *Pompeiacum* au Mas-d'Agenais. »

Un écrivain honorablement connu sous le pseudonyme qui trahit sa modestie, l'auteur du *Prieuré de la Grange de Durance*² et de *saint François d'Assise, providence du Moyen-Age par l'amour*,³ va prochainement publier à la librairie Michel et Médan, rue Pont-de-Garonne, à Agen, un ouvrage que nous signalons à la sympathique attention de nos lecteurs. *La légende du jeune Henry de Navarre dans une bastide d'Albret*,⁴ tel est le titre de cette étude, titre qui laisse entrevoir dans quel esprit elle est conçue. Si l'on a tout dit sur Henri IV, sur le vainqueur d'Arques et d'Yvry, le grand politique et le bon roi, il appartient à la tradition de nous présenter dans son

¹ Une statue antique du plus beau travail, une Vénus, a été trouvée récemment sur le territoire du Mas. Voyez, à ce sujet, une communication faite par M. Tholin à la Société des antiquaires de France. (*Bulletin de la Société des antiquaires*. 1877, p. 100-102.)

² Bordeaux, J. Dupuy, 1840.

³ Cet ouvrage, supérieurement imprimé par Jouaust, en 1876, est en vente, à Paris, chez E. Plon, à Agen, chez P. Michel et Médan.

⁴ *La légende du jeune Henry* est aussi confiée aux presses de Jouaust. Il n'en sera tiré qu'un nombre restreint d'exemplaires au prix modeste de 3 fr. sur papier ordinaire, de 5 fr. sur papier vergé.

cadre naturel, en action et sans appareil, *noste reyot*, selon le mot de nos paysans, le *meunier des tours de Barbaste*, l'hôte d'occasion du charbonnier, le bienfaiteur et le bon ami de tous dans ce pays d'Albret, où vit toujours, où fleurit son souvenir. C'est donc la tradition qui va parler ici, c'est par elle que nous connaissons, dans les derniers jours de sa vie privée, au seuil de la vingtième année, de l'ambition et de l'amour « un prince qui fut la gloire du Sud-Ouest avant d'être celle de la France. » Quelle meilleure garantie d'intérêt et, comme dit Montaigne, de « fresche nouvelleté ! »

Nous annonçons également la publication dans cette *Revue* de la *Chronique* d'Isaac de Pérès, qui fut longtemps *concierge* (on dirait aujourd'hui gouverneur civil) du château de Nérac. Le manuscrit original de cet ouvrage, qui abonde en faits curieux pour l'histoire de Nérac, du duché d'Albret, même de la France, de 1592 à 1612, appartient à M. Lesueur de Pérès, conseiller à la Cour d'appel d'Agen. Ce magistrat en dirigera la publication de concert avec M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, assisté de M. Faugère-Dubourg — un Néracais de vieille roche, qui sait tant de choses et les dit si bien ! — de MM. Bladé, Magen, Tholin, de Villepreux, Alph^e Lagarde et des principaux curieux et chercheurs de la région. Il n'est pas téméraire de prédire à cet ouvrage, dont nous reparlerons bientôt plus amplement, un grand succès auprès de nos lecteurs.

M. J.-F. Bladé vient d'être frappé dans une de ses plus chères affections. Sa mère, M^{me} veuve Bladé, née Liaubon, est morte à Bordeaux, le 12 août, dans sa 82^e année. Elle était sœur de feu le chanoine Liaubon, ancien secrétaire, puis vicaire-général de l'évêché d'Agen sous l'épiscopat de leur oncle maternel, M^r Jean Jacoupy. Nous nous associons de cœur au deuil de notre excellent collaborateur et de son honorable famille.

Enregistrons aussi avec l'expression de vifs regrets la mort d'un naturaliste très distingué, M. Durieu de Maisonneuve, ancien directeur du Jardin des plantes de Bordeaux, auteur de deux ouvrages justement estimés, la *Flore de l'Algérie* et celle *des Asturies*.

M. Durieu était notre compatriote, ayant vu le jour, nous ne savons plus en quelle année, à Saint-Eutrope, canton de Villeréal. On s'accorde à reconnaître qu'il fut savant — et modeste ! — autant qu'homme de bien.

M. le docteur L. de Montesquiou, président de la Commission départementale du phylloxéra et du Comice agricole de Nérac, a fait don au Musée d'Agen d'une collection erpétologique, qu'il avait soigneusement formée et qui comprend, en échantillons choisis, tous les reptiles de la région. Nous profitons de l'occasion pour faire savoir que deux magnifiques salles, celle des tableaux et celle de la sculpture, sont en voie d'achèvement.

Un fait infiniment rare, unique même vraisemblablement, vient de se produire à la session d'examens pour le baccalauréat ès-lettres, devant la commission déléguée à Limoges par la Faculté de Poitiers. Un de nos collaborateurs les plus distingués, M. Louis Audiat, lauréat de l'Institut, dont la présente livraison de la *Revue* contient un travail charmant, a présenté à l'examen trois de ses enfants, deux garçons et une fille. Tous ont été admis le même jour, l'un avec la mention *bien* et le premier de la série. Nos sincères félicitations à l'habile professeur et à l'heureux père.

A. M.

Le Propriétaire-Gérant,

FERNAND LAMY

Agen, imprimerie Noubel. — F. Lamy, successeur

LE MARÉCHAL-DUC DE RICHELIEU, A NÉRAC.

Dans son *Histoire ancienne et moderne du département de Lot-et-Garonne*, M. Boudon de Saint-Amans a publié, d'après le journal manuscrit de la famille Malebaysse, la *Relation de l'entrée à Agen, le 14 septembre 1759, du maréchal-duc de Richelieu*.

Quatre ans plus tard, le vainqueur de Port-Mahon passait à Nérac, en venant de Tarbes, et donnait lieu au même cérémonial emprunté, paraît-il, aux réceptions princières. Moins l'intervention du clergé, c'est la même mise en scène, la même pompe, le même abus de harangues officielles. On en pourra juger par cet extrait fidèlement copié sur les registres des délibérations du Corps de ville de Nérac, qui a échappé jusqu'ici aux recherches de nos annalistes :

F. D.

Relation de la Réception de M^{sr} le Maréchal-Duc de Richelieu, Gouverneur de la province, du troisième décembre mil sept cents soixante trois.

Le Corps de ville assemblé avec MM. les soussignés, par l'avocat

¹ Le maréchal-duc de Richelieu (Louis-François-Armand du Plessis), petit-neveu par les femmes du cardinal de Richelieu, né à Paris, en 1696, avait alors soixante-sept ans. Il était gouverneur de Guyenne et de Gascogne.

du Roy de l'Hôtel de ville, a été dit que le 5 novembre dernier, M. de Mazères ¹ subdélégué de M^{re} l'Intendant receut une lettre de M^{re} le Maréchal-Duc de Richelieu gouverneur de la province dattée de Tarbes, par laquelle ce seigneur lui mande qu'il doit se rendre le 9 du même mois dans la ville de Condom, et le 10 dans la présente ville, laquelle ayant été communiquée, le Corps de ville s'étant tout de suite assemblé, ledit avocat du Roy représenta que comme nos annales ne nous fournissent pas d'exemple ny de plan fixe pour la réception de notre gouverneur dont le nom illustré déjà par de glorieux ancêtres reçoit tous les jours un nouvel éclat. Guerrier magnanime et fécond en exploits, négociateur heureux, toujours sur du succès, gouverneur généreux, vigilant, équitable, que c'étoit à nous à montrer notre zèle et combien nous nous sentons flattés de l'honneur qu'il fait à notre ville de la visiter ; que nous ne pouvons consulter, que nos cœurs dans la réception que nous devons à notre gouverneur ; pourquoy nos facultés bornées ne nous permettent-elles pas d'égaliser la pompe des plus grandes villes, puisque nos sentiments et nos respects ne leur cèdent en rien.

Sur quoy le Corps de ville délibéra et il feut arreté que M. Corrèges, ² sous-maire, partiroit et se rendroit le 9 dans la ville de Condom auprès de M^{re} le Maréchal pour recevoir ses ordres et luy présenter les respects de la communauté et du Corps de ville ; et en attendant, qu'on travailleroit à déblayer et graver les rues par les quelles devoit passer M^{re} le Maréchal, qu'à sa diligence et sur le dessein du S^r Sauvageot architecte, la Porte du Marcadiou, ³ par la

¹ Dubernet de Mazères, procureur du Roy au siège de Nérac et subdélégué en l'intendance de Guyenne. Cette famille. originaire de Condom, a encore dans le pays de nombreux représentants.

² Il ne faut pas confondre les Corrèges avec les Lascorrèges, de Casteljalonx. Cette famille parait éteinte. Jacques Courrèges, capitaine, figure au livre terrier de 1611 ; un autre Corrèges est inscrit au cadastre Baritaut de 1671 et habitait près le Portal de Gaujac.

³ En 1763, environ un demi-siècle après la démolition des murailles de la ville, qui eut lieu en 1620, après le siège du duc de Mayenne, Nérac avait encore des portes qui donnaient leurs noms aux quartiers de la ville : Portal du Marcadiou, P. de Condom, P. de Fontindère, P. de Bordeaux, P. de Gaujac, P. du Pont, P. Saint-Germain.

quelle M^{re} le Maréchal devoit faire son entrée seroit décorée d'un arc de triomphe en lauriers verts mêlé agréablement des couleurs de M^{re} le Maréchal, que MM. de la bourgeoisie seroient invités de monter à cheval, que les troupes bourgeoises seroient commandées, que l'on feroit préparer un magnifique souper pour le 10, jour de l'arrivée de M^{re} le Maréchal. En effet, le dit S^r Corrèges s'étant rendu le dit jour 9, dans la ville de Condom où M^{re} le Maréchal n'arriva que vers les cinq heures du soir, il remplit sa mission auprès de ce seigneur, bientôt après repartit et feut de retour à dix heures du soir. Le Corps de ville feut de suite assemblé et, ayant pris les arrangements ultérieurs, MM. Dauzac¹ et Mourlan² consuls partirent le dit jour 10 à midy, à cheval, en robe et chaperon, à la tête de quarante bourgeois bien montés et feurent au devant de M^{re} le Maréchal jusques au lieu de Lagahe,³ limite de notre juridiction.

Ils feurent bientôt suivis de tout le corps de la noblesse composé de cinquante deux gentilshommes superbement montés et richement couverts, conduits par M. Saint-Paul de Lamazellières,⁴ chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ancien lieutenant colonel de cavalerie; les troupes bourgeoises furent assemblées à midy au

¹ Les Dauzac sont une très ancienne famille, qui comptait de nombreux représentants au xvi^e siècle. Jehan Dauzac est inscrit au livre du département et levée des deniers pour le paiement de MM. de Renaut et Masparaute, ministres de la parole de Dieu en l'église de Nérac, à la date de 1599. Sur le livre terrier de 1611, on trouve Jehan et Guiraud Dauzac à Jean de Mounet.

² C'est à cette famille Mourlan que s'allia Jacques de Romas, en 1739. Il épousa Anne, fille de Pierre Mourlan et sœur de Jacques Mourlan, avocat du Roi, de Joseph Mourlan, consul; de Mourlan de la Salle, jurat en 1763. Une fille de Mourlan, Jacques, épousa Joseph de Redon, S^r d'Auriole. Le sous-préfet actuel de Nérac, M. Descudé, représente encore aujourd'hui la famille Mourlan, alliée aux Romas.

³ Le ruisseau de Lagahe sert encore de limite entre la commune de Nérac et celle de Fréchou.

⁴ Saint-Paul de La Mazellières, ancien officier supérieur au régiment et colonel-général, descendait de la plus illustre famille de l'Albret, aujourd'hui éteinte. Le premier de ce nom apparait, dans l'histoire de Nérac, au milieu du xvi^e siècle, et venait, selon toute apparence, du Béarn. Les La Mazellières, seigneurs de Lastous, de Douazan, de Mazellières, propriétaires du Luquet, du Nègre, du Paillonla et autres lieux, ont vu la charge de lieutenant-général d'Albret se perpétuer dans leur famille.

nombre de deux cents bien armés, lestement vêtus et parés de coquardes, commandés par les sieurs Perribère,¹ Lespiault,² de Lassalle-Mourlan, capitaines des dites troupes et Perribère fils anseigne portant le drapeau ; et par le sieur Lagorce garçon major, se rendirent devant l'Hôtel de ville à une heure d'où elles partirent conduites par les sieurs Corrèges, sous-maire et Sauvage, consul en robe et chaperon et se rendirent à la dite porte du Marcadiou où elles formèrent une double haye jusques à la maison de M. de Brisac³ où la ville avait eu soin de faire préparer un logement pour M^{re} le Maréchal.

A trois heures de l'après midy, M^{re} le Maréchal arriva au dit lieu de Lagahe limites de la juridiction, où il feut receu et complimenté par les dits sieurs consuls, M. Dauzac portant la parole à la tête de

¹ Il y a eu de tout temps plusieurs familles Perribère dans le pays. Celle qui avait le plus de rejetons, en 1611, était originaire d'Asquets, village qui correspondait au Portal de Condom. Au livre terrier de cette époque, on compte en effet douze Perribère tenanciers d'Asquets. Ils sont presque tous désignés sous le nom de Perribère de Ramonau, et sont représentés aujourd'hui par la famille Tardin d'Asquets.

Au même livre terrier, Guilhem Perribère de la Rouilhère avait, dans la juridiction de Lalugne, une propriété de vingt-deux cartelades et demie, vingt-quatre escats. Mathieu Perribère, à la même date, tient prés et vignes à Argentenx. En 1720, Perribère, Étienne, a le titre de garde du Roy et, en 1726, d'ancien garde du corps. Il épousa Madeleine Persillon et en eut un fils, Jean-Baptiste Perribère. C'est ce père et ce fils qui sont, l'un commandant, l'autre porte-enseigne des troupes bourgeoises. Le fils de Jean-Baptiste, marié à Marthe Poudensan, joua un grand rôle à la Révolution et fut nommé, en 1792, député suppléant à l'Assemblée législative. C'est le grand père des descendants encore existants aujourd'hui de cette branche.

² Les Lespiault sont originaires de Casteljalous où l'un d'eux, Jehan de Lespiault, fut consul en 1538. (V. registres des jurades.) En 1569, on trouve aux registres de la jurade de Casteljalous un Lespiault, jurat, prisonnier de Montluc. En 1595, un autre est secrétaire de la ville. Au XVII^e siècle, ils s'établissent à Nérac et le cadastre Barissant de 1671 signale leur maison vis-à-vis la Halle. Celui qui commandait les troupes bourgeoises en 1763 était le père de Gabriel Lespiault, député suppléant aux Etats généraux de 1789. Les petits fils habitent Nérac : L'un est professeur d'astronomie à la Faculté de Bordeaux ; l'autre, conseiller municipal de Nérac et directeur du Musée de cette ville.

³ Voir, sur la famille de Brisac, la *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, de M. J.-F. Samazeuilh. La maison où descendit le maréchal de Richelieu, est occupée aujourd'hui par la famille du marquis Lefranc de Pompignan.

MM. les bourgeois. A quelques pas plus près, il trouva le corps de la noblesse à cheval qui eut l'honneur de luy être présenté par M. Saint-Paul de Lamazellières et arriva à quatre heures à la dite porte de Marcadieu escorté du pompeux cortège de la noblesse à cheval et de MM. les bourgeois également montés. Ayant mis pied à terre à la dite porte, il feut receu et complimenté par les sieurs Corrèges, sous-maire, et Sauvage ¹ consul, le dit sieur Corrèges portant la parole, à la tête des troupes bourgeoises, et se rendit à pied de la porte à son logement, accompagné des dits magistrats, de la noblesse et bourgeoisie entre deux hayes de fusiliers, au bruit des tambours des phifres et des acclamations du peuple. Arrivé dans son logement, il y feut harangué et complimenté par tous les corps. M. de Lamazellières lieutenant-général et maire en exercice porta la parole à la tête du Corps de ville ; M. Cappel Feuillide ² aussi maire, eut l'honneur de présenter à M^{re} le Maréchal, dans un grand bassin couvert d'une aulne de velours cramoisy, les vingt quatre paires de gans blancs dont douze paires d'homme et douze paires de femme ; les dits sieurs officiers des troupes bourgeoises eurent l'honneur de prendre en suite ses ordres à la tête d'une garde de cinquante hommes choisis.

Vers les huit heures du soir, M^{re} le Maréchal feut conduit à la lumière de plusieurs flambeaux à la grande salle du collège des frères de la doctrine chrétienne, que la ville avait fait superbement meubler et magnifiquement illuminer. M^{re} le Maréchal y trouva une table de quarante couverts garnie d'un très grand nombre de bougies dans le plus bel ordre. Dans la chambre à côté également meublée et éclairée, feut dressée une table de vingt couverts.

¹ La famille Sauvage qu'il ne faut pas confondre avec Sauvage de Casteljalous, dont M. Samazeuilh a donné la biographie, était venu de Bordeaux au commencement du XVII^e siècle. Celui dont il est question était le grand-père de M^{me} la Comtesse de Raymond.

² Cappel Feuillide venait de résigner ses fonctions en 1763 et n'était, depuis quelques mois, que maire honoraire. Son fils, qui dessécha les marais de Gabarret, mourut sur l'échafaud en 1793. (Voir *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, de J.-F. Samazeuilh.) Ce fut un neveu de ce dernier qui fut l'ardent polémiste que l'on connaît. La famille est encore très honorablement représentée dans le pays.

Sur les dites tables feut servy un magnifique souper à trois services relevé par un dessert brillant. Mgr le Maréchal avait invité le corps de ville, celluy du Présidial et tout le corps de la noblesse qui eurent l'honneur d'y assister.

Le lendemain matin, 11 du dit mois, Mgr le Maréchal étant prêt à partir, trouva également les troupes bourgeoises sous les armes et en haye sur son passage, les sieurs Castets et Laspeyres consuls à cheval et en robe, à la tête de MM. de la bourgeoisie aussy à cheval, et la noblesse prête à y monter. Mgr le Maréchal les remercia et ne voulut pas souffrir que personne l'accompagnât.

Pour tous les frais et dépenses de la quelle réception, il en coûte la somme de huit cents quatre vingt sept livres, onze sols, onze deniers, suivant l'état qui sera transcrit à la suite du présent arrêté fait dans l'Hôtel de ville le dit jour 3 décembre.

Signatures :

La Mazellières, maire. — *Castets*, consul. — *Corrèges*, sous-maire. *Dauzac*, consul. — *Sauvage*, consul. — *Laspeyres*, consul. — *Mourlan*, avocat du Roy. — *Gaudé*, consul. — *Joseph Mourlan*, consul. — *Paul de Mazelières*. — *Saubade*. — *Dubernet de Mazères*. — *Le chevalier Rolland*. — *Perribère*. — *Le baron de Trenquelleon*. — *Lespiault*. — *Mourlan de la Salle*. — *Perribère* fils.

Cette relation ne parut pas suffisante, et quelques modifications y furent portées à la date du 15 janvier 1764.

Aujourd'hui, quinzième du mois de janvier, mil sept cents soixante quatre, dans l'hôtel commun de la ville de Nérac¹ en assemblée des communautés dûment convoquées aux formes ordinaires, par lettres circulaires, au son de la cloche et de la trompette, y estant MM. les soussignés.

Par M. de Lamazellières, maire a été représenté que le Corps de ville assemblé dressa le troisième de décembre dernier la

¹ La sous-préfecture actuelle.

relation de tout ce qui s'est passé à la réception de Mgr le Maréchal-Duc de Richelieu gouverneur de la province de Guienne à la quelle relation et au bas d'icelle ont du être transcrits les comptes de toutes les dépenses que la communauté a été obligée de faire pour recevoir dignement et de son mieux ce seigneur, les dits comptes n'ont point été transcrits, tant parce que les dits comptes n'étoient pas encore arrêtés que parce que M. le Maire a pensé que la relation était défectueuse en quelque partie et que le Corps de ville a désiré que, préalablement, la présente assemblée prit connoissance de toutes les susdites dépenses contenues aux susdits comptes ou états par la lecture et le détail qui en seront faits pour après les approuver, ajoutant M. le Maire qu'il a cru la susdite relation défectueuse en ce que il n'y est point fait mention de M. de Mathison¹ écuyer, subdélégué de Mgr l'Intendant, auquel toutefois la communauté et le Corps de ville particulièrement ont des obligations tant pour les soins et les peines qu'il s'est donné pour la dite réception, que par les secours qu'il s'est empressé de leur procurer, le voyage qu'il a fait à Condom pour y recevoir les ordres de Mgr le Maréchal conjointement avec le Sr Corrèges lieutenant de maire, et les autres bons offices qu'il n'a cessé de rendre en cette occasion, sur quoy il prie l'assemblée de délibérer ce qu'elle trouvera à propos.

L'assemblée, après avoir oui la proposition, approuve la despense au chiffre de huit cents quatre vingt sept livres et tous les autres points.

En outre, comme il n'est rien de plus juste que de procurer le remboursement à ceux qui en ont fait l'avance, la communauté n'ayant aucun fonds ny ressource pour y pourvoir, l'assemblée a délibéré que Mgr l'Intendant sera très humblement supplié de permettre et ordonner que la dite somme de huit cents quatre vingt sept livres, onze sols, onze deniers, sera prise sur le produit de l'octroy.

¹ Joseph de Mathisson, seigneur de Lescout, succéda à M. Dubernet de Mazères en qualité de subdélégué à l'intendance de Guienne. La chronique Pérès fait mention d'un Jehan Mathisson, principal du collège de Nérac, en 1601.

Aux signatures mises au bas de la première relation il faut ajouter les suivantes appartenant pour la plupart aux hauts taxés :

P. Gaudé, consul. — De Mazellières-Douazan. — Bartouilh de Taillac. — Lasserre, jurat. — Dufaget, jurat. — Labat, jurat. — Saubade. — De Larrard. — Le chevalier Rolland de Salles. — Mathison. — Evenier. — Laffitte. — Gramon de Villemontès. — Darblade. — Rolland de Lastous.

A ces documents et pour les compléter, nous joignons l'état détaillé des frais occasionnés par la réception du maréchal-duc de Richelieu. La comparaison des prix d'alors avec ceux d'aujourd'hui donne à cette facture une saveur de curiosité.

*Etat détaillé de la dépense mentionnée en la délibération
de ce jour d'hui 15 janvier 1764.*

Au sieur Larrufie marchand pour co- guardes fournies aux trompettes tambours, phifre et sergents de ville	13 livres, 4 sols.
Aux sieurs Col et Guimet marchands pour une aulne et demy de velours cramoisy.	36 livres.
A Artigalas pour les gans présentés à Mgr le Maréchal.	22 livres.
Au sieur Taverne traiteur pour le souper et les soins apportés à le préparer.	185 livres.
Aux sieurs Delgay, Pompignan, Lau- rent et autres adjoints du dit Ta- verne.	18 livres.
A Soubiran boucher pour viandes de boucherie	36 livres 13 sols.
A Lamolère pour bois et charbon. . .	26 livres 13 sols.
Au boulanger pour pain et biscuits. .	20 livres 3 sols 11 deniers.
Au jardinier du Vergé pour potager et salades.	5 livres 3 sols.

A la demoiselle Tapié pour sucre épicerie anchoix et olives.	50 livres.
Acheté du poisson au chasse-marée qui passa le dit jour.	25 livres 5 sols.
Gratification au sieur Lefèvre maître d'hôtel que le Corps de ville fit venir de Condom.	24 livres.
Au nommé Vidau et autres pour mas- sepins, gattaux, croquelins, maque- rons et fruits.	36 livres 2 sols.
Pour choquolat.	3 livres.
A la demoiselle Demeré marchande pour flambeaux, bougie et chan- delle.	91 livres 45 sols 6 deniers.
Gratification aux femmes de Mézac, de Duran et autres qui ont pris soin du linge et de l'argenterie.	11 livres.
Pour la dépense de M. le Lieutenant de Maire dans la ville de Condom — chevaux et domestiques.	5 livres
Pour les placards en fer blanc et façon	5 livres 16 sols.
A Maurin, tapissier pour avoir tendu de tapisseries la grande salle du collège.	3 livres.
A Laurent menuisier pour avoir dressé et accordé les tables à man- ger.	1 livre 10 sols.
A Bourguignon cloutier pour cloux pour orner le portail du Marcadiou en laurier-feuille et façon.	8 livres 6 deniers.
Aux manœuvres qui ont charrié le bois et l'eau à la cuisine.	6 livres.
A Cantillon pour verres et gobelets. .	2 livres.
A Labenne et Bégué pour cruches et terrines.	2 livres 11 sols.

Au bouvier et manœuvres qui ont porté des graves sur les rues de Condom et Fontindère.	18 livres 10 sols.
Gratification aux phifre tambour et leur dépense.	18 livres 8 sols 6 deniers.
Gratification au sergent et trompette de ville et dépense en voyages. . . .	14 livres.
Pour frais extraordinaires, messenger et louages de chevaux.	199 livres 7 sols.

887 livres 11 sols 11 deniers.

Et maintenant, je confesse que c'est en vain que j'ai cherché à connaître les motifs de ce voyage. Le maréchal-duc de Richelieu, qui arrivait de Tarbes par Condom, venait-il tout simplement de quelque station d'eaux thermales dans les Pyrénées, ou poursuivait-il un but politique ? Je laisse aux érudits le soin de répondre. Toujours est-il que, pour l'honneur de la mémoire de ce grand seigneur qui incarne si bien le *xviii^e* siècle et qui, après avoir glorieusement vécu si longtemps, sut encore mourir à propos, il importerait de justifier ces visites pompeuses dont les dépenses causaient de si grands troubles dans les finances d'une petite ville comme Nérac. Encore, si le duc avait payé en cette monnaie de cour dont ailleurs il se montrait si prodigue ; mais non, pas une promesse, pas même un mot aimable en réponse aux harangues dont on l'accable. Jadis, les dieux répondaient au moins par leurs oracles. L'idole de la Guienne s'enivre d'encens et se laisse adorer sans mot dire. Comment son ami Voltaire eût-il apprécié cette attitude ?

Il est vrai qu'après son départ, il fait gronder son tonnerre et qu'au sujet de quelques désordres advenus dans le pays, il écrit aux officiers du Corps de ville de Nérac, à la date du 5 janvier 1764, la lettre suivante :

A Bordeaux, le 5 juin 1761.

« MESSIEURS,

« Je suis informé qu'il a paru dans plus d'une contrée de mon gouvernement des étrangers attroupés auxquels se sont joints des habitants du pays qui commettent des vols et même d'autres excès très punissables. Ces désordres auraient été prévenus et les bandes qui se sont formées dissipées dans leur principe si les officiers municipaux avaient tenu la main à ce qu'on ne se fût pas relâché sur le service des patrouilles de milice bourgeoise, et qu'eux mêmes eussent presché d'exemple à leurs concitoyens en remplissant les fonctions que les ordonnances leur prescrivent sur cette partie du service et particulièrement en faisant allumer des lanternes pendant la nuit dans les lieux qui en sont susceptibles ainsy qu'il vous est prescrit. Je vous recommande donc, Messieurs, de redoubler de zèle et de vigilance pour donner la chasse à tous les vagabonds, gens sans aveu, malfaiteurs, etc., qui passeront dans votre ville, de remettre à justice ceux qui se trouveront dans le cas de le mériter et de renvoyer les autres hors de votre territoire avec défences d'y revenir sous peine de prison. Si, contre mon attente, il s'étoit, outre le relachement du service des patrouilles dont je viens de parler, glissé d'autres abus, réprimez les dès que cette lettre vous sera parvenue parce que s'il me revenoit qu'il en subsistât encore après, j'e ne pourrois m'en prendre qu'à vous et je vous en rendrois responsable. Je conte recevoir incessamment des preuves de votre exactitude par le rétablissement du calme, du bon ordre et de la sureté publique et je seroy fort aise, en ayant occasion de donner des éloges à votre application et à votre zèle, de vous donner des marques de ma satisfaction et que je suis, Messieurs, votre affectionné à vous servir.

» *Signé :*

» MARÉCHAL-DUC DE RICHELIEU.

« Vous vous concerterez Messieurs avec votre subdélégué afin d'envoyer des copies de cette lettre dans tous les lieux de sa subdélégation pour la rendre noloire et que chacun s'y conforme en ce qui le concerne et vous et luy m'informerez de ce qui aura été fait à cet égard. »

Le maréchal, duc de Richelieu mourut à quatre-vingt douze ans, en 1783, à la veille de ce coup d'État de Brienne contre le Parlement et la nation que nous rappelions naguère. Il avait vu trois règnes et une régence ; il avait pris sa part de tous les grands évènements comme de toutes les petites intrigues du xviii^e siècle, et son existence presque centenaire mesure l'intervalle qui sépare une monarchie à son apogée d'une monarchie à son déclin.

FAUGÈRE-DUBOURG.



LETTRES SUR L'ÎLE DE LA RÉUNION.

(Neuvième Lettre)

Agen, le 15 février 1877

MON CHER AMI,

Savez-vous ce que c'est qu'une couchette de bord ? Un passager grincheux, malmené par une mer trop rude, l'a définie « un tiroir de commode, » spirituelle médisance lancée dans un moment de mauvaise humeur.

La couchette a deux mètres de long, cinquante centimètres de large, vingt-cinq centimètres de profondeur. N'est-ce pas assez pour un passager en ce monde... maritime ? Le bord antérieur est doublé d'une planche qui se soulève et s'abaisse à volonté. C'est la planche à roulis. Le fond en est des plus durs mais des plus solides, condition indispensable dans le cas ordinaire de deux couchettes superposées. Le progrès qui va se fourrer partout a fait de ce fond une sorte de sommier Tucker. L'élasticité doit en être sagement mesurée. Si l'habitant de la couchette supérieure y gagne en bien-être, au moindre mouvement de son « supérieur » l'hôte du tiroir inférieur y perd en tranquillité. N'est-ce pas l'histoire du progrès ? Il rencontre partout un intérêt qu'il blesse. Un conseil en passant. Si jamais vous faites une traversée et que le sort vous donne un compagnon de cabine, d'un coup d'œil rapide, pesez-le. Vous paraît-il trop lourd, offrez-lui poliment la couchette inférieure, une légère gymnastique pour atteindre le premier étage vous vaudra le bien-être et la tranquillité.

La couchette est adossée à la cloison de la cabine ou à la muraille du bâtiment. Ces deux modes d'attache ont leur importance, je veux dire leurs inconvénients. Il s'agit d'y parer.

Appliquée à la cloison de la cabine, elle est perpendiculaire à l'axe du navire, et c'est autour de son axe transversal, à lui, que le passager éprouve le roulis si prononcé dans nos bateaux à grande vitesse. Je ne puis mieux le comparer qu'à la planche mise en équilibre sur un madrier et dont deux gamins se font, avec tant de plaisir, une balançoire. La situation est peu agréable, mais sans danger de chute.

Appliquée à la muraille, la couchette est parallèle à l'axe du navire, et celui qui l'habite roule sur son axe longitudinal, c'est-à-dire tout d'une pièce sur lui-même. C'est ici qu'il faut jouer de la planche à roulis. Soulevez-là, pas trop, mais prou. Cela fait, prenez la diagonale, accorez-vous des pieds, de l'oreiller, et laissez rouler le navire. Après quelques nuits de cet exercice, plus heureux que moi, vous dormirez comme dans votre lit.

Plus heureux que moi, oui, mon cher ami. La fatigue eut beau faire, j'eus beau clore consciencieusement les paupières, me dire que je voulais dormir, me jurer que je dormirai, bah ! impossible. Et il devait en être ainsi pendant neuf jours ! Pourquoi donc le sommeil ne me venait-il pas ? Six mois de service à terre ne pouvaient pas m'avoir *désamariné*. Le *Duquesne*, l'*Estafette*, la *Turquoise* surtout que ses matelots avaient surnommée la berceuse, m'avaient donné de trop bonnes leçons, de ces leçons que ni le cœur ni l'estomac n'oublent. La crainte ne me rongait pas comme le lièvre de la fable. Faute de sommeil, je fis comme lui, je me mis à songer.

Que faire en un *tiroir*, à moins que l'on ne songe ?

et mes pensées me vinrent par la porte d'ivoire. Bien que contradictoires avec toute théorie psychologique, — vous ne m'obligerez pas à vous en donner la preuve, n'est-ce pas ? — ils furent les bien reçus.

Mes plus riants souvenirs de mer se dressèrent devant moi. Je les voyais défiler dans un gai pêle-mêle où je les triais à mon gré. De la campagne de la Baltique, je ne me rappelai ni les ennuis de sept mois de blocus, ni le bruit du canon et des mortiers tonnait pendant deux jours devant Sweaborg ; non, je revis mon premier sauvetage.

C'était pendant le bombardement, le matin, aux premières lueurs du jour. Je venais de quitter les lignes d'embossage des canonnières

et des bombardes, je retournais au *Duquesne* pour changer l'équipage de mon embarcation, quand le cri : Ohé ! du canot ! Ohé ! à nous ! me fit regarder un massif de roches à fleur d'eau, dont le patron du canot s'éloignait prudemment. A côté d'un rocher en saillie, nous aperçûmes un groupe d'hommes et, à leurs pieds, une légère embarcation coulant bas d'eau. C'étaient des Anglais, leurs cris gutturaux nous l'avaient appris. Nous nous approchâmes pour les recueillir, et je vis, non sans étonnement, une femme au milieu d'eux. Quelques instants après, je lui tendais la main que je venais de ganter à la hâte, et la jeune fille — c'était une délicieuse jeune fille de seize ans — s'élançait légère dans la chambre du canot. Un jeune homme, en tenue de *midschip mate*, la suivit. Deux matelots complétaient le groupe naufragé.

— A quel bord faut-il vous conduire, miss ?

— A bord de l'*Elan*, me répondit-elle.

Puis elle fit un signe au jeune officier.

— Miss A . . . , ma sœur, me dit celui-ci.

Je m'inclinai, non sans réprimer un sourire ; j'avais oublié l'indispensable présentation.

— Mon frère C . . . , du *Prince-Georges*.

— Ma foi, miss, je n'ai personne pour me présenter, je le ferai donc moi-même. Léopold Gaube, chirurgien de troisième classe, du *Duquesne*, pour le moment chargé du transport des blessés des lignes d'embossage, et auquel MM. les Russes font des loisirs. Depuis vingt-quatre heures que dure le feu, je n'ai pas vu une écorchure.

La glace était rompue et une bonne poignée de mains avec le *midschip* scella notre connaissance.

— A bord du côté que vous voyez là-bas, à un mille du *Duquesne*, dis-je au patron du canot.

— Vous connaissez notre yacht, monsieur ? me demanda la jeune fille.

— Certainement, miss. Vous êtes arrivée il y a quatre jours. Votre yacht a longé lentement le *Duquesne*, et pendant que quelques-uns appréciaient en connaisseurs ses formes et l'habileté de ses manœuvres à travers les rochers qui fourmillent par ici, j'en sais d'autres dont

les yeux ne quittaient pas un point de l'arrière où flottait un voile bleu. Le même soir, un canot rôdait autour du nouveau venu, et, malgré leur indiscretion, les promeneurs ne surent voir que le nom du navire, l'*Elan*.

Miss A... voulut bien sourire.

M. C... me raconta comment il s'était jeté sur les roches où je l'avais trouvé.

— Figurez-vous, Monsieur, que miss A... adore les aventures, et je ne suis pas éloigné de la croire heureuse de l'accident de tout à l'heure qu'elle appelle son premier naufrage. Hier au soir, je n'étais pas de service et notre *captain* m'avait accordé douze heures de permission. J'étais venu les passer auprès de mon père, quand les chaloupes de nos vaisseaux sont allées lancer des fusées incendiaires au milieu de l'incendie déjà allumé dans Sweaborg.

— Un vrai feu d'artifice, lui dis-je.

— Justement. C'est ce feu d'artifice que ma sœur a voulu voir de près. Croyez-vous que, pour lui complaire, notre père a été sur le point de faire mettre à la voile. Mais la brise est tombée; il a bien fallu se contenter d'une simple embarcation, et c'est en nous en revenant avant le jour, pour éviter les boulets russes, que je suis allé sottement me jeter sur les roches d'où vous êtes venu si à point nous tirer.

Nous étions arrivés au yacht.

— Nous ferez-vous la grâce de monter, Monsieur le Docteur, me dit-on d'une voix douce. Mon père serait aux regrets de ne pouvoir pas vous exprimer de suite sa gratitude pour le service que vous nous avez rendu.

— Impossible, miss. Vous voilà chez vous, je n'ai plus le droit de perdre une minute. Je regagne au plus vite le *Duquesne*.

— Adieu donc ou plutôt au revoir.

Une nouvelle poignée de mains avec le *midschip mate*, et je m'éloignai.

Vous avez eu vingt ans, n'est-ce pas, mon cher ami. Parbleu ! mais pourquoi la question, me direz-vous ? Pourquoi ? Ne vous est-il pas arrivé, homme grave qui consentez à me lire, ne vous est-il pas

arrivé de vous laisser ramener par la pensée à ces années heureuses où le cœur bat vite et fort, où les impressions sont vives et faciles ? Ne vous arrive-t-il pas encore d'évoquer quelque lointain souvenir ? Les yeux fixés devant vous, noyés dans le vague, la bouche entr'ouverte par un sourire, respirant à peine, vous relisez une page de votre existence, vous en rétablissez les caractères effacés à moitié. Cette lecture est pleine de douceur, et n'est-ce pas à regret que vous fermez le livre ? Le plus souvent, vous aurez évoqué une illusion. Mais, qu'importe ! si elle vous a rendu un instant de jeunesse.

Rappelez-vous vos vingt ans et ne vous moquez pas de moi si je vous dis que j'étais amoureux.

Bah ! si vite ! Eh ! oui, mon cher ami, aussi vite. Ah ! c'est que le cœur — ou la tête — se prennent vite en mer, surtout en un temps de blocus.

Je volais en plein éther, quand la lourde masse du *Duquesne* me ramena brutalement en ce monde réel. Le commandant en second se promenait sur la dunette.

— Diable ! pensai-je, pourvu qu'il n'ait pas sa gastralgie. (Je dois vous dire qu'excellent homme d'ordinaire, le capitaine de frégate avait de fréquentes crises de gastralgie, et dans ces moments-là il était peu commode, surtout pour les médecins.)

Mais, crise ou non, il me fallait aller à lui.

— De retour à bord, commandant.

— Vous avez eu des blessés, docteur ?

— Dieu merci ! non, commandant.

— Quelle drôle de route avez-vous suivie pour revenir ? On a vu votre canot aborder le yacht anglais.

— J'y ai déposé des naufragés que j'avais trouvés sur un de ces paquets de roches. Leur embarcation coulait bas d'eau.

— Ah ! et quand repartez-vous ?

— Le plus tôt possible, commandant. Le chirurgien du *Tourville* attend mon retour. Je vous demanderai seulement la permission, pendant qu'on change l'équipage du canot, de me débarbouiller et de chercher quelque chose à me mettre sous la dent. Je meurs de faim.

— Allez, et faites vite.

— Décidément, me dis-je en gagnant ma chambre, il n'a pas de crise ; mais, qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui ? Il n'est même pas curieux lui qui fourre toujours son nez partout.

Un quart d'heure après, au moment où j'allais m'attabler devant deux œufs et un morceau de fromage, maigre pitance facile à comprendre à cette heure matinale, mais relevée par une bouteille de bordeaux et une tasse de café, un timonier vint me dire que le capitaine de frégate me demandait.

— Est-ce qu'il est bien pressé, le commandant.

— Dame, major, je n'en sais rien. Il vous demande.

— Où est-il ?

— Dans sa chambre.

Je montai.

— Vous n'avez pas déjeuné, docteur ? me dit le commandant. Eh bien, faites-moi l'honneur d'accepter ce que je puis vous offrir. Le maître d'hôtel va vous porter ici des œufs et une pièce froide qu'il a dû mettre de côté hier au soir ; et tout en déjeunant, vous me direz quels étaient vos passagers de tout à l'heure, puisque vous n'avez pas voulu m'en parler en service..... N'y avait-il pas une passagère ?

Jugez de ma stupéfaction et de mon embarras. Au diable les long-vues et les timoniers qui s'en servent et s'en vont redire tout ce qu'ils aperçoivent à l'horizon.

— Oui, commandant. Miss A..., la fille du propriétaire du yacht, avec son frère, *midschip mate* à bord du *Prince-Georges*

— Et vous savez le nom de leur père ?

— Tiens, c'est vrai ! Ils ne me l'ont pas dit et je ne l'ai pas demandé.

— C'est lord N.....

Quelle douche glacée sur ma flamme, mon cher ami. Miss A..., la fille d'un pair d'Angleterre ! Mais la réaction devait se faire vite et le capitaine de frégate allait y aider de toutes ses forces.

— On la dit fort jolie, miss A.....

— Peuh ! la beauté du diable.

— Mieux encore, j'ai entendu dire charmante, adorable.

— Oh ! adorable !

Le bourreau ! Et moi qui l'accusais tout à l'heure de n'être plus curieux ! J'étais furieux contre lui, contre moi, contre elle, contre tout le monde. De quoi se mêlait-il, le vieux barbon ! Un père de famille, me voler ma pensée et les mots qui la rendaient si bien !

— Vous n'êtes pas de cet avis, docteur ? Vous êtes bien difficile.

— Vous la connaissez donc, commandant ?

— Oui, mais je ne l'ai pas vue depuis près de six ans. C'était une délicieuse enfant, elle ressemblait à ma fille ainée. J'irai la voir dès que j'aurai un moment de libre. Depuis longtemps, lord N... veut bien m'honorer de son amitié. C'est lui qui me faisait, il y a deux jours, le portrait de miss A... Et il ajouta avec une nuance de tristesse : Un portrait de père, parbleu !

— Mais non, repris-je vivement, mais non, il ne se trompait pas. Je ne sais vraiment où j'avais la tête. Miss A... est bien telle qu'il vous l'a faite : petite, les cheveux noirs, de grands yeux bleus foncés, la voix douce, le sourire charmant, les dents petites et blanches, les traits d'une délicatesse inouïe, des mains fines, des pieds d'enfant. Je les ai bien vus, allez, commandant, quand elle s'élançait avec légèreté dans le canot. Cela ne fait-il pas un ensemble adorable !

Je m'étais vendu.

— Oh ! oh ! me fit le commandant. Quelle animation ! Après la mauvaise humeur, de l'enthousiasme ! Est-ce que, par hasard?... Ce serait par trop fort ? Mais il en est bien capable... Ah ! ça, jeune homme, est-ce que, par hasard, vous seriez déjà ?...

— Quoi ?

Ici, un moment de silence pendant lequel le capitaine de frégate me regarda d'un air moqueur.

— Et vos amours de Stockholm ?

Il savait donc tout, cet homme-là ! Quel bon commissaire de police il aurait fait !

— Oh ! celles-là ne comptent pas.

— Et vos amours de Kiel ?

— Je les ai perdues en route, commandant.

On frappa à la porte. Un timonier venait avertir que le canot-major était armé.

— Allez-donc, docteur, et puissiez-vous avoir aussi peu de besogne que hier.

— C'est affaire à MM. les Russes, répondis-je.

Je saluai et sortis. La porte n'était pas encore fermée que j'entendis le commandant s'écrier : Oh ! la jeunesse ! C'est le premier des biens.

Je regagnai mon poste au milieu des lignes d'embossage. Sweaborg brûlait à travers d'énormes nuages de fumée noire que zébraient à tout instant des éclairs. Le feu avait repris avec une furie nouvelle. Les canons de 50 des grandes canonnières tonnaient sur la première ligne. Plus loin, les mortiers des bombardes crachaient avec fracas leurs énormes projectiles. Les petites canonnières, véritables tirailleurs, libres dans leurs manœuvres, lancées à toute vitesse, se faufilaient dans les intervalles des navires embossés, faisaient feu de l'avant, viraient sur place, faisaient feu de leur canon d'arrière, s'éloignaient, rechargeant leurs pièces ; courant à droite, à gauche, jamais en place, elles revenaient à la charge, semblables à ces chiens de village qui poursuivent le passant, s'élancent, reculent, le harcèlent de leurs aboiements, mais sans jamais les mordre. Là, par exemple, s'arrête la comparaison. Les canonnières aboyaient en mordant, et les Russes devaient sentir profondément chacune de leurs morsures.

Ce spectacle m'enivrait la veille, il me laissait froid en ce moment. Mon poste était toujours une sinécure. Le coude appuyé sur le bord de l'embarcation, la tête dans ma main, mollement bercé par les balancements du canot auquel les avirons ne donnaient qu'une impulsion faible et lente, je rêvais en suivant les spirales de la fumée de ma cigarette. Je me bâtissais un roman ineffable où l'amour le plus respectueux coudoyait l'amour à la hussarde. Ah ! le beau temps, le bel âge où l'artillerie de trois nations puissantes avait tort devant deux grands yeux bleus et un petit pied plein de promesses !

Tout à mon sujet, je ne recherchais plus les stations à l'îlot Abraham — est-ce bien ainsi qu'il se nomme ? — un rocher où nous avions

établi une batterie de mortiers et d'obusiers à la Paixhans. Là, sous la tente du capitaine d'artillerie de marine commandant, des officiers anglais, visiteurs enthousiastes, faisaient couler à flots le champagne. Je vidais mon verre presque mélancoliquement et je revenais vite à mon canot et à mon roman. Plus loin, le capitaine de la *Dragonne* m'appelait à son bord et m'offrait du café froid. Et pour rendre son invitation plus engageante : Vous savez, me disait-il, la batterie du Télégraphe a pris ma canonnière pour point de mire. Elle tire à boulets rouges. J'en ai quelques-uns à vous montrer, surtout celui qui est tombé dans la soute aux poudres. Je trouvais l'invitation mauvaise, — le café froid, du reste, ne vaut rien, — et je poursuivais mon chemin et mes chapitres.

J'arrivais à la conclusion, — à tout roman n'en faut-il pas une ? — quand une voix me hêla d'une bombarde. C'était celle du capitaine. Ohé ! docteur, qu'est-ce que vous avez donc ? Est-ce que le feu vous donne la colique ? La colique ! moi ! Alors que j'allais atteindre le quatorzième ciel ! En avais-je donc l'air ? Et je ne puis dire au man. vais plaisant toute ma colère indignée, le bruit de ses mortiers l'avait rendu sourd comme une cruche.

A cette plaisanterie par trop réaliste, l'image que je choyais s'enfuit à tire d'ailes. Je ne devais plus la revoir. Les Russes allaient me tailler de la besogne, et la nuit fut remplie par une expédition hasardeuse qui ne laissa aucune place au roman.

Insisterai-je davantage ? Mon roman était bien fini. Pourquoi vous dirais-je les réalités du lendemain ? Une carte cornée de lord N. . . , une invitation à dîner pour le jour suivant ; mon empressement à faire la visite obligatoire, le violent battement de cœur qui me prit en abordant le yacht, et mes efforts pour le réduire. Bien qu'amoureux, consent-on volontiers, même à vingt ans, à ne paraître qu'un sot ? Je ne vous dirai pas comment un trio de jeunesse eut raison, le soir, de la gravité d'un quintette d'hommes mûrs ; comment notre capitaine de frégate oublia sa gastralgie ; comment l'amiral anglais S. . . s'égaya au point de raconter quelques-unes de ses fredaines de *midschip* ; le succès de fou rire qu'il obtint en narrant certain duel à trois, où les adversaires furent placés en triangle, un pistolet d'abordage à chaque main, avec ordre de faire feu des deux bords au même signal. Les témoins avaient eu soin de se mettre à l'abri dans un fossé. Quelles bonnes et cordiales poignées de mains furent échangées à l'heure du départ !

Le lendemain, quand je montai sur la dunette, l'*Elan* n'était plus qu'un point à l'horizon. Il me restait une grande tristesse, et au capitaine de frégate une crise « soignée » contre laquelle... Ah ! mais, non, je ne vous dirai pas comment j'y mis fin.

Le vent et la mer continuaient à faire rage, je continuai à songer. Je quittai la Baltique. Mes souvenirs, après s'être arrêtés un instant à Madère et à Ténériffe, remontèrent le cours du Sénégal où les balles des Maures pleuvaient plus dru que les distractions, glissèrent le long de l'Amérique du Sud, effleurèrent le Japon, la Chine et l'Inde. Ils m'emportèrent de nouveau en Afrique dont je parcourus au galop la côte orientale. Traversant le canal de Mozambique, ils me conduisirent à la côte ouest de Madagascar. J'y rencontrai un franc éclat de rire, — une Hélène malgache allait en être la cause.

Nous étions mouillés, depuis quelques jours, dans une baie dont je ne me rappelle plus le nom, et j'étais descendu à terre pour chasser, accompagné d'un matelot malgache. J'avais fait cinq ou six kilomètres à travers des marécages. J'arrivai harassé à un village dont le chef, un vieux Malgache, me donna l'hospitalité et le droit de m'asseoir sur une natte, devant une marmite de riz agrémenté d'une tortue en kari. Je lui devais un remerciement et j'étais fort embarrassé, quand il me demanda du rhum ou de la poudre. Je versai généreusement ce que contenait ma poudrière, deux charges à peu près, et j'y ajoutai trois chevrotines et une petite quantité de menu plomb. Le chef me parut on ne peut plus satisfait, et saisissant un fusil à pierre, un vieux fusil de traite, il prononça un assez long discours que le matelot malgache me traduisit en nous en retournant à bord. Le chef m'avait appris qu'un « roi » voisin l'avait gravement insulté en enlevant une de ses femmes, la plus jolie, et que, maintenant qu'il avait de la poudre et des balles, il s'en irait au plus tôt, à la tête de son armée, réclamer sa femme et sa vengeance.

Nous irons voir ça, me dit le commandant auquel je racontai l'aventure, vous assisterez à un spectacle curieux. J'enverrai aux renseignements pour savoir le lieu et l'heure de la rencontre.

Le lendemain en effet, bien renseignés, — le vieux chef, aussitôt après mon départ, avait dépêché au Pâris du voisinage un héraut qui était revenu bredouille, Hélène avait expressément refusé de « réintégrer le domicile conjugal » — le lendemain, à huit heures du matin, nous arrivons avec quelques matelots proche du champ de bataille. A cent mètres devant nous, à droite, à gauche, les deux

armées s'avancent. Il y a trente-deux hommes du côté de mon hôte de la veille ; vingt-huit accompagnent Pâris, grand et beau gaillard de vingt-cinq ans, portant haut la tête, et qui n'a pas dû avoir beaucoup de peine à ravir la trop sensible Hélène. A cent pas l'une de l'autre, les deux armées font halte. Les soldats s'asseoient, s'accroupissent ou s'étendent par terre. Seuls, les deux généraux continuent leur marche.

— Est-ce donc un duel ? dis-je au commandant. L'un a un fusil, l'autre n'a qu'une sagaye. Les armes ne sont pas égales.

A vingt-cinq pas, les adversaires s'arrêtent. Le vieux chef brandit son fusil et entame un discours dont l'exorde n'est certainement pas un exorde par insinuation. Je regardais, quand un bruit de pas derrière nous me fait tourner la tête. Un groupe de femmes gagnait le bouquet d'arbres où nous étions cachés. L'une d'elles, la plus jeune, se détache du groupe, s'approche en mettant le doigt devant sa bouche pour nous recommander le silence, et, sans façon, vient s'asseoir à mon côté.

C'est Hélène. Je puis l'examiner à l'aise. Elle paraît avoir quinze ans. C'est par ma foi ! une fort jolie Malgache, de taille moyenne, le profil gâté par un nez légèrement épaté, la bouche grande, les lèvres minces, la tête couverte de ces mille petites tresses qui exigent plus d'un jour de travail, le bras et l'épaule arrondis, irréprochables comme lignes, les attaches fines, les mains élégantes, les pieds très petits. Une forte odeur d'huile de coco se dégage de ce corps gracieux. Une longue pagne d'étoffe de laine et de soie, rouge et blanche, l'enveloppe, laissant à nu la moitié d'une gorge grecque. Décidément, Pâris était un heureux coquin.

A peine assise, elle écarte les branches ; ses regards parcourent le champ de bataille et s'arrêtent anxieux et avides sur le jeune roi qu'ils n'abandonnent plus.

Et le vieux chef péroré toujours. Au bout de sept minutes — je les ai comptées, c'était fort long — il s'arrête, repose son fusil, s'appuie sur le canon, et attend. Il paraît fort content de lui.

Son éloquence n'a cependant pas ébranlé son adversaire. Pendant tout le discours, Pâris est resté impassible, la tête haute, le torse développé, la jambe droite un peu jetée en avant, le corps reposant sur la gauche. Sa sagaye est plantée en terre devant lui.

Son tour est venu. Il fait un pas en avant, saisit la sagaye, lève

les bras au ciel qu'il a l'air de prendre à témoin et commence. Son discours paraît appartenir tout d'abord au genre ironique. Puis la voix, les gestes s'attendrissent ; il doit dépeindre les transports de l'amour heureux. La note change de nouveau, redevient ironique. Il ricane et termine par le geste d'Ajax, que j'avais cru jusqu'alors n'appartenir qu'à la civilisation la plus avancée.

Il a dit. Les armées se remettent sur pied et se menacent. Il lève sa sagaye, il va la lancer et transpercer son adversaire. Mais le vieux chef l'a mis en joue. Paf ! Le coup part, Pâris tombe. Son armée, stupéfaite tourne les talons et s'enfuit au plus vite. Le vainqueur se précipite vers le vaincu. Ses soldats le suivent en poussant des hurlements de triomphe. En voyant tomber son amant, Hélène s'est élancée. Le vieux chef l'aperçoit, la happe au passage, fait demi-tour, et toujours suivi de son armée triomphante, l'emporte, en la fouettant, à son village. Je n'en suis pas inquiet. Elle saura se faire pardonner son escapade et, à coup sûr, la recommencera.

Nous avons couru au blessé pour l'empêcher d'être achevé. Il avait la cuisse droite entamée par une chevrotine et quelques grains de plomb par le corps.

— Imbécille, lui dis-je en lui enlevant ces plombs, comment es-tu allé te planter, avec ta sagaye, en face d'un fusil ?

Et l'interprète me traduisit sa réponse :

Je savais qu'il n'avait pas de poudre.

Le commandant donna l'ordre à deux matelots d'aider le matamore à regagner son village et nous retournâmes à bord. Je ne vous dirai pas nos commentaires au retour. Ils respiraient la gaité. Mais quel avait été mon étonnement de retrouver à Madagascar les discours *ante bellum* des temps homériques. Le commandant m'affirma qu'il avait rencontré cette coutume chez quelques peuplades d'Afrique et d'Océanie.

— Voulez-vous déjeuner, Monsieur le docteur ?

— Mais, certainement, je déjeunerai.

A cette invitation du second, je sautai, non, je descendis avec précaution de ma couchette.

Dieu vous garde d'un déjeuner de cyclône ! Sur les paquebots d'aujourd'hui, dans les luxueux hôtels ambulants, rien à craindre des caprices de la mer. La broche et l'hélice y tournent de conserve. Si le

temps se fait mauvais, l'appétit va manquer au plus grand nombre, mais les passagers au cœur solide sont assurés de trouver, avec leurs coudées franches, le menu des plus beaux jours. Comme il est loin d'en être ainsi sur un bateau marchand qui prend la mer à l'improviste ! Où étaient les provisions fraîches dont le capitaine me parlait la veille ? L'avalanche du matin n'avait rien respecté. Bœuf, légumes, pain, tout était gâté ou à vau-l'eau. La cuisine elle-même, « déralinguée » suivant l'expression du second, n'avait plus d'intact que la marmite de l'équipage. Il nous fallait « doubler le cap fayols. » Ne cherchez pas ce cap sur vos cartes, vous ne le trouverez pas. On le rencontre par toutes les latitudes, surtout en pleine mer, dans les longues traversées. Je me le rappelle encore après plus de vingt ans et puis vous le décrire comme si je l'avais devant moi. C'est un énorme roc de lard salé assis sur une grève de fayols parsemée de roches en fromage de tête de more ; ça et là des dunes de lentilles et de gourganes, avec quelques bouquets de choucroute. Dans les fissures, des galettes de biscuit à l'épreuve de la mâchoire la plus dure. L'eau tiède n'y manque pas, et dans les creux du rocher vous trouverez le quart de vin et le boujaron d'eau-de vie réglementaires.

Cependant quelques boîtes de bouillon de conserve avaient été ouvertes pour les blessés et pour leur médecin. Mais j'allais jouer de malheur, et voici comme : j'étais assis sous le vent ; de l'autre côté de la table, debout en face de moi, le second me dominait de toute sa hauteur augmentée de l'inclinaison du navire qui donnait une forte bande. Il me tend une assiette remplie de potage. L'équilibre est difficile à trouver, à conserver surtout. Le liquide très chaud me coule sur la tête. Je la baisse instinctivement. Il me coule dans le cou et ruisselle dans le dos. Mais, sapristi, ça brûle ! et de rire, et le second riait aussi et le vermicelle coulait de plus belle. Il n'en resta pas un brin dans l'assiette. Voilà comment je pris mon potage.

La vie de bord est remplie de ces petites misères ; le mieux est de les subir avec gaité. Je me consolai en voyant mes blessés avaler leur part avec délices. Ils ne boudèrent pas comme moi devant le lard salé, et je pus m'assurer de la solidité de leurs mâchoires par leur entrain à croquer le biscuit.

(A suivre.)

D^r GAUBE.

TROISIÈME PARTIE.

CHANSONS DE DANSE

I

AU JARDIN DE MON PÈRE.

Au jardin de mon père,¹ { *bis.*
Y a-t-un rosier fleuri;
Et les oiseaux y chantent,
Chantent toute la nuit.
Je n'en puis pas, mire lan la, { *bis.*
Je n'en puis pas dormir.

La caille, la tourterelle,
Et la jolie perdrix;
Le merle, l'alouette,
Et le pinson aussi.
Je n'en puis pas, etc.

Rosignolet sauvage,
N'a pas voulu venir.
— Rosignolet sauvage,
Où donc est mon ami ?

— Dans le pays d'Espagne,
En Espagne, à Madrid,
Avec le roi de France,
Pris par les ennemis.²

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lectoure.

² Il s'agit évidemment de François I^{er}.

Toutes les demoiselles,
Ont le cœur pris pour lui ;
Mais il songe à sa belle
Qui l'espère au pays.

— Rossignolet sauvage,
Tu en as bien menti.
Je suis en oubliance,
Auprès de mon ami.

— Si vous le savez, belle,
Mettons que j'ai menti.
Il a douze maitresses,
En Espagne, à Madrid.

— Je suis en oubliance, }
Auprès de mon ami. } *bis.*

— Dans le pays de France,
Y en a d'autres que lui.
Je n'en puis pas , mire lan la, }
Je n'en puis pas dormir. } *bis.*

II

J'AI PLANTÉ UN ROSIER.

J'ai planté un rosier,¹ }
Qui n'est pas loin d'ici. } *bis.*

Le soir, je l'ai planté,
Et le matin fleuri.
Ah ! Donne-moi d'ici, }
Cet amoureux transi. } *bis.*

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lectoure.

Oh ! Rosier, beau rosier,
Pourquoi sitôt fleuri ?
Pourquoi n'attends-tu pas,
Ce joli mois d'avril ?
Ah ! Donne, etc.

Où toute jeune fille
Elle change d'ami ?
Moi, je n'en change pas :
Le mien n'est pas ici.

Il est en Allemagne,
En étranger pays.
Mais pendant que je chante,
Je le vois revenir.

— Eh ! Bonjour, ma mignonne.

— Eh ! Bonjour, mon ami.

Où donc est la promesse
Que tu m'as tant promis ?

Où donc est la promesse
Que tu m'as promis ?

— Sur le fer de l'épée,
Je les mise en écrit.

Sur le fer de l'épée,
Je l'ai mise en écrit. } *bis.*

L'épée est cassée,
Et ma promesse aussi.
Ah ! Donne-moi d'ici, } *bis.*
Cet amoureux transi.

III

L'AMANT CONSOLÉ.

Tout en revenant ¹ } *bis.*
De boire bouteille,
L'envie me prend
D'aller voir ma belle,
Dondaine,
L'amour qui nous mène , } *bis*
Dondon.

Je prends mon cheval,
La bride et la selle :
Je trouve un rival,
Assis auprès d'elle ,
Dondaine, etc.

— Reste-s-y. rival,
— Auprès de ma belle.
Jamais tu n'auras
Ce que je tiens d'elle.

Je tiens de son cœur,
La fleur la plus belle.
Elle a trois enfants,
Chacun à son père.

L'un est à Paris , } *bis.*
L'autre à la Rochelle.
L'autre est à Bordeaux.
Qui est capitaine.
Dondaine,
L'amour qui nous mène , } *bis.*
Dondon.

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

IV

LES DEUX AMOUREUX.

Je me suis mise en danse,¹
Entre deux amoureux ,
Qui se disaient l'un l'autre :
— Nous sommes bien heureux.
A qui donnerai-je le ruban, le ruban,
A qui donnerai-je le ruban orangé ?

} bis.

} bis.

D'avoir notre maitresse
Qui danse entre nous deux.
La fille n'est point sotté,
Répond à tous les deux :
A qui donnerai-je, etc.

— A celui de la droite
J'ai promis mon cœur.
Que celui de la gauche
Aille chercher ailleurs.²
A qui donnerai-je le ruban, le ruban,
A qui donnerai-je le ruban orangé ?

} bis.

} bis.

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lectoure.

² Variante: « Un rameau de fleurs. »

V

EN REVENANT DE LA FOIRE.

En revenant de la foire,¹
De la foire de Paris,
J'ai rencontré une femme,
Qui battait bien son mari.
Tu ris, tu ris, bergère.
Ma bergère, tu ris.

Je lui dis : Ma bonne femme,
Pourquoi le frapper ainsi ?
— Je le bats, je le châtie :
Il m'a dit cent fois nenni.
Tu ris, etc.

Je veux que toutes les vieilles
Soient bécasses ou perdrix,
Et toutes les jeunes filles
Mariées à leur plaisir.²

Y en a, dans la compagnie,
Qui ne diraient pas nenni.
Voici l'une, voici l'autre :
Ma voisine qui est ici.

Voici l'une, voici l'autre,
Ma voisine qui est ici. } *bis.*
Vous ne voulez pas le croire ?
Regardez comme elle rit.
Tu ris, tu ris, bergère ;
Ma bergère, tu ris. } *bis.*

³ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

² Variante: « Mariées à leurs amis. »

VI

ME SUIS LEVÉE.

Me suis levée un beau matin, ¹ } *bis.*
La ta deritou, la la la la,
La fraîche matinée :
Suis descendue en mon jardin ,
Cueillir la giroflée.
Allons, ma mignonnette, allons, } *bis.*
Allons, ma mignonnette.

N'en ai pas eu cueilli trois brins,
Ma mère m'a appelée.
— Venez ici, la Marion,
Vous serez mariée.

Votre papa veut vous donner
A un porteur d'épée.
— Non, non, papa, je n'en veux pas,
De ce porteur d'épée.

Non, non, papa, je n'en veux pas, } *bis.*
La ta deritou, la la la la,
De ce porteur d'épée.
Je m'aime mieux un laid voleur
Que ce porteur d'épée.
Allons, ma mignonnette, allons, } *bis.*
Allons, ma mignonnette.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

VII

LES TROIS ÉCOLIERS.

On me mande à la journée,¹
Près d'un couvent travailler. } *bis.*
La pluie m'y a surprise,
M'a réduite à y coucher.
Trop matin s'est-il levé le moine, } *bis.*
Trop matin s'est-il levé.

A peine si minuit sonne,
A ma porte on vient frapper.
Je crus que c'était un moine:
C'est trois jeunes écoliers.
Trop matin, etc.

Le premier m'a dit : Madame,
Le bonjour vous soit donné.
Le second m'a dit : La belle,
Excusez la liberté.

Le troisième a dit : La fille,
Êtes-vous à marier ?
Devinez, messieurs et dames,
Comment je l'ai renvoyé ?

Avec un *c*, un *o*, un *n*, } *bis.*
Avec un *g*, et un *é*.
Rassemblez toutes ces lettres,
Vous y trouverez *congé*.
Trop matin s'est-il levé le moine, } *bis.*
Trop matin s'est-il levé.

¹ Chantée par une couturière dont j'ai oublié le nom. Elle demeure à Boulouch, non loin de Lectoure.

VIII

LES GARÇONS DE BORDEAUX.

Les garçons de Bordeaux,[†]
Deridi,
Et ceux de la Rochelle,
Ils vont se promener,
Deridi,
Sur un vaisseau de guerre.
Derirette lon lan lire la lira.
Deridette, lon lan lire. } *bis.*

Ont pris sur le vaisseau,
Deridi,
Charmante marinière.
La belle, nuit et jour,
Deridi,
Pleure et se désespère,
Derirette, etc.

— Menez-moi, matelôts,
Deridi,
Chez mon père et ma mère.
— Belle, vous n'irez pas,
Deridi,
Ils sont trop en colère.

— Laissez-moi, matelôts,
Deridi,
Oh ! Que dira le monde ?
Laissez-moi me noyer,
Deridi,
Dedans la mer profonde.

[†] Chantée par un maçon nommé Dostes (en compagnonnage Castéra la Tendresse), du Castéra-Lectourois (Gers).

— Belle, ne pleure pas,
Deridi,
A dit le capitaine.
Allons où tu voudras,
Deridi,
Ta volonté soit faite.

Ne me connais-tu pas
Deridi.
Ma petite charmante ?
Hier, nous étions là-bas,
Deridi,
Tous deux dedans ta chambre.

Hier, nous étions là-bas,
Deridi. } *bis.*
Tous deux dedans ta chambre.
Reintrons et nos parents,
Deridi,
Nous marieront ensemble.
Deridette, lon lan lire la lira, } *bis.*
Deridette, lon lan lire.

IX

MARGUERIDETTE.

Margueridette au bord du bois,¹ } *bis.*
Qui pleure, qui soupire,
Qui n'ose point passer le bois,
De peur d'être surprise.
Sommes-nous au milieu du bois ? } *bis.*
Sommes-nous à la rive ?

¹ Chantée par Madame Bache, de Mauvezin (Gers), et Françoise Lalanne, de Lectoure.

Un officier vient à passer,
Sur son cheval l'a prise.
— Belle, peut-on vous demander
De qui vous êtes fille?
Sommes-nous, etc.

— Je suis la fille du bourreau,
Du bourreau de la ville.
Quand ils ont eu passé le bois
Elle s'est mise à rire.

— Belle, peut-on vous demander,
Ce qui vous fait tant rire?
— Je ris de moi, je ris de toi ;
Je ris de ta sottise.

Je suis la fille du seigneur,
Du seigneur de la ville.
— Revenons, belle, dans le bois,
Je vous donne cent livres.

— Ni pour deux cents, ni pour trois cents,
Ni même pour cent mille.
Il fallait plumer la perdrix
Pendant qu'elle était prise.

Je vois Paris, je vois Rouen,	} <i>bis.</i>
Je vois la Normandie,	
Je vois la ville à mon galant.	
Grand Dieu, qu'elle est jolie !	
Sommes-nous au milieu du bois ?	} <i>bis.</i>
Sommes-nous à la rive ?	

X

LE ROI D'ANGLETERRE.

—
Passant par un pré,¹
Le roi d'Angleterre,
Il a rencontré,
Cinquante bergères.

} *bis.*

Nous l'aurons, en dansant,
L'amour de la belle ;
Nous l'aurons en dansant,
L'amour du galant.

} *bis.*

Les a saluées,
Laisant la plus belle.
— Ah ! vous m'oubliez,
Beau roi d'Angleterre.
Nous l'aurons, etc.

Pourtant vous m'aimez.
— Oui certes, bergère.
Trois sœurs vous avez,
Trois sœurs et trois frères :

Trois bons chevaliers,
Qui me font la guerre.
Trois sœurs vous avez,
Comme vous bergères.

L'une est à Paris,
L'autre à la Rochelle,
L'autre à Saint-Denis,
Qui est la plus belle.

} *bis.*

Nous l'aurons, en dansant,
L'amour de la belle ;
Nous l'aurons, en dansant,
L'amour du galant.

} *bis.*

¹ Chantée par un vieux métayer dont j'ai oublié le nom, et qui demeurait à Mont-faucon, près Lectoure.

XI

TOUT EN REVENANT.

—
Tout en revenant ¹ }
De boire bouteille, } *bis.*
Un de mes amis
M'a dit à l'oreille,
Allons, gué, larira la dondaine, }
Allons gué, larira la dondon. } *bis.*

— Prends bien garde à toi,
Quand tu coupes l'herbe.
— Laisse-la couper,
Reviendra plus belle,
Allons gué, larira, etc.

Les prés ont des fleurs,
Jaunes et vermeilles.
Moi, j'ai dans mon cœur
Une fleur dorée.

— Fleuris, belle fleur, }
Ma fleur sans pareille. } *bis.*
Fleuris dans mon cœur,
Fleuris pour ma belle.
Allons gué, larira la dondaine; }
Allons gué, larira la dondon. } *bis.*

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lectoure.

XII

LA FLAMANDE.

Dans cette ville-ci, mon ami ,¹ } *bis.*
Il y a une Flamande.
De trois amants qu'elle a, mon ami,
Elle ne sait quel prendre.
Et tu n'auras de l'amour, mon ami, } *bis.*
Et tu n'auras de la tendre.

Il y en a un qui est procureur, mon ami,
L'autre valet de chambre,
Et l'autre est cordonnier, mon ami,
Son amour la contente.
Et tu n'auras, etc.

Lui a fait des souliers, mon ami,
En marroquin de Flandre,
Tout en les essayant, mon ami,
La haut dedans sa chambre.

Tout en les essayant, mon ami, } *bis.*
Il a fait sa demande :
— Marion, mon petit cœur, mon ami,
Marions-nous ensemble,
Et tu n'auras de l'amour, mon ami, } *bis.*
Et tu n'auras de la tendre.

¹ Je sais, depuis mon enfance, cette chanson qui se chante toujours à Lectoure.
On substitue souvent le mot *marinier* à *mon ami*.

XIII

JEANNE.

Jeanne, ce sont vos chats,¹ } *bis.*
Qui font que vous ne m'aimez guère;
Jeanne, ce sont vos chats,
Qui font que vous ne m'aimez pas;
Qui font que vous ne m'aimez guère, } *bis.*
Qui font que vous ne m'aimez pas.

Jamais je n'aimerai, } *bis.*
La fille d'un coupeur de paille,
Jamais je n'aimerai,
La fille d'un coupeur de blé;
La fille d'un coupeur de paille, } *bis.*
La fille d'un coupeur de blé.

Trois cailles, dans un four, } *bis.*
Qui volèrent, lèrent, lèrent,
Trois cailles, dans un four,
Qui volèrent l'autre jour;
Qui volèrent, lèrent, lèrent, } *bis.*
Qui volèrent, l'autre jour.

XIV

LA VIEILLE.

A Paris, y a-t-une danse,² } *bis.*
Composée de jeunes gens :
Il y est venu une vieille
Quia bien quatre-vingt-dix ans.
Oh ! la drôle, la drôle de vieille ! } *bis.*
Croit-elle être à son printemps ?

¹ Je sais ces couplets depuis mon enfance.

² Je sais cette chanson depuis mon enfance.

Elle a le nez, les yeux rouges ;
Les cheveux, les sourcils blancs ;
Elle a trois dents dans sa bouche,
Dans sa bouche elle a trois dents.
Oh ! la drôle, etc.

L'une branle et l'autre hoche,
L'autre passe au mauvais temps.
La vieille a pris dans la danse.
Le garçon le plus charmant.

Et lui dit bas à l'oreille :
— Mène-moi bien doucement.
— Cherche un autre danseur, vieille,
Car ma maitresse m'attend.

— Elle n'a ni sou ni maille :
J'ai cent mille écus comptant. } *bis.*
— Ah ! Jésus, qu'elle est jolie !
Elle n'a que dix-huit ans.
Oh ! la drôle, la drôle de vieille !
Croit-elle être à son printemps ? } *bis.*

XV

LE CURÉ DE POMPOGNE.

Le curé de Pompogne a dit :¹
— Qu'avez-vous fait, mignonne ? } *bis.*
— Le plus grand péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme.
Il nous en souviendra, larira,
Du curé de Pompogne. } *bis.*

¹ J'ai saisi cette chanson depuis mon enfance. Pompogne est un village du Lot et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Casteljalous.

Le plus grand péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme. } *bis.*
— Ma fille, pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome.

Ma fille, pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome. } *bis.*
Embrassez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
Il nous en souviendra, larira, } *bis.*
Du curé de Pompogne.

XVI

SUR LE PONT DE LYON.

Sur le pont de Lyon,¹ *quater.*
Une belle se peigne,
Gué la dondaine,
Une belle se peigne, } *bis.*
Gué la dondon.

Et tout en se peignant,
Laisse tomber son peigne,
Gué, la dondaine, etc.

Un Allemand passant,
A ramassé le peigne.

— Allemand, Allemand,
Tu me rendras mon peigne.

¹ Chantée par Léonie Dupuy, du Castéra-Verduzan (Gers). Comparer cette pièce avec la suivante, qui se chante sur le même air.

— Oui, je vous le rendrai,
Si vous payez ma peine.

— Dis-moi ce que tu veux.
— Un baiser de vous, belle.

— Prends-en un, prends-en deux,
Prends-en demi-douzaine.

— La demie n'en veux pas, *quater*.
Me faut douzaine entière,
Gué, la dondaine,
Me faut douzaine entière, } *bis*.
Gué la dondon.

XVII

SOUS LE PONT DE LYON.

Sous le pont de Lyon,¹ *quater*.
Belle dame se baigne,
Gué la dondaine,
Belle dame se baigne, } *bis*.
Gué la dondon.

La dame, en se baignant,
Laisse tomber son peigne,
Gué la dondaine, etc.

Son beau peigne d'argent,
Et ses pendants d'oreille.

Il passe un Allemand,²
Il a pêché le peigne :

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lec'oure, et Jeanne, fille d'un carrier sur-nommé Pichou, du hameau de Tané (commune de Lectoure).

² Variante : « Il passe un beau passant. »

Le beau peigne d'argent,
Et les pendants d'oreille.

— Merci, bel Allemand,¹
Merci pour votre peine.

Vous serez mon amant :
Embrassez votre belle.

Je te tiens maintenant,
Au fond de la rivière.

Pour te sucer le sang, *quater.*
Les yeux et la cervelle,
Gué la dondaine,
Les yeux et la cervelle, *} bis.*
Gué la dondon.

XVIII

LE VIEUX ET LE JEUNE.

Mon père me donne à choisir,² *bis.*
D'un vieux ou d'un jeune mari.
La verduron dondaine, *} bis.*
La verduron dondon.

Ah ! Devinez lequel j'ai pris.
J'ai pris le vieux pour mon mari,
La verduron, etc.

Et le jeune pour mon ami.
Je voudrais qu'il vint un édit,
D'écorcher tous les vieux maris.
J'écorcherais le mien aussi ;

¹ Variante : « Merci, mon beau passant »

² Chantée par Justine Dutilh (décédée), de Marmande.

J'enverrais sa peau à Paris,
Pour en faire des souliers gris :
Pour en faire des souliers gris, *bis.*
Et j'en chausserais mon ami,
La verduron dondaine, }
La verduron dondon. }*bis.*

XIX

LA-HAUT, SUR LA MONTAGNE.

Là-haut, sur la montagne,¹ *quater.*
Dort une belle dame.
La nuit comme le jour,
Et vive la jeunesse et ceux qui font l'amour. *bis.*

— Réveillez-vous, madame,
Car voici les gendarmes.
La nuit, etc.

— Je m'en fous des gendarmes,
Et même de leurs armes.

Mon père est capitaine,
Ma mère est colonelle.

Mon père est capitaine, *quater.*
Ma sœur grand'demoiselle.
La nuit comme le jour,
Et vive la jeunesse et ceux qui font l'amour. *bis.*

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

XX

JEANNETON.

Je suis bien petitette,¹
Ma ture luraine,
Petite Jeanneton,
Ma ture luron.

} bis.
} bis.

M'en vais à la fontaine
Pour remplir mon cruchon.²

La fontaine est profonde;³
Je suis tombée au fond.

Passent près la fontaine ⁴
Trois chevaliers gascons.⁵

— Que donnez-vous, la belle,
Si nous vous en tirons ?

— Que voulez-vous que donne
Petite Jeanneton ?

— Ah ! votre cœur, la belle ;⁶
Savoir si nous l'aurons.

Mon petit cœur volage
N'est pas à l'abandon.

Mon père me le garde,
Ma ture luraine,
Pour un joli garçon,
Ma ture luron.

} bis.
} bis.

¹ Chantée par ma mère, Adèle Bladé, née Liauhon, de Gontaud (Lot-et-Garonne).
A Lectoure on chante la même chanson sur un autre air, que j'ai trop mal retenu
pour le faire noter. Après le premier vers, les Lectourois chantent, *Verduron, ver-*
durette, et à la fin du couplet, *Verduron don don*.

² Variante : « M'en vais à la rivière

« Pour pêcher du poisson. »

³ Variante : « La rivière est profonde. »

⁴ Variante : « L'assent près la rivière. »

⁵ Variante : « Trois chevaliers barons. »

⁶ Variantes : « Ah ! Votre cœur volage. — Votre cher cœur volage. »

XXI

LA FEMME DU MAÇON.

Mon père, mariez-moi donc,¹
Moulin tin tin, moulin tin ton. } *bis.*

— Ma fille, qui voulez-vous donc?

Moulin tin tin, moulin tin taine,
Moulin tin tin, moulin tin ton. } *bis.*

Voulez-vous prince ou baron ?

— Mon père, je veux un mâçon.

Qui me fera bâtir maison,

Dessus la tête d'un pigeon.²

Moulin tin tin, etc.

— Que diront ceux qui passeront ?

— A qui appartient cette maison ?

— C'est à la femme d'un mâçon.

— Je voudrais bien savoir son nom.

— Elle s'appelle Jeanneton.

— Ah ! Jeanneton, c'est un beau nom.

Ah ! Jeanneton, c'est un beau nom,
Moulin tin tin, moulin tin ton ; } *bis.*

Mais Catinon, c'est plus mignon,
Moulin tin tin, moulin tin taine,
Moulin tin tin, moulin tin ton. } *bis.*

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

² Cela veut dire que la maison à bâtir sera surmontée d'une tête de pigeon en terre cuite, comme les habitations des gentilshommes gascons.

XXII

LA FILLE A MARIER.

Mon père veut me marier,¹ } *bis.*
Tire, tire, marinier ;

A un vieillard me veut donner.
Tire, tire, marinier, tire : } *bis.*
Tire, tire, marinier.

N'a que trois grains dans son grenier :
L'un est pourri, l'autre est gâté.

L'autre, la poule l'a mangé.
Poule, tirez, tirez, tirez.

— Si me chassez, je m'en irai,
Je m'en irai delà la mer.

Là je me ferai tant aimer, } *bis.*
Tire, tire, marinier,
Que de tout me consolerais.
Tire, tire, marinier, tire : } *bis.*
Tire, tire, marinier.

XXIII

L'OFFICIER ÉCONDUIT.

L'autre jour, en voulant danser,² } *bis.*
Gué farira, larira dondé,
Une épine entra dans mon hou, hou,
Dans mon ha, ha, dans mon soulier.
Gué farira, larira dondaine, } *bis.*
Gué farira, larira dondé.

¹ Chantée par Françoise Lalanne, de Lectoure.

² Chantée par ma tante Marie Liaubon, de Gontaud (Lot-et-Garonne).

— T'as ton cheval,
La leri dondaine,
Tout déferré.

Faut le mener,
La leri dondaine,
Au ferre-pieds.

A de bons clous,
La leri dondaine,
Pour le ferrer.

Un bon marteau,
La leri dondaine, } *bis.*
Pour les frapper
La leri dondé.

Un bon marteau pour les frapper. *quater.*

XXV

RETOUR DE NÔCES.

En revenant de nôtces ,¹ } *bis.*
Dondaine,
Bien las, bien fatigué, } *bis.*
Dondé.

A la claire fontaine,
Les mains je m'ai lavé.

A la feuille d'un chène,
Les mains je m'essuyai.

A la plus haute branche,
Le rossignol chantait.

— Chante, rossignol, chante ;
Tu as le cœur en gai.

¹ Je sais cette chanson depuis mon enfance.

Le mien est en tristesse :
Ma mie m'a quitté,

Pour un bouton de rose
Que lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,

Et ma jeune maîtresse
Dondaine, } *bis.*

Fût encore à m'aimer.¹
Dondé. } *bis.*

XXVI

LE PORTRAIT.

Quand je me suis mis à la danse ² *quater.*
A la main de mon bel ami, *quater.*

Il m'a dit tout doux à l'oreille :
— Ma mignonnette, embrasse-moi.

— Comment veux-tu que je t'embrasse,
Quand tu vas t'éloigner de moi ?

On dit que tu vas à l'armée,
Dans le Piémont, servir le roi.

Quand tu verras les Piémontaises,³
Tu ne penserai plus à moi.

— Si fait, si fait, ma mignonnette,
Je penserai toujours à toi.

Me ferai faire une image,
A la ressemblance de toi.

¹ Variante : « Dedans mon lit couchée.

² Chantée par Françoise Lalaune, de Lectoure.

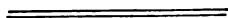
³ Variante : « Quand tu seras sur ces montagnes. »

Je la mettrai dans ma pochette,
Cent fois par jour l'embrasserai.

— Que diront-ils tes camarades,
De te voir baiser ce papier ?

— Je leur dirai : Mes camarades,
De moi ne faut pas vous *truffer*.¹

C'est le portrait de ma mignonne, *quater*.
De celle que j'ai tant aimée. *quater*.



XXVII

L'AMANT MORT.



L'autre jour, en me promenant,² *quater*.
Lelong de la rivière, *quater*.

J'aperçus mon amant mort,
Au bord d'une fontaine.

— Mon amant, si tu es mort,
Fais-moi ton héritière.

Laisse-moi ton peigne d'or,
Ta ceinture dorée.

Laisse-moi ton cheval gris,
La selle et la bride.

C'est pour aller à Paris,
A Paris la grand'ville.

¹ Moquer.

² Cette chanson, encore fort populaire à Lectoure, m'a été apprise, dans mon enfance, par un vieux tourneur, qui demeurait sur la Place d'Armes, et qui figurait, les dimanches et fêtes, au lutrin de la paroisse des Carmes, en qualité de chantre bénévole. Il avait acquis le surnom de *Suscipè*, par la façon surprenante dont il lançait à l'église *Suscipe deprecationem nostram*. Sa femme l'appelait comme tout le monde, et lui criait chaque jour, à midi précis : *Suscipè, las soupas souu trempados*.

Que diront-ils, ceux qui verront
Si belle cavalière ?

Cavalière, je ne-suis pas : *quater.*
Suis fille abandonnée. *quater.*

XXVIII

MA CEINTURE DE LIN.

Me suis levée un beau matin,¹
Ma ceinturette a quinze brins. } *bis.*
Ma ceinture de lin, ma ceinture de laine, }
Ma ceinture de lin n'a que quinze brins. } *bis.*

Suis descendue en mon jardin.
Ma ceinturette, etc.

Un oiseau vola sur ma main,
Qui me disait en son latin :
— Tous les garçons ne valent rien.
Pour les femmes, je n'en dis rien.

Mais les filles, j'en dis du bien, }
Ma ceinturette a quinze brins. } *bis.*
Ma ceinture de lin, ma ceinture de laine,
Ma ceinture de lin n'a que quinze brins. } *bis.*

¹ Chantée par Isidore Escarnot, de Bivès (Gers).

XXIX

LA FIANCÉE DU BARON.

Mon père, mariez-moi donc,¹ *bis.*
Ture luraine,
Court et bon
Ture luron. } *bis.*

— Vous aurez le fils du baron
Ture luraine, etc.

Vous aurez, pour constitution,
Ture luraine...

Une maison et un mouton.
Ture luraine...

Le feu a pris à la maison,
Ture luraine...

Le loup a mangé le mouton.
Ture luraine...

Les cornes restent au baron,
Ture luraine...

Pour les armes de sa maison.
Ture luraine...

J'en connais bien qui sont barons,
Ture luraine...

Sans compter ceux qui le seront, *bis.*
Ture luraine,
Court et bon, }
Ture luron. } *bis.*

¹ Chantée par Madame Bache, de Mauvezin (Gers).

XXX

L'AMANT JALOUX.

Me promenant le long d'un bois,¹ *quater.*

Sur mon chemin je rencontraï,

Tra la la la la la lirère,

Tra la la la la la lira. } *bis.*

Sur mon chemin j'ai rencontré

Une brune faite à mon gré.

Je lui ai dit et demandé :

— Brunette, donne-moi un baiser.

— Jamais, Monsieur, je n'oserai.

J'ai mon amant dedans le bois.

Il est jaloux, vous le savez.

quater.

Tous les jaloux seront brûlés.

Tra la la la la la lirère,

Tra la la la la la lira. } *bis.*

XXXI

LA JOUEUSE.

J'ai rêvé la nuit, en dormant,² *quater.*

Que j'étais, prisonnière,

Gué,

Que j'étais prisonnière.

} *bis.*

¹ Fournie par mon ami Faugère-Dubourg, maire de Nérac, qui a écrit cette pièce sous la dictée d'un Néracais, nommé Blandeau. — Rapprocher cette pièce de la *Fiancée du Vieillard*, II^e Partie, 47. Cette dernière n'est pas une chanson de danse.

² Chantée par Léonie Dupuy, du Castéra-Verduzan (Gers).

La prison que l'on m'a donnée,
C'était une galère.

Les galériens qui sont dedans,
Ce sont de gais confrères.

Le plus jeune m'a demandé :

— Veux-tu jouer, bergère ?

— Comment, pauvre, jouerai-je ?
N'ai argent ni monnaie.

— Tenez, la belle, un beau louis.
Allez chercher monnaie.

Ont tant joué et rejoué,	<i>quater.</i>	
Le berger l'a gagnée,		
Gué,	}	<i>bis.</i>
Le berger l'a gagnée.	}	

XXXII

LA BELLE ROSALIE.

La belle Rosalie, ¹	
A perdu son amant.	} <i>bis.</i>
Grand Dieu qu'elle est à plaindre,	
A l'âge de quinze ans !	
Tra-la-la-la-la-la lère,	
Tra-la-la-la-la-la.	} <i>bis.</i>

— Rossignolet sauvage,
Amoureux du printemps,
Donne-moi des nouvelles
De mon fidèle amant.
Tra-la-la, etc.

¹ Chantée par Léonie Dupuy, du Castéra-Verduzan (Gers).

— Ton bel amant, la belle,
Il est au régiment.
Je dois bien le connaître,
Je suis son commandant.

La belle Rosalie
S'habille en officier,
S'en va droit à Nantes,
Joindre son bien-aimé.

En arrivant à Nantes,
Aperçoit son amant,
Qui faisait l'exercice,
A la rigueur du temps.

— Eh ! dis-moi donc, la belle,
Que viens-tu faire ici ?
Portes-tu des nouvelles
De notre cher pays.

} *bis.*

— Nouvelles, j'en apporte
Cher amant, les voici :
Faut nous marier vite,
Nous marier ici.

} *bis.*

Tra la la la la la lère,
Tra la la la la la.



QUATRIÈME PARTIE.

ÉNIGMES, CHANSONS, JEUX ET DITS D'ENFANTS, PIÈCES DIVERSES.

ÉNIGMES.

Mère de mille enfants ¹
Que la terre me donne,
La nature, en naissant,
Me fait une couronne.
Sous cette couronne,
Je cache mon trésor ;
Pour voir ce que je porte,
Il faut ouvrir mon corps. ²

Ce précieux animal, comment peut-il se faire
Qu'en lui coupant la queue il devienne sa mère ?
Coupé par le milieu, cet animal nous mange. ³

Monsieur de Rouget,
Dit à madame de Nègret :
— Tiens bon, tiens fort.
Si tu pêtes, je suis mort. ⁴

¹ Je garantis personnellement l'authenticité de toutes les pièces de la *Quatrième partie*. — ² La grenade.

³ Le mot de l'énigme est *poulet*, qui donne *poule*, par la suppression du *t* final, et dont la première syllabe est *pou*.

⁴ *Monsieur de Rouget*, le feu qui est rouge. *Madame de Nègret*, la marmite qui est noire. Si elle *pête* ou casse, le feu est *mort*, éteint par le liquide qu'elle contient.

Je sors quand il fait laid, je sors quand il fait beau.
On me met sous le bras ; on me met sur la tête.
Je me nomme chapeau.
Devinez, grosse bête.

Nous sommes deux frères jumeaux :
Nous servons aux meilleurs mets,
Dindons, chapons, lièvres, perdreaux ;
Mais nous n'y touchons jamais.
Nous sommes les deux chenêts.

Trois poires pendant,
Trois moines passant,
Chacun en prit une.
Combien en resta-t-il ? ¹

Vincensonportua.
Selnimiversimi. ²

— Habiscouti ?
— Blesmouti ?
— Habiscou,
— Blesmou. ³

Vincent mit son âne dans un pré,
Et cent vingt dans l'autre. ⁴

¹ Il en resta deux, car le moine s'appelait *Chacun*.

² *Vincent son porc tua. — Sel n'y mit. Ver s'y mit.* Ici, comme dans les deux autres pièces suivantes, on s'attache à lier les mots, par la prononciation, de manière à rendre inintelligible le sens total.

³ Un meunier avait donné un habit à coudre à un tailleur, et avait promis de lui mou- dre un sac de blé pour sa peine. En passant devant la boutique du tailleur, le meunier crie : *Habit se coud-il. — Blé se moult-il ? — Habit se coud. — Blé se moult.*

⁴ Et s'en vint dans l'autre.

CHANSONS D'ENFANTS.

Quand trois poules vont aux champs,
La première va devant.
La seconde suit la première;
La troisième vient derrière.
Quand trois poules vont aux champs,
La première va devant, etc.

Ils étaient quatre
Qui voulaient se battre.
Ils étaient trois
Qui ne voulaient pas.

Vive les vacances,
A bas les pensums.
Nous rosserons les maitres,
A coups de bâtons.

Vive les vacances
Denique tandem,
Et les pénitences
Habebunt finem.
A bas la clochette,
Voce sinistrâ,
Qui toujours répète :
Piger, labora.

Un. deux, trois,
Nous irons au bois,
Quatre, cinq, six,
Cueillir des cerises,
Sept, huit, neuf.
Dans un panier neuf,
Dix, onze, douze,
Elles seront toutes rouges.

C'est la mère Michel, qui a perdu son chat,
Qui cherche partout qui le lui rendra.
Monsieur Lustucru lui a répondu :
— Mère Michel, votre chat n'est pas perdu.
Il est dans le grenier qui fait la chasse aux rats,
Avec un fusil de paille et un sabre de bois.

JEUX ET DITS D'ENFANTS.

Uni, ¹
Uno,
Confit
Bordeaux.

Un loup, passant par un désert,
La queue troussée, le cul ouvert,
A fair un pet.
— Pour qui ?
— Pour toi. ²

¹ Cette pièce et les cinq suivantes servent aux enfants pour tirer au sort, dans les jeux de barres, de cachette, etc.

² Variante : « Pour moi, » si, dans la distribution par syllabes, celui qui récite la pièce se trouve désigné par le sort.

Une poule sur le mur,
Qui picote du pain dur.
Picouti, picouta,
Lève la queue et puis s'en va.

Tibire, tibère
Mon père et ma mère,
Ma sœur et mon frère.
Vinaigre,
Tout aigre,
Verjus
Tout jus.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf,
Bœuf.

A cache, cachotte,
Bire, botte,
Poum!

Quinze de quinze,
Revenant à quinze :
Je parie que quinze
Soit là.

A Paris,¹
Sur un cheval gris.
A Rouen,
Sur un cheval blanc.
A Toulouse,
Sur un cheval rouge.
A Cahors,
Sur un cheval fort.
A Agen,
Sur un poulain.
A Tulle,
Sur une mule.

¹ Se chante en tenant les petits enfants à califourchon sur un genou, et en imitant le trot d'un cheval.

A Montauban,
Sur un éléphant.
A Pau,
Sur un chameau.
A Lyon,
Sur un cochon.¹

Si tenté du démon
Tu dérobes ce livre
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.²

Ce livre appartient à son maître,
Qui n'est ni capucin ni prêtre,
Et n'a pas envie de l'être
Si tu veux savoir son nom
Regarde-le dans ce rond.³

Aspice Pierrot pendu,
Qui *hunc librum* n'a point rendu.
Si *hunc librum reddidisset*,⁴
Pierrot pendu *non fuisset*.

Joli, gentil petit pôt-à-beurre,
Quand te déjoligentipetitpôtàbeurreras-tu?
— Je me déjoligentipetitpôtàbeurrerai,
Quand tous les jolis, gentils petits pôts-à-beurre
Se déjoligentipetitpôtàbeurreront.⁵

¹ Variantes : « Sur un mouton. -- Sur un bâton »

² Les écoliers mettent ce quatrain sur leurs livres.

³ Le nom du propriétaire du livre figure en effet, dans un rond placé au-dessous de ce quatrain.

⁴ Ce quatrain macaronique est placé par les écoliers sur leurs livres, juste au-dessous d'un dessin où ils représentent une potence avec un pendu.

⁵ Cette pièce et les cinq suivantes se récitent.

Je vais au bois.

— Moi aussi.

— Je coupe un arbre.

— Moi aussi.

— J'en fais une auge,

— Moi aussi.

— Les cochons y mangent.

— Moi aussi.

Quelle heure est-il ?

— Midi.

— Qui l'a dit ?

— La petite souris.

— Où est-elle ?

— Chez elle ?

— Qu'y fait-elle ?

— De la dentelle.

— Pour qui ?

— Pour son mari,

Et pour toutes les belles dames de Paris.

Prêchi, prêcha,

La queue du chat.

Ma chemise entre mes bras,

Mon chapeau sur la tête.

Couic ! couic ! Vous êtes une bête.

Bisque, bisque, rage,¹

Mange du fromage.

Si le fromage n'est pas bon,

Tu mangeras *de la* poison.

Séparation

Entre l'âne et le cochon.²

¹ Les enfants crient cela à celui qu'ils veulent faire *bisquer*.

² Les enfants s'expriment souvent ainsi, en séparant deux combattants.

JEU DU FURET.

Il court. il court,¹
Le furet du roi, mesdames.
Il court, il court,
Le furet du roi d'amour.
Cours, cours, cours le furet.
Passé, passé, passé sous le tapis.

Il est passé par ici,
Le furet du roi, mesdames,
Il est passé par ici,
Le furet du roi Henri.
Cours, cours, cours le furet.
Passé, passé sous le tapis.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

¹ Pour jouer au furet, on passe une bague dans une longue ficelle, dont les deux bouts sont noués, et dont les joueurs groupés en rond tiennent chacun une partie. Tout en chantant, ils éloignent et rapprochent leurs mains, de façon à faire circuler la bague ou *furet* sans la laisser voir au joueur, qui est placé dans le cercle et qui doit la découvrir. En ce cas, celui qui est reconnu détenir la bague entre dans le cercle, et le jeu recommence.

LE FELIBRIGE

ET LES LANGUES ROMANES.

Concours de 1878 , à Montpellier.

La littérature néo-romane n'en est plus à faire ses preuves ; l'extension qu'elle a prise depuis trente ans, le développement d'études philologiques dont elle est la source, le mérite de ses productions poétiques, sont attestés par des noms déjà célèbres et de brillants concours. Dans les derniers jours du mois de mai dernier, la ville de Montpellier signalait cette phase d'épanouissement et de succès par une série de fêtes dont l'originalité n'était pas moindre que l'éclat. A ces fêtes, dites *latines* et destinées à raviver entre certains peuples du midi de l'Europe les traditions d'une origine et d'une langue communes, les Félibres de France ont naturellement figuré, les plus empressés et les plus nombreux, jaloux de faire les honneurs de ces joutes pacifiques à leurs frères de Catalogne, d'Italie et de Roumanie.

On sait ce que sont et de quoi s'inspirent les poètes et philologues réunis sous ce nom. Leur œuvre purement littéraire n'a fait que continuer l'éclatant début, l'harmonieux prélude de Jasmin. Mais, sous d'autres rapports, l'ensemble de ce mouvement de plus en plus réfléchi, combiné pour ainsi dire, diffère beaucoup de l'inspiration toute personnelle, accidentelle et spontanée du chantre agenais. Jasmin fut un charmant génie, une physionomie distincte et justement aimée. Le Félibrige a déjà dépassé les proportions d'un simple groupe, voire même de la pléiade de talents hors ligne qui lui donna naissance. Il est maintenant une école, une association féconde et régulière, travaillant de concert à une sorte de renaissance. A ce propos, l'étymologie de ce nom même de Félibre n'est pas inutile à connaître.

Felibris ou *fellebris* est un vieux mot de la basse latinité, que Ducange traduit *lacte vivens* ou plus exactement *lacte vivens*, de sort que ce mot aurait la double signification de joyeux compère et de nourrisson ou élève, également applicable aux modernes continuateurs des traditions du *Gay Saber*.

Mais un troisième sens, plus particulier et encore plus archaïque, était suggéré aux fondateurs du Félibrige par un vieux chant du pays entendu par hasard de la bouche d'une bonne femme de Maillane. Il était question dans cette cantilène, intitulée la *Légende de saint Anselme*, d'une discussion soutenue par Jésus, dans le Temple, « *eme li set felibre de la lei*. » Ce terme inconnu dans les textes et les usages provinciaux, frappa Mistral, qui, dans la séance d'inauguration tenue à Font-Segugne, près d'Avignon, le 21 mai 1854, proposa ce nom à ses confrères. On s'empressa d'autant mieux de l'adopter, que l'association naissante tenait à se distinguer de l'appellation un peu banale et démodée de *troubadours* ou *troubaires*, qu'un groupe de rimeurs marseillais s'était donné. Le nombre *sept* attribué par la légende aux anciens *docteurs de la loi* fut celui que fixèrent entre eux les membres du consistoire, ou bureau central de la nouvelle académie. Frédéric Mistral en fut proclamé le directeur (en provençal *Capoulié*), Roumanille, Aubanel, Roumieux, Mathieu Glaup, Crouzillat et Tavan furent les sept premiers *Felibres majourals*. La liste en est aujourd'hui beaucoup plus longue ; elle a dépassé croyons-nous, le chiffre de quarante, sans compter les *Felibres* de second ordre ou simples *Maintenaires*, dont le nombre est indéterminé. Plusieurs groupes méridionaux, ceux d'Aix, d'Alais, d'Avignon, de Forcalquier, de Marseille, de Montpellier, de Toulon, se sont érigés en écoles sous divers vocables, avec chacun leur *Cabiscou* ou *Capiscot*. Enfin, quatre grandes branches ou *Maintenances* ont été récemment délimitées, suivant les régions et langues particulières : celles de Provence, de Catalogne, de Languedoc et d'Aquitaine. Cette dernière, dont le siège a été provisoirement fixé à Toulouse et sera transporté probablement à Bordeaux, aurait en vue d'étendre l'impulsion commune aux idiômes pyrénéens et aux variétés locales, si persistantes, si nombreuses, du Centre et du Sud-Ouest.

Il reste encore beaucoup à faire pour établir entre des éléments aussi confus une sorte de cohésion, notamment la méthode uniforme d'orthographe que le Félibrige s'est proposée de réaliser dans tout son domaine. D'importants résultats ont été cependant obtenus, jus-

ques sur les points les plus éloignés de son rayonnement. Les deux dialectes béarnais et limousin, brillamment représentés, l'un par MM. V. Lespy, A. Luchaire et P. Darricades, l'autre par MM. Auguste Chastanet, Henri Doniol et l'abbé A. Roux, produisent journellement des œuvres remarquables.

Nous n'en voulons pour preuve que le beau sonnet suivant, en patois corrézien, présenté par ce dernier poète à l'une des séries du Concours de Montpellier.

LA MAR LATINA.¹

On mar soubeirana, mar enchantarela, Doun lou noum vol dire e grâça e grandour As present, passat, endevenidour, Tout ça que l'on amo e qu'on se rapela !	E tu los couvidas, tu los reviscoulas ; Ta fas que soun fortas en n'essen pas soulos, Mediterranea, centre patrial ! Ansi per l'estiu aiglos e coulombas Ensem venon beure, alen, dins las coumbas Ad un cros ple d'aigua. ple d'aigua del cial ! ²
Rouma toujours vielha e toujours nouvea, Palma, Barcelouna, al chant auzidour, E nostro Marseilla, la commerçarela, Dautras mai t'an mes al frount l'esclandour.	

Le prix du geure a été galamment déferé pour un sonnet languedocien à l'une des étoiles du Felibrige, M^{me} Lydie de Ricard, née Wilson. Le groupe au milieu duquel elle brille, affecte des allures

¹ O mer souveraine, mer enchanteresse, — Dont le nom veut dire et grâce et grandeur, — Tu as le présent, le passé, l'avenir, — Tout ce que l'on aime et qu'on se rappelle.

Rome, toujours vieille et toujours nouvelle, — Palma, Barcelone au chant renommé — Et notre Marseille, la commerçante, — D'autres encore l'ont mis la flamme au front. Et tu les invites, tu les fais revivre, — Tu les rends plus fortes en les rapprochant. — Méditerranée, centre patriotique.

Ainsi, en été, aigles et colombes, — Ensemble vont boire, au loiu, dans les combes, — En un creux, rempli d'eau, — rempli d'eau du Ciel.

² Notre excellent ami M. Ch. Deloncle, auteur de *Voix natales et nationales* (Paris, Doniol, 1865 in-46) et à qui la mort de Jasmin inspira une belle pièce de vers en patois du Quercy, qu'inséra le *Journal du Lo'*, s'est exercé, non sans bonheur, sur le même sujet. Nous avons arraché à sa modestie le sonnet en provençal, qu'il présentait au récent concours ; on le trouvera à la fin de cet article.

hardies et tend à transformer en utopie politique le programme jusqu'à présent si mesuré, si désintéressé, de l'association. M. Xavier de Ricard, vient de fonder dans ce but une revue internationale sous ce titre : De l'*Alliance latine*, et qui a pour collaborateurs entre autres démocrates de lointain renom MM. Mauro-Macchi, Pi-y-Margals, Victor Balaguer, sans compter MM. Mary-Lafon et Victor Hugo.

Un compte rendu détaillé des fêtes organisées à Montpellier par les délégués du *Félibrige*, de la *Société des Langues Romanes* et de l'école fondée, il y a deux ans, dans cette ville, sous le titre de *Parage*, empruntée au vocabulaire de l'ancienne chevalerie, excéderait les bornes de cet article et aurait le défaut de venir un peu tard. Qu'il nous suffise de retracer une partie du programme de cette semaine si bien remplie.

Mercredi, 22 mai ; réception des invités par le maire de Montpellier ; exécution sur le splendide plateau du Peyrou de l'hymne provençal : *Salut i latin*.

Jeudi, 23 ; concours de la Société des *Langues Romanes* ; discours de son président, M. Ch. de Tourtoulon ; rapports de MM. Roque-Ferrier, Donnadiou et Antonin Glaize. Distribution des prix et lecture des pièces couronnées ; exécution de la *Canço Llatina*, de M. de Quintana, membre des Cortès espagnoles, mise en musique par le compositeur catalan Pedull.

Vendredi, 24 ; séance de l'Institut des Provinces. Grands Jeux-Floraux du Félibrige. Discours de Fréd. Mistral et rapport par M. V. Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille. Le lauréat de la coupe d'argent désigne la reine de la fête. C'est à la charmante M^{me} Mistral que cet hommage a été naturellement rendu, cette année.

Exécution de l'hymne national italien.

Samedi, 25 ; banquet de Sainte-Estelle, patronne du Félibrige. Discours de Mistral, de Théodore Aubanel et d'Albert de Quintana ; ce banquet eut lieu le lendemain. Exécution des airs nationaux du Canada et de la Roumanie. Rapport de M. Roque-Ferrier sur le concours spécial du *Chant du Latin*. Proclamation des lauréats : M. Alecsandri, poète roumain, et M. Matheu y Fornells,

poète catalan. Exécution de la musique de M. Marchetti, de Rome, sur le même sujet.

Dimanche, 26 mai ; cavalcade historique ; animaux légendaires et symboliques : la Tarasque, le Chevalet, le Bœuf, le Loup, autres jeux populaires ; concours de musiques et de tir ; le banquet de Sainte-Estelle ; feu d'artifice.

Lundi et mardi ; excursion à Maguelonne et à Saint-Guilhem du Désert ; banquet du *Parage* ; représentations du Mystère d'Adam (dialecte anglo-normand du ^{xii}^e siècle) et du *Pan d'ou Pecat* (le Pain du péché), drame émouvant et splendidement versifié de Théodore Aubanel, le Jasmin avignonnais, l'auteur de la *Miougauo* et de la *Vénus d'Arles*.

Mercredi, 29 ; visite à Certe ; réunion poétique sur la montagne de Saint-Clair et fête de nuit ; illumination féérique dans le port.

Un tel spectacle, prolongé pendant huit jours et faisant revivre, par un de ses côtés les plus brillants, toute une période du passé national, au centre d'une région livrée plus que toute autre à l'activité commerciale et aux agitations politiques de l'heure présente, n'est certes pas à dédaigner et contient un indice sérieux dans sa singularité même. Rien ne tranche, en effet, sur le fond des préoccupations confuses et toutes prosaïques de ce temps-ci ; rien n'est digne de remarque comme une impulsion aussi expansive, aussi soutenue, aussi désintéressée et d'ordre purement intellectuel.

Une pensée patriotique ressort de ces manifestations et les rattache à l'actualité. C'est celle de la fusion plus ou moins facile et prochaine, mais si désirable, des races latines. Nous empruntons au journal *Lou Prouvençau*, qui se publie à Aix, n° 41, 21 juillet 1878, l'extrait suivant qui donnera d'ailleurs un aperçu de la prose provençale moderne.

« L'ideio de l'unioun di pople miejournau es jitado i vent. Li vent
« la pourtaran. Sus lis alo dou mistrau es deja arribado en Rouma-
« nio, e au mitan di banquet di Lengo Roumano, M. de Tourtouloun
« recebé uno despecho signado de trento deputats au Parlomen
« roumanesc, qu'invitavon lou Felibrige an uno grando festo a

- Bucharest, en 1879. D'Espagno n'arrivavo dos outro eme acoulados
- couralos i Felibre, i sòci di festo, e frairè latin. •

Sans aller jus-qu'au programme *républicain fédéraliste* de MM. de Ricard et Mauro Macchi, le plus grand nombre des Félibres aspire nettement à renouer les liens un peu relâchés des peuples méditerranéens, non certes en un seul Etat, ni sous la forme d'Etats unis, mais dans une sorte de réveil simultané, de confraternels efforts à opposer aux trop funestes symptômes d'alanguissement et de dissolution qui les affligent.

A ce banquet de la Santo Estello, qui eut lieu le dimanche 26 mai et qui, suivant la coutume felibrine, se prolongea jusqu'au soir, entremêlé de *brindes* ou toasts, en prose et en vers, de communications et lectures diverses, fut remarquée, entre autres précieuses adhésions, une lettre en vieux provençal de M. Windelin Færster, successeur de l'illustre Frédéric Diez dans la chaire des langues romanes, à l'université de Bonn. C'est le 29 mai 1876 que mourait, dans cette ville, le linguiste éminent, le puissant étymologiste, né à Giessen, en 1794.

M. Chabaneau, professeur au lycée d'Angoulême, l'un de leurs plus dignes émules en linguistique et dans la science des étymologies, porta lui-même son brinde en se servant du même idiôme.

• Honradâ dônnâ e bels senhors,

- En las partidas de Lemosi, dont soi venyutz, pereгри (*peregrinus*)
- de la poesia, per beure am vos en aquesta santa copa de la frater-
- nitad, vivio a sept cents ans, damst los majors trobadors de nostro
- lengero, cil que vo appelatz lo mestre de totz. Ma nou es aro en
- Lemosi, es en Proenza que lutz l'estella Ruegda de nostra poesia.
- Inclinem la devotamen, e degam tuit ad aquel que la porto sos el
- frount, so que disio a Virgil le Florentin Dante :

« O degli altri poeti onore e lume

« Tu sei lo mio maestro e'l mio autore.¹ »

¹ *Prouvençau*, 23 juin 1878, n° 155.

A cet éloge si bien senti de Frédéric Mistral, M. Chabaneau eut désiré joindre un toast en l'honneur de Victor Hugo. Certes, s'il est un nom qui méritât incontestablement un tel hommage, c'est bien celui du plus grand des poètes encore vivants, de l'auteur des *Orientales*, d'*Hernani*, des *Rayons* et des *Ombres*. Toutefois, le bureau de la Société, croyant que ce toast ne pût être interprété comme une sorte de manifestation politique, pria M. Chabaneau de ne point le porter.

Dans la même séance, on proposa d'attribuer le titre de Félibre majoral à l'auteur d'une très belle épopée écrite en langue catalane, l'*Atlantide*, auteur qui n'est autre qu'un prêtre espagnol, déjà célèbre sous le nom de Jacinto Verdaguer ; mais une chicane formaliste fit provisoirement avorter ce dessein.

Tels furent au point de vue plus spécialement littéraire, les principaux incidents de ces réunions animées par un souffle si large et si pur, et dont les splendides discours de Frédéric Mistral, d'Albert de Quintana, de Charles de Tourtoulon avaient donné le ton et la mesure. L'espace nous manque pour reproduire les plus beaux passages de ces harangues vraiment grandioses que la plupart des journaux ont rapportées. Mais qu'on nous permette d'emprunter à celle de M. Quintana, membre éloquent des Cortès espagnoles, ce vibrant, ce chaleureux appel :

« Peuples de langue romane, nous avons quitté, il y a bien des siècles, le foyer paternel, comme des enfants prodiges ; le malheur s'est abattu sur nous, au milieu des éclairs d'une gloire qui éblouissait le monde.

« Nous nous sommes acharnés les uns contre les autres, sans reconnaître le signe de famille.

« Nous sommes tombés les uns après les autres sous le glaive du barbare.

« Le char de la civilisation nous a broyés, toutes les fois que nous avons faibli sous le poids de nos longues ivresses.

« Peuples de langue romane, souvenez-vous!... »

On a dit du souvenir que c'était souvent la forme de l'espérance. Tel n'est pas en ce moment le cas pour l'Europe, livrée comme un champ clos à toutes les collisions de la force à tous les vertiges de l'erreur. Il n'est point cependant de situation sans issue ni de

mal sans remède. L'impulsion à laquelle semblent obéir les nations d'origine latine est encore pleine de tiraillements et d'incertitudes ; mais nul doute qu'elles ne se dégagent tôt ou tard, grâce à leur puissante vitalité, d'éléments aussi contradictoires et de situations aussi troublées. Honneur au Félibrige d'avoir pressenti et de préparer, dans sa sphère idéale, cette période plus ou moins rapprochée, de concorde, de relèvement et de paix ! *Hoc erat in votis* . . .

CH. DELONCLE.

LA MAR LATINO.

SOUNET PROUVENÇAU

« Mare nostrum. »

O moulie dôu soulel, trelusento, courouso,
« La Nosto ! » se disien li Grec e li Rouman,
O belo mar di raço antico e poudouso,
Li nosti t'an tengudo, un tem, soutu lour man.

A tis erso, à ti rai, à toun aùro amistouso.
Trefoutissien li cor de nosti reire-gran ;
L'Atme, la Fé, l'Oùmour, li caùso resplendouso,
De tu s'espandissien, dôu Rose a l'Oucéan.

En coumbour frejo e duro aquel trelus s'esvano
Lon Revoulun bruzis e dins la Treimountano.
De l'Uba rapignous flamejo lou lugar.

Mes nosto âmo demoro amb nosto parladuro
Per rejougne li fil de Roumo su l'aùturo
Qu'i frairiero latino alargabos, o Mar !

O compagne du soleil, lumineuse, charmante, — « La Nôtre ! » te disaient les Grec^s et les Romain^s, — O belle mer des races antiques et puissantes, — Les nôtres t'ont tenues longtemps, sous leurs mains.

A tes flots, à tes rayons, à ton souffle caressant, — Palpitaient d'aise les cœurs de nos ancêtres. — Le Génie, la Foi, l'Honneur, — Les choses resplendissantes, — De toi s'épanchaient, du Rhône à l'Océan.

En ombre froide et dure cet éclat s'évanouit. — La Révolution mugit et, dans la *Tramontane*, — du Nord rapace flambole l'éclair.

Mais notre âme nous reste avec notre *doux parler*, — pour rétablir les fils de Rome sur le sommet — qu'aux races latines tu élargissais, o Mer !



LE CAPTALAT DE PUYCHAGUT.

La lettre qu'on va lire était adressée à notre cher et bien regretté ami, M. Joseph Bessières, ancien directeur des contributions directes à Agen, qui nous en donna, peu de temps avant sa mort, l'original. Comme elle traite d'une particularité historique peu connue, il nous a paru qu'elle serait lue avec intérêt, malgré l'ancienneté de sa date. Elle émane, d'ailleurs, d'un homme instruit autant que modeste, à qui l'on doit un travail estimé (*Recherches historiques sur la ville et les anciennes baronnies de Tonneins*, Agen, Noubel, 1833, in-8°), et dont le fils, son successeur comme juge de paix, à Tonneins même, continue sa tradition de parfaite honorabilité et d'intelligente culture littéraire.¹

AD. M.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 30 du mois dernier, dans laquelle vous me demandez des renseignements sur une circonscription féodale du XII^e ou du XIII^e siècle, située dans le diocèse d'Agen, sur la limite des départements actuels de la Gironde et de la Dordogne, et portant le titre de vicomté, sous les noms de *Vicecomitatus Vizalmensis*, *Vizelmensis*, *Bizelmensis*. Vous ajoutez que *Escassefort* ont du moins *Saint-Avit* en faisait partie et vous m'exprimiez le désir de connaître les noms des anciens propriétaires de cette seigneurie, sa durée, son étendue.

¹ M. Alphonse Lagarde a publié un résumé historique, plein de faits et très impartial, sous le titre de : *Chronique des églises réformées de l'Agenais*, Toulouse, 1870, in-18.

Pour répondre à votre demande, je n'ai en mon pouvoir que des documents imprimés ; ainsi, je ne vous dirai probablement rien qui ne soit déjà connu de vous.

La première source où j'ai puisé, c'est l'ouvrage de M. le chevalier de Courcelles, intitulé *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands officiers de la couronne, etc.*..., imprimé à Paris en 1822. Cet ouvrage, à l'article *Séjur*, porte ce qui suit :

« La maison de *Séjur*, d'origine chevaleresque et de haut baron-
« nage, tient un rang distingué parmi les nobles du royaume par une
« ancienneté qui remonte à plus de sept siècles, des dignités, des
« alliances, des possessions. Ses principales possessions en Guienne
« étaient le *Capitlat de Puychagut*, les terres de *Pardailhan*, de
« *Théobon*, de *Preissac*, de *Porchet*, de *Seyches*, &... Un écrivain mo-
« derne, qui s'est occupé de recherches sur la maison de *Séjur*, estime
« que les pertes énormes qu'elle éprouva sous le règne de
« Louis XIII seraient évaluées aujourd'hui à douze millions. Elle
« portait pour armes : Écartelé : 1 et 4 de gueules au lion d'or, 2
« et 3 d'argent plein. — Couronne de comte, support 2 lions.

« *Raymond de Séjur*, 3^e du nom, Damoiseau, dit *Monat*, vivait en
« 1403 et 1456. Il avait épousé *Mathive de Clayrac*, *Captale de*
« *Puychagut*, dame en partie de *Pardailhan*, qualifiée noble et puis-
« sante demoiselle, dont il eut des descendants. »

Le même ouvrage, article *Castillon*, — seigneurs de *Mucidan*, n° 14, — indique le *Capit de Puychagut* comme ayant pris, en 1366, le parti de *Raymond de Montaut de Castillon*, seigneur de *Mucidan*, *Blaye*, *Montendre*, &c., contre le comte de *Périgord*.

Le même ouvrage, au même article, même n°, fait figurer *Bertrand de Clayrac* au nombre des exécuteurs testamentaires de *Raymond de Montaut de Castillon*, qui avait fait son testament à *Blaye*, le 10 juin 1406.

Le second ouvrage que j'ai consulté, c'est le recueil de Rymer, sous la date du 28 mai 1341. Il comprend *Bertrand de Clayrac* dans la liste des barons de Guienne, auxquels il était dû par le roi d'Angleterre des indemnités pour frais de guerre.

Enfin, j'ai trouvé, dans le *Catalogue des rôles gascons*, 22^e année du règne d'*Edouard III* (1317-1318, 12 juillet), l'étiquette suivante.

« De parochiis de *Sancto Asterio* (Saint-Astier), de *Sancto Nazario* (Saint-Nazaire) et *Villæ Novæ* (Villeneuve), in districtu *Sanctæ fidis* (Sainte-Foy), unà cum alto et basso Justiciatu concessis *Bernardo de Clayraco*, *Domino de Podio Acuto* (*Puychagut*). »

Il paraît donc certain que la seigneurie ou le *Caplatat de Puychagut* appartenait au ^{xiv}^e siècle, pour le plus tard, à la maison de *Clayrac* ; que cette maison eut pour héritière une fille nommée *Mathive*, qui épousa, au commencement du ^{xv}^e siècle, *Raymond de Ségur* et qui lui apporta en mariage tous les biens qu'elle avait recueillis dans les successions de ses auteurs ; que, dès ce moment, commença, sur le *Caplatat de Puychagut*, la domination de la maison de *Ségur*, domination qui, elle-même, prit fin sous le règne de Louis XIII.

Quant à l'étendue de la seigneurie, *M. de Courcelles* ajoute : « Le Caplatat de Puychagut s'étendait autrefois sur une grande étendue de pays et s'était rendu si redoutable aux Anglais que, par un traité de paix, ils exigèrent que les Français rasassent la forteresse de *Puychagut* (*de Podio Acuto*), qui n'a été depuis qu'un monceau de ruines.¹ »

Cette seigneurie se composait donc de la forteresse de *Puychagut* (*de Podio Acuto*) qui lui donnait son nom, des paroisses de *Ville-neuve* (*de Puychagut*), de Saint-Nazaire (*de Puychagut*), de *Saint-Astier*, — toutes ces terres situées près *Sainte-Foy* — et en outre, des terres de *Pardailhan*, *Theobon*, *Prayssac*, *Porchet*, *Seyches*, etc.

Pour ce qui est du titre de *Caplat*, que portaient les seigneurs de *Puychagut*, voici ce qu'en dit *M. de Courcelles* au lieu cité : « Le titre de *Caplat* est très rare. On dit qu'il y en avait trois en France ; cependant, nous n'en connaissons que deux : celui de *Buch*, qui appartenait à la maison de *Candalle* et celui de *Puychagut*. Le mot

¹ Ces ruines sont situées dans la commune de Saint-Astier, canton de Duras. Elles couronnent une butte assez élevée et isolée de toutes parts. Leur superficie n'est pas considérable. Les murs, d'une extrême épaisseur, relient deux tours en pleine maçonnerie sur plan rectangulaire. Dans une des courtines, on peut voir encore une archère d'un appareil curieux. Le fort de Puychagut peut remonter au ^{xiii}^e siècle, peut-être au ^{xii}^e. Des arbres plusieurs fois séculaires enracinés dans ses murs attestent qu'il fut détruit à une époque reculée.

G. T.

- « *captal captalat* veut dire *chef du pays*. Mais *M. le duc d'Epemon*
- « prétendait que ce titre équivalait à celui de *Prince, principauté*, et
- « c'est pour cela qu'il se donnait le titre de *Prince de Buch*. »

Ducange, dans son Glossaire, a dit, au mot *Capitalis* : « *Capitulus, primus et præcipuus Capitalis*, Gallis, CAPTAN VEL CAPITAN, « dignitatis nomen quibusdam ex illustrioribus Aquitanie Proceribus « attributum quod comitibus, vicecomitibus et baronibus vulgò accenset consuetudo municipalis Burdegale, art. 75. Sed præsertim « duos ex iis hac dignitate insignatos observare est : Le captal de « *Buch* et le captal de *La Tresne*. »

Au lieu des deux indiqués par *M. de Courcelles*, il faut en compter quatre : celui de *Buch*, celui de *Certes*, près le bassin d'*Arcaçon*, celui de *la Tresne* et celui de *Puchagut*.

Je n'ai aucune donnée sur la dénomination de *vicecomitatus Vizalmensis*, *Vizelmensis* ou *Bizelmensis* ; mais d'après la signification du mot *Captal*, ce titre renfermant ceux de *Baron*, de *vicomte* de *comte* et même de *prince*, le *Captal* de *Puchagut* pouvait, sans difficulté, prendre l'un ou l'autre de ces titres. Le nom de *Vizelmensis* était sans doute un nom commun à l'ensemble de la seigneurie et qui, peut-être, voulait dire *Villeneuve*. ce qui deviendrait probable, après la destruction de la forteresse, *Villeneuve* était devenu le chef-lieu.¹

Au surplus, l'existence de cet ancien *Capitalat* est connue dans toute la contrée qu'il occupait autrefois ; ce fait m'a été attesté par des personnes intelligentes et dignes de foi. Il paraît même qu'il se trouve dans les mains de certains habitants de cette contrée de vieux

¹ La philologie appliquée aux noms de lieux n'était guère qu'à son berceau quand ces lignes furent écrites. Il n'est point possible d'admettre que de *Villeneuve* aient pu dériver *Vezaume* ou *Vézaume* ; de *Villanova*, *Vesalmensis* ou *Vizelmensis*. — La question d'étymologie à part, on trouvera d'amples renseignements sur ce sujet dans le Mémoire qu'a publié, dans cette *Revue* même *M. J.-F. Bladé*, sous ce titre : *Notice sur la vicomté de Bezaume, le comté de Bennuges, les vicomtés de Bruilhois et d'Auvillars, et les pays de Villandraut et de Cayran*. Notre collaborateur y établit sur preuves que la vicomté de Bezaume s'étendait certainement sur une portion (encore indéterminée) de l'Agenais, mais que sa plus grande surface était dans le Bazadais, dont elle occupait la majeure partie sur la rive droite de la Garonne. — AD. M.

titres relatifs à cette intéressante circonscription. On m'a promis de me les communiquer ; mais cette promesse, dont l'accomplissement aurait été d'un grand prix pour moi, ne s'est pas réalisée jusqu'ici.

Il existe à Agen, dans les archives de l'ancienne sénéchaussée d'Agenais et de Gascogne, au Palais de Justice, une mine féconde en renseignements précieux sur la circonscription des grandes seigneuries de l'Agenais, qui relevaient directement du roi, comme duc de Guienne. Je veux parler des *aveux* et *dénombrements* fournis devant le sénéchal par les possesseurs de ces seigneuries, après la réunion de la Guienne à la couronne de France. J'ai en mon pouvoir, pour ce qui concerne les deux baronnies de Tonneins, des actes de cette sorte, et s'il était possible de les compléter, on y trouverait des matériaux excellents.

Je suis, avec une considération très distinguée et avec un sincère dévouement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

L.-F. LAGARDE. ¹

Tonneins, le 20 février 1846.

¹ M. Louis-Florimond-Pierre Lagarde, né à Tonneins le 13 septembre 1784, avocat en 1808, suppléant du Juge de paix de Tonneins en 1819, juge de paix en 1834, chevalier de la Légion d'honneur en 1856, mourut, dans sa ville natale, le 20 mars 1857.

(Ad. M.)

RONDEAUX RUSTIQUES.

Nous puisons dans un recueil inédit, mis amicalement à notre disposition, quelques rondeaux déjà anciens, mais qui ont gardé toute leur fraîcheur. « Nés au pays, comme dit l'auteur, composés lentement au gré des jours tristes et joyeux de la jeunesse et de l'âge mûr, » ils enseignent l'amour du foyer et la gaité saine d'une vie modeste. Tous nos lecteurs goûteront certainement cette poésie d'où s'exhale un vif sentiment de la nature.

LA DIRECTION.

ILS VONT PARTIR.

Ils vont partir et quitter les berceaux
Du val profond, mes fugitifs rondeaux.
Rien ne pourra les sauver du naufrage
Ni protéger leur périlleux passage.
Ces oisillons aujourd'hui sont penauds
D'avoir quitté, comme des étourneaux,
La solitude aux murmurantes eaux,
Calme séjour qu'une garenne ombrage.

Ils vont partir.

Tels que l'on voit les blancs et doux agneaux
En grande peur serrés sur des bateaux,
Regarder fuir tristement le rivage,
— Les bords perdus de leur gras pâturage, —
Pour arriver sous les sanglants couteaux,
Ils vont partir.

15 Août 1836.

TABLEAUX CHAMPÊTRES.

Loin des cités , dans nos grands labourages ,
Goûtons , amis , la fraîcheur des ombrages.
Tout est silence et le ciel , plus clément ,
Verse la paix. Un fier contentement
Emplit le cœur , et de fortes images
Y font germer le goût des bonheurs sages.
Tel est l'aspect des plantureux herbages ,
Des hauts millets qui poussent hardiment

Loin des cités ;

Tels sont les chars aux fauves attelages
De bœufs si lents , mais si sûrs ; les feuillages
Dans l'air tout bleu dressés pompeusement.
Aimons , amis , aimons pieusement ,
Ce sol sacré ; gardons nos héritages ,

Loin des cités.

1^{er} Mai 1838.

LE JARDIN.

Quelle gâté d'avoir un grand jardin ,
Comme au vieux temps , un potager tout plein
Et son puisard cerclé de centauree ;
De voir pousser , sur la terre parée ,
Les plants baignés des fraîcheurs du matin ;
Et de cueillir d'une soigneuse main
L'oseille brune ou l'amer romarin ,
Le persil vert ou la rave sucrée !

Quelle gâté !

La douce fève embellit ce terrain ;
Les petits-pois grimpent d'un air serein ;
Les pieds dans l'eau rit une chicorée ;
Les gros melons , la pastèque azurée ,
Roulent au près du fraisier purpurin.

Quelle gâté !

Juin 1842.

Ch. DE TRENQUELLÉON.

BIBLIOGRAPHIE ET CHRONIQUE RÉGIONALES.

Arnand Daubasse et l'édition de Currius.

On a écrit bien des lignes piquantes sur l'ignorance et sur la distraction des compositeurs d'imprimerie. Le chapitre des *Errata* serait autrement long que celui des *Chapeaux*, si celui-ci existait et qu'on fit l'autre. En aucun temps les méchants ouvriers n'ont rougi de leurs *coquilles*, mais les maîtres s'en désolaient. Quand il arrivait à Alde Manuce, le grand helléniste de Venise, de découvrir une faute dans un livre sorti de ses presses, il s'en frappait la poitrine à poings redoublés. « Si je le pouvais, dit-il simplement dans une supplique à Léon X (*Platon* de 1513) je les rachèterais une à une, à prix d'or ! »

Un imprimeur de Villeneuve-sur-Lot, dont la veuve vint s'établir à Agen, au commencement de ce siècle, ne connaissait pas ces scrupules. Les eût il eus, il n'eût pu, comme on va voir, les satisfaire à ce prix. Il nous est tombé sous la main un ouvrage qui porte son nom et en tête duquel il a mis une préface, qui est la plus étonnante du monde. Il y dénonce l'ineurie de l'ouvrier qui, lui absent, commença l'impression, avoue avoir continué, sans le reprendre au pied, comme il l'eût dû faire, cet œuvre indigne,¹ et commet innocemment, dans le texte même de sa confession, de ces fautes qui défient le possible. C'est un morceau trop amusant, dans sa naïveté gasconne, pour n'être pas relevé de l'oubli. Nous le donnons en soulignant les accrocs faits à l'orthographe et à la langue.²

¹ Citons quelques fautes, au hasard, pour justifier cette qualification d'indignité : — Page 4 de l'avertissement, ligne neuf : ce grand homme *n'acquit* à Moissac. — Page 435, ligne dix : un Poète que Daubasse vouloit *hu nulier*. — Page 62, ligne vingt-quatre : sa profession de *Penier* en cornes. — Page 435, ligne vingt et une : il va chercher de *l'an-cra* et du papier. — Page 84, ligne sept : a vanité les *accueillira*. — Ce ne sont pas là, on le voit, distractions typographiques, ce sont péchés d'ignorance inexcusables.

² La désinence du datif à la première personne était encore en *a* dans la province. Ceci soit dit pour la charge, non de *l'imprimeur*, mais du *Villeneuvais*.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Je demande aux lecteurs pour la Typographie de l'édition de cet ouvrage la plus ample *indulgence*. J'avoue franchement que j'étois capable de faire moins mal. Cet ouvrage qui ne devoit fournir tout au plus qu'une quarantaine de pages d'impression, en a fourni plus de cent quarante-quatre. Je lus l'ouvrage, qui n'ayant pas encore été épuré des vices que l'ignorance des *copistes* y *avoient* introduits, me parut moins intéressant, que propre à me ruiner. Dans un tems où la morale étoit si désorganisée ; je ne crus pas, que des poésies qui traitoient de la passion de Jésus-Christ, des quatre fin de l'homme, et qui renfermoient quelques cantiques pieux, *peussent* me procurer un grand débit. Je pris le parti de proposer des souscriptions, qui (ne) me donnerent presque rien ; ce qui me confirma dans l'idée que l'ouvrage ne feroit pas fortune.

Une personne qui paroissoit être dans mes intérêts, m'avertit que si je donnois au public l'ouvrage tel qu'il étoit, il n'auroit aucun débit ; et qu'il étoit absolument nécessaire de le mettre entre les mains de quelqu'un qui *peut* faire disparaître les vices, au moins les plus grossiers. C'est ce que je fis. Devant m'absenter pour quelque jours, je *recommanda à un ouvrier que j'avois alors le soin d'imprimer l'ouvrage* à proportion que l'éditeur fourniroit de la matière, et sur-tout d'épargner le papier : ce qu'il fit avec trop d'exactitude.

Revenu chez moi je *trouva*, un nombre *des* pages imprimées. En les parcourant je vis, que par les soins de l'éditeur, et par un grand nombre de poésies de Daubasse qu'il s'étoit procurées, et qui n'étoient point dans les premiers manuscrits qu'on *m'avoient* confiés, l'ouvrage devenoit très intéressant. Je me repentis alors de n'avoir pas donné tous mes soins à l'ouvrage, et d'avoir trop épargné le papier ; mais, il n'étoit plus tems. Je sais que le mieux auroit été de recommencer l'impression. Je l'aurois fait si le papier déjà employé eut été moins considérable. La médiocrité de ma fortune ne pouvoit se *consilier* avec une telle perte. Je demande donc aux lecteurs toute leur *indulgence*. On doit savoir aussi que l'impression des ouvrages *patois* est incapable d'obtenir la perfection. Il faudroit pour cela avoir un alphabet qui fut propre à la prononciation du patois de chaque pays. Cette considération mérite quelque égard.

Sans nous arrêter à l'opinion du citoyen Currius sur l'orthographe du patois, opinion d'ailleurs intéressée puisqu'il s'en fait une excuse pour quelques-uns des *vices grossiers* dont fourmille son livre, constatons qu'il n'a pas même attendu jusqu'à la première page pour témoigner de son étourderie. On peut dire qu'il trébuche au seuil, comme il appert du titre, que voici :

ŒUVRES D'ARNAUD DAUBASSE,
Peigner en corne.
A VILLENEUVE,
Chez le citoyen CURRIUS, fils, imprimeur.
M. CC. LXXXXVI.

On remarquera ce millésime qui, entaché d'une colossale erreur, rompt, par surcroît, avec les règles adoptées pour exprimer les quantités en chiffres romains.

Il est certain, d'abord, qu'il y manque un D ; donc, la date, rajeunie de cinq siècles, avance de cent trente-quatre ans celle qu'on est convenu d'assigner à la découverte de l'imprimerie, soit 1440. Cette lettre restituée, nous avons le chiffre collectif M. D. LXXXXXVI, qui équivaut à 1806, valeur qu'il eût fallu rendre, selon l'usage, par cette forme numérique : M. D. CCCVI. Mais est-ce bien en 1806 que notre *Daubasse* a vu le jour ? Ce qui nous fait croire que non, c'est la doléance de Currius sur l'immoralité du temps et son fâcheux pronostic sur le sort réservé à un livre « qui traite de la Passion de Jésus et des quatre fins de l'homme. » Tout cela, convenons-en, était vrai en 1796, non en 1806. Depuis quatre ans au moins, tout était rentré dans l'ordre, et de glorieuses victoires consolaient un peu la France des sacrifices qu'elles lui coûtaient. Le culte partout rétabli permettait aux croyances religieuses, un libre épanouissement. Les âmes s'ouvraient et, hors quelques *illuminés* qui protestaient contre le Concordat, les consciences se sentaient tranquilles. Le vieil imprimeur, à ce moment, eût été mal fondé à se plaindre ; il eût pleuré au désert. On eût pu, au reste, lui représenter que tout n'était pas édifiant dans l'ouvrage sorti de ses presses, témoin ce quatrain galant égaré parmi les noëls et les cantiques :¹

Bons sés bello coumo lou xour.
Xamai la néu séra ta blanquo ;
Per passa lou riù de l'amour
Nou boudrioi pas d'autro palanquo.

Un mot, tant que nous y sommes, sur cette question du papier, qui est capitale dans l'espèce, puisque, au dire de l'imprimeur, une des défauts de son œuvre en procède. Ce papier est en pâte bleuâtre, de bonne trame, mais désagréable à l'œil et d'inégales dimensions. Il finit en franges, on pourrait dire en festons, au bas des pages, parfois trop courtes d'un à deux millimètres. Il n'a pas dû

¹ On pourrait indiquer, comme particulièrement risqué en gaillardise, le madrigal qui finit par ces mots : *Avez-vous fait le reste ?* p. 96-97.

coûter cher, mais on l'a bien épargné. Pas de blancs ; tout est plein de haut en bas. Des filets massifs que souligne un filet maigre, d'autres renflés en fuseaux lourds — tous charbonnés et bavocheux — séparent, sans presque laisser entre elles plus d'espace qu'une interligne, les noëls, cantiques pieux, impromptus et madrigaux dont se compose l'ouvrage.

Nous ne visons ici que l'imprimeur, laissant le poète — sa victime — de côté. Nous ne pouvons pourtant n'en rien dire. On sait qu'il naquit à Moissac, vers 1644, et qu'il mourut, en 1720, à Villeneuve-sur-Lot, où il s'était fixé en sa jeunesse. Il exerçait la double industrie de fabricant de peignes et de cabaretier, celle-ci, à ce qu'on croit, primant l'autre. Il improvisait aisément en patois, moins facilement en français, s'attachant plus au trait, à la saillie, qu'à l'élégance et à la correction. Son talent fut surfait par ses contemporains, peut-être l'est-il encore. On sut gré à un ouvrier, absolument dépourvu de lettres, d'avoir de l'esprit sans compter, d'être toujours en fonds de drôleries. C'était entre amis, le verre en mains, sans grossièreté toutefois et en se tenant dans les bornes d'une honnête gaité, qu'il s'abandonnait à sa verve naturelle. Piquant d'un mot celui-ci, touchant légèrement celui-là, il n'aiguissait ses malices d'aucun fiel et arrangeait tout d'un bon sourire.

Un de ses familiers a dit qu'il ne mettait pas plus de temps à composer cent vers qu'à façonner cent dents d'un de ses peignes. On en pourrait conclure méchamment que les uns ne valaient guère mieux que les autres.

Sa jovialité s'alliait d'ailleurs avec une piété sincère qui lui ménageait l'accès des maisons les mieux hantées. Il s'appliquait, à écrit un biographe, à bien connaître sa religion, en quoi il réussit au point d'être bientôt capable de l'enseigner.¹ Cela explique comment il a pu se faire, si l'assertion de Cassany-Mazet est exacte,² qu'un prêtre, Jacques Tailhié,³ ait pris soin de recueillir ses œuvres

¹ Édition de Currius, Avertissement.

² *Histoire de Villeneuve-sur-Lot*, in-8° Agen, Noubel, 1837, p. 130.

³ Jacques Tailhié, né à Villeneuve-sur-Lot en 1700, a publié : *Abrégé de l'Histoire ancienne*, de Rollin, Lausanne, 5 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Histoire Romaine*, du même, Paris, 4 vol. in-12 ; *Histoire de Louis XII*, Paris, 3 vol. in-12 ; *Abrégé chronologique de l'Histoire de la Société de Jésus*, Paris, in-12.

et de les donner au public.¹ Daubasse, cela est bizarre, aurait eu ainsi pour patron, pour introducteur devant la postérité, l'abréviateur de Rollin. De tels contrastes sont fréquents dans l'histoire du dernier siècle. La mémoire du bon Tailhié n'y perd d'ailleurs aucunement, et celle du poète en tire quelque avantage. On n'y saurait voir d'inconvénient.

Publications nouvelles.

Il a paru récemment à Agen ou dans la région qui relève de cette *Revue* quelques ouvrages dignes d'une sérieuse attention. Dans l'impossibilité où nous sommes d'en parler actuellement avec les développements qu'ils méritent, nous les mentionnerons suivant l'ordre de leur publication, en donnant de leur contenu une idée exacte, qui inspire le désir de les bien connaître.

Le premier en tête a pour titre : *Sainte Jeanne de Valois et l'Ordre de l'Annonciade*,² pour auteur M. le chanoine Hebrard, déjà connu par un important ouvrage de droit ecclésiastique³ Une étude, d'un mysticisme élevé, sur l'origine, l'excellence et les fruits de la vie religieuse sert d'introduction au récit qui se compose de deux par-

¹ Notre savant ami, le docteur Noulet, a consacré à Daubasse quelques pages dans son spirituel *Essai sur l'Histoire du Midi de la France*. Le portrait n'est pas flatté et le jugement, quoique sévère, est juste. Dans l'appendice bibliographique qui complète heureusement ce très remarquable ouvrage, on trouve indiquées deux éditions des œuvres de Daubasse : celle de Currius, avec le millésime 1796 (est-ce la même que la nôtre, auquel cas, M. Noulet aurait interprété comme nous et rétabli le millésime probable), et celle de Glady frères, Villeneuve-sur-Lot, 1839, in-8°. Au-dessous de la citation qu'il fait de l'édition de 1796, l'auteur reproduit l'allégation de Cassany-Mazet touchant l'intervention de Tailhié comme premier éditeur des œuvres de son compatriote d'adoption. Faut-il en conclure, que, dans sa pensée, cette édition serait celle de Tailhié ? Ce serait, dans ce cas, une édition posthume, ce laborieux compilateur étant mort en 1778, c'est-à-dire dix-huit ans avant la publication de l'ouvrage dont il aurait amassé et mis en ordre les matériaux. Il est, au reste, possible qu'une édition que nous ne connaissons pas ait paru de son vivant, édition dont un exemplaire aurait par hasard passé sous les yeux de l'historien de Villeneuve-sur-Lot.

² Un vol. in-18, de 474 p., en vente, à Paris, chez Poussielgue; à Agen, à la librairie Michel et Medan.

³ *Les Articles organiques devant l'Histoire, le Droit et la Discipline de l'Eglise*. 1 vol. in-8°, Paris, chez Lecoffre.

ties, l'histoire de la fondation et celle de l'œuvre sortie vive de son cœur. La piété de la jeune Sainte, sa bonté, sa douceur inaltérable, les vains efforts de Louis XI, son père, pour arrêter la floraison de vertus que le trône semble exclure, tant elles y sont rares ; sa tendresse pour un époux dont le dédain alla jusqu'à la répudier ; sa retraite à Bourges qu'on lui avait donné pour donaire et où, dit Brantôme,¹ « tout son exercice fut de servir Dieu et ses pauvres, sans bailler aucun signe des torts qu'on lui avoit faict, » M. Hébrard l'a raconté en quelques pages d'une onction pénétrante. Il expose ensuite le but de l'Annonciade, sa règle, son esprit particulier, les privilèges dont l'honorèrent les souverains pontifes, enfin les annales de cet Ordre religieux depuis l'an 1503, date de son instauration dont la ville de Bourges eut l'honneur, jusqu'à l'époque actuelle.

Après Bourges, où l'œuvre germa comme en un sol fécondé par la prière, Albi, en 1507 et, pour nous en tenir au Sud-Ouest, Bordeaux en 1521, eurent leur fondation. Agen, treize ans plus tard, eut la sienne ; il la dut à la charité inépuisable de Vincent Bilhonis,² vicaire général d'Antoine de Rovère qui gouvernait alors le diocèse. La maison prospéra, crut en vertus et en biens temporels, passa, pour cause de discipline, de la direction des Franciscains à celle de l'Ordinaire, représentée par l'évêque (1540), fut pillée par les huguenots qui en expulsèrent violemment les Sœurs (1561), se releva, puis tomba de nouveau, cette fois plus profondément, sous le pic révolutionnaire.

Cette expression n'est pas une figure. Le monastère fut vendu en bloc, revendu en détail, démoli, remplacé par des maisons. Une rue, dont le nom rappelle un temps où l'on ne biaisait pas quand une mesure était décrétée, la *rue de l'Angle-Droit*, s'ouvrit à travers ses ruines. Un vieux mur dont les assises rompues laissent voir des arrachements qui ressemblent à des plaies vives, c'est tout ce qui reste aujourd'hui de l'édifice.³

¹ Edition de la Société de l'Histoire de France, t. VIII, p. 88.

² Vincent Bilhonis, qu'on a dit à tort grec d'origine, mais qui était le fils d'un notaire d'Agen, cumulait, par l'effet d'un bref spécial, un grand nombre de bénéfices. Chanoine des chapitres de Saint-Caprais et de Saint-Etienne, official, vicaire général, doyen du chapitre de Pujols, il possédait encore plusieurs cures. La meilleure part de ses revenus servait d'ailleurs à des fondations pieuses. Il mourut, comblé d'honneurs en 1537.

³ Côté nord de la maison de M. Barreau.

L'auteur a eu en mains pour tracer le tableau de ces vicissitudes le *Manuscrit de l'Annonciade d'Agen*, qui appartient au riche et libéral dépôt de M^{me} la comtesse de Raymond. Il a pu consulter les fonds plus discrets des archives de l'Évêché, pour esquisser les annales de l'Ordre dans la ville de Marmande, où, comme à Agen, il n'est plus qu'un souvenir (1622-1793) et dans celle de Villeneuve-sur-Lot, où il fructifie encore puissamment (1621-1878). Des détails précis sur le personnel de ces saints asiles ajoutent à l'intérêt des faits qui s'y accomplirent. Nous ne doutons pas que cet ouvrage, dont nous n'avons indiqué que le côté par où il nous touche plus directement, ne soit déjà en possession du succès auquel aspire l'auteur, émouvoir doucement les âmes pieuses, les pénétrer de consolation et d'espérance.

Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut de France, vient de publier avec le soin dont il est coutumier, la *Vie d'Eustorg de Beaulieu* ¹ d'après Guillaume Colletet dont le précieux manuscrit, conservé à la bibliothèque du Louvre, a péri sous la Commune. Cet ouvrage inaugure une nouvelle série de curieuses et élégantes brochures, celle des *Plaquettes Contaudaises*. Eustorg était peu connu, malgré la notice de MM. Haag (t. II, p. 93 de *la France protestante*) et l'insertion de quelques-uns de ses chants dans le *Chansonnier huguenot*, de M. Bordier.² Les notes et l'appendice dont M. Tamizey a fait suivre la trop peu substantielle notice de Colletet ne laissent guère plus rien à apprendre sur un homme qui tient un rang dans notre histoire littéraire, parmi les disciples plus ou moins habiles de Clément Marot.

Un mot d'Eustorg, pour ceux de nos lecteurs qui n'en ont pas encore ouï parler. Il était né à Beaulieu, en Bas-Limousin, d'une famille bourgeoise qui avait pignon sur rue depuis le x^e siècle. Sa mère, qu'il paraît avoir beaucoup regrettée, était une Bosredon. Veuve de bonne heure, elle mourut jeune, laissant ses enfants mineurs, au nombre de quatre au moins, aux mains d'un tuteur indélicat. Eustorg avait de l'esprit, tournait les vers gentiment, était né musi-

¹ In-18, librairie Champion, à Paris; Lefebvre, à Bordeaux; Michel et Médan, à Agen.

² 2 vol. in-18, carré, Paris, Tross, 1870.

cien. Ce lui fut une carrière. Il lui vint des écoliers, des écolières surtout. Rien ne lui manquait, paraît-il, pour réussir auprès des *demoiselles*. En leur montrant à jouer de l'épinette, il leur disait, leur dédiait des rondeaux, des huitains et des dizains, des épîtres et des ballades, des *épitaphes et autres joyeusetés*. Tel était le champ où évoluait sa muse. Ajoutons avec Colletet qu'« il composa et mit en musique plusieurs chansons partie desquelles il publia, l'an 1546, sous le titre de *Chrestienne Resjouyssance*,¹ avec *Le Pater et l'Ave des Plaideurs*.² »

Fut-il prêtre? MM. Haag l'ont nié, en quoi ils ont eu tort; car lui-même, ainsi que le fait justement remarquer M. Tamizey, l'a déclaré au frontispice de sa *Chrestienne Resjouyssance*, lequel est comme un résumé de son auto-biographie. Il s'y dit « natif de la ville de Beaulieu, au bas pays de Lymosin, jadis prestre, musicien et organiste en la faulce église papistique, et despuis, par la miséricorde de Dieu, ministre évangélique. » Il n'y a donc pas à en douter: Eustorg, en religion, passa d'un camp à l'autre et, dans chacun, à l'extrême. C'est à Genève, après un séjour à Lyon, où Pomponne de Trivulce, qui en était gouverneur, l'avait eu à son service, qu'il fit profession du calvinisme. Y eut-il dans cette conversion un grand fonds de sincérité? C'est douteux. Si les prélats qu'il avait servis « de son ministère et de sa voix », ainsi que dit Colletet, avaient eu le bon esprit de lui donner de quoi vivre, il n'eût pas eu peut-être de vision sur le chemin de Damas.

Disons en terminant qu'Eustorg, à un moment de sa vie, fut organiste à Lectoure, et, tout en regrettant avec M. Léonce Couture, — un si bon juge en ces matières, — que, « plus amoureux de pantagruélisme que de grave doctrine, il ait épanché sa verve gauloise dans une foule de pièces, la plupart fort licencieuses, » constatons qu'il lui arrive d'être touchant malgré sa jovialité, naïf malgré son esprit, et même homme de bon conseil malgré l'inconstance de sa vie.

Le hasard a voulu que le second volume des *Plaquettes Contaudaises* fût consacré à un personnage qui, à l'inverse du poète limou-

¹ Basle, 1546.

² Imprimé d'abord sans date ni nom de lieu, réimprimé plusieurs fois dès 1537.

sin, né protestant, mourut catholique. Il s'agit d'Isaac de La Peyrère, — né à Bordeaux en 1594, décédé à Paris, au séminaire Notre-Dame des-Vertus, en 1676, — brave homme fort spirituel, dont une glose sur trois versets de saint Paul illustra le nom et troubla la vie. On connaît par les biographes, par Guy Patin, par Vigneul-Marville, cette affaire des *Préadamites* qui fut, pendant trois ou quatre ans, considérée comme un danger public. S'il est vrai, comme dit saint-Paul, que « le péché fût dans le monde avant le temps de la loi signifiée à Adam,¹ » c'est sans doute qu'il y avait des hommes avant qu'Adam existât. Ainsi pensait La Peyrère qui, s'étayant d'ailleurs de la Genèse, là où il est dit que Caïn craignait les hommes et se cachait d'eux, bâtit là-dessus sa théorie et en fit un livre.² Son calvinisme se compliquant d'hérésie, publiquement, avec éclat, toute l'Europe cria haro. Pour-suivi, jeté en prison, voyant bien qu'il allait au feu s'il s'obstinait en son système, il se dégagea prudemment, abjura tout, même sa religion, et se retira à l'Oratoire, mal guéri peut-être de ses idées, mais ayant le bon goût de n'en rien laisser voir.

A la suite de sa notice, qui est simple et charmante, viennent *quelques lettres inédites* dont les originaux existent à la Bibliothèque nationale et qui méritaient d'être publiées. La Peyrère les adressait, en 1661, à Ismaël Boulliau, un fin lettré calviniste comme lui, qui changea aussi de religion. Elles pétillent de malice et d'esprit. Il y est question d'une infinité de choses, des *Préadamites*, — cela va sans dire, — du couvent des Ursulines d'Auxonne et des *diableries* qui s'y passent tous les soirs, de la maladie du cardinal guérie miraculeusement par deux doses de vin émétique et de vigneronns venus exprès à Paris pour s'y pourvoir du plant qui produit ce fameux vin, « s'imaginant que qui en boirait d'ordinaire ne mourrait jamais. » Tout cela est dit avec une grâce exquise, une aisance et un naturel qui font présager Voltaire.

Remercions M. Tamizey de nous avoir procuré un si délicat plaisir et prions-le de tirer de ses cartons, sans craindre de nous lasser, les

¹ Epître aux Romains, ch. V. v. 12-13-14.

² Petit in-12 sans nom de lieu, paru en 1655 et dont voici le titre traduit du latin : *Les Préadamites ou glose sur les versets 12, 13 et 14 du chapitre V de l'épître de saint Paul aux Romains, d'où se déduit l'existence de plusieurs hommes avant Adam.*

curiosités qui s'y pressent. Il s'entend si bien à les sertir et les accompagner de notes si pertinentes, son érudition est si aisée, si exempte de pédanterie, qu'on se figure, en le lisant, purement s'amuser, et qu'on s'instruit de la bonne façon.

Notes biographiques.

Nous avons à enregistrer la mort de deux hommes distingués, M. Paul-Raymond Lechien, secrétaire-général de la préfecture des Hautes-Pyrénées, et M. Jules de Gères, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

M. Paul-Raymond était né à Belleville (Seine), le 8 septembre 1833. Après de bonnes études dans un lycée de Paris, il entra en 1854 à l'École nationale des Chartes, d'où il sortit trois ans après, ayant obtenu son diplôme d'archiviste-paléographe. *Le pillage de la maison et des biens de l'évêque, du ^{ve} au ^{xiii^e} siècle*, tel était le sujet de sa thèse, qui fut remarquée.

Admis comme membre à la Société de l'École des Chartes, en février 1859, il fut nommé à peu près en même temps archiviste du département des Basses-Pyrénées. Ce dépôt, l'un des plus riches de France, ne pouvait être confié à de meilleures mains. Dès 1863, Paul Raymond s'empressait de le faire connaître en publiant le premier volume de l'*Inventaire sommaire*, précieux instrument d'études pour le Béarn, la Navarre et, en ce qui nous concerne plus particulièrement, pour l'Albret. Une introduction détaillée sur l'histoire administrative de la province, consacrait la vocation de l'auteur et l'utile emploi qu'il avait fait de ses quatre années de préparation. Six volumes, croyons-nous, ont suivi; l'œuvre a coûté quinze ans de labeur. Quinze ans! C'est peu pour un travail qui n'est pas seulement immense, mais traité avec soin en toutes ses parties et justement signalé comme un modèle.

La publication de l'*Inventaire* n'empêchait pas M. Raymond de collaborer à des recueils estimés. La *Bibliothèque de l'École des Chartes*, la *Revue archéologique*, les *Archives historiques de la Gironde*, le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, défrayaient à peine son ardeur. Il a donné au premier de ces recueils, entre autres travaux importants : la *Bibliothèque de Don Carlos, prince de Viane*, et une *Enquête du prévôt de Paris sur l'as-*

sassinat de Louis, duc d'Orléans ; au dernier, une *D. description des Sceaux conservés aux archives des Basses-Pyrénées*, des *Notes pour servir à l'histoire des artistes en Béarn*, une *Notice sur la famille de Jean-Paul de Lescun*. Tous ces mémoires, dont la plupart sont de dimensions considérables, ont pour base des documents authentiques qu'il est loisible à chacun de consulter et qui, en dénonçant l'habileté de l'auteur dans les recherches, témoignent de sa sincérité dans la mise en œuvre.

Paul Raymond avait quitté les archives au commencement de cette année pour un poste infiniment moins approprié à ses goûts. Le Secrétaire général, dans des moments d'agacement et d'ennui, n'a-t-il pas regretté parfois la régularité berçante, le recueillement, la paix des archives ? Il est permis de le croire. Il avait une famille, une fortune, ce qui fait la vie heureuse et dispense de l'ambition ; il est mort jeune. Plaignons en lui l'arrêt prématuré d'une belle carrière historique.

M. le comte J.-L. Jules de Gères était un homme aimable, un poète d'un sentiment élevé, d'un goût fin et délicat. Il eût pu faire parler de lui et prétendre haut, mais il n'aimait pas le bruit.

A propos des *Premières fleurs*, Sainte-Beuve lui écrivait, le 3 mai 1840 : « Vos fleurs sont pleines d'un parfum de sensibilité et de grâce que tous les Avrils n'ont pas. » Le même critique, le même poète, en le remerciant de l'envoi de *Rose des Alpes*, lui écrivait encore, insistant sur ce don rare de la sensibilité, sans quoi les autres ne sont guère rien : « Vous étiez de ceux qui avaient reçu l'initiation à ce bel art des vers dans le bon temps et qui étaient faits pour y porter une distinction et une sensibilité particulières. » (12 février 1855.) Il lui mandait encore ceci en juillet 1862 : « Le *vieil* homme a raison de ne pas mourir en nous, Monsieur, quand ce *vieil* homme est, comme chez vous, l'homme jeune, sensible, poétique, qui sait les choses du cœur et qui a le secret d'en bien parler. Il n'y a pas de prescription contre les Muses : elles reviennent quand elles veulent et on ne peut que les recevoir avec gratitude. Ainsi vous les recevez et ainsi je les reçois de vous. »

Nous n'ajoutons rien à ces éloges d'un juge si autorisé. L'auteur des *Premières fleurs*, de *Rose des Alpes*, des *Menus propos*, d'une infinité de romances charmantes entre lesquelles brille d'un par éclat

Folie éternelle, né à Bordeaux, le 10 avril 1817, est décédé sur sa terre de Rions, dans les premiers jours de novembre.

Nous nous proposons d'examiner dans la prochaine livraison de la *Revue*, une remarquable étude historique de M. G. de Monbrison sur *Le premier duc d'Épernon*, et des *Nouvelles réalistes*, heureux début de M. E. Pouvillon dans le monde littéraire.

AD. MAGEN.

Le Propriétaire-Gérant ,

FERNAND LAMY.

LES PONTS SUR LA GARONNE.

EXTRAIT DE L'ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DES ANTIQUITÉS D'AGEN

PAR LABRUNIE. ¹

La première année du règne de Richard (1189), qui succède à son père, Henri, roi d'Angleterre, est célèbre dans nos annales pour être celle où ce prince accorda, ou, pour mieux dire, confirma la permission donnée par son père ou par lui de bâtir un pont sur la Garonne. Cette matière n'ayant pas été indiquée sous son époque et ayant été, faute de connaissance des actes originaux, traitée assez négligemment dans le Précis de notre histoire inséré dans le Calendrier du département de Lot-et-Garonne pour l'année 1792, je crois faire plaisir à mes concitoyens de donner une courte notice d'une vingtaine d'actes sortis des archives de l'Évêché ou de la maison commune, et de fixer enfin par cette courte analyse ce que nous pouvons penser sur un sujet fait pour piquer notre curiosité, et que nos chroniqueurs ont plus embrouillé qu'éclairci.

Sous la domination des ducs d'Aquitaine, les Agenais avaient peut-être fait quelque tentative pour obtenir d'eux la permission de se procurer un aussi grand avantage que celui d'avoir un pont qui leur facilitât, en tout temps et à toute heure, la communication avec cette portion de leur pays appelée très souvent, dans les anciens

¹ Ce mémoire sur les ponts d'Agen est bien rédigé, mais incomplet. L'étude des documents récemment classés que renferment les archives de l'Hôtel de ville d'Agen et que Labrunie n'a pas connus, m'a permis d'y faire d'importantes additions.

G. FROLIN.

actes, l'Agenais d'au-delà de la Garonne;¹ mais l'histoire ne nous apprend point que, si cette permission a été demandée, ces princes l'aient jamais accordée. Richard, fils aîné de Henri, roi d'Angleterre, ayant été fait duc d'Aquitaine par son père, résida vraisemblablement dans cette province et affectionna particulièrement notre pays, ou du moins Bertrand de Béceyras qui occupait pour lors notre siège épiscopal. Les privilèges qu'il lui accorda et que j'ai rapportés ne laissent aucun doute là-dessus. A peine eut-il succédé, en 1189 à son père, qu'il signala le commencement de son règne par la charte suivante dont je vais donner une traduction littérale pour satisfaire toute espèce de lecteurs.

« Richard, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine, comte d'Anjou, à l'évêque d'Agen et à tous ses officiers et fidèles sujets et à tous ceux à qui les présentes lettres parviendront, Salut. Que votre université (communauté) sache que nous avons accordé et confirmé par la présente charte que le pont d'Agen soit libre et exempt de passage, pontenage, de toute exaction et coutume. Nous donnons encore et accordons au même pont cinq coudées (*ulnatas*²) d'espace devant et derrière dans lesquelles nous défendons de construire aucun moulin ni autre chose qui puisse nuire à ce dit pont. Nous donnons encore et accordons à deux personnes choisies par le conseil commun de la ville et par l'officier de pont (*Pontenarii*) la faculté d'aller quêter pour se procurer les aumônes pour la construction du susdit pont, et nous permettons qu'après leur mort, le conseil commun de la ville en choisisse deux autres pour remplir le même objet. Nous voulons de plus qu'Étienne d'Artigues soit, sa vie durant, maître pontonnier, et, qu'après sa mort, le conseil commun de la ville et les deux personnes chargées de ramasser les aumônes, élisent un autre maître pontonnier : furent témoins Gauthier, ar-

¹ Le continuateur de Frédégaire déjà cité, qui écrivait après le milieu du *viii*^e siècle parle d'une pluie de froment qui tomba, dit-il, *in pago Aginnensi ultra Garumnam*. C'était, par rapport à lui qui écrivait au-delà de la Loire, le Condomois. — L.

² *Ulnata*, mot barbare, me paraît être l'augmentatif d'*ulna*. Peut-être répond-il à la grande coudée des anciens qui avait neuf pieds de long; la petite coudée n'avait qu'un pied et demi et la moyenne, deux pieds. — L.

• chevêque de Rouen, Geoffroy Lostor, Hugues Loos et Bernard de
• Lantas. Et fut expédié par Guillaume le Longchamps, notre chan-
• celier évêque élu d'Ely, l'an premier de notre règne. Le 12 no-
• vembre à Londres. » Il pend encore à cet acte un cordon en soie
verte, rouge et blanche.¹

Cet acte n'est, comme on voit, que l'établissement d'une espèce d'œuvre, ou dépôt public, sous la garde de trois pontoniers chargés de la collecte des dons volontaires de ceux qui désireraient contribuer à la construction d'un édifice utile et dont la dépense surpassait les facultés de la ville.

Le pont étant resté imparfait,² ou la Garonne l'ayant endommagé, notre sénéchal Jean de Greilly adressa, le 25 mars 1282, des lettres à tous les bayles et consuls du duché pour engager les peuples qui leur étaient soumis à contribuer à la réparation du pont, lequel, dit-il, commencé anciennement et laissé imparfait, les consuls d'Agen ont commencé à réparer.

L'Agenais ayant passé sous la domination de Philippe-le-Bel, ce prince adressa des lettres patentes à son sénéchal de Périgord, en 1292,³ pour, à la requête de nos consuls, forcer les Agenais à contribuer aux dépenses pour le pont que l'on construisait sur la

¹ Cette charte est le plus ancien document qui soit conservé à l'Hôtel de ville d'Agen. Elle figure sous le n° 4 dans le volume des *Chartes* publié par MM. A. Magen et G. Tholin (in-4, 1876). Elle a été reproduite en fac-simile dans le superbe album des Archives départementales, édité, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, par le Ministère de l'Intérieur. Elle doit être encadrée et exposée dans les collections du Musée d'Agen. — G. T.

² Une charte de Raymond, comte de Toulouse, qui paraît dater de l'année 1217, (n° VIII des *Chartes*, Inv. som. DD. 43), vient à l'appui de cette assertion de Labrunie. Une pile, d'une dimension probablement considérable, faisait refluer l'eau de la Garonne vers la rive gauche. Le lit du fleuve tendait à s'éloigner de la ville et privait les Agenais de leur meilleure défense. On ne se préoccupait guère en ce temps-là des avantages que pouvaient procurer les atterrissements qui ont formé peu à peu le Gravier. Les consuls furent autorisés à démolir la pile qui les gênait et qui restait comme le seul témoin des efforts tentés dix-huit ans auparavant pour établir un pont. — G. T.

³ Cet acte et quelques-uns de ceux qui suivent font peut-être partie du fonds de l'Évêché. Ils n'existent pas aux archives de l'Hôtel de ville. Mais, en revanche, on trouve dans ce dernier dépôt huit chartes, de 1280 à 1287 (*Inv. som. DD. 43, et DD. 44. Chartes*,

Garonne, en raison des biens qu'ils possédaient dans la ville ou dans ses dépendances. Il est vraisemblable que les ecclésiastiques de la ville et de la banlieue prétextèrent leurs immunités pour se dispenser d'y contribuer, puisque nos consuls présentèrent une nouvelle requête, le 17 mai 1298, au même Philippe le Bel pour y forcer les deux chapitres et tous les clercs. Le roi, faisant droit en partie à leur requête, condamna les clercs négociants mariés vivant non cléricalement, à contribuer à toutes les dépenses communes de la ville et notamment à celles du pont sur Garonne, à raison des biens

n^{os} LXI, LXII, LXX, LXXI, LXXV, LXXVII, LXXVIII, LXXIX), qui se réfèrent à ce sujet à ce que Labrunie n'a point connues. Je crois devoir les résumer en quelques lignes.

Un an après la cession de l'Agenais à l'Angleterre, en 1280, l'œuvre de Richard Cœur-de-Lion fut reprise, mais cette fois-ci avec le concours des villes voisines. Les habitants de Montauban cédèrent pour cet objet une créance de 8,000 sous bordelais sur la ville de Bordeaux. Le sénéchal d'Aquitaine pour le roi d'Angleterre, Jean de Grailli, et le vice-sénéchal d'Agenais, Auger Mothe, envoyèrent des circulaires dans toute la province pour provoquer des souscriptions (1282-1284). Un de ces actes est cité dans le paragraphe précédent. L'évêque d'Agen, Jean Jerlande, fit aussi faire des quêtes dans toutes les églises de son diocèse. Pour rendre cette collecte plus fructueuse, il ordonna d'inscrire sur des listes les noms des donateurs et accorda la remise de quarante jours de pénitence à quiconque ferait une aumône pour la construction du pont d'Agen.

Ni les sacrifices de la province, ni les efforts des Agenais ne produisirent le résultat qu'on en attendait. Le nouveau pont, trop vite improvisé et peut-être simplement construit en bois, fut emporté par les inondations.

En 1285, les Agenais signalèrent au roi d'Angleterre l'état dans lequel les réduisait cette catastrophe. Edouard I^{er} les autorisa l'année suivante, à établir sur la Garonne un droit de barrage (tarifé à un denier bordelais pour un cavalier et à une obole pour un piéton) dont les revenus seraient applicables à la reconstruction du pont qui serait fait en pierre. Raymond de Sordoue (*de Sordua*) fut pris pour architecte.

Toutefois, la perception de ce nouveau péage dut soulever quelques difficultés. Il fallut transiger avec les habitants de Condom qui obtinrent la franchise, moyennant 400 livres d'arnaudins payables en cinq annuités.

En vain le roi d'Angleterre confirma la charte de Richard Cœur-de-Lion, en vain le sénéchal Raymond de Campagne adressa des circulaires aux prélats, barons et chevaliers des pays d'Agenais et de Quercy, les pressant de convoquer leurs sujets pour les faire contribuer à la construction du pont d'Agen. Soit faute de ressources, soit en raison des difficultés matérielles, le pont d'Agen ne devait pas être terminé dans cette troisième entreprise. — G. T.

patrimoniaux ou par eux acquis et qui avaient coutume d'être mis à la taille. Ces lettres patentes sont du 8 juillet 1298.¹

Lorsqu'on eut ramassé des fonds assez considérables, nos consuls traitèrent avec Bernard Tichender, architecte natif de Cahors et habitant de Moissac, pour construire notre pont; il fut stipulé dans le contrat qu'on lui donnerait trente mille sols arnaudins. Tichender en avait déjà touché 21,000, lorsqu'il s'aperçut combien il serait lésé, s'il remplissait toutes les clauses de son contrat; il demanda en conséquence une indemnité aux consuls qui d'abord s'y refusèrent. Attaqués en justice par l'architecte, ils se déterminèrent, après avoir plaidé quelques temps avec cet entrepreneur, à lui accorder 200 francs de plus, quelques autres droits et consentirent quelques changements. Ce second acte (nous n'avons plus le premier) est du 5^e jour de l'issue du mois d'août 1298.²

Nos consuls ayant dans le même temps à se plaindre des vexations énormes qu'exerçait contre eux et la communauté, Bernard de Rovignan, damoiseau, députèrent à Paris en 1299,³ Arnaud de Lacassaigne un de leurs concitoyens, à qui ils donnèrent cent livres tournois, pour faire le voyage et le chargèrent d'y porter leurs plaintes contre ce petit tyran : il paraît que ce ne fut pas le motif qui leur tenait le plus à cœur, puisqu'ils chargent leur émissaire d'obtenir de nouvelles lettres plus favorables à la construction de leur pont sur Garonne, lui promettant que s'il réussissait à les leur procurer,

¹ La requête des consuls est du 17 mai. Cette requête et la lettre du roi figurent sous les nos CIV et CIX des *Chartes*. — G. T.

² (*Inv. Som.* Série FF. Chartes n° CXIII.) Les consuls d'Agen nommèrent pour députés dans cette circonstance non point seulement Arnaud de Lacassaigne mais quatre autres de leurs concitoyens. La procuration est datée du 5 mars 1299 (n. st.) Labrunie a dû consulter d'autres documents, car cette charte ne fait mention ni du pont d'Agen ni des 400 livres votées pour les frais du voyage à Paris. — G. T.

³ Il faut lire 1303 ou plutôt 1298. La date fautive que donne Labrunie avait été, je crois, rectifiée par Argenton lui-même. Les preuves de cette rectification sont données en note à la suite du texte de cet acte (publié sous le n° CXI des *Chartes*). En conséquence, le paragraphe précédent du mémoire de Labrunie a dû être transposé. L'accord fait entre les consuls et B. Tichender abonde en détails intéressants et renferme entre autres un tarif des droits de barrage bien plus complet que celui qui nous est fourni par la charte précitée d'Édouard 1^{er}. — G. T.

ils le dédommageraient au dire du sénéchal, de toutes ses dépenses. La suite et le fruit de cet envoi ne nous sont pas connus.

Le changement de domination, si fréquent pour nous dans le xiv^e siècle, ne ralentit jamais le zèle de nos officiers municipaux. Édouard II, roi d'Angleterre, étant devenu, au commencement de ce siècle, le maître de l'Agenais, nos magistrats sollicitèrent auprès de lui des lettres favorables à la construction de leur pont. Ce prince ayant accueilli leur demande, Guillaume de Montagu, son sénéchal dans l'Aquitaine, adressa à celui d'Agenais, en 1319, des lettres d'Édouard, pour qu'il eût à favoriser la réparation du pont sur Garonne, renversé et rompu par l'inondation des eaux et pour qu'il fit imposer, à cet effet, pendant dix ans, comme nos magistrats l'avaient demandé, un denier bordelais sur chaque cavalier passant et une obole de la même monnaie sur chaque homme à pied également passant.¹

Comme par la faiblesse de l'assiette de la ville d'Agen et son défaut de fortifications, dans ces guerres continuelles de la France avec l'Angleterre, elle changeait alors fort aisément de maître, ses magistrats redoutant peu de se rendre importuns, pourvu qu'ils fissent le bien de la communauté, s'adressèrent à Charles-le-Bel, devenu maître de l'Agenais, et obtinrent de lui, en 1324,² des lettres patentes par lesquelles ce prince ordonnait, « qu'on imposât sur tous » les nobles et roturiers de l'Agenais, quatre parisis, pour achever « plus tôt et plus facilement le pont sur Garonne. » Philippe-de-Valois, son successeur, encore plus favorable pour procurer son achèvement, accorda en 1330, renouvela en 1334 et encore en 1339, le 12 décem-

¹ Cette clause est renouvelée d'une Charte d'Édouard I^{er} de 1286, citée dans une note précédente. (*Chartes*, n° CL.) — Une charte d'Édouard II, de l'année 1424, accorde aux Agenais, tant pour la reconstruction du pont que pour les frais de guerre, l'autorisation de lever des droits sur le pesage du blé et la vente du vin. (N° CLIII des Chartes.) Cette concession, accordée pour deux ans fut renouvelée pour quatre ans à l'expiration de ce délai. — G. T.

² 30 janvier 1325 (n. st.). A la même date, le roi de France homologue les concessions des droits de barrage faites par les rois d'Angleterre. (*Chartes* nos CLV et CLVI.) Dans un de ces actes, la construction du pont d'Agen est qualifiée d'*opus sumptuosum*. N'est-ce pas indiquer que le pont devait être tout entier en pierre, suivant le projet conçu quarante années auparavant. — G. T.

bre, « qu'on imposât le Bannage¹ pendant quatre ans pour être employé à refaire et à soutenir le pont d'Agen sur le fleuve de Garonne, *pro refectiōne et sustentatione pontis*. » Observez que cet impôt dut rendre assez considérablement pendant ces douze années, puisque, dans le compte rendu devant le sénéchal, la somme levée en 1330 et 1334 montait à celle de 1,270 livres, somme, comme on sait, considérable pour le temps.

Il est pourtant vraisemblable que tous ces secours furent insuffisants ou que la Garonne détruisait les ouvrages à mesure qu'on les élevait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le pont était encore imparfait en 1347, puisque la veuve de Philippe d'Archus s'engagea cette année, de concert avec Jean d'Estradenx, associé de feu son mari, dans l'entreprise des réparations du pont, à les parfaire aux mêmes conditions portées dans le contrat passé avec son époux et que nous n'avons plus.²

J'ignore si elle tint parole; mais il est très sûr que, quatre ou cinq ans après, on travaillait encore à réparer le pont et la clôture de la ville, puisque nos magistrats, qui avaient obtenu du roi Jean la permission de couper du bois dans ses forêts pour ce double objet et qui en avaient été empêchés par la guerre dont l'Agenais, dans ce malheureux temps, était si souvent le théâtre, eurent de nouveau recours à ce bon prince qui leur renouvela cette permission, le 24 avril 1352.³

L'année suivante, Arnaud Martin, en son vivant professeur ès lois, ayant, à sa mort, laissé la disposition de ses biens à notre évêque Amanieu pour être employés à quelque œuvre pie, ce prélat, qui avait à cœur l'achèvement du pont, crut remplir l'intention du donateur, en appliquant son entière hérédité à cette bonne œuvre. Le mandement d'Amanieu, bon citoyen, parce qu'un bon chrétien

¹ *Banagium*, impôt qu'on levait aux portes de la ville, ainsi appelé peut-être des bancs qui servaient à les fermer. — L.

² Inv. som. : DD. 45. — G. T.

³ Le livre le plus anciens des jurades (4344-4354. *Inv. som.* BB. 46) contient divers actes relatifs à la construction de ce pont de bois. Mais la plus grande partie des ressources de la ville d'Agen étaient employées, à cette époque, à l'achèvement ou à la réparation des remparts. Faute de pouvoir achever un pont reposant sur des piles, on se décida à établir un pont de bateaux provisoire. — G. T.

l'est toujours, sans avoir besoin d'autres motifs que de ceux de la religion qui nous fait un devoir d'aimer la patrie, est du 13 mars 1353.¹

Après la malheureuse bataille de Poitiers, en 1356, l'Agenais, par le traité de Brétigni, qui en fut la suite, quatre ans après, ayant été cédé par le roi Jean, en toute souveraineté, au roi d'Angleterre, nos consuls s'adressèrent à son sénéchal d'Aquitaine, Jean de Thabreston, afin d'obtenir des secours, « pour la couteuse et nécessaire réparation dont leur pont avait besoin. » Ce seigneur, accueillant leur requête, ordonna par ses lettres du 25 octobre 1362, adressées au sénéchal d'Agenais, aux juges et autres officiers du roi d'Angleterre, l'imposition de deux sterlings, pour chaque pipe qui passerait sur Garonne, devant la ville d'Agen, et pour le poisson salé, au prorata de sa valeur, et ce, pendant dix ans, à dater des présentes, pour aider à ladite réparation.

Nos magistrats n'ayant pu, avec tous ces secours, remplir leur but, ou de nouveaux désastres ayant renversé ce malheureux pont, il se présenta enfin, en 1381, un bourgeois marchand et habitant d'Agen, nommé Jean de l'Église,² qui s'offrit à nos consuls et s'engagea à mettre à fin cette entreprise, pour la somme de dix mille deniers d'or, appelés francs,³ quelques droits utiles et privilèges exprimés dans l'acte gascon que nous en avons et qui véritablement est curieux; moyennant ce dessus, Jean de l'Église s'engage de faire construire pour Agen, un pont « bonn, valable et sufficient. »

Ce nouvel entrepreneur prit dix ans pour remplir, en entier, toutes les conditions de son contrat. C'en était une qu'on put passer « de quelque manière » sur le pont, trois ans après la date de la transaction. C'était vraisemblablement pour les gens à pied et non

¹ Inv. som. DD. — G. T.

² Le prochain volume des *Travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen* contiendra quelques notes sur ce Jean de l'Église qui fut trésorier du roi de France pour le pays d'Agenais et auquel ses concitoyens consacrèrent un tombeau magnifique : un sarcophage de marbre du VI^e siècle placé dans une des chapelles de la cathédrale Saint-Etienne. — G. T.

³ M. Le Blanc, dans son excellent *Traité des monnoies*, les évaluait sur le marc d'argent de 1690, où il équivalait à 7 l. En voyant la différence du marc actuel avec celui de 1690, l'évaluation sera toujours aisée. — L.

pour les voitures ; Jean de l'Église tint sans doute parole et les Age-nais eurent enfin un pont, deux cents ans après l'avoir entrepris.

N. B. — Dans une transaction de 1319 passée entre nos consuls et les Messieurs de Ganet, M. Labenazie qui dit l'avoir lue, après avoir rapporté les plaintes de Messieurs de Ganet, propriétaires, disent-ils, du passage sur Garonne, depuis un temps immémorial et qui assu- rent que le pont sur cette rivière les ruinait, cet historien dit que les consuls répliquent que s'ils avaient fait bâtir le pont, ils en avaient eu le privilège d'Édouard, roi d'Angleterre, et qu'il y avait cinq cens ans qu'ils avaient commencé cet ouvrage.¹

Sans répéter ce que je dis en note, cet acte, s'il est tel que cet historien le rapporte, prouverait que dans quelques intervalles des actes que je viens de rapporter, notre pont avait subsisté de façon qu'on pouvait y passer sans danger, même avant le contrat avec Jean de l'Église. Je crois encore qu'il resta depuis sur pied jusqu'à la grande inondation de 1435 que je rapporterai à cette époque d'après d'Arnalt.

Cette transaction, au reste, avec Jean de l'Église nous apprend que le pont fut toujours partie en pierre et partie en bois,² et que c'est aussi de cette façon que celui-ci s'engagea de les ré- parer, nous voyons en effet que son contrat ne l'oblige qu'à faire trois piliers en pierre « sur lo cors lo plus commu del dich fluvi on « tot lodich fluvi es passant, » ce qui prouverait, ce que je remar-

¹ *Et se incepisse construere dictum pontem, quingenti anni et amplius sunt elapsi.* Je n'ai pu me procurer cet acte qu'on a cherché, à ma prière, inutilement chez les MM. de Sevin, d'Agen et du Pécille ; mais il y a de la part de nos consuls erreur et hyper-bole dans leur réplique. C'est Richard et non Édouard qui donna la permission, et de 439 ans en faire plus de 500, c'est un anachronisme digne du temps où se passa cette discussion. — L.

² « Lo pont de la dicha ciutat commençat de peyra sur le fluvi de Garona et que mantas verssa en rey temps, es estat fayt e tengut passant sur lodich fluvi, de la una part a l'autra, loqual pont per la força de las enondacios de las ayguas del dich fluvi de Garona noes pogut longament demorar passant ves es estat traucat, rot et destruch. » Je copierai cet acte à la fin de cet abrégé et je hasarderai de le traduire. — L.

L'assertion de Labrunie, d'après laquelle le pont devait être partie en pierre et partie en bois est vraisemblable. C'est là un tout autre projet que celui qui fut conçu en 4258 et que l'on dut renoncer à réaliser. — G. T.

qu岸ai bientôt, qu'il devait y avoir encore des isles devant Agen. Ces piliers de pierre devaient être en tout semblables aux autres ; « que
« son eras de present al dich fluvi de Garona, » ce qui fait dire à
M. Argenton, dans un de ses brouillons : « les différents piliers qui
« existent sont donc des restes des deux ponts aussi ne sont-ils pas vis-
« à-vis les uns des autres. » Les autres piliers, « columnas et biguaths
« que seran necessaris à sostenir le dich pont » devaient être « de
« bon aluera, de bona et sufficient fusta de casse. » Enfin, ce pont
devait être « ben sufficient et ben passant de riva en riva del dich
« fluvi de Garona, so es assaber de la porta de la clausura de la dicha
« ciutat appellada de Garona, oun commenco lo dich pont entre à
« l'autre riva del dich fluvi, que es en la diocesa de Condomes. »

Il semblerait qu'on pourrait et devrait même conclure de ces dernières paroles de cet acte gascon, que la Garonne coulait lors le long des murs de la ville. Cependant M. Argenton, dans les papiers duquel je l'ai trouvé et qui l'avait transcrit sur l'original de la maison commune, ne le croit pas, quoiqu'il eût lu dans Darnalt ces paroles remarquables de ses *Antiquités*, page 33 : « La rivière de Garonne
« abordait anciennement la ville d'Agen et lavait le pied de la mu-
« raille d'icelle, même du côté des Jacobins, où l'on voit encore dans
« les murs de la ville, les chaines et anneaux de fer où l'on attachait
« les bateaux, dont la rivière s'est depuis retirée et fort éloigné et
« gagné pays bien avant du côté de Gascogne. » Mais l'historien de nos antiquités savait-il disait M. Argenton, si ces chaines et anneaux n'étaient point les restes d'un pont-levis ou d'autre chose ? Nous ne pouvons plus vérifier ce fait, parce que la porte du Pont-long a été rebâtie en 1612. En supposant même que ces monuments fussent tels que Darnalt l'a cru, la conséquence qu'on croirait pouvoir en tirer, ne serait pas plus juste, parce que les murs où ces anneaux étaient attachés, étaient bien plus modernes que l'entreprise du pont. La ville d'Agen était alors circonscrite dans l'enceinte marquée par ses anciennes portes et cette enceinte était terminée à la hauteur de la grande-horloge. Elle était donc bien plus éloignée de la Garonne qu'aujourd'hui, quoique ce fleuve fût plus près qu'il n'est de la ville actuelle ; il se divisait en effet en deux bras au-dessus de Dolmayrac, et coulait dans deux canaux qui, réunis au-dessous d'Agen, formaient vis-à-vis de cette ville une île considérable. Je ne doute pas que la facilité d'asseoir des piles dans cette île n'ait fait naître l'idée d'établir un pont sur ces deux canaux. (*Huc usque. M. Argenton.*)

Malgré ma très grande déférence pour les opinions de mon guide, j'ai de la peine à adopter son sentiment. L'entreprise du pont n'est très vraisemblablement que du commencement du ^{xiii}^e siècle, elle n'est donc guère antérieure à la construction du mur de la ville du côté de la Garonne, puisque le couvent des Jacobins était au moins renfermé dans la ville avec le reste du faubourg occidental en 1253, de l'aveu même de M. Argenton qui nous en a fourni l'époque; on pourrait donc croire que le Fort de Moncorny ¹ n'étant pas fort éloigné de ce mur, on y avait scellé ces anneaux pour y attacher les bateaux, lorsque la Garonne sortant de son lit, ce qui arrivait souvent, allait baigner les murs de la ville et entraînait avec elle les bateaux qu'elle avait dans le port. Le nom que nos pères avaient donné à cette porte de ville qu'ils appelaient alors de Moncorny, comme le port ² fortifierait encore cette conjecture qui pourrait servir à concilier l'opinion de Darnalt avec celle de M. Argenton.

Avant la destruction des trois grosses piles de notre pont long en 1763, nous comptons sur le Gravier trois autres piles, y comprise celle que nous voyons à une cinquantaine de pas dans la rivière qui ne faisait pour lors que de s'en emparer. Ces piliers n'étaient, dit M. Argenton, si près l'un de l'autre que parce que celui du milieu, où sont actuellement les bains, devait seul subsister. Le premier en effet entièrement détruit aujourd'hui et le troisième qui est dans la rivière devaient être démolis et avaient même déjà commencé à l'être, et les piliers, depuis celui où était assis le pavillon du pont long, jusqu'à celui sur lequel on a construit les bains, devaient être en bois de chêne. Les changements faits depuis la reconstruction de notre pont par Jean de l'Eglise en 1381 et ceux qui se sont opérés depuis trente ans, par les plantations de nos allées et contre-allées, joints à ma mauvaise vue et à mon peu de connaissances en bâtisses, m'imposent silence sur cette dernière opinion de M. Argenton qui, d'ailleurs, dans ses dernières copies,

¹ C'est ainsi qu'est appelé, dans nos coutumes rédigées très probablement vers cette époque, le port de la Garonne dont le bras coulait le plus près de la ville. — L.

² Ce nom de Moncorny, dont je ne devine point l'étymologie, est encore celui que porte la rue depuis l'hôtel commun jusqu'à la porte du Gravier ou du Pont Long, une des huit gâches en porte aussi le nom. — L.

n'était point entré dans d'aussi grands détails. Si j'ai donné moi-même jusqu'à ses premières idées là-dessus, c'est afin que ceux de mes lecteurs qui auront des connaissances sur cette matière sachent ce qu'avait pensé à ce sujet, l'homme qui voulait mettre le moins d'erreurs possible dans son ouvrage.

Il y a grande apparence que les mêmes accidents qui avaient si souvent endommagé le pont, renversèrent celui que Jean de l'Église construisit à la fin du ^{xiv}^e siècle; nos consuls cependant, comme nous le verrons bientôt, en attribuent la destruction à nos guerres continuelles avec les Anglais, ce qui donnerait bien peu d'existence à ce dernier pont, puisque cette nation fut entièrement chassée de la Guienne environ cinquante ans après sa reconstruction.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il est très sûr que pendant une partie du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle, on continua de faire des levées sur les denrées pour la réparation de cet ouvrage et que la déprédation de ces deniers, administrés par des mains infidèles, fut une des causes qui excita en 1513, cette funeste sédition dont parle Nicolas Boyer, qui fut un des commissaires envoyés par la cour pour la punir, dans son traité *De Seditiosis*.

La peur que les séditieux avaient faite à nos magistrats déterminas sans doute leurs successeurs à s'occuper sérieusement de cette entreprise, puisque je trouve dans le journal de MM. Malebaysses et dans la chronique de M. Charrière « qu'à la sollicitation de l'Évêque « de Lectoure, un Parisien nommé Roux commença, le 16 octobre « 1516, à bâtir le pont sur Garonne. » Mais écoutons nos consuls, qui, à travers quelques erreurs dont leur secrétaire aurait pu se préserver, en lisant les actes de l'Hôtel-de-ville, dont je viens de faire l'analyse, vont répandre quelque jour sur cette matière, en nous entretenant pour la dernière fois de notre triste pont.

Nos officiers municipaux, dans une requête qu'ils présentèrent, en 1613, à Louis XIII ou à Marie de Médicis sa mère régente, au nom de la communauté d'Agen, lui font dire « que de mémoire ancienne, « au devant de la ville d'Agen y souloit avoir *ung pont de pierre* « sur la rive de Garonne pour passer du pays d'Agenois en Gascogne, « lequel pont, par l'injure des guerres anglaises, fut démoli et « abattu de manière qu'il n'y restoit que quelques vieux piliers sur « lesquels en 1514.... les habitants de ladite ville par le commandement et autorité et permission des rois de France, avoient entrepris « de rebâtir le pont et déjà en avaient fait une bonne partie sur la

« terre, tendant de ladite ville à la rivière et *dressé quelques piliers*
« *de pierre*, dans la rivière même. Mais seroient survenu les troubles
« et guerres du royaume, desquels principalement le pays d'Agenois
« et la ville d'Agen furent infiniment travaillés et molestés et ruinés,
« à cause desquels ledit ouvrage déjà fort avancé fut discontinué
« et interrompu, mais aussi les fonds accordés et assemblés pour
« icelui, intervertis et employés en d'autres usages.... »

On voit, dit M. Argenton, par ce début, que nos magistrats n'étaient pas trop bien instruits de l'histoire de leur pont. J'ajouterai à la réflexion de mon guide qu'ils furent peut-être assez politiques pour déguiser la vraie cause de la destruction de cet édifice, à laquelle il est très vraisemblable que la Garonne contribua plus que la guerre. S'ils prirent donc ce biais, c'était pour mieux réussir. La guerre étant un fléau plus passager que les inondations d'une rivière aussi peu encaissée que la Garonne. Ils n'en échouèrent pourtant pas moins, ou par les circonstances du temps vraiment orageux pour lors (c'était un temps de minorité), ou par la mauvaise volonté du gouvernement. Quoi qu'il en soit, nos magistrats, après avoir démontré l'utilité d'un pont pour la ville et pays d'Agenois, entreprirent à la fin de leur requête, de faire sentir à la cour la facilité qu'il y aurait de le finir, « elle est telle, disent-ils, qu'un architecte l'aurait fait en
« moins de six ans, parce qu'il se peut toujours bâtir sur le sec. » Les moyens au reste, proposés au prince, pour réussir dans cette entreprise, n'étaient pas une nouvelle charge pour l'État, ni pour la communauté; il ne s'agissait que de continuer « l'imposition de 18,000 livres qui
« se levoient annuellement sur la Guienne pour la construction de
« la Tour de Cordouan qui était parachevée de bâtir, ou celle de
« 80,000 livres faite sur le même pays, pour rebâtir les ponts de
« Bayonne qui étaient alors remis. » Enfin, en cas que le gouvernement eût d'autres vues pour l'emploi desdites sommes, nos magistrats se résument, en finissant leur requête, à demander que « partie
« des sommes qui se levoient alors en Guienne pour l'entretien-
« ment des ponts, chemins et passages fût destinée pour ledit
« bastiment. »

J'ignore si la cour donna des espérances à nos magistrats, mais ils ne conservent plus dans leurs archives d'acte postérieur à celui qu'on vient de lire; j'ai vu dans ma jeunesse des ingénieurs qui le vèrent, par ordre du gouvernement, le plan de notre ville; il fut alors question de la réédification du pont qu'on aurait bâti en face

de la porte Saint-Antoine à laquelle on avait pour lors le dessein de donner la forme et la direction que nous lui voyons aujourd'hui. L'énormité de la dépense (je suis bien trompé si ce n'est pas quatre millions qu'on demandait il y a au moins quarante ans) s'opposa vraisemblablement toujours à l'exécution de ce projet vraiment utile et désirable. La Garonne, d'ailleurs, ne s'est pas corrigée. On a dit avant moi : *Pontis et crepidinis impatiens Garumna*.

LABRUNIE.

Labrunie fait une simple mention du pont construit sur la Garonne dans le premier quart du xvi^e siècle. C'est pourtant celui dont les ruines se voyaient encore au siècle dernier et qui figure dans une vue d'Agen de 1648, récemment publiée. Cette dernière tentative mérite d'être citée avec plus de détails. S'il paraît évident d'après les textes que certains restes des ponts anciens furent utilisés dans l'ouvrage du xvi^e siècle, il n'en est pas moins vrai que les travaux neufs furent plus considérables que ceux de simple restauration. L'auxiliaire inespéré des Agenais pour l'accomplissement de cette œuvre fut un évêque dont le diocèse était situé fort loin de leur pays et de la Garonne.

Le 30 avril 1514, les consuls assemblés prenaient communication d'une lettre par laquelle La Rovère, évêque de Mende,¹ apprenait qu'il avait « délibéré faire bastir et hediffier le pont sur Garonne Agen. • Rien de plus, et les consuls ne pouvaient qu'accepter une offre aussi spontanée, aussi désintéressée, aussi séduisante.

Aussitôt, la Rovère manda un architecte de Paris qui devait faire les plans et devis. Il écrivit de nouveau aux consuls, leur proposant un prêt de 2,000 ducats, mais aussi leur faisant entendre qu'ils devaient, pour lui venir en aide, appliquer au pont les sommes que l'on consacrait chaque année à l'achèvement de la cathédrale Saint-Étienne. La question changeait, et, pour dégager leur responsabilité,

¹ Ce La Rovère était le neveu de Léonard de La Rovère, cardinal et évêque d'Agen (1487-1519), le frère et le vicaire d'Antoine de La Rovère, évêque d'Agen (1519-1538). Il a laissé la réputation de grand constructeur d'édifices *V. Gallia Christiana*.

Les renseignements relatifs au pont construit durant le xvi^e siècle sont extraits du reg. BB. 23 et des articles CC. 288, 289 des archives de l'Hôtel de ville d'Agen.

les consuls convoquèrent la jurade qui fut d'avis d'accepter toutes les offres et conditions proposées par l'Évêque de Mende.

Une troisième lettre suivit de près les deux autres demandant aux Agenais de fournir les bois, les cordages, le fer, les charrois, les bateaux et les manœuvres pour la construction. Tout fut accordé, et la jurade désigna immédiatement les intendants ou inspecteurs de l'œuvre.

Deux mois après, les consuls avaient déjà dépensé 1,400 livres et ils songeaient à faire contribuer les villes voisines. Ils obtinrent une autorisation du roi pour lever des impositions exceptionnelles. Ainsi, La Rovère avait lancé l'entreprise, fait des avances, mais la plus lourde charge allait peser sur le pays.

Les consuls et les jurats de l'année 1515 ratifièrent tout ce qui avait été fait par leurs devanciers. Ils s'assurèrent la continuation des bons offices de l'évêque de Mende, qui avait fait un voyage à Agen. et qu'ils ne manquèrent pas d'accabler de leurs remerciements et de leurs protestations de reconnaissance. On était dans la période de l'enthousiasme. Une assemblée populaire vota la consignation d'une somme de 2,000 livres « et plus grande s'il fault » pour l'achèvement du pont « coûte que coûte. »

Toutefois, en ce temps, il était plus facile de voter des sommes que de les réaliser. On ne réussit à lever que 1,600 livres. Une partie du peuple se mutina. Il fallut d'abord nommer des commissaires dans chaque gache pour faire entendre raison aux mécontents; plus tard, on désigna des contrôleurs et des délégués pour la perception de ces impositions exceptionnelles. La volonté énergique d'une partie de la population permettait aux consuls de « tirer à l'avant » en dépit des émeutes et du paupérisme. Puis La Rovère ne cessait pas de prodiguer ses encouragements. Au commencement de mai, il certifia aux Agenais qu'il se faisait fort d'achever le pont en trois ans.

Les livres très détaillés des comptes de 1515 et de 1516 témoignent de l'activité prodigieuse qui fut déployée par les constructeurs et, en même temps, il faut bien le dire, de leur inexpérience. Pourtant l'évêque de Mende avait fourni deux architectes. François Laborde et Hugues, de Paris, étaient maîtres charpentiers; Pierre de Guyenne s'employa à utiliser un batardeau mal construit. La Rovère faisait incessamment des voyages pour surveiller son œuvre. Il multiplia les efforts et les sacrifices. Mais la pénurie des ressources pa-

ralysait sa bonne volonté. Il dut demander aux consuls, 2,000 livres par an, ce qui fut accordé, puis 10,000 livres payables en deux ans. On tenta de se procurer cette somme considérable. L'évêque de Condom donna 100 livres. On fit de gros emprunts. On mit en vente les maisons de l'Ecole vieille et des Filles repenties.¹ Malheureusement, la ville était obérée.

Le payement des impositions pour le roi ne chôma pas. La peste qui éclata dans le pays occasionna de nouvelles dépenses. On vécut d'expédients jusqu'à l'année 1520 pendant laquelle l'œuvre du pont devait tomber « tout a plat. » Le 15 mars, l'évêque de Mende adressait aux consuls d'Agen la lettre suivante :

« Messieurs les consulz, apres toutes recommandations ay receu
« voz lectres lesquelles ne me croissent poinct la memoire et bonne
« voulante que ay a vostre œuvre du pont. Mais, quant plaira a
« Monsieur d'Agen, mon frere, que aye l'administration des fonctz
« de son évesche, je y feray mon debvoir a l'ayde de Dieu que vous
« donne sa grace. De Balsieges ce xv^e de Mars. *Franciscus, episcopus*
« *Mimatensis*. »

C'était une honorable retraite.

Le frère de l'évêque de Mende fit son entrée à Agen au mois d'avril 1521. Deux mois après, son secrétaire partait pour Rome. Une consul proposa à la juradé de profiter de cette occasion « pour obtenir un pardon pour la reparation du pont ». Cette proposition ne fut même pas discutée.

Il est regrettable que le pont d'Agen n'ait pas été achevé au moyen âge comme le furent ceux de Cahors,² de Montauban, de Villeneuve. Agen posséderait un monument digne d'intérêt. Il est vraisemblable que dans le projet des constructeurs des xii^e, xiii^e et xiv^e siècles, trois tours au moins devaient servir à la défense du pont, une à chaque extrémité et l'autre sur l'île qui divisait alors la Ga-

¹ On décida plus tard (en 1520) que si ces maisons pouvaient être vendues, l'argent qui en proviendrait serait appliqué à la construction d'un hospice pour les pestiférés.

² Un de ces ponts, celui de Valentré, est fort remarquable. Le dernier volume (1878) du *Congrès archéologique* contient, p. 556, une excellente notice historique et archéologique sur ce pont. M. de Fontenilles, auteur du mémoire, a compulsé tous les docu-

ronne. Dans la vue de 1648 on remarque une tour carrée protégeant la porte de Garonne, qui date certainement du moyen âge, puis quatre arches à la suite desquelles vient une tourelle de style plus moderne.

De nos jours où les voies de communication ont été multipliées entre Agen et la rive gauche de la Garonne nous avons peine à nous rendre compte des difficultés que le défaut de pont ont dû créer pendant de longs siècles aux habitants d'Agen.

Il appartenait aux administrations modernes de réaliser et de dépasser tous les projets conçus au moyen âge.

Voici le procès-verbal en style lapidaire, de la pose de la première pierre du pont construit en amont d'Agen :

« Sous le règne de Napoléon I^{er}, empereur des Français, roi
« d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la
« Confédération suisse : pendant que ce grand homme rétablissait
« la Pologne et s'avancait victorieusement en Moscovie, les fonda-
« tions du pont d'Agen furent commencées.

« S. M. avait marqué son séjour à Agen, le 30 juillet 1808, par ce
« bienfait et plusieurs autres, accordés au département de Lot-et-
« Garonne, dans son décret impérial du même jour.

« La première pierre de ce grand monument a été posée le 7 no-
« vembre 1812, sous le ministère de Son Excellence le comte de
« Montalivet, sous l'administration du comte Molé, directeur géné-
« ral des ponts et chaussées, par le baron Christophe de Villeneuve-
« Bargemont, membre de la Légion d'honneur, préfet du département
« de Lot-et-Garonne, accompagné de L. Rolland, secrétaire général ;
« Boussion, Vignes, Menne, Grenier, conseillers de préfecture ; E.
« d'Escouloubre, auditeur au conseil d'Etat, sous-préfet d'Agen ;

ments relatifs à la construction de cet édifice, commencée en 1308, achevée tout au plus 47 ans plus tard.

Le pont de Villeneuve avait primitivement trois cours comme celui de Valentré. Les Agenais paraissent avoir été jaloux de ce monument autrefois fort renommé. En 1603 (?), leur syndic, de Maures, s'opposa énergiquement à un vote de subside, à percevoir sur le pays, pour la restauration de ce pont. (DD. 46.)

« J. C. Sevin, maire; Chaudordy, Bory, adjoints. En présence de
« J. C. baron Lacuée, premier président de la cour impériale; J. Ja-
« coupy, évêque d'Agen; Desmirail, grand prévôt; Mouillié, prési-
« dent du tribunal de première instance; R. Noubel, président du
« tribunal de commerce; Boudinhon-Valdec, colonel du 15^e de dra-
« gons com^t le dép^t; B. Saint-Genis, ingénieur en chef, et J. La-
« devèze, ingénieur ordinaire au Corps impérial des ponts et
« chaussées, directeur des travaux du pont d'Agen. »

Le pont fut livré à la circulation le 22 mai 1827.

La première pierre du pont-canal fut posée par le duc d'Orléans en 1839.¹ M. Job, fut l'ingénieur en chef des travaux. Ce magnifique ouvrage fut terminé en quelques années.

¹ Un tableau de Court, actuellement déposé au Musée d'Agen, rappelle le souvenir de cette cérémonie. — G. T.

LETTRES SUR L'ÎLE DE LA RÉUNION.

(Neuvième Lettre)

(Suite et fin)

La journée et la nuit se passèrent sans incident nouveau. Le vent et la mer tombaient progressivement. Le soir, nous nous trouvions à quarante milles de Saint-Denis. Le lendemain, des brises folles ridaient à peine la surface de l'eau, et des manœuvres continues pour en profiter fatiguèrent l'équipage. Le troisième jour, quand je montai sur le pont, au lever du soleil, il faisait calme plat. Nous n'étions plus seuls, deux navires étaient en vue par notre travers, à peu près à trois milles de distance. Celui de droite avait toutes ses voiles dehors, pour le moment aussi inutiles que les nôtres. Il s'y passait quelque chose d'insolite, on le voyait à l'œil nu.

Ce navire n'était pas à Saint-Denis au moment du déradage, me dit le capitaine qui l'examinait à la longue-vue. Il a sa mâture et ses voiles hautes. Il vient du large. Il jette des animaux à la mer, des mules ou des bœufs. Ce doit être un bouvier revenant de Madagascar.

— Et l'autre, lui dis-je, celui de gauche ?

Ce navire était rasé comme un ponton, il ne lui restait plus que des tronçons de bas mâts.

Celui-là, je l'ai reconnu, c'est *le Pérou* du Havre. Il a dû être engagé et il a fallu sacrifier la mâture. Mon second va aller à bord et savoir du capitaine si je puis lui être de quelque secours. Une chose m'étonne, c'est que depuis deux jours l'équipage n'ait pas essayé d'établir une mâture de fortune. Le navire n'est pas abandonné, j'ai vu tout à l'heure un homme sur la dunette hisser à un espar le pavillon français.

— Pensez-vous que la brise se lèvera bientôt, capitaine ?

— Je crains du calme pour toute la journée. Ces périodes de repos absolu ne sont pas rares après le passage d'un cyclône.

— Alors permettez-moi d'aller avec ma baleinière à bord du navire de droite. Je n'aurai pas besoin de mes sept hommes; j'en prendrai quatre, les trois autres pourront accompagner votre second. Il vous restera un nombre de bras suffisant.

— Allez, docteur, vous êtes libre et prenez tous vos hommes. Si la brise vient à se faire, je chercherai à me rapprocher du *Pérou*. En ce cas, je ferai hisser le pavillon de rappel et vous me rejoindrez au plus vite. Mais, j'y songe; si, comme je le pense, ce navire vient de Madagascar, il doit avoir sur le pont toutes sortes de volatiles. Priez le capitaine de me céder une cage de poulets et quelques canards. Vous devez être fatigué du lard salé, et un peu de viande fraîche fera du bien aux blessés.

La baleinière fut vite armée, la tente mise, le pavillon français déployé à l'arrière, et je m'éloignai.

— Vou y connais pas navire là, mazor? me dit le patron. Navire là, l'*Amélie*. Nous l'a mène à vou souvent donn' l'entrée à z'autes. Li zette son bœf la mer, nou y va gagn' beaucoup la viande frais. Puis s'adressant à ses hommes : Allons, souque, à z'autes. Capitaine là, bon bougue, y donnera coup d'sec ; et sante, si vou y vé.

Le chef de nage entonna une chanson bien rythmée, les hommes reprirent en chœur le refrain dont les avirons battaient la mesure, et la baleinière fut enlevée par six vigoureuses paires de bras qui ne paraissaient pas se ressentir des fatigues de la veille.

Il n'y avait pas un nuage au ciel, pas une ride à la surface de l'eau. La houle était encore forte et nous prenait par le travers. Je voyais ses longues ondulations nous venir lentement; elles rétrécissaient de plus en plus l'horizon, nous soulevaient mollement et passaient imprimant à la baleinière un léger balancement. Quand le chant de mes hommes se taisait, je n'entendais que le clapotis des avirons plongeant à intervalles réguliers dans la mer. A deux reprises, je fis cesser la nage. Le silence était absolu et je me laissai aller à ces sensations indéfinissables que l'on éprouve en face de l'immensité; mais elles éveillaient trop vite en moi le sentiment de la solitude, de l'isolement, et pourquoi ne vous l'avouerais-je pas? pris de terreur, je donnai l'ordre au patron de poursuivre sa route. Je m'approchais de l'*Amélie* qui continuait à jeter à l'eau sa cargaison. Plusieurs

requins m'accompagnaient se rendant à la curée; on ne leur servait pas tous les jours pareille hécatombe. Il y avait du monde, des passagers sur la dunette; lorgnettes et longues-vues étaient braquées sur nous. Nous devions être l'objet de force commentaires. J'accostai l'*Amélie* après trois quarts d'heure de traversée. On me lança les tire-veilles et je grimpai par les échelons cloués contre la muraille. Le capitaine me fit le meilleur accueil. Je connaissais quelques-uns des passagers, j'étais connu des autres; je fus aussitôt entouré. Vous, monsieur ! Vous, docteur ! Vous, major ! Et les questions se pressaient : Comment ? Pourquoi ? D'où venez-vous ? Sur quel navire ? Vous avez été pris par l'ouragan ? Je ne savais à qui répondre. Je dus raconter ma mésaventure. La curiosité a une fin, même en pleine mer. Je pus dire au capitaine le but de ma visite. Il donna aussitôt l'ordre de me livrer ce que je demanderais.

— Voulez-vous vous charger aussi d'un quartier de bœuf, monsieur de docteur ?

— Mais...

— Oh ! ne craignez rien, nous l'avons tué hier au soir. Il venait de se casser une jambe.

J'accepte donc et je vous remercie au nom de M. P... (notre capitaine). Votre rencontre nous est d'autant plus heureuse que nous n'avions pas lieu de nous attendre à trouver en mer un navire chargé de bœufs. J'ai entendu dire que ces transports ne se faisaient pas dans l'hivernage.

— Vous avez raison. Je n'opère pas pour compte du navire ni des entrepreneurs de Saint-Denis. J'ai été frêté à Tamatave, et parbleu ! vous connaissez mon affréteur. C'est un de vos confrères, M. S...

— Le docteur S..., ! dis-je étonné. Je le tenais pour un fleffé gourmand et un fier original, mais je ne le savais pas spéculateur.

— Aussi, dit le capitaine avec un sourire, sa spéculation a-t-elle été un peu forcée.

— Comment cela ?

— Il vous le dira lui-même.

— Mais, capitaine, je ne vais pas à Tamatave.

— Vous n'aurez pas à aller si loin. Il est à bord.

— Ici ?

— Dans sa cabine qu'il quitte à peine. Vous le trouverez bien changé. Il a des accès de fièvre dont il ne peut pas se débarrasser.

— Allons vite le voir.

Le docteur S.... était dans la grand'chambre, étendu sur une chaise longue en rotin.

Le capitaine avait eu raison de me dire que j'allais le trouver bien changé. Je l'avais vu, il y avait deux ou trois mois, fort, puissant, le teint fleuri, l'œil vif, le verbe haut, le geste abondant, la riposte vive et gaie. J'avais devant moi un homme aux joues avachies, sillonnées de rides cuivrées, au teint terreux, à l'œil sec et jaune, à la parole triste et lente, au moral affaissé.

— Je viens d'apprendre votre présence à bord, monsieur le docteur, et j'ai eu hâte de vous serrer la main.

— Vous me voyez dans un bien triste état, confrère.

— Plus grave en apparence qu'en réalité, répondez-je..

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

Je m'avançais bien un peu ; mais il n'y a rien comme une bonne affirmation pour imposer à un malade, fut-il médecin lui-même.

Je viens de biffer un long paragraphe tout rempli de considérations pratiques et morales. Nous ne sommes pas entre augures, je me tais. Il vous suffira de savoir qu'un examen attentif ne me montra que des lésions passagères et remédiables, et je parvins à remonter le moral du malade en lui faisant toucher du doigt la certitude d'une amélioration rapide.

— Maintenant, monsieur le docteur, me permettrez-vous d'être curieux et de vous demander ce que vous êtes allé faire à Tamatave ?

— Je ne viens pas seulement de Tamatave, je reviens de Tananarive.

— De Tananarive, la ville inabordable ? C'est mon rêve, d'aller à Tananarive. Qu'y êtes-vous allé faire ?

— Dites refaire, plutôt.

— Soit. Qu'êtes vous allé refaire à Tananarive ?

— Un nez.

— Vous dites ?

— Oui, le nez de Ramadatimativandrou, quinzième honneur, premier ministre de la reine Ranavalo.

— N'avez-vous pas fait pareille opération, il y a quelques mois, à Saint-Denis ? On en parlait beaucoup à mon arrivée.

— Oui, et c'est cela qui m'a perdu. J'avais opéré un Malgache ; il est retourné à Madagascar. L'animal a vanté mes hauts faits, et la renommée — que le diable emporte ! — m'a valu l'honneur d'être appelé auprès de l'illustre estropié.

— Et l'opération a réussi ?

— Très bien, mais il en est mort.

Je ne pus réprimer un sourire.

— Et vous appelez cela une opération réussie ?

— Oh ! il n'est pas mort de l'opération, mais à cause de l'opération.

— Je ne comprends pas bien.

— Vous allez comprendre, confrère. Avant de perdre son nez, Ramadatimativandrou, un vrai tambour-major, avait toutes les faveurs et toutes les charges du favori d'une reine très légère, mais trop âgée.

— Eh bien !

— Je dois vous dire aussi que reine et ministre adorent le champagne. Une fois en possession de son nez dont il avait beaucoup trop fêté la résurrection, Ramadatimativandrou se rendit auprès de la reine. Que se passa-t-il dans l'entrevue ? Je ne sais. Toujours est-il que le pauvre diable en sortit dépouillé de ses honneurs, de ses titres, de ses charges, de sa fortune, avec ordre d'aller se pendre, ce qu'il fit consciencieusement de peur d'être brûlé vif.

— Et vos honoraires ?

M. le docteur S..... poussa un profond soupir.

— Vous me faites trop parler, ça me fatigue. Laissez-moi souffler un peu et donnez-moi un verre de cette limonade.

Je le laissai « souffler » comme il le désirait ; mais j'étais trop désireux de savoir la fin de l'histoire pour l'abandonner à moitié chemin.

Après quelques minutes :

— Eh bien ! monsieur le docteur, cela va-t-il mieux ?

— Un peu mieux, confrère. Où en étions-nous ?

Je vous demandais si vous aviez touché vos honoraires.

Il se dressa, comme galvanisé, sur la chaise longue.

— Ravanalo est une coquine ! s'écria-t-il, et les missionnaires anglais, Ellis surtout, sont la cause de ma mésaventure. Ce sont eux qui nous ont fermé et qui nous fermeront toujours la route d'Émyrne. Tout Français leur est suspect, tout service rendu par nous les importune. Tant que régnera Ravanalo, nous n'aurons aucune influence. Ils savent trop bien ces messieurs, flatter ses vices et sa folie sanguinaire. Mais elle crèvera bientôt la vieille ; elle ne tardera pas, je l'espère, à rendre son âme au diable, si toutefois le diable en veut. Quel supplice infligera-t-il à cette Messaline qui vole et pille tous les jours ses sujets, qui, bon an mal an, en tue vingt ou trente mille par le feu, par le fer, par le poison, par les corvées, par la famine, dont la devise est « du sang, toujours du sang, » qui a tué son mari et qui tuera son fils, s'il n'y prend garde....

Toute cette tirade avait été dite avec emportement.

Le docteur S..... se laissa retomber sur sa chaise longue, et il ajouta à mi-voix : Il n'a qu'à bien se tenir, le prince Rakoto ; il joue gros jeu. Si Lambert est habile, Ellis le surveille et sera le plus fort.

J'avais vu sans trop d'étonnement l'animation, la colère du docteur ; j'en entrevoyais la cause. En quelques mots, il venait de me faire l'histoire de la terrible domination des Hovas et de la reine Ravanalo ; mais ces dernières paroles dites comme en *a parte* étaient assez énigmatiques. Je ne devais en avoir la solution que quelques années plus tard. Il avait, sans doute, assisté au prologue d'une conjuration dont le prince Rakoto et M. Lambert étaient la tête et l'âme. Il s'agissait de déposer Ravanalo ; le prince Rakoto prenait le pouvoir, des réformes étaient introduites, un traité de commerce conclu avec la France, et l'influence anglaise disparaissait de Madagascar. Au dernier moment la conjuration fut découverte. Je ne sais trop comment Rakoto put éviter la mort. MM. Lambert et Laborde, notre consul, reçurent l'ordre de quitter Émyrne, le premier sous une heure, le second avant vingt-quatre heures, et les supplices redoublèrent dans Tananarive et dans toute l'île malgache.

Il fallut la mort de Ranavalô, arrivée en 1861, pour la réalisation des projets des conjurés. Rakoto devint roi sous le nom de Radama II, M. Lambert fut fait duc d'Emyrne, le traité signé avec la France et une compagnie commerciale organisée pour l'exploitation des richesses de l'île. Mais le R. Ellis veillait de loin. Le parti des *vieux Hovas* complota à son tour. La mort de Radama, assassiné en 1864, anéantit toutes les réformes commencées, et l'influence anglaise retrouva ses beaux jours.

Pardonnez-moi, mon cher ami, ces quelques lignes de l'histoire malgache; les dernières paroles du docteur les ont nécessitées. Mais je ne tenais pas encore l'histoire des honoraires et je la voulais d'autant plus que le docteur S... .. hésitait à me la dire. Qu'y a-t-il donc là-dessous ? C'était mon idée fixe. Cependant j'aurais eu mauvaise grâce à insister coup sur coup. Je me décidai à lui laisser un peu de répit. J'allai au capitaine.

— Déjeunez-vous avec nous, me dit celui-ci ?

— J'allais vous le demander, capitaine. Rien ne me presse et je vous avoue que je verrai avec plaisir devant moi toute autre chose que du bœuf ou du lard salés. Je sens une odeur de rôti !

— Nous aurons un filet de bœuf et un dinde superbe. Je vous les recommanderai. Mon cuisinier est parfait.... Votre confrère vous a-t-il conté son histoire ?

— Pas tout entière; il se fait tirer l'oreille au bon moment. Est-ce que toute sa cargaison est perdue ?

— Un peu plus de la moitié. J'avais cent cinquante bœufs à bord, j'en ai jeté quatre-vingts à la mer.

— Et combien vaut un bœuf à Madagascar ?

— De cent à cent cinquante francs, c'est selon.

— Diable ! la perte est sérieuse, je comprends sa mauvaise humeur. Mais qu'avait-il à faire cette spéculation ?

Le capitaine se mit à sourire. Lui non plus ne voulait pas satisfaire ma curiosité.

Il y avait plus de deux heures que j'étais à bord de l'*Amélie* quand le maître d'équipage s'approcha de nous.

— *La Cornélie* — vous ai-je dit le nom de mon navire ? — fait un signal. Je ne le vois pas bien, le pavillon ne flotte pas.

— C'est le pavillon de rappel, dit le capitaine après avoir longuement regardé à la longue-vue. Est-ce pour vous, docteur ?

— C'est bien pour moi. Il faut que je vous quitte, capitaine, et merci pour votre bon accueil.

— Déjeunez au moins avant de partir.

— Impossible. M. P... ne devait me rappeler que si la brise venait à se faire. Je n'en vois aucun symptôme ; il doit y avoir quelque chose de nouveau à bord. Il faut que je parte. Mais auparavant, je lui arracherai, à cet entêté, la fin de son histoire. Maître d'équipage, faites embarquer mes hommes ! Et je rentrerai sous la dunette.

— Je viens vous dire adieu, monsieur le docteur ; on me rappelle à bord de *la Cornélie*. Me laisserez-vous partir sans avoir complété votre narration ?

— C'est bien simple, confrère. Ranavalo m'a dupé et m'a flanqué à la porte d'Émyrne.

— Vous ne m'apprenez rien, j'avais deviné cela ; mais les détails ?

— Vous me torturez, vous serez la cause d'une nouvelle crise !

— Rassurez-vous, vous n'aurez pas d'accès de fièvre demain si vous faites ce dont il a été convenu. Voyons, pourquoi ne pas m'apprendre aujourd'hui ce que je saurai dès votre arrivée à Saint-Denis ?

— Je n'en ai pas la force.

— Je suis certain du contraire, et puisqu'il faut employer les grands moyens, vous parlerez. Vous me devez le prix d'une consultation. Exécutez-vous, payez mes honoraires.

— Quel impitoyable créancier vous êtes, mon cher confrère ! Vous tenez donc bien à savoir le rôle ridicule qu'on m'a fait jouer là-bas ? Soyez satisfait. Ranavalo s'était chargée de mes honoraires, elle avait promis une récompense royale. Et dire que l'affaire avait été traitée par voie diplomatique ! Je fais l'opération et, sans forfanterie, j'eus lieu d'être content. Elle réussit à mon gré. Mon opéré guéri, je demande une audience qui m'est accordée. Nous avions tout calculé, M. Laborde et moi : Ramadatimativandrou se présentera le premier, mon audience aura lieu aussitôt après son entrevue avec la reine, et nous trouverons la vieille mégère sous une bonne impression. A l'heure dite, je m'en vais au palais en compagnie de

M. Laborde. Nous ignorions, nous ne pouvions pas savoir la disgrâce et la pendaison du pauvre diable. Je m'attendais à des compliments. Jugez de ma stupéfaction ! Ranavalo me fait froide mine et savez-vous ce qu'elle me dit ? Le premier nez de mon ministre était droit et lui allait fort bien ; vous lui avez refait un nez épaté qui me déplait. Sur un signe royal, l'audience est terminée et me voilà dehors. De mes honoraires, pas un mot.

J'étais ahuri, furieux. M. Laborde se tordait sous le coup d'un fou rire. — Il doit y avoir de l'Ellis là-dessous, me dit-il après avoir à grand'peine repris son sérieux. Nous le saurons. — Je l'ai su assez vite. Le révérend missionnaire avait daigné critiquer mon œuvre, s'en était moqué et avait clabaudé au palais, glissant à l'oreille de tous les fidèles de la reine qu'un chirurgien anglais plus habile aurait su faire un nez aussi droit que le premier.

Depuis un instant, j'avais toute la peine du monde à garder mon sérieux. A ces derniers mots, ma force de résistance fut vaincue, j'éclatai.

— Riez, riez, confrère sans cœur ! Riez, donnez-moi un avant-goût du rire qui m'attend à Saint-Denis.

— Ah ! non... c'est que... c'en est trop !... Et le rire comprimé partait en fusées plus éclatantes.

Quand vous aurez fini !

Je compris que M. S.... allait se fâcher. Je fis un violent effort.

— C'est fini. Continuez, je vous en prie, je ne vous interromprai plus.

Le docteur me regarda un peu de travers et reprit :

— J'arrivai, grelottant la fièvre, au pavillon que M. Laborde possède au pied de la montagne d'Émyrne. — Ils appellent cela une montagne ! C'est un simple coteau. — Il habite ce pavillon lorsqu'il a besoin de se rapprocher du palais. J'étais couché et en plein accès, quand se présentèrent deux estaffiers, officiers supérieurs de l'armée Hova. Ils venaient m'intimer l'ordre, au nom de la reine, de quitter Émyrne dans une heure. — Dites à la reine, répondit M. Laborde, que M. le docteur S.... à la fièvre ; aussitôt l'accès passé, il partira. — Les estaffiers hors de la chambre, — Dépêchez-vous à guérir, docteur. Il ne faut pas plaisanter avec les caprices de cette femme. Dès que vous pourrez vous lever, montez en tacon et gagnez ma maison de campagne ; vous y serez en vingt-quatre heu-

res. Là, vous pourrez vous reposer à votre guise. Ne vous préoccupez pas de vos honoraires, je m'en charge. Vous les trouverez en arrivant à Tamatave.

- Vous les y avez trouvés ?
- Oui, mais la reine s'était fait tirer l'oreille.
- La récompense a été royale ?
- Heu ! princière tout au plus.
- Et cet argent vous a servi à faire la spéculation...
- Quelle spéculation, confrère ?
- Mais... cet achat...
- Quel achat ? je n'ai rien acheté du tout.
- Et morbleu ! la cargaison de ce navire, elle est à vous !
- Certainement, elle est à moi ; mais, je ne l'ai pas achetée.
- Alors, je n'y comprends plus rien.

— C'est bien simple. Cette cargaison de bœufs est une partie de mes honoraires. Comment ! vous ne savez pas que l'argent entre à Madagascar, mais qu'il n'en sort pas. Il y a peine de mort pour le contrevenant. En vertu de ce principe, Ranavalo m'a payé en nature. Elle a fait donner l'ordre au gouverneur de Tamatave de me livrer cent cinquante bœufs et mille balles de riz. Celui-ci ne les avait pas ; il les a tout simplement réquisitionnés, c'est-à-dire volés, et le tour était joué. La vieille mégère a tenu sa promesse sans bourse délier.

Il n'y avait pas de navire sur la rade de Tamatave pour embarquer mes honoraires. J'ai attendu douze jours, douze jours d'accès de fièvre quotidienne. Enfin, sont arrivés *le Fernand* et *l'Amélie*. Je les ai affrétés sans assurances. *Le Fernand* a emporté mon riz. Qu'est-il devenu ? Dieu le sait !

— Il est arrivé en rade de Saint-Denis la veille du passage du cyclône. C'est en revenant de lui donner la libre pratique que j'ai été pris par le ras de marée et obligé de demander l'hospitalité à *la Cornélie*.

— Il a donc essuyé le coup de vent.

— Oh ! rassurez-vous, docteur. Si *le Fernand* est un petit bateau, son capitaine est un habile marin.

— Je le sais ; mais, s'il en revient, ce ne sera pas sans quelques centaines de balles de riz avariées. Ici, la moitié de la cargaison a été jetée à la mer. Jolie opération ! J'ai travaillé pour messieurs les requins. Ah ! si jamais l'on m'y rattrape ! Qu'ai-je gagné en somme ? Peu d'argent, la fièvre et la crainte du ridicule. Mes meilleurs amis vont me rire au nez.

Le docteur S... venait de prononcer un mot malheureux. Je me sentais repris d'une folle envie de rire. Le maître d'équipage me tira d'embarras.

— Major, *le Cornélie* amène le pavillon de rappel.

— Le capitaine s'impatiente. Adieu donc, monsieur le docteur. Dans deux ou trois jours nous nous reverrons à Saint-Denis, et je vous laisse avec la certitude de vous retrouver en voie de guérison.

— Dieu vous entende, mon cher confrère !

Je m'éloignai pour ne pas éclater devant lui.

— Adieu, capitaine ! adieu, messieurs ! A revoir ! Une poignée de main à tous et je descendis dans la baleinière dont la chambre était remplie de poulets, de canards, de dindes et d'un énorme quartier de bœuf. Il y avait là des provisions fraîches pour vingt hommes et pour vingt jours.

Dès que j'arrivai à *la Cornélie*:

— J'avais hâte de vous voir revenir, me dit le capitaine. Lisez cette lettre.

Elle était du second. Celui-ci disait dans quel état il avait trouvé *le Pérou* et son équipage : — La mâture sacrifiée dans le mauvais temps, le rouffle de l'équipage et la cuisine emportés, la dunette défoncée, mais la coque du navire intacte. Plus une seule pièce de linge pour les hommes. De l'eau et du biscuit pour nourriture. Le second qui commandait en l'absence du capitaine resté malade à l'hôpital militaire, le maître d'équipage, dix hommes pris de coliques sèches. Il ne restait que trois hommes valides, le pilotin, le cuisinier et un matelot. Priez le docteur, disait la lettre, de venir en aide à ces malheureux. Qu'il apporte des médicaments, donnez-lui le fourneau portatif qui, par un heureux hasard, se trouve à bord. Si vous le permettez, je resterai ici pour ramener le navire. Les trois hommes valides et l'équipage de la baleinière du docteur me suffiront pour

installer quelques voiles de fortune, et Dieu aidant, nous atteindrons Port-Louis ou Saint-Denis.

— Qu'allez-vous faire, docteur, me demande le capitaine ?

— Mais tout simplement ce que demande votre second. Je vais à bord du *Pérou*.

Une heure après, je quittais *la Cornélie*, emportant dans la baleinière fourneau, couvertures, matelas, quelques médicaments indispensables et la majeure partie des provisions fraîches qui venaient de *l'Amélie*.

J'étais sur *le Pérou* depuis quarante-huit heures, luttant avec les faibles moyens mis à ma disposition, contre cette terrible maladie qu'on appelle la colique sèche; le second avait établi une mâture de fortune et nous attendions avec impatience la venue de la brise, quand on signala dans l'ouest un bateau à vapeur. Dès qu'il fut bien en vue, le second fit mettre le pavillon en berne. Le vapeur s'approcha et nous envoya une embarcation. C'était *le Prégent*, un aviso de la station, se rendant de Sainte-Marie de Madagascar à Maurice. Le commandant faisait proposer au capitaine de remorquer son navire jusqu'à Port-Louis. Le second du *Pérou* accepta la proposition avec empressement, mais je ne voulais pas, je ne pouvais pas m'en aller à Maurice. Les malades furent transbordés et confiés aux soins du chirurgien du *Prégent*; un enseigne et quelques hommes prirent la place de l'équipage. L'avisos emmena le *Pérou*, et reprenant la baleinière je regagnai, en compagnie du second, *la Cornélie* que les courants avaient rejetée à cinq ou six milles dans l'est.

La brise se leva dans la nuit, elle venait du S.-E. Il fallut louvoyer, et le troisième jour seulement, nous mouillâmes sur rade de Saint-Denis. Mon excursion avait duré neuf jours. J'arrivai exténué, je n'avais pas fermé l'œil depuis mon départ. Je n'ai jamais pu m'expliquer une insomnie si longue. Le conseil de santé m'accorda un congé d'un mois que j'allai passer dans les montagnes de l'intérieur. Le bromure de potassium et l'air frais et vif du plateau de Salazie me rendirent le sommeil et la santé.

Ainsi finit ma mésaventure. Il m'avait fallu neuf jours pour aller donner la libre pratique à un navire mouillé à un mille de terre et pour m'en retourner chez moi. Jugez si je suis devenu partisan d'un port à la Réunion! Mais le port va se faire, il est commencé ;

une puissante Compagnie s'en est rendue adjudicataire. Bien certainement elle viendra, un beau jour, frapper à votre porte sous la forme d'obligations, et, comme on dit en style commercial, réservez-lui bon accueil. C'est ce que je lui souhaite.

Vale.

D^r GAUBE.



DOCUMENTS HISTORIQUES.

Arrivée à Agen de François d'Épinay, marquis de Saint-Luc, lieutenant général des armées du Roi en Guyenne ; sa prestation de serment entre les mains des consuls. Réjouissances publiques à l'occasion de la nomination du prince de Condé comme gouverneur de la Guyenne. Départ du lieutenant général. — 2 mai. — 15 juin 1651.

« Le deuxiesme de may 1651 ayant esté advertis que monseigneur de Saint Luc,² lieutenant général des armées du roy et de sa province de Guyenne, vouloit venir en ceste ville, nous aurions fait mettre sous les armes cinq ou six cens hommes à la conduite des sergens de quartier ausquels nous aurions donné une éscarpe de taffetas blanc à chescun, et fait sourtir une couloubrine et les petites pièces d'artillerye et nous nous serions randus à la porte Saint Anthoine avec nos robbes consulaires et nos soldactz et plusieurs de messieurs les juractz et une grande quantité d'habitans et monsieur de Coudoing,³ un de nos collegues avec un des dicts sieurs juractz et une

¹ Extrait du *Journal des consuls* de 1649 à 1652, BB. 59. — (Archives de la ville d'Agen.)

² François d'Épinay, marquis de Saint-Luc, lieutenant général des armées du Roi en Guyenne et gouverneur de Montauban, mort en 1670.

³ Le personnel du consulat était composé, en 1651, de : 1° M. M^e Bernard de Faure, avocat en la cour de Parlement, sr de Castres ; 2° M. M^e Géraud de Verduc, aussi avocat en la même cour ; 3° M. M^e Anthoine Chambon, procureur en la Cour Présidiale ; 4° Noble Joseph de Las, sr de Mazères ; 5° M. M^e François Codoing, Conseiller en l'Élection ; 6° M. M^e Luc Boyer, procureur en la Cour Présidiale.

dousaine d'habitans seroiet allé au Port Sainte Marye saluer par advant le dict seigneur de Saint Luc; ce que le dict seigneur receust avec grande civileté.

« Le mesme jour sur les six heures du soir, le dict seigneur de Saint Luc arriva en ville et estant au devant la porte Sainct Anthoine il seroit désandeu de carrosse pour recepvoir nostre compliment qui feust faict par monsieur de Verduc, nos're collegue, attendeu que monsieur de Faure, aussy nostre collegue estoit malade, et ce f.ict, le dict seigneur seroit remonté en carrosse et seroit allé loger chez la demoiselle Delpech¹ et nous l'aurions suyvy avec nos dictes robbes consulaires, nos soldactz marchant devant nous en ordre avec leurs casaques et hallebardes, suyvs d'un grand nombre des dicts sieurs juractz et d'une foule de puble et aurions salué le dict seigneur dans son dict logis.

• Le soir du mesme jour, les portes de la ville estant fermées, nous nous serions sortis de la maison commune, où les portiers nous ont apporté les clefz, et accompagnés de nostre secrétaire et de nos soldactz, serions allé offrir les dictes clefz au dict seigneur, les quelles le dict seigneur n'auroit pas receu, ains nous les auroit laissées avec compliment et civileté.

• Le 22 du dict moys, messieurs de Faure, de Verduc et de Boyer sont allés faire voir à monseigneur de Sainct Luc la costume consernant le sérement que nos seigneurs les gouverneurs et lieutenans des roys en Guyenne et messieurs les seneschaulx, evesques, juges magés presentent en nos mains et les prestations de sérement déjà pressées, ce qu'ayant esté veu, le dict seigneur leur auroit déclaré qu'il voulait puntuellement observer nos estatuz et costumes, selon que messieurs ses devantiers ont faict et de nous y maintenir et en toutz les cas, honneurs et prérogatives, et qu'à cet effect il voulait venir dans la maison commune vandredy prochain.²

¹ C'est, croyons-nous, l'actuelle habitation de madame veuve Poumarède (au coin des rues *Saint-Gilis* et *Roussanes*) dont, à cette époque, faisait vraisemblablement partie l'immeuble de la famille Lafont de Cujula, qui était contigu.

² Celui de leurs privilèges auquel nos consuls tenaient le plus est ainsi exposé dans un passage de la Coutume d'Agen, que je traduis littérale-

« Le vandredy vingt sixiesme de may 1651, monseigneur de Saint Luc nous ayant fait scavoir qu'il vouloit entrer dans la maison commune afin de nous veoir et de nous remercier des debvoirs que nous et messieurs les juractz luy avons randeu, nous l'avons supplié de prester le sérement de observer et garder nos privilèges selon qu'est acostumé aux premières entrées de nos seigneurs les lieutenans généraux du Roy en la province : ce qu'il auroit offert de faire ; mais il désirait de veoir ce que ses devantiers ont observé en ceste mesme occasion, croyant que la dite prestation de sérement ne se faisoit qu'aux entrées solamnelles et non autrement ; à quoy satisfaisans, nous aurions fait veoir au secrétaire du dict seigneur et puis ensuite au dict seigneur mesme, l'acte de prestation du dict sérement fait par monseigneur le duc de Normandie, fils aîné de France, dans le cloistre des R. P. prescheurs de la présante ville, en qualité de gouverneur de la province de Guyenne, ez mains de noz prédécesseurs conseuls, le xii septembre 1345 ; le dict acte contenu au premier fuilhet du Livre des entrées et prestations de sérement ; ensemble l'acte de prestation de sérement d'Édouard, prince de Galles, duc de Guyenne, fils aîné du roy d'Angleterre, ez mains des conseulz, noz devantiers, dans l'église métropolitaine de Saint André de Bourdaux, le xv juihet 1363 ; dont résulte que les dicts séremens n'ont pas esté tousiours prestés aux entrées solampnelles, ains ailleurs selon les occurrances ; ce qui auroit entierement satisfait le dict seigneur. Et d'effect, nous aurions fait dresser une table en forme d'autel dans la chambre verte, garny d'une grande croix et quatre chandeliers d'argent avec un marche-pied au bas, couvert d'une tapisserie, comme aussy aurions fait un autre marche

ment : « Quand le seigneur vient pour la première fois en sa terre, il doit « jurer le premier que bon et loyal seigneur il sera au Conseil (formé des « consuls et des jurats) et à tous et chacun les habitants d'Agen, qu'il gardera, sans les enfreindre, leurs fors, coutumes, franchises, statuts et qu'il « les préservera des torts ou violence que leur pourraient faire eux-mêmes « ou autrui, dedans ou dehors, dans la mesure de son loyal pouvoir et de sa bonne foi. » Voir au tome V du *Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, tome V, première série, l'excellente édition, publiée par notre bien regretté confrère Amédée Moullié, des « Coutumes, privilèges et franchises de la ville d'Agen, p. 239. »

pied au devant la cheminée de la dicte chambre, au costé du dict autel, convert d'une autre tapisserie, sur lequel auroit esté mise une chère ¹ à bras garnye de velours rouge cramoisy, sur la quelle auroit esté mis un carreau de mesme estoffe, comme pareillement un autre carreau a esté mis sur le marche pied du dict autel; et au dessus de la dicte chère, a été garny un day de velours rouge fleurdelisé, et un grand bang fleurdelisé au costé droit de la dicte chère et le reste de la dicte chambre a été entourée de sirges ² et tout le pavé jonché de rozes et autres fleurs selon la saison.

« Nous avions faict cependant advertir Messieurs les juracts de s'assembler dans la maison commune sur les deux heures du dict jour, par nos soldactz. Et la cloche ayant sonné sur le midy, les dicts sieurs juractz s'estant asemblés, il auroit esté proposé et résolu que les sieurs de Mazères et de Boyer, nos collegues et autres juractz yroient prandre le dict seigneur de Sainct Luc dans son hostel; que les sieurs de Chambon et de Codoing, aussy nos collègues, l'atandroient à la porte de la rue et Monsieur de Faure, nostre collegue, l'atandroit au hault du degré de la salle avec partye des dicts sieurs juractz, pour recepvoyr le dict seigneur, vestus de nos robes consulaires,³ le sieur de Verduc nostre collegue ne paroissant pas à cause que manque de robbe consulaire, le dict sieur ayant offert et bailhé la sienne au dict sieur de Mazères et, en ce faisant, se seroit privé d'acister en ceste action sy cèlevre pour y faire acister le dict sieur de Mazères, le sieur Delas, son frère, ayant gardé sa robbe et chaperon, et ses gens ayant reffusé de la délivrer.

« Cella résolu, les dicts sieurs de Mazères et de Boyer, partirent avec leurs robbes et chaperons, accompagnés de quatre juracts et six soldactz vestus de leurs casaques, armés d'espées et d'halebardes, et marchant en ordre, se randirent dans l'hostel du dict seigneur où ils

¹ Un fauteuil à haut dossier.

² Serge, étoffe de laine pour laquelle la ville d'Agen a été longtemps renommée.

³ Les robes et chaperons, insignes de la dignité consulaire, étaient noirs avec parements rouges. Il fut décidé, vers la fin du ^{xvi}^e siècle, que ces robes seraient de *bonne longueur* avec parements de velours. Elles devaient d'abord durer quatre ans; puis, en vertu de lettres patentes de Henri IV, elles purent être renouvelées après une année d'usage. Les ceintures furent supprimées vers 1610. Les prix d'achat de l'étoffe et de confection des robes étaient portés au budget de la commune.

feurent receus au boult du degré du cappitaine de ses gardes, qui les introduisit dans la salle, et estant le dict cappitaine entré dans la chambre, il ressortit pour demander aus dicts sieurs noz collegues sy la costume estoit qu'en semblables occasions les dicts sieurs conseuls entrent dans le carrosse du dict seigneur ou sy on devoit donner un carrosse particulier pour eux et pour les dicts sieurs juractz ; et ayant esté raparty qu'il avoit esté arresté les jours précédans avec le dict seigneur, que les dicts conseuls entreroient dans son dict carrosse, mais qu'en cella il seroit observé l'ordre qu'il luy plairoit d'en donner (parce que nous n'avions pas d'exemple), le dict capitaine estant rantré et puis sorty auroit dict qu'il y auroit ung carrosse prest pour les dicts sieurs conseuls et leurs acistans, lequel auroit esté mesmes destiné et préparé pour les aller prandre à la maison commune. Et la dessus, il feust encore traicté quel rang le dict carrosse tiendroient en marchant et résolu, après que le dict capitaine eust prins l'advis du dict seigneur, que le dict carrosse viendroient immédiatement après le carrosse du dict seigneur et les autres carrosses ensuite. Ceste cérémonie conclue, il falut scavoir en quel lieu marcheroient nos dictz soldatz et résolu de l'advis du dict seigneur, qu'ils se tiendroient aux portières de nostre carrosse, et soudain, après toutes les difficultés vuidées, le dict seigneur de Saint Luc sortit dans la salle où il feust salué par les dicts sieurs de Mazères et de Boyer et de leurs acistans, et puis il partit avec toute sa noblesse et se randit en la maison commune, selon l'ordre sy dessus arresté, où le dict seigneur auroit esté receu à la porte par les dicts seigneurs de Chambon et de Codoing et puis, par le dict sieur de Faure, au boult du degré et accompagné dans la dicte salle verte et se seroit assis sur la dicte chère de velours et nous aurions prins nostre place sur le banq placé à main droite et les dicts sieurs juractz auroient pris place aux autres banqs, mais la noblesse et le puble seroit entré en sy grand foule et avec tant de presse que nous eumes peyne de garder quelque distance entre le dict seigneur et eux. Il feust veu dans la dicte presse plusieurs des conseillers de la cour présidiale en manteau court, comme aussy quelques chanoyne de Saint Estienne; et Messieurs les comtes de Laugniac,¹ de La Serre ²

¹ Charles, 1^{er} du nom, comte de Laugnac, fils d'Honorat de Montpezat et de Catherine de Perusse de Merville.

² Louis d'Esparbez de Lussan, comte de Lasserre, seigneur de Francescas et de

et le baron de Pordiac¹ estoient assis sur un banq nud et recullé entre la chère du dict seigneur et nostre banq.

• Et soudain les places prises le dict seigneur fist ung discours de très bonne grace tandard à l'union et en la recongnissance que nous debvons au Roy, de nous avoir donné monseigneur le prince pour gouverneur en Guyenne, et finit par l'offre de ses bonnes volontés qu'il nous offrit avec grande démonstration de bien veuillance; et Monsieur de Faure, nostre collegue, print la parolle et fist une harangue au dict seigneur, avec son éloquence ordinaire, et l'on remarqua que le dict sieur fist un effort dans sa convalescence d'une grande maladie qui surpassoit sa force. Son courage et le zelle qu'il a au bien public pareust en ceste action au contantement du dict seigneur et de toute l'assemblée. Et ayant fini, nous nous aprochames du dict seigneur et nostre secrétaire ayant ouvert le Grand Juratoire² et icelluy mis sur le dict autel, les chandelles estant allumées, le dict seigneur se seroit aproché et, estant à genoux sur le dict carreau, devant le dict autel, teste nue, ayant mis ses deux mains sur la Pas-

Ligardes, était le quatrième fils du maréchal d'Aubeterre. Il fut capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant général des armées du Roi dans la Haute-Guyenne, capitaine châtelain de Castelculhier et sénéchal d'Agenais. Il était né en 1616 et mourut en 1693. Ses qualités de cœur et d'esprit firent de lui l'idole de sa province et lui valurent l'honneur d'être choisi comme patron littéraire par le fils du spirituel auteur de *la Miramoundo*. C'est à lui, effectivement, qu'en 1684, J. J. de Cortète dédia *Ramounet ou lou paysan agenex tournut de la guerro*, œuvre posthume de son père.

¹ Peut-être Alexandre de Bassabat, marquis de Pordéac, mari de Jeanne de Fabas, vicomtesse de Castetx-en-Dortes.

² Ce nous est un devoir de rappeler qu'Amédée Moullié a publié, dans le *Recueil des travaux de la Société d'Agr^{re}, Sciences et Arts d'Agen*, t. VI, 1^{re} série, p. 163-172, de très curieuses recherches sur ce *Livre juratoire*, perdu, — égaré, si l'on veut, — depuis longtemps, et dont la dernière mention officielle se trouve dans un procès-verbal d'entrée solennelle de Jean Frégose, évêque d'Agen, en date du 17 septembre 1558. Ce manuscrit contenait : 1^o sinon le texte entier, du moins un extrait des quatre Evangiles; 2^o une copie textuelle des coutumes et privilèges de la ville d'Agen; 3^o un procès-verbal de la prestation de serment d'Henri d'Albret, roi de Navarre; 4^o une copie d'une sentence confirmative des privilèges de la ville d'Agen. On y voyait plusieurs miniatures, dont une figurait la Passion de Jésus-Christ.

sion figurée de Nostre Seigneur, le sieur de Faure luy auroit dict : Monseigneur, vous nous promettes et jures de conserver inviolablement les estatuts et costumes, privilèges, franchises, libertés dont la ville d'Agen est honorée par nos roys ; et le dict seigneur auroit respondeu qu'il le promettait ; et incontinent le dict seigneur se seroit levé et réassis sur sa chère et en même instant nous nous serions aginouilhés au devant le dict autel et, ayant noz mains sur le mesme Juratoire,¹ le dict sieur de Faure auroit dict : Et nous, monseigneur, nous promettons et jurons de vivre et mourir bons serviteurs du Roy et les vostres. Et ce fait, le dict seigneur s'estant levé, les dicts sieurs juractz seroient venus le saluer l'un après l'autre, que le dict (seigneur) auroit aculhi avec sa grace ordinaire ; et puis, il auroit désiré de veoir nostre chambre du Conseil, où ayant esté introduit, il se seroit informé privament avec nous de nos privilèges et de ce que nous cognoissions en la justice et police.² A quoy ayant satisfait, le dict seigneur auroit dict de nous préparer à faire un feu de joye à l'honneur de l'événement de Son Altesse au gouvernement de Guyenne (selon qu'il nous avoit ordonné au paravant) qui peult correspondre selon nostre force à la grandeur de la naissance et du mérite dè Son Altesse ; et puis le dict seigneur seroit sorty et nous l'aurions accompagné jusques dans la rue, tousiours vestus de nos robbes et chaperons et nous serions retirés.

« Il est à scavoir que le dict seigneur ayant receu la nouvelle que Son Altesse avoit esté nommé gouverneur de Guyenne³ le lundy pré-

¹ Voici la traduction du passage de la coutume d'Agen, relatif au serment auquel « les consuls sont tenus envers le seigneur : « Et le dit serment (celui du seigneur) « étant fait, le conseil et toute l'université de la ville et des bourgs d'Agen, doivent « jurer au seigneur qu'ils lui seront bons et loyaux et qu'ils garderont sa vie et ses « membres et sa seigneurie et ses droits, selon leur loyal pouvoir et de bonne foi, « leurs coutumes, leurs franchises et leurs statuts restant saufs. » Ouvrage cité, p. 240.

² On trouvera d'intéressants détails sur les attributions des consuls d'Agen en matière de justice et de police, dans un mémoire de M. Tholin, sur le régime municipal de la ville d'Agen au xvi^e siècle. (*Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, tome V, II^e série, p. 1-37.)

³ On n'a pas oublié l'agréable récit que M. Ph. Lauzun a publié dans la *Revue de l'Agenais* (avril-mai 1875) sur les fêtes dont la ville d'Agen se donna le plaisir, à l'occasion de la réconciliation — si précieuse — de la reine et du prince de Condé.

cédant, laquelle ayant esté poutée de Bourdeaux et le courrier le mecredy dernier ayant pouté que sa dicte Altesse avoit presté le sérement de gouverneur entre les mains du Roy, la joye surprint généralement les esprits, laquelle esclata le judy, sur la nuit close, avec tant d'esclat qu'on n'entendoit à la ville que le son des violions et de cris de : Vive le Roy et monseigneur le Prince, ce qui dura toute la nuit. Et ceste joye est sy publique que chescun se prépare en particulier de faire des despances extraordinaires pour faire paroistre leurs affections et bonnes volontés au service du Roy et de Son Altesse.

« Le samedi vingt septiesme de may 1651, MM. de Faure et de Boyer, nos collegues, furent veoir monseigneur de Saint Luc., selon qu'il avoit esté délibéré, pour prandre l'ordre du dict seigneur pour faire le feu de joye qu'il avoit ordonné, à l'heureux avènement de Son Altesse au gouvernement de Guyenne; où il feust arresté que le dict feu seroit fait le mardy 30 du dict moys, avec les sérémonies ordinaires, et monsieur de Verduc, nostre collegue feust prié et deputé pour faire l'appareil qui peult correspondre à la dignité de son Altesse, selon nostre pouvoir. Et à l'instant le dict sieur Verduc fist le dessain du dict feu et des feux d'artiffice, que nous aurions aprouvé; mais le travail feust interrompeu à cause de la solampnité de la feste de la Pantescoste, ce qui desrova beaucoup de la magnificence du dessain pour n'avoir pas assez de temps pour son accomplissement.¹

« Il auroit esté aussy délibéré qu'il ne seroit appellé au dict feu que quatre cappitaines de quartier,² le plus ancien de chasque parroisse, afin d'esviter les disputes qui pourroient naistre en cas que nous eussions appellé tous les dicts capitaines; et d'effect nous aurions

¹ M. Verduc, en sa qualité de consul, était obligé d'assister avec ses collègues, en grande cérémonie, portant robe et chaperon, aux offices qui se célébraient en l'église cathédrale, le veille et le jour de la Pentecôte, offices qui étaient, paraît-il, d'une longueur démesurée.

² Les milices communales, instituées, au début, pour le service militaire du seigneur et la défense de la ville, ne figuraient guère plus au XVII^e siècle que comme appoint dans les cérémonies, dont elles rehaussaient l'éclat. Elles étaient décomposées en quartiers, dont chacun avait son capitaine et son sergent. Les consuls nommaient ces officiers.

faict prier les dicts sieurs cappitaines de se randre dans la maison commune pour recepvoyr cest ordre et d'appeller leurs sergens et de leur dire de tenir advertis les habitans d'avoir leurs armes à feu prestes pour s'assembler chescun soubz leur cappitaine, le dict jour de mardi, pour le dict feu de joye, ce qu'ils auroient agreeé et accepté; et à ceste mesme fin nous fismes faire un bandonts¹ contenant aussy les deffances acostumées pour esviter l'escandalle et les désordres quy suyvent quelque fois ces assemblées.

▪ En ceste mesme assemblée les dits sieurs cappitaines proposèrent par l'organe du sieur de Grimard, l'un d'eux, de leur donner une essarpe à chescun pour servir et paroistre en ceste occasion, à la faveur de la joye publique, et de leur octroyer quelque prérogative honorable pour les marquer et distinguer et les encourager à continuer leurs services, sans qu'il s'expliquat davantage. Et ayant conserté sur ceste proposition, il feust résolu qu'elle seroit portée en Jurade² pour y estre plus amplement délibéré et que, sans tirer à conséquence, il seroit donné aus dicts capitaines un galan³ de ruban de couleur blanq, bleu et yzabelle; et qu'en la distribution des chandelles à messieurs les juratz, selon la costume, il en seroit aussy donné aus dicts cappitaines ce qu'il auroient agreeé.

▪ Le lundy 29 de may, les sieurs de Faure et de Boyer feurent veoir le dict seigneur de Sainet Luc dans son hostel, selon qui feust délibéré, pour implorer son autorité à ce que les amis et domestiques du sieur Delas de Brimond randisent le chaperon et robbe consulaire au sieur de Mazères,⁴ nostre collegue, pour qu'il peult acister au dict feu de joye; à quoy le dict seigneur se seroit offert et employé. Mais il ny eust pas moien de rien obtenir, de sorte que

¹ Sorte d'enseigne ou de poteau portant en placard une publication officielle.

² C'est-à-dire en séance de la *Jurade*. On dirait aujourd'hui : en séance du conseil municipal. Les *jurats* avaient les attributions de nos Conseillers municipaux.

³ Nœud de rubans servant à orner les habits.

⁴ M. Delas, s^r de Brimont, ancien Conseiller à la Cour des Aides, avait été nommé consul lors du renouvellement annuel des membres du consulat, en même temps que M. Gardes, marchand. Il fut fait opposition à ces deux nominations et une nouvelle élection eut lieu. M. Boyer jeune remplaça M. Gardes et M. Delas, s^r de Mazères, prit le rang de son frère, qui, sans doute, en fut offensé. De là, probablement, le refus de rendre la robe.

nous fismes le mesme jour sommer et requérir la gouvernante des enfens du dict sieur Delas, dans son domicile, de raudre la dicte robbe et chaperon par nostre promoteur,¹ ce qu'elle auroit reffusé. Dont feust retenu acte par Leydet, notaire, secrétaire, quy a esté envoyée à monsieur Dussault advocat général en la cour de Parlement pour obtenir contrainte à la remise de la dicte robbe et du dict chaperon.

« Ce mesme jour, les dicts sieurs de Faure et de Boyer, nos collegues, allèrent prier Messieurs du chapitre Sainct-Estienne d'agréer d'oposer au portal de l'église cathédralle les effigies et armes du Roy, de son Altesse et les armes du dict seigneur de Sainct Luc et de la ville d'Agen, avec de girlandes de lorier et de roses, le jour du dict feu de joye, et les obliger, par civileté, de chanter le *Te Deum laudamus*; ce quy feust octroyé de bonne grace par le dict chapitre, à l'ysue d'une grand messe que la cour Présidiale avoit faict chanter avec grand musique, au mesme dessain, dans la dicte église cathédralle, où la dicte cour s'estoit rendue en corps, sortant du Palais Présidial² avec robbe et bounet, où nous n'aurions pas acisté pour ne nous avoir pas priés.

« Le mardy 30 may, nous donnasmes aux sergens de quartier une barrique de pouldre à feu pour estre distribuée aux habitans quy seroient soubz les armes et fismes sortir les grosses pièces d'artillerie sur le quay de la porte Sainct Anthoine et amener les pièces pièces

¹ On appelait ainsi un des copsuls, procureur fondé de ses collègues pour l'expédition des affaires courantes.

² Le Présidial, à l'époque de sa fondation en 1552, tint ses audiences dans la salle haute de la maison de ville. Des bancs furent loués tout exprès, *nomine precario*, pour les vingt-deux magistrats qui formaient son effectif (Arch. municipales, Reg. BB. 27). C'est probablement dans ce local qu'en 1582 fut reçue la délégation du Parlement de Paris, qui comptait parmi ses membres les grands juristes Pithou et Loisel. Moins de deux ans après, le Présidial s'établit dans le château de Montravel, le procureur du roi Delpech ayant acquis, dans ce but, cet édifice au prix de 400 écus. La vente en fut faite, le 29 juillet, par M^{me} de Cibaut, veuve de M. Vigier, sieur de Pé-léguignon, administratrice des biens de ses enfants mineurs. Claude Pellot, intendant de la province, qui se plaisait beaucoup à Agen, et qui devait y mourir, fit démolir ce vieux logis en 1666 et le remplaça par la construction qui sert aujourd'hui d'Hôtel de ville, après avoir été pendant près de trois siècles le Palais, où, sous des noms divers, s'est rendue la justice.

(sic)¹ à la grand place publique, pour servir à la joye publique, laquelle a esté sy extraordinaire et générale que les dicts habitans se randirent en nombre de plus de quinze cents soubz les armes, avec une affection non pareille et sans aucune contrainte.

« Cependant il feust dressé un bucher dans la place publique soubz un théâtre sur lequel il feust aussy dressé une pyramide en triangle, ramplie de feux d'artifice et des effetz combustibles, comme de lorier, et à la pointe feust ataché l'effigie de la Discorde à deux faces; et après le vespres, la grand cloche de Sainct Estienne ayant sonné par trois diverses fois, les Chapitres de Sainct Estienne et Sainct Caprasy s'estant randus dans la dicte église Sainct Estienne et pareillement messieurs les jurats s'estant asamblés dans la maison commune au son de la cloche, toutes choses estant prestes, nous serions sortis de la dicte maison commune, vestus de nos robbes et chaperons consulaires, accompagnés des sieurs juratz, nos soldactz marchant devant nous, vestus de leurs casacques, armés de leurs halebardes, et en ordre nous serions randus dans la dicte église cathédrale, où estantz arrivés, les dicts sieurs de Chambon et de Coudoing seroient allés au devant du dict seigneur de Saint Luc pour l'accompagner dans la dicte église, avec leurs robbes et chaperons consulaires acistés de quatre jurats; et en revenant le dict seigneur auroit donné un carrosse aus dicts sieurs nos collegues et à leurs acistans.

« Le dict seigneur estant arrivé, on auroit incontinent commencé à chanter le *Te Deum laudamus*, et pendant qu'on chantoit, le flambeau destiné pour allumer le dict feu de joye feust allumé par un des dictz soldactz et, le *Te Deum* achevé, nous alimes joindre le dict seigneur de Saint Luc qui estoit dans le banq du costé de l'Espitre à la teste de la Cour Présidiale, laquelle acista aussy à ceste mesme action en corps; et serions sortis de la dicte église, les dicts soldactz marchant devant portant le dict flambeau allumé; et ayant decendeu le perron de la dicte église, Leydet, nostre secrétaire, auroit prins le dict flambeau, lequel il auroit ensuite donné au dict sieur de Faure, nostre collegue, quy l'auroit de bonne grâce présenté au dict seigneur de Saint Luc, qui l'auroit receu et allumé le dit feu de joye. Et tout incontinent le dict seigneur auroit rendu le dict flambeau au dict

¹ Sans doute les *petites* pièces.

sieur de Faure aussy de très bonne grace et avec grande civilité. Le dict sieur de Faure auroit aussy allumé le dict feu, et nous après luy, par ordre, et nous serions retirés.

• Il est à remarquer qu'on n'a pas encore veu de feu de joye, plus solamnel en ceste ville, ny quy feust consommé avec tant d'activité. Le dict feu d'artifice fezoit merveille et l'escouppeterye ¹ de la milice feust faicte avec très bon ordre et bien à propos, en sorte que le dict seigneur quy se retira en la maison du sieur Dumolin, jurat, print grand plésir de veoir réhusir ce feu, avec grand joye et à son contentement et de tous les habitans. Le flambeau demura aux pages du dict seigneur.

• L'après souppé du dict jour mardy 30 de may, la grosse arctilherie tira sur le quay de la porte Sainct Anthoine où feust aussy faict quelque feu d'artifice à la faveur de la nuict, la meilheure partye de laquelle feust passée en reveues de la dicte milice encores en armes, en dances et cris de : Vive le Roy et Son Altesse !

• La Cour Présidiale, de sa part, fist dresser dans la place de Monrevel des galleries couvertes de toilhes et des arcs triomphaux aux advenues de la dicte place, aux effigies du Roy, de la Reyne et Son Altesse et les armes de France, de Son Altesse et du dict seigneur de Saint Luc et de la présante ville, avec des écriteaux et d'emblaimmes dont les pencées et le dessain feust trouvé très bon ; et le judy, premier de juin, la dicte Cour envoya le greffier de la chambre nous prier au festin publiq quy se fist au soupper du dict jour dans la dicte place de Montravel, où feust aussy prié le dict seigneur de Saint Luc, M. de Gourgues,² trésorier de France, général des finances à Bourdeaux, commissaire pour la direction des troupes en quartier d'hiver en Agenois, MM. les vicaires généraux de M. l'evesque et grand nom-

¹ Décharge simultanée de nombreux coups d'escopettes, carabines et mousquets — L'escopette était une sorte de carabine assez longue, qu'on portait en bandoulière.

² Un des fils d'Ogier ou Augier de Gourgues, qui fut président des trésoriers de France et qui était frère du capitaine Dominique, illustré par son héroïque *Reprise de la Floride* sur les Espagnols, en 1568. — Rappelons qu'une édition nouvelle et définitive de ce curieux récit a été donnée en 1868, dans la collection de la Société des bibliophiles de Guyenne, par notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque, avec cette abondance d'érudition et cette parfaite exactitude qu'il devient oiseux de louer.

bre de MM. les juratz et autres personnes de condition de la ville, auquel festin nous acistames et où il nous feust donné les premières places après le dict seigneur de Saint Luc et MM. le compte de Laserre,¹ de Gourgues et de Soldadier, vicaire général.²

« La dicte cour avoit eu dessain d'allumer un feu de joye dans la dicte place de Monravel, mais nous avions faict entendre au dict seigneur de Saint Luc que nos privilèges résistaient à cella. On n'en parla pas plus avant, ains le lundy, 29 de may, quelques officiers de la dicte cour ou autre affectionné à ycelle alluma un feu, sur la nuit cloze du dict jour, sur la montagne Saint Vincent, proche de la métairie des Juisuistes ³ où il feust aussy jecté en l'air quelque fusée et feu d'artifice ou ons réhusit asses mal.

.

« Le lendemain jour de la Feste Dieu, il aurait été arresté entre M^r le marquis de Saint Luc et M. de Faure, nostre collègue, que les gardes du dict seigneur marcheraient à la procession immédiatement après les Religieux et en teste des Chapitres, que nos soldactz marcheroient à la teste de la procession après la banière avec leurs halebardes et mon dict seigneur viendrait immédiatement après le dit pasle,⁴ son capitaine des gardes au-devant de lui, un page et un laquis après et puis marcheroient deux huissiers de la

¹ Voir la note 2 de la page 7.

² Jean Soldadié, grand archidiacre et vicaire général de M. Delbene « — si connu, dit Labrunie (*Précis d'un discours préliminaire d'Argenton sur les éléments de l'histoire de l'Agenais*; m^{ss}), dans l'histoire de M. de Joly, successeur de ce prélat — par les démêlés qu'ils eurent ensemble, — publia en 1633 les vies de saint Phébade et de saint Vincent — et composa en latin l'histoire complète de nos évêques, qui est restée manuscrite et dont on ne trouve plus de copie. » C'est d'après ses indications que fut rédigé, paraît-il, par les frères de sainte Marthe, l'article *Agen* du *Gallia Christiana* de 1626.

³ Cette métairie, dite de *Bellevue*, est située au-dessus de la *Porte-Rouge* qui domine la *Croix de la Mission* et le Pont-Canal. Elle est divisée actuellement en deux portions appartenant à MM. Coustou et Savassien. (Ce dernier propriétaire a trouvé, en travaillant sa portion de cette terre, une infinité d'objets d'antiquité, de l'époque de la pierre polie jusqu'au XVII^e siècle ; il en a fait un petit musée, qu'il vient de léguer, par testament, à la ville d'Agen.)

⁴ *Pasle, paesle*, aujourd'hui *poêle*, dais sous lequel on porte le Saint-Sacrement.

Cour Présidiale et la dite Cour Présidiale immédiatement après. Mais cest ordre n'a pas esté exécuté, attendu que le dict seigneur n'a pas acisté à la dicte procession, à cause qu'il s'est trouvé malade.

« Le samedy, dixiesme de juin 1651, l'enseigne des gardes de M^{re} le marquis de Sainct Luc, est entré dans la maison commune où nous estions asamblés dans la chambre du conseil pour diverses affaires, lequel nous auroit prié de la part du dict seigneur à disner le lande-
mais, jour de dimanche, dans l'hostel du dict seigneur.

« Le landemain dimanche, xi de juin, après la procession des pénitans, M^{re} le marquis de Sainct Luc nous auroit faict advertir de venir disner par un de ses gardes et nous serions randus tous six dans l'hostel du dict seigneur, où il nous auroit faict l'honneur de nous recepvoir avec grande civileté et démonstration de bonne volonté et bien veuilhance ; et ayant fait servir à disner, le dict seigneur nous a fait l'honneur de nous placer très honnorablement à sa table et nous a faict très bonne chère.

« Le xv de juin 1651, M^{re} de Sainct Luc est party de la présante ville. Nous avons esté le saluer avant son partement avec plusieurs de MM. les Juractz, sans livrée et n'avons pas accompagné le dict seigneur jusqu'à la rivière, à cause de la procession de l'Octave de la Feste Dieu. »

Pour copie :

Ad. M^{re} GEN.



UN AUTOGRAPHE DE JASMIN.

La curieuse lettre qu'on va lire a été écrite, non en 1844, comme on croirait d'après la date, mais en 1842. Jasmin venait à Paris pour la première fois et son éblouissement lui donnait la fièvre ; cette erreur est donc bien naturelle. Nous en pouvons parler sciemment, nous qui l'avons accompagné, dans la plupart de ses courses et visites, notamment chez Charles Nodier, chez Augustin Thierry, même chez Chateaubriant. La petite chambre qu'il occupait était toujours pleine. Les agenais, les gascons, les provençaux, — à vrai dire, tout le Midi, — en assiégeaient incessamment la porte. Nous nous en faisons d'autant plus honneur, que son succès, dont de sages amis contestaient la possibilité, fut décisif dès la première heure. L'engouement suivit, puis l'enthousiasme. A une soirée que Nodier donna pour lui dans les salons de l'Arsenal, et où j'ai vu, au complet, le Paris lettré d'alors, toutes les dames, — l'ayant entendu dire *l'Abuglo* avec ce merveilleux talent qui charmait les plus rebelles, — coururent à lui et l'embrassèrent. Pourrait-on citer un cas pareil ?

Cet autographe me vient de mon ami regretté, Joseph Bessières. Il le tenait de M^{me} Jasmin, qui, en lui en faisant cadeau, consommait véritablement un sacrifice. Elle ne pouvait d'ailleurs le mieux placer qu'entre les mains de cet homme aimable et bon, dont l'esprit s'ouvrait à tous les courants de la science, de la littérature et de l'art. Il avait été des premiers à saluer la Muse de Jasmin, et il resta toute sa vie fidèle à son admiration.

Il est inutile de dire que nous donnons le texte de la lettre, sans nous permettre de toucher à l'orthographe. On sait que Jasmin n'avait eu pour se former que les leçons d'un sien parent, homme du peuple, qui lui enseigna à lire. Tout le reste — TOUT LE RESTE — il le tira simplement de lui-même. Que de lettrés donneraient leur orthographe, pour une parcelle du génie qui inspira *la Caritat*, *l'Abuglo de Castelcùillè* et *l'Épître à M. Dumon* !

AD. MAGEN.

Paris le 5 mai 1844, 6 heures du matin, jeudy.

Voilà cinq jours que je suis dans Paris, ma chère amie, et j'y suis arrivé bien portant, quoique toujours un peu enrhumé. A ma descente de voiture, j'ai eu le plaisir d'embrasser Édouard et Bernard, mon cousin, puis j'ai diné chez M. et M^{me} Weill, qui m'ont comblé d'honetetés ; ensuite je me suis dépêché a visiter cette grande ville que je brulais de connaître depuis si longtemps. Que te dirai-je ? rien encore. Cinq jours, vingt jours, un mois, deux mois ne sont rien pour inspecter cette autre Babylone où le plus petit palais, le plus petit monument, la plus petite arcade vous frappe d'étonnement, d'admiration et vous force a l'examiner jusques dans les moindres détails. Que de belles et grandes choses j'ai déjà vu ! Que de belles et grandes choses je verrai demain — après demain -- et les jours suivants ! Je me dépêche afin de mettre le court séjour que je dois faire ici a profit. C'est un voyage que je ne ferai plus peut-être de ma vie, je veux tout voir pour tout te raconter. Mais pour cela il faut plus que le cadre restreint d'une lettre. Aussi tout ce que mon œil aura vu, ma parole *seule* te le peindra complètement.

En attendant, pour te donner un avant goût, je te dirai qu'Édouard ne peut m'arraacher du jardin des Thuilleries, de la place de la Concorde, des Champs Élysées ! Oh ! qu'ils étaient flatteurs ceux qui voulaient comparer notre Gravier à une partie de tout cela ! Écoute : en fait d'amour pour mon pays, je ne suis pas suspect ; je puis dire hautement toute ma pensée : Eh ! bien *notre belle promenade du Gravier* avec ces beaux arbres centenaires, avec son beau fleuve et ses trois ponts et ces deux belles avenues, n'est rien, absolument

rien, comparativement à ce jardin des Thuilleries !! Dieu ! que c'est grandiose ! Que c'est beau !! — Le Palais immense des rois à gauche, avec ses mille croisées, ses mille sentinelles et ses mille souvenirs ! Un bois, une forêt *artistisée*, où, sous des milliers d'arbres aussi touffus, aussi beaux que les notre, plus de dix mille femmes parées viennent lire, s'asseoir, se promener ; des nuées de jeunes lions, (dont, heureusement pour nous, notre fils ne fait plus partie), musqués, parés, tête haute, mais *cigarre a bas*, se meuvent en mille sens divers de tous côtés ; la place de la Concorde après, avec ses trente candelabres d'or, ses trente statues, son obélisque fameuse et ses riches fontaines à jets d'eau ; la Chambre des députés à gauche, l'église de la Magdeleine à droite avec leur cent colonnes ; les Champs Elysées un peu plus loin, l'arc de triomphe de l'Etoile qui les clôtur, tout cela forme l'espace d'une lieue, ou tout semble se réunir pour arracher à votre âme tous ses points d'admiration !! Des milliers d'équipages, des femmes sans nombre, des jeux, des danses, des courses, animent ce tableau ; et le soir, quand tout s'illumine, vous vous pincez la joue fortement pour savoir si vous n'êtes pas le jouet d'un rêve, ou si vous ne voyez pas se développer sous vos yeux un des beaux contes des *Mille et une nuits* !!..... A la vérité, dimanche et lundy, c'était la fête du roi ; ces illuminations, ces feux d'artifice augmentaient le prestige ; mais hier c'était presque la même chose. On dirait ici que c'est toujours la fête du roi (je parle en fait d'illuminations !!) ; le soir, les murs sont tout de cristal et de lumières !!

A mon arrivée quelques personnes m'ont engagé à faire quelques petites lectures ; j'ai honnêtement refusé ; deux ou trois journaux, en annonçant mon arrivée, ont parlé des scrupules que devait faire naître naturellement en moi l'aspect d'un public étranger à mon langage ; cela m'a mis à l'aise, je suis très satisfait ; maintenant que c'est expliqué, je puis faire ce que je voudrai.

M. Léonce de Lavergne m'a divinement bien reçu ; il m'approuve de ne vouloir pas lire devant un public qui ne comprendrait que mon geste et mon coup d'œil. — D'ailleurs vous êtes classé, m'a-t-il dit, parmi les vrais poètes à Paris ; vous n'avez besoin de rien faire. On veut vous connaître, faites-vous voir ; et ne lisez que la ou vous pourrez être compris. — Il nous a envoyé sa médaille de Conseiller d'Etat et nous pourrons visiter tout ce que nous voudrons.

M Dumon m'a reçu également avec distinction je dirai même

avec affection. Il est enthousiasmé de *Francounetto*; il m'a offert d'établir un dépôt de mes poésies chez Firmin Didot et m'a donné des cartes pour visiter tout Paris, Versailles, Saint-Cloud, Meudon, etc. Hier il m'a envoyé deux cartes d'entrée pour la Chambre des députés; enfin il m'a dit que M^{me} Delessert la femme du préfet de police de Paris, et sœur de M^{me} Baucher (préfet d'Auch) désirait vivement me voir. Elle reçoit chaque vendredi, il m'a offert de m'y présenter. Il y aura des litterateurs, j'ai promis.

Charles Nodier indisposé m'a écrit qu'il me recevrait aujourd'hui de onze heures à midi; un bon accueil m'attend là, j'en suis sûr!

Sainte Beuve m'a reçu en frère, il m'aurait embrassé. C'est dans la Bibliothèque Mazarine, dont il est le directeur, que je l'ai vu; il m'a dit les choses les plus flatteuses sur *Francounetto*: C'est un poème complet, dit-il, et ce second volume, par les pièces qui le composent, est bien bien au dessus du 1^{er}. Il me trouve en progrès depuis l'*Aveugle*. Il s'est étendu avec plaisir, en causant, sur mes Épitres; il sait la moitié de mon *Voyage à Marmande* par cœur, il sait des passages de *Francounetto*: — « Rien n'y manque dit-il. Continuez brave Jasmin! vous faites partie des poètes rares de l'époque » — et me montrant dans cette grande bibliothèque le rayon des vieux poètes aimés et toujours lus, il ajoute: « Comme eux vous ne mourrez jamais »!! Il m'a fait sa visite et nous devons nous voir souvent. Il sera chez M^{me} Delessert, ainsi que M. Mérimée. Une chose m'a fait plaisir, il voit souvent M. Dumon, et il m'a dit: votre député vous aime beaucoup! beaucoup! voyez-le! — et M. Dumon m'avait dit la veille: Sainte Beuve vous aime beaucoup! beaucoup! voyez-le! — Tout cela me prouve qu'ils sont sincères; et comme ils mettent *Francounetto* au 3^e ciel, je suis du même coup au 3^e ciel avec elle.

Jules Janin, si brusque pour les autres, a été tout miel pour moi; il m'a reçu d'une manière bien flatteuse. — « Je dirai quelque jour dans un feuilleton que vous possédez beaucoup de talent, parce que c'est vrai, m'a-t-il dit. — Oui, oui, faites toujours des vers dans ce patois qui me paraît délicieux. Nous avons un grand poète patois dans mon pays à Saint-Etienne, je vous chercherai son volume: je ne vous le donnerai pas, mais je vous le prêterai avec plaisir, d'ailleurs venez me voir souvent, nous causerons. » — Et en sortant il a tapé sur la joue d'Edouard qu'il connaissait et lui a dit d'un air amical: « Adieu mon petit! »

M^{me} Dintran, femme du député de Tarbes, m'a invité à sa soirée

de mardy prochain. Il y aura beaucoup de méridionaux hautement placés; on désire m'entendre, j'ai promis. J'ai vu M. Bergonié et son fils; ils seront chez M^{me} Dintran....

M. Adrien Donnodelvie et M. Fontés, que je n'ai pas trouvé chez eux, entrent en ce moment chez moi. — Ils sont frais, ils sont gais comme des pinsons! ils m'offrent de dîner avec eux sans façon un de ces jours avec Edouard. *Accepté!!* M. Adrien me dit que M^{me} de Bellegarde, sœur de M^{me} de Chateaurenard qui est chez elle, désire ardemment me connaître; il m'offre de me présenter. *Accepté!* — M. Dussaut, chef de bureau au Ministère de la marine, ami de M. Cazenove de Pradines, et gascon, nous a invité pour toute une journée; le soir il y aura une nombreuse réunion pour m'entendre. De jeunes poètes y seront.

Enfin, que te dirai-je de plus? à peine arrivé depuis quatre jours, je suis accablé d'invitations; on veut me voir, on veut m'entendre, je laisserai faire l'un et l'autre, *mais avec prudence, sois en sure.*

J'ai accepté un dîner chez M. Pyloré. J'ai vu hier M^{me} de Bony. Elle a été toute contente de me voir. Elle avait demandé mon adresse à M. Bergonié, elle a fait de suite prévenir M. Thierry Augustin, qui désire me voir.

A quelques jours Rachel, Dupré et tant d'autres! A demain ou après demain Magen et Dougados. — Edouard se porte bien. Je m'aperçois qu'il avait fait ici de très bonnes connaissances, dont il n'a pas abusé; car partout il m'accompagne et souvent on lui dit: « Il fallait votre père, Monsieur, pour vous faire revenir! cependant vous n'avez pas à vous plaindre de nous! » — Edouard, je le sais, aimait quelque fois mieux courir. Du reste, *il connaît Paris comme sa poche*, je ferais mieux de dire *comme la mienne*; cela peindrait beaucoup mieux.

Au moment de clore ma lettre devant MM. Donnodelvie et Fontés, qui entre? devine!... M. Fabre, médecin de Tonneins! Il a appris mon arrivée et de suite il est venu me voir.... Quel plaisir!... Qui frappe? C'est Dougados! Qui entre? C'est Magen! c'est Salse! c'est Moreau!! Oh! quel délice! Je suis dans Agen!!

Adieu! Nous allons causer; je t'embrasse de cœur.

Ton fidele epoux à mort!!

JASMIN.

RONCEVAUX.

(Suite)¹

III — LA DÉROUTE.

Tandis que son regard longuement les embrasse :
— « O mes frères, que Dieu vous reçoive en sa Grâce,
Au Jardin qui fleurit pour ses Prédestinés !
Onques ne vis des preux plus grands que vous ne fûtes.
Le monde entier connaît vos héroïques luttas.
A fuir de la sorte étiez-vous destinés !

• France, mon doux pays, de l'Adour à la Loire,
Pleurez, portant le deuil de votre ancienne gloire.
D'avance condamnés, vos héros sont tous morts,
Parce que j'ai l'esprit d'une mule têtue.
Si quelque mécréant aujourd'hui ne me tue,
Je mourrai de douleur, de honte et de remords.

« Comptez-y. Mais avant que je cesse de vivre,
Il faut que ce vallon de sang païen s'enivre. »
— « Allons ! » fait Olivier, et, suivi de Roland,
Furieux, il se jette au fort de la mêlée,
Et frappe et tue. Ainsi, la mente découpée
Chasse et pille sous bois quelque troupeau bëlant.

Tout fuit, comme un nuage au gré de la bourrasque.
L'archevêque disait en riant dans son casque :
— « C'est bien agir ! Voilà, par notre Dieu vivant,
L'allure d'un soldat. Lorsque, sous la mamelle,
Au lieu d'un cœur viril palpita un cœur femelle,
On prend le froc, et l'on s'enterre en un couvent. »

¹ Voir la *Revue*, année 1875, page 365 et 412 ; 1876, page 84 ; 1877, page 437 ; 1878, page 77.

— « Frappez, répond Roland ; pas de quartier, courage ! »
Dans une lutte à mort entre gens fous de rage,
L'homme comme un lion attaque ou se défend.
La taille du plus fort grandit de cent coudées ;
Sa force suit le flot montant de ses idées.
Où le lâche eût péri, le brave est triomphant.

Marsile, dans la lice, entre à bride abattue
Et dégaîne. A son tour, voici qu'il frappe et tue
Beuves, sire de Beaune et marquis de Dijon,
Gérard de Roussillon, chargé d'ans et de gloire,
Deux jeunes clercs, jumeaux charmants, Ivon, Ivoire,
Dont le cou frêle et blanc s'inclina comme un jonc.

— « C'est assez travailler à notre préjudice ;
Gare à toi ! dit Roland, et que Dieu te maudisse ! »
La fierté de Marsile aussitôt s'éteignait,
Et, comme il s'échappait en roi prudent et sage,
Durandal s'abattit, l'effleurant au passage,
Et d'un coup bien donné lui trancha le poignet.

Roland par les cheveux saisit son fils. Jurfèle,
Une seconde après, râlait son dernier rôle,
En regrettant sa mère, hélas ! et son printemps.
Sous le tranchant du soc la fleur qui vient d'éclore
Tombe et regrette ainsi la rosée et l'aurore,
Dont la clarté pour elle a lui si peu d'instants.

Le roi d'Espagne, en deuil de son enfant unique,
Et cent mille hommes, pris d'une terreur panique,
Furent. Mais l'oncle du roi, Calife de Memphis,
Sombre tyran qui tient sous son glaive accroupie,
Comme un lion châtré, toute l'Ethiopie,
Fier de sauver Marsile et de venger son fils,

Reste, se dévouant à l'œuvre qu'il médite.
Cinquante mille enfants de la race maudite,
De qui l'œil blanc reluit sous le noir de leur peau,
Courent. Leurs flots épais ont inondé la lice.
Sans que son cœur s'émeuve et que son front pâlisso,
En regardant venir ce lugubre troupeau.

— « Bataille ! dit Roland ; ces monstres de Nubie
Vont savoir si chez nous l'épée est bien fourbie ;
Et lorsque l'Empereur verra, dans ce vallon,
Quinze des leurs au moins morts près d'un seul des nôtres,
Il songera : Ceux-ci valaient mieux que les autres.
Puis il nous vengera d'eux et de Ganelon,

« Et notre souvenir fleurira sa pensée. »
— « Achéons bravement l'affaire commencée,
Dit Olivier. Bataille ! et malheur aux plus lents. »
A ces mots, les Français, parmi la horde sombre,
Pénètrent comme un coin. Voyant leur petit nombre,
Les nègres leur jetaient des rires insolents.

IV — MORT D'OLIVIER.

Rien ne gonfle d'orgueil ces gens dont l'âme est vile,
Comme de pouvoir dire : Ils sont dix et nous mille.
Le Calife éperonne un cheval abyssin,
Que le Nil vit bondir sur ses libres rivages,
Et dont lui seul dompta les allures sauvages.
Une cuirasse d'or couvre son large sein.

Soudain de son coursier le galop s'accélère.
Olivier, attentif à brandir Hauteclaire,
Tournait le dos au Maure à fond de train lancé.
Son heure était venue. Il reçoit par derrière,
En face des poumons, la pointe meurtrière.
Si l'ami de Roland à mort se sent blessé,

L'arme encor de ses mains ne s'est pas détachée,
Et la tête du nègre, en un clin d'œil tranchée,
Roule ! — « Ah ! fils du démon, dit-il, maudit sois-tu.
Certes, j'en jurerais le salut de mon âme,
Tu n'iras point, là-bas, te vanter à ta femme
Que tu nous a fais tort d'un homme ou d'un fétu. » —

En lui vont se tarir les sources de la vie ;
Tuer, tuer toujours est sa suprême envie.
Comme un faucheur dans l'herbe, il passe dans les rangs
Qu'on lui résiste ou non, qu'on avance ou recule,
Il tranche, il fauche, assomme, ainsi qu'un autre Hercule,
L'un sur l'autre, écrasés, jetant morts et mourants,

D'une voix haute et claire, il crie encor : Montjoie !
Mais sa force décline et sa colère ploie :

— « Ami Roland, à moi, venez me secourir. » —

Roland s'approche, il voit son visage livide ;
Il voit que de son sang chaque artère se vide ;
Il voit, désespéré, qu'Olivier va mourir.

« — Compagnon, la fortune a trahi ton courage.
Tu vas mourir. Ta mort, hélas ! est mon ouvrage.
La France en gémit ! » — Roland pleure. Un grand deuil
L'accable ; son front penche et sa haute stature
Fléchit, et le voilà pâmé sur sa monture,
Auprès de son ami. Mais Olivier, dont l'œil

Se trouble, et dont la main brandit sans but l'épée,
Frappe au cimier Roland, et l'aigrette est coupée,
Et le heaume à clous d'or, fendu jusqu'au nasal.
La tête heureusement n'est pas même effleurée.
Roland, le regard doux et la voix altérée :
— « Pour l'avoir fait exprès, vous êtes trop loyal ;

« Etes-vous contre moi blessé de quelque offense ?
Frère, je suis Roland, l'ami de votre enfance,
Qui vous aime toujours et que vous aimiez tant. »
— « Je n'y vois plus. A tort votre amitié m'accuse.
Excusez-moi, Roland. » — « As-tu besoin d'excuse !
Je te pardonne, ami, devant Dieu qui m'entend. »

Cependant Olivier sent la mort qui le touche ;
Il descend de cheval, sur la terre se couche,
Fait son *Mea culpa*, mains jointes et tremblant :
— « Seigneur, dans la demeure où votre face brille,
Prenez-moi. Bénissez l'Empereur, ma famille,
La France bien-aimée et mon frère Roland. »

Il dit ; son dernier souffle a quitté sa poitrine.
Les yeux mouillés, Roland vers son ami s'incline :
— « Adieu, mon compagnon, vous que j'ai tant chéri,
Depuis les premiers jours de nos jeunes années
Jusqu'à l'heure où la mort brise vos destinées.
Joie, espérance, gloire, en moi tout est flétri.

« Quelle amitié jamais fut pareille à la nôtre !
Vous mort, je ne vis plus. » — Cependant, l'un sur l'autre,
Tous les pairs sont tombés, sauf Turpin et Gautier.
Debout, tous deux, frappant d'estoc, frappant de taille,
Contre les Africains soutiennent la bataille,
Et, n'espérant plus rien, massacrent sans quartier.

Ils appellent Roland : — « O vaillant homme, à l'aide !
Roland ! Roland ! Roland ! Le nombre nous excède,
Nous aurions plus de cœur si nous vous sentions là.
Moi, je n'ai plus d'épieu. — Moi, ma lance est cassée.
— Mon casque est en lambeaux. — Ma cuirasse est percée. »
Et Roland, comme un trait, à côté d'eux vola.

On n'a jamais connu paladin qui le vaille ;
En rude preux qu'il est, Gautier de Dreux travaille,
Et Turpin, l'archevêque, est un soldat sans pair.
Quelle fête ! Roland jette sur la pelouse
Douze hommes, Gautier douze et l'archevêque douze.
La mort semblait avoir jailli d'un triple éclair.

Les ennemis tremblaient et hurlaient sous leurs cribles.
— « Enfin, nous les tenons, ces compagnons terribles !
C'est fait. Quoi qu'il arrive, ils mourront tous ici, » —
Criaient les noirs, jetant ces cris dans des huées,
Dont le bruit insultant déchirait les nuées.
Au pied d'un roc géant les flots hurlent ainsi.

V — CHARLEMAGNE APPROCHE.

Tant à pied qu'à cheval, ils sont quarante mille.
A sa place, pourtant, chacun reste immobile ;
Des trois hommes de France, ils n'osent s'approcher,
Mais de bien loin sur eux font pleuvoir des volées
De dards, de javalots et de flèches ailées.
Que peut le plus vaillant contre un adroit archer !

Gautier tombe ; Turpin, la poitrine blessée,
S'affaiblit ; sa cuirasse en maint endroit percée,
Eclate ; son cheval depuis longtemps est mort.
Prêt à mourir lui-même, il tient ferme sa lame,
Et demeure indomptable, étant de ceux dont l'âme
Sous les coups du malheur bondit comme un ressort.

Sans attendre merci, sans chercher assistance,
La main haute, en trois bonds, il franchit la distance,
Que respectent toujours les noirs épouvantés ;
Et le voilà, tandis que son courroux s'allume,
Frappant sur les païens comme sur une enclume,
Et les couchant mourants ou morts de tous côtés.

Si large fut le tas et si grand le carnage,
Que Charles hautement en rendit témoignage.
Le récit en courut partout, le lendemain ;
Même il fut célébré par les chansons de Geste,
Et saint Gille, promis à la Cité céleste,
Dans le moultier de Laon, l'écrivit de sa main.

Roland n'accomplit pas de moins rares prodiges.
Mais dans sa tête en feu l'essaim noir des vertiges,
Tournoyait ; il était inondé de sueur.
Goutte à goutte, il sentait la veine de sa tempe
Couler. L'huile à la fin tarissait, et la lampe,
Tremblante, allait jeter sa dernière lueur.

Il pense à Charlemagne ; il sonne encore et tente
De tirer de son cor une note éclatante ;
Le cor n'exhale plus qu'un son vague et plaintif
Comme un gémissement, un râle d'agonie.
Charle entendit, malgré la distance infinie,
Ayant l'oreille ouverte et le cœur attentif.

— « Je vois bien que Roland n'a pas longtemps à vivre.
Arriverai-je à temps ? Hâtez-vous de me suivre,
Talonnez-vos chevaux, dit-il, seigneurs barons.
Roland n'a plus de souffle et sa détresse est grande.
Clairons, répondez-lui. Dieu veuille qu'il entende ! » —
Et tout à coup tonnaient trente mille clairons.

Le bruit, répercuté de vallée en vallée,
Se prolonge ; des noirs l'âme en est affolée :
— « Charlemagne revient. L'avez-vous entendu ?
Oyez ! De ses clairons éclate le tonnerre,
La montagne se fend ; au plus profond, la terre
Tremble ! Roland sauvé, Mahomet est perdu.

« Tuons-le donc avant que Charles ne le sauve. » —
Quatre cents noirs poussant des cris de bête fauve,
Couverts de leurs écus et les cribles baissés,
Comme des gens montant à l'assaut d'une ville,
Criant pour s'exciter, meute hideuse et vile,
Se sont contre Roland tous à la fois lancés.

D'aussi loin qu'il les voit, le lion se retrouve ;
Il lève Durandal, d'un long regard la couve,
Droit sur ses étrières, fier, dispos comme avant ;
Son sang bouillonne et, tant qu'il en garde une goutte,
Ce n'est pas lui qui craint, ce n'est pas lui qui doute,
Ni qui mollit, s'il faut vite aller de l'avant.

Courant sus aux païens, que surprend une attaque
Aussi folle, Roland les disperse, les traque,
Les massacre, animé d'un sainte fureur.
Et ceux-ci se disaient : — « Roland est invincible,
Charles revient ! Cessons une lutte impossible,
Fuyons ! N'attendons pas le puissant Empereur. » —

Et ces noirs Africains, méprisables milice,
Lâchement, au héros abandonnant la lice,
Tournent bride, et, penchés sur le cou des chevaux,
Après avoir lancé d'innombrables volées
De dards, de javalots et de flèches ailées,
Vident jusqu'au dernier le val de Roncevaux.

VI — LA DERNIÈRE BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE.

Certes, le paladin eut taillé des croupières
À ces fuyards ; mais, las et trébuchant aux pierres,
La bouche, les naseaux et les yeux pleins de sang,
Le flanc percé de coups, la poitrine oppressée,
Son cheval, immobile et la tête baissée,
Chancelle, s'agenouille et tombe en gémissant.

L'archevêque gisait, mourant, dans les broussailles.
Roland défait son casque et sa cotte de mailles,
Bande sa plaie, et puis l'embrasse tendrement,
Et, l'asseyant sur l'herbe, à demi-voix le prie
— « Ceux que nous aimions tant sont morts pour la patrie.
Je voudrais relever, sauf votre assentiment,

« Leurs pauvres corps couchés en monceaux par ma faute,
Et, là, tout près de vous, les ranger côte à côte,
Afin que vous puissiez les voir et les bénir. » —
— « Hâtez-vous, ami ; grâce à la Bonté céleste,
Le champ de la bataille et de l'honneur nous reste. » —
Et Turpin vit Roland soudain aller, venir,

Fouillant mont et vallée. Anseïs, le duc Sanche,
Roland les reconnaît à leur moustache blanche ;
Il reconnaît Gautier, Angelier de Bordeaux,
Gérin, Othon, Gérard, à leur taille élevée ;
Et, menant jusqu'au bout sa pieuse corvée,
Dans ses bras, un par un, porte ces chers fărdeaux.

Aux pieds de l'archevêque, il les met côte à côte.
— « Barons, je vous bénis, dit Turpin à voix haute,
Pâle, et faisant sur eux le signe de la croix.
Dieu veuille recevoir, parmi ses fleurs sacrées,
Vos âmes, de bonheur et de gloire enivrées.
Je vais mourir aussi, fit-il, baissant la voix.

« Mes yeux vont se fermer sur la terre d'Espagne ;
Je ne reverrai plus l'empereur Charlemagne.
Que Dieu, dans son giron, daigne aussi m'accueillir ! » —
Roland revient fouiller dans le champ funéraire ;
Auprès d'un églantier reconnaissant son frère,
Sous un pin, de douleur il pensa défaillir.

Comme un père en ses bras tenant sa fille morte,
Il serre son ami sur son cœur et l'emporte,
Et le pose aux genoux du prélat qui l'absout.
Alors, sur Olivier laissant pleurer sa peine :
— « Digne et malheureux fils du duc Renier de Gêne,
Dit Roland, bel ami, chéri par dessus tout,

« Nul ne vous égalait en ce pays de France,
Pour făruser un haubert, pour briser une lance !
Pour donner un conseil fondé sur la raison.
Vous perdant, il perd tout ! » — En exhalant sa plainte,
D'une si grande angoisse il se sent l'âme atteinte,
Qu'à côté d'Olivier il tombe en pamoison.

Quand l'archevêque voit qu'un tel homme se pâme,
Voilà qu'une douleur immense étreint son âme,
Il allonge son bras et saisit l'oliphant.
Là-bas, au fond du val murmure une fontaine :
Un peu d'eau sauverait le vaillant capitaine ;
S'appuyant sur les mains comme un petit enfant,

Il se traîne, le cœur oppressé, vers la source.
Mais, avant d'être au quart de sa pénible course,
Devant ses yeux tournoie un nuage sanglant ;
De ses tempes ruisselle une sueur glacée,
Il s'arrête, et perdant la vue et la pensée,
Les deux bras en avant, il tombe mort. Roland

Revient à lui ; Roland voit l'archevêque à terre,
La cervelle écrasée à l'angle d'une pierre,
Et le sang à flots noirs lui sortant du côté :
— « Mort ! dit-il, vous aussi, vous le meilleur des nôtres !
Vous qui prophétisiez à l'égal des Apôtres,
Champion de la France et de la Chrétienté !

« Au paradis s'en va votre âme sans reproche,
Adieu ! » — Roland aussi, de qui la fin est proche,
— Dans la lutte, pourtant, il ne fut point blessé, —
Comprend qu'il va mourir. La douleur vaut le glaive.
Il prend sa Durandal et son cor, se relève
Et gravit un sentier vers l'Espagne tracé.

VII — MORT DE ROLAND.

Profonds sont les ravins, hauts les puys, grands les arbres !
Caché sous un abri de roche dont les marbres
Brillent, un maure a vu le héros chancelant.
Il s'élance, il l'atteint, fou de joie, et s'écrie :
— « A moi sa Durandal ! Je l'emporte en Syrie. » —
— « Vous n'êtes point, je crois, des nôtres, » dit Roland,

Qui, droit sur le cimier, du cor frappant cet homme,
L'écrase, os et cervelle, et comme un bœuf l'assomme.
Lors, poussant le cadavre à ses pieds étendu :
— « Je doute que ce lâche une autre fois s'oublie,
Car, pour l'éternité, j'ai guéri sa folie.
Mais qu'il a front dur ! Mon cor s'en est fendu. » —

Il saisit Durandal à deux mains, et, farouche,
 La chevelure au vent et l'écume à la bouche,
 Sur les flancs du granit frappe à coups redoublés.
 Dans l'abîme étonné les roches qu'il entame
 Bondissent, les éclairs jaillissent sous la lame ;
 Jusqu'en leurs fondements les monts sont ébranlés.

L'acier résiste. — « Ah ! vous prétendez me survivre !
 Vous voulez qu'à ces chiens, moi, Roland, je vous livre !
 Quand je veux vous briser, vous osez dire non !
 Vous fûtes si longtemps la servante d'un brave,
 Et vous pourriez descendre à servir un esclave !
 Il faut que je vous brise ou j'y perdrai mon nom. » —

Et le voilà frappant un rocher de sardoine ;
 Mais, pas plus que la faux fauchant un pied d'avoine,
 Durandal ne s'émeut, indifférente au choc :
 — « Ah ! vous me résistez ! » — Et Roland la regarde :
 — « Malgré tout je vous vois de la pointe à la garde,
 Ma belle, claire et blanche et plus dure qu'un roc !

« Vous dont ceignit mon flanc l'empereur Charlemagne ;
 Vous par qui j'ai conquis le Poitou, la Bretagne,
 Et le pays lorrain, vous pourriez consentir
 A servir, n'y voyant aucune différence,
 D'autres que Charlemagne et d'autres que la France ?
 Vous iriez en Syrie, à Babylone, à Tir ?

« Ah ! si vous étiez prête à subir cette honte,
 Dieu vous l'épargnera, ma Durandal, j'y compte. » —
 Et Roland frappe encor sur les flancs du rocher.
 L'acier, taillant des blocs dans la montagne nue,
 Avec des flamboiements rebondit vers la nue,
 Sonore, sans fléchir, sans même s'ébrêcher.

En voyant Durandal à ses efforts rebelle :
 — « Vous êtes, dit Roland, sacrée autant que belle.
 Dans votre garde on mit des reliques de Saints,
 Même un brin du manteau de la Vierge Marie.
 Dieu ne permettra pas que vous soyez flétrie,
 Par le fait de passer à ces vils Sarrasins.

« Moi je vais vous quitter, ma mort étant prochaine » —
Plus pâle encor, Roland se couche au pied d'un chêne.
Il range sous son corps, l'épée et l'oliphant,
Le visage tourné de côté, vers l'Espagne,
Vers les payens fuyards, afin que Charlemagne,
Se dise : S'il est mort, il est mort triomphant.

A Celui dont il sait les bontés infinies,
Alors il s'abandonne, et les deux mains unies :
— « Seigneur, Seigneur, je touche à mon dernier instant.
Je mérite sans doute un jugement sévère,
Mais, par Jésus-Christ mort pour nous sur le Calvaire,
Faites miséricorde au pécheur repentant. » —

Vers le trône de Dieu ses deux mains se tendirent,
Et du Ciel près de lui deux anges descendirent.
Un flot de souvenirs accourut. Il se prit
A rêver aux pays gagnés par sa vaillance ;
L'Empereur, sa famille, Aude, la douce France,
Fantômes adorés, bercèrent son esprit,

Caressant, consolant sa tendresse éblouie.
Bientôt sa vision s'étant évanouie,
Comme une ombre s'efface aux premiers feux du jour,
Roland pose les mains en croix sur sa poitrine,
Et dit, les yeux ouverts à la clarté divine :
— « Père qui demeurez dans l'éternel séjour,

• Pour moi de vos faveurs ne soyez point avare ;
Vous qui d'entre les morts ressuscitez Lazare,
Vous par qui les lions respectaient Daniel,
Vous qui du frêle oiseau défendez la couvée,
Dites une parole, et mon âme est sauvée. » —
Dieu lui mande aussitôt l'archange Gabriel

Le messager divin, dans un nimbe de flamme,
Debout près de Roland, aussitôt que son âme
A quitté pour toujours ses membres refroidis,
Dans ses bras rapprochés prend cette âme fidèle,
Et, par dessus les monts s'élevant d'un coup d'aile,
Devant Dieu la dépose au sein du paradis.

(A continuer.)

J.-B. GOUX.

BIBLIOGRAPHIE ET CHRONIQUE RÉGIONALES.

§ II. — Antoine de Noailles, à Bordeaux, d'après des documents inédites, par
M. TAMIZEY DE LARROQUE — 1878, 1 vol. in-8°.

Le nouveau travail de notre éminent collaborateur, M. Tamizey de Larroque, est consacré à la biographie d'Antoine de Noailles et spécialement au séjour de ce personnage à Bordeaux et au commandement qu'il y exerça, vers le milieu du xvi^e siècle. Cette biographie, puisée aux sources et dont tous les détails ont été contrôlés avec une rigoureuse exactitude, n'est-elle même qu'un cadre destiné à réunir un grand nombre de lettres et de documents inédits, toujours accompagnées de notes claires et précises, et auxquelles une minutieuse critique n'aurait guère peut-être à reprocher que d'être parfois surabondantes.

Antoine de Noailles, qui fait l'objet de ces savantes recherches, naquit dans le Limousin, au commencement du xvi^e siècle. Il appartenait, par sa naissance, à cette illustre maison qui, depuis le xiii^e siècle, n'a jamais cessé d'être représentée dans les grandes charges de l'État. Pour se conformer aux traditions de sa race et suivre l'exemple de son père, qui s'était signalé par sa vaillance à la bataille d'Agnadel, Noailles fit, à seize ans, son apprentissage militaire en Italie, sous Germain de Bonneval, l'un des vainqueurs de Four-noue (1495), et, comme il avait reçu une éducation très complète, qu'il avait appris à fond, en même temps que le latin, l'espagnol et l'italien, cette éducation et aussi sa parenté avec Fr. de Latour vicomte de Turenne lui valurent d'accompagner son parent dans deux importantes missions, et notamment de le suivre, à l'âge de vingt-cinq ans, dans l'ambassade qui alla conclure en Espagne, en 1530, le mariage de François I^{er} roi de France et d'Eléonore d'Autriche, sœur aînée de l'empereur Charles-Quint. En juillet 1536, Noailles fut chargé de conduire la gendarmerie au secours de la

Provence, envahie par le connétable de Bourbon et les troupes espagnoles. Cette même année et l'année suivante, il fut envoyé par le roi François I^{er} porter tour à tour ses instructions, soit en France, soit en Italie, au lieutenant général d'Hunières, au cardinal de Tournon et au connétable de Montmorency.

En 1544, il assista à la bataille de Cérisolles et prit part au siège de Boulogne contre les Anglais. Dans ces deux expéditions, il fit rencontre de notre compatriote Blaise de Monluc, qu'il devait plus tard retrouver à Bordeaux. Henri II, pour le récompenser des services rendus au roi son père, lui confia d'importantes charges de Cour, puis le chargea d'organiser, à la place de l'amiral d'Annebaut disgracié, les deux flottes qui allèrent, en 1548, porter secours à l'Écosse et ramener en France Marie Stuart. En récompense de l'activité et de la capacité déployées par Noailles dans l'organisation de cette double expédition, Henri II le nomma gouverneur du château du Hâ, à Bordeaux, puis, au retour d'une nouvelle expédition en Italie en 1551, son lieutenant en Guyenne, en l'absence du comte de Lude. Deux ans plus tard, Antoine de Noailles était ambassadeur en Angleterre. Il y rendit de très grands services, en maintenant la neutralité de cette nation entre la France et l'Espagne, malgré les efforts opposés de la reine Marie Tudor, toute dévoué, depuis son mariage avec Philippe II, à la maison d'Autriche.

C'est surtout cette ambassade qui a établi sa réputation, grâce à la publication de ses dépêches, faite au XVIII^e siècle par l'abbé de Vertot. Les services qu'il venait de rendre comme négociateur, Noailles les continua comme capitaine, en prenant part à la défense de la frontière de l'Est, contre l'armée espagnole, à la suite de notre désastre de Saint-Quentin (1557). Il s'enferma dans Coucy-le-Château, et là, comme en 1544, à l'encontre du connétable de Bourbon, comme en 1548, dans l'armement des deux flottes pour l'Écosse, il fit preuve de sagesse et de décision, et se montra, dans les dispositions qu'il sut prendre, ce que nous appellerions aujourd'hui un organisateur. C'étaient là, du reste, comme militaire, son caractère et ses aptitudes, aptitudes qu'il eut encore l'occasion de déployer, dès son retour à Bordeaux, en organisant la défense des côtes du Médoc et de la Saintonge contre les attaques des Espagnols et des Anglais. Il rentra à Bordeaux vers la fin de l'année 1557, après s'être rendu à Nérac, pour y préparer, à ce qu'il semble, le mariage de Marguerite de Valois avec le prince qui devait être

Henri IV. Il avait profité de l'occasion pour aplanir certaines difficultés qui existaient entre la Cour de Navarre et son frère l'évêque de Dax. Définitivement établi dans son commandement de Bordeaux, il ne quitta guère plus la Guyenne que pour certains voyages à la Cour et dans ses domaines. C'est, en particulier, sur cette période de sa vie que M. Tamizey, a opéré ses recherches, et qu'il produit avec abondance des documents et des renseignements nouveaux. Ces renseignements concernent à peu près toutes les attributions qui pouvaient appartenir au gouverneur de la capitale d'une province, et Dieu sait si ces attributions étaient nombreuses et variées, à une époque où les divers pouvoirs étaient si peu définis et séparés, où les instructions de la Cour étaient si vagues et si embarrassées, quand elles n'étaient pas contradictoires. Malgré les éclaircissements prodigués par M. Tamizey, il est encore fort difficile de se faire une idée exacte des prérogatives des diverses autorités et de leur compétence respective. Antoine de Noailles eut à se débattre au milieu de conflits sans nombre, avec ses subordonnés militaires, le Parlement, les jurats qui, en l'année 1561, lui firent l'honneur de le nommer maire de Bordeaux, sans doute pour mieux assurer la sécurité de cette ville contre les troubles et les séditions qu'occasionnait le protestantisme. L'ouvrage de M. Tamizey de Larroque, est plein de documents relatifs aux protestants, et, parmi ceux, assez nombreux qui concernent l'Agenais, je signale une lettre très curieuse, écrite par un anonyme, en l'année 1561.

Quelque temps après les événements que je viens de rappeler, Antoine de Noailles mourut à Bordeaux (le 11 mars de l'année 1863), et comme les difficultés de son commandement étaient loin d'être levées, le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Une lettre très longue et très intéressante, donnée par M. Tamizey de Larroque, ne nous permet plus de croire à un crime. Monluc, qui arriva à Bordeaux au lendemain de sa mort, s'exprime ainsi sur cet événement : « Il n'avait demeuré malade que deux jours ; on dit après que l'on lui avait avancé ses jours, je ne scay, s'il est vrai ; ce feust dommage pourtant, car c'était un brave militaire et bon serviteur du roi. » L'on reconnaît à ce trait la précision d'un militaire, et d'un militaire qui a senti le poids et la responsabilité d'un commandement. Il est impossible, dans tous les cas, de mieux définir le caractère et la valeur de l'homme éminent dont M. Tamizey de Larroque vient de retracer la vie.

L'auteur, sans doute, comme tant d'autres, comme Moréri et les collaborateurs de la *Biographie universelle*, a puisé les éléments fondamentaux de cette étude dans la remarquable introduction de l'abbé de Vertot, aux *Mémoires de Noailles*. Notre compatriote n'est pas homme à le méconnaître ; il profite même de l'occasion pour débarrasser la mémoire de son prédécesseur de ce renom de légèreté et d'inexactitude qu'il a encouru, pour avoir eu trop d'esprit, un jour qu'il voulait se débarrasser d'un importun. Mais, comme il a étendu son sujet ! Comme il l'a éclairé dans ses moindres détails, surtout en ce qui touche le commandement et le séjour d'Antoine de Noailles à Bordeaux ! Les documents nouveaux et les notes qui les accompagnent forment une mine inépuisable de renseignements sur la puissance royale, sur l'organisation politique et militaire, sur la langue, le commerce, les mœurs, la généalogie et même la chronologie. J'ai montré sur un point de détail afférent aux *Mémoires de Monluc*, que M. Tamizey de Larroque a trouvé le moyen d'être plus complètement renseigné que le dernier éditeur des *Commentaires*, M. de Ruble ; je crois pouvoir ajouter que, si l'on dressait la table alphabétique des noms et des matières accumulées dans la biographie d'Antoine de Noailles, cette table se trouverait presque aussi volumineuse que l'ouvrage, tant les noms y sont pressés et les renseignements abondants. Aussi, quand on considère, à côté de cette abondance, cette précision et cette sûreté d'informations, et si l'on tient compte, comme le veut M. Tamizey de Larroque, des publications précédentes de l'abbé Vertot, sur les ambassades, il faut se dire qu'en ce sujet de la vie et des actions d'Antoine de Noailles, la matière est épuisée. Évidemment, il n'y a plus rien à glaner et le travail est définitif.

O. FALLIÈRES.

§ III. — Un Gascon du *xv*^e siècle. — Le premier duc d'Epemon, par M. George de Monbrison. — 1878, 1 vol. in-8°.

Etienne Pasquier, dans une lettre qu'il écrivait de Tours le 2 avril 1589 à son ami P. Ayrault d'Angers¹ rapproche un instant trois personnages qui furent comblés des faveurs de Henri III, puis dis-

¹ *Œuvres d'Etienne Pasquier* etc. Amsterdam. M. D CC XXIII, t. II. p. 386.

graciés : Pierre de Souvré, François d'O et Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'Epemon. Après avoir, en quelques mots, esquissé, à ce point de vue, la biographie des deux premiers : « Au regard du seigneur d'Espemon, dit-il, en appuyant comme sur un sujet de plus forte résistance, c'est un placard d'histoire paradoxale et lequel, par aventure, n'eut oncques son semblable ; car jamais fortune de seigneur ne portant titre de prince ne se trouva si grande ; et jamais fortune ne se trouva si malheureusement renversée, tout en un coup, sans y penser, ni plus heureusement redressée que la sienne. » On ne peut lire cette lettre de Pasquier sans ressentir quelque admiration pour un homme qui accueillit de même air la fortune prospère ou adverse, dans des situations et des proportions vraiment extraordinaires, avec une aisance, un naturel, une liberté d'esprit qui déconcertent. Cette facilité à s'accommoder aux événements les plus étranges comme s'ils étaient prévus et attendus, à s'élever sans vertiges et à retomber sans bassesse, constitue un phénomène moral unique peut être à ce degré, très rare pour le moins et digne d'attention. Aussi l'histoire du premier duc d'Epemon semble-t-elle faite exprès pour tenter une plume habile et un esprit habitué à voir et à juger de haut.

L'un et l'autre s'étaient rencontrés en la personne d'un de nos compatriotes. Déjà, par un essai applaudi des lettrés, il avait pris possession du sujet ; il l'avait même agrandi, dans son esprit, puisque, sous le titre d'*Histoire de la maison de La Valette*, devaient être compris les sept hommes remarquables que cette race produisit dans le court espace d'un siècle et de quatre générations. Mais un accès de découragement, — n'est-ce pas plutôt un excès de modestie ? — est venu jeter comme un froid dans un cerveau échauffé à point pour l'œuvre. Faudra-t-il dire avec Virgile : ¹

*Bis conatus erat casus effingere in auro
Bis patriæ cecidere manus... ?*

Allons au fait et expliquons-nous.

La *Revue des Deux-Mondes* publia, dans son numéro du 1^{er} novembre 1874, l'essai auquel nous faisons allusion et qui portait le

¹ Virgile, *Ænéide*, l. VI, v. 32-33.

titre suivant : *Un Gascon du xvi^e siècle. — Le premier duc d'Epéron.* Cet essai vient d'être réimprimé ¹ après une exacte révision inspirée par « l'amour du vrai. » Pour qu'on ne lui reprochât pas de soutenir un paradoxe historique, de gaité de cœur et sans conviction, l'auteur a étendu ses recherches, contrôlé plus sévèrement les témoignages, serré les faits de plus près, finalement, mieux assis ses conclusions. Cette première tâche ainsi menée à bien, au lieu de s'en autoriser, d'y puiser des forces, de commencer l'autre, il s'en défend, déclare y renoncer ; voici en quels termes tristement ironiques : « La grandeur même du cadre a découragé un pinceau débile. A ces vastes fresques, il faut le style, la vigueur, l'art consommé d'un maître. De l'*Histoire des La Valette*, si longuement « pourpensée, » rien ne verra le jour. Ce coup d'œil à vol d'oiseau sur la carrière du plus célèbre d'entre eux, qui n'était qu'une sorte de prise de possession du sujet, une manière de préface à l'œuvre projetée, sera l'œuvre elle-même. *Nascitur ridiculus mus.* »

On ne saurait s'exécuter soi-même en meilleur langage ni plus injustement. Ainsi penseront certainement les personnes pour qui l'article de la *Revue des Deux-Mondes* avait été comme la révélation d'une vocation historique et littéraire. Certes, l'auteur était connu, bien connu alors, mais à un autre titre. On lui savait le goût des arts, un goût fervent, éclairé par l'étude, par des voyages intelligemment conçus, par une obstination patiente à réunir tout ce qui lui permettait d'affirmer ce goût, le moment venu, de l'incarner en une œuvre vive. On apprenait qu'un édifice marqué du sceau charmant de la Renaissance avait été construit pour lui et presque sous sa direction, aux limites de l'Agenais,² orné d'un mobilier du temps, moins précieux par la matière que par le travail et dont aucune pièce ne dissonnait, d'un choix de livres qui valaient, abstraction faite de leur mérite propre, par leur rareté et l'excellence de leur condition, enfin d'une galerie de portraits originaux où revivaient les artistes, les savants, les grands seigneurs et les belles dames qui brillèrent aux trois derniers siècles.

Pour qui avait eu le plaisir de franchir ce seuil accueillant, de visiter, nous ne disons pas ce musée, — ce serait dire trop ou trop

¹ Paris, typographie Chamerot, 1878, in-8° de 136 p.

² Château de Saint-Roch, commune de Merle, canton d'Auvillars (Tarn-et-Garonne).

peu, — mais cette élégante habitation où rayonne le génie du siècle heureux qui vit s'élever, comme autant de fleurs du goût, le palais des Tuileries, les châteaux d'Anet, de Chenonceaux, de Chambord ; pour qui avait vu là, groupés, tous les éléments d'information nécessaires à la solution des questions d'art ou d'histoire, il ne paraissait pas douteux que l'auteur d'*Un Gascon* n'eût peint l'homme au naturel, dans l'ensemble des circonstances qui purent déterminer certaines de ses actions et, plus ou moins, agir sur son caractère.

On avait raison, car il n'était point possible de mieux pénétrer le premier duc d'Epéron, de le mettre plus à son point dans le milieu des choses contemporaines. Seulement, par le fait d'un parti pris très logique de l'auteur, ces choses, qui dans le travail futur seraient de première importance, n'ont ici qu'une valeur secondaire — une valeur d'appoint, si l'on veut — et, sous l'habit du courtisan, du négociateur et du guerrier, c'est l'homme, pur être moral, l'homme uniquement qu'on sent et qu'on voit.

Montaigne a dit au début de ses *Essais* : « Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. » Cette observation qui, au sens général, est d'une grande justesse, n'est point applicable à d'Epéron. D'Epéron, comme le fait pressentir le passage cité de Pasquier, — comme l'établit avec une grande force, et définitivement, croyons-nous, M. de Monbrison, — c'est un caractère. Si l'envie nous était venue d'étudier à fond le personnage — soin désormais inutile, — nous aurions pris pour épigraphe une autre pensée de Montaigne, ce profond moraliste à qui il faut toujours revenir : « L'ambition n'est pas un vice de petit compaignon.¹ » Le rôle considérable que d'Epéron joua pendant quarante ans dans les affaires de l'Etat, le met à son rang et à sa taille, obligeant à lever les yeux quiconque le veut regarder.

Analyser méthodiquement l'ouvrage qui nous fait vaguer en ces réflexions, serait très malaisé. Nous essayons d'en indiquer l'esprit et c'est vraiment tout ce que nous pouvons faire.

L'introduction est des plus originales. On dirait une thèse litté-

¹ Essais de Montaigne, l. III, ch. X. (*De mesnager sa volonté.*)

raire, un hors-d'œuvre spirituel, mais on se tromperait fort. Ce sont des recherches de physiologie, qui confinent à l'histoire et qui l'éclairent. Elles mènent au cœur du sujet.

Chaque pays a ses types nationaux ayant pour mission de représenter la race. Ces types, la France les reconnaît, en ce qui concerne la pensée, dans Montaigne — un philosophe, un sage original, — en ce qui est de l'action, dans Henri IV — un politique de haut vol. Ils ne sont pas toutefois les seuls en qui s'incarne le génie français. Qui ne distingue, au-dessous d'eux, Monluc — un brillant capitaine — et Brantôme, — un maître conteur ? Or il se trouve, par une ironie du sort, que ces quatre types du Français, nés Gascons, restent Gascons, Gascons au premier chef. Félicitons notre petite patrie de les avoir donnés à la grande (réserve faite toutefois du fanatisme de Monluc), mais avouons en même temps que la Gascogne n'est pas toute en eux. Peut-être en sont-ils moins les fils que les filleuls. « Le vrai fruit de ses entrailles, le fils vraiment fait à son image, comme le dit si justement M. de Monbrison, c'est un autre que ceux-là, moins noble de cœur et d'intelligence, plus puissant, peut-être par le caractère, leur contemporains à tous, bien qu'il leur ait survécu de près d'un demi-siècle, Jean-Louis de Nogaret, duc de La Valette, qui a fait au nom de d'Epernon une célébrité d'assez fâcheux aloi. Tout n'est pas injustice dans les sévérités de l'histoire pour ce nom, symbole de l'ambition et de l'orgueil, et il serait superflu de se défendre à son endroit d'un dessein de réhabilitation dans les règles. — Vous n'avez pas d'amis céans, mais un juge, pourrions-nous dire comme Achille de Harlay à l'audacieux personnage. Encore faut-il reconnaître que son procès est à réviser. »

On a là le sentiment de l'auteur sur d'Epernon et le ton général de sa « préface » à l'histoire projetée des La Valette. Comme tout homme réfléchi qui voudra étudier à fond le personnage, il se sent attiré par les côtés brillants, par la puissance de la volonté, par la grandeur, par la force, presque aussitôt repoussé par la tension d'un égoïsme intraitable. C'est, comme en électricité, une série continue de phénomènes contraires, — attraction, répulsion, — et des chocs en retour qui renversent. Le *sujet*, au milieu de tout cela, reste inentamable dans son unité. Il serait d'airain au lieu d'être de chair, qu'il ne changerait ni moins ni plus.

La révision de son procès — pour nous servir du mot de M. de

Monbrison — n'en est pas d'ailleurs rendue plus facile. Mais qui pourrait l'entreprendre dans de meilleures conditions de compétence spéciale et d'autorité que M. de Monbrison lui-même ? Voilà vingt ans qu'il suit sa trace, passant où il est passé, vivant où il a vécu, cherchant, dans les bibliothèques, les archives et les musées, tout ce qu'ont laissé, le concernant, la plume, le pinceau ou le crayon. Il nous doit donc de dire tout ce qu'il sait, — et il en sait long, Dieu merci ! — s'étant presque fait, comme on voit, son contemporain et son familier.

On n'a pas la haute fortune de d'Epéron sans compter beaucoup d'ennemis et parmi ceux-là des écrivains. Il est sorti de leurs mains fort maltraité. D'Aubigné, qui le détestait, moins peut-être pour sa ferveur catholique que par difficulté d'humeur ; Sully, dont la haine plus âpre s'aiguillait de mauvaise foi, se sont d'autant moins gênés à son endroit qu'Henri IV, leur maître et seigneur, lui avait d'innombrables obligations, à ce point qu'il voulut un jour, comme l'établit catégoriquement M. de Monbrison,¹ le marier avec sa sœur. L'injustice n'éclate pas moins dans les Mémoires très passionnés de Beauvais-Nangis. Tallemant, venu au monde trop tard pour l'avoir connu, mais en un temps où la place qu'il y avait occupée était chaude encore, a parlé de lui en commère, comme il a fait des autres, en colporteur de bavardages. Aucun ne donne de cet homme à forte trempe une idée vraie. On a été jusqu'à en vouloir faire un personnage de comédie, — probablement parce qu'il était Gascon — et le type de Fœneste, et il se trouve que le fond de sa nature était une mélancolie noire, une morosité méchante et offensive, celles d'un homme qui porte au cœur l'ulcère de l'ambition inassouvie. Il avait de l'esprit et mordait jusqu'au sang, mais en prenant ses précautions selon le rang de ses victimes. Quand, ayant l'air de s'embrouiller, mais sachant bien ce qu'il disait, il qualifiait Louis XIII de *Petit fils d'un grand roi*, c'était se gantier de velours pour promener sa dague dans les chairs, en ayant l'air de faire une caresse.

C'était aussi un juste compliment pour la mémoire de Henri IV, dont on l'accuse cependant d'avoir préparé la mort. A en croire quelques historiens, Sully entre autres et Mézeray, — Michelet dans

¹ P. 49.

ces derniers temps, — c'est lui qui, lâchement, aurait armé la main de Ravallac. Un fin dénoueur de problèmes historiques, M. Loiseleur, d'Orléans, l'absout de cette complicité, mais en le faisant chef d'un autre complot qu'heureusement pour lui, la scène tragique de la rue de la Ferronnerie aurait rendu inutile. M de Monbrison n'accepte pas cette proposition de M. Loiseleur, hypothèse ingénieuse à coup sûr, mais qui ne s'étaye d'aucun fait. Quant à l'accusation de complicité directe dans l'acte de Ravallac, il ne l'admet pas davantage. Le soin que prit d'Épernon d'empêcher qu'un des gardes ne percât imprudemment Ravallac, comme les meneurs de la Ligue avaient fait de Jacques Clément, prouve nettement son vif désir que la justice pût pénétrer le secret du criminel; mais le sang-froid dont d'Épernon témoigna dans ce terrible moment et dans les journées qui suivirent, parle hautement contre lui. « Innocent en fait, dit éloquemment l'auteur, il ne l'est pas moralement; la loi devait l'absoudre, la conscience s'y refuse. Le crime consommé sans sa participation, mais appelé de tous ses vœux, a rempli son âme d'une joie impie.¹ » Cette joie n'était pas, au reste, celle de la haine satisfaite, mais de l'ambition triomphante. S'il avait autrefois aimé le *Béarnais*; s'il avait goûté « la puissance magique, le charme sacré en quelque sorte des confraternités de la jeunesse ² » il était bien revenu de tout cela. Ne s'était-il pas oublié jusqu'à traiter contre son roi avec la Ligue et l'Espagne ? Toutefois, devant ce roi mort, une seule pensée lui vint, c'est qu'il allait, sous le nom de l'étrangère proclamée, grâce à lui, régente de l'État, sinon tenir le sceptre, du moins régner et gouverner. Le rêve de toute sa vie se réalisait, croyait-il. C'était par un crime, il est vrai; mais il n'y avait pas trempé. — Misérables subtilités d'une conscience aux abois ! Rien, au monde, ne pouvait faire qu'il n'eût tué le *Mandarin*.

Nous nous arrêtons à regret dans cet essai d'une analyse impossible. L'ouvrage de M. de Monbrison résume tant de lectures, la condensation y est si forte qu'il offre presque à chaque page le sujet d'une dissertation morale ou historique. Quant à la forme, on sait, par nos citations, ce qu'elle vaut et qu'elle vaut beaucoup. Il est regrettable qu'un travail empreint d'une si haute raison, n'ait qu'une publicité restreinte. L'auteur ne s'est préoccupé que de ses

¹ P. 26. — ² P. 72.

amis connus, parmi lesquels nous nous honorons d'être. Mais combien d'autres, dont il ignore le nom, à qui il eût dû songer ! Espérons que sa discrétion cèdera devant nos réclamations désintéressées et surtout qu'il nous donnera — à tous — cette *Histoire des La Valette*, faite aujourd'hui dans son esprit et qui n'a plus qu'à passer par sa plume.

AD. MAGEN.

§ III.

Un grand honneur vient d'être fait à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, en la personne de son Président. M. Reinhold Dézeimeris a été élu le 26 de ce mois, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions. Trente-deux voix sur trente-quatre votants ont consacré son mérite et sa victoire.

Personne, dans notre région, depuis l'entrée à l'Institut de M. Tamizey de Larroque, n'avait plus de droits à cet hommage. M. Dézeimeris, jeune encore, a publié un grand nombre de travaux que nous dirions *très distingués*, si nous ne craignions d'être mal compris en usant d'un mot rendu banal par l'abus qu'on en a fait. C'est à l'histoire littéraire qu'il a donné le meilleur de ses loisirs ; et il n'a pas enfermé ses études dans le cercle étroit d'une nationalité ou d'une époque. A d'excellents travaux sur les écrivains français de la Renaissance, sur Montaigne, Martin Despois, Pierre de Brach, etc. s'est joint le fruit d'heureuses excursions dans le champ des lettres grecques. Les admirateurs de deux des plus illustres enfants de notre Midi, Etienne de La Boétie et Jules-César Scaliger — celui-ci simple enfant d'adoption, il est vrai, mais père d'un Agenais de naissance, qui l'a dépassé — en pourraient dire quelque chose. Ils loueraient certainement la correction des textes publiés, la sobriété élégante des Introductions et les multiples qualités d'ingéniosité, de clarté et de justesse, qui font des notes, non-seulement un support, mais un ornement précieux du texte.

C'est, en effet, le charme de ses écrits qu'ils enseignent dans un beau langage. On a affaire à un savant, mais ce savant a pratiqué « ces sentiers de l'*Anthologie* » qu'on a désappris de nos jours, quoiqu'ils aient « bien des douceurs et des gouttes de miel, » comme Sainte-Beuve l'a dit dans une lettre à M. Dézeimeris, que sa *Correspondance* (tome I^{er}) nous a conservée, à côté d'autres non moins

flatteuses. Le fin critique l'engageait à n'oublier pas ces sentiers, à y revenir en toute occasion, à distiller, pour le plus grand plaisir des délicats, cette rosée de l'Hymette. Nous n'aurons rien à ajouter quand nous aurons dit que l'auteur des *Causeries* consultait volontiers M. Dézeimeris sur ces questions d'érudition et de poésie, qu'il exposait lui-même, de temps en temps, avec un art si consommé.

On irait loin sur ce ton, qui est très juste, si l'on n'encourait le danger de blesser une modestie exquise. Il convient pourtant de donner la liste des principaux ouvrages publiés par M. Dézeimeris, en dehors de sa très active et très compétente collaboration à la publication des *Archives municipales de Bordeaux* et des *Archives historiques de la Gironde*.

Recherches sur l'auteur des Epitaphes de Montaigne, étude sur la philologie grecque et latine à Bordeaux au seizième siècle.

Œuvres poétiques de Pierre de Brach, avec notice biographique, commentaire philologique, glossaire, etc., 2 vol. in-4°.

De la Renaissance des lettres à Bordeaux au seizième siècle.

Recherches sur la Recension posthume du texte des « Essais » de Montaigne (ouvrage mentionné dans le Compte-rendu des séances de l'Académie des sciences morales et politiques du 11 avril 1874).

Remarques et corrections d'Estienne de La Boétie sur le Traité de Plutarque, intitulé : « Erôtikos ». Avec une introduction et des notes.

Note sur l'emplacement de la Villula d'Ausone. — Explication d'une inscription antique.

Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois, avec introduction et notes.

Lettres grecques de Jules César Scaliger, publiées en grec, traduites et annotées.

Notes diverses communiquées à Sainte-Beuve : Sur l'Anthologie grecque (*Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 6, 7, 29); sur J. du Bellay (*Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 325 et suiv., et nouvelle édition du *Tableau de la poésie française au seizième siècle*).

AD. M.

§ IV.

Nous recevons et nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs une bonne nouvelle : M. Léonce Couture est appelé à occuper, à la Faculté catholique de Toulouse, la chaire de littérature étrangère. Les remarquables qualités que le directeur de la *Revue de Gascogne* déploie depuis bientôt dix ans dans ce substantiel recueil ne pouvaient manquer d'attirer les yeux sur lui. Le choix dont il est l'objet a pu l'étonner lui-même, mais les lettrés du Sud-Ouest, qui ont l'honneur de connaître sa personne ou le plaisir de connaître ses ouvrages, l'avaient déjà fait *in petto*.

Ce qui ajoute à notre satisfaction, c'est l'assurance que M. Couture habitera comme avant la ville d'Auch, notre sympathique voisine. Le mouvement historique et littéraire dont il y a été le promoteur ne pourra manquer de s'accroître. Redoubler d'ardeur dans la recherche et de soin dans la mise en œuvre des matériaux si complexes de l'histoire, c'est le plus fructueux hommage que puissent rendre à leur digne chef ses auxiliaires distingués et dévoués de la *Revue de Gascogne*.

AD. M.

Le Propriétaire-Gérant ,

FERNAND LAMY.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les douze livraisons de l'année 1878.

I ^{re} LIVRAISON. — Janvier-Février	Pages.
<i>Les Archives du département de Lot-et-Garonne</i> , par M. G. Tholin..	4
<i>J.-B.-Auguste Bosvieux</i> ; — <i>Souvenirs et Correspondance</i> , par M. Ad. Magen..	42
<i>Notice sur le vicomte de Bezaume, le comté de Benauges, les vicomtés de Bruilhois et d'Auvillars, et les pays de Villandraut et de Cayran</i> (suite et fin), par M. J.-F. Bladé..	44
<i>Roncevaux</i> (suite), par M. J.-B. Goux.	77
<i>Honneurs funèbres rendus à la mémoire de Charles VIII, par l'évêque et les consuls d'Agen</i> , par M. Ad. Magen.....	86
<i>Correspondance</i> , par M. le docteur Gouyba.....	93
<i>Bibliographie régionale</i> : — <i>Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie; Inventaire des sceaux de Flandre</i> , par M. G. Demay, d'Aiguillon, lauréat de l'Institut de France, 96. — <i>Le Trésor des Felibrige</i> , par M. Frédéric Mistral, 98. — <i>Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne</i> , par M. Fr. Moulenq, 100. — <i>La Revue de Gascogne</i> , 102. — <i>Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse</i> . (La rédaction) ..	403
II ^e LIVRAISON. — Mars-Avril.	
<i>Walter Scott et le roman historique</i> , par M. A. de Tréverret, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.....	406
<i>Les Archives du département de Lot-</i>	

et-Garonne (deuxième et dernière partie), par M. G. Tholin..	415
<i>Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais</i> , par M. J.-F. Bladé.....	429
<i>Inventaire des meubles d'Anne de Maurès, maîtresse du duc d'Epéron</i> , par M. Tamisey de Larroque, correspondant de l'Institut	452
<i>Bibliographie régionale; Etudes historiques sur la province de Languedoc</i> , par M. Roschach, par M. Ad. Magen..	462
<i>Chronique locale et régionale; Le Musée d'Agen</i> , par MM. Ad. M. et G. Th., 170. — <i>La Société des langues romanes et son premier concours philologique et littéraire</i> , par M. J.-B. G., 173. — <i>Les Artistes agenais au Salon de 1878</i>	476
III ^e LIVRAISON. — Mai-Juin.	
<i>Les anciens Hôtels de ville et le local du Musée d'Agen</i> , par M. G. Tholin.....	477
<i>La Cour de France à Agen</i> (1564-1565), par M. F. Habasque. ...	495
<i>Un jour de fête à Nérac</i> , par M. Faugère-Dubourg	224
<i>Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais</i> (suite), par M. J.-F. Bladé.....	239
<i>Poésies</i> , par M. Cyrille Piston et M. X.	283
IV ^e LIVRAISON. — Juillet-Août.	
<i>Notes pour l'histoire du Couvent des</i>	

	Pages.
<i>Religieuses de Notre-Dame d'Agen</i> , par M. Ad. Magen.....	283
<i>Lettres sur l'île de la Réunion</i> (huitième lettre), par M. le docteur Gaube.....	296
<i>Le Sceau du prieuré de Saint-Antoine d'Agen</i> , par M. Ph. Lauzun	367
<i>Deux lettres inédites de Lacépède et de Lacuée</i> , par M. Tamizey de Larroque ...	326
<i>Bibliographie régionale ; Les Poésies d'Achille Millien</i> , par M. Louis Audiat	330
<i>Ma Chambrette</i> (poésie), par M. L. Hugoncl.	337
<i>Chronique régionale ; La Basilique de Saint-Vincent</i> , par M. A. Lengnon, 314. — <i>La Légende du jeune Henri de Navarre, dans une bastide d'Albret</i> , de M. D., 314. — <i>La Chronique d'Isaac de Pérès</i> , 315. — <i>Mort de Mme Bladé née Liaubon et de M. Durieu de Maisonneuve</i> , 315. — <i>Dons au Musée d'Agen</i> , 316. — <i>Une famille de bacheliers</i> . (Ad. M.)	346
VI^e LIVRAISON. — Septembre-Octobre.	
<i>Le Maréchal-Duc de Richelieu, à Nérac</i> , par M. Faugère-Dubourg...	348
<i>Lettres sur l'île de la Réunion</i> (neuvième lettre), par M. le docteur Gaube.....	359
<i>Chansons populaires du Sud-Ouest</i> (3 ^e et 4 ^e parties), par M. J.-F. Bladé	372
<i>Le Felibrige et les Langues romanes</i> , par M. Ch. Deloncle...	412
<i>Le Capitulat de Puychagut</i> , par M. L.-F. Lagarde	420
<i>Rondeaux rustiques</i> , par M. Ch. de Trenqueillon.	425

	Pages.
<i>Bibliographie et Chronique régionales ; Arnaud Daubasse et l'édition de Currius</i> , 427. — <i>S^{te} Jeanne de Valois et l'Ordre de l'Annonciade</i> , de M. le chanoine Hébrard, 431. — <i>Vie d'Eustorg de Bratieu</i> , de M. Ph. Tamizey de Larroque, 433. — <i>Lettres inédites d'Isaac de la Pyrière</i> , de M. Tamizey de Larroque, 435. — <i>Notices nécrologiques</i> , M. Paul-Raymond Lachien, 436. — <i>M. Jules de Gères</i> . (Ad. Magen.).....	437
VI^e LIVRAISON. — Novembre-Décembre.	
<i>Les ponts sur la Garonne</i> , extrait de Labrunie, publié par M. Tholin.	439
<i>Lettres sur l'île de la Réunion</i> (neuvième lettre), suite et fin, par M. Gaube.....	457
<i>Documents historiques ; Le marquis de Saint-Luc à Agen</i> (1654), par M. A. Magen.....	470
<i>Un autographe de Jusquin</i> , publié par M. A. M.....	484
<i>Rondeaux</i> (suite), par M. J.-B. Goux	489
<i>Bibliographie régionale ; Antoine de Noailles à Bordeaux</i> , de M. Tamizey de Larroque, par M. O. Fallières, 500. — <i>Un Gascon du xvi^e siècle ; Le dernier duc d'Espérnon</i> , de M. G. de Monbrison, par M. Ad. Magen.....	503
<i>Chronique régionale ; M. R. Dézeimeris, élu correspondant de l'Institut de France</i> , 510. — <i>M. L'once Couture, nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté catholique de Toulouse</i> (Ad. M.).....	512
Fin de l'année 1878.	

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06848 0808

